This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SE TAIRE
ET FAIRE

Origines et Migrations

DES

Peuples de la Gaule

JUSQU'A L'AVÈNEMENT DES FRANCS

PAR

ÉMILE PETITOT

Membre correspondant de la Société d'Anthropologie,
Membre de la Société Philologique, de la Société de Géographie de Marseille,
de l'Académie de Stanislas, etc.,
Ancien missionnaire arctique, curé de Mareuil-lès-Meaux.

« Je ne crains pas de prédire à ceux
« qui se mettront sérieusement à l'étude
« des migrations, de nombreuses et belles
« découvertes. »

Dr A. de Quatrefages de Bréau.

PARIS
J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
25, QUAI VOLTAIRE, 25

1894

69

ORIGINES ET MIGRATIONS

DES

PEUPLES DE LA GAULE

JUSQU'A L'AVÈNEMENT DES FRANCS

OUVRAGES D'ÉMILE PETITOT

ANCIEN MISSIONNAIRE ET EXPLORATEUR ARCTIQUE

---

1. GÉOGRAPHIE

1. — **Géographie du Mackenzie et de l'Anderson :** Paris, 1875, Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot : brochure in-12, 148 pp., avec carte d'Erhard en 4 couleurs, dressée par l'auteur ; extrait du *Bulletin de la Société de Géographie*, de Paris . . . . . 4 fr.

2. — **Géologie générale de l'Athabasca-Mackenzie.** Paris, 1875, A. Hennuyer et fils, 7, rue d'Arcet ; brochure in-12, 83 pp. (épuisée) . . . . . 2 fr.

3. — **On the Athabasca district.** London, 1883, avec une carte dressée par l'auteur. Extrait du Bulletin de la *Royal Geographical Society*, de Londres, 1, Savile Row, Burlington Gardens ; brochure in-12, 23 pp. . . . . 2 fr.

4. — **Coup d'œil sur la Nouvelle-Bretagne.** Lyon, 1866, dans les *Missions Catholiques*, 6, rue d'Auvergne.

5. — **Habitat et fluctuations des Peaux-Rouges, en Canada.** Paris, 1883, dans le *Bulletin de la Société d'Anthropologie*.

2. ETHNOLOGIE

6. — **Étude sur la nation montagnaise ou tchippewayane.** Paris, 1868, A. Hennuyer et fils ; brochure in-12, 63 pp. (épuisée). *Idem* dans les *Missions Catholiques*. Lyon, 1868, 6, rue d'Auvergne.

7. — **Monographie des Dènè-Dindjié, et Essai sur leur origine.** Paris, 1876, Ernest Leroux, 28, rue Bonaparte ; brochure in-12, 109 pp. . . . . 4 fr.

8. — **Monographie des Esquimaux Tchiglit.** *Ibidem*, brochure in-4°, 28 pp. . . . . 4 fr.

9. — **Origine asiatique des Esquimaux,** nouvelle étude ethnologique. Rouen, 1890. Extrait du *Bulletin de la Société normande de Géographie ;* à Paris, E. Leroux, 28, rue Bonaparte ; brochure in-4° de 33 pp. . . . . 2 fr.

10. — **Études sur la nation Dènè et sur les Esquimaux.** Nancy, 1875, dans le *Congrès des Américanistes.*

11. — **Étude sur des armes de pierre rapportées de l'Amérique arctique,** avec atlas par l'auteur. Toulouse, juillet 1875, dans *Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme.*

12. — **Ethnographie des Américains hyperboréens,** avec atlas dessiné par l'auteur. Paris, 1878, dans les *Missions Catholiques.* Lecoffre, 90, rue Bonaparte.

13. — *Idem.* **Nouvelles notes ethnographiques.** Paris, 1883, dans le *Bulletin de la Société Philologique.*

14. — **Parallèle entre la famille caraïbo-esquimaude et les Phéniciens.** Rouen, 1883, dans le *Bulletin de l'Association pour l'avancement des Sciences.*

15. — **De la prétendue origine orientale des Algonquins.** Paris, 1884, dans le *Bulletin de la Société d'Anthropologie.*

16. — **Du Cannibalisme dans le Canada Nord-Ouest.** Paris, 1886-87. Dans la *France illustrée.*

17. — **La Sépulture dolménique de Mareuil-lès-Meaux et ses constructeurs.** Paris, 1892, Émile Bouillon, 67, rue Richelieu ; in-18, 202 pp. avec gravures dessinées par l'auteur . . . . 4 fr.

18. — **Origines et Migrations des peuples de la Gaule jusqu'à l'avènement des Francs.** Paris, 1894, J. Maisonneuve, 25, quai Voltaire ; petit in-8°.

3. TRADITIONS et MYTHOLOGIE

19. — **Six légendes américaines identifiées à l'histoire de Moïse et du peuple de Dieu.** Paris, 1877, A. Hennuyer et fils, 7, rue d'Arcet ; brochure in-12, de 166 pp. (épuisée). . . . . 2 fr. 50
— *Idem* dans les *Missions Catholiques.* Paris, 1877, Lecoffre, 90, rue Bonaparte.

20. — **Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest.** Paris, 1886, Maisonneuve frères et Ch. Leclerc, 25, quai Voltaire, petit in-18, XVII-521 pp. . . . . 7 fr. 50

21. — **La Femme aux métaux,** légende nationale des Danites Couteaux-Jaunes. Meaux, 1888, Marguerith-Dupré, impr. ; brochure in-12, 24 pp. (épuisée) . . . . . 2 fr.

22. — **Accord des mythologies dans la Cosmogonie des Danites arctiques.** Paris, 1890, Émile Bouillon, 67, rue de Richelieu ; in-18, XIII-490 pp. . . . . 3 fr. 50

23. — **Deux Légendes américaines.** Paris, 1875, dans la *Revue d'ethnographie et de philologie.*

24. — **Essai sur la légende crise d'Ayatc.** Paris, 1883, dans le *Bulletin de la Société philologique.*

25. — **La Femme au Serpent.** Paris, 1884, dans *Mélusine,* 20, rue Servandoni.

4. LINGUISTIQUE

26. — **Grammaire et Dictionnaire polyglotte de la langue dènèdindjié.** Paris, 1876, Ernest Leroux, 28, rue Bonaparte ; et J. Maisonneuve, 25, quai Voltaire, grand in-4°, avec 5 tableaux synoptiques et monographie ; LXXXVIII-367 pp. . . . . 125 fr.

27. — **Vocabulaire esquimau,** précédé de notes grammaticales et d'une monographie. *Ibidem,* in-4°, XXXVI-78 pp. . . . . 80 fr.

28. — **Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest.** Textes originaux et traduction littérale en regard. Alençon, 1888, E. Renaut de Broise, imprim. ; à Paris, E. Leroux, 28, rue Bonaparte, et J. Maisonneuve, 25, quai Voltaire, in-12, VI-446 pp. . . . . 10 fr. — *Idem,* dans le *Bulletin de la Société philologique.*

29. — **De la formation de certains mots par un procédé bilingue** (fragment d'un travail inédit). Rouen, 1883, dans le *Bulletin de l'Association pour l'avancement des Sciences.*

30. — **Vocabulaire pied-noir,** suivi de notes grammaticales. Paris, 1885. dans le *Bulletin de la Société philologique.*

5. VOYAGES

31. — **I. En route pour la mer Glaciale,** avec 6 gravures de Méjanel, d'après les dessins de l'auteur. Paris, 1888, Letouzey et Ané, 17, rue du Vieux-Colombier ; in-18, 394 pp. . . . . 3 fr. 50

32. — **II. Autour du Grand Lac des Esclaves ;** avec un portrait, 8 gravures et une carte dessinées par l'auteur. Paris, 1891, Albert Savine, 12, rue des Pyramides, in-18, XIV-370 pp. . . . 3 fr. 50

33. — **III. Quinze ans sous le Cercle polaire.** *Mackenzie, Anderson, Youkon ;* avec 18 gravures dessinées par l'auteur et une carte d'Erhard dressée par l'auteur. Paris, 1889, E. Dentu, 3, place de Valois ; in-18, XVI-322 pp. . . . . 3 fr. 50

34. — **IV. Chez les Grands Esquimaux ;** avec 8 gravures de Humbert et une carte teintée d'Erhard, d'après les dessins de l'auteur. Paris, 1887, E. Plon, Nourrit et Cie, 10, rue Garancière ; in-18, VI-310 pp. . . . . 4 fr.

35. — **V. Exploration de la région du Grand Lac des Ours.** Paris, 1893, Téqui, 33, rue du Cherche-Midi ; in-18, avec 12 gravures et 2 cartes dessinées par l'auteur . . . . . 4 fr.

36. — Huit articles, illustrés par Castelli, dans le *Journal des Voyages.* Paris, 1886-87, Georges Decaux, 7, rue du Croissant.

PRÊTS A PARAITRE :

37. — **VI. Du Mackenzie à Paris par la Saskatchewan ;** avec 12 gravures et une carte dessinées par l'auteur.

38. — **VII. Mon second voyage en Amérique ;** avec 12 gravures et une carte dessinées par l'auteur.

Origines et Migrations

DES

Peuples de la Gaule

JUSQU'A L'AVÈNEMENT DES FRANCS

PAR

ÉMILE PETITOT

Membre correspondant de la Société d'Anthropologie,
Membre de la Société Philologique, de la Société de Géographie de Marseille,
de l'Académie Stanislas, etc.,
Ancien missionnaire arctique, curé de Mareuil-lès-Meaux.

« Je ne crains pas de prédire à ceux
« qui se mettront sérieusement à l'étude
« des migrations, de nombreuses et belles
« découvertes. »

Dr A. de Quatrefages de Bréau.

PARIS
J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
25, QUAI VOLTAIRE, 25

1894

Cignaud Lib.
3-24-28

Dédié

A Monsieur le Chanoine Archiprêtre

PAYAN D'AUGERY

Vicaire-Général de Marseille

425383

INTRODUCTION

—

Ce ne sont pas mes amis ni mes honorables éditeurs qui m'ont forcé la main et fait violence, pour me porter à publier ces *Origines et Migrations des Peuples de la Gaule*. Je ne suis pas de ceux qui considèrent comme une précaution oratoire nécessaire de s'excuser aux yeux du public, — qui, au fond, ne les croit guère, — d'avoir mis par écrit et publié leurs pensées, leurs actions ou leurs théories.

C'était assez la mode autrefois ; mais on en est revenu.

C'est la conviction où je suis que ce travail, fruit de mes recherches, de mes études et de mon intelligence, travail accompli sans conseiller ni collaborateur, comme toutes mes œuvres précédentes, renferme la solution de plus d'un problème, la découverte de plus d'une énigme ethnogénique, l'illumination de plus d'un point noir de l'histoire de nos aïeux, que mes devanciers, souvent beaucoup plus lettrés et plus

savants que moi, n'ont cependant pas entrevues, ou desquelles ils n'ont concouru qu'à préparer les voies sans s'en être seulement doutés.

Si, comme Archimède, *j'ai trouvé*, et tiens à saisir le monde savant du résultat de mes investigations, pourra-t-on m'en faire un reproche ?

C'est mon droit d'en parler, comme c'est le sien d'en connaître.

Il n'entre ni jactance ni infatuation dans cette revendication légitime de glorifier la Vérité, tout en rendant justice aux travaux des érudits qui m'ont précédé dans la même voie.

Je connais assez l'excellent esprit de mes concitoyens, pour n'avoir pas à redouter qu'ils me fassent un délit de baser mes raisonnements et d'étayer mes preuves sur des prémisses que d'autres ont posées avant moi, du moment que je les cite scrupuleusement sans me les attribuer jamais.

Pour pouvoir écrire un livre de ce genre, faut-il donc démolir sans discernement tout ce que les autres ont fait avant nous, afin de reconstruire à neuf ? On le fait quand cela est indispensable. Mais quand les fondations et les murailles de l'édifice sont bonnes, on en profite et l'on achève l'œuvre commencée.

Si l'on veut bien me le permettre, je suis semblable au ciseleur qui, des massives et lourdes pierres de taille assemblées à grand'peine, superposées à grand labeur et ahan, et juxtaposées selon l'art du constructeur, a fait surgir ici des cariatides, là des métopes

et des triglyphes, ailleurs des modillons et des rinceaux.

Qui lui contesterait le droit de revendiquer la création de ses sculptures ?

Pour changer de motif de comparaison, je ne suis qu'un moissonneur de la dernière heure.

Autres sont ceux qui sèment, et autres ceux qui moissonnent. Après tant d'écrivains qui ont péniblement ouvert le sillon et jeté leur grain en terre, je ne suis qu'un de ces travailleurs fortunés qui récoltent avec allégresse dans le champ de leurs devanciers.

S'il m'en revient quelque honneur et quelque mérite, pourront-ils être étrangers à cette gloire ?

« *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua.*
« *Venientes autem venient cum exultatione, por-*
« *tantes manipulos suos.* » (Ps. 125, v, 7-8).

N'est-ce pas ainsi que tout se passe en ce monde, dans les opérations de la vie ? Le travail de l'historien ne ressemble-t-il pas tantôt au labeur du semeur, et tantôt à celui du moissonneur ?

La nécessité où je me suis trouvé, il y a deux ans, de composer la monographie d'une sépulture dolménique découverte à Mareuil-lès-Meaux (Seine-et-Marne), paroisse que je dessers depuis huit ans, dans la grande banlieue de Paris, me porta à rechercher l'origine du peuple inconnu qui la construisit.

Il en résulta un petit ouvrage de deux cents pages

qui a été sévèrement critiqué par quelques érudits, et beaucoup trop loué par des admirateurs bienveillants de mes premiers essais ; car ils furent assez généreux pour ne pas remarquer certaines erreurs qui s'y étaient glissées à mon insu.

Ce petit livre ne renferme pas moins beaucoup d'idées neuves et suggestives d'un genre d'études dans lequel je n'avais pas eu de prédécesseur ; de ces idées sans lesquelles une question aussi ténébreuse que celle des origines d'un peuple antique ne ferait pas un pas dans la voie du progrès.

Ainsi que me le faisait observer un éminent professeur d'Anthropologie, la connaissance que je possède des us et coutumes des peuples sauvages et primitifs du Nouveau-Monde, m'a certainement aidé dans cette recherche ; parce qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et que les Anciens nous ont prouvé que les Barbares se conduisaient jadis comme agissent de nos jours les peuples au milieu desquels s'est passée une partie de mon existence.

Amoureux des aventures et des découvertes géographiques, dans l'Amérique arctique, cette étude des peuples préhistoriques eut aussitôt pour moi un attrait similaire ; parce que le peu que j'avais soulevé du voile qui m'en dérobait le passé, me révéla tout à coup des splendeurs jusqu'alors inconnues de la science ethnogénique.

Aussitôt je me mis à étudier passionnément les écrivains de l'antiquité : géographes, historiens,

moralistes, poètes, critiques, compilateurs, et je demeurai surpris de l'immense amont de connaissances que ces auteurs possédaient.

Mais je fus encore plus étonné de constater avec tristesse que ceux des modernes qui ont écrit sur les peuples des Gaules, n'ont consulté ces anciens auteurs que bien superficiellement ; qu'ils n'y ont point aperçu les témoignages les plus susceptibles de leur découvrir les origines de nos ancêtres ; qu'ils ont passé sous silence les passages les plus probants, comme si la Vérité eût offusqué leurs regards, ou bien parce qu'elle ne pouvait faire triompher des théories imaginées à plaisir, des hypothèses émises gratuitement et défendues à outrance.

Ce dernier trait s'adresse surtout aux Celtomanes, aussi bien qu'aux Gallophobes et Ibérophobes.

Je sais bien qu'il y a un choix à faire parmi les anciens auteurs, aussi bien que parmi les témoignages souvent contradictoires du même écrivain.

Je comprends que tout ce qui est antique n'est pas toujours vrai et de bon aloi ; qu'une erreur, un préjugé, un mensonge même, peuvent avoir prévalu pendant des siècles sur la Vérité, et en avoir obstrué d'autant la marche et la connaissance.

Mais enfin il est également vrai — et tout le monde le confesse — que la Vérité a existé avant l'erreur et le mensonge, et qu'elle est plus vieille qu'eux. L'âge de la Vérité est l'âge du monde, ou plutôt c'est l'âge de Dieu même.

C'est donc surtout chez les Anciens que l'on peut et que l'on doit la trouver, pour peu que l'on ait de droiture dans le jugement, et de sincérité dans la critique.

Je considère, par conséquent, comme fausse, la méthode qui n'a d'autre base et d'autre critérium que les analogies linguistiques et étymologiques ; parce qu'il n'y a rien qui soit plus susceptible de changements que les langues ; rien qui ait subi plus de mutations avérées ; en même temps qu'il n'y a rien de plus contesté, de moins certain et de plus subjectif que les étymologies.

Certainement, ces preuves ne doivent pas être écartées, aussi bien que celles que l'on peut tirer de l'analogie et de l'étymologie des lieuxdits ; mais elles ne doivent tenir que le second et même le troisième rang, parce qu'elles constituent une voie détournée pour atteindre à la connaissance des origines.

Pourquoi ne pas aller droit au but ?

Pourquoi négliger les preuves d'autorité ?

L'Ethnogénie, science de l'origine des peuples, n'est ni une science expérimentale, ni une science de raisonnement, bien que l'induction et la comparaison y entrent pour une large part. Elle est, avant tout, une science d'autorité, comme l'Histoire, la Théologie, la Jurisprudence, la Mythologie, etc.

Si elle ne s'appuie que sur la Linguistique, elle en sera trop rajeunie. Si elle ne s'étaye que de l'Archéologie préhistorique, on la vieillira à outrance, et elle

se trouvera en désaccord avec la Géologie et avec l'Histoire.

Il faut donc que l'Ethnogénie repose avant tout sur des témoignages humains. Les autorités, voilà ses faits. Les anciens écrivains, voilà ses sources. Leur comparaison entre eux, voilà ses corollaires et la vraie méthode qu'elle doit suivre.

Relisez, méditez, compulsez les anciens écrivains : il n'y a rien qu'ils ne vous découvriront dans l'humanité. Vous retrouverez chez eux les habitants des cavernes, les peuples de la pierre, peuples rudes et brutaux, tombés dans la sauvagerie la plus abjecte, pratiquant les sacrifices humains, adonnés aux vices contre nature et à l'anthropophagie ; les peuples plus policés qui découvrirent et exploitèrent les mines en vrais Cyclopes ; ceux qui, non contents de connaître les métaux, en répandirent l'usage au loin par la navigation et le négoce ; et vous serez étonné de constater que tous ces peuples, appelés préhistoriques par la Science, ou qui le furent par rapport à nous, ont été néanmoins connus et désignés par les Anciens, et rentrent, par conséquent, d'un certain côté, dans l'histoire de l'humanité.

Il suffit de reconstruire leur propre histoire par un travail analogue aux reconstitutions paléontologiques qui immortalisèrent le grand Cuvier, pour les classer parmi les peuples modernes, à titre de souches originelles.

Parmi les Anciens, j'ai consulté et cité, souvent

longuement, 59 auteurs au moins, dont 44 font partie de ma bibliothèque. Mais j'aurais été incomplet si je n'avais joint à leurs témoignages les opinions des écrivains modernes.

On l'a dit et répété, on ne peut rien écrire de sérieux ni de complet sur une question quelconque, si l'on ne connaît tout ce qui a été dit sur ce sujet. J'ai donc cité quantité de modernes, au nombre de 76, dont 68 sont ma propriété ; ce qui fait en tout 140 auteurs environ.

C'est assez dire que cette étude est consciencieuse et aussi complète que possible. Si je ne puis me glorifier d'avoir dit le dernier mot sur toutes les questions agitées, j'ai du moins conscience d'en avoir élucidé un grand nombre, et d'avoir contribué à jeter de la lumière sur plusieurs autres. J'ai donc la conviction d'avoir composé un bon ouvrage, qui fera autant honneur à mon nom qu'à celui de l'honorable éditeur qui a daigné le publier.

Du Presbytère de Mareuil-lès-Meaux (Seine-et-Marne),
le 3 février 1894.

ÉMILE PETITOT,
Prêtre-Curé, Ancien Missionnaire arctique.

ORIGINES ET MIGRATIONS

DES

PEUPLES DE LA GAULE

JUSQU'A L'AVÈNEMENT DES FRANCS

Prolégomènes

CHAPITRE PREMIER

DES PEUPLES DE LA GAULE EN GÉNÉRAL

Strabon, géographe grec qui écrivait vingt ans après Jésus-Christ, parlant des Celtes et des Gaulois, cite ces deux noms comme synonymes et convenant au même peuple :

— « Passé le Rhin, dit-il, tout de suite après les Celtes ou « Gaulois, on rencontre en allant vers l'est la nation des Germains [1]. »

Il désigne toujours la Gaule sous le nom de *Keltikè*, la Celtique, qu'il étend à la Gaule tout entière, de la Manche à la Méditerranée ; et cependant il donne le nom de galatiques à deux sinus importants de ce pays :

(1) *Géographie de Strabon*, traduction A. Tardieu, livre VII, chapitre I, 2.

— « Quant à son côté méridional, il est représenté en partie par la chaîne des Alpes depuis les bords du Rhin, en partie par la mer elle-même, là où elle forme ce golfe profond appelé golfe galatique, sur les rivages duquel s'élèvent les villes célèbres de Marseille et de Narbonne. Juste en face de ce golfe, sur la côte opposée de la Celtique, s'en trouve un autre appelé de même, golfe galatique, mais qui est tourné vers le nord. C'est entre ces deux golfes que la Celtique se trouve avoir le moins de largeur ; car elle se rétrécit là jusqu'à ne plus former qu'un isthme ayant moins de 3.000 stades.

« On compte dans la Celtique un grand nombre de peuples tous celtes à l'exception des Ligyens [1]. »

Strabon était donc d'accord avec Jules César, qui, après avoir passé neuf années en Gaule, affirmait que les peuples connus des Romains sous le nom de *Galli* ou Gaulois, se donnaient à eux-mêmes le nom de *Celtæ* ou Celtes :

— « *Qui ipsorum linguâ Celtæ, nostrâ Galli appellantur* [2]. »

Cette assertion, qui enseignait que la nation gauloise portait alors deux noms, fut partagée par d'autres écrivains postérieurs à César et qui semblent l'avoir suivi.

Ainsi Pausanias, natif de Césarée en Cappadoce et qui écrivait l'an 170 de Jésus-Christ, était de la même opinion. Parlant du sort de Phaéton, il dit des Galates (Gaulois) :

— « A travers leur pays coule l'Éridan (le Pô), près duquel on croit que les filles du Soleil gémissent sur le malheur de Phaéton, leur frère. C'est assez tard que la dénomination de Galates a prévalu. Celtes est le nom que ces peuples

(1) *Strabon*, liv. II, ch. I, 27 et 28.
(2) *De Bello Gallico*, lib. I, 1.

se donnaient anciennement eux-mêmes et que les autres leur donnèrent aussi[1]. »

Appien d'Alexandrie, historien du IIe siècle de l'ère chrétienne, s'exprime ainsi :

— « La Pyrènè est une montagne qui court de la mer Tyrrhènique jusqu'à l'Océan boréal. Vers l'est habitent les Celtes, qui aujourd'hui sont appelés Galates et Galls [2]. »

Dans un autre passage, Appien emploie les mêmes termes que César :

— « L'Italie, qui d'autre part va du golfe d'Ionie, sur la plus grande partie de la mer Tyrrhènique, jusqu'aux Celtes, que les Italiotes appellent Galates [3]..... »

L'accord de ces écrivains conduisit le savant Leibnitz à conclure que « *Keltoï* ou *Celtæ* et *Galataï* ou *Galatæ* sont le « même nom et désignent le même peuple ; parce que les « Latins, dit-il, prononçaient C comme K, et au lieu de dire « comme nous *Celtæ*, ils prononçaient *Keltæ*. Or de *Keltæ* à « *Galtæ* ou *Galatæ* il n'y a qu'un pas [4]. »

Aussi les Bas-Bretons, qui se disent celtes tout en étant des Cimbres, appellent-ils la Gaule *Galltès* ; et les Irlandais, qui sont d'autres Cimbres, des Belges mâtinés de Galls et de Ligures, lui donnent-ils le nom de *Galltach*, qui est synonyme de celui-là [5].

— « Les anciens Grecs, écrivait encore Strabon, comprenaient tout ce qu'ils connaissaient de peuples septentrionaux

(1) *Description de la Hellade*, liv. I. *Attiques*, ch. IV, 1 ; *Extraits des auteurs grecs*, liv. IV, p. 135.

(2) *Histoire romaine*, liv. VI, l'*Ibérique* ; *Extraits des auteurs grecs*, t. IV, p. 37.

(3) *Ibidem*, liv. III ; *Extraits*, t. IV, p. 3.

(4) *Collectan.*, t. II, p. 104.

(5) L. F. Jehan. *La Bretagne*, p. 244.

sous le seul et même nom de Scythes (Scolots, Scots) ou sous celui de Nomades (Νομάδας), qu'emploie Homère..... Plus tard, ils adoptèrent pour cette partie de la Terre des dénominations générales, soit les noms simples de Celtes et d'Ibères, soit les noms mixtes de Celtibères et de Celto-scythes [1]. »

S'il faut en croire Bergmann, cette substitution n'aurait eu lieu que l'an 600 avant l'ère chrétienne. Les Celto-scythes étaient les Celtes-Galls.

Selon Boulanger, le K et le Γ des Grecs furent si fréquemment confondus, que les Romains traduisirent naturellement par *Galli* et par *Celtæ*, le nom du même peuple que les Grecs écrivaient' *Galataï*, *Galtaï*, *Kaltaï*, *Keltoï* et *Kélétoï*. En résumé, d'après cet écrivain, *Keltoï* et *Galataï* sont deux noms grecs synonymes du même peuple, que les Romains auront transformés en *Celtæ* et *Galli* [2].

D'après le P. de Rostrenen, *Keltoï* ou *Kélétoï* dérive du bas-breton *kelet*, pluriel de *kalet*, dur, dont on aurait fait *Kalatés*, les durs, les endurcis ; parce que ces deux mots appartiennent à la racine cimbrique *kelt*, un silex, une pierre [3].

Dom Le Pelletier avait la même idée en tirant l'étymologie des Celtes du bas-breton *calet*, endurci, pluriel *kelet*, les durs, les mâles.

Mézeray fait dériver le nom des Gaulois de *gœl* ou *gœll*, jaune, roux, à cause de la couleur de la chevelure de ce peuple. Mais Corret de La Tour d'Auvergne tire le mot latin *Galli* du bas-breton *galloud*, courage, *galloudec*, les courageux. Camden cherche la même étymologie dans le gallois

(1) *Géographie*, liv. I, ch. II, 27.
(2) *L'Antiquité dévoilée.*
(3) *La Bretagne*, p. 244.

gwalth, chevelure, et *gwaltog*, chevelu, et même dans *gwallah*, qui veut dire pasteurs [1].

Schœpflin fait venir le mot *Celtes* du grec *Kélès* (κέλης) les rapides, les véloces [2]; d'autres, du mot celtique *zelt*, une tente. Leibnitz le dérive du mot *gelt*, valeur; De la Cour, de l'allemand *gelten*, force; d'autres encore, du celtique *kelt*, climat froid [3]; L. F. Jéhan, du sanscrit *wala*, les forts.

Parlant de l'empereur Hadrien, l'historien J. Xiphilin dit que « dans les neiges de la *Celtique* comme sous les chaleurs « brûlantes de l'Égypte, il allait toujours tête nue, et ne se « couvrit jamais la tête ni par le chaud ni par le froid [4]. »

Lehuërou dit que *Celte* est un mot gallois: *guylt*, *kelli*, *cottel*, qui signifie forêt, bois. Les Irlandais le prononçaient *coil*, *coël*, *gaël* et *gathel* [5].

Enfin, d'après Valentin-Smith, le nom des Celtes ne serait autre que celui de la hache en silex, arme nationale des Celtes, le *kelt* [6].

Quoi qu'il en soit de cette étymologie, on ne doit pas perdre de vue que, du temps de César, il s'était déjà opéré une sorte d'assimilation dans « ce grand nombre de peuples divers « que comptait la Celtique », au dire de Strabon. En dépit des rivalités de tribu à tribu et des guerres intestines qui avaient dû bouleverser ce pays, il fallait que la nation des *Galls* eût une influence considérable et une valeur non moins grande, pour avoir pu imposer son nom aux peuples celtes.

(1) *Britannia*, p. 23.

(2) *Vindiciæ celticæ*, §. 2. p. 29.

(3) Picot. *Histoire des Gaulois*. Genève, 1804. in-8°, t. I, p. 14.

(4) *Extraits*, etc. t. V, p. 33.

(5) *Recherches sur les origines celtiques*. Paris, Firmin-Didot, 1839, in-8°, p. 13.

(6) *De l'origine des peuples de la Gaule transalpine*, p. 9.

A la vérité, le nom collectif de *Galli* ou Galates ne caractérisa bientôt plus les seuls *Galls*. Il s'appliquait d'ores et déjà à tous les habitants des Gaules tant de l'Orient que de l'Occident, quelles que fussent d'ailleurs l'origine et la provenance respectives des peuples constitutifs de ces contrées. Mais je ne puis croire que ce soit là l'œuvre des seuls Romains. En voici des exemples :

Le même J. Xiphilin cité plus haut, l'abréviateur de Dion Cassius, parlant du Gaulois Vindix, dit :

— « Un homme se rencontra, un Galate, Gaïus Julius « Vindix, akitan par ses ancêtres, de race royale du côté de « son père,..... il était alors prêteur en Galatie. Ce Vindix « ayant rassemblé les Galates, monta sur un tribunal et s'éten- « dit en un long discours contre Néron [1]. »

Ainsi, voilà un Aquitain qui est appelé Galate ; et il ne faudrait pas croire qu'il s'agît ici de la Galatie d'Asie-Mineure. Du tout. Il est question de la Gaule et des Gaulois.

Ailleurs, le même écrivain parle « à des soldats de la troi- « sième légion appelée la Galatique, qui avait ses quartiers « d'hiver en Syrie [2]. »

Dès le IIIe siècle de l'ère chrétienne, on donnait d'ailleurs indifféremment le nom de Galates à tous les Gaulois. Zosime écrivant sur Constantin dit : — « Ayant mis ordre aux affaires « de Rome, Constantin courut chez les Celtes et chez les Galates [3]. »

— « Othon, dit Philostrate, mourut chez les Galates d'Occi- « dent, sans avoir obtenu un illustre tombeau [4]. »

(1) Liv. XLIII, c. XXII ; *Extraits*, liv. V, p. 15.
(2) *Ibidem*, c. XIV ; *Extraits*, t. V, p. 25.
(3) *Histoire nouvelle*, liv. II, cap. XVII ; *Extraits*, t. V, p. 223.
(4) *Vie d'Apollonius de Tyane*, liv. V, cap. XIII, 2 ; *Extraits*, t. V, p. 89.

L'historien Sozomène s'exprime de la même manière :

— « La quatrième année après le concile de Sardò, Constant est tué chez les Galates du couchant..... » Et encore : « Sur ces entrefaites, comme Magnentius.... apprit déjà que « les généraux de Constantin marchaient contre lui, il se « retira chez les Galates du couchant [1]. »

Je crois donc que cette transformation du nom de la Celtique en celui de *Gallia* et de *Galatia* (Gaule), fut beaucoup plus le fait d'un peuple appelé *Galls* que celui des écrivains romains. N'est-ce pas de la même manière qu'après l'invasion des hordes sorties de la Germanie, au ve siècle de notre ère, et par suite de l'assimilation lente mais efficace qui se produisit au moyen âge, le nom des Francs fut substitué à celui des Gaulois par toute la Gaule ?

De même donc que les différents peuples dont se composait alors la Gaule ont dû leur nom collectif et national de Français à la petite mais valeureuse confédération scytho-cimbre des *Franken*, sortie des forêts marécageuses de la Franconie, en Germanie ; de même aussi faut-il savoir reconnaître et confesser que la Celtique ne dut son nom de Gaule, que parce qu'un peuple de *Galls* ou Gaulois proprement dits sut imposer son nom, ses lois et ses coutumes aux peuplades multiples et hétérogènes qu'il trouva sur le sol celtique [2].

(1) *Histoire ecclésiastique*, liv. IV, ch. I et VII ; *Extraits des auteurs grecs*, t. V, p. 327.

(2) Ces peuplades étaient au nombre de 99 du temps de César, bien que ce général n'en énumère que 95. Les Massaliotes phocéens ne sont pas compris dans ce nombre, pas plus que les Ligures. La Belgique renfermait 28 de ces tribus ; la Celtique en comprenait 44 ; l'Aquitaine, 12 ; la Province romaine, 8 ; et les Alpes, 7. En voici l'énumération par ordre alphabétique, sans aucune distinction de race ni de provenance :

Belgique : Adicatui, Ambiani, Ambivareti, Atrebati, Bellovaci, Caletes,

Cette considération seule m'empêcherait de prendre dans un sens absolu les textes que j'ai cités plus haut en faveur de l'homogénéité des Celtes et des Gaulois. Mais je n'en crois pas un mot. Il existe trop de preuves du contraire. D'ailleurs, César écrivait en guerrier et en historien, non pas en ethnographe. Strabon, bien qu'il se soit occupé avec succès de l'ethnogénie de plusieurs peuples, était dépourvu des lumières que nous possédons, et n'a pas même songé à découvrir la trame des origines celtiques et gauloises.

Si plusieurs écrivains anciens ont confondu les Gaulois avec les Celtes, on peut en trouver un aussi grand nombre d'autres qui ont su distinguer ces deux peuples. Ainsi nous avons vu que l'historien Zosime dit que « Constantin courut chez les « Celtes et chez les Galates. » (an de J-C. 313).

Diogène de Laerte, en Cilicie, qui écrivait sous Septime Sévère, fait la même distinction : «..... il y eut chez les Perses,

Centrones, Cœrœsi, Condrusi, Eburones, Geidumni, Grudii, Leuci, Levaci, Mediomatrici, Meldæ, Menapii, Morini, Nervi, Pleumoxii, Pœmani, Remi, Segni, Suessiones, Sylvanectæ, Treveri, Veliocassi et Vermandui.

Celtique : Ædui, Ambarri, Ambibari, Ambiliati, Ambivareti, Andes, Arverni, Aulerci-Brannovicæ, Aulerci-Cenomani, Aulerci-Eburovicæ, Biturigæ, Blannovii, Boii, Cadurci, Carnutes, Curiosolites, Diablintres, Eleutherii, Esuvii, Gabali, Helvetii, Lemovices, Lemovices-Armoricani, Lexovii, Lingones, Mandubii, Namnetes, Nitiobrigæ, Osismi, Parisii, Petrocori, Pictavi seu Pictones, Rauraci, Redones, Rutheni, Santones, Segusiavi, Sennones, Sequani, Turones, Unelli, Vellavi et Veneti.

Aquitaine : Ausci seu Volsci, Bigerriones, Cocosates, Elusates, Gates, Garumnii, Ptiani, Sibuzates, Sontiates ou Sociates, Tarbelli, Terusates, Vosates ou Vocati.

Provence : Albici, Allobrogæ, Helvii, Rutheni-Provinciales, Tolosates seu Volgæ Arekomici, Narbonesii seu Volgæ Bebricæ, Vocontii, Sallyæ.

Alpes : Caturigæ, Centrones, Graïoceli, Leponti, Nantuates, Seduni et Veragri.

« les mages, dit-il, et chez les Celtes et chez les Galates « (Gaulois), les appelés druides et semnothées [1]. »

— « Chez les Scythes (Scots, Galls) ou chez les Celtes, dit « l'historien Philostrate, une ville a été bâtie qui n'est pas « moindre qu'Ephèse en Sonie [2].... »

Mais ma principale autorité sur ce chapitre est Diodore de Sicile, qui écrivait vers l'an 44 avant Jésus-Christ. Le texte en est bien connu :

— « On appelle Celtes, dit cet historien, les peuples qui ha- « bitent au-dessus de Marseille entre les Pyrénées et les Alpes. « Mais ceux qui demeurent au nord de la Celtique, le long « de l'Océan et de la forêt Hercynienne jusqu'aux confins de « la Scythie, sont appelés Gaulois. Cependant les Romains « donnent indifféremment ce nom et aux vrais Gaulois et aux « Celtes [3]. »

Voilà la question nettement et, je puis dire, scientifiquement posée. Diodore rejette franchement sur les Romains le blâme de la confusion qui s'est opérée dans l'Histoire entre Celtes et Gaulois. A nous donc de débrouiller la trame de cette histoire.

Quels furent les Gaulois primitifs et proprement dits, les vrais Gaulois de Diodore ? C'est, malheureusement, ce qu'aucun écrivain de l'antiquité ne nous a appris.

Par contre, les mêmes Anciens, qui prétendaient avec une certaine dose de logique que les noms des peuples durent leur origine aux princes ou aux chefs de famille auxquels ces

(1) *Vies et opinions des hommes illustres*, liv. I. Préambule ; *Extraits*, t. V, p. 91.

(2) *Vie d'Apollonius de Tyane*, liv. VIII, ch. VII, 27.

(3) *Histoire universelle*, liv. V, 21.

peuples durent le jour, ne nous ont légué qu'une série de fables à titre de preuves de ces diverses origines.

C'est l'Evhémérisme.

Cette théorie est vraie pour un grand nombre de peuples qui nous sont connus, tels que les Hébreux, descendants d'Héber ; les Assyriens, issus d'Assur ; les Ammonites-Touareg, progéniture d'Ammon fils de Loth ; les Hellènes, issus d'Hellen fils de Prométhée : les Romains, sortis de Romulus, petit-fils du Celte albain Numitor ; etc., etc. Mais elle n'a point une valeur absolue. On ne saurait l'ériger en système rigoureux, sans lui faire perdre de sa valeur ; parce qu'un nombre tout aussi grand de peuples ne peut revendiquer un nom patronymique connu et certain. Tels sont, par exemple, les Francs, bien qu'au moyen âge on les ait fait descendre de Francos, fils du beau Pâris ; les Grecs, dont le nom γραῖς, γραῦς, signifie les anciens, les vieux [1] ; les Allemands, dont le nom a le sens de tous les hommes, d'une multitude d'hommes : *all men* ; les Turcs, les Russes, les Portugais, etc., et tant d'autres dont il serait oiseux de rechercher ici l'étymologie.

En fait d'origines ethniques, je crois que l'on ne peut placer sa confiance que dans celles que nous a léguées Moïse, dans le dixième chapitre de la Genèse, et que l'historien juif Flavius Josèphe a admirablement commentées dans ses *Antiquités judaïques*.

Quant à celles que les poètes et les historiens du paganisme nous ont léguées sous forme d'apologues, elles ne méritent pas la même créance, parce que la vérité faisait souvent défaut à leurs auteurs. Vivant au sein de la Mythologie, imbus de ses chimères et bercés de ses rêves gracieux ou terribles, ils

(1) Valentin-Smith, p. 17.

n'étaient que trop portés à faire intervenir le merveilleux en toutes choses. Plusieurs d'entre eux étaient, d'ailleurs, ouvertement polygénistes.

Toutefois, comme la Fable a souvent servi de voile ou de déguisement à la Vérité; comme ses héros ont été fréquemment des personnages emblématiques, symbolisant des peuples réels et historiques, il est bon de ne pas omettre ces fables qui racontent les origines des peuples connus des Anciens. Elles pourraient bien être une sorte de rébus historiques inventés jadis par les prêtres, les bardes et les poètes, caste jalouse de sa science et de ses secrets.

Je commence par Ammien Marcellin, le soldat écrivain. Il rapporte, d'après une Histoire des Gaules écrite par le Grec Timagène et alors perdue ou détruite, que « les Aborigènes de cette contrée étaient un peuple appelé *Celtes*, du nom d'un roi de mémoire chérie ; ou *Galates*, du nom de la mère de ce roi. De ce dernier nom, les Grecs ont fait celui de *Galli* (Gaulois) :

— « *Aborigenes primos in his regionibus quidam visos esse* « *firmarunt, Celtas, nomine regis amabilis, et matris ejus vo-* « *cabulo Galatas dictos : ita enim Gallos sermo Græcus ad-* *pellat* [1]. »

D'après Polybe, autre historien grec qui écrivait vers l'an 160 avant Jésus-Christ (A. D.), les Gaulois cisalpins avaient un roi nommé *Gallus* ou *Galatus*, qu'ils tuèrent vers l'an 236, parce qu'il poussait ses sujets à faire la guerre aux Romains [2].

Ces Gaulois étaient des Boii. Rien ne prouve qu'ils aient été les *Galli* proprement dits que nous cherchons. Rien n'indi-

(1) Ammien Marcellin, liv. XV, ch. IX, p. 41.
(2) *Histoire générale*, liv. II, 21.

que que le roi *Gall* ou Gallus leur ait imposé son nom, ou que les Boïes l'aient assumé plus tard pour rendre un hommage tardif à sa mémoire. Encore moins pourrait-on admettre que les Romains, mus par un sentiment de reconnaissance envers un allié infidèle, eussent désigné la nation des Boïes par le nom de leur roi. Ce qui pourrait toutefois donner un vernis de vraisemblance à cette hypothèse, c'est que Diodore de Sicile affirme que le peuple que les Romains avaient surnommé *Galli* de toute antiquité, fit irruption en Italie par l'Helvétie et les Alpes [1]. Or, ce furent précisément les Boii et les Insubres avec les Gésates qui, les premiers, arrivèrent en Italie par cette voie, après l'invasion des senonnes [2].

Malheureusement pour cette théorie, le même Diodore fait ensuite une distinction entre les peuples de la Gaule, et il étend le nom de Galli et de Galates à bien d'autres peuplades; car, dit-il, les Romains apprirent plus tard que celles du sud de la Gaule prenaient le nom de *Celtæ*, et celles du nord seulement celui de *Galli*. Aussi, Appien donne-t-il auxdits Boii le nom de Celtes, en détruisant l'hypothèse que je viens d'avancer. Parlant d'Hannibal, cet historien dit que :

— « Parvenu au fleuve de l'Éridan, appelé aujourd'hui le « Pade (*pad*, étendu, large, spacieux), dans la contrée où les « Romains faisaient la guerre aux Celtes surnommés Boïes, il y campa [3]. »

Cette distinction des Celtes d'avec les Gaulois est néanmoins précieuse, parce qu'elle nous prouve que César et les premiers écrivains étaient dans l'erreur en confondant ces deux peuples, et qu'il exista dans la Celtique des *Galli* vérita-

(1) *Hist. univers.* lib. XIV, 28.
(2) *Ibidem*, et Polybe, II, 22.
(3) Appien, liv. III. *Annibalique*. V. *Extraits*, t. IV, p. 43.

bles, qui différaient des Celtes et des autres nations alors comprises par les Romains sous le nom collectif de Gaulois.

Cependant Diodore de Sicile, lui-même, n'a pu s'empêcher de rapporter aussi une fable qui avait cours de son temps :

— « On raconte, dit-il, qu'un roi fameux de la Celtique avait une fille d'une taille et d'une beauté extraordinaires, de laquelle devint amoureux Hercule Tyrien pendant qu'il construisait la ville fortifiée d'Alésia, en faisant la guerre au titan Géryon [1]. Il épousa cette princesse, et de cette union naquit un fils nommé *Galatès*, qui monta sur le trône de ses pères, donna à ses sujets le nom de Galates, et au pays de sa domination celui de *Galatia* ou de *Gallia* [2]. »

Melkarth, l'Hercule tyrien, joue un grand rôle dans tous ces apologues ; aussi Lartet, Henri Martin et autres savants s'accordent-ils à le considérer comme la personnification du peuple tyrien ou phénicien.

Une quatrième fable, citée par Appien et qui avait cours chez les Romains, fait de *Celtus*, *Gallus* et *Illyricus* trois fils de la nymphe *Galatea* et du cyclope Polyphème, le géant troglodyte, métallurgiste, anthropophage et pasteur de troupeaux de l'Etna. Ces trois héros auraient donné leur nom aux trois peuples sur lesquels ils régnèrent [3].

Il est à remarquer que, dans cette fable absurde, ces trois chefs de race supposés sont issus des *Habitants des Cavernes*

(1) Cette particularité montre qu'il s'agit ici de l'Alesia de la Narbonnaise, et non de l'Alesia de l'Auxois dont César fit le siège, ni de celle des Alpes.

(2) *Histoire universelle*, liv. V, 18.

(3) *Guerres d'Illyrie.*

de nos archéologues préhistoriques, puisque Polyphème, qui les représente, était troglodyte.

Pomponius Mela ne dit pas qu'Hercule soit le père ou l'aïeul des Galli, mais il fait combattre ce héros contre *Albiona* et *Bergion*, fils de Neptune, près du delta du Rhône [1].

Denys d'Halicarnasse, contemporain d'Auguste, cite la fable de *Celtus* et d'*Iberus*, tous deux fils d'Hercule et d'une femme barbare [2].

Les traditions irlandaises font mention de *Britannus*, petit-fils de *Nemetus* et premier habitant des îles Britanniques.

Les légendes écossaises, à leur tour, reconnaissent pour père des Gaëls *Albanus*, frère de *Brithus*, même héros que Britannus, l'un et l'autre fils de Nemetus. Chassé de sa patrie par son frère, Alban eut recours aux Pictes et aux Scots, qui sortirent de l'Irlande pour châtier et évincer l'usurpateur. C'est, entre tous les apologues ayant trait aux Gaulois, celui dont la compréhension est la plus facile.

Dans son *Prométhée délivré*, dont il ne reste que de rares fragments sauvés de la destruction par Strabon, Eschyle, qui écrivait de 525 à 458 *Ante Dominum*, suppose la fiction de deux fils de Poséïdon ou la mer, *Albion* et *Ligur*, qu'il feint d'avoir attaqué Melkarth, l'Hercule tyrien, dans la plaine de la Crau ou champ des Cailloux, en Provence, pour lui défendre d'envahir leur territoire. Le demi-dieu n'aurait dû son salut qu'à une grêle de pierres que Jupiter fit tomber autour de lui, et dont Hercule se servit pour accabler l'armée des Ligures [3], car le héros Ligur se change alors en une armée d'assaillants.

(1) *De situ orbis*, lib. II, c. V.

(2) P. L. Lemière. 2me *étude sur les Celtes*, p. 46 ; et *Extraits*, etc., t.II, p. 481.

(3) Ve fragment dans Strabon liv. IV, 7. ; *Idem*. Eschyle, traduction A. Bouillet. Paris, 1875, p. 266. Les noms des deux héros gaulois me

— « Sur ce, continue Strabon, après avoir cité ce passage, Posidonius, auquel il l'avait emprunté, se demande s'il n'aurait pas mieux valu faire pleuvoir ces galets sur les Liguriens eux-mêmes, pour les écraser tous, que de les faire tomber aux pieds d'Hercule pour qu'il s'en servît pour sa défense, et qu'un héros tel que lui eût besoin de tant de pierres pour mettre en fuite ses ennemis [1]. »

La remarque de Posidonius est judicieuse. On dirait qu'il avait lu le livre de Josué. La réponse que fait Strabon à son objection est celle d'un dévot païen qui avait foi en Hercule. Ni l'un ni l'autre ne sut comprendre, par l'absurdité de la fable elle-même, qu'elle renfermait un sens parabolique, que le mot pierres, en grec, *Keltaï*, contenait un équivoque, parce que ce mot est en même temps le nom des Celtes dans cette langue ; et que par cette grêle de pierres le fabuliste avait symbolisé une horde de montagnards celtiques, descendus des Alpines pour voler au secours des explorateurs tyriens, représentés par Melkarth.

Cette fable atteste une fois de plus l'alliance qui exista, dans les temps préhistoriques, entre les Tyriens et les Celtici venus d'Espagne, qui avaient eu le temps d'apprécier ces colonisateurs orientaux.

De ces différents mythes on peut, ce me semble, déduire comme corollaires généraux la confraternité qui exista primitivement entre les Albains de Provence et les Ligures, la haine qui unit ces deux peuples contre les envahisseurs tyriens, la communauté de liens qui se montra de bonne heure entre les

sont fournis par Amédée Thierry. *Histoire des Gaulois*, t. I, p. 133.

(1) *Géographie*, liv. IV, ch. I, 7.

Celtes, les Illyriens et les Galls, la descendance gauloise des Italiotes du nord, l'intimité qui unissait les Celtici ou Petits Celtes et les Ibères d'Espagne, ainsi que ces deux peuples occidentaux avec les Phéniciens ; mais surtout on doit en tirer la conclusion que les personnages qui figurent dans ces apologues symbolisent antant de peuples différents ; que l'on ne peut plus enseigner avec César et Strabon que Celtes et Gaulois désignent le même peuple ; que l'on ne saurait admettre, avec Le Brigant, Graslin et M. Lemière, l'identité des Ligures et des Celtes, ni celle des Ligures et des Hénètes ; encore moins, avec le Dr Pinkerton, soutenir la synonymie des Gaulois et des Germains.

D'un autre côté, je me hâte de me ranger dans le camp de MM. Amédée Thierry, J. Michelet, Alexandre Bertrand (et P. L. Lemière lui-même) lorsqu'ils enseignent que les *Galli* n'étaient pas de race celtique ; que le nom de Celtes fut local, conventionnel, dû aux Grecs massaliotes qui l'appliquèrent aux peuplades sauvages qui les entouraient ; que ce nom ne désignait qu'une simple confédération du midi de la Gaule ; que les Marseillais étendirent ensuite le nom de Celtique à toutes les peuplades comprises entre la Province et la Seine, et même au-delà ; qu'Hérodote et Éphore, généralisant encore davantage, appliquèrent cette dénomination à toute l'Europe occidentale [1].

Précisant encore plus, M. Alexandre Bertrand professe que notre pays ne porta le nom de Celtique (*Keltikè*, *Celtica*) que jusqu'à l'invasion des *Galli* ou Galates en Italie, par les Alpes, en l'an 388 avant Jésus-Christ ; que ces Galates étaient

(1) Amédée Thierry. *Histoire des Gaulois*, 1859. t. I, p. 29 ; Alexandre Bertrand. *Archéologie celtique et gauloise*. Paris, 1875, p. 266.

une grande nation orientale qui, depuis 1500 ans avant l'ère chrétienne et jusqu'à l'invasion des Francs au ve siècle de la même ère, c'est-à-dire pendant près de 2000 ans, occupa la Gaule et une grande partie de l'Europe, avant de se scinder en plusieurs nationalités distinctes.

D'après le savant conservateur du musée de Saint-Germain, les Galates s'étendirent dans la Gaule depuis les Celtes, au sud, jusqu'à la Marne et à la Seine, au nord, c'est-à-dire jusqu'à la Gaule Belgique. Mais le cœur du pays des Galates fut le Berry, pays des Bituriges, d'où partit la double contre-émigration de Bellovèse et de Sigovèse [1].

Ici je confesse avec regret que je me vois obligé de me séparer de M. Bertrand. Les Bituriges étaient des Briges ou Phrygiens ; ils n'étaient pas des Galls ; ils étaient congénères des véritables Celtes de la Gaule méridionale, alliés aux Ibères et aux Ligyes. Ces Celtes-là, que Timagène et Ammien Marcellin nommaient Aborigènes, et Strabon, Autochthones, semblent avoir échappé à la sagacité et aux investigations de l'illustre archéologue. Tout en admettant leur antiquité dans la Gaule transalpine, M. Bertrand ne s'étend pas sur leur identité et ne cherche pas leur origine.

Qui étaient-ils ? D'où venaient-ils ? Quel était leur véritable nom ? Comment se trouvaient-ils en Italie et dans la Province romaine ? Autant de questions auxquelles il reste à faire une réponse, parce que l'illustre savant les a laissées sans solution, et pour cause : le nom des Celtes ne se retrouve nulle part dans la nomenclature des dénominations ethniques et géographiques de la Gaule méridionale, de la Cisalpine, de l'Espagne ni des îles Britanniques. Le fait est facile à constater.

(1) *Archéologie celtique et gauloise*, pp. 403 et 433.

C'est donc que le nom de Celtes n'était pas celui de ce peuple. C'est donc qu'ils ignoraient même qu'on les appelât de la sorte ; de même que les peuplades peaux-rouges ignorent encore les noms sous lesquels nous les désignons, noms qui sont ou des sobriquets, ou des noms indiens mutilés, ou des dénominations en langues européennes et qui leur sont complètement étrangères. Je pourrais écrire tout un chapitre sur les ineffabilités qui ont été écrites et qui s'écrivent encore tous les jours sur ce sujet.

Par le fait, il est prouvé aujourd'hui que le nom de Celtes, *Keltaï*, *Keltarioï*, était de fabrication grecque, et qu'il leur fut donné par les Phocéens de Massalia. M. Roget de Belloguet traduit ce nom par montagnards ou gens des rochers. Il le décompose en *Keltaï*, pierres, rochers, et *oreïoï*, gens, habitants [1]. On sait, en effet, que les peuples primitifs appellent pierres, rochers, les montagnes de premier et de second ordre, qui sont rocailleuses et ne se prêtent pas à la culture.

M. Le Deist de Botidoux traduit le nom des *Celtici* de la presqu'île ibérique par Petits-Celtes. C'est un diminutif [2]. Mais, d'après M. Rosseew Saint-Hilaire, le nom de ces derniers, en langue basque, est *Ceiltach*, et signifie gens des forêts, sylvicoles. Il ne veut pas qu'on confonde lesdits Celtes avec ceux de la Province romaine, parce qu'ils n'en provenaient pas. C'était une nation distincte, amie des Ibères et qui était venue en Espagne en leur compagnie [3].

Cette opinion contredit absolument la théorie de MM. de Boidoux et Amédée Thierry, qui font envahir l'Espagne par le

(1) *Ethnogénie gauloise*, 1861, t. II. pp. 145 et 150.
(2) *Des Celtes antérieurement aux temps historiques*. Paris, 1817, p. 137.
(3) *Histoire d'Espagne*, 1852, t. I. p. 31.

nord ; mais nous verrons en son lieu qu'elle est bien plus plausible.

Diodore de Sicile, tout en avouant que la Gaule était habitée « par une infinité de nations plus ou moins nombreuses les unes « que les autres [1], » ajoute ce qui suit :

« On prétend que les Cimériens, qui ont ravagé toute l'Asie, « et que depuis l'on a appelés Cimbres par corruption, sont « les mêmes que les Gaulois dont nous parlons. De toute anti- « quité ces peuples se plaisent au brigandage, aiment à porter « le fer et le feu dans les pays voisins, et méprisent toutes les « autres nations [2]. »

Si Cimbres ou Cimériens étaient synonymes de Gaulois d'une manière absolue, Plutarque aurait raison quand il affirme que « les Galates étaient de race celtique [3], » et il deviendrait inutile de distinguer entre Celtes et Gaulois. Mais la proposition de Diodore est erronée, et Plutarque, qui l'a copiée, a commis la même erreur. J'espère le prouver dans cette Étude.

Il n'en est pas moins vrai que le texte si connu de Diodore, pris dans un sens absolu et sans aucun commentaire, a porté une multitude de savants à assimiler les Galates ou Gaulois aux Cimbres, et même à affirmer, comme l'a fait le baron de Belloguet, que les seuls et vrais Gaulois furent les Briges ou Brigantes [4]. Le Dr Prichard, d'ordinaire si judicieux, allait même plus loin. Il ne trouvait pas de Gaulois dans toute la Gaule. Il n'y voyait que des Cimbres, au nord, des Celtes et des Ibères, au midi [5]. Il lui était donc aussi difficile de distin-

(1) *Histoire universelle*, V, 18.
(2) *Ibidem*, 21.
(3) *Vie des hommes célèbres. Camille*, 15.
(4) *Ethnogénie gauloise*, t. II, pp. 199 à 204.
(5) *The eastern origin of the Celtic nations*. London, 1857.

guer les Gaulois véritables d'avec les Cimbres, qu'il l'a été à Amédée Thierry, à La Tour d'Auvergne, à M. le Dr Lagneau et à M. Alexandre Bertrand.

Pourquoi ? Parce que, par Gaulois proprement dits, il entendait parler des *Galls* qui colonisèrent primitivement les rivages septentrionaux du Llydaw ou Gaule, le nord de l'Écosse et de l'Irlande, et qu'effectivement il ne découvrait pas ces mêmes Galls dans notre pays.

Sont-ce ces mêmes Galls, les *Geli Llydaw* des Triades galloises, que M. A. Bertrand fait venir en Italie, l'an 388 A. D., par le Haut-Danube, l'Illyricum et les Alpes ? J'en doute fort et suis même certain qu'il n'oserait l'affirmer.

— « Le centre d'action des Galates, dit-il, la ruche d'où ils « essaimèrent aurait été le Haut-Danube, la Thrace sur les ri- « ves de la mer Noire, pays des *Galataï*, et plus tard l'Asie Mi- « neure [1]. »

J'avoue humblement ne rien comprendre à cette phrase.

Comment ! les Gaulois n'ont fondé leur royaume de Galatie en Phrygie que 241 ans avant Jésus-Christ, et vous dites, illustre maître, que lesdits Galates ne firent apparition en Italie que l'an 388, c'est-à-dire seulement 147 ans avant de se retirer au pays qui avait vu leur berceau ?

Mais alors comment expliquer ce que dit Strabon : que lesdits Galates « avaient mené *pendant longtemps* en Occident une vie errante, et dévasté à plusieurs reprises non-seulement les états des Attales et des Bithyniens, mais encore la Grèce, la Thrace, la Germanie, l'Italie et la Gaule, lorsqu'enfin les Bithyniens se décidèrent spontanément à leur céder le pays connu depuis lors sous le nom de Galatie et de Gallo-Grèce [2] ? »

(1) *Archéol. celt. et gaul.*, pp. 430-5.
(2) *Géographie de Strabon*, XII, V.

Il semble donc que M. Bertrand veut parler ici des Cimbres. Mais non. Il n'admet pas que les Galates fussent le même peuple que les Cimbres, ni qu'ils fussent d'anciens Cimériens, ainsi que l'entend M. Félix Robiou, qui les considère comme des Cimériens du Danube [1].

On le voit, il y a un point faible dans l'histoire des Gaules, qu'il importe de discuter et d'éclaircir. J'exposerai en temps voulu la théorie qui me paraît la seule vraie et admissible, tâchant de ne pas tomber dans les dénégations gratuites des uns, dans la celtomanie de certains autres qui laissent bien loin derrière eux ce que l'on a reproché à des érudits tels que Le Brigant, de Pontrieux, et Corret de La Tour d'Auvergne ; mais demeurant entre ces deux extrêmes avec la vérité. *In medio stat virtus.*

Néanmoins je dois confesser, dans ce préambule, que même en m'en tenant scrupuleusement aux témoignages des Anciens, il m'a été impossible de découvrir le nom et le souvenir des Celtes dans les dénominations ethniques et géographiques, non seulement de la Gaule, mais encore de l'Europe entière, à très peu d'exceptions près.

Ces exceptions si rares sont la *Celtique* orientale et caucasique de Plutarque, que je n'ai vue citer par aucun écrivain moderne ; la *Celtique* occidentale et européenne de Strabon et de Polybe ; les *Celtæ* ou *Keltarioï* des Massaliotes, d'Hérodote et d'Éphore ; les *Celtiberi* et les *Celtici* de la presqu'île ibérique, et.... c'est tout ! Il n'est donc pas étonnant que M. Alexandre Bertrand ne reconnaisse au nom de Celtes « qu'un caractère « banal, insignifiant et purement conventionnel. » C'est la vérité.

Si donc nous connaissions la signification des noms des peuplades celtiques dont j'ai donné en note la nomenclature à la

(1) *Histoire des Gaulois d'Orient.* Paris, 1866, pp. 1 et 241.

page 7, nous trouverions que ces noms expriment une manière d'être, un genre de vie particulier, une aptitude spéciale, une localité quelconque, une coutume caractéristique, peut-être une manière de se vêtir, de se parer ou de combattre. Nous trouverions parmi elles des gens des montagnes élevées ou *Albici* ; des gens des torrents ou *Nantuates* ; des gens des Pics ou *Pennini* ; des gens des hauts-plateaux ou *Arverni* ; des gens des rochers ou *Craighs* ; des gens des montagnes ou *Celtæ*, *Liguri* ; des gens des cavernes ou *Argyllæi*, *Argyrusii*, *Troglodytes* ; des gens des confluents ou *Aborigenes* ; des gens des forêts ou *Ceiltach*, *Celtici*, *Nemetes*, *Sylvanectæ* ; des gens du littoral de la mer ou *Armôrici*, *Môrini*, *Môrusii* ; des gens des troupeaux ou *Ealva*, *Helvii*, *Helvetes* ; des gens des bestiaux ou *Sotiates* ; des gens tatoués et maquillés ou *Picti*, *Pictones*, *Pictavi* ; des gens du javelot ou *Sabini*, *Samnites* ; des gens à face blanche ou *Albani* ; des gens à face rouge ou *Rutuli* ; des gens du loup ou *Hirpini* ; des gens du castor ou *Bébricæ* ; des gens du chat ou *Catti* : des gens du pivert ou *Pici*, *Picti*, *Picentini* ; etc., etc.

Ces dénominations établissent donc, entre les peuples de la Celtique, une division en tout semblable à celle qui préside à la distinction des peuples sauvages de l'époque moderne. Elles les assimilent aux peuplades tartares, peaux-rouges, polynésiennes, africaines ou australiennes. Elles ne constituent que de simples distinctions de tribu à tribu et de clan à clan ; enfin elles n'assignent aux Celtes-Gaulois aucun nom collectif, national ou patronymique admis et reconnu par eux.

Pourquoi les Celtes n'en auraient-ils pas eu un, et les Gaulois un autre ? Quel pouvait bien être ce nom patronymique ou national ?

Il ne devait pas être autre, ce me semble, que le nom

d'*Hommes* que chaque peuple se donne dans sa propre langue, tant au pluriel qu'au duel et au singulier ; parce que tous les peuples primitifs de l'époque moderne nous offrent le même phénomène. Chacun d'eux résume l'humanité tout entière dans son nom national ; de telle sorte qu'on ne saurait désigner, par exemple, les Abénakis, les Dacotas, les Chippeways, les Esquimaux, les Dènès, etc., par leur nom national et véritable sans nommer l'*humanité* tout entière.

Eh bien, voilà un travail qui n'a pas encore été fait, que je sache, pour les peuples primitifs de la Gaule-Celtique, et qui est digne d'occuper les loisirs des érudits. Un mot surnage, toutefois, en Espagne, pour désigner les hommes en général : *Hombres*, et, chose étrange, ce mot est le nom du plus ancien peuple des Gaules : les *Ombres* ou *Humbri*, que Strabon appelait Autochthones.

Un autre mot ayant le même sens nous apparaît aussi, au nord de l'Europe. On le rencontre en Basse-Bretagne, en Irlande, en Écosse et au Danemark ; on le rencontre même dans l'Amérique arctique et subarctique. Ce mot est *Dènæ*, *Dèni*, *Dæñæ*, *Danæ*, *Dana* ou *Dènè*, et il veut dire les Hommes. C'est le nom des Danois modernes. Comment a-t-il pu supplanter le nom de leurs devanciers galls, némètes, celtes, ligures, cimbres et belges, alors surtout qu'il est avéré que les Scandinaves ne furent jamais populaires ni ne purent parvenir à s'implanter, dans les pays celtiques ?

On le voit, ce ne sont pas les problèmes qui manquent dans l'étude des Origines des peuples primitifs de la Gaule, et ils sont loin d'être résolus.

Sous d'autres aspects, Celtes et Gaulois étaient supérieurs en civilisation aux peuplades sauvages du siècle dernier, sans égaler toutefois les Mexicains et les Incas. Quand César pénétra en

Gaule, dit Valentin-Smith, Éduens et Arvernes s'en disputaient la suprématie. Les premiers étaient, sans contredit, le peuple le plus puissant de la Celtique, César ne leur donne pas de roi ; mais les Éduens modernes revendiquent Divitiac, le roi des Suessiones, dont l'autorité s'étendait jusqu'en l'île de Bretagne, et dont ils possèdent ou prétendent posséder le tombeau, tout près d'Autun : une pyramide à quatre faces, assez semblable à un théocali mexicain.

Par le fait, il existait une fédération permanente de race entre les Éduens et les Ambarri, qui s'intitulaient *necessarii* et *consanguinei Æduorum ;* une autre fédération permanente en vertu d'un traité mutuel entre les mêmes Éduens et les Bellovaci, les Sennones et les Bituriges ; une troisième fédération permanente de clientèle entre ces mêmes Éduens et les Ségusiavi, les Ambivareti, les Aulerci-Brennovices et les Brannovici.

D'un autre côté, les Rémois avaient pour consanguins (*fratres*) les Suessiones, et pour clients les Carnuti ; les Arvernes commandaient aux Éleutheri-Cadurci, aux Gabali et aux Vellaves ; les Nerviens tenaient sous leur empire (*sub imperio suo*) les Centrones, les Grudii, les Levaci, les Pleumoxi et les Geidumni ; les Trévires avaient pour clients les Eburones et les Condrusi ; enfin les *civitates* ou communes du Belgium, de l'Armorique, des Bituriges, des Aulerques et de l'Illyricum étaient toutes respectivement liées entre elles par une fédération permanente d'intérêt mutuel et réciproque.

Du temps de César, la suprématie des Gaules passa des Éduens aux Arvernes, puis aux Séquanes et enfin aux Rémois [1]. On voit que les confédérations celtiques sont en tout comparables à celles qui existaient, en Amérique, entre les Dènès et les Din-

(1) *De l'origine des peuples de la Gaule transalpine*, 1866, p. 52.

djiés ; les Iroquois des cinq nations et les Tuskaroras ; entre les tribus Pieds-noirs, Sarcis et Gros-ventre ; entre les peuplades des Criks ; enfin entre celles des Apaches, des Navajos, des Comanches et des Pueblos. Si les Celtes avaient des druides ou prêtres, la vaste nation Algouméquine, la nation Dakota et autres qui adoraient le soleil et le feu, en avaient aussi.

Si les Celtes avaient des nobles, on en trouvait chez les Dindjié et les Ingaliks, chez les peuples du Mexique et chez les Pieds-noirs. Si les Celtes avaient des chevaliers, la nation des Pieds-noirs reconnaissait sept ordres équestres. Enfin s'ils avaient des *ambacti* ou esclaves affiliés, les peuplades Kollouches ainsi que les peuples du Bas-Missisipiy en avaient également.

A la vérité, les Celtes avaient des rois, et César en cite onze : *Ambiorix*, roi des Éburons ; *Catamantaloedes*, roi des Séquanes, *Catuvolc* autre roi des Éburons ; *Cavarin*, des Trévires ; *Comm*, des Atrébates et des Morins ; *Divitiac* et *Galba*, des Suessiones ; *Moristag* des Sennonais ; *Tasget*, des Carnutes ; *Teutomat*, des Nitiobriges ; *Viridovix*, roi des Unelli, auxquels je puis ajouter *Gall*, roi des Boïes ; *Caradoc* ou Caractac, roi des Silures ; *Cassivellawn*, roi des Bretons, et d'autres encore.

Mais écoutez ce que dit César de ces rois celtes, et voyez si son témoignage ne convient pas, trait pour trait, aux chefs de tribus peaux-rouges et tartares :

— « Cependant, tel était le caractère de leur pouvoir, que le « roi n'avait pas plus de droits sur la multitude que la multi- « tude n'en avait sur lui-même [1]. » Ce n'étaient donc que des rois honoraires, des rois de théâtre, et tout homme du peuple pouvait s'élever, par ses talents, sa valeur et son influence, au premier rang de cette suprême magistrature, le *Vergobret* [2].

(1) *De Bello Gallico*, liv. V, 27.
(2) *De l'origine des peuples, etc.* pp. 78-80.

CHAPITRE DEUXIÈME

MIGRATIONS DES PEUPLES GAULOIS

— « *Galatiam*, dit Solin, *primis sæculis, priscæ Gallorum* « *gentes occupaverunt : Tolistobogi, Veturi et Ambitoti, quæ* « *vocabula adhuc permanent* ; *quamvis Galatia unde dicta sit,* « *ipso sonat nomine.* »

« La Galatie (de Phrygie) fut, dans les premiers siècles, occupée par les plus anciens peuples Gaulois dont les noms : Tolistobogues, Vétures et Ambitotes, subsistent encore ; bien que la Galatie indique assez par son nom à qui elle doit son origine [1]. »

Ces paroles signifient que, alors même que du temps de Caïus Julius Solin, c'est-à-dire dans la première moitié du IIIe siècle de notre ère, on ne connût plus, en fait de Gaulois, en Galatie, que les trois tribus citées plus haut, personne n'ignorait que ce pays devait son origine à la nation des *Galls* elle-même.

Pline parle de cinq tribus au lieu de trois :

— « ... *qui partem eam insedêre Gallorum Tolistobogi et* « *Volturi* et *Ambitui vocantur.* » Et ailleurs : « *Uberrimam* « *partem* (Cappadociæ) *occupavêre Tectosages et Teutobodiaci* [2]. »

(1) *Polyhistor*, XLII.
(2) *Hist. naturelle*, VI, 32.

« Les peuples gaulois qui habitèrent cette partie de la Galatie s'appellent Tolistobogues, Voltures et Ambituens. » — « La partie la plus éloignée (de la Cappadoce) fut occupée par « les Tectosages et les Teutobodiaques. »

Ce à quoi, M. Félix Robiou ajoute cette explication : « les Voltures et les Ambituens doivent avoir été les clients des Tolistoboïes, et les Teutobodièques, les clients des Tectosages, puisqu'ils paraissent compris dans les limites de leurs tétrarchies [1]. »

Cette explication ne saurait empêcher de faire la remarque que nous connaissons fort peu les Gaulois nos ancêtres, puisque de toutes les peuplades qui émigrèrent de la Gaule en Asie-Mineure, pour y fonder le royaume de Galatie, l'an 241 A. D., il n'a survécu que ces cinq noms. Les *Ambitoti* ou *Ambitui* sont appelés *Ambiani* par Pline dans un autre passage, ce qui les identifie aux Belges amiénois.

— « *Galatiam Phrygiæ*, dit le Naturaliste, *insedêre Gallo-* « *rum Tolistoboï*, *Volturi* et *Ambiani*. » Les Tectosages nous sont connus. Ils étaient partis de Narbonne, et appartenaient à la nation Volsque. Ils est donc permis de considérer les *Veturi*, *Vulturi* ou *Volturi*, de Solin et de Pline, comme identiques aux Volsques Tectosages. Les *Ambiani* sont les Amienois.

Les *Teutobodiaci* devaient être des Tuigêni ou Théginiens, Ascaniens appartenant au *Tuginus pagus* ou fraction de la nation des Helvètes ; car c'est ce peuple que les Romains appelèrent *Teutones*, bien qu'ils fussent celtes et non pas germains.

Quant aux *Tolistobogi*, il est probable qu'ils constituaient une fraction des Gaulois *Boii*, qui plus tard fondèrent le royaume de Bohême.

Saint Jérôme mentionne un sixième peuple en Galatie, en

(1) *Hist. des Gaulois d'Orient*, Paris, 1859. Didier et Cie p. 166.

rapportant que la langue qu'il y entendit parler était la même qui avait résonné à son oreille quand il habitait la ville de Trèves, en Germanie. Les *Trévires* étaient des Belges d'origine germanique ou mâtinés de sang scythique. Il y avait donc aussi des Trévires en Galatie ; car je ne puis m'imaginer que tous les peuples qui composaient la nation gauloise, laquelle comprenait autant de Celtes, de Belges et de Cimbres que de vrais Galls, fissent usage de la même langue, et que cette langue fût un dialecte germanique.

Quant à l'origine des Gaulois en général, c'est-à-dire tels qu'ils arrivèrent en Galatie, au retour de Delphes, nous la connaissons par Diodore de Sicile : « On prétend, dit-il que « les Cimériens qui ont ravagé toute l'Asie, et que depuis l'on « a appelés Cimbres par corruption, sont les mêmes que les « Gaulois *dont nous parlons* [1]. »

Les Gaulois dont parle l'historien grec ne sont pas les Galls du départ ; ce sont les *Galatas* du retour, c'est-à-dire l'immense horde de peuples hétérogènes sortis de la Gaule, après l'avoir peuplée, qui avait mené pendant longtemps une vie de brigandages sous différents noms, dévastant l'Europe entière et fondant plusieurs royaumes, avant de venir s'échouer sous le nom de Gallo-Grecs dans l'Asie Mineure, entre le Sangarius et l'Hélys, en pleine Phrygie.

Flavius Josèphe semble avoir été influencé par Diodore dans l'origine qu'il assigne aux Gaulois de l'Asie Mineure : — « Gomor, dit-il, fils aîné du patriarche Japhet, établit la « colonie des *Gomores*, que les Grecs nomment maintenant « Galates [2]. »

(1) *Hist. univ.*, V, 21.
(2) *Antiquités judaïques*, t. I, ch. VI, 1.

D'après un grand nombre de savants tels que Corret de la Tour d'Auvergne, Poinsinet de Sivry, Le Déist de Botidoux, Le Brigant de Pontrieux, Roget de Belloguet, M. d'Arbois de Jubainville, etc., les Gomoriens de Josèphe ne sont autres que les Cimériens d'Hérodote, de Diodore et de Plutarque. Ils s'étendaient depuis la Cappadoce, appelée *Gamiri*, *Gamirk* ou *Kamir* par les Arméniens, jusqu'aux Scythes du Pont-Euxin ou Scolotes, Scots, qui devaient plus tard s'appeler Galls.

Céphalion et Eusèbe l'Arménien, dit M. de Belloguet, les appellent *Giméros* [1]. Des *Giméros* aux *Kiméros* des Grecs, nom des Cimériens, il n'y a aucune différence. C'est absolument le même nom. D'après Balbi, *Kmari*, en langue géorgienne des modernes Ibères, signifie les *Hommes*. C'était donc le véritable nom des Cimériens, et rien n'empêche qu'il ne signifie en même temps descendants de Gomer.

Plus tard, ils modifièrent ce nom en celui de *Kimrire* ou *Kymris*, dont les Romains firent *Cimbri*. C'est donc à l'élément cimbrique que renfermait le peuple des Galates retour d'Europe, que convient l'identification de Diodore, de Josèphe et de Plutarque avec les Gomériens ou Cimériens. Ces Gaulois seuls étaient des Celtes, ou plutôt des Néo-Celtes. Quant aux *Galls* ou Gaulois véritables, ils étaient scythes, comme je le prouverai en temps et lieu, et il ne paraît pas qu'il y en eût un fort contingent parmi les Galates de Galatie.

Avec cette restriction importante et nécessaire, la proposition des trois auteurs déjà cités demeure parfaitement exacte.

De prime abord, il paraît étrange et même paradoxal de faire sortir de l'Arménie et de l'Asie Mineure, dans les temps qui suivirent le déluge mosaïque, des peuples qui, après s'être

(1) *Ethnogénie gaul.*, t. IV, p. 19.

dirigés vers le nord ou l'occident, revinrent encore, après un laps de temps plus ou moins long, aux mêmes contrées d'où ils étaient partis. Cependant nous nous convaincrons bientôt, en étudiant séparément l'itinéraire de chacun des peuples qui passèrent par la Gaule, que tel fut le cas, et que ces peuplades obéissaient en cela à une loi naturelle.

Strabon, citant tous les peuples de l'Asie Mineure reconnus par le catalogue d'Homère, place dans cette contrée, au-delà des Troyens ou Dardaniens : les Paphlagoniens, les Phrygiens, les Halyzones et les Mysiens. Un peu plus loin, il énumère les Bébryces, les Ascaniens, les Cappadociens, les Arméniens, les Bithyniens, les Thyniens, les Mèdes, etc. [1]. Ailleurs, il nous apprend encore que des Phrygiens, partis originairement de l'Asie Mineure, allèrent se fixer les uns en Thrace, dans la Mœsie, les autres dans la Morée ou Péloponèse, d'autres enfin en Épire et dans l'Illyricum, d'où ils passèrent en Gaule, après avoir changé leur nom de *Phryges* en celui de *Bryges* ou *Briges*, *Brigantes*.

Éphore, qui écrivait trois siècles avant J.-C., énumère les mêmes peuples parmi ceux de l'Asie Mineure, et il y ajoute les Galates, qui étaient revenus s'établir au milieu des Bithyniens, des Paphlagoniens, des Phrygiens et des Cappadociens [2].

Les noms de ces mêmes peuples, nous les retrouverons bientôt dans l'Europe occidentale parmi d'autres que Strabon énumère encore en Orient : Ibères et Albains, Gèles et Lèges, Scots et Mèdes, Daces et Gètes, etc. Ce sont autant de jalons qui définissent d'une manière irréfragable la route que ces nations ont suivie, depuis leur berceau jusqu'aux confins de l'univers connu

(1) *Géogr.* liv. XIV, ch. V, 29.
(2) *Ibidem*, 23.

des Anciens, et l'immense circuit qu'elles ont décrit avant de s'en retourner, pour la plupart, au pays de leurs ancêtres, revenant sur leurs pas les unes glorieuses et chargées de dépouilles, les autres réduites à quelques faibles débris, appauvris, humiliés et sans honneur.

Je ne sache pas que ce mouvement de conversion sur eux-mêmes ait été étudié ni même constaté chez les peuples anciens, par les ethnogénistes modernes. C'est un simple phénomène psychologique inhérent à la vie nomade et animale des peuples primitifs, qui considèrent toute la Terre comme leur domaine, et ne confinent pas leurs évolutions belliqueuses ou cynégétiques dans les étroites limites d'un seul pays. Il rentre également dans l'ordre des révolutions terrestres, dont l'essence est la périodicité et le retour par un mouvement circulaire vers le point de départ initial. Quadrupèdes, volatiles, voire même poissons sont sujets à cette loi de nature, et l'homme nomade, qui vit dans les mêmes conditions d'existence que les animaux émigrants, accomplit chaque année, naturellement et sans s'en douter, mais forcément et en vertu des exigences de son existence précaire et aléatoire, ce même circuit. Il est de proportions moindres, à la vérité, que les immenses et lointaines pérégrinations des Ombres, des Celtes et des Galls ; mais il ne constitue pas moins quelquefois un déplacement de plusieurs centaines de lieues *per annum*.

Le spectacle de ces mouvements rétrogrades, que présente l'histoire des premiers colonisateurs de la Gaule, offre des exemples curieux de cette instabilité et de cet amour du changement qui constituent le fond de l'humanité.

Nous aurons souvent l'occasion de les constater et d'y revenir, au cours des chapitres qui vont suivre.

Dans l'énumération des peuples de l'Orient qui ont con-

tribué à peupler l'Europe et surtout la Gaule, qui nous occupe dans ces pages, Strabon ne nomme pas les Celtes. Mais Plutarque, moraliste grec et historiographe, mort l'an 140 de l'ère chrétienne, comble cette lacune avantageusement, en nous révélant l'existence d'une *Celtique orientale*, à laquelle les écrivains modernes ne me paraissent pas avoir fait grande attention.

— « . . . . d'aucuns disent, écrit Plutarque, que la *Celtique*, contrée vaste et profonde, s'étend depuis la mer Extérieure (la Caspienne) et les climats septentrionaux situés à l'est, jusqu'aux Palus Mœotides (mer d'Azow), et touche à la Scythie pontique ; que ces deux nations (la Celtique et la Scythique) s'étant unies ensemble, sortirent de leur pays, non en même temps et par une seule émigration, mais que chaque année, au printemps, elles se mettaient en marche et attaquaient les peuples qui se trouvaient sur leur passage.

« Bientôt, par des conquêtes successives, elle s'étendirent dans tout le continent, et, quoique chaque peuple eût un nom différent, on donnait à toute leur armée celui de Celto-Scythes. Selon d'autres enfin, une portion de ces Cimériens, qui furent les premiers connus des anciens Grecs, fut chassée de son pays par les Scythes.... et passa du Palus Mœotide dans l'Asie, sous la conduite de Lygdamis. Les autres, qui formaient la partie la plus nombreuse et la plus belliqueuse de la nation, habitèrent aux extrémités de la Terre, près de l'océan Hyperboréen (Baltique et mer du Nord.).....

« Voilà d'où partirent pour se rendre en Italie, ces barbares appelés d'abord Cimériens, d'où leur vint ensuite vraisemblablement le nom de Cimbres [1]. »

(1) *Vita Marii*, XI et XII.

Cette citation un peu longue a une importance capitale pour la thèse que je défends. Plutarque y parle, en effet, d'une *Celtique asiatique*, c'est-à-dire d'un pays montagneux situé entre la Caspienne et la mer d'Azow, la chaîne du Taurus, au sud, et le Tanaïs ou Don, au nord ; pays qui est entièrement occupé par les montagnes de l'Arménie et le massif du Caucase, berceau de l'humanité noachide au lendemain du déluge.

Les *Celtes* ou habitants de cette Celtique caucasienne, il les appelle aussi *Cimériens* et *Cimbres*, professant la synonymie de ces trois noms, dont le dernier est cependant le plus récent et caractérise la dernière émigration partie de cette région orientale.

Ces Celtes, l'historiographe grec les dit alliés de tout temps aux Scythes du Pont-Euxin ou Scots, Gèles (pluriel de Gall), et il les fait émigrer conjointement, un peu chaque année et périodiquement, les uns vers l'orient, en Asie, les autres au nord, vers la Baltique et la mer du Nord, d'autres enfin vers l'occident par le Danube. Ce sont les Celto-Scythes, c'est-à-dire les Celto-Scots, les Celto-Galls, que nous avons appelés Celtes-Gaulois.

Y a-t-il rien de plus simple que cette citation ? Manque-t-elle de clarté ? Peut-elle fournir matière à quiproquo ? Non, évidemment. Alors comment se fait-il qu'elle ait été si peu remarquée ?

Nous savons par l'historien Josèphe, qui vécut de l'an 37 à l'an 95 après J.-C., que les Cimériens, appelés beaucoup plus tard Cimbres, descendent de Gomor ou Gomer, fils aîné de Japhet. Ce même écrivain nous apprend que le second fils du même noachide, « Magog, établit la colonie des Magogiens, « que les Grecs nommaient Scythes[1]. » C'est donc dans la

(1) *Antiq. judaïc.*, lib. I. cap. VI, 18.

descendance de Gomer que nous chercherons et découvrirons l'origine des Celtes et de tous les peuples qui leur sont congénères. Mais c'est la filiation de Magog qui nous révèlera les commencements des Galls ou Gaulois proprement dits, les Gaulois de la colonisation et de la conquête occidentales; mais non ceux qui fondèrent la Galatie de Phrygie.

Effectivement, lorsque Josèphe écrivait que les Grecs nommaient alors les Cimériens ou habitants de la Celtique orientale *Galates*, il ne faisait que se conformer à l'usage de son temps. A Rome même, les peuples de la Gaule, à quelque stock ethnique qu'ils appartinssent, étaient appelés *Galates*. Tout au plus quelques rares écrivains ajoutaient-ils à leur nom l'épithète d'*occidentaux*. Pour l'historien juif, le mot *Galates* était donc le synonyme alors reçu de Cimériens et de Celtes, et ne s'apliquait pas à l'élément scythique des Galls considéré en particulier. Il reconnaissait, avec les géographes et historiens de son temps, que les Galates retour de Delphes contenaient beaucoup plus d'éléments celtiques et par conséquent cimériens, que d'éléments galliques et scythes; donc il les disait fils de Gomer, parce que *pars major trahit ad se minorem*. C'est une synecdoque.

Les Celtes et les Gaulois, si intimement unis dans la Gaule occidentale qu'il n'est pas un historien moderne qui ait pu en opérer un classement exact et absolu, étaient donc unis dès leur berceau caucasien. Cela ressort des prémisses que je viens de poser. Ce n'était pas deux peuples frères, comme on pourrait le supposer. C'étaient des cousins germains, également issus de Japhet.

Plutarque nous a appris que les Gomériens ou Cimériens, ayant passé de l'Arménie au nord du fleuve Kouban, habitèrent au nord de la mer d'Azow et du Pont-Euxin.

Strabon et Éphore ont ajouté à cette donnée que trois familles ethniques issues des Cimériens : les Ascaniens, les Paphlagoniens et les Phrygiens, étaient cependant demeurées dans l'Asie-Mineure, faisant leur séjour des vallées du Caucase ou du littoral méridional de la mer Noire, où elles s'allièrent, dit Plutarque, aux Scythes riverains de cette mer.

Tel est le véritable état de la question gauloise à ses débuts. Ils sont francs et bien définis. Dès lors mon travail en est simplifié et tout tracé par ces quatre autorités. Je ne m'occupe plus des habitants de la Gaule en tant que Gaulois ou Galates, un nom qui convient à toute une agglomération hétérogène, semblable aux Français modernes. Je procède par voie d'analyse et d'induction, étudiant séparément d'abord chacun des courants d'émigration qui transportèrent en Gaule les éléments ethniques que lui fournissait l'Orient ; puis chacun des peuples qui composèrent ces différents courants.

Antérieurement à l'an 2200 A. D., époque probable qui vit se former les courants d'émigration caucasique à travers le monde dépeuplé par le Diluvium, les peuples, alors en petit nombre, étaient encore réunis dans le massif montagneux de l'Arménie et dans les plaines adjacentes, plusieurs y vivant en troglodytes dans des cavernes naturelles ou des grottes artificielles qui constituèrent les premières cités. D'autres, sans foyers, sans cités ni aucun essai de gouvernement, vivaient en nomades et en pasteurs, campant sous des tentes ou dans des basternes ou chariots. Cependant ils furent de bonne heure métallurgistes et connurent l'usage des métaux.

Mais après la dispersion de ces peuples aux quatre points cardinaux, on peut assurer comme un fait certain qu'avant d'être parvenus aux extrémités occidentales et septentrionales de l'Europe, ces mêmes peuples avaient déjà perdu l'usage des

métaux et en étaient réduits, plus ou moins, à celui de la pierre ; parce que la longue période d'extrême barbarie, de pérégrinations continuelles, et de luttes acharnées qu'ils avaient traversée, avait été défavorable à l'exploitation des mines et à la culture des arts qui constituent les sociétés civilisées.

Cependant les hommes n'oublièrent pas entièrement l'époque où ils avaient connu et ouvré les métaux. Ils se plurent même à reproduire en silex et en meulière les formes de leurs anciennes haches de bronze, y indiquant jusqu'aux sutures dues au coulage et la place des rivets. Fidèles aux usages qu'ils avaient apportés de l'Orient, plusieurs de ces peuples de l'âge de la pierre continuèrent à habiter dans des cavernes, sous des anfractuosités naturelles de rochers. D'autres, se trouvant amenés par les circonstances sur des terrains crayeux, au milieu de collines argileuses ou marneuses, s'industrièrent en pratiquant dans ces rochers friables des habitations et des couloirs souterrains. D'aucuns, qui habitaient une contrée dure et granitique que le pic ni la pioche en silex ne pouvaient entamer ni creuser, roulèrent, juxtaposèrent ou superposèrent des tables naturelles ou des blocs de rocher, et s'en fabriquèrent des demeures rustiques, que l'on appelle de nos jours dol-men et allées de fées. Tels autres, se vouant à la pêche, préférèrent se construire des cahutes sur pilotis au bord des lacs, alors nombreux, et des larges expansions des cours d'eau. Ce sont les habitants des palafites. Enfin, quelques populations, exclusivement adonnées à la chasse, durent longtemps continuer à vivre dans ces lourds chariots traînés par des bœufs, que nos pères appelaient basternes. La nation des Pictes était une de ces dernières.

Aucune histoire ne nous a conservé la manière dont les courants d'émigration se formèrent, ni l'époque à laquelle ils

eurent lieu, ni le nom des contrées que ces flots d'émigration traversèrent, ni les diverses stations que les émigrants durent faire sur leur route, ni les combats qu'ils eurent à soutenir contre les bêtes féroces, les éléments et la forêt, principal ennemi de ces voyageurs primitifs, ainsi que dans les rencontres avec les premiers occupants.

On suppose toutefois que les Celtes s'ouvrirent un passage à travers les forêts séculaires et épaisses qui dérobaient la vue du soleil à la terre, en y promenant l'incendie. Tel est encore le seul moyen employé de nos jours par les sauvages. On tire cette conjecture du nom d'*Askhénaz*, l'*Ascencz* de la Vulgate, fils aîné de Gomer et père des Celtes, lequel, en hébreu, signifie *incendie* ou plutôt *asch* (אש) qui veut dire *feu* [1].

Quoi qu'il en soit, dans les pages qui vont suivre, comme dans toutes les Histoires des Gaulois et des Celtes existantes, ce sont des conjectures très vraisemblables, soutenues par l'autorité des Anciens, plutôt que des faits absolus, que j'offre à la critique et à l'appréciation du public. Les courants d'émigration ont existé. C'est un fait certain et avéré. Nous en connaissons les divers éléments ethniques par ceux que notre Occident a reçus en divers temps et par des provenances différentes. Nous les connaissons aussi parfois par quelques témoignages échappés aux écrivains de l'antiquité. Ainsi, par exemple, lorsque Strabon, parlant des Albains du Caucase, affirme « qu'en « cas d'agression étrangère ils recevaient du secours des No- « mades, ceux-ci faisant alors pour eux ce qu'eux-mêmes « faisaient pour les Ibères, en pareille circonstance [2], » il indique suffisamment qu'il existait une fédération d'intérêt sinon

(1) *Origine des premières sociétés.* Hambourg, 1770, pp. 119 et 131.
(2) *Géogr.*, liv. XI, ch. IV, 4.

de race entre les Ibères, les Albains et les Nomades, les Albains étant les clients des Ibères, et les Nomades, ceux des Albains.

Les Celtes Albains exerçaient une autre fédération d'amitié ou d'empire, d'après le même géographe, sur deux autres peuples scythiques qu'il place entre les Albains et les Amazones, savoir les *Gèles* et les *Lèges*. Voilà la seconde fois que nous entendons parler des *Geli*. Notons en passant ce nom propre ; nous le retrouverons dans la Gaule.

Voilà donc cinq peuples qui vivaient en bonne harmonie dans les montagnes du Caucase : Ibères, Celtes, Némèdes, Gèles et Lèges ; cinq peuples que nous pouvons être assurés de voir émigrer ensemble et se prêter un mutuel appui en partageant la même fortune.

Aussi bien, les retrouvons-nous plus tard ensemble dans la presqu'île ibérique et la Celtique occidentale, quoique un peu moins unis. Les *Geli* y ont conservé leur ancien nom, ils se nomment seulement *Geli Llydaw*, Gèles du Littoral. En Italie, ils ont dénommé la rivière *Gela* ; en Sicile, ils ont laissé une colonie de *Gèlons*. Et c'est ce dernier nom qu'ils porteront en sortant des forêts de la Germanie, *Geloni* [1]. Bientôt ce nom se transformera en *Goëli*, *Gaëli*, *Galli*, et nous connaîtrons les *Gaulois*, proprement dits [2].

Il est constant et prouvé, toutefois, que le mouvement de cette petite confédération caucasique, après s'être dirigé vers le sud par la Syrie, la Palestine, l'Arabie et l'Égypte, gagna l'Occident en suivant les rivages de la Libye ; puis devint ascensionnel depuis les colonnes d'Hercule et l'Espagne jusqu'aux îles Britanniques.

(1) Appollinaris Sidonius. *Opera*, t. III, pp. 126, 134.
(2) *Hist. des Gaulois*, t. I, p. 99 et suivantes.

C'est le courant méridional de l'immigration des peuples de la Gaule. L. F. Graslin en avait constaté l'existence, il y a un demi-siècle, et il est généralement admis par les savants.

Toujours d'après Strabon, il se produisit, à une époque reculée, des émigrations d'Ascaniens, de Paphlagoniens Hénètes, de Cimériens et de Phrygiens hors de l'Asie-Mineure. Les uns allèrent peupler la Thrace, la Mésie et les bords du Danube. D'autres allèrent coloniser la Morée ou Péloponèse, l'Épire et la Thessalie, pour revenir ensuite partiellement à leur point de départ.

Mais, comme nous retrouvons en Italie, en Gaule, en Ibérie et jusqu'en Bretagne des peuples de mêmes noms et de mêmes races, nous sommes amenés à conclure avec les plus grandes présomptions qu'il exista en Orient un autre courant d'émigration, qui se dirigea directement vers l'Occident par la Cappadoce, la Paphlagonie, la Bithynie, les deux Ascanies, la Thrace, la Thessalie, le Péloponèse et le golfe d'Ionie, ou par l'Illyricum et les Alpes.

C'est ce que, relativement à la Gaule, qui en reçut les afflux, j'appelle courant occidental d'immigration gauloise ; parce qu'il arriva en ligne droite de l'Orient en Occident.

Enfin, selon Plutarque, « la portion la plus nombreuse et la « plus belliqueuse de la nation (des Cimériens unis aux Scythes « pontiques, que les Scythes royaux chassèrent du Caucase), « s'en alla habiter aux extrémités de la Terre, près de l'océan « Hyperboréen,... d'où ils partirent pour se rendre en Italie... « sous le nom de Cimbres [1]. »

Ce courant fut donc l'inverse du courant méridional, mais il transporta une foule bien plus considérable d'émigrants des

(1) *Vita Marii*, XI et XII.

races cimérienne et scythique. Les traditions du nord nous en ont transmis les noms. C'étaient des Cumbri, Cambri ou Cimbri, d'autres Geli ou Galls, d'autres Albans, des Nomades, des Ambrons, des Valhallas ou Celtes germains, des Vallaks et des Volsques, des Bulgs ou Bolgs, des Briges ou Brigands, des Danes et enfin des Sicambres.

Nous sommes donc également fondés à admettre l'existence d'un courant septentrional d'immigration gauloise, qui y pénétra par l'Ister et le Rhin, comme il peupla la Chersonnèse cimbrique, la Fionie, le Finmark et la Finlande, se rendant à la Baltique par le Borysthène et la Vistule, et de la Baltique dans la Scanie, le nord de la Gaule et les îles Britanniques.

Ce fut celui dont l'action dévastatrice eut les effets les plus terribles pour l'Europe ; celui dont l'impulsion fut la plus intense, la plus persévérante et la plus continue ; car elle se perpétua à quatre ou cinq reprises pendant une période de près de 2000 ans.

Il ne m'appartient pas de traiter des courants d'émigration celto-scythes qui se dirigèrent vers l'est, le sud-est et le nord-est de l'Asie. C'est à des écrivains autorisés par leur connaissance de ce continent à s'occuper de cette étude. Mgr de Laouënan, le savant évêque de Pondichéry, a déjà fait ce travail pour l'Inde.

Il a également constaté l'existence de Scythes de race lunaire dans les *Valli*, *Villiars* ou *Vallaras*, dont le nom signifie archers, gens de trait. Les Pouranas en font mention. On les nomme également *Bills* ou *Billélas*, par la métathèse du V en B ; ainsi que Pandyars, Pandaws, Pandavas ou Pandous. Ce sont des Galls hindous dont les congénères modernes seraient les *Kallas* ou *Kollas*, dans le nom desquels on retrouve celui des *Gallas* de Nubie et d'Abyssinie.

Le célèbre voyageur écossais Bruce disait, en effet, que « la comparaison des dialectes celtiques avec la langue des « Gallas d'Éthiopie donnerait de beaux résultats. » Ce travail comparatif n'ayant pas encore été fait, on ne saurait révoquer en doute toute analogie entre ces deux peuples.

D'ailleurs, les extrêmes se touchent. Si des celtisants anglais ont cru voir, dans les Gétules de l'Atlas, un rameau des Goëdelus ou Galls de l'Écosse, d'autres celtisants, basques ou espagnols de nation, ne veulent voir, dans les mêmes Gétules, que la souche de la race berbère d'Éthiopie.

Pourquoi pas ? Cham n'était-il pas le frère de Japhet ? Et certains descendants du cadet ne peuvent-ils pas ressembler à la progéniture du puîné, par un simple phénomène d'atavisme ?

Je serais volontiers incliné à admettre un courant gaulois sibérien, que l'on pourrait appeler tartaro-américain, et qui serait aussi de race lunaire.

On pourrait le diviser en trois branches : 1° Le rameau mandchou-orochys-alaskan, qui comprendrait les *Khillini* ou Ghilliak de l'Amour et de Tarrakaï, les *Kelt-oltsi* du Kamtschatka, les *Khillké* (singulier *Khill* et *Khisll*) de l'Alaska ; enfin les *Khillistinok* (Cris) des prairies de l'Ouest canadien. Les *Dana-Khill* de la mer Rouge seraient un rameau perdu de la même famille.

2° Le rameau algoumékinn, qui se compose des *Hillini* de toutes tribus, dont les anciens *Hillinè* ou Illinois étaient le prototype, et les *Hléni-hléna-bè*, tels que Loups, Delawares, Mohicans, la tribu la plus connue.

Peut-être sont-ils des parents très éloignés des *Hellènes*.

3° Enfin, le rameau caraïbe, qui comprend les anciens *Alluaques* ou Arouaques des Florides, les *Aruaques* du Portugal, les *Uluas*, *Gaulas*, *Waulas* ou *Wulwas* du Nicaraguá, les

Walla-wallas de la Colombie Britannique, les *Kallinago* ou Caraïbes proprement dits, les *Gallibis* des Guyanes, les *Kollas* ou Aymaras du Pérou, etc.

Mais je ne puis me lancer, dans cette Étude, en des conjectures qui demanderaient un trop grand travail et de trop longues recherches linguistiques. Qui trop embrasse, mal étreint. Je me borne donc à indiquer les investigations que d'autres pourraient entreprendre avec fruit, dans d'autres continents.

Première Partie

Courant occidental d'immigration gauloise

C'est un fait indiscutable qu'il exista, dans les temps postérieurs au déluge, un courant d'émigration qui, de l'Arménie et du Caucase, se dirigea directement vers l'Occident par l'Asie-Mineure, les Dardanelles, la Thrace, la Grèce, l'Illyricum et l'Italie, aussi bien que par mer entre l'Ionie et le Péloponèse, et du Péloponèse en Italie.

Un grand nombre d'écrivains tant modernes qu'anciens ont admis ce courant d'émigration, entre autres MM. Amédée Thierry, le Dr Lagneau, d'Arbois de Jubainville, bien qu'ils ne soient pas tous d'accord touchant les peuples qui en bénéficièrent.

D'après M. d'Arbois de Jubainville [1], voici dans quel ordre chronologique se succédèrent les différents peuples que cette voie conduisit en Italie : 1° Avant l'an 2000 A. D., arrivèrent les Pélasges arcadiens du Péloponèse, qui appelèrent l'Italie *Argessa* du nom de l'*Argissa* de Thessalie, colonie argienne [2]. Ils étaient conduits par les deux frères Œnotrus et Peucétius, fils de Lycaon, roi d'Arcadie, lui-même fils de Pelasgos. Le

(1) *Les premiers habitants de l'Europe*, Paris, 1889, t. I.
(2) *Ibidem*, p. 30.

Péloponèse, d'où ils venaient, s'appelait alors *Pelasgia* ou terre des Pélasges.

Peucétius suivi de Daunus, que Festus dit être un chef de Pélasges illyriens, s'établit dans l'Apulie et la Messapie (Pouille et Terre d'Otrante modernes).

Œnotrus alla se fixer à l'ouest, dans la Lucanie et le Brutium. (Calabre et Abruzzes modernes) [1]. Les Pélasges ignoraient l'agriculture.

2° Le second peuple que le noble auteur fait arriver en Italie, l'an 2000 A. D., sont les Sicanes, peuple de race ibérique. Il en fait seulement mention et les fait venir des bords de la Seine, en Gaule [2]. Mais son argumentation est extrêmement faible sur ce point et réclame trop une provenance espagnole, pour que l'on puisse abandonner, jusqu'à plus ample informé, l'enseignement de Thucydide et d'Amédée Thierry.

3° En même temps que les Sicanes arrivent de la Sequana, M. de Jubainville fait descendre les Liguses-Sicélos du Haut-Danube par les Alpes, l'an 2000 A. D., et leur fait pourchasser les Sicanes jusque dans l'île de Trinakrie, à laquelle ils donnent le nom de *Sicania*. (La Sicile) [3].

Les Liguses ou Ligures étaient conduits par Italos qui dénomma l'*Italia*. Il soumit les Œnotriens et leur apprit l'agriculture [4]. A Italos succéda Morgês ou Morgètés, duquel les Ligures prirent le nom de Morgètes. Le père de Morgês fut Sicélos qui donna son nom aux Sicules. Les Morgètes-Sicules auraient donc été un rameau des Ligures. Ils donnèrent à l'Italie le nom

(1) *Les premiers habitants de l'Europe*, t. I, p. 130.
(2) *Ibidem*, p. 30.
(3) *Ibidem*, p. 31 et suiv.
(4) *Ibidem*, p. 3 8.

de *Saturnia*, en l'honneur de Saturne, leur divinité nationale[1].

Ce Saturne, d'après Denys d'Halicarnasse[2], était roi des Aborigènes, et c'est pourquoi on l'identifie à Évandre qui le fut en 1289. Mais M. de Jubainville prétend que Denys identifie les Aborigènes aux Ligures-Sicules, et en cela il suit les brisées de M. P. L. Lemière. Ils construisirent, dit-il, la forteresse Saturnia sur le mont de Saturne avant qu'il s'appelât le Capitolin[3]. Mais je prouverai plus loin que les Aborigènes étaient une fraction des Œnotriens et non pas des Ligures-Sicules. La meilleure preuve que je puisse en donner ici est que ce furent les Opiques et Ausones qui chassèrent les Sicules en Sicanie ; or les Opiques étaient des Aborigènes. Si donc les Aborigènes eussent été des Sicules, ils n'auraient pas chassé d'Italie les Sicules eux-mêmes.

4° Il faudrait placer ici, comme quatrième colonie de l'Italie, le peuple qui, ayant consulté l'oracle de Dodone pour en apprendre où il devait arrêter sa course vagabonde, en reçut pour réponse, au dire de Denys d'Halicarnasse :

— « Allez chercher la Saturnia, terre des Sicules ![4]. »

Quel est ce peuple ? Sont-ce les Ombres ou bien les Phrygiens corybantes, qui, au dire de Loëve-Veimars, abordèrent en Italie, l'an 1763 A. D., et y prirent le nom de Pélasges ? M. de Jubainville n'en parle pas.

5° Les Ombro-Latins arrivent, d'après notre auteur, et chassent les Ligures-Sicules de la plus grande partie de l'Italie,

(1) *Les premiers habitants de l'Europe*, t. I. pp. 323 et 337.
(2) Denys. *Hist. romaine*, I, 10.
(3) *Ibidem*, pp. 323, 325.
(4) Denys. *Hist. rom.*, I, 19.

entre le XIVe et le XIe siècle A. D. [1]. Plus loin, il fixe ce double événement au XIIe siècle [2]. Les Sicules pourchassés en Sicanie l'an 1035, lui donnèrent le nom de *Sicilia*. Cependant, le noble écrivain ajoute qu'il y avait encore des Sicules en Italie, l'an 700, et que Thucydide en trouvait même l'an 500. Au IVe siècle, cependant, Scylax de Caryandre n'en trouve plus un seul. Ils étaient tous en Sicile.

En 1135, les Ombres fondent la ville d'*Ameria*. Ils donnèrent ensuite à l'Italie le nom d'*Ausonia* [3]. Mais il est de toute évidence que, si un peuple dut imposer à l'Italie ce dernier nom, ce ne peut être que les Ausones, c'est-à-dire les Osques ou Opiques de Campanie. Cependant, comme ils étaient de race ombrique et non pas anotrienne, je ne veux pas insister sur ce point. Les Ombres donnèrent à leur pays le nom d'*Ombria*, mais non celui d'Ausonia. Il y a donc ici erreur.

6° Enfin, vers l'an 1000, M. d'Arbois fait arriver les Tyrrhéniens ou Turshânes, qui fondèrent le royaume d'*Etruria*, lequel dura jusque vers l'an 400 A. D. [4].

Dans cette chronologie il y a, à mon sentiment, plusieurs points faibles et équivoques.

On sait, par exemple, qu'Amédée Thierry, s'appuyant sur l'autorité de Thucydide, historien grec qui écrivait entre l'an 471 et l'an 402 A. D., a prouvé que les Ligures-Sicules arrivèrent en Gaule par la presqu'île ibérique, vers l'an 1600 A. D., en pourchassant devant eux les Sicanes par migrations successives, jusque dans la Sicile [5].

(1) *Les premiers habitants de l'Europe*, t. I, p. 319.
(2) *Ibidem*, p. 328.
(3) *Ibidem*, pp. 328 et 326.
(4) *Ibidem*, pp. 132 et 326.
(5) *Hist. des Gaulois*, t. I, p. 123.

Comme il n'est pas probable que le même événement ait eu lieu de la même manière, quoique dans deux directions différentes, à 300 ans d'intervalle, la prudence nous conseille de nous en rapporter à l'historien le mieux informé, qui est Thucydide. Or, tout ce que M. d'Arbois cite de cet historien milite contre son hypothèse, et il en est réduit à aller placer les Sicanes sur les bords de la Seine, pour pouvoir leur faire jouer le rôle qu'il leur a préparé.

M. de Jubainville dit ensuite que les Liguses, à leur entrée en Italie, vers l'an 2000 A. D. (d'après son hypothèse), y trouvèrent les Pélasges œnotriens auxquels ils apprirent l'agriculture. M. d'Arbois devrait pourtant se rappeler qu'il a embrassé le sentiment de Denys d'Halicarnasse à l'égard de la colonisation de l'Italie, et que cet historien fait venir les Œnotriens, dix-sept générations de 30 ans avant la guerre de Troie, laquelle eut lieu, comme l'on sait, l'an 1218 A. D. ; ce qui reporte l'arrivée des Œnotriens à l'an 1728 A. D. La *Chronologie universelle* n'indique que l'an 1710. Mais admettons que ces deux dates soient trop rapprochées de nous, et adoptons les calculs de Larcher : l'an 1837, ou même l'an 1896, pour être aussi larges que possible ; nous trouverions encore l'Italie vide d'habitants quand y arrivèrent les Liguses-Sicules d'après l'hypothèse Jubainville, ce qui controuve cette supposition.

A la vérité, M. d'Arbois aurait pu leur substituer la colonie des Ombres ou Cimériens, qui abordèrent en Italie, dit la *Chronologie*, l'an 1912 A. D. ; mais comme le noble auteur en a placé l'arrivée en 1300 ou en 1400 seulement, ils sont ici hors de question.

Ensuite, M. de Jubainville ne fait aucune mention des Phrygiens corybantes, qui vinrent du Péloponèse ou *Pelasgia*, en 1763 A. D. (*Chronol. univers.*) ; y prirent le nom de

Pélasges, et aidèrent les Aborigènes et les Ombres à en chasser plus tard les Liguses-Sicules.

Thucydide enseigne que ce furent les Opiques qui repoussèrent les Ligures-Sicèles de la plus grande partie de l'Italie et jusqu'en Sicile, l'an 1364 A. D., d'après les calculs d'Amédée Thierry [1] et de Fréret, c'est-à-dire 300 ans avant les premières colonies grecques.

M. d'Arbois de Jubainville attribue aussi cet exploit aux Ombro-Latins venus de Rieti, l'an 1035 A. D. [2]. A la vérité, quelques pages auparavant, il avait assigné l'année 1400 ; mais d'une manière dubitative [3], et dans sa récapitulation il s'en tient à l'an 1035. Bien plus, il ajoute que ce ne fut qu'au IVe siècle avant l'ère chrétienne que les Sicules furent définitivement confinés en Sicile.

Ces deux données ne concordent pas avec celles que nous fournit saint Isidore de Séville, l'un des plus savants historiens du VIIe siècle, et qui mourut l'an 636 de Jésus-Christ.

D'après cet écrivain, ce furent les Ausones ou Opiques de la Campanie et que les Romains appelaient Osques, qui mirent en fuite les Sicules, 80 ans avant la guerre de Troie, c'est-à-dire l'an 1298 A. D. [4].

Nous nous trouvons alors en présence de quatre dates différentes pour le même événement ; à savoir la mise en fuite des Sicules de l'Italie :

Après l'an 1763 A. D. et par les Pélasges phrygiens, d'après Loëve-Veimars ;

(1) *Hist. des Gaulois*, t. I, p. 125 ; et *Anthropologie de la France*, p. 608.
(2) *Les prem. hab. de l'Europe*, t. I, p. 328.
(3) *Ibidem*, p. 320.
(4) *Hist. des Gaulois*, t. I, pp. XVII de l'Introd., 26 et 308.

En l'an 1364 A. D. et par les Opiques, d'après Thucydide, Denys d'Halicarnasse, Fréret et Thierry ;

En l'an 1298 A. D. et par les Ausoniens ou Osques, d'après Isidore de Séville ;

En l'an 1035 A. D. et par les Ombro-Latins, d'après M. de Jubainville.

Laquelle est la véritable et mérite nos suffrages ? C'est assez embarrassant. Je me demande seulement si le savant professeur du collège de France n'a pas confondu la répression des Sicules par les Latins, l'an 1364, d'après Thucydide, avec une autre victoire remportée sur les Liguriens par les *Rheti* ou *Reate orti*, vers l'an 1035.

D'après Tite-Live, en effet, les *Rheti* ou Tyroliens n'étaient pas des Ombres mais des Tyrrhéniens, et le Dr Prichard a constaté d'après Festus Avienus que ces Tyrrhéniens étaient mâtinés de sang celtique[1]. C'étaient des Chabilci, des Tylangii et des Daliterni.

Si donc, M. d'Arbois parle d'une compulsion des Ligures par des gens sortis de Reate, c'est-à-dire par les *Rœti* ou *Rheti*, c'est qu'il ne s'agissait pas du tout de l'événement raconté par Thucydide, mais d'un combat arrivé longtemps après et qui n'eut pas la même importance. Ce qui me le donne à croire, c'est que l'arrivée des Tyrrhéniens en Italie fut d'au moins quatre siècles postérieure à celle des Ligures, d'après Amédée Thierry. Elle dut avoir lieu dans le cours du onzième siècle A. D.[2].

Autre problème : Le noble écrivain déjà cité, qui fait arriver les Ibères-Sicanes en Sicile vers l'an 2000, sous la pression des Ligures, ajoute que ce ne fut qu'après les Troglodytes ou habi-

(1) *The oriental origin of the Celtic nations*, pp. 84-86.
(2) *Hist. des Gaul.* t. I, p. 127.

tants des cavernes, qu'il appelle aussi Cyclopes [1]. Cependant, page 11, il remarque avec Pausanias que les premières populations de la Sardaigne étaient des habitants des cavernes [2]. Effectivement, Strabon, qui les appelle *Diagesbéens* ou Iolaens, les dit troglodytes et issus d'Hercule tyrien. Il les divise en quatre peuplades, les Parates, les Sosinates, les Aconites et les Baléares, qui peuplèrent ensuite les îles de ce nom ou bien qui en arrivaient [3]. Ce sont les Thespiades d'Italicus.

Mais M. de Jubainville aurait dû constater que Pausanias ajoute que ces mêmes Troglodytes étaient une colonie d'Ibères venue d'Espagne sous la conduite de Norax, petit-fils du titan Géryon. Pour que l'on ne doute pas de l'identité, il les appelle par le même nom, *Diagèbres* [4].

Caïus Julius Solin confirme la donnée géographique de l'historien grec, en appelant ce chef de colons, Norax ; mais il le dit fils de Mercure et venu de Tartesse en Espagne. Il donna son nom à la ville de Nora. Quant à celui qui donna à l'île de Sandaliotis de Timée, l'Ichnusa de Crispus, le nom de *Sardana*, dont nous avons fait Sardaigne, ce fut, dit-il, *Sardus* ou *Sardis*, fils d'Hercule tyrien, qui y arriva de la Libye ; par conséquent, une colonie de *Sardanas*, *Sardones* ou *Sardes*, peuplade ibérienne venue en Espagne par le littoral de la Libye, et dont l'inscription de Karnac fait mention au xve siècle avant notre ère [5].

Salluste en dit autant, ainsi qu'Isidore de Séville [6].

D'ailleurs, Strabon affirme qu'à cette époque et même encore

(1) *Les prem. hab. de l'Europe*, t. I, pp. 31, 10-12.
(2) Pausanias, liv. X, ch. XVII, 2.
(3) *Géogr.* liv. V, ch. II, 7.
(4) L. F. Graslin. *De l'Ibérie*, p. 301.
(5) Silius Italicus, liv. XII, v. 355.
(6) *Fragments*, liv. II, p. 251. — *Originum liber*, liv. XIV. ch. VI.

longtemps après, tous les peuples du Caucase vivaient en troglodytes, les Ibères et les Albains aussi bien que les Cimériens.

Si donc les Ibères Diagèbres et Sardanas, ainsi que Baléares étaient des habitants des cavernes, on ne peut pas affirmer que les Sicanes, nation ibère, ne pénétrèrent en Sicile qu'après lesdits habitants des cavernes, puisqu'ils devaient être eux-mêmes des Troglodytes comme eux. Il faut donc penser qu'ils étaient les congénères des Diagèbres et des Sardes ; qu'ils furent les premiers habitants de la Sicile et les premiers à lui donner un nom.

En troisième lieu, M. de Jubainville ne mentionne pas, dans sa chronologie italienne, l'afflux des Hénètes et des Troyens. Cependant il en fait mention dans son ouvrage et les admet comme authentiques. Il est donc à croire qu'il les comprend sous la rubrique d'Ombro-Latins.

Enfin le noble auteur a commis à son insu un cercle vicieux en faisant repousser par les Ombro-Latins les Ligures qu'il identifie à tort aux Aborigènes-Latins. Mais comment ce fait a-t-il pu avoir lieu, s'il est vrai que les Aborigènes, le plus ancien peuple du Latium, au dire des Anciens, étaient le même peuple que les Ligures ? Serait-ce que ces Ligures Aborigènes, c'est-à-dire Latins, auraient repoussé d'autres Ligures-Aborigènes non Latins ?

Il y a ici un imbroglio.

Que si les Latins, dont le vieux roi *Latinus* était le chef du temps d'Énée, étaient bel et bien le même peuple que les Autochthones, dont les Aborigènes étaient une fraction principale ; et si les uns et les autres faisaient partie de l'immigration œnotrienne, comme c'est le cas, ils furent de plusieurs années antérieurs aux Ligures-Sicules en Italie, et l'on ne saurait les identifier avec ce dernier peuple. Ils constituaient

l'élément cimérien ou celte de l'Italie, tandis que les Ligures-Sicules étaient des Scythes.

Mais n'anticipons pas et remettons cette question au chapitre où nous devons la débattre.

Quoi qu'il en soit, il y a des points obscurs et douteux dans la chronologie des peuples immigrés en Occident par la voie directe, selon M. d'Arbois de Jubainville, et je me vois dans la nécessité de me séparer du noble écrivain sur quatre chefs que je vais formuler :

1° Il a confondu les Ligures avec les Aborigènes, et a fait venir les premiers immédiatement de l'Orient au lieu de leur assigner, avec les Anciens, un habitat préalable dans la presqu'île ibérique ;

2° Il a également méconnu dans les Sicanes un autre peuple venu de l'Ibérie occidentale, et toutefois, par une contradiction que rien n'explique, il a fait les Ibères originaires de la Grande Atlantide, c'est-à-dire de l'Amérique ;

3° Il a trop rajeuni la nation des Ombres et n'a pas bien défini cet antique peuple, qu'il a confondu avec les Latins ;

4° Il a méconnu l'élément phrygien chez les Pélasges italiotes, et a compris les Hénètes et les Troyens avec les Latins.

Je demande mille pardons à l'illustre professeur de ne pas suivre son enseignement sur ces questions d'origines. Je modifie donc l'ordre chronologique de l'immigration occidentale des peuples de la Gaule ainsi qu'il suit :

1° Vers l'an 1912 A. D., il arrive en Italie par les Alpes une première colonie de Gomériens partis du Pont-Euxin, qui depuis l'an 2180 s'étaient établis en Grèce. Ils portent le nom d'Ombres et d'Ombriques, et s'établissent depuis le nord de l'Italie jusqu'au centre de cette péninsule, qu'ils nomment *Ombria* et où ils fondent un royaume de ce nom ;

2° Vers l'an 1896 A. D., arrive de l'Asie-Mineure et du Pont-Euxin encore une double colonie de Gomériens qui passent par la Thrace, la Thessalie, l'Épire et le Péloponèse, sous le nom d'Œnotriens et de Peucétiens. Ils se fixent à l'est et au sud de l'Italie ; puis s'étendent à l'ouest jusqu'au delà du Tibre sous le nom d'Aborigènes. Ils avaient pour ancêtre Pélasgos, et cependant ne portèrent pas le nom de Pélasges, en Italie, qu'ils nommèrent *Ascania* puis *Ausonia* ;

3° Entre 1763 et 1710, A. D., les Phrygiens corybantes ou curètes arrivent de la *Pelasgia* ou Péloponèse, et abordent à l'embouchure du Pô, cherchant la terre appelée *Saturnia* ou pays des Sicules. De concert avec les Œnotriens et les Ombres, ils repoussent d'Italie les Ligures-Sicules et les contraignent à se réfugier en Sicile.

4° A partir de l'an 1209 A. D., les Hénètes, qui avaient pris part au siège de Troie, se transportent par la Thrace, la Grèce et l'Illyricum jusqu'au fond de l'Adriatique, où ils fondent la *Venetia*, entre 972 et 949 ; tandis que les Troyens d'Énée et d'Ascagne se réfugient dans le Latium et s'unissent aux Autochthones et aux Aborigènes, pour la fondation de l'empire romain.

5° Enfin, vers l'an 1100 A. D., les Tyrrhéniens ou Tursâs arrivent des côtes de la Provence, et conquièrent sur les Ombres et sur les Ligures, venus de l'Occident, vers l'an 1600, un territoire où ils fondent le royaume d'*Etruria*.

Voilà autant de propositions, que j'aurai à développer et à prouver dans la première partie de cette Étude.

CHAPITRE PREMIER

DES OMBRES OU CIMÉRIENS OCCIDENTAUX

(1912 A. D.)

Sans vouloir jouer sur les mots, il est vrai de dire que l'origine des Ombres est l'une des plus ténébreuses qu'il y ait dans l'histoire de l'Italie.

D'après Caïus Julius Solin, les Ombres étaient des Gaulois. Appelant à son aide le témoignage de Bocchus, affranchi de Sylla, il dit :

— « Bocchus prétend que les Ombres sont une race ancienne « de Gaulois » ou plutôt : « de la lignée des plus anciens Gau- « lois. » — « *Bocchus absolvit Gallorum veterum propaginem* « *Umbros esse.* »

Puis invoquant l'autorité de Marcus Antonius Gnipho, précepteur de César en Gaule, il ajoute : « que ce peuple ayant « échappé à la calamité des pluies continuelles, reçut des Grecs « le nom d'Ombriens. » — « *Marcus Antonius refert eosdem,* « *quod tempore aquosæ cladis imbribus superfuerint, Umbrios* « *græce nominatos* [1]. »

Il en faisait donc un peuple diluvien de l'ancienne race des Gaulois, mais il ne les disait pas sortis de la Gaule, comme Pomponius Festus, qui les définissait :

(1) *Polyhistor*, II, *de Italia*, p. 72-73.

— « *Umbroni, quædam gens gallica* [1], et : *Ombroi genus Gallorum.* »

S. Isidore de Séville est du même sentiment que Solin :

— « Les Ombres, dit-il, sont un peuple d'Italie issu de la « *souche* des anciens Gaulois. » — « *Umbri Italiæ genus est, sed* « *Gallorum veterum propago* [2]. »

Il ne les fait donc pas sortir de la Gaule, mais il enseigne que les plus anciens d'entre les peuples de la Gaule ainsi que les Ombres sortaient de la même souche, sans indiquer toutefois quelle elle était. Le témoignage de cet écrivain est d'autant plus fort qu'il était ibérien et aurait bien pu faire sortir les Ombres de la presqu'île ibérique-même.

Pline le Jeune, qui reconnaît également la haute antiquité des Ombres sur le sol italien, ne se prononce pas davantage touchant leur provenance :

— « La nation ombrienne, écrit-il, est réputée la plus an- « cienne de l'Italie. » — « *Umbrorum gens antiquissima Italiæ* « *existimatur* [3]. »

A ce sobre et laconique témoignage, Florus ajoute ce qui suit :

— « Les Ombres sont le peuple le plus antique de l'Italie. » — « *Umbri..., antiquissimus Italiæ populus* [4]. »

Denys d'Halicarnasse est beaucoup plus précis, parce qu'il enseigne que les Ombres arrivèrent par la Haute-Italie, et il nous apprend qu'il y en avait une colonie parmi les Ligures de la Cisalpine, de son temps. Mais il est étrange quand il ajoute que les Sabins, dont les Romains enlevèrent les filles, étaient des Ombres qui avaient changé de nom et de résidence :

(1) V, 26, XXI, 38. *Origines gauloises*, p. 261.
(2) Poinsinet de Sivry. *Origine des premières sociétés*, IX, ch. II.
(3) *Lettres*, liv. III, ch. XIV.
(4) *Abrégé de l'hist. rom.*, liv. I, ch. XVII.

— « *Mutatos cum sedibus nomine Sabinos, pro Umbris fuisse* « *appellatos, constat apud Zenodium* [1].

Pomponius Festus déjà cité, affirme le même fait.

— « Il appert, dit-il, d'après Zenodius, que les Sabins, après « avoir changé de résidence, changèrent aussi leur nom d'Om- « bres en celui qu'ils portent [2]. »

Strabon en parlant des Sabins, qu'il appelle Aborigènes ou premiers occupants du sol italien, affirme, en effet, leur haute antiquité, puisqu'il les comprend, ainsi que toutes les autres tribus du Latium, sous le nom collectif d'Autochthones ou gens enfantés par la terre d'Italie ; mais il ne les donne pas pour des Ombres, que tant d'auteurs disent, au contraire, être de la race des Gaulois primitifs. Il raconte même que les Sabins eurent à soutenir une longue guerre contre les Ombres, ce qui devint la cause de la formation de trois ou quatre nouveaux peuples qui sortirent de la tribu-mère des Sabins ; tels que les Sabelliens ou Samnites, les Picentins, les Marses, les Hirpins, les Lucaniens, les Pitanates [3].

Claudius Ptolémée, célèbre géographe égyptien, qui vivait l'an 147 de Jésus-Christ, est de la même opinion que Strabon. — « *Vilumbrorum*, dit-il, *qui Umbris magis orientales sunt,* « *Sabina olim et cultores Œnotri* [4]. »

Ainsi donc, la Vilombrie, ou Ombrie orientale, fut établie dans le pays des anciens Sabins, adorateurs de leur ancêtre Œnotrus.

Aussi Poinsinet de Sivry ne s'est-il pas laissé arrêter par les témoignages contraires : « On confondait quelquefois les Om-

(1) *Historia romana*, I, p. 91.
(2) *Festus*, p. 78.
(3) *Géogr.* liv. V, ch. III, 1 ; ch. IV, 12.
(4) *Geographia*, Bâle, 1552, lib. II, p. 35.

« bres avec les anciens Celtes Aborigènes, écrit-il, vu leur exces-
« sive antiquité ; erreur dans laquelle on tombait aussi à l'égard
« des Toscans ; car, d'une part, Denys d'Halicarnasse comprend
« les Toscans (Tyrrhéniens) parmi les Aborigènes ou Indigè-
« tes, et, de l'autre, il comprend les Ausones, les Latins et les
« Ombres parmi les Toscans .... [1] »

Il est donc nécessaire de faire un triage soigné parmi les écrits des Anciens. Pourquoi certains d'entre eux ne se seraient-ils pas trompés, comme cela arrive aux modernes ? Étaient-ils d'une nature moins sujette à erreur que la nôtre ?

Dans le premier volume de son ouvrage sur *les Premiers habitants de l'Europe*, M. d'Arbois de Jubainville ne nous apprend rien des Ombres, parce qu'il les réserve pour le second tome. Cependant il les classe parmi les Indo-Européens et parmi les ancêtres des Italiotes (Ombriens, Osques et Latins), leur donnant pour cousins les ancêtres des Grecs et ceux des Celtes. Il est loin, bien loin, d'en faire des Cimériens, et il ne paraît nullement, par cette énumération, qu'il en fasse des Gaulois.

Il les fait demeurer tous ensemble dans la vallée du haut et du moyen Danube, jusqu'à ce que les Grecs envahissant les Balkans, 15 ou 1600 ans avant notre ère, déterminèrent les Italiotes à venir s'établir dans la région qui porte leur nom [2]. Quant aux Celtes, il les laisse sur les bords du Danube jusqu'au VIe siècle A. D. On était très patient, à cette époque, paraît-il.

Ce serait en fondant sur l'Italie, l'an 1400, que les Ombres auraient repoussé les Ligures-Sicèles, d'après le noble écrivain. Nous savons que les calculs d'Amédée Thierry d'après Thucydide placent cet événement en l'an 1364 A. D.

(1) *Origine des premières sociétés*, p. 146.
(2) *Les prem. hab. de l'Europe*, t. I, p. 222.

Nous avons vu plus haut que S. Isidore de Séville l'attribue aux Opiques ou Latins unis aux Pélasges et aux Aborigènes. Il n'est pas question des Ombres ni des Osques ou Opiques de Campanie, dans ces deux versions. Serait-ce que Ombres et Opiques furent le même peuple ? On serait tenté de le croire en lisant M. de Jubainville : « Les Sicules, rameau des Ligures, dit-« il, furent chassés d'Italie par les Œnotriens et les Opiques, si « nous en croyons Antiochus de Syracuse [1] ; par les Ombriens « et les Pélasges, si ce sont les expressions de Philiste de Syra-« cuse [2] que nous reproduisons. Tous deux, en termes différents, « expriment la même idée. Opique, chez Antiochus, est un « nom des Ombriens. Pélasge, chez Philiste, est un terme gé-« nérique qui désigne les Œnotriens [3]. »

Nous voilà bien avancés, si les Anciens eux-mêmes ne s'entendaient pas seulement sur le nom des peuples dont ils parlaient !

Que conclure de cet imbroglio ; car c'en est un véritable ?

Les Ombres étaient considérés comme le peuple le plus ancien de l'Italie. Les Autochthones, d'après Strabon, étaient le peuple le plus ancien de l'Italie. Les Aborigènes se prétendaient les plus vieux habitants de l'Italie. Ombres, Autochtones et Aborigènes contribuèrent à former le peuple Romain. Étaient-ils le même peuple, et sont-ce là trois dénominations synonymes ?

Évidemment non ; et cependant il n'est point aisé d'établir l'antériorité de l'un de ces peuples sur les deux autres. On en est réduit à des conjectures, et M. de Jubainville se trompe lourdement — si ce n'est une coquille d'imprimerie — quand

(1) *Fragments*. I. *Fragmenta historiorum græcorum*, t. I, p. 181.
(2) *Fragments*, II. *Ibidem*, t. I, p. 185 ; Denys d'Halic., I, 22.
(3) *Les prem. hab. de l'Europe*, t. I, p. 131.

il avance que les Ombres ne commencèrent pas leur conquêtes avant l'an 600 A. D., puisque ce fut en l'an 587 que l'empire ombrien fut désorganisé. Mais il a modifié son opinion, dans son second volume. Il ne trouve plus aucune preuve de l'arrivée des Ombres en Italie, du haut-Danube, qu'en l'an 1135 A. D., où ils bâtirent *Ameria*, d'après Canton l'ancien. D'Ameria ils auraient gagné Rieti ou Rheate, puis enfin Rome, dont ils se seraient emparés d'après Festus [1].

Ce serait un siècle après cette fondation, que les Ombres auraient repoussé les Sicules, et au xe siècle qu'aurait commencé la domination des Tyrrhéniens ou Étrusques sur les Ombro-Latins [2].

A la vérité, le savant professeur n'enseigne pas que les Ombres fussent des Scythes de descendance gallique, comme on pourrait préjuger qu'ils l'étaient par les témoignages cités plus haut; cependant il ne les dit point celtes. Il admet seulement entre l'ombro-latin et les langues celtiques un lien de parenté intime qu'il explique par un séjour prolongé dans les mêmes parages [3]. Le célèbre professeur est trop perspicace pour ne pas voir la vérité; mais on sent qu'il n'ose attaquer le préjuger de front, en s'écriant : « mais les Ombro-Latins et les Celtes furent de même race ! » et il s'en tire par une longue digression linguistique. En fin de compte, M. de Jubainville ne nous a rien appris de plus, sur les Ombres, que ses prédécesseurs, dont je vais parler, et il ne dit pas un mot de l'origine de ce peuple.

M. de Belloguet, qui les dit parents des Celtes, n'ose pas, non plus, en faire des Celtes véritables [4].

(1) *Les prem. hab.* etc., t. I, pp. 328 et 311.
(2) *Ibidem.* t. II, pp. 242 et 252.
(3) *Ibidem*, t. II, p. 250.
(4) *Ethnog. gaul.*, t. I, p. 437.

Le Dr Prichard croit qu'il devait se trouver des Celtes dans le voisinage des Ombres, où que ce soit qu'ils fussent ; parce que, dit-il, la racine *mbr* des mots *Humbria*, *Humber*, *Northumbria*, *Northumberland*, etc., est cimbrique. Mais il ne peut admettre qu'ils fussent celtes eux-mêmes. Pourquoi pas, s'il vous plaît ?

Il n'en donne pas la raison et préfère ne pas se prononcer [1]. C'est évidemment plus simple ; mais il se serait si peu compromis en en faisant des Cumbriens !

Amédée Thierry nous dit bien qu'à l'arrivée des Tyrrhènes en Ombrie, une partie des Isombres se déplaça et s'enfuit en Gaule ; mais il ne me paraît pas qu'ils s'y soient retirés comme dans leur pays d'origine. C'est en exilés et non en anciens Gaulois qu'ils y émigrent. Ils y importent le nom et le souvenir de l'Ombrie qu'ils viennent de quitter. Ils s'y joignent à des peuples celtiques, tels que les Ealva ou Helvètes des Alpes, les Albiæci, les Kalétédues de la Saône, peuples assimilables aux Albains et aux Picentins du Latium. Ils conservent leur nom d'Ombriens en le modifiant légèrement en celui d'*Insubri*, et ils feront ensuite nombre parmi les Celtes et non parmi les Gaulois.

Si les Ombres ne nous paraissent pas gaulois, pourquoi donc passèrent-ils chez les Anciens pour le plus ancien peuple de souche gauloise ? Il me paraît que ce fut pour deux raisons : la première, parce qu'ils arrivèrent en Italie par la même voie que suivirent plus tard les envahisseurs gaulois de l'Italie : celle des Alpes rhétiennes. Ils furent même les premiers occupants de Rheate avant les Tyrrhènes. La seconde, parce qu'ils appartenaient..... Mais, comme cette raison constitue le fond de

(1) *The oriental origin.*, etc., pp. 131-132.

ma thèse à propos des Ombres, je ne l'exposerai qu'après avoir détruit les objections contradictoires.

Les Ombres étaient encore moins des Ligures que des Gaulois. M. de Jubainville a déjà défendu l'opinion qui fait des Aborigènes des Ligures. Si nous y joignions les Ombres, je demanderais alors par quel peuple les Ligures-Sicules auraient été repoussés en Sicile ? Or M. d'Arbois enseigne que ce fut par les Ombres. Le sentiment de MM. de Belloguet, Émile Desjardins et le Dr Lagneau, qui identifient ces deux peuples, ainsi que je le fis moi-même, l'an dernier, sur la foi de leur témoignage, est donc dénué de fondement. Il suffit de lire attentivement le texte de Plutarque pour s'en convaincre.

Je comprends pourquoi, à une époque rapprochée de notre ère ou qui lui fut postérieure, mais qui était déjà très éloignée des temps préhistoriques où avaient vécu en Italie Ombres, Autochthones, Aborigènes, Pélasges, Œnotriens, Peucétiens et Tyrrhènes, les noms de ces habitants primitifs de l'Italie avaient perdu tout caractère spécial, pour revêtir l'acception de noms collectifs convenant à tous les habitants de l'Italie quels qu'ils fussent, sous ses noms d'Ombrie, d'Ausonie, d'Œnotrie, de Ligurie ou de Tyrrhénie.

C'était encore une synecdoque.

Je m'explique. De même qu'à cette époque tout habitant de la Gaule était devenu et appelé un Gaulois, qu'il fût cimbre, ombre, ibère, ligure, celte, gall ou belge ; de même, tout habitant de l'Ombrie d'alors était un Ombrien, quelle que fût sa provenance. Et on pouvait en dire autant de la Ligurie, de la Sicile, de l'Ibérie, etc.

N'appelons-nous pas *Italiens* les Romains, les Siciliens, les Napolitains, les Toscans, les Piémontais, les Sardes, les Vénitiens, etc ; et cette épithète est-elle erronée ?

C'est ainsi qu'au temps où écrivaient Pline, Festus, Solin, S. Isidore, etc., les peuples compris dans l'ancienne Ombrie pouvaient être appelés Ombres, bien qu'ils pussent être les uns Opiques, d'autres Romains, Albains, Ligures ou même Étrusques.

Il y avait à cette époque dans la Gaule une tribu appelée *Umbranici*. C'était évidemment une tribu ombrienne, elle n'en était pas moins gauloise eu égard à son habitat dans la Gaule. Je dois en dire autant des *Umbri* de l'île de Bretagne dont parlent Prichard et Latham. C'étaient des Ombres bretons, parce que l'élection d'un domicile fixe en Bretagne et une longue occupation obtenaient pour eux la prescription nominale.

C'est ainsi qu'il y avait, sans doute, des Ombres étruriens, et d'autres Ombres qui étaient ligures ; parce que leurs terres s'étaient trouvées enclavées par le sort de la guerre dans les territoires tyrrhénien ou ligure.

On voit donc que l'épisode rapporté par Plutarque de la reconnaissance qui s'opéra, sur les bords du Cœnus, en Provence, entre les Ambrons envahisseurs et les soldats liguriens c'est-à-dire italiens, de l'armée de Marius à ce seul cri de guerre ! *Amhra Amhra !* [1] ne prouve nullement que les Ambrons fussent des Ligures, et encore moins qu'ils fussent des Ombres.

La seule conséquence que l'on puisse déduire de ce fait, c'est qu'il y avait des Ambrons parmi les soldats italiotes ; ce que nous pouvons facilement présumer. Bien qu'ils fussent devenus gaulois par leur transmigration en Gaule, il était naturel qu'ils eussent conservé la langue qu'ils parlaient en Italie ainsi que le même cri de guerre.

(1) *Vita Marii*, XX et XXI.

Mais supposons un moment que les Ambrons fussent des Ombres ; ce que je ne crois nullement. La conséquence reste la même. Rome étant située dans l'ancienne Ombrie, et le royaume ancien d'Ombrie faisant partie de la Ligurie d'alors, il était naturel qu'il se trouvât aussi des Ombriens parmi les troupes liguriennes c'est-à-dire italiennes de Marius, et qu'ils reconnussent des frères dans ces exilés ombriens de la Gaule.

Ce fait n'est pas plus extraordinaire que si des Français passant en Amérique et ignorant l'origine française des créoles de la Louisiane et du Bas-Canada, manifestaient leur joie en entendant résonner leur langue maternelle sur les bords du Missisipiy ou du Saint-Laurent. Cela prouverait-il que les Français sont originaires de l'Amérique septentrionale? Évidemment non.

Que s'il était prouvé que les Ambrons fussent des Ombres, la difficulté d'expliquer leur présence en Gaule reste la même ; car rien ne prouve qu'ils fussent le même peuple que les *Insubri* ou Isombres, qu'Amédée Thierry fait émigrer d'Italie dans les Alpes et sur les bords de la Saône, vers l'an 1100 A. D.

Effectivement, nous avons vu que Prichard et Latham trouvaient des Ombres dans le nord de l'île de Bretagne, sur les bords du fleuve *Humber*, dans le *Northumberland* ou Terre des Ombres septentrionaux, et ailleurs ; et le témoignage de Festus, que je citerai plus loin, prouve que les Ambrons furent chassés du septentrion par les envahissements soudains de la mer du Nord. Ils n'étaient donc pas les Insubri des Alpes et de la Saône.

Le savant baron Roget de Belloguet essaie de prouver l'origine gauloise des Ombres, en identifiant *Ésoun*, *Ésur*, *Æsar* ou *Aisoï* (le Terrible, l'Épouvantable), dieu des Ombres, avec

Kamullos ou Camillus, le Mars gaulois, génie ou dieu de la mort [1].

Mais cette corrélation entre deux dieux étrangers est-elle une preuve d'identité des peuples qui les adoraient ? Je suis loin de le penser. On peut supposer que les Ombres qui habitaient en Gaule inculquèrent aux Gaulois le culte de leurs propres divinités, que ces derniers auraient dénommées en leur langue maternelle. Tout le monde sait que les Romains vainqueurs empruntèrent aux peuples vaincus une foule de divinités qu'ils se mirent à adorer, sans doute pour se les rendre favorables.

Les Gaulois, nos pères, reçurent bien le christianisme de la bouche d'évêques latins envoyés vers eux par Rome chrétienne. Que dirait-on de l'ignorant qui en concluerait que les Romains étaient des Gaulois, parce qu'ils avaient alors le même culte que ces derniers ?

Ce ne sont pas là des preuves sérieuses. Il y a pourtant ici identité d'exemples.

Il peut se faire toutefois que les Ambrons aient été des Ombres. Je discuterai cette question au chapitre où il en sera traité. Mais alors il importera d'en dire autant de toutes et chacune des tribus de la Gaule dont le nom comportera le diphthongue *mbr* ; telles que Ambarri, Ambibari, Ambivareti, Ambiliati, Ambiani, Ambilici, etc. Mais, si je ne me trompe, nous n'avons dans ces peuplades que des *Ambacti* ou esclaves, serviteurs, clients gaulois ; ou bien des *Ambrones*, peuples çhananéens. C'est ce que nous verrons plus tard.

M. de Jubainville dit en passant que les Ombres firent la conquête de l'Espagne vers l'an 700 A. D. Alors ce serait à

(1) *Ethnog. gaul.*, t. II, p. 130-144.

ce peuple qu'il faudrait attribuer le mot *Hombres*, avec la signification d'hommes, qui est demeuré dans la langue des Espagnes.

Quand les Tyrrhènes s'établirent dans l'Ombrie en y taillant leur royaume d'Étrurie, ils ne cherchèrent point à anéantir ou à chasser les Ombres, leurs devanciers. Conformément à la tactique tyrienne, qui fut ensuite continuée par les Romains, ils se contentèrent de les soumettre à un tribut, en les laissant demeurer sur le territoire qu'ils venaient de s'approprier.

Les Ombriens s'étendirent donc depuis l'Étrurie, c'est-à-dire depuis l'Apennin, jusqu'à l'Adriatique, de l'ouest à l'est; et depuis Ravennes jusqu'à la Celtique, du sud au nord, à travers la Romagne moderne.

L'Ombrie actuelle, dans laquelle Rome est enclavée, était sise au sud de l'Étrurie et constituait l'Ombrie maritime.

Mais avant l'invasion tyrrhénienne, les Ombres se prolongeaient au nord du Pô jusqu'au sommet des Alpes, et ils comprenaient toute l'Étrurie, s'étendant d'une mer à l'autre. Suivant Pline, les Étrusques enlevèrent 300 villes aux Ombriens. Les Sabins, qu'on disait de même race qu'eux, leur enlevèrent plusieurs villes et se séparèrent d'eux. Mais Denys d'Halicarnasse affirme que lorsque Romulus fonda Rome sur le mont Palatin, l'an du monde 3198, 750 ans avant notre ère, les Ombres étaient déjà en possession de ce pays depuis des siècles, « ainsi que d'autres points de l'Italie, et constituaient une « nation nombreuse et très ancienne. » — « *Tunc Umbri mul-* « *tas Italiæ partes habitabant, eratque gens multum antiqua et* « *ampla.* »

Malgré les guerres qui les avaient divisés d'avec les Sabins et les Albains, ils vivaient alors en si bonne harmonie que les deux peuples n'en faisaient dès lors plus qu'un. Du moins,

c'est Denys qui le dit ; car Strabon, tout en reconnaissant que les Ombres formaient la plèbe romaine, dont les Albains étaient l'aristocratie, observe qu'on distinguait parfaitement l'élément ombrien et opique de l'élément albain, dans toutes les colonies romaines de la Cispadane [1]. Et toutefois, le Géographe ne dit pas un mot de l'origine des Ombres. Elle paraît lui avoir été entièrement étrangère. Aux yeux de cet écrivain grec, Albains et Aborigènes ou Latins étaient les plus anciens peuples de l'Italie, je ne puis me le dissimuler. C'étaient des Œnotriens, que M. de Jubainville fait arriver les premiers dans cette presqu'île. Mais la date qu'il assigne à l'envahissement des Ombres, de l'an 15 à 1600, puis l'an 1400, et enfin l'an 1135 A. D., ne me paraît pas suffisamment reculée, en présence de l'an 1912 A. D. assignée au même fait par la *Chronologie universelle ;* et, eu égard aux témoignages cités au début de ce chapitre, j'ai donné le pas aux Ombres sur les Ascaniens.

Mais je dois constater avec Strabon que c'était la langue des Sabins que les orateurs parlaient du haut de la tribune en s'adressant au peuple romain ; que c'est le glorieux nom des Quirites, c'est-à-dire des Sabins de la ville de Cures ou Kyres, qu'ils prenaient dans ces occasions solennelles ; et que les enseignes romaines faisaient une mention toute spéciale de ces édiles : *Senatus, Populus, Quiritesque Romani.* Ce qui se traduisait par l'anagramme S. P. Q. R.

Toutefois, les Romains avaient conservé les deux langues. Les Opiques et les Sabins faisaient usage du latin. Les Osques ou Ausones, c'est-à-dire les Opiques de Campanie, parlaient l'ombrien.

Après que les Osques eurent été chassés par les Cyméens de

(1) *Géogr.*, liv. V, ch. I, 10.

Kymbarionis ou Cumes, et qu'ils eurent émigré en Gaule où on les revit sous les noms d'*Ausci* (d'Auch) et de *Vibisci* (de Bordeaux), ainsi qu'à *Osca*, en Espagne, la langue ombrienne n'en fut pas moins conservée à Rome. Dans certains jours de fête, dit Strabon, on représentait sur la scène des comédies en langue osque, afin d'honorer l'élément plébéïen de la République [1].

D'après M. Maximilien de Ring, les Opiques étaient la population ciméro-pélasgique vouée au culte de la déesse Nature, *Opis*, et qui habitait la Campanie et le Latium. Les Opiques du Latium étaient devenus latins ; ceux de la Campanie, s'appelèrent Osques, Ausones ou Auronces [2]. Mais les Ombres étaient un peuple du nord, que cet auteur semble donner comme des Cimériens, sans s'expliquer catégoriquement à leur égard [3]. Les Osques furent la confédération méridionale de l'Italie la plus considérable.

— « Les Ombres, écrit Corret de La Tour d'Auvergne, « s'étaient fixés dans le Latium de temps immémo- « rial [4].

« Le nom des Ombriens, en grec, *Ombroï*, contraction « d'*Ombroni*, et celui des Ambrons, *Ambroni sive Ambrones*, « sont évidemment gaulois. *Ombroni* et *Ambrones* signifient, « en breton, des compatriotes, des hommes du même pays. « Des étymologistes dérivent le nom des Ombriens du grec « *ombros* qui signifie une pluie abondante. A l'appui de cette « conjecture, ils citent une grande inondation, ou plutôt un

(1) *Géogr.*, liv. V, ch. III, 6.
(2) *Hist. des peuples opiques*. Paris, 1859, ch. II.
(3) *Ibidem*, ch. I, p. 4.
(4) *Origines gauloises*, p. 263.

« déluge, vrai ou supposé, auquel les Ombriens auraient eu « le bonheur d'échapper[1]. »

Que les Ombres fussent des Pélasges, c'est-à-dire des descendants immédiats des Noachides, un peuple né d'ancêtres ayant échappé au déluge, au même titre que tous les peuples primitifs issus des descendants de Noé, c'est ce dont je ne doute pas. Mais que l'étymologie de leur nom renferme l'explication de cet événement, c'est ce que l'on appelle vulgairement une étymologie tirée par les cheveux. Je ne l'admets pas pour les Ombres, dont le nom a une signification trop claire pour que l'on puisse aller lui chercher une étymologie ailleurs.

Après avoir prévenu ses lecteurs de ne pas confondre les Ombres avec les Gaulois ou les Celtes de Bellovèse, qui envahirent l'Italie l'an 591 A. D., 810 ans, d'après lui, après l'arrivée des Ombres dans la Péninsule, le noble écrivain identifie, comme La Tour d'Auvergne, les Ombres aux Ambrons. « Le « nom des Ambrons, dit-il, indique l'origine gauloise de ce « peuple... Une colonie de ce peuple, sortie de la Gaule trans- « alpine, se fixa dans la Ligurie, le long de la côte de Gênes « et sur les bords de la Lemm[2]... »

Pour Amédée Thierry, il n'y a pas d'hésitation, les Ombres sont des Gaulois. L'irruption ligure poursuivant les Sicanes à travers la Gaule et l'Italie, vers l'an 1600 A. D., ayant révélé aux Galls l'existence de l'Italie, ils s'y précipitèrent en foule par la voie des Alpes vers l'an 1400 A. D., sous le nom collectif d'*Amhra*, les Nobles, les Vaillants. Les Latins auraient fait de ce nom *Ambro*, pluriel *Ambrones*, et les Grecs, *Ambron*,

(1) *Orig. gaul.* pp. 260-263.

(2) D'après Plaute. *In Helvet. antiq.*, notes, liv. I, ch. I. D'après Am. Thierry, l'invasion bellovésienne eut lieu entre l'an 631 et l'an 587 A. D..

Ombricos, *Ombrios* et *Ombros* [1]. C'est aussi l'opinion de Pelloutier [2].

Ai-je besoin de faire observer qu'une démarche, un événement, qui ne sont imités qu'après une lacune de 200 ans, ne peuvent guère s'appeler contagieux ou exemplaires ? Dailleurs, n'est-il pas absurde de faire accourir les Ligures de l'Espagne, pour enseigner à des Gaulois la route qui, de leur pays, pouvait les conduire en Italie ?

Voilà deux puérilités qui m'empêchent d'épouser cette théorie, vu surtout qu'elle fait des Ombres un peuple scythique, — ce qu'étaient les Gaulois, — et non un peuple cimérien ; ce que je considère comme évidemment faux.

Le Professeur Jean Picot admet aussi, d'après Hérodote, Pline, Florus et Denys d'Halicarnasse, que les Ombres furent les premiers habitants de l'Italie ; qu'ils y étaient déjà lorsque les Pélasges et les Tusci y arrivèrent, longtemps avant les Troyens. Ceux-ci les repoussèrent vers l'Adriatique [3].

J. Durandi fait venir les Ombres de l'Illyrie ou par l'Illyrie [4]. C'est très probable.

MM. Valentin-Smith et de Jubainville font également arriver les Ombres en Italie vers l'an 1400 A. D.. Il est évident qu'ils marchent l'un et l'autre sur les brisées d'Amédée Thierry. Cependant M. d'Arbois n'admet pas qu'ils fussent des Galliques. Il en fait un peuple celtique qu'il associe aux Osques sous le nom d'Ombro-osques. Il aurait pu tout aussi bien créer des Ombro-opiques, avec M. Le Deist de Botidoux, qui en fait la souche des Aborigènes.

(1) *Hist. des Gaulois*, t. I, ch. I, pp. 25, 55, 123 et suivantes.
(2) *Hist. des Celtes*. Paris, 1770, liv. I, p. 162.
(3) *Hist. des Gaulois*. Genève, 1804, ch. III, p. 63 ; V, p. 106.
(4) *Sulla storia degli antichi popoli d'Italia*. Pars. I, § 1.

Il y a du vrai dans cette proposition, en ce sens que les Aborigènes étaient de race cimérienne comme les Ombres. Mais tel n'était pas l'avis de M. de Botidoux, qui, considérant les Aborigènes comme des Ligures-Sicules, les faisait sortir du peuple des Ombres; ce qui est évidemment faux[1].

Lenglet du Fresnoy place l'arrivée des Ombres en Italie, l'an 1912 A. D., et du Pont-Euxin[2]. Mais je crois qu'on pourrait entendre cette date de leur départ de l'Orient.

Établis en Italie, dit Thierry, les Ombres attaquèrent, vers l'an 1600, les Liguses qui venaient d'y arriver par la Gaule transalpine, et les forcèrent, l'an 1364 A. D., à leur abandonner la vallée du Padus. Les Ombres organisèrent alors l'empire ombrien qui devait durer jusqu'à l'an 587 A. D., c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée des Gaulois de Bellovèse[3]. Employer 464 ans à repousser un peuple étranger et intru, cela prouve tout au moins que l'envahissement ligure n'eut pas lieu d'un seul coup, mais périodiquement et un peu chaque année.

L'Italie des Ombres prit le nom d'*Ombria*, comme celle des Ligures s'appela *Liguria*, et les possessions des Sicèles ou Sicules, *Saturnia*, du nom de leur dieu national, Saturne, puis *Sicilia*.

L'Ombrie fut divisée en *Ollombrie* ou Haute-Ombrie, au nord de l'Italie, en *Isombrie* ou Basse-Ombrie, qui s'étendit dans les plaines circumpadanes, et en *Villombrie* ou Ombrie maritime, qui s'allongea sur les rivages occidentaux de la mer Intérieure, entre l'Arno et le Tibre. On y voyait le petit fleuve *Ombrone*. « *Tangimus Ombronem : non est ignobile flumen;*[4] »

D'après Fréret et Amédée Thierry, après le partage de

(1) *Des Celtes antérieurement aux temps historiques*, Paris 1817, p. 84.
(2) *Tablettes chronologiques*. Paris, 1778, t. I, p. 277.
(3) *Hist. des Gaulois*, t. I, ch. I, p. 149.
(4) *Rutilii Itinerar.*, lib. I.

l'Ombrie, les Isombres ou Bas-Ombriens auraient pris le nom d'*Insubri*[1]. Mais Strabon distingue parfaitement les *Insubri* d'avec les Ombres. Il en fait des Celtes établis sur les bords du Padus et constituant le fond des Italiotes. Mediolanum (Milan) était leur capitale. On pourrait dans ce cas, ce me semble, assimiler les Insubres aux Santones de la Gaule, peuple qui fut le fondateur de tant de Médiolanum en Gaule, en Germanie et en Bretagne. Ils se montrèrent toujours très hostiles aux Romains, aux Cénomans et aux Hénètes[2].

Les Ombriens de l'Isombrie et de l'Ollombrie possédèrent bientôt, dit Pline, 358 grands bourgs ou villes, lorsque au XIIe siècle avant l'ère chrétienne les Trasênes ou Tusci, les Tyrrhénoï des Grecs, envahirent la Villombrie, exproprièrent la race ombrienne, et s'y adjugèrent un royaume qu'ils nommèrent *Etruria*.

Les Isombres ne purent se résigner à la servitude. Un grand nombre émigra en Gaule, ainsi que je l'ai déjà rapporté[3], et y furent connus, dit Amédée Thierry, sous le nom d'Ambres ou Ambrons[4]. Mais les Ombres ne perdirent leur autonomie que sous les Tarquins. (611-509 A. D.)[5].

Maintenant que j'ai exposé, touchant les Ombres, la substance de ce qu'en ont écrit les Anciens et les modernes, j'en viens à l'origine de ce peuple antique. Je pense que la découverte m'en sera facile. En tout cas c'est une théorie qui est bien à moi.

*
* *

(1) *Hist. des Gaulois*, t. I, p. 126. — C'est Durandi qui l'a émis le premier.

(2) *Géogr.*, liv. V, ch. I, p. 352-359.

(3) *Hist. des Gaulois*, t. I, p. 128.

(4) *Ibidem*, note.

(5) *Les prem. hab. de l'Europe*, t. II, p, 252.

— « Les Ombres, dit S. Isidore de Séville, après tant d'au-« tres écrivains que j'ai déjà cités, les Ombres sont un peuple « d'Italie issu de la souche des anciens Gaulois [1]. »

— « Les Gaulois avant d'être appelés Celtes s'étaient appe-« lés *Cimériens*, dit Poinsinet de Sivry. Tous les auteurs s'ac-« cordent à donner Gomer pour père aux Gomériens c'est-à-« dire aux Cimériens [2]. »

— « Ceux des Gaulois qui habitent au septentrion et dans « le voisinage de la Scythie, écrivait Diodore de Sicile, 44 ans « avant Jésus-Christ, sont extrêmement sauvages... et l'on « prétend que les Cimériens qui ont ravagé toute l'Asie, et « que depuis l'on a appelés Cimbres, sont les mêmes que ces « Gaulois dont nous parlons [3]. »

— « Les *Cimmerii*, dit Plutarque, étaient un peuple considé-« rable et belliqueux qui résidait auprès de l'Océan, aux extré-« mités de la terre, dans une région couverte de forêts et d'om-« bres épaisses, et où les jours sont si courts que l'année se « partage également entre le jour et la nuit. Il y a tout lieu de « croire que c'est de ce pays qu'Homère a tiré la fable des Enfers.

« Voilà d'où partirent pour se rendre en Italie ces barbares « appelés d'abord Cimériens, d'où leur vint ensuite vraisem-« blablement le nom de Cimbres que les Germains donnent « aux Brigantes [4]. »

Parlant du lac Averne voisin de Cumes, en Campanie, pays des Osques ou Ombres méridionaux, Silius Italicus dit :

— « Si l'on en croit la renommée, c'est près de là qu'ont « habité longtemps les Cimériens dans des ombres affreuses,

(1) *Origine des premières sociétés*, IX, ch. II.
(2) *Ibidem*, p. 104.
(3) *Hist. génér.*, liv. V, 21.
(4) *Vita Marii*, XI.

« pressés sous les nuées de l'Enfer et dans le sein de la nuit « du Tartare... [1] »

Pompeïus Festus définit aussi les Cimériens comme les habitants du pays situé entre Baïes et Cumes, où le soleil ne pénètre jamais [2].

Récapitulons : Les Ombres sont un peuple d'Italie issus de la souche des anciens Gaulois ; la souche des anciens Gaulois furent les Cimériens ou Gomériens descendants de Gomer, fils de Japhet. Donc les Ombres étaient issus des Cimériens.

En d'autres termes, les *Umbri* sont les congénères des *Cumbri*, des *Cambri*, des *Cimerii* ou *Cimbri*, les Kymris du moyen âge, noms que les Scythes Germains donnaient aux Brigantes issus des Bryges ou Phryges, les Phrygiens.

Les Ombres étaient donc des Cimériens issus de Thorgama, comme les Phrygiens.

— « Gomor, dit l'historien juif Flavius Josèphe, eut trois « fils : Aschanaz.. ; Riphat.. ; et Thygramme, qui donna son nom « aux Thygramméens que les Grecs nomment Phrygiens [3]. »

Cette théorie est d'accord avec le témoignage d'Homère, qui fait de l'Italie le séjour originel des Cimériens et des Lestrigons. Je dois apporter ici une petite correction au texte de Plutarque par Hérodote. C'est que tous les Cimériens ne s'étaient pas dirigés vers le nord de l'Europe. Un bon nombre remontèrent le cours du Danube ou Ister ; car, en énumérant les affluents de cet immense fleuve, qui, d'après Hérodote, prend sa source dans le pays des Celtes, c'est-à-dire dans le duché actuel de Bade, près de Fribourg, et non loin du lac *Brigantium* ou de Constance, qui est traversé par la source du Rhin,

(1) *De Bello punico secundo*, lib. XII, v. 110.
(2) *De signific. verb.* lib. III. p. 72.
(3) *Antiq. judaïcæ*, liv. I, ch. VI, 18.

cet historien nomme les rivières « Carpis et Apis, qui sortent du « pays des *Ombriques* et coulent vers le nord dans l'Ister[1]. »

Maintenant, si l'on me demande comment j'identifie les Ombres aux Cimériens ou Gomérites de Josèphe, d'Hérodote, de Diodore, de Plutarque et de Strabon, je réponds que c'est en vertu de leur nom même en langue grecque.

Josèphe ne dit pas que les descendants de Gomor se nommassent Cimériens ; mais M. de Belloguet enseigne que du nom de ce patriarche, *Gmr*, *Gimr*, *Gimirh*, *Gomor*, *Gomer*, *Gamer*, les Grecs avaient fait les *Kimérioï* ou *Cheïmérioï*, c'est-à-dire les Ombriens, les gens des Ténèbres, des Ombres ; parce que *chéméros* signifie ombres et ténèbres ; *chéimérios*, ombreux, ténébreux ; *Kimrire*, les Ombres, les Ténébreux ; de *kimer*, brûler, et *kamer*, noirci[2].

— « Gomer, dit M. Moreau de Jonnès, est celui des enfants « de Japhet qui représente les Cimériens, le plus ancien des « peuples de la mer Noire[3], » et, par conséquent, puis-je ajouter, des peuples de l'Italie et de la Gaule.

Le fils aîné de Japhet, ajoute M. de Belloguet, est le père de la race celtique. Il admet absolument que les *Gomareïs* de Josèphe sont bien les Cimériens et que « la tradition qui leur « donnait pour aïeul ce personnage biblique remontait, pour « le moins, au temps d'Ézéchiel, si elle ne procède pas direc- « tement de Moïse. Cette antiquité nous suffit, ajoute-t-il, car « elle dépasse l'époque des incursions cimériennes[4]. »

Dire, après cet exposé et ces considérations, que M. de Belloguet n'a pas pu assigner l'origine des *Ombres*, après avoir

(1) *Melpomène*, p. 298.
(2) *Ethnog. gaul.*, t. IV, Paris, 1873, pp. 12 et suiv.
(3) *Les temps mythologiques*, Paris, 1876, p. 421.
(4) *Ethnog. gaul.*, t, IV, p. 15.

si savamment discouru sur les Cimériens, dont le nom signifie Ombres, n'est-ce pas une chose inexplicable ? C'est à n'y pas croire et c'est pourtant vrai.

Quant à moi, ne considérant nullement comme téméraire d'appeler les gens par leur nom, j'admets avec le même auteur que les *Ghimiraï* ou *Kimérioï*, les Ombres, les Ténébreux, s'établirent depuis le fleuve Araxe, en Arménie, jusqu'au Tanaïs et à la Scythie pontique, entre la Caspienne et la mer Noire. C'est la *Celtique* primitive de Plutarque. Les Cappadociens ou Leucosyriens en faisaient partie ; les Arméniens les appelaient *Gamiri*, et Céphalion et Eusèbe les nommèrent *Gimmeros* [1].

Puis, lorsque les Scythes ou Scolotes [2] chassèrent les Cimériens ou Ombres de leur berceau, ces peuples se dirigèrent vers l'est et le nord de l'Euxin, ils s'établirent au Bosphore cimérien et dans la Chersonnèse cimérienne que nous appelons Crimée (*Krimm*).

Ils y construisirent leur emporium de *Kiméricon*, qui devint l'embarcadère de tout ceux qui voulaient traverser les Palus-Mœotides ou mer d'Azow, mer Putride, mer Morte.

— « Les Cimériens y avaient fondé un puissant empire qui « s'étendait sur tout le Bosphore... Se ruant sur toutes les po- « pulations de l'intérieur, établies à la droite du Pont, ils « poussèrent leurs incursions jusqu'en Ionie [3] »...

— « Les *Kimerios*, chantait Homère, sont voisins des Enfers. « Un voile de vapeurs et de nuages les enveloppe. L'éclat du « soleil ne resplendit jamais pour eux, et la funeste nuit plane « toujours au-dessus de leurs têtes [4]. »

— « Les Anciens, dit Plutarque, ont presque tous cru que

(1) *Ethnog. gaul.*, t. IV, p. 16-19.
(2) Hérodote. liv. IV, 5.
(3) Strabon. *Géogr.*, liv. XI, ch. II, 5.
(4) *Odyssée*, CX, vers. 545.

« les *Kimerios* ou Petits-Tartares ne voient jamais le soleil, et « que leur pays est toujours couvert de ténèbres si épaisses « qu'elles sont passées en proverbe : Personne ne fait un crime « aux Cimériens de soutenir qu'il n'y a point de soleil [1]. »

On connaît la fameuse description du Palais du Sommeil, dans Ovide :

« *Est prope Cimmerios longo spelunca recessu,*
« *Mons cavus. ignavi domus et penetralia somni.* »

— « Dans le pays des Cimériens est une vaste caverne où « les rayons du soleil ne pénètrent jamais, montagne creuse, « demeure de l'oisiveté et asile inviolable du sommeil [2]. »

Strabon accuse Homère d'être l'auteur de la réputation infernale faite aux Cimériens par toute l'antiquité :

— « Homère, dit-il, connaissait le Bosphore cimérien et, « naturellement, les Cimériens eux-mêmes... ; et ce qui le « prouve c'est qu'il a fait allusion à la nature brumeuse du « climat de leur pays. C'en fut assez pour que, par une li- « cence heureuse et pour les besoins de la fable..., il trans- « portât ce peuple dans une contrée ténébreuse, au sein même « de l'Enfer [3]. »

Supposons que tel fut le cas. Si Homère avait pu prévoir alors les effets de son influence, et son pouvoir sur les peuples qui réciteraient ses vers, il ne se serait pas permis un jeu qui ressemble à une indigne détraction. Il avait mis par jeu « et « pour les besoins de la fable » les Cimériens en enfer. Ils y demeurèrent dans toute l'antiquité. On n'épargna point aux infortunés descendants de Gomer les épithètes d'Ombres, d'Infernaux, de Ténébreux, de Fils de Pluton, c'est-à-dire de

(1) *De Superstitione*, t. I, *de Opera mor.*, p. 382.
(2) *Métamorphoses*, liv. XI, fab. IX.
(3) *Géogr.*, liv. I, ch. I, 9-10.

Démons ; puisque *Xeimépios* revêt toutes ces acceptions, vu qu'il dérive des mots *kamar* ou *kimmer*, noircir, brûler, d'où provient *kimrire*, obscurité, ténèbres [1].

D'autres poètes surenchérissant encore, transportèrent en Cimérie l'entrée du Tartare, le noir Phlégéthon, le royaume de Pluton et de Proserpine. Eschyle plaça chez eux ses Hommes-Chiens ou Cynocéphales ; Hérodote, ses Arismaspes ou Cyclopes et ses Amazones ou Femmes-Guerrières.

Les malheureux finirent par y croire. Longtemps après, en Gaule même, les Cimbres ou Cimériens danubiens se prétendaient encore voués aux divinités infernales et être sortis de l'enfer. Ils adoraient *Dix*, dieu de l'Érèbe, dont le symbole était un javelot fiché en terre. C'était le dieu de la mort et des batailles.

On croirait, sur ma foi, entendre les Dènè de l'Amérique hyperboréenne raconter leur légende bizarre des *Béonixon-Gottinè* ou Gens de la Nuit, Ombres, peuple des ténèbres, êtres fantastiques demi-hommes, demi-chiens, voués à une nuit sempiternelle et adonnés à la sodomie.

Il y eut pourtant une origine réelle à ces bilevesées poétiques. Je ne puis accuser Homère d'en avoir été le créateur et le propagateur. La réputation des Cimériens était certainement faite avant lui. Il n'en fut que le chantre. Éphore dit, en effet, que les Cimériens étaient troglodytes, qu'ils affectaient de vivre en des lieux ténébreux, dans les entrailles de la terre, qu'ils habitaient dans des cavernes naturelles ou dans des grottes artificielles qu'ils se creusaient dans le flanc des montagnes et des rochers, et qu'ils nommaient *argel*, *argyl*, *argillæ*, c'est-à-dire lieux couverts, abris.

(1) Bochart, *Chan.*, p. 654, cité par l'*Ethnog. gaul.*, t. IV, p. 27 et suiv.

Nos vénérables archéologues préhistoriques voient donc qu'il n'est pas nécessaire de remonter à 200.000 ans, ni même à 15.000, pour retrouver les *Habitants des Cavernes* et les Cyclopes ou Troglodytes de l'âge de la pierre. Les Cimériens ou Ombres nous les montrent de partout, en Europe, moins de 2000 ans avant Jésus-Christ, et Strabon enseigne que, de son temps, il se trouvait encore sur le versant méridional du Caucase « quelques peuplades qui, à cause du froid, en étaient « réduites à n'habiter que des espèces de terriers, comme les « Troglodytes [1]. »

C'est aussi au froid que Festus attribue les habitations souterraines des Cimériens de la Campanie [2].

Le même géographe dit que, dans le Caucase, non seulement les Albains, qui étaient des Celtes ou Cimériens, mais encore les Ibères, les Colches et les peuples araméens qui appartenaient à d'autres souches humaines, étaient tous des habitants des cavernes.

Partout ou les peuples cimériens c'est-à-dire gomériens fondèrent des colonies, on a remarqué les mêmes habitations souterraines. Moreau de Jonnès parle de villes entièrement composées de ces mêmes antres, qui se trouveraient dans les escarpements du Caucase. Un voyageur moderne qui fut en même temps un de nos plus grands littérateurs, Alexandre Dumas père, parle ainsi des grottes artificielles du Caucase, que l'on remarque en Arménie entre Tiflis et Vladikawkas :

— « La seule chose remarquable, dans cette première partie de la route, c'est, à une hauteur où aucun escalier ne conduit, où aucune échelle ne peut atteindre, une multitude d'exca-

(1) *Géogr.*, liv. XI, ch. V, 7.
(2) *De signif. verb.*, lib. III, p. 72.

vations dont l'entrée présente toujours une forme carrée.

« Ces cavernes, je l'avoue, excitaient vivement ma curiosité... Sont-elles creusées de main d'homme ou par la nature ?

« Pour être creusées par la nature, elles sont évidemment trop régulières... Ce qui est plus probable, c'est que ces cavernes sont les habitations des premières races d'hommes qui ont habité le Caucase. S'il en est ainsi, inclinons-nous avec respect devant ces vénérables restes de l'architecture primitive.

« En Perse et particulièrement à Yézid, près de Téhéran, on trouve dans la montagne des cavernes exactement pareilles à celles que nous avions devant les yeux, et que les gens du pays regardent comme les tombeaux des sectateurs de Zoroastre[1]. »

Près d'Inkermann, en Crimée, ancien pays des Cimériens et patrie primitive des descendants d'Aschanaz, on voit encore de ces grottes artificielles en grand nombre. La tradition affirme qu'elles servirent d'habitations aux Cimériens[2].

En Troade, au-delà des bouches de l'Œsèpus, Hécatée plaçait une ville nommée *Argyria* que l'on attribuait aux Amazones, aux Trères et aux Cimériens. Son nom indique qu'elle se composait de demeures souterraines[3]. Francois Lenormant en dit autant de la ville de Our en Chaldée, construite par Nemrod. On sait aussi que la ville de Pétra, dans l'Arabie heureuse, se trouve dans les mêmes conditions. Au reste, les peuples chananéens de la vallée du Jourdain, les Syriens du Liban, les Éthiopiens de la mer Rouge et même les Hébreux du Thabor et de l'Hermon, participèrent anciennement à la vie des Troglodytes. La Sainte-Écriture abonde en citations qui ont trait à ces primitives demeures souterraines de l'huma-

(1) *Le Caucase*, t. III, ch. V, pp. 62-64.
(2) *Ethnogénie caucasienne*, p. 27.
(3) *Géogr. de Strabon*, liv. XII, ch. III, 22 ; XIII, ch. I, 45.

nité et que les archéologues préhistoriques ignorent encore.

En vérité, M. d'Arbois de Jubainville aurait pu facilement allonger le chapitre si court et si évasif qu'il a consacré aux *Hommes des Cavernes*. Pour ne parler ici que des seuls Cimériens ou Ombres, je dois faire observer que partout où nous trouverons des lieuxdits nommés *argel, argyl* ou leurs dérivés, nous serons autorisés à voir en eux des habitations des anciens Ombres ou habitants des cavernes.

Ainsi, d'après Strabon, il y avait en Macédoine, sur le golfe Strymonique, une ville nommée *Argylus* et un peuple d'*Argéades* ou habitants des cavernes, qui soumit les Édons et les Sithons, peuples qui me paraissent avoir été les primitifs Éduens et Suédois, comme les Argéades étaient des Ombres. Effectivement, un peu plus loin, dans l'Épire, on remarquait le cap *Chimerium*, le port *Comara*, le fleuve Achéron et le lac Achérusien d'où ce cours d'eau sortait, indices infernaux non équivoques du peuple cimérien [1].

C'est que les Ombres ou Cimériens occidentaux avaient passé par la Grèce depuis leur départ de la *Kiméria* caucasique, l'an 2200 A. D.. Homère plaçait en Thessalie, chez les Pélasges, une ville d'*Argissa*, et nous retrouvons dans l'Épire, vers la mer d'Ionie et le détroit d'Otrante, la ville d'*Argyro-Kastro*, qui indique un autre habitat ombrien. Aussi l'Italie devait-elle s'appeler un jour *Argessa* en souvenir de la ville d'Argissa, et ce nom, le plus ancien que la péninsule ait porté, n'a pu lui être donné que par les Pélasges ombriens.

D'après Strabon encore, la ville de Cœré, en Étrurie, se nommait auparavant *Agylla*, et les Cœretani ou Cérétans, *Agylléens* [2]. C'était donc une tribu ombrienne qui était demeurée en-

(1) *Géogr.*, liv. VII, ch. VII, fragments, 12, 36; ch. VII, 5 et 6.
(2) *Géogr.*, liv. T, ch. II, 3.

clavée dans le territoire conquis par les Tyrrhènes sur les Ombres.

Mais c'est surtout en Campanie, au dire d'Éphore, que l'on trouvait une plus grande quantité d'*argilles*, souterrains, chemins couverts et galeries de communication, qui se prolongeaient sous la montagne, autour du lac Aornos ou Averne. Ce lac était un gouffre situé dans des rochers, entre Misène et Pouzzoles, autour duquel se forma un autre lac Achérusien d'où s'exhalaient, dit Virgile, des vapeurs méphitiques. *Aornos* signifie bouillir sur le feu, parce que les terrains environnants étaient volcaniques, et que sous eux fermentaient des matières ignées. Diodore de Sicile l'appelle *Apyston* c'est-à-dire sans fond. Enfin on l'appelait aussi *Avernis*, ou descente des oiseaux, parce que les volatiles qui passaient au-dessus y tombaient asphyxiés par les vapeurs sulfureuses qui s'en exhalaient. Les poètes en avaient fait un *Plutonium* ou entrée des Enfers, rendez-vous des Ombres ou Mânes et aussi des oiseaux. « *Facilis*, chantait Virgile, *descensus Avernis*. »

Nous avons vu, page 71, ce qu'en pensait Silius Italicus. La conviction de ce poète était que les Ombres ou Cimériens de la Campanie habitaient réellement un pays infernal. Voici la sombre peinture qu'il en fait :

« ..... *Tum sulfure et igni*
« *Semper anhelantes, coctoque bitumine campos*
« *Ostentant : tellus atro exundante vapore*
« *Suspirans, ustisque diu calefacta medullis,*
« *Æstuat, et Stygios exhalat in aëra flatus.* [1] »

Les Cimériens d'Italie ou Ombres avaient fondé en ces lieux lugubres la ville de Cymé ou Cumes, qu'ils avaient

(1) *De Bell. punic. sec.*, lib. XII. v. 133.

d'abord appelée *Cymbarionis*. Strabon dit que c'était la plus ancienne ville d'Italie, et Duncker ajoute que les Cuméens furent des Pélasges[1]. Évidemment, puisque c'étaient des Cimériens, des Ombres. Toutes les nations sorties immédiatement des Noachides ont pu et ont dû s'intituler Pélasges.

Les Cimériens auxquels remontaient Cumes, son fameux oracle, son plutonium et sa sybille, étaient tenus, en vertu d'une coutume traditionnelle, de ne jamais voir le soleil et de ne quitter leurs *argylles* que la nuit. De là ce vers du poète :

« Jamais de ses rayons Phébus ne les éclaire[2]. »

Le premier nom des Auronces, nouvelle confédération des Osques ou Ausones, fut *Argyrusiens* ou habitants des cavernes. Cette particularité est capitale, parce qu'elle empêche de faire des Osques des hommes de la même tribu que les Opiques ou Latins. Les Osques étaient réellement des Ombres méridionaux, comme l'enseigne M. de Jubainville. Par là se trouve encore une fois démontrée l'identité des Ombres et des Cimériens.

Entre l'an 1831 et l'an 1823 A. D., le Cimérien Ogygès, fils de Neptune ou Poséïdon, c'est-à-dire un Noachide ou Pélasge, régna dans l'Attique, auprès du lac Kopaïs. Mais une inondation et un débordement dudit lac en avait chassé les Cimériens, qui, sans doute, passèrent dans l'Illyrie, puis en Italie, où dès l'an 1912 ils s'étaient implantés. C'était peu après la conflagration de la Pentapole de Palestine.

D'autres, ou peut-être même une colonie de ces mêmes Cimériens grecs ou latins, allèrent se fixer au sud de la pres-

(1) *Geschichte des Alterthums*, 1881, t. V, p. 485 ; dans M. de Jubainville. *Les prem. hab.*, etc., t. I, p. 111.

(2) *Géogr.*, liv. V, ch. IV, 4-7 ; Virgile, *Enéide*; liv. VI, vers. 242.

qu'île ibérique, aux colonnes d'Hercule, où Homère les savait déjà établis de son temps. Là se trouvait le mont *Argyrus*, dans lequel le Guadalquivir, appelé alors Bœtis, prenait sa source; puis l'Érèbe, les Champs-Élyséens, le fleuve Léthée ou d'Oubli, et le royaume de Rhadamanthe, juge des Ombres des morts. Il s'y trouvait aussi des demeures souterraines ou *argylles*.

Sont-ce ces Ombres espagnols qui firent la conquête de la presqu'île ibérique, 700 ans A. D., d'après M. de Jubainville, ou bien fut-ce des Ombres arrivés d'Italie ? C'est ce qu'il m'est impossible de préciser. Je constate seulement la présence d'une ville d'*Argelès*-sur-mer au pied du versant septentrional des Pyrénées-Orientales, dans l'ancien royaume d'Éluzyon, et une seconde *Argelès* dans le Bigorre. Elles nous suffisent pour conclure que des Ombres vécurent dans ces deux localités, bien que l'Histoire n'en fasse aucune mention, à ma connaissance.

Cependant, Aristote, dans ses *Merveilles*, et Étienne de Byzance, dans ses *Ethniques*, font mention des Cimériens de la Celtique occidentale, qu'ils nomment *Germara* (pour Gomara), peuple, disent-ils, qui ne voit jamais le jour[1]. Je suis donc autorisé à voir dans ces deux villes des cités ombriennes, et dans les Campani et les Ausci ou Auscitani de l'Aquitaine, des Ombres-Osques immigrés de la Campanie.

Il n'y a pas jusqu'à la Grande-Bretagne qui n'ait reçu la visite de ces Cimériens. On peut même dire que ce sont surtout les pays du nord qui en reçurent le plus fort contingent, au dire de Plutarque et de Diodore. Ce sont pourtant les pays

(1) Edm. Cougny. *Gallicon. Extraits des auteurs grecs*, Paris, 1878, t. I, p. 365.

où les Ombres firent le moins de bruit, à moins que les Cumbriens ou Cambriens, c'est-à-dire les Cimbres, ne fussent le même peuple que les Umbri ou Umbriens du midi de l'Europe ; ce que je crois et admets sans hésiter.

Mais, pour ne parler ici que des Ombres, nous en trouvons, ai-je dit, des traces dans la *North-umbria* ou Ombrie septentrionale, sise dans la province de Galles, ainsi que dans le *North-umber-land* ou Terre des Ombres du nord, en Écosse. Le comté d'*Argyle* y a perpétué jusqu'à nos jours le souvenir de ces habitants des cavernes réputés préhistoriques.

L'historien Sadler retrouve deux tribus d'*Ombres* parmi les peuplades bretonnes d'Albion : les *Deïri*, qui habitaient dans le Lancaster, le York, le Westmoreland, le Cumberland et le Durham ; et les *Berniciani*, qui occupaient le Northumberland entre la Tweed et le Frith de Forth [1].

Argillos ou *argilos*, dit le jeune et regretté Dr Georges Lévêque, signifiait en grec terre glaise, argile ; et *argilla* était une habitation souterraine, en langue latine ; sans doute parce que ces cavernes artificielles se pratiquaient d'ordinaire dans les sols gras, argileux, marneux ou crayeux. Puis ensuite *argilla* s'écrivit avec un *m*, *margylla*, et l'on en fit un diminutif de *marga*, marle, marne, argile. De là les mots Camargue (*campus margæ*, champ d'argile), la contrée environnante n'étant composée que d'un sol rouge et argileux ; Aumale, Albemarle, (*alba marla*, argile blanche), et autres semblables [2].

Auprès du Bosphore cimérien lui-même, dans la mer Noire, il existait, dans l'antiquité, au dire de Strabon, un gouffre que l'on considérait comme un *Plutonium* ou orifice des Enfers.

(1) *History of England*, 1836,

(2) *Recherches sur l'origine des Gaulois*, p. 118 et suiv.

La superstition des Grecs ou les croyances traditionnelles des Cimériens avaient placé en ces lieux le Phlégéthon ou Cocyte et ses noires grenouilles, auxquels dès le temps de Juvénal les enfants eux-mêmes ne croyaient plus, à l'exception de ceux qui sortaient à peine des langes :

« *Esse aliquos manes, et subterranea regna,*
« *Et Contum, et Stygio ranas in gurgite nigras,*
« *Nec pueri credunt, nisi qui nondum ære lavantur* [1]. »

Le petit royaume pontique des Cimériens ou Ombres était donc, dans la croyance populaire, celui des Ombres ou Mânes, de la mort et de l'enfer. Aussi ce peuple appliquait-il au Palus Mœotis ou mer d'Azow le nom de *Môri Marusan* ou mer Morte.

Mais où trouver l'origine de cette persuasion des Ombres ? L'existence du gouffre ou plutonium du Bosphore cimérien suffit-il pour la justifier au point de vue historique ? Je ne le pense pas, du moment qu'il existait quelque part, dans l'Asie-Mineure, une autre mer Morte dont la formation remonte à l'an 1910 A. D., et même à l'an 2002, d'après la chronologie des Samaritains [2].

Leur habitat primitif sur un territoire volcanique, soumis à des commotions souterraines, répandant des flammes, de la fumée et des gaz méphytiques, telle semble être la cause pour laquelle les Gomériens appelés Ombres se considéraient comme des larves de démons issues de Pluton et vouées aux Enfers dès leur naissance. C'est poussés par cette conviction déplorable qui hante et possède leur esprit, que les Cimériens

(1) *Satyre*, II, v. 149.
(2) Abbé Lenglet du Fresnoy. *Tablettes chronologiques*, t. I. p. 274.

recherchent les lieux qui peuvent justifier leurs croyances en répandant la terreur de leur nom. « Les observations des voya-« geurs modernes, dit M. de Belloguet, ont prouvé que le sol « de la partie la plus orientale de la Crimée et de l'île de Ta-« man n'était pas moins volcanique que celui de la Phrygie [1]. » Inutile de faire remarquer qu'il en était de même du sol de la Campanie qui avoisinait Cumes et le golfe d'Averne.

C'est Philémon, poète grec, auteur de la *Comédie des Mœurs* et qui florissait au IIIe siècle A. D., qui, le premier, rapporte cette raison d'une telle persuasion erronée. Il dit que les Cimériens vinrent de la mer Morte, *Môri Marusan*, et qu'au-delà du promontoire Rubeas ou rouge, ils donnaient à cette mer le nom de mer de Chronos ou de Saturne.

Pline et Macrobe appliquent cette étrange donnée au Palus-Mœotis ou mer Putride ; mais la raison qu'ils en donnent, à savoir que cette dénomination est cimbrique et que les Scythes faisaient usage de la langue cimbrique, ne me paraît nullement victorieuse, précisément parce que les Cimériens n'étaient pas des Scythes c'est-à-dire des descendants de Magog, mais bien des Gomériens, fils de Gomer.

— « *Môr Marusa*, dit Macrobe, *vox verè cimbrica, nam Scy-« thæ quibus cimbria lingua fuit vernacula hanc vocem habue-« runt* [2]. »

Langue cimbrique ne signifie pas autre chose que langue cimérienne. Ce témoignage confesse l'identité des Cimbres de l'époque romaine et des Cimériens qui l'avaient précédée. Laissons de côté les Scythes, dont il n'est pas question dans ce chapitre. Seulement, lorsque, plus tard, nous rencontrerons,

(1) *Ethnog. gaul.*, t. IV, p. 28.
(2) *Orig. gaul.*, p. 76-77.

sous le septentrion, des Cimbres donner à la mer qui baigne leur nouveau domaine les noms de *Mŏr Marwis*, *Muyr Crown*, et les Trères, celui de mer de *Marmara* à la Propontide, nous aurons l'assurance que ce sont bien des descendants des anciens Cimériens, puisque toutes ces dénominations signifient *mer Morte*.

La Tour d'Auvergne admettait entièrement cette donnée géographique. A ses yeux, le berceau originaire des Cimériens était les environs de la mer d'*Azow*.

Festus Avienus l'avait reconnu avant lui, quand il chantait, en parlant du Palus-Méotide, que les Scythes appelaient la mère du Pont-Euxin :

« *Cimmerio prolapsa sinu ; nam Bosphorus illic*
« *Cimmerius fauces aperit : circumque superque*
« *Cimmerii, gens dura, colunt....* »

«..... C'est du golfe cimérien qu'il tire ses eaux, car le Bos-« phore cimérien ouvre cette mer, et la race dure des Cimé-« riens habite tout autour [1]. »

Plus loin il les appelle *Camari*, un nom qui se rapproche davantage de celui de Gomer :

« ..... *Tenet æquora campi*
« *Gens Camaritarum....* [2] »

Mais Plutarque nous a appris que cette mer ne fut primitivement que la limite septentrionale de la Celtique caucasienne qu'habitaient les Cimériens, et que ce peuple s'étendait au sud jusqu'à l'Araxus, en Arménie. Il ne se retira vers le nord de la

(1) *Descrip. orb. terræ.* v. 248.
(2) *Ibidem.* v. 885.

mer d'Azow et de la mer Noire que sous la poussée des Scythes orientaux.

J'avoue donc que l'explication de Macrobe ne me satisfait pas ; parce qu'elle remet en question l'origine historique de la réputation infernale des Ombres.

Mais Macrobe, qui était chrétien, d'une érudition peu commune, et qui vivait entre l'an 395 et 435 de l'ère chrétienne, n'a pas dû ignorer la conflagration de la Pentapole du Jourdain, qui fut causée par l'embrâsement des puits de bitume de la vallée de Siddim, et par l'éruption volcanique qui s'en suivit. Elle détermina, par l'accumulation des eaux de ce fleuve dans ladite vallée changée en cratère, la formation du lac Asphaltite ou de Sirbon, la première et la plus antique *mer Morte* ou Putride.

Et, puisqu'il y avait en Asie-Mineure, dès l'an 2002 A. D., une *mer Morte* connue de toute l'antiquité ; puisque Posidonius et Strabon, eux-mêmes, constatent ce cataclysme volcanique et en décrivent les effets ; qu'ils donnent à Sodome une enceinte de 60 stades de circuit ; puisque à cette époque même l'agent igné n'était pas encore éteint dans le lac Asphaltite ; que « périodiquement on voyait le bitume jaillir du plus profond « du lac, avec une forte ébullition qui rappelle tout à fait celle « de l'eau bouillante, » et qu'il formait en retombant un cône volcanique élevé, pendant que des vapeurs épaisses et une pluie de cendres et de suie se dégagaient du gouffre [1], n'est-il pas plus rationnel et conforme à l'Histoire, je vous le demande, d'accepter à la lettre le témoignage de Philémon, et de placer, autour du lac de Sirbon ou *mer Morte* de Palestine, des événements que l'antiquité païenne elle-même enregistra et accepta ; au lieu de les rapporter à la mer d'Azow ?

(1) *Géogr.*, liv. XVI, ch. II. 32, 34 et 42.

Le simple bon sens dit que oui.

— « On a constaté, dit encore le Géographe, beaucoup d'autres indices de l'action du feu sur le sol de cette contrée. Aux environs de Masada, par exemple, on montre en même temps que d'âpres rochers portant encore la trace du feu, des crevasses ou fissures, des amas de cendres, des gouttes de poix qui suintent de la surface polie des rochers, et jusqu'à des rivières dont les eaux semblent bouillir et répandent au loin une odeur méphitique, çà et là enfin des ruines d'habitations et de villages entiers. Or cette dernière circonstance permet d'ajouter foi à ce que les gens du pays racontent de treize villes qui auraient existé ici-même autour de Sodome, leur métropole. A la suite de secousses de tremblement de terre, d'éruptions de matières ignées et d'eaux chaudes bitumineuses et sulfureuses, le lac aurait, paraît-il, empiété sur les terres voisines, les rochers auraient été calcinés, et, des villes environnantes, les unes auraient été englouties, les autres se seraient vu abandonnées, tous ceux de leurs habitants qui avaient survécu s'étant enfuis au loin [1]. »

Du temps du Géographe grec, on connaissait encore le déversoir du lac de Sirbon ou mer Morte. Il se nommait *Ecregma*, et son embouchure en dégorgeait les eaux bitumeuses dans la mer Rouge, à Éziongaber, aujourd'hui Akaba. Mais elle fut obturée par les sables [2].

Maintenant, sans parler de la Troglodytique qui bordait la mer Rouge ou Érythrée, avec son île qui contenait le tombeau d'Érythréas [3], Strabon enseigne que la Syrie et la Judée étaient

(1) *Géogr. de Strabon*, liv. XVI, ch. II, 44.
(2) *Ibidem*, 32.
(3) *Ibidem*, ch. IV, 17 ; III, 5.

remplies de cavernes immenses qui servaient de refuges et de places d'armes aux brigands [1].

Mais ce que Strabon ne dit pas, parce qu'il l'ignorait, c'est qu'une des villes détruites par la conflagration portait le nom de l'ancêtre des Cimériens ou Ombres, *Gomorrhe*, et que cette dénomination indique qu'une colonie gomorienne était venue de bonne heure habiter la vallée des Bois, dont l'aspect enchanteur, dit la Genèse, rappelait le Paradis de Dieu.

C'est surtout sur cette donnée géographique et historique à la fois, que repose la force probante de mon observation. Tous les habitants de cette vallée ne périrent pas puisque sur 13 villes qui entouraient Sodome, leur métropole, Moïse n'en fait disparaître que cinq. Encore la cinquième, Bala, ne périt-elle qu'après les autres.

Un passage d'Ézéchiel en fait foi. Après avoir comparé Jérusalem à Sodome et à Samarie, toutes deux renversées avec leurs filles, à cause de leurs iniquités, le prophète ajoute : « Je « les rétablirai toutes deux en faisant revenir les captifs de So- « dome et de ses filles ;... votre sœur Sodome et ses filles re- « tourneront à leur ancien état ; Samarie et ses filles retourne- « ront aussi à leur ancien état [2]..... »

Il est donc naturel d'admettre qu'au jour de la conflagration les Gomorrhiens, fuyant ces lieux néfastes et devenus à jamais affreux et stériles, aient transporté, partout où ils durent aller cacher leur honte et leur infamie, le souvenir de la scène infernale dont ils avaient été témoins, et la réprobation qu'avait méritée leur conduite criminelle.

Il est certain que les villes dont l'éversion eut lieu l'an du

(1) *Géogr.* ch. II, 18-20.
(2) Ezéch. XVI, v. 46, 53 et 55.

monde 2107, 451 ans après le déluge, d'après la Chronologie d'Eusèbe, reconnaissaient cinq rois différents et devaient, par conséquent, appartenir à cinq peuples distincts. Ainsi donc, bien que l'on attribue généralement à des Amorrhéens la fondation de ces villes, on voit qu'il pouvait parfaitement se trouver des peuplades japhétiques et même sémites parmi ces enfants de Cham.

D'après Diodore de Sicile, les Cimériens étaient un peuple brave et courageux, mais féroce, cruel, anthropophage et adonné aux déréglements qui furent punis, à Sodome, par le feu du ciel. Ils immolaient à leur dieu de l'Enfer et de la Guerre des victimes humaines dont ils consultaient les entrailles et dévoraient ensuite la chair.

C'est précisément ce que le livre de la Sagesse dit des Amorrhéens de la mer Morte et des six autres nations chananéennes, qui avaient mérité pour ces forfaits la réprobation divine et humaine [1].

Après l'année 1910, ou 2002 suivant les Samaritains, ceux des *Gomorrhiens* qui échappèrent à l'éversion de la Pentapole durent se réfugier dans les autres colonies gomériennes et leur transmettre la relation de l'épouvantable catastrophe dont tant des leurs avaient été les victimes. Elle se répandit chez eux et y demeura dès lors à l'état de tradition nationale.

Telle me paraît être l'origine première du nom des Ombres ou peuple des Ténèbres. Mais on peut admettre qu'il y eut des Cimériens en bien d'autres localités, puisque Loëve-Veimars en place au Pont-Euxin ainsi qu'en Grèce dès l'an 2180 A. D.. L'abbé Lenglet ne mentionne que les Ombres, qu'il fait arriver en Italie l'an 1912, date que j'ai suivie fidèlement.

(1) Cap. XII, v. 4 et 5.

Je constate avec satisfaction que Prichard enseigne que les *Cumbri* de Bretagne étaient le même peuple que les *Umbri* ou Ombres [1] ; et que Moreau de Jonnès croit que l'*Umbria* devait son nom aux *Cumbri* ou Cimbres [2]. Effectivement, il n'y a pas une grande différence entre *Umbri* et *Cumbri*, *Umbria* et *Cumbria*, *Ambras* et *Cambrians ;* mais il n'y en a pas beaucoup, non plus, entre *Cambridge* et *Cambodge*, *Kmr*, *Kimri* et *Kmer*. Alors qui nous garantit que l'ancienne civilisation kmer ne soit pas d'origine cimérienne ?

Cependant cette divergence dans les noms s'explique par métonomase. Dans toutes les langues des peuples anciens, les mots commençant par une voyelle sont précédés de la consonne K ou G, qui se change, en d'autres dialectes, en W, V ou P (le rhô grec). Puis, à ces consonnes initiales et plastiques, succède l'aspiré H, qui finit par tomber à son tour.

Il n'y aurait donc rien d'extraordinaire que les Cimériens qui envahirent l'Italie dès l'an 1912 A. D., par migrations périodiques, jusqu'à l'an 1400, s'appelassent *Kumbri*, comme ceux qui peuplèrent le nord de l'Europe. Puis que, plus tard, ce nom eût été modifié en *Humbri*, et finalement en *Umbri*, dans les siècles qui précédèrent immédiatement l'ère chrétienne. Puisque les écrivains qui ont parlé des Ombres datent de cette dernière époque, ils ont pu et dû ignorer ces modifications nominales.

Quoi qu'il en soit, le nom des Cimériens *Ombres* demeure, dans l'Histoire des peuples primitifs, comme l'équivalent d'*Hommes des Cavernes*, de Troglodytes européens, et de peuple des Ténèbres.

On ne doit faire aucun fondement de l'assertion de M. P. L. Lemière relative aux Sabins, peuplade ou tribu des Abori-

(1) *The eastern origin.*, etc., p. 149.
(2) *Ethnog. caucas.*, Paris, 1861, p. 75.

gènes, qu'il donne comme de véritables *Ombres*, ainsi que tous les peuples qui en étaient issus : Picentins, Samnites, Frentans, Hirpins, Marses, Marrucins, Pélignes, Vestins et jusqu'aux Herniques [1]. M. Lemière nous a tellement accoutumés à ses contradictions, malgré une érudition digne de servir un critique plus judicieux, qu'il devient rarement possible de s'y fier.

Effectivement, quelques pages auparavant, il a fait, des Herniques, des descendants des Pélasges, et il en a dit autant des peuples aborigènes que je viens d'énumérer [2]. Précédemment encore, il avait affirmé « que les Aborigènes étaient une fraction des Œnotriens [3] ; » et enfin, quelques lignes avant cela, il enseignait que lesdits Aborigènes n'avaient aucun droit à cette dénomination, puisque pour s'établir en Italie ils durent chasser les Ombres et les Sicules, et que l'on sait très bien qu'ils étaient des Grecs sortis de l'Achaïe [4], et issus des Lacédémoniens [5].

La conclusion que cet érudit tire de ce pathos est celle-ci : qu' « il est impossible de ne pas reconnaître que les Ombres, « les Sabins, les Picentins, les Samnites, etc., n'étaient, en réa« lité,..... que des membres de la grande famille pélasgique [6]. »

Après cela il n'y a plus qu'à tirer le rideau. Nous sommes parfaitement édifiés sur les origines des peuples latins, d'après M. Lemière.

Cimériens et Gomériens étant deux mots synonymes, tous

(1) *Etude sur les Celtes et les Gaulois*. Paris, 1881, p. 175.
(2) *Ibidem*, p. 141.
(3) *Ibidem*, p. 138.
(4) *Ibidem*, p. 137.
(5) *Ibidem*, p. 180.
(6) *Ibidem*, p. 180.

les peuples issus de Gomer on droit à être considérés comme des Cimériens. Ainsi donc, les descendants d'Aschanaz, de Riphat et de Thogorma, c'est-à-dire les Celtes, les Paphlagoniens et les Phrygiens, étaient tous des Cimériens. Cependant, après que les descendants de Gomer se furent divisés en nations, il n'en préexista pas moins un peuple de Cimériens ou Ombres, qui longtemps après prit le nom de Cimbres. De quel fils de Gomer descendait-il ? Il semblerait qu'il devait appartenir à la descendance d'Aschanaz, fils aîné de ce patriarche noachide; parce qu'il est naturel que ce soit le fils aîné qui transmette aux âges futurs le nom patronymique. Il me paraît donc que les Ombres, ayant seuls (avec les Cimbres) retenu le nom de Gomer, ils devraient jouir de la primauté parmi les peuples gomérites.

Eh bien, il n'en est rien. Les Arméniens, meilleurs juges que nous en cette affaire, affirment que les Cimériens descendaient de Thogorma, troisième fils de Gomor; et je dois m'incliner devant leur témoignage autorisé.

Il est donc prouvé que les Ombres n'appartenaient pas à la famille ascanienne ou celtique, mais bien à la famille phrygienne, bien que l'une et l'autre aient eu une souche commune et japhétique, qui est Gomor ou Gomer.

L'empire ombrien, en partie ruiné par les Étrusques ou Tyrrhènes, vers l'an 1100 A. D., prit fin l'an 587, sous les assauts des Gaulois de Bellovèse. En 509, il faisait partie du royaume d'Albe, et s'engloutissait dans l'empire romain.

CHAPITRE II

DES ASCANIENS-ŒNOTRIENS

(1896 A. D.)

J'ai dit, page 47, que Denys d'Halicarnasse fait venir en Italie les Œnotriens et les Peucétiens dix-sept générations de trente années chacune avant la guerre de Troie, ce qui reporte cette invasion ou plutôt cette immigration à l'an 1728 A. D.. Pour être plus conciliant vis-à-vis des archéologues préhistoriques, auxquels il faut des centaines de mille ans pour expliquer le moindre progrès de l'humanité avant l'ère chétienne, — ce en quoi ils honorent très fort celle-ci, soit dit en passant, — je m'en tiens aux calculs de Larcher, et adopte l'an 1896. A. D.

D'ailleurs, en me déterminant pour cette date, je me trouve d'accord avec Amédée Thierry, qui, d'après l'historien Thucydide, fait arriver les Ligures-Sicèles en Italie vers l'an 1600, d'où ils furent repoussés par les Opiques. Il fallait donc que ce dernier peuple, qui, comme nous le verrons dans le cours de ce chapitre, appartenait à la famille ombrienne, fût possesseur d'une partie du sol italien avant les Ligures.

— « En histoire, les autorités sont des faits [1], » a dit le savant Dr J. Pinkerton, et c'est sur ces faits que nous devons

(1) *Recherches sur l'origine des Scythes*, p. 161.

asseoir nos jugements par induction ; parce que nous n'avons pas d'autres preuves, en faveur d'événements aussi reculés, que ceux qui nous occupent dans ces pages. Mais les autorités qui les constituent, à moins qu'elles ne soient contredites par d'autres témoignages de même poids et valeur, sont irréfragables, sans quoi nous détruirions gratuitement l'un des plus grands motifs de certitude, qui est l'*autorité*. Or l'Ethnogénie comme l'Histoire et la Théologie, n'est ni une science expérimentale, ni une science de raisonnement ; c'est une science d'autorité et d'induction.

Voyons donc comment le chapitre que j'ouvre ici sera justifié par les écrivains de l'antiquité.

— « Gomer, fils aîné du patriarche Japhet, dit l'historien « juif Flavius Josèphe, eut trois fils : *Aschanaz*, qui donna son « nom aux *Aschanasiens*, que les Grecs nomment Théginiens ; « Riphat ... ; et Thigramme..... [1] »

Josèphe écrivit son histoire des Juifs en grec et il y nomme le fils aîné de Gomor, Gomer ou Gomarès, *Aschanazos*. Mais il est patent que c'est l'*Aschanaz* des soixante-douze interprètes, et l'*Ascenez* de la Vulgate.

D'après la Bible, il exista de toute antiquité, en Asie-Mineure, un peuple d'*Ascaniens* ou *Aschénasiens*, c'est-à-dire les Incendiés ou les Incendiaires, du mot hébreu אש, *asch*, qui veut dire *feu*, et du tudesque *ashes*, cendres. Le prophète Jérémie, qui mourut en l'an 584 A. D., en fait foi. Prédisant la ruine de Babylone, qui arriva en 538, il désigne les Ascaniens, personnifiés par leur ancêtre *Ascenez*, comme l'un des peuples qui devait renverser cette cité corrompue et corruptrice.

(1) *Antiq. judaïc.*, liv. I, ch. VI, 1.

— « *Annuntiate contrà illam*, dit-il, *regibus Ararat, Menni* « *et Ascenez*. [1] »

Eu égard à cette association, l'*Ascanie* devait se trouver non loin des royaumes d'Arménie et de Médie, que représentent les rois d'Ararat et de Menni. Du temps de Kyros, ils s'étendaient à l'ouest jusqu'à l'Halys. Il y eut même une dynastie médique, celle d'Arsacès, Arsicas ou Oartes, devenu roi des Mèdes et des Perses sous le nom d'Artaxercès II Mnémon (405 ans A.D.), qui porta le nom d'*Aschkanian* dans tout l'Orient. Ce dynaste était donc ascanien et non pas mède. Il était encore moins perse, puisque les Perses étaient des sémites issus d'Élim fils aîné de Sem [2].

Le géographe Strabon parle longuement et avec beaucoup de critique du royaume d'*Ascanie*. Il prouve même que du temps d'Homère il en existait trois du même nom : une *Ascanie* européenne, dont parlait Apollodore d'après Xanthos de Lydie, et qui se trouvait sur la rive gauche du Pont-Euxin, c'est-à-dire en Thrace. Puis une autre *Ascanie* dite de Phrygie, antérieure à la première, et qui se trouvait en Asie mineure, sur la rive droite ou méridionale de la même mer et sur les bords du fleuve Sangarius.

Il prouve cette proposition en observant que ce n'est que dans cette *Ascanie* asiatique que se trouvait le lac *Ascanius*, le fleuve de même nom, ainsi que la ville d'*Ascania* dont Homère fait mention :

— « Phorcys et *Ascanius* semblables aux dieux, marchaient « à la tête des Phrygiens, venus avec eux de la lointaine *As-* « *canie* [3] ; » et non dans l'Ascanie de Xanthos, fille et colonie

(1) Jérémie, LI, 27.
(2) *Antiq. judaïc.*, liv. I, ch. VI, 20.
(3) *Iliade* II, V, 862.

de la première, bien que des Phrygiens en fussent ensuite retournés en Asie, sous la conduite de Scamandrus, après la guerre de Troie [1].

A ces données géographiques, Strabon aurait pu également ajouter le golfe *Ascanien*, dans la Propontide, qui recevait les eaux du fleuve *Ascanius*.

Comme seconde preuve, il cite ce vers d'Euphorion :

— « Près des eaux de l'*Ascanius*, de l'Ascanius mysien. » Or on sait que la Mysie était située au sud de la Propontide, entre le Sangarius, à l'est, et la mer Égée, à l'ouest.

Il cite aussi ce passage d'Alexandre l'Étolien :

— « Et les riverains de l'*Ascanius*, voisins du lac d'*Ascanie*, « chez qui vivait Dolion [2]... »

Dans un autre endroit, Strabon décrit minutieusement ces contrées de l'Asie-Mineure. Il dit que « la Phrygie Épictète ou Petite-Phrygie, qui entoure la Mysie du côté de l'intérieur, sans avoir aucune communication avec la mer, s'étend jusqu'à l'extrémité orientale du lac *Ascanien*, et représente en même temps l'extrême et lointaine *Ascania* d'Homère, dans laquelle Priam vint se mêler aux Phrygiens et combattre avec eux ; car, continue le Géographe, il y avait jadis tout une contrée qui portait le même nom que le lac ; seulement cette contrée se divisait en deux parties : l'*Ascanie phrygienne* et l'*Ascanie mysienne*.

La première était, naturellement, la plus éloignée par rapport à la Troade, et c'est à elle, suivant toute apparence, qu'il faut appliquer ce passage d'Homère :

— « Môrys, à son tour, et avec lui le divin *Ascanius*, gui-

(1) *Géogr.*, liv. XIV, ch. V, 29.
(2) *Ibidem.*

« daient au combat les bataillons qu'ils avaient amenés de la « *lointaine Ascanie ;* [1] » le poète ayant donné à entendre par ces mots qu'il existait une autre Ascanie plus rapprochée, à savoir l'*Ascanie mysienne*, correspondante au canton actuel (du temps de Strabon) de Nicée (Isnik) [2]. »

Le lac *Ascanius* de Mysie était donc situé dans les montagnes qui s'étendent au nord de Thyatire, et donnait naissance au fleuve de même nom, qui se jetait dans le golfe d'Ascanie, entre Brussa (Brousse) et Cyzique.

Mais le lac *Ascanius* de Phrygie, de la lointaine et ancienne Ascanie d'Homère, mère de l'Ascanie mysienne et de l'Ascanie thracique, était situé dans le pays qui devint plus tard la Galatie. Ce devait être le grand lac Tatta, aujourd'hui Touz-Ghieul ; et la ville d'*Ascania* devait être Aksérai, l'ancienne Archélaüs. Effectivement, *Aksérai*, corruption par méthathèse d'Askéraï, Askénaï, Askénez, peut seule se rapprocher du nom d'*Aschkénez* d'où issut la dynastie arsacide des *Aschkanians*.

On voit que cette lointaine Ascanie confinait à la Médie, dont la séparait seul le fleuve Halys. Il suffisait de franchir le Taurus pour passer de cette Ascanie dans l'Arménie, représentée dans la prophétie de Jérémie par Ararat, qui est le nom de son principal massif montagneux.

A la vérité, M. Félix Robiou n'est pas de mon sentiment. Il donne au lac Ascanius de Phrygie des proportions beaucoup moindres que celles du lac Tatta, et le place dans le midi de la Phrygie, en pleines montagnes du Taurus, à l'est de Colosses et au sud d'Apamée. C'est le lac Chardak actuel, d'où le Lycus

(1) *Iliade*, II, v. 862.
(2) *Géogr.*, liv. XIV, ch. V, 29.

semble sortir. Néanmoins la conséquence du raisonnement de Strabon demeure à peu près la même.

Je ne comprends donc pas comment le baron de Belloguet a pu se cabrer devant le texte de Jérémie cité plus haut, comme si la science géographique du prophète de Juda se fût trouvée en défaut. « Le royaume d'*Ascénez*, dit cet ethnogéniste distingué, n'est certainement pas l'Ascanie bithynienne, située à l'extrémité occidentale de l'Asie-Mineure,... et avec laquelle les Mèdes n'eurent jamais aucun rapport [1]. »

D'accord. Mais c'était l'Ascanie phrygienne, située à l'orient de l'Asie-Mineure, et limitrophe de la Cappadoce et de la Médie. Et alors on conçoit qu'elle ait pu donner aux Mèdes une de leurs dynasties.

Voilà donc une question apurée et l'*Ascanie* de Jérémie et d'Homère retrouvée. Elle était bien antérieure à l'Ascanie mysienne, riveraine de la mer Égée et de la Propontide, qui renfermait la Dardanie ou Troade et la ville de Troie. Ascagne, fils d'Enée, n'en portait le nom que parce qu'il était lui-même ascanien, c'est-à-dire celte, et destiné à devenir un jour, — s'il l'eût plu au destin, — roi d'Ascanie.

Effectivement, Görres rapporte les Celtes ou montagnards à *Aschenaz*. Avant lui, Poinsinet de Sivry l'avait enseigné [2], et MM. Moreau de Jonnès et Roget de Belloguet [3] en disent tout autant.

L'Ascanie de Phrygie n'eut pas que l'Ascanie mysienne et celle de Thrace pour filles. On lui reconnaît encore pour ses rejetons les *Ascalani* d'Italie ou Picentins, qui habitaient

(1) *Ethnog. gaul.*, t. IV, pp. 13-22.
(2) *Origine des premières sociétés*, pp. 108 et 131.
(3) *Ethnog. caucas.*, p. 45 ; et *Ethnog. gaul.*, t. IV, p. 33.

la ville d'Asculum[1]; les *Ascalani* de Palestine[2], les *Ascantici* et les *Ascomarci* de la Sarmatie, les habitants d'*Ascalingium*, d'*Ascaucalis* et d'*Asciburgium*, en Germanie; ceux d'*Ascura* en Arménie et du fleuve *Ascurus*, en Colchide, etc.[3].

L'*Ascanie* italienne fut le domaine des Œnotriens, des Peucétiens, des Autochthones et des Aborigènes, *Asculum Picenum*, espèce de forteresse entourée de montagnes impraticables pour une armée, fut la principale commune des *Ascalani* picentins sortis de la Sabine[4], et élément celtique par excellence de l'Italie.

D'après les calculs de Larcher, ces Gomériens sortirent de l'Ascanie thracique, l'an 1896 A.D., sous la conduite de Pelasgos (le Banni), fils de Phoronée, et se transportèrent au centre de la presqu'île de Morée, en Grèce, qui en prit le nom de *Pelasgia*. Acusilas, Éphore, Antiochus de Syracuse et Denys d'Halicarnasse disent qu'il fut le premier roi de l'Arcadie ou terre d'Argos[5]. Eschyle en témoigne également[6].

De là, Pelasgos passa en Thessalie, et Lycaon (le Loup), son fils, devint roi d'Arcadie[7]. Ce séjour valut auxdits Pélasges le surnom d'Arcadiens. Bien que Thucydide rapporte que les habitants de l'Arcadie vivaient dans l'âge d'or, sans connaître les troubles politiques ni la nécessité des transmigrations, vers l'an 1837 A. D., d'après Larcher, ou l'an 1710 d'après Lenglet du Fresnoy et Loève-Veimars, Œnotros et Peukétios, tous deux fils de Lycaon, chassés de l'Arcadie par les vexations des Lapi-

(1) Strabon. *Géogr.*, liv. V, ch. IV, 2.
(2) Diodore. *Hist. univers.*, liv. II, V.
(3) *Orig. des prem. sociétés*, p. 131.
(4) *Géogr.*, liv. V, ch. IV, 2.
(5) *Les prem. hab. de l'Europe*, t. I, pp. 105-107.
(6) *Les Suppliantes*, trad. Bouillet, 1865; pp. 217, 225 et 250
(7) Strabon. *Géogr.*, liv. V, ch. II, d'après Éphore et Hériode.

thes, construisirent une flotte et traversèrent la mer d'Ionie pour émigrer en Italie [1].

Peucetius se fixa sur la côte orientale de l'Italie, dans le Picenum. On en dit peu de chose. Lenglet n'en fait pas même mention.

Œnotrus passa par le détroit de Sicile et alla s'établir sur la côte occidentale de cette même presqu'île, qu'il appela *Œnotria*. Ce fut l'immigration occidentale la plus ancienne.

— « Je ne connais pas, dit Antiochus de Syracuse, de plus « ancien peuple en Italie que les Œnotriens [2]. »

On en a déjà dit autant des Ombres. On en dira autant des Aborigènes :

— « *Aborigènes*, dit Pompeïus Festus, *appellati sunt quod er-* « *rantes convenerint in agrum qui nunc est populi romani. Fuit* « *enim gens antiquissima Italiæ.* » — « On a appelé Aborigènes « les populations errantes qui se sont réunies sur le territoire « qui est aujourd'hui celui du peuple romain. Ce fut la plus « ancienne nation de l'Italie [3]. »

Pline, dit M. Lemière, comptait 53 peuplades aborigènes dans l'ancien Latium [4].

— « Tout d'abord, dit Strabon, l'Œnotrie fut toute renfermée dans la Lucanie et le Brutium, (la moderne Calabre et la Basilicate). Elle commençait au détroit de Messine et finissait à l'isthme large de 160 stades qui va du golfe napétin au golfe scyllétique [5].

(1) Denys d'Halicarnasse, liv. I, 11, 13.

(2) Denys d'Halicarnasse. *Hist. rom.*, liv. I, ch. IV.

(3) *De signif. verb.*, t. I, ch. I, p. 34.

(4) *Étude sur les Celtes et les Gaulois*, 1881, p. 138 ; Pline, III, 5.

(5) *Géogr.*, liv. VI, ch. I, 4 ; Antiochus de Syracuse, *Italiques*. I, 12 dans Denys d'Halic. *Hist. rom.*

Pausanias spécifie davantage. « Les Œnotriens, dit-il, sont « la plus ancienne colonie des Pélasges en Italie. Leur terri- « toire était adjacent à celui des Peucétiens, et ils se confon- « daient si bien qu'il était difficile de leur assigner des limi- « tes [1]. »

D'après Denys d'Halicarnasse, les Aborigènes étaient des Pélasges œnotriens venus en Italie du Péloponèse [2], et qui s'étaient emparés d'une partie de l'Ombrie, afin de se créer un territoire [3]. Ce texte dément l'opinion de MM. Le Déist de Botidoux, P. L. Lemière et d'Arbois de Jubainville, qui professent que Ligures et Sicules étaient des Aborigènes. Denys insiste même sur un sentiment contradictoire à celui-ci :

— « S'il y a des lecteurs, dit-il, d'un caractère à ne pas ad- « mettre à la hâte ce qui se dit sans examen sur des faits si « anciens, qu'ils ne se hâtent pas non plus de croire que les « Aborigènes étaient des Ligyes, des Ombriques ou autres « barbares [4]. »

Il traite même de fable l'opinion de ceux qui veulent voir des Ligures dans lesdits Aborigènes :

— «.... D'autres content cette fable qu'ils (les Aborigènes « d'Italie) étaient une colonie des Ligyes qui sont sur les limi- « tes des Ombriques. Les Ligyes, en effet, habitent en plusieurs « lieux de l'Italie ; ils possèdent même quelques cantons de la « Celtique. Mais quelle est leur véritable patrie, on « l'ignore [5]..... »

(1) Pausanias, VIII, 3.
(2) *Hist. rom.*, liv. I, 11, 13, 60, 89.
(3) *Ibidem*, liv. I. ch. V.
(4) E. Cougny. *Gallicon. Extraits des auteurs grecs*, t. II, pp. 460-461.
(5) *Gallicon.*, t. II, p. 458-9.

Raoul Rochette [1] et Niebuhr [2] admettent absolument que les Aborigènes étaient des Pélasges œnotriens, Görres et M. de Belloguet en les rapportant à *Aschanaz* ne contredisent nullement cette opinion. On dit même qu'Œnotrus aurait été le premier roi des Sabins, ce qu'était aussi Latinus à l'époque de la guerre de Troie.

L'Œnotrie s'étendit donc avec le temps dans la Campanie et le Latium, chez les Aborigènes, qui faisaient partie de la confédération œnotrienne [3]. Mais il se trouvait des étrangers parmi eux. Il y avait des *Caucones*, peuple venu de Kelaïssaï en Phrygie. Il s'y trouvait aussi des *Chônes* ou *Chaones*, *Chaoniens*, venus de l'Épire, où il y en avait encore du temps de Strabon. C'est pourquoi Antiochus Xénophane, prenant sans doute la partie pour le tout, appliquait à l'Italie le nom de *Xwon* (*Chônia*), qui signifie croupe montagneuse (*Dorsum*).

Malheureuse Italie, que de noms n'a-t-elle pas portés !

Les Aborigènes recherchaient les lieux élevés et fortifiés par la nature. D'après Sidonius, c'étaient eux qui avaient donné au mont Atlas le nom d'*Alpis* [4] ; et à la chaîne de l'Hœmus ou des Balkans, celui d'*Alpes*, d'après Jornandès [5] ; car, dit saint Isidore de Séville, les hautes montagnes s'appellent *Alpes*, dans la langue des Celtes [6]. Cet historien reconnaissait donc les Œnotriens et les Aborigènes pour celtes. Effectivement, ce fut aux Celtes italiotes que la chaîne des *Alpes* dut

(1) *Établissement*, t. I, p. 233.

(2) Niebuhr, t. I, p. 114.

(3) Denys d'Halicarnasse, liv. I, ch. V.

(4) *Carmen*, 2 et 9.

(5) *Hist. Goth.*, ch. XVIII : « *rursus* (*Cniva*) *trans Alpes in Mœsiam protur-* « *bavit* : »

(6) *Origines*, liv. XIV, ch. VIII, 18.

son nom, et l'historien Ausone ainsi qu'Orose appellent les Pyrénées elles-mêmes *Pyrœnei Alpes* [1].

Servius dit, dans son commentaire sur Virgile :

—« *Gallorum alti montes Alpes vocantur* ;» et de temps immémorial la plupart des habitants de la chaîne des Alpes ont exclusivement donné ce nom à leurs paturages les plus élevés [2].

D'après cette étymologie celtique, *alb*, dérivé de *al*, élevé, signifie donc simplement *montagne*. Mais, comme tous les sommets élevés étaient ordinairement couverts de neige, *alb* signifiait aussi *blanc*. C'est ce qu'enseigne Pompeïus Festus : « *Alpium* « *à candore nivium vocitatum* [3]. »

Varron donne pour premier roi aux Aborigènes de la Sabine *Sangus* ou *Sancus*, dont le nom me paraît être la racine du fleuve *Sangarius*, cours d'eau de l'Ascanie mysienne. C'était l'Hercule des Grecs, qu'il ne faut pas confondre avec Melkarth, l'Hercule tyrien. C'est pourquoi quelques auteurs ont identifié *Sangus* avec Œnotrus, chef de l'immigration arcadienne. Mais Le Deist de Botidoux n'admet pas cette analogie. Observant que *sanca*, en langue celtique, a le même sens que *pica*, qui signifie piquer, il croit plutôt que *Sancus* fut le même héros que *Picus*, et l'un et l'autre le même personnage que *Peucetius*, conducteur des Picentins ou Peucétiens.

Nous traiterons de ce dernier héros dans un chapitre distinct.

Denys d'Halicarnasse assigne à l'époque de la guerre de Troie la confédération de plusieurs des tribus aborigènes sous les ordres du roi de l'une d'elles, qu'il nomme Latinus [4].

(1) *Epître 34e* ; et Orose, liv. VII, 28.

(2) Festus. *De signif. verb.*, trad. Panckouke, t. II, p. 690, notes de Paul Diacre.

(3) *Ibidem*, t. I, pp. 9-10.

(4) *Hist. rom.*, liv. I, 45 ; II, 2.

Il ajoute qu'elles en prirent le nom. Les Latins étaient donc une confédération aborigène c'est-à-dire celtique et œnotrienne de l'Italie.

Strabon raconte le même fait à peu près dans les mêmes termes, seulement il ajoute que Latinus avait autour de lui une foule de petits peuples autonomes qui étaient ses ennemis; tels que les Rutules, le plus remuant de tous et qui fut la souche du peuple romain, les Æques, les Volsques, les Herniques, et autres [1].

Latinus, roi des Aborigènes ou Latins proprement dits, était fils de Faunus, qui l'était de Picus, chef ou roi des Picentins que le même Strabon dit avoir été une colonie de Sabins [2].

Il faut donc conclure que les Sabins, les Albains et toutes les tribus qui en essaimèrent, telles que Picentins, Cures ou Quirites, Marses, Sabelliens ou Samnites, Lucaniens, Frentans et Brettiens, étaient à proprement parler les frères des Aborigènes ou Latins proprement dits ; et que les unes et les autres étaient les restes des 53 peuplades œnotriennes primitives dont Pline nous a parlé précédemment.

Quant aux Opiques, bien qu'ils soient énumérés parmi les tribus du Latium, ils n'étaient pas autre chose que les *Ombres du Latium* ; comme les Osques, appelés aussi Ausones et Auronces, ou Opiques de Campanie, étaient les Ombres du midi de l'Italie.

En tout cas, on peut se convaincre que rien ne faisait des Œnotriens des Tusci ou Tyrrhéniens, ainsi que le voudrait M. d'Arbois de Jubainville. C'est une erreur manifeste.

Les Drs Prichard et Latham, célèbres celtisants anglais,

(1) *Géogr.*, liv. V, ch. III, 2.
(2) *Ibidem*, ch. IV, 1.

admettent pleinement que le nom des Aborigènes ne convient qu'à des Celtes et que ce fut le véritable nom de la confédération des Sabins.

Aborigènes, disent-ils, vient du gaëlique *aber ygyn*, qui signifie gens du confluent, de l'embouchure; parce que le peuple auquel on donna ce nom vivait au confluent de l'Anio et du Tibre, ainsi qu'aux bouches du même fleuve. Le Dr R. G. Latham appuie son assertion par des preuves de fait tirées d'une table géographique de M. Kemble, et qui sont fort péremptoires. Toutes les dénominations de villes qu'elle contient sont dues à des confluents ou à des bouches de cours d'eau. Je lui ai emprunté les suivantes : Aberafou, Aberayon, Aberbrothie, Aberchalder, Aberchirdir, Aberdeen, Aberdour, Aberfeldy, Aberfraw, Aberfoïl, Abergavenny, Abergeldie Abergwilli, Abergee, Aberlady, Abernethy, Aberystwith, Inverary, Inveraslie, Inverarity, Inverbervie, Invergeldie, Invergelder, Invernahaven, Inverness, Invernetty, Inverkeithing, Invermorison, etc. [1].

Prichard s'appuie sur une seconde preuve. Il cite l'autorité de Lycophron, qui fait prédire à sa Cassandre qu'Énée bâtira trente châteaux dans le pays des *Borigóni* ; ainsi que le témoignage de Callias, qui parle de Latinus comme du roi des *Aborigènes*. Borigoni et Aborigènes étaient donc, dit-il, deux noms synonymes des Sabins-Albains, c'est-à-dire de l'élément celtique proprement dit de l'Italie [2].

Prichard aurait pu également invoquer l'autorité de Strabon, qui énumère les Aborigènes parmi les peuples latins. Mais un mot a effaré le célèbre celtisant. Ce géographe, dit-il, appelle

(1) *Ethnology of the British Islands*, London, 1852, p. 81.
(2) *The eastern origin of the Celtic nations*. Celts of Italy, pp. 130-131.

aussi ce peuple *Autochthones*, et l'on ne saurait admettre que Autochthones et Aborigènes soient synonymes.

Prichard a raison. Le mot Autochthone a un sens plus étendu et plus général qu'Aborigène, et une portée beaucoup plus grande. Il signifie le peuple né du sol auquel il est attaché ; tandis que le mot Aborigène a revêtu le sens de peuple indigène. Mais s'il avait lu Strabon plus attentivement, il se serait convaicu que le Géographe convenait implicitement du fait, puisqu'il comprend les Aborigènes parmi les peuples autochthones de l'Italie.

Pour Strabon, Autochthones et Latins étaient deux noms qui convenaient au même peuple : les Œnotriens et Peucétiens, dont les Aborigènes n'étaient qu'une fraction [1].

Voici, en effet, l'énumération des peuples autochthones du Latium, d'après le géographe grec :

Celtes italiotes
appelés Ascalaniens, Autochthones et Latins.

1° de la Sabine ou qui en étaient issus :

1° Sabins (gens de Sabus, Sangus ou Œnotrus) ;
2° Quirites, Kyrites ou Cures (gens de l'épieu) ;
3° Sabelliens ou Samnites (branche des Sabins, gens du javelot) ;
4° Marses (gens belliqueux) ;
5° Picentins (gens du pivert).

2° du Samnium ou issus des Sabelliens :

6° Hirpins (gens du loup) ;
7° Lucaniens (gens du bois) ;

(1) *Géogr.*, liv. V, ch. III, 1.

8° Frentans ; 9° Brettiens (gens du Brutium);

10° Pélignes (gens éloignés) ; 11° Vestins ; 12° Marrucins auxquels il faut joindre les Pitanates, qui se joignirent aux Samnites.

3° du Latium :

13° Rutules (gens à face rouge) ; 14° Albains (montagnards blancs) ; 15° Aborigènes (gens du confluent) ; 16° Æques ; 17° Ariciens ; 18° Chônes ; 19° Frégellans ; 20° Pentriens ; 21° Herniques ; 22° Candimères ; 23° Privernates ; et 24° Caracéniens.

A ces peuples ascaniens ou celtes de l'immigration œnotrienne, se joignirent les Ombres, premiers habitants du sol, dont voici les tribus connues :

1° Opiques (gens d'Ops) ; 2° Ausones ou Opiques de Campanie (gens d'Auson) ; 3° Osques (gens obscènes) ; 4° Auronces, nouvelle confédération des Ausoniens ; 5° Sidicins ; et 6° Cuméens ou Cymériens.

Quelques tribus phrygiennes ou pélasgiques proprement dites s'unirent aussi aux Latins. Telles furent : 1° Les Dauniens de Daunus ; 2° les Calydoniens de Diomède ; 3° les Volsques ; et 4° les Ségusiens. Les Caucones étaient un peuple chamique.

Toutes ces tribus ou peuplades ne sont pas énumérées dans cet ordre par Strabon. Il les cite de-ci de-là et sans suite. Mais il comprend les Aborigènes parmi les Autochthones, et au nombre desdits Aborigènes, il cite six tribus principales : les Sabins, les Quirites, les Samnites, les Lucaniens, les Brettiens

et les Picentins[1]. Il est donc d'accord avec les données de Prichard et de Latham.

Les Ascaniens d'Œnotrus ne conservèrent pas longtemps leur nom patronymique, si tant est qu'ils aient réellement porté le nom d'Œnotriens. Après leur expulsion des Sicules, l'an 1364 A. D., dit M. Maximilien de Ring, une de leurs tribus, les *Opsci*, *Opsces* ou *Obsces*, prit tant de prépondérance dans l'Œnotria, à laquelle les Sicules avaient donné le nom de *Saturnia* en l'honneur de leur dieu national, que ce même pays prit le nom d'*Opica* ou terre des Opisiens, des Opiques. C'est du moins ce que rapporte Aristote.

La dissertation de M. de Ring sur les Opiques est très savante et je lui ai fait plusieurs emprunts. Néanmoins, le noble auteur n'a pas su reconnaître dans ce peuple influent une des principales tribus ombriques, c'est-à-dire cimériennes, de l'Italie. Tout ce qu'il en dit, toutes les citations dont il appuie ses arguments convient aux Ombres et ne parle que des Ombres. Cependant les Ombres ne sont nommés nulle part dans son ouvrage.

Comme ce peuple précéda les Ascaniens œnotriens et peucétiens, en Italie et en Gaule, je dois présenter succinctement la monographie des tribus ombriques qui nous occupent, avant de parler des tribus celtiques.

L'*Opica* comprenait la Campanie, séjour des Osques et des Ausones, et tout le Latium[2]. Denys d'Halicarnasse place les Opisiens dans la Japygie, le Samnium avant que les Samnites se séparassent des Sabins, la Lucanie, le Brutium et la Campanie. Ils remplissaient donc toute l'ancienne Œnotrie

(1) *Géogr.*, liv. V, ch. III, 1.
(2) *Politica*, VII.

plus le pays des Aborigènes ; c'est-à-dire tout le territoire des Autochthones. Ceux du nord s'identifièrent aux Latins, tandis que ceux du sud continuèrent à s'appeler Osques, chez les Latins, et Ausones, chez les Grecs, du nom d'Auson, fils naturel d'Ulysse et de Calypso. Mais ce dernier nom ne dut être imposé aux Osques qu'après la guerre de Troie (1209 A. D.). M. Maximilien de Ring dit cependant qu'il date de l'an 1300 [1].

Cependant Polybe, auteur sérieux et bien renseigné, distingue entre Opiques et Ausones. Les Opiques seraient, comme je l'ai avancé déjà, les Ombres du Latium et seraient devenus des Latins, comme les peuplades sabines et aborigènes. Les Ausones auraient succédé aux Opiques, dans la Campanie ; puis auraient été remplacés par deux autres peuplades ombriques : les Osques d'abord, et les Cymériens ensuite, que les Tyrrhènes auraient évincés [2].

Denys fait des Opiques les ancêtres des Œnotriens [3] ; ce qu'il faut entendre du peuple le plus antique de l'Italie.

Ce qui le prouve, c'est que des fractions de la tribu des *Opsci* demeurèrent en Asie-Mineure. D'après Graslin [4], il y avait à cette époque et plus tard des *Opisines* dans l'Ascanie thracique ou Mœsie ; il y avait des *Opiusiens* en Cappadoce, des *Opisiens* en Perse ; de même que d'autres Opiques, franchissant les limites de l'Italie, étaient venus peupler la Corse sous le nom d'*Opines* et d'*Opiterges*. On peut donc attribuer aux Opiques le nom du Plan ou plaine d'*Ops* ou *Aups*, sous la montagne de la Sainte-Baume, dans la Basse-

(1) *Hist. des peuples opiques*, p. 20.
(2) *Géogr.*, liv. V, ch. IV, 3.
(3) *Hist. rom.*, liv. I, ch. IV.
(4) *De l'Ibérie.*

Provence, ainsi que la ville d'*Aups*, en latin *Opsce*, dans l'arrondissement de Draguignan (Var).

Le Déist de Botidoux fait d'*Osce*, *Obsce* et *Opique* trois noms synonymes et leur donne pour étymologie le celtique *oc'h*, les Montagnards, les gens des hauteurs. *Œnotriens* signifie, d'après le même celtisant, les maîtres des Bœufs, de *oen*, bœufs, et *autron*, maîtres [1]; ce qu'il faut entendre, je pense, de l'espèce de grands buffles particuliers aux plaines de l'Italie occidentale, que les Italiotes domestiquèrent.

Œlien dit que « les Ausones, peuple indigène, occupèrent « les premiers l'Italie [2]. » Cette proposition est vraie, en ce sens que les Ausones ou Osques étant de race ombrienne durent devancer, en Italie, les Celtes ou Ascaniens œnotriens.

D'après Servius, les Osques-Ausones s'appelaient aussi *Auronces*. Mais Strabon affirme que les Auronces n'étaient qu'une confédération qui s'était détachée des premiers.

Les villes les plus anciennes de l'Ausonie, dit M. de Botidoux, étaient Gela (la Brumeuse, la Glacée), sur les bords de la rivière de même nom, Caïeta (gai séjour), Calès (la sèche), Fundi (séjour d'abondance), et Amura (l'humide) [3].

Les *Opsci* ou Opiques devaient leur nom à leur divinité nationale, *Ops* ou *Opis* (l'Abondance), femme de Saturne, déesse de la fécondité et de la richesse comme de la destruction et de la famine. C'était une divinité ombrique. Elle s'identifiait avec la *Kimmeria Thea* des Cimériens, et Cybèle-Rhea, la *Dea mater* des Phrygiens. Hérodote lui donne une origine hyperboréenne, c'est-à-dire cimérienne. D'après cet historien, *Opis* était primitivement une des deux vierges que

(1) *Des Celtes antérieurement aux temps historiques*, p. 81.
(2) *Var. hist.*, l. IX, ch. XVI.
(3) *Des Celtes*, etc., p. 124.

les Celtes hyperboréens (par rapport aux Grecs, c'est-à-dire qui habitaient au nord du Caucase), députaient chaque année à l'oracle de Délos, pour y apporter les offrandes de leurs femmes, en vue de leur procurer des accouchements faciles. Après sa mort, les Déliens mirent *Ops*, ainsi que sa compagne *Argès*, au nombre de leurs divinités [1]. Il est permis, toutefois, de se demander si ce n'était pas là une fable, vu surtout qu'*Opis*, en grec, signifie Providence divine, et *Argès*, Pureté [2].

Les Celtes ont toujours passé pour n'avoir eu d'autres divinités que la nature et ses forces.

Opis s'appelait aussi *Ops Camena* et *Anna Pumâ*. Ce fut peut-être ce qui valut à l'Italie le nom de *Camesene*, que lui donne Protarchus de Tralles dans Macrobe [3], et à une des peuplades celtiques des Alpes, celui de *Camuni*. Que de noms, grands dieux ! que de noms, pour un aussi petit pays !

On identifiait même *Ops* à la Terre, à cause des secours qu'on en tire pour la vie, et parce que tous les biens, toutes les richesses (*opes*) nous viennent de la terre. On la représentait comme une vénérable matrone tendant la main droite pour offrir son secours, et offrant de la gauche du pain aux malheureux. Dans ce sens, on devrait plutôt l'appeler la Divine Providence. Mais elle était aussi la déesse des richesses. Tatius, roi des Quirites, lui bâtit à Rome un temple où l'on renfermait le trésor public. Tullus Hostilius lui en dédia un autre où elle était adorée avec Saturne, son époux. Trois jours après les Saturnales, suivant Varron, et le 19 décembre, qui en était un des jours, suivant Macrobe, on célébrait à Rome les *Opa-*

(1) *Melpomène*, liv. IV, p. 291.
(2) Émile Petitot. *Accord des Mythologies*, p. 386.
(3) *Les Saturnales*, I, 93.

lies ou fêtes d'Ops. Elles se faisaient à la fin des récoltes, on invoquait la déesse en s'asseyant à terre, et l'on y donnait des festins aux esclaves occupés aux travaux des champs [1].

Enfin Junon elle-même, sous le nom d'*Opigena* ou fille d'Ops, était invoquée dans les parturitions laborieuses, pour en obtenir du secours. A Sparte, on l'appelait *Orthia*, et à Rome, *Opigenia* ou qui porte secours aux femmes en couche ; mais à Délos, *Opis* n'était qu'une nymphe de la suite de Diane et une espèce d'incarnation de cette déesse, en tant que favorable aux chasseurs [2]. Le poète cimérien Mélanose, natif de Cumes, qui chantait avant Homère, composa un hymne en l'honneur d'*Opis* et d'Argès ou Hécaërge, dans lequel il racontait que cette déesse était venue du pays des Hyperboréens en Achaïe et à Délos [3].

Mais pour le poète Alexandre d'Étolie, dans son livre intitulé *les Muses*, *Opis* n'est pas la compagne de Diane, mais Diane elle-même. Elle avait dans Cenchrée un temple magnifique et était particulièrement vénérée par les Éphésiens [4].

Toutes ces données mythologiques sont autant de preuves de l'origine cimérienne ou ombrienne des Opiques.

Opsces, *Obsces*, *Opici*, *et Obsci* s'écrivaient les uns pour les autres dans tous les anciens mémoires, d'après Festus, et ces mots avaient deux sens : les Sacrés ou consacrés à la déesse *Ops*. De là le terme de *leges obscatæ* ou sanctionnées par l'autorité sainte. Puis, ensuite celui d'*Obscènes* ; mais alors il ne s'appliquait plus aux Opiques, mais bien aux Osques ou *Osci*,

(1) Cicéron. *De natura Deorum ;* Varron, II ; Denys d'Halicarnasse, II.
(2) Virgile. *Énéide*, liv. XI, v. 532 et 836.
(3) Odolant-Desnos. *Mythol. pitt.*, p. 115.
(4) Macrobe. *Les Saturnales*, liv. V, 22.

qui, continue Festus, se livraient très ordinairement aux plaisirs sales, d'où l'on a appelé obscènes les paroles impudiques [1].

Les Rutules ou gens à face rouge, rubiconde, furent, dit Strabon, la souche commune des Latins ou Autochthones. Virgile en fait foi :

— « *Quid consanguinei Rutuli ; quid cætera dicet*
« *Italia, ad mortem si te* (*fors dicta refutet* !)
« *Prodiderim.....* [2] »

Rome, qui s'était appelée *Valentia* sous la domination des Sicules (1600-1364), prit son nom de *Roma*, qui signifie division, sous celle des Rutules. Les autres villes de ce peuple, auquel appartenaient les Horaces, étaient Tibur, (séjour de beurre), Alba (la Blanche), Ardea (le séjour par excellence), la ville de Turnus. D'après Festus, ce fut Rhomus, troisième fils d'Énée, qui donna son nom à Rome [3], etc.

Les Osques s'appelèrent primitivement *Obsques*, *Opsci*, d'après Verrius et Ennius. — « *De muris rem gerit Opscus*, » dit ce dernier. « L'Osque agit du haut de ses murs. » Il furent, dit Strabon, les premiers habitants d'Herculanum et de Pompeïa, et périrent en grand nombre avec ces villes. On dirait vraiment que le peuple des Ombres était voué aux divinités chthoniennes et infernales.

Il faut dire que les voluptés que l'on a appelées *obscènes* du nom de ce malheureux peuple, étaient en honneur chez lui ; et c'est peut-être à cause de ses infortunes que Virgile s'est servi du mot *obscène* avec la signification de mauvais augure, mauvais présage : « *obscenas volucres,... obscenamque famam.* »

(1) *De signif. verb.*, t. I, ch. XIII, pp. 330-1.
(2) *Énéide*, liv. XII, v, 40.
(3) *De signif. verb.*, t. II, p. 386.

Osques et Volsques parlaient la langue ombrique, dialecte du latin des Aborigènes. Aussi Titinius dit-il en raillant : « *Obsce « et volsce fabulantur, nam latine nesciunt.* » Ils parlent osque « et volsque, car ils ne savent par le latin [1]. »

Les Sidicins étaient une autre tribu ombrique voisine des Osques. Silius Italicus en fait mention. Ils étaient méprisés des Romains, qui les traitaient en esclaves ; mais ils n'étaient pas des Slaves, comme le croit M. Lefebvre de Villebrune [2].

Strabon ajoute à tout ce qui précède que, de son temps, les Osques étaient anéantis ou disparus [3]. Leur langue seule leur avait survécu et s'était conservée chez les Romains du peuple. Mais rien ne s'anéantit, en ce monde, les peuples se transforment et émigrent, ou bien s'ils disparaissent quelque part c'est pour reparaître ailleurs sous un nom différent. Aussi, qui ne reconnaîtrait les *Opsci* de Campanie dans les *Auscii* ou *Ouibisci* de l'Aquitaine, peuple qui, du temps de Strabon, était déjà très civilisé et avait reçu le droit romain ; de même que des *Cœrætani* ont dû sortir les *Cœræsi*, peuple de la Gaule Belgique ?

Quant aux Cuméens ou Cymériens, leur origine ombrique et cimérienne est incontestable ; puisque c'est sur les bords de l'Averne qu'Homère a placé la fameuse scène de l'*Évocation des morts*, de l'Odyssée [4].

Parlons maintenant des tribus œnotriennes.

Les Éques ou Belliqueux avaient pour communes Corbio (la petite ville), Carseoli (la ville du Soleil) [5]. Les Éques ou Æques formaient, lors de la fondation de Rome, un petit état

(1) Pomp. Festus. *De signif. verb.*, t. I, ch. XIII, pp. 344, 345, 300, 301. — Strabon. *Géogr.*, liv. V, ch. IV, 3.

(2) Sil. Italicus, t. III, p. 184.

(3) *Géogr.*, liv. V, ch. III, 9.

(4) *Ibidem*, liv. V, ch. IV, 5.

(5) *Des Celtes antérieurement*, etc., p. 112-116.

indépendant. Leurs villes furent ravagées par Tarquin en personne, et ils subirent la domination des Romains. Une de ces villes, *Falisci* ou *Æquum Faliscum*, parlait un dialecte particulier [1]. Pline appelle les Éques *Æquiculani*.

Les Aborigènes ou gens des confluents sont appelés par Maximilien de Ring, Montagnards indigènes [2]. Solon dit que leur premier séjour fut Amiternum, l'une des rares villes de la Sabine, des environs de laquelle sortait le fleuve Aternum qui séparait les Vestins des Marrucins.

La principale nation œnotrienne était celle des Sabins. Elle habitait une contrée étroite s'étendant sur une longueur de mille stades (le stade avait 125 pas) depuis le Tibre et la ville de Nomentum jusqu'à la frontière des Vestins.

Les autres villes des Sabins étaient Reate (séjour de semences), Alba-la-Longue (la blanche), Palantium (champ de genêts), Trebula (trois-rivières), Verbulasuna (terre fertile), Orvina (la blanche), Cursula (la ville du Soleil), Tiora (maison d'or), Cutilia (canton boisé) ; puis encore Mephyla, Batia, Lista, Ficulea, Tellene, Cures et Autemna [3].

— « Les Sabins, dit Strabon, sont de race très ancienne, « de race autochthone. »

On les prétendait originaires de Sparte et même de la Palestine. Avec les Rutules et les Ombres, les Sabins-Albains furent la base de l'empire romain. Leur berceau fut le Caucase, ainsi que nous le verrons plus loin. C'était une nation mâle, vigoureuse, de meurs sévères et réprimant le brigandage de ses voisines. Leur nom propre était *Albani* (les Blancs) ; leurs voisins seuls les nommaient *Sabini*, soit que ce nom dérivât du javelot,

(1) Strabon. *Géogr.*, liv. V, ch. III. 2, 4 et 10.
(2) *Hist. des peuples Opiques*, p. 9.
(3) *Des Celtes*, etc., p. 99.

origine du *pilum* romain, qui en osque s'appelait *safi* ; soit de ce qu'ils adoraient un dieu (*Sabus*, *Sabah*) qui n'était autre que *Sancus* ou Œnotrus, premier roi des Aborigènes.

« *Ibant, et lœti pars Sancum voce canebant*
« *Auctorem gentis ; pars laudes ore ferebant,*
« *Sabe, tuas, qui de proprio cognomine primus*
« *Dixisti populos magna ditione Sabinos.* »

— « Ils marchaient, les uns chantant avec joie *Sancus*, l'au-
« teur de leur nation ; les autres célébrant tes louanges, *Sabus*,
« toi qui as donné ton nom au grand peuple des Sabins [1]. »

Properce appelle *Sancus*, *Sanctus*, *Sangus* et *Sabus* indifféremment. Ovide lui donne le nom de *Semo-Sancus*. C'était le dieu des serments. Festus en fait l'Hercule des Latins. Scaliger l'a pris pour Mercure. Cela prouve que ce dieu n'avait pas de caractère bien défini.

Les Marses ou peuple de Mars, les Violents, sortirent des Sabins, tribu-mère, dès leur habitat dans Amiterne. Voici comment eut lieu le fait. Bien que le Géographe l'applique aux Samnites, on peut conjecturer, par le fait lui-même, que les Marses en furent l'objet :

— « Les populations de la Sabine se trouvant en guerre avec les Ombres, elles firent un vœu d'offrir et de consacrer à Mars, dieu de la guerre, tous les produits de l'année, tant en troupeaux qu'en récoltes. Le résultat de cet anathème fut une année de famine. On se dit alors qu'on aurait bien fait de consacrer également à Mars tous les nouveaux-nés. C'est ce que l'on fit. Tous les enfants nés l'année du vœu furent voués à cette divinité, et quand ils furent grands, on envoya cet

(1) Silius Italicus, liv. VIII, v. 419-423.

essaim fonder au loin une colonie nouvelle[1]. » Ce furent les Marses.

Depuis cette époque, au renouvellement du printemps sacré, *ver sacrum*, une nouvelle colonie se séparait des Sabins pour aller peupler un pays encore inhabité.

Les Marses formèrent bientôt une confédération, de la même manière, avec les Vestins, les Pélignes, les Marrucins et les Frentans, toutes tribus montagnardes de l'Apennin, peu nombreuses et situées entre les Picentins et les Latins. C'était une nation forte et énergique, qui, fatiguée de demander toujours sans pouvoir l'obtenir des Rutules le droit de cité romaine, renonça à l'amitié de Rome et alluma la fameuse guerre marcique, ainsi nommée parce que ce furent les Marses et surtout leur chef, Pompædius, qui la déclarèrent[2].

Mais une colonie de Marses s'en alla également peupler les bords du Rhin, pour s'enfoncer ensuite dans l'intérieur de la Germanie. Ils s'établirent parmi les Sicambres, dans le voisinage des Usipètes[3], avec les Marsignes et les Marsaques.

Les Marses étaient fort adonnés à la magie et fameux par leurs empoisonneurs ; car leur pays abondait en plantes vénéneuses. On les faisait descendre de Circé. Mais Silius Italicus leur donne pour père le satyre Marsyas, vainqueur d'Apollon sur la flûte :

« *Sed populis nomen posuit metuentior hospes,*
« *Quam fugeret Phrygias trans æquora Martia Crenas,*
« *Mygdoniam Phœbi superatus pectine loton*[4]. »

(1) *Géogr.*, liv. V, ch. IV, 12.
(2) *Ibidem*, 2.
(3) *Ibidem*, liv. VII, ch. I, 3.
(4) *De Bello punic. sec.*, lib. VIII, v. 501.

Les Marses habitaient dans l'Abruzze.

Cures, avait été jadis une cité illustre et la principale des Sabins. C'était leur ville aristocratique ; elle avait donné à Rome deux rois, Titus Tatius, que Cicéron appelle le roi des Celtes, et Numa Pompilius. C'est du nom même de ses habitants, les Quirites ou Kyrites, que se servaient à Rome les orateurs pour parler au peuple [1], et c'est de Cures que les Romains ont été appelés Quirites, Romulus, Quirinus, et une des collines de Rome, le Quirinal.

Quant à l'étymologie du nom de Curis, elle dérive de celui de la lance sabine, d'après Festus. — « *Curis est sabine hasta.* » D'ailleurs, en celtique, *cur* signifie percer.

J'ai donné aux Sabins pour première colonie les Marses, parce que leur nom justifie la légende du vœu fait à Mars. Mais Strabon donne le premier rang aux Samnites ou Saunites, dont le nom signifie gens du javelot, du grec *saunion*, un javelot. Celle-ci fut la plus puissante des colonies sabelliennes et eut un taureau pour guide, d'après la tradition. « Arrivé, dit Strabon, sur le territoire des Opsci ou Opiques, il se coucha pour se reposer. Aussitôt les Samnites se jetèrent sur ce peuple, le chassèrent et s'établirent à sa place en même temps que les Pitanates, qui s'étaient joints à eux. » Ils prirent, dit Pline, le taureau, *œn*, pour blason et emblème [2].

Plusieurs écrivains pensent que ledit taureau n'était autre que Œnotrus lui-même, chef de l'immigration qui porte son nom. Sur leurs monnaies, dit M. de Botidoux, les Samnites avaient gravé l'inscription *Saf-in-im*, qu'il traduit par Sabins-en-moi [3].

(1) *Géogr.*. liv. V, ch. III, 1.
(2) *Hist. nat.*, III, 12; et Pomp. Festus, ch. XVII, t. II, p. 581.
(3) *Des Celtes*, etc., p. 94.

En langue osque, le javelot ou demi-pique, origine du *pilum* romain, s'appelait *safi*. Quelques-uns font dériver de cette arme le nom des Sabins.

D'ailleurs, en supposant que *Sabus* fût le dieu Mars, le *safi* aurait pu le représenter chez les Osques, peuple cimérien, puisque chez les Gaulois un épieu fiché en terre était le symbole de la divinité.

Il y avait aussi une ville appelée *Saffina*, dans la Sabine :

« ..... *his Saffina dives*
« *Lactis*..... [1]. »

chantait Silius Italicus.

Pour ce poète historien, les Sabins s'appelaient aussi *Sabelli*, un mot qu'il traduit par *jaculatores*, lanceurs de traits, archers ; et ce nom il l'applique aux seuls Sabins qui étaient demeurés dans la Sabine du côté des Samnites [2].

C'est de ce nom que l'on a fait Sabelliens. Mais Strabon pense qu'il ne faut voir, dans ce nom, qu'un diminutif de celui des Sabins [3], puisque les Samnites étaient une branche des Sabins établie en conquérants sur les terres des Opiques ou Ombres. *Sabelli* serait donc pour *Sabinorum filii*, fils ou descendants des Sabins ; et Sabelliens et Samnites sont deux noms qui désigneraient le même peuple.

Tenons-nous-en à cette explication du géographe grec. Leur roi s'appelait Comius Castronius, d'après Festus. Le Samnium ou pays des Samnites était une ceinture de montagnes qui entouraient les plaines de la Campanie. confinant au Latium et à la Lucanie d'un côté, aux Frentans et aux Dauniens, de l'autre.

(1) Lib. VIII, v. 460.
(2) *Ibidem*, lib. IV, v. 219-227.
(3) *Géogr.*, lib. V, ch. IV, 12.

Italicus dit des Samnites qu'ils étaient cruels, vindicatifs et féroces dans leurs haines [1].

Ils avaient remplacé en Campanie les Sidicins, qui étaient des Osques. Cependant les noms de *Calès* et de *Calasia*, villes situées sur la voie Appienne dans la direction de Brindisi, accusent une origine tellement celtique et peucétienne, qu'il est difficile d'en attribuer la fondation aux Ombres ; d'autant que les Samnites chassèrent de leurs terres des Œnotriens chônes et aborigènes qui s'y étaient établis. D'ailleurs Italicus, donne pour fondateur à Calès, le dioscure Calaïs, fils du titan Borée et de la nymphe Orithye, compagne d'Opis ; par conséquent un grec œnotrien.

Les Picentins étaient également sortis de la Sabine.

En exécution d'un vœu fait à l'occasion du retour du printemps sacré, ils se séparèrent des Sabins, selon la coutume des Celtes, et se mirent en campagne pour fonder une nouvelle nation ou tribu. Suivant la tradition, un pivert (*picus viridis*) se montra aux chefs de la horde sabine et les conduisit à l'orient des montagnes, dans le pays qui reçut le nom de *Picenum* ou pays du Pic. Eux-mêmes prirent le nom de *Piceni*, *Picentini*, ou gens du Pic, du Pivert. Dès lors, dit Strabon, ils considérèrent le pic-de-bois comme l'oiseau sacré de Mars, et l'adoptèrent comme enseigne et comme talisman [2].

Mais ce n'est là qu'une fable allégorique. Le fait est que le chef de cette colonie se nommait *Picus*, le Pivert, et donna son nom aux Picentins: Je leur ai consacré tout un chapitre un peu plus loin. Passons aux colonies des Samnites.

(1) Sil. Italicus, liv. XI, v. 7 et 8.
(2) *Géogr.*, liv. V, ch. IV, 1.

Les Hirpins, qui avaient adopté le loup pour animal protecteur ou *otem*, sortirent des Samnites de la même manière, avec les Pentriens, les Candimères et les Caracéniens.

— « Leur nom leur vient, dit Strabon, de ce que leur colonie « aurait eu soi-disant un loup pour guide : le mot *hirpos*, en « effet, signifiant *loup* dans la langue des Samnites. Leur terri- « toire se prolonge dans la Haute-Lucanie [1]. »

Pompeïus Festus, écrit leur nom *Irpini*, et leur emblème, le loup, *irpus*. D'ailleurs, il s'exprime à leur égard absolument comme Strabon [2].

Mais nous voyons que le célèbre géographe n'en croyait pas un mot. Il est bien plus probable qu'ils devaient ce nom à leur bizarre accoutrement. Silius Italicus les représente, en effet, comme hérissés de javelots, et couverts de peaux velues de bêtes féroces :

« . . . . . *Hirpinaque pubes*
« *Horrebat tellis, et tergo hirsuta ferarum* [3]. »

C'était une nation inquiète et détestable par sa mauvaise foi, et il paraît que sa honteuse perfidie semblait être devenue une contagion générale [4].

Les Lucaniens étaient une autre colonie de Samnites. La Lucanie s'étendait de la mer Tyrrhénienne à la mer de Sicile comprenant la Principauté et la Basilicate modernes. Mais quand les Samnites s'y établirent, deux autres tribus œnotriennes, les Chônes et des Aborigènes, occupaient le littoral du golfe de Tarente. Les Lucaniens les en chassèrent. Des Grecs succédèrent aux Œnotriens. Les Lucaniens entreprirent contre

(1) *Géogr.*, liv. V, ch. IV, 12.
(2) *De signif. verb.*, t. I, p 180.
(3) Lib. VIII, v. 568.
(4) *De signif. verb.*, lib. XI, v. 11.

eux une longue guerre pour les déposséder, et eurent presque autant à souffrir des tyrans de Sicile que les Grecs eux-mêmes[1].

Puis les Brutiens ou Brettiens se séparèrent d'eux. Leur nom signifie *Déserteurs*, en langue lucanienne, parce que, étant pasteurs au service des Lucaniens, ils profitèrent des troubles de la guerre pour secouer leur joug. Le pays des Brutiens était ce qui forme les Abruzzes moderne[2].

— « *Lucani appellati dicuntur*, dit Festus,.... *quod primitus* « *in luco consederunt.* — Les Lucaniens sont ainsi appelés de « ce que primitivement ils habitèrent dans les bois[3]. »

Il fournit encore deux autres raisons de cette étymologie, mais je les omets parce qu'elles ne valent pas celle-là.

Italicus dit des Brutiens qu'ils étaient légers, et qu'ils auraient à rougir longtemps dans leur avilissement[4]. Par le fait, ce peuple avait été frappé par Rome d'un décret qui le privait de tout honneur, pour avoir épousé le parti d'Hannibal, et le réduisait aux fonctions serviles de courriers de poste et de messager. De là les épithètes de *brute* et d'*abruti*, pour désigner l'abjection d'un homme avili au rang de bête de somme.

— « Les Chônes étaient, dit Antiochus de Syracuse, une « nation œnotrienne déjà fort civilisée » quand elle vint s'établir dans le golfe de Tarente avec les autres peuplades œnotriennes. Elle donna à tout le pays de nom de « *Chônè.* » Mais elle en fut ensuite chassée par les Lucaniens, ses cousins[5].

« Les Frentans, d'après Strabon, étaient une « nation saunitique ou samnite, » qui habitait au-dessus du Picenum et que

(1) Strabon. *Géogr.*, lib. VI, ch. I, 2.
(2) *Ibidem*, 4.
(3) *De signif. verb.*, t. I, p. 206.
(4) Liv. XI, v. 9 et 10.
(5) Strabon. *Géogr.*, liv. VI, ch. I, 4.

le fleuve Sagrus séparait des Pélignes. Ces derniers habitaient au-dessous des Vestins et des Marrucins[1].

Les Pélignes, dit Festus, étaient originaires de l'Illyrie et venus avec les Pacini sous la conduite de Pelicus et Pacinus, petits-fils du roi Volsimus[2].

L'historien Flavius Josèphe enseigne que les Celtes ascaniens, descendants d'Aschanaz, étaient appelés *Théginiens* par les Grecs de son temps. Pour quelle raison et à quelle époque se fit cette mutation de nom ? C'est ce qu'il m'a été impossible de découvrir ; mais j'ai retrouvé lesdits Théginiens, que le baron Roget de Belloguet confessait n'avoir pu découvrir nulle part :

— « Les Théginiens de Josèphe, écrivait-il, sont demeurés inconnus[3]. »

Ce sont les Celtes alpins qui constituaient l'un des quatre *pagi* des Helvètes ou gens des Troupeaux, nos Suisses modernes. Strabon les appelle *Tuigènoï* ou *Toïgèni*, et on les appelait aussi *Teutonoï* ou sectateurs de Teut, le Père des hommes. On en a fait à tort les Teutons en les confondant erronément avec les Germains. Ce sont ces Théginiens ou Toygènes que Marius tailla en pièces avec les Ambrons sur les bords du Cœnus, ainsi qu'à Pourrières, l'an 102 A. D.. Ils durent donc quitter l'Italie pour la Gaule avec les Insubres, lors de l'invasion étrusque, et partagèrent dès lors la fortune des Ambrons.

D'après Strabon, le territoire des Toygènes était contigu à un grand lac qui baignait en même temps le territoire des

(1) Strabon. *Géogr.*, lib. V, ch. IV, 2.
(2) *De signif. verb.*, t. I, p. 379.
(3) *Ethnog. gaul.*, t. IV, p. 13.

Vindéliciens et celui des Rhétiens. Or, nous avons vu que, originairement, les Rhétiens ou *Reate orti* étaient des Sabins. Les Tyrrhéniens s'établirent ensuite à Reate, mais sans en chasser entièrement la population qui demeura toujours mâtinée de sang albain ou celtique. Ce furent les richesses des Cimbres qui tentèrent les Toygènes comme elles l'avaient fait des Tigurins, et qui les déterminèrent à partir en masse à leur suite [1].

Que dire des Volsques, autre peuple du Latium ? Peuple indépendant des Romains, auxquels toutefois ils durent faire leur soumission, en rendant hommage à la supériorité de Romulus et des rois ses successeurs, on a prétendu qu'ils appartenaient à une autre race que les Autochthones et les Aborigènes, ainsi que les Herniques dont on fait des Pélasges, et les Æques. Mais on doit confesser que Strabon n'en parle pas différemment que des autres peuples qui confinaient au Latium avant la fondation de Rome, et qui durent subir la domination de la ville éternelle, Rutules, Aborigènes, Ariciens, Privernates et autres . Aussi m'est-il difficile de voir en eux autre chose qu'un peuple celtique. Leur capitale, *Suessa*, pourrait bien être le point de départ et le lieu d'origine des *Suessiones*, une des fortes tribus celtiques de la Gaule apparentée aux Rémois et qui fut rangée par César dans la Gaule Belgique. J'en trouve la raison et en quelque sorte la preuve, en ce que les *Volscæ*, qui occupaient tout le versant méridional de la chaîne des Cévennes et qui confinaient aux *Auscitani* ou Aquitains, en Gaule, sont réputés belges par Amédée Thierry.

(1) *Géogr.*, liv. VII, ch. II, 2 ; et ch. V, 1.
(2) *Ibidem*, liv. V, ch. III, 3, 4 et 10.

Ainsi, d'un côté, c'est-à-dire en Italie, nous aurions des *Volsci* celtes et des *Suessani* de même nation ; et de l'autre, dans la Gaule Belgique, nous rencontrerions des *Volscæ* et des *Suessiones* belges. Non-seulement je ne puis admettre cette identité de noms chez deux peuples de race différente, — si toutefois les Belges ne furent pas des Celtes —, mais je me sens porté à reconnaître leur parfaite identité.

Cependant nous avons vu, dans Festus, que Titinius met le langage volsque sur le même pied défectueux que l'osque, auquel il semble l'assimiler relativement au latin. Ceci tendrait à rapprocher les Volsques des autres tribus ombriques de l'Italie, les Opiques, les Osques, les Ausones, les Auronces, les Cérétans ou Agylléens, les Cyméries ou Cuméens, etc.
Mais ils peuvent avoir été des Pélasges phrygiens, comme les Falisques ou habitants de Falère, que Strabon assure n'avoir pas été des Tyrrhéniens, et les Éques d'*Æquum Faliscum*, qui parlaient une langue particulière [1].

Falisques, Fidénates, Véïens et Céniciens n'étaient pas des Œnotriens. Florus rapporte que les Romains n'eurent pas de plus grands ennemis [2].

La seule conclusion que je puisse tirer de ceci c'est l'incompatibilité qui résulte du texte de Strabon entre les deux termes Pélasges et Tyrrhéniens. Les Pélasges tyrrhéniens n'ont jamais existé en Italie. Quand Strabon parle des Pélasges il entend parler des Phrygiens de Pélops, venus du Péloponèse ou *Pelasgia* ; Quand il parle des Œnotriens, auxquels il joint les Peucétiens non sans raison, il parle des Ascaniens venus de la

(1) *Géogr.*, liv. V, ch. II, 9.
(2) Liv. I, ch. II, III, IX et XII.

mer Noire par la Thessalie. Pélasges et Œnotriens n'en étaient pas moins de race cimérienne ou gomérienne, des Celtes.

Il y avait aussi une petite ville appelée *Suessula* ou la petite *Suessa*, en Campanie, d'après le Géographe, et enfin la ville de *Segusia*, la moderne Suse, au débouché des routes du mont Cenis et du mont Genève, dans les Alpes italiennes. C'était la *civitas* ou commune des *Segusiani*, peuple celtique, souche évidente des *Segosiaves* de la Gaule.

Quant aux *Volscæ* de la Celtique, Strabon enseigne qu'ils l'emportaient sur tous les peuples qui les entouraient, en civilisation ; qu'ils avaient adopté la langue, les mœurs, le code et les institutions romaines ; qu'ils exploitaient, quatre siècles avant notre ère, de riches mines d'or ; qu'ils organisèrent une grande expédition jusqu'en Phrygie ; enfin, que l'on ne pouvait plus les appeler des Barbares [1].

Or, je le demande aux lecteurs de bonne foi et sans préjugés, toutes ces qualités ne conviennent-elles pas à un peuple qui avait vécu dans le voisinage immédiat de Rome ; qui avait eu de bonne heure des rapports avec la nation civilisée des Thyrrhènes, lesquels sous Tarquin s'étaient emparés de Suessa [2] ; et qui ne dut transmigrer vers l'Occident qu'à la suite des guerres intestines dont l'Italie fut si souvent le théâtre ?

Un peuple qui parle latin, qui se gouverne d'après les lois romaines, qui professe le code romain, qui est le plus civilisé de toutes les peuplades qui l'entourent, etc., pouvait-il être sorti de la forêt Hercynienne, ainsi que l'a imaginé Amédée Thierry, pour traverser toute la Gaule du nord-est au sud-ouest, alors

(1) *Géogr.*, liv. IV, ch. IV, 13 et suiv.
(2) *Ibidem*, liv. V, ch. III, 4.

que nous lui trouvons des congénères et des homonymes dans le Latium ?

Evidemment, non. Et voilà pourquoi je fais, des Volsces Tectosages (gens qui se revêtent de la saie) et Arékomices, une ancienne colonie des Volsques du Latium. Je leur ai consacré un chapitre à part. De même donc que les *Osques* de Campanie, cédant sous la pression des Cyméens et peut-être même des Tyrrhènes, vinrent coloniser la Narbonnaise et l'Aquitaine, sous les noms d'*Ausci*, d'*Auscitani* et de *Campani*, ainsi que la ville d'*Osca* en Espagne, où fut tué plus tard le général romain Sertorius [1] ; de même aussi les *Volsci* du Latium suivirent le même exemple et devinrent la souche des *Volscæ* de Narbonne, de Nîmes et de Toulouse, expropriateurs des Élyzices et des Bébryces venus de la presqu'île Ibérique.

Qui sait si les *Euskes* ou Eskualdunac de l'Aquitaine, dont Amédée Thierry tire le radical *esk*, *osk*, *ausk*, et dont Strabon écrit le nom *Oïci*, *Ouïci*, *Iosci*, *Vibisci* [2], ne sont pas un peuple venu de l'Ombrie italienne, à laquelle les Éques ou Esques n'auraient pas été étrangers, et si le basque moderne n'est pas l'ombrien ancien mêlé à l'ibère ?

Avec un peu de patience et de recherches nous trouverons bien d'autres colons celtiques et italiotes dans notre Gaule. *Osca Silurum*, l'Usk moderne, sur l'Isca, dans l'ancien royaume des Silures, au pays de Galles, porta aussi le nom des Osques. J'y reviendrai à propos des Silures.

(1) *Géogr.*, liv. III, ch. III, 10.

(2) A. Garrigou. *Ibères, Ibérie*, 1884. *Introduction* ; et *Hist. des Gaul. Intr.* p. 75.

CHAPITRE III

DES ASCANIENS PEUCÉTIENS.

(1896 A. D.)

Les Anciens qui ont parlé des Œnotriens comme de la plus ancienne colonie pélasgique en Italie, ont dit peu de chose de la migration des Peucétiens. On a fait de Peucetius le frère cadet d'Œnotrus, et on a prétendu qu'il s'était fixé sur le littoral oriental de l'Italie qui borde le golfe d'Ionie, dans l'Apulie, la Messapie et le Picenum [1]. C'est la Pouille et le pays d'Otrante modernes. Voilà à peu près tout ce qu'en dit l'antiquité.

Quelques auteurs ont donné quatre fils à Lycaon : Œnotrus, Peucetius, Daunus et Messapus ou Japix. A l'exception d'Œnotrus, ils se fixèrent tous dans l'Italie orientale et furent compris ensemble sous le nom d'Apuliens. Les Peucétiens et les Dauniens étaient, en outre, appelés *Pediculi*.

Ainsi que je l'ai dit au chapitre précédent, la meilleure harmonie régnait entre Œnotriens et Peucétiens, dont les limites contiguës étaient mal définies, et qui, d'ailleurs, appartenaient à la même race, celle des Celtes ou Ascaniens.

J'ai dit également que M. Le Déist de Botidoux assimile *Sangus* ou *Sancus*, premier roi des Aborigènes de la Sabine,

(1) *Géogr.*, liv. VI, ch. III, 8.

d'après Varron, à *Picus*, conducteur de la colonie des Picentins, à cause de la similitude d'étymologie de ces deux noms, qui tous deux signifient piquer.

Plutarque dit que : » Picus, ancien roi du Latium, était un « fameux devin qui introduisit en Italie la religion des Grecs. « La fable dit que sa femme s'appelait Vénilie ou Canente, et « que ce fut par ses enchantements que son mari fut métamor- « phosé en pivert. »

Aussi les Latins avaient-ils tant de respect pour ce grimpeur qu'ils se gardaient de lui faire aucun mal.

D'après Virgile, ce ne fut pas Canente, mais Circé qui changea Picus en pivert, parce qu'il ne voulut jamais consentir à ses désirs [1].

Je me crois fondé à assimiler *Picus* à *Peucetius* dont les Picentins ou habitants du *Picenum* furent les descendants, et à considérer la tradition du pivert comme antérieure à l'habitat des *Picentini* ou *Peucetii* sur le sol italien. C'est le poète Silius Italicus qui m'en fournit la preuve. Parlant du Picenum, le poète historien s'écrie :

— « Là sont les drapeaux du rustique *Asculum-Picenum*, « nom célèbre que lui donna *Picus*, descendant de Saturne. « Dépouillé de sa forme humaine par les enchantements de « Circé, il vola dans les airs aux ordres de cette magicienne, « qui répandit quelque teinte rouge dans le plumage de ce roi « fugitif. La renommée nous apprend que ce pays fut « auparavant possédé par les Pélasges, et qu'Æsis, qui en « était le roi, laissa son nom au fleuve et aux peuples qu'ils « nomma les Assises. »

Ici donc *Asculus*, père des *Ascalani* ou Ascaniens italiens,

(1) *Opera moral. Rom. quæst. XXI*; et *Énéide*. VII. v. 189-192.

est le même héros que Peucetius, conducteur des Picentins, et, comme il est dit que ce fut *Picus*, fils de Saturne, métamorphosé en pic ou pivert par Circé, qui lui imposa ce nom :

— « *Hoc Picus quondam nomen memorabile ab alto*
« *Saturno statuit genitor*..... [1] »

il s'en suit nécessairement que Asculus, Picenus, Peucetius et Picus sont le même personnage allégorique, représentant un descendant d'*Aschénaz* nommé *Picus*, le Pivert.

En voici une contre-épreuve. D'après M. Charles Bigarne, le véritable nom des Celtes serait *Kalètès* ou *Kélétès* [2]. Il n'en fournit pas la raison, mais on pourrait la trouver peut-être en ce que *kaleuthos*, en grec, signifie nomades, voyageurs, un nom qui peut avoir très bien convenu aux populations d'émigrants ascaniens. Mais ne pourrait-on pas déduire l'étymologie de *Kélétès* du nom du pivert, en grec, *kéléos*, puisque l'immigration ascanienne de l'Italie orientale porta le nom d'un héros nommé d'après cet oiseau grimpeur ? Dans ce cas, *Kélétès* signifierait les *Pics*, et le nom primitif des Celtes italiotes aurait été celui de *Pici* ou *Picti*, dont ceux de *Picentini*, *Picenses*, *Peuci* et *Peucenii* n'auraient été que des modifications ou des variantes.

Eh bien, je me suis convaincu par mes recherches que tel fut réellement le cas.

Relativement au mot *Kalétès*, en tant que nom vrai des Celtes en grec, nous avons le nom des villes de *Calès* et de *Calatia*, en Campanie, la grande nation des Éduens, qui s'intitulait

(1) Silius Italicus. *Seconde guerre punique*, liv. VIII, p. 436-445.
(2) *Étude sur les Kalètes-Éduens*. Beaune, 1872.

elle-même sur ses monnaies *Kalèt-Edou*, le peuple septentrional des *Calètes*, qui, au témoignage de Corret de La Tour d'Auvergne, a peuplé Châteaubriant, le pays de Caux et le Calaisis. Guillaume de le Nort en dit autant, au XVIe siècle :

— « Mais *Calay* prend bien mieux son nom des vieux *Calètes*
« Jusques aux Boullonnois de mer bornant les mettes,
« Comme César commente en ses gaullois escripts. »

Et ailleurs :

— « César n'eût-il peu faire un si bon composite
« Que nous faisons ainsi des *Calètes Calite*,
« Pour dire en son latin *Calitius Portus* ! [1] »

La vaste nation des *Calédonians*, qui a peuplé l'Écosse et une partie de l'Irlande, et qui, peu avant l'ère chrétienne, prit le nom de *Piks* ou *Picti*, Pictes, prouve aussi d'une manière victorieuse que les Celtes s'appelèrent réellement *Kalétès* en grec, et *Pici* ou gens du Pivert, en langue sabine ou celtique italiote. Quant au nom de *Picti*, il ne dut être donné aux Pics que parce qu'ils se tiquetaient ou piquaient la peau par des mouchetures ou des piqures dues au tatouage. *Picti* veut dire, en effet, les piquetés, les mouchetés, les tatoués.

Tout d'abord, on trouve, en Italie même, près de Tibur, en plein pays sabin et sur la route qui conduit de Rome à Brindisi, où abordèrent Peucetius et ses *Kélétès*, une antique station des *Pictæ* ou *ad Pictas*, dont Strabon fait mention [2]. Il la place entre l'Albano et Tusculum, sur la voie Latine et à l'intersection des voies Apienne et Labicane. On peut en conjectu-

(1) *Le génie gétésien*, V. 27 et 28.
(2) *Géogr.*, liv. V, ch. III, 9.

rer qu'une transmigration avait eu lieu du S.-E. au N.-O par cette route aussi vieille que l'Italie. Elle n'était pas autre, évidemment, que celle des Œnotriens séparés des Peucétiens, et l'on ne saurait admettre la fable de cette colonie sabine qui se sépara de la tribu-mère, pour aller peupler le *Picenum* sous la conduite d'un pivert, que comme une appropriation dictée aux Œnotriens par la jalousie des traditions peucétiennes, que Strabon va nous révéler bientôt.

C'est ainsi que les Anglo-Saxons, loin d'admettre que leurs îles ont reçu de la Gaule-Celtique leur population de *Calètès* ou Calédoniens qui les colonisa, prétendent, au contraire, que c'est de chez eux que ces Celtes émigrèrent en Gaule.

La tradition des Picentins est, en effet, bien antérieure à leur arrivée en Italie. Ils portaient déjà ce nom en Orient plusieurs siècles avant Strabon, et ce géographe observe lui-même qu'il n'est pas même vraisemblable que les Sabelles aient eu besoin d'un guide miraculeux, pour se diriger de l'ouest à l'est de la Péninsule, en traversant la chaîne de l'Apennin ; car le Picenum qu'ils peuplèrent s'étendait de cette montagne centrale à l'Adriatique, en largeur, et du fleuve Æsis à Castrum, en longueur, c'est-à-dire sur un littoral de 800 stades.

Les villes principales des *Piceni*, *Picentini* ou *Pici*, les Pics, furent Asculum-Picenum, qui reçut son nom des *Ascalani*, Firmum-Picenum, Potentia, Ancôna, Auxume, Septempeda, Pneuentia, Castellum, Castrum-novum, Cypræ-Fanum, Matrinus et Adria. Ils s'étendaient jusqu'aux Frentans, et avaient au-dessus d'eux, dans la montagne, les Vestins, les Pélignes et les Marrucins [1].

Mais il y avait aussi des *Pics* le long de la mer Tyrrhénienne,

(1) *Géogr.*, liv. V, ch. IV, 1-2.

et ils s'étendaient depuis la Campanie et le Samnium jusqu'au fleuve Silaris, qui était alors la limite de l'ancienne Italie.

Strabon rapporte qu'ils y avaient été transportés par les Romains, pour les punir d'avoir fait cause commune avec Hannibal. On les appelait *Picentes*, et leur métropole *Picentia*.

Non contents de les avoir transportés sur les rivages du golfe Posidoniate, les Romains expulsèrent plus tard les Picentes de leur métropole et les disséminèrent dans des bourgades et des villages, comme des ilotes. Finalement, un décret du peuple les priva du service militaire et leur imposa en retour des corvées, telles que les fonctions de messagers publics et de courriers ou facteurs de poste [1].

Est-il possible d'admettre que ces infortunés *Kalètès*, doués d'un esprit indépendant et ennemi de la contrainte, aient supporté pendant longtemps un joug aussi odieux sans le secouer en transmigrant en Gaule? Ce n'est guère probable, alors que l'on rencontre tant de peuples, dans ce dernier pays, qui y portèrent peu après les noms de *Kalètès* et de Pictes. Cependant, l'Histoire se taisant à cet égard, il ne nous reste d'ouvert que le champ des conjectures. Mais elles sont probables.

D'après Strabon, l'Apulie était la *Daunie* des Grecs, et les Dauniens seraient venus en Italie en même temps que les Picentins. C'est au point que certains écrivains faisaient de Daunus le père de Peucétius. Il est à remarquer que *Kalètdaunios* forme le nom même des Kalédoniens. Il n'y a pas de doute que les Dauniens fussent des Celtes, car leur ville métropole se nommait *Argyrippé*. C'était donc un peuple cimérien et troglodyte.

(1) *Géogr.*, V. ch. IV, 13.

Peucétiens et Dauniens étaient compris, dit Strabon, entre les Calabres et le mont Gargan, et furent tous appelés Apuliens. Le nom de Dauniens était tombé en désuétude, de son temps. A mes yeux, désuétude et changements de noms sont, pour un peuple devenu inconnu et oublié, des indices certains de transmigrations.

J'ai déjà dit que *Picus*, d'après Servius, eut pour fils Faunus et pour petit-fils Latinus, qui fut roi des Latins du temps d'Énée [1].

Je ne sais si l'on a remarqué la coïncidence qui existe entre le mythe de Picus, métamorphosé en oiseau par Circé, chez les Latins adorateurs d'*Opis*, et le mythe américain de Quetzal-Cohuatl, chef des Nahoas et vainqueurs des *Chanes*, qui aborda dans l'Amérique centrale, à Panuco, venant de l'Orient, c'est-à-dire de l'Europe, revêtu de la peau de l'oiseau *Opis*, d'après une tradition mexicaine ; ou bien chargé de l'enveloppe sacrée qui renfermait *Opou* ou l'Invisible, d'après une autre légende [2] ?

La vierge *Opis* des Celtes portait à Délos les offrandes des matrones celtiques dans une enveloppe de paille.

Les Aztèca-Chichimétzin seraient-ils donc des Celtes immigrés d'Italie, de la Daunie, ou bien seraient-ils une colonie de Kalèt-donians mêlés de *Chônes* ? Cela se peut.

On peut aussi rapprocher la légende de *Picus* de celle du héros des Kollouches de la Colombie britannique, Yell ou Jehl, métamorphosé en aigle, en corbeau, en pic-de-bois ou en pie, pour arriver en Amérique [3].

(1) *Servius sur l'Énéide*, VIII, 314 ; X, 76.

(2) Émile Petitot. *Accord des mythologies*, p. 385.

(3) *Ibidem*, pp. 289, 383, 385. La version de M. A. L. Pinart le fait métamorphoser en pie.

En même temps que Strabon nous montre des *Picentini* à l'est, et des *Picentes* ainsi que des *Pictæ* à l'ouest de l'Italie, il nous parle des *Pictones* ou *Pictavi* riverains du Ligîr (la Loire) et voisins des Amnites ou Samnites du littoral de l'Atlantique, tout comme les Picentes l'étaient des Samnites du Latium.

Ils confinaient, au midi, aux Santones, ce peuple celtique venu de Mediolanum (Milan) où il s'appelait Insubres, d'autres *Kalètès*, et qui construisit des Mediolanum partout où il envoya ses essaims : à Sainctes, dans la Saintonge, à Culan dans le Cher, à Newcastle dans le Chester, en Bretagne, etc.

Eu égard à ces voisinages, à cette parenté entre les peuples celtiques de la Gaule et ceux de l'Italie, je me demande de quels Pictes, Pictones, Pictavi, Picards ou Pics il pouvait être question sur la Loire, au nord des Auscitani ou Aquitains et des Kalètès-Santones immigrés d'Italie, si ce n'est des Picæ, Pictæ, Picentes ou Picentins du Picenum ?

Puis, me reportant sur les bords de la Saône où je trouve la vaste nation des *Kalétédous* ou Éduens, voisinant avec d'autres Ascaniens ou Théginiens, Tuigênes, appelés Insubres et venus comme eux d'Italie, je me demande s'il est seulement permis de douter que ces mêmes *Kalètès* n'aient appartenu à l'immigration des Picentins ou Peucétiens ?

Remontant ensuite de la Saône jusque sur les bords du *Fretum Gallicum*, où je trouve une autre nation celtique, — bien que La Tour d'Auvergne la dise gallo-belge, — les *Kalétès*, *Calètes* ou *Caleti*, qui s'est étendue depuis l'Armorique (Loire-Inférieure) jusqu'au Calaisis (Nord), sur un développement immense, je me dis encore qu'il est difficile de ne pas voir en elle une autre colonie des mêmes gens du Pic ou Peucétiens.

Enfin, me transportant jusqu'en Écosse et y trouvant le

même peuple appelé *Kalydhon*, *Calédonians*, *Caledoni* ou *Piks* et *Picti*, toute hésitation cesse, il ne m'est plus permis de conserver le moindre doute, et je suis forcé de confesser que je me trouve en présence de la même famille ascanienne, c'est-à-dire celtique, des Picentins ou Peucétiens d'Italie.

Qu'importe, maintenant, que le mot *Kalètès* qui, en Grèce, pourrait avoir eu pour racine le nom du pic ou pivert, *kéléo*, ou l'adjectif nomade, voyageur, *kaleuthos*, soit expliqué, en bas-breton, par l'adjectif *kaled*, qui signifie rude et dur ? Ce n'est pas sur la similitude étymologique que j'assois le jugement qui conclut à l'identité de toutes ces peuplades disséminées sur d'aussi grands espaces ; mais bien sur la similitude nominale, sur la synonymie du nom et de la race, dans toutes les contrées où nous les rencontrons.

— « *Caledoni*, dit le célèbre celtisant Camden, *sic dicti* « *quod asperi essent et regio ipsa horrida.* » — « Les Calédo- « niens sont ainsi nommés à cause de l'âpreté de leur nature et « de l'horrible contrée qu'ils habitaient [1]. »

— « Les peuples que Tacite avait nommés *Calédoniens*, dit « M. de Valroger, furent appelés *Pictes* quand l'empire romain « s'affaiblit. Ils se donnaient sans doute à eux-mêmes quelque « nom ressemblant au mot latin *picti*. Comme ils se tatouaient, « on dit qu'ils étaient bien nommés :

— « *Nec falso nomine Pictos*, » dit Claudien [2]. »

Mais il est prouvé que le nom de Pictes (*Picti*, en latin, les Peints) que se donnaient les Calédoniens peu de temps avant l'ère chrétienne, fut originairement *Piks* (en latin *Pici*, les Pics ou Piverts). Le savant J. Pinkerton l'enseigne formellement :

(1) *Orig. gaul.*, p. 251.
(2) *De III Consul. Honor.; des Celtes*, p. 351.

— « Les *Piks*, dit-il, sont les mêmes que ces Calédoniens si « célèbres dans les écrivains romains, et qui empruntèrent ce « nom de leurs voisins, les Cimbriques, dans la langue desquels « il signifie habitants des forêts, en celte, *Kélydhon* [1]. »

Eumène le Panégyriste appelle aussi les *Calédoniens Pictes* : — « *Caledonum aliorumque Pictorum sylvas*, etc. »

Plaute les appelle *Picos* [2]; Ammien Marcellin les nomme *Pikenses* et *Peuki* [3], en latin, *Peuci* ; Pline leur donne le nom de *Pici* et de *Piki*. Il en place le berceau entre le Palus-Mœotis et les monts Cérauniens, nom d'une partie du Caucase. Ils habitaient dans la Circassie actuelle ou pays des Tcherkesses [4], avec 48 autres peuples.

Si l'on compare les *Pici* de Pline aux *Peuci* d'Ammien Marcellin, on demeure convaincu que ce peuple est le même que les *Peucins* de Strabon, l'une des principales tribus de la nation des Bastarnes ou gens des chariots [5], et les *Peucétiens* compagnons des Œnotriens. Voici comment en parle le grand géographe grec :

— « Près des bouches de l'Ister (Danube) est une grande île appelée *Peucè* (en grec, *Peukè*, pins maritimes ; en celtique, *Peucè-ti*, plat-pays, d'où le nom des *Peucétiens*).

« Ce sont des Bastarnes (gens des chariots, de *basterne*, chariot, martingotte, en celtique) qui l'occupent habituellement, et ils en ont pris le nom de *Peucins* (en grec, *Peukinos* ; en latin, *Peucini* ou *Peuci*)... Le fleuve a sept bouches, la plus grande s'appelle Hiérostoma ou bouche sacrée. L'on n'a qu'à la ren-

(1) *Recherches sur l'origine des Scythes*, p. 348.
(2) *In Aulularia*. *Recherches*, etc., p. 256.
(3) Liv. XXII, p. 176, éd. Nisard, 1860.
(4) *Recherches*, etc., p. 256. Pline, l. VI, 7.
(5) *Géogr.*, liv. VII, ch. II, 15.

monter sur un espace de 120 stades pour atteindre l'île *Peucè*[1]. »

Voici maintenant le témoignage d'Ammien Marcellin. Parlant du Pont-Euxin, il ajoute :

— « La plage, quand on arrive à la dernière partie de la « courbure, se couvre d'une multitude de ports. Là s'élève « l'île *Peucè*, demeure de Troglodytes, des *Peuces* et de quelques autres peuplades[2]. »

Le géographe Ptolémée dit la même chose :

— « *Inde pars quidem maxime Australis* (*scilicet Danubii*) « *circumfluens iusulam Peucem appellatam gradus habet* 20°46' « 30"[3]. »

Pomponius Mela parle de l'île *Peucè* comme de l'île la plus fameuse et la plus étendue de la mer Noire. *Peukè*, en grec, signifiant *pin*, on pourrait donc traduire ce nom par *Picea*, île des Pins ; ce que le traducteur de Silius Italicus dit aussi du *Picenum*, nouvelle conformité, même au point de vue étymologique, entre ces deux contrées ; mais Pinkerton n'admet pas cette raison. Pour lui, l'île s'appelait *Peucè* parce qu'elle était habitée par les *Peucins* ou *Peucétiens*. L'étymologie celtique *Peucè-ti*, pays-plat, me paraît la plus admissible, et les Peucins ou Peucétiens ne seraient plus que les *Gens du Pays-plat*, au lieu d'être les gens des Pins.

Mais Silius Italicus, en affirmant que Picus (le Pivert), descendant de Saturne, donna son nom au *Picenum* comme aux *Picentes* et aux *Picentins* ou gens du *Pic*, nous prouve que les *Pici* de Pline et les *Peuci* d'Ammien Marcellin étaient réellement le même peuple que les *Piki*, *Peuki* ou *Peucini*.

(1) *Géogr.*, liv. VII, ch. II, 15.
(2) Arman. Marcell., liv. XXII, p. 176.
(3) *Ptolem. geogr.*, cap. X. tab. 9, Europæ, p. 46.

Nous nous trouvons donc ici à l'origine de la nation des Pictes, et elle s'annonce historiquement comme la nation des *Peucins* ou *Peucétiens*, gens du Pays-plat, devenus chez les Sabins d'Œnotrus les *Pici*, *Piki* ou gens du pivert. Ce ne fut que plus tard, je le répète, qu'elle ajouta à ces deux noms celui de *Picti* ou *Pictæ*, les gens peints, piquetés, tatoués.

Les Peucins ou habitants bastarnes de l'île Peukè émigrèrent dans deux directions : vers l'occident et vers le septentrion. Je vais traiter séparément de ces deux transmigrations.

Migration occidentale des Peucins.

L'émigration occidentale des Peucins fut celle de *Peucetius* que l'on donne pour le frère d'Œnotrus. Après les explications géographique qui précèdent, Peucetius cesse d'être un personnage historique et n'est plus qu'une personnification emblèmatique de la nation celtique des Peucins sortie de l'île Peucè. Mais, d'après Silius Italicus, elle eut pour chef un nommé *Picus* ou le Pivert, de la descendance de Saturne, et qui fut le grand-père de Latinus, roi des Sabins. On l'appelait aussi *Sancus* ou *Sangus*. La preuve de ce que j'affirme ici se trouve précisément en ce que ce fut Picus qui dénomma le *Picenum* ou pays des Peucétiens devenus les Picentins, et qui fonda *Asculum* à l'aide de ses compagnons les *Ascalani* ou Ascaniens.

On avait ignoré jusqu'ici quel pouvait avoir été le peuple qui avait immigré en Italie avec Peucetius. Le fait n'est plus douteux maintenant: ce sont les Peucins, appelés aussi *Peuki*, *Pici* ou *Picti*, et dont le nom national était *Kalètès* ou Celtes.

L'abbé Lenglet du Fresnoy ne fait aucune mention des Peu-

cétiens dans ses *Tablettes chronologiques*. Loève-Veimars, qui les a copiées et abrégées, en mentionne l'immigration en Italie en même temps que celle des Œnotriens, l'an 1710 A. D. Je me suis conformé aux calculs de Larcher et ai adopté la date de 1896 A. D.

Par les données géographiques que nous fournit Strabon, on peut arriver à obtenir une certitude presque physique touchant l'émigration des Peucins dans le Picenum.

— « Il y a, dit le Géographe, une double ligne de navigation entre Brentesium (Brindisi) et la côte opposée (c'est-à-dire grecque, de l'Adriatique). Une première ligne aboutit aux monts Cérauniens et à la partie adjacente du littoral soit de l'Épire, soit de la Grèce [1]. » On pouvait donc se rendre facilement à Brindisi depuis la frontière illyrienne de l'Épire où s'élèvent les monts Cérauniens seconds du nom, par une ligne maritime sûre, directe et, de plus, pratiquée de toute antiquité.

« Maintenant, de Brindisi à Rome, les Latins construisirent de bonne heure la voie Appienne, qui servait aux transports de l'immigration et du commerce intercostal de l'Italie. La longueur totale de cette route transpéninsulaire était de 360 milles romains. Une autre voie, qui partait de Rhegium (Reggio), allait rejoindre la voie Appienne en Campanie [2]. »

C'est précisément à l'intersection de la voie Appienne avec les voies Latine et Labicane, que se trouvait la station des *Pictæ* ou *ad Pictas*, qui se rendait chez les Pictes.

Il est également certain que les Peucins abandonnèrent l'île de Peucè à une époque très reculée, et c'est encore Strabon qui nous l'apprend. Il enseigne que, du temps d'Alexandre le

(1) *Géogr.*, liv. VI, ch. III, 8.
(2) *Ibidem*, 7.

Grand (334-324 A. D.), ce delta de l'Ister était d'ores et déjà la possession des Triballes, peuple de Thrace, dont le territoire s'étendait sur un espace de quinze journées de marche depuis le pays des Agrianes jusqu'à l'Ister, qui avait reçu sur son territoire des bandes de Scythes ou Gêtes, et qui fut subjugué par les Autariates, peuple de l'Illyricum. Ils refusèrent le passage de l'île Peucè à Alexandre [1].

« Si, maintenant, nous longeons le littoral de l'Adriatique à partir de Brentesium ou Brundusium, la première ville que l'on rencontre, dit le Géographe, est Egnatia, limite du territoire des Peucétiens sur le littoral... Tout ce territoire des Peucétiens est âpre et montagneux ; ce qui se conçoit, vu qu'il fait partie encore, on peut dire, de la chaîne de l'Apennin. Sa population paraît avoir été une colonie d'Arcadiens. »

Ainsi Strabon n'avait pas su remarquer le rapport qu'offrait le nom de l'île de *Peucè* et de ses habitants les *Peucins*, avec le nom des *Peucétiens* d'Italie.

Rien n'empêche, d'ailleurs, que les Peucins aient passé par l'Arcadie avant d'émigrer dans le Picenum, et qu'ils y aient même séjourné pendant un temps plus ou moins long.

Toute l'antiquité a reconnu que les Arcadiens avaient émigré en Italie avec Évandre. On sait que les Arcadiens étaient un peuple du Péloponèse qui sortait d'Argos, l'antique *Apia*. Comme ce sont aussi des Arcadiens que Denys d'Halicarnasse donne pour compagnons à Œnotrus et Peucetius [2], il semble naturel d'assimiler Évandre à Œnotrus, à moins qu'il y ait eu plusieurs migrations sorties de l'Arcadie ; ce qui est très probable.

(1) *Géogr.*, liv. VI, ch. III, 8.
(2) *Hist. rom.*, l. I, 11 ; et II, 1.

Strabon donne l'histoire d'Évandre comme un mythe, une légende [1]. Plutarque dit que les Romains ignoraient tellement l'origine des Arcadiens, qu'ils les disaient être nés avant la lune, c'est-à-dire que leur arrivée en Italie se perdait dans la nuit des temps. En conséquence, les Fabiens, citoyens romains qui prétendaient à cette descendance, portaient sur leurs chaussures de petites lunes en métal [2].

Continuons.

« Le territoire qui suit immédiatement, poursuit Strabon, est occupé par les Dauniens, puis par les Apuliens, qui s'étendent jusqu'aux Frentans. Mais, comme les noms des *Peucétiens* et des *Dauniens* ne sont plus jamais employés par les gens du pays ; qu'ils ne l'ont même été qu'à une époque fort ancienne ; et que toute cette contrée s'appelle aujourd'hui Apulie, on ne saurait déterminer exactement les limites respectives ds ces peuples anciens [3]..... »

Quant à nous, nous pouvons conjecturer facilement que les Peucétiens durent longer le rivage de l'Adriatique à travers le Samnium, puisque Strabon dit ailleurs qu'ils occupèrent ce pays avant la formation du peuple samnite, et qu'ils allèrent se cantonner entre Adria et Ancône dans le Picenum.

Laissons de côté pour le moment les Dauniens dont l'immigration en Italie est de date plus récente, puisqu'elle remonte à *Daunus*, un des chefs de l'armée des Grecs qui firent le siège de Troie en compagnie de Diomède, roi de Calydon en Étolie, et reconstruisons maintenant par l'imagination la marche de l'immigration peucétienne. Partis des

(1) *Géogr.*, liv, V. ch. III, 3.
(2) *Quest. rom.*, 76 ; et Sil. Ital., VII, 633.
(3) *Géogr.*, liv. VI, ch. III. 8.

monts Cérauniens du Caucase, ces Ascaniens *kalétès* s'étendirent d'abord jusqu'à la mer d'Azow. De cette première station, ils vont habiter le grand delta de l'Ister, ou île Plate (*Peucè*, *Peukè*), d'où ils prennent le nom de Peucins et de Peucétiens. Seconde station. De l'Ister ils durent passer dans la Thessalie et l'Épire, et longer les monts Cérauniens, seconds du nom, qui formaient la frontière de l'Épire et de l'Illyricum, jusqu'au détroit d'Otrante qui les conduisit à Brentesium. Et puisque les *Kalétès* sortaient des monts Cérauniens caucasiques, ils avaient dû dénommer cette seconde chaîne en souvenir de leurs montagnes natales. Troisième étape.

Qu'ils aient passé de cette côte en Arcadie, au centre du Péloponèse, il n'y a rien là d'impossible; mais les historiens ont bien pu aussi opérer une confusion entre l'immigration œnotrienne et la peucétienne, ainsi qu'entre ces deux immigrations et celle des Dauniens qui remonte au temps d'Énée.

Admettons que les Œnotriens seuls vinrent par l'Arcadie, comme l'enseigne Denys d'Halicarnasse, et les Peucétiens directement des monts Cérauniens de l'Épire.

Dans les monts Cérauniens du Caucase, vivait un peuple nommé *Gargaréens*, très habile à lancer le javelot. Si donc nous retrouvons, en Italie, dans le Samnium ou pays des gens du Javelot, un promontoire montagneux appelé *Garganum*, nous sommes autorisés à voir, dans cette dénomination, un autre souvenir du Caucase. J'ai nommé le mont Gargan.

Débarqués en Italie sous la conduite de leur chef ou roi, *Picus*, le Pivert, les Peucétiens prirent dès lors le nom de celui-ci, et s'appelèrent *Pici*, *Piki* ou *Picenses*, noms que l'on voit reparaître dans celui du *Picenum* avec sa métropole de *Picentia*. Enfin, par un effet de l'oblitération causée par le temps, les habitants s'appelèrent *Picentini* et *Picentes*. Quatrième étape.

D'après Strabon, les Peucétiens s'établirent entre Brentesium et Barrium, sur un espace de 700 stades. C'est peu, alors qu'il étend le Picénum entre Ariminium et Ancône, dans toute la Marche moderne. Le Géographe distinguait donc entre Picentins et Peucétiens, bien qu'il ne se soit pas expliqué sur la nationalité de ces derniers. Mais l'enseignement de Denys d'Halicarnasse, qui en fait des Arcadiens comme les Œnotriens, ne me permet pas de distinguer entre ces deux noms. *Picus* et *Peucetius* furent bien le même héros, et l'on peut considérer toute la côte orientale de l'Italie, entre le golfe de Tarente et Ancône comme ayant été occupée par les immigrants Peucétiens et Picentins.

Puis, après la prise de Troie et la dispersion des Grecs, Daunus et Diomède, deux de leurs chefs, arrivèrent dans le pays qu'ils nommèrent Daunie, entre le Picenum et Brentesium, et s'y établirent. Daunus était argien. Il fut le père de Turnus qui devint le roi des Œnotriens Rutules, souche des Romains. Diomède, son compagnon, était également d'Argos et commandait les Argiens sous les murs de Troie ; mais il était roi de *Calydon*, ville de l'Étolie, province de la Hellade, et, par conséquent, appartenait à la Grèce propre.

Mais l'un et l'autre arrivèrent en dernier lieu du Péloponèse, et étaient des Phrygiens curètes. La généalogie de Diomède est bien connue. Il était le petit-fils d'Œnée, roi des Curètes, auquel on attribuait une des deux divisions de l'Étolie appelée *Calydonia*, en souvenir de *Calydon*, frère de Curès, tous deux petit-fils d'Etolus, son ancêtre, qui lui-même était fils de Mars.

On voit que je n'ai pas été téméraire en alliant le nom des Dauniens à celui des Kalètès pour en faire le nom des Calédoniens.

Diomède fonda, dans la Daunie, Argos-Hippium et Argyrippè. Puis, la Daunie s'appela Japygie et enfin Apulie.

Calydon a été chantée par Homère, qui l'appelle « la pierreuse Calydon [1]. » « Spectatrice étonnée de la lutte d'Hercule « contre les Centaures », ainsi que le chante Sidonius Apollonius [2], et que le raconte Strabon [3], elle avait fait jadis l'ornement de la Grèce [4], bien que les Curètes qui l'habitaient aient été, à cause de leurs orgies et de leurs débordements, assimilés aux Satyres, aux Silènes et aux Bacchi.

Calydon est également célèbre par la vengeance que Diane tira de l'oubli d'Œnée, qui ne lui avait pas offert les prémices de ses récoltes, en lui envoyant le fameux sanglier, grand comme un taureau, que férit Méléagre [5].

Dauniens et *Calydoniens* étaient donc des Pélasges curètes et corybantes. N'auraient-ils pas été les ancêtres des Cures ? Je serais tenté de l'admettre. Mais très certainement ils furent ceux des *Calédoniens* ou Pictes. En voici la preuue.

La coutume des Calédoniens de se peindre le visage en bleu avec du pastel, dut leur imposer le sobriquet de *Pictæ*. Le latin *pictus*, dit La Tour d'Auvergne, s'est formé par antiphrase du celtique *pik*, gallique *pig*, latin *pingere*, piquer, tatouer avec une pointe pour y former des dessins par l'inoculation dans l'épiderme d'une couleur bleue nommée glastum [6].

Une autre preuve que Pics et Peucétiens sont synonymes se tire de ce que l'île *Peukè* reçut des Sarmates le nom de *Picçina* qu'elle porte encore.

(1) *Iliade II*, v. 640.
(2) *Carmen XIV*.
(3) *Géogr.*, IX, ch. IV, 8.
(4) *Ibidem*, X, ch. II, 3.
(5) Silius Italicus. XV, v. 306.
(6) Pline. *De vocalibus galli.*, c. I, 22 ; *Orig. gaul.*, p. 110 et 249.

J'attribue à l'antique coutume des Celtes d'émigrer par centaines (*kanted*, *kented*) au retour de chaque printemps sacré, la présence et l'habitat, dans la Gaule transalpine, des nombreuses tribus de *Kalètès* ou *Caleti* et de *Picti*, *Pictavi* ou *Pictones*, que nous y avons découvertes. Je n'ai pas à revenir sur ce sujet. Et comme *Kalétès*, en langue celtique, signifiait gens des forêts, sylvains, sylvestres, forestiers, il est probable que la tribu des *Sylvanectes*, dont la commune était Senlis, était aussi composée de *Kalétès* ou *Picti*. La Gaule fut donc la cinquième étape des Peucétiens.

Ne serait-ce pas par l'isthme britannique, dont parle Diodore de Sicile, laquelle unissait les îles de la Grande Bretagne à la Gaule-celtique, à marée basse [1], que les *Kalètès* du nord auraient transmigré en Bretagne, pour y devenir les *Kalydhons* ou *Kalédonians*, appelés aussi *Piks* et *Pictes* ?

On pourrait, ce semble, le croire et le soutenir sans invraisemblance car Florus appelle *Calydon* la forêt Hercynienne. Parlant de la forêt de Ciminie, il la compare à la première : — « *Cimerius interim saltus in medio, ante invius, plane quasi* « *Calydonius vel Hyrcinus*, » — « Entre eux et nous s'éten- « dait la forêt de Ciminie, jusqu'alors impénétrable et non « moins effrayante que celle de Calydon ou d'Hercynie [2]. »

Or, pour que la Forêt-Noire eût mérité le nom de Calydon, n'est-il pas à croire que des Calydons la traversèrent et même y habitèrent pendant quelque temps ? Sixième étape.

Toutefois, les traditions de l'Écosse font venir ce peuple du Nord-Est, par conséquent de la Norvège. Ces Pictes-là appartenaient donc à une autre migration que celle que nous venons

(1) *Hist. univ.*, V. 10.
(2) Florus, lib. I, 17, p. 60.

d'étudier, à une migration septentrionale dont je vais parler bientôt.

De ce que les peuples anciens du Poitou étaient, comme les *Pictes* d'Écosse, dans l'usage de se scarifier la chair par le tatouage, Jean Picard et le savant J. Scaliger en conclurent à la descendance des *Pictavi* ou *Pictones*, de l'île de Bretagne [1]. Nous savons maintenant qu'il existe des raisons beaucoup plus sérieuses pour les faire venir du Picenum, du Péloponèse, de l'Épire, du delta Peucè du Danube, et en premier lieu des monts Cérauniens du Caucase. Mais ces raisons, on les ignorait encore alors.

Jusqu'au IVe siècle de notre ère, l'histoire demeure muette sur les faits et gestes des Pictes de la Gaule, les *Pictons*, sur leurs subdivisions, leurs déplacements, leurs migrations et leurs guerres.

Ils ne portèrent certainement pas le nom de Bastarnes, et je doute même que les Pici ou Peucins danubiens aient jamais pris ce nom, bien qu'ils appartinssent à ce peuple des chariots. J'oserai même avancer que les Bastarnes n'étaient pas une nation autonome. Strabon dit qu'ils étaient composés d'éléments divers, qu'il y avait parmi eux des Scythes ou Scots, des Rhutènes ou Petits-Russes, des Sarmates ou Moscovites, des Sithones ou Suédois, etc. Dans ce cas, le nom de Bastarnes devait être simplement synonyme de vagabonds, de nomades, d'ambulants, sans aucun respect à l'origine de leurs éléments constitutifs et disparates.

Mais si l'Histoire n'enregistre pas de Bastarnes en Gaule, elle en reconnaît dans la presqu'île ibérique ; c'étaient les Bastétans ou Bastules. Elle constate également que des Ruthènes ou Pe-

(1) *Orig. gaul.*, p. 249.

tits-Russes avaient pénétré en Provence, entre Carcassonne, Toulouse et Albi, et s'y étaient établis ; que d'autres Ruthènes avaient peuplé le Rouergue entre la Dordogne et le Lot ; enfin qu'une autre tribu de Ruthènes faisait partie de la confédération des Morins [1]. Il est donc probable que ces Sarmates immigrèrent en Italie avec les Bastarnes peucétiens, et que de l'Italie ils passèrent en Gaule.

Pendant le IVe et le Ve siècle de notre ère, le territoire des *Pictones*, que l'on appelait dès lors *Pictavi*, avant de les nommer *Picards* et Poitevins, fut divisé en quatre grands *pagi* ou circonscriptions, qui sont les suivants : le *Pagus Pictaviensis* ou des Pictes, chef-lieu Poitiers ; le *Pagus Thoarcensis*, chef-lieu Thoars ; le *Pagus Herbaldicus*, chef-lieu Herbauge ; et le *Pagus Briocensis*, chef-lieu *Brigiosum* ou Brioux. Ce dernier se composait non pas de Pictes, mais de Briges ou Brigantes, c'est-à-dire de Phrygiens.

Plus tard, on érigea quatre autres circonscriptions secondaires : le *Pagus Castroairaudi*, chef-lieu Châtellerault ; le *Pagus Lausidunensis*, chef-lieu Loudun ; le *Pagus Parthiniaci*, chef-lieu Parthenay ; et enfin le *Pagus Metullensis*, chef-lieu Melle, pays habité par des Meldes ou Medulles, et détaché sans doute du Pagus Briocensis ou briard [2].

Je passe aux Peucins ou Pics septentrionaux.

Migration septentrionale des Peucins.

On trouve dans Ptolémée « les traces des Peucins ou Peukini « en ligne directe depuis l'île de Peucé jusqu'au Tyras ou

(1) Émile Petitot. *La Sépulture dolménique de Mareuil-lès-Meaux et ses constructeurs.* Paris, 1892, p. 125.

(2) Le Touzé de Longuemar. *Recherches sur le pays des Pictons*, pp. 46-49.

« Dniestr, et depuis ce fleuve jusqu'aux monts Peukiniens ou à « la forêt Peukinienne en Prusse[1]. »

Les Peucins auraient donc longé la rive droite du Dniestr en remontant ce fleuve, après avoir passé le Prout, traversant la Podolie et la Galicie actuelles. Puis, arrivés à la source de la Vistule, ils l'auraient descendue sur la rive droite encore, en traversant un coin de la Pologne et de la Prusse. Par cette route directe, la distance entre la mer Noire et la Baltique n'est que de dix degrés géographiques en latitude, soit de 250 lieues. Pour des nomades, ce ne dut être qu'un jeu d'enfants.

Parlant des Bastarnes ou gens des chariots, dont les Peucins étaient une fraction, Strabon s'exprime en ces termes :

— « Germains ou peu s'en faut, les Bastarnes se divisaient en plusieurs tribus dont on distinguait quatre principales : les Atmons, les Sithones (Suédois), les Peucins (Peucétiens, Pics), habitants de l'île Peucè, sur l'Ister, et les Roxolans (Russes, Ruthènes), les plus septentrionaux de tous et qui habitaient les plaines comprises entre le Tanaïs et le Borysthène ou Dniepr[2], » la Petite-Russie actuelle.

Les Bastarnes habitaient la Thrace, d'après le géographe grec. Il serait absurde de donner le nom de Thrace à toute cette vaste portion de l'Europe, qui, du Tanaïs, s'étendait jusqu'à la Macédoine, puisque Strabon n'ignorait pas que la Thrace était le pays compris entre la mer Noire, la mer Égée, la Macédoine et l'Hæmus ou Balkan. Alors c'est donc qu'il veut dire qu'une partie des Bastarnes étaient allée peupler la Thrace, de concert avec les Thraces proprement dits, puisqu'il ajoute qu'ils ne s'y confinèrent point, mais qu'ils étendirent leurs migrations

(1) *Recherches sur l'origine des Scytes*, p. 290. et Ptolem. *Geogr.*, lib. III, ch. X.

(2) *Géogr.*, liv. VII, ch. II, 17.

plus loin que les Sarmates ou Russes et les Agathyrses, et qu'« ils atteignirent peut-être aux rivages de l'Océan Atlan-« tique.» Strabon avait donc eu, sinon la connaissance, du moins l'intuition que les Bastarnes étaient allés peupler l'Italie, le midi et l'ouest de la Gaule et même la presqu'île ibérique, sous le nom de Peucétiens, Pics ou Pictes, Bastules et Bastétans.

Mais puisque nous en avons fini avec les Peucins méridionaux, retournons à ceux qui prirent la route du septentrion.

J'ai dit, d'après le témoignage de Strabon, que les Bastarnes n'étaient pas un peuple unique, mais un ramassis plutôt qu'une confédération de plusieurs peuples différents d'origine et de race. Il devient alors superflu de discuter si les Bastarnes étaient des Scythes, des Celtes, des Sarmates ou même des Gaulois, puisqu'il y avait dans leurs rangs un peu de tous ces peuples.

Les Peucins, nous l'avons vu, y représentaient l'élément cimérien issu de la Celtique caucasique de Plutarque. Ils habitaient primitivement, d'après Pline, entre les monts Cérauniens et la mer d'Azow[1], vers l'an 2000 A.D. De là ils étaient venus s'établir à l'ouest du Pont-Euxin. Ce furent ces mêmes Peucins, ou du moins une forte colonie d'entre eux qui, unis aux Scythes *Sithones*, les futurs Suédois, devaient devenir une des souches des peuples de la Scania et les futurs Piks-Calédonians d'Écosse et d'Irlande.

— « Les Peukìni, dit le savant Pinkerton, étaient les plus illustres d'entre les Bastarnes. En montant vers le septentrion, ils ne traversèrent pas la Vistule comme les Sitones ; mais ils s'avancèrent directement vers la Baltique et y disparurent complètement. Il ne fut plus dès lors question des Peukini, de ce côté-là. »

(1) *Hist. natur.* VI, 7.

Si les Peucins septentrionaux furent illustres en Écosse, au point de braver les Romains plus tard, et de les tenir en haleine sans en être soumis ni assujétis, nous avons vu que les Peucins occidentaux ne le furent pas moins, puisqu'ils furent une des souches du peuple romain, et qu'ils formèrent la nation éduenne, qui disputa pendant longtemps la suprématie de la Gaule aux Arvernes, avant l'arrivée de César et même après qu'il eut pénétré en Gaule.

Mais Pinkerton se trompe en disant qu'il ne fut plus question des Peucins en Germanie. Parlant des peuples de Germanie qui habitaient encore de son temps sur les bords de la Baltique, Tacite énumère d'abord les *Sitons* (futurs Suédois), qui touchaient aux Suèves et en différaient peu ; puis il dit :

— « Je ne sais si je dois ranger les *Peucins*, les Vénèdes et les Finnois parmi les Germains ou les Sarmates. Les *Peucins*, qu'on appelle aussi Bastarnes, ont la même langue, le même costume, les mêmes habitations, la même fixité que les Germains. Ils sont tous sales et fainéants, et leurs chefs, en s'alliant par le mariage aux Sarmates, ont pris quelque chose de la laideur de ce peuple [1]. »

Ainsi il demeurait des Peucins, Pics ou Pictes, en Germanie, comme il y était allé des *Marses*, des *Marsignes* et des *Marsaques* [2], peuples œnotriens. Ce n'est donc pas pour rien que la Forêt-Noire s'appelait Calydonienne.

Plus tard, la chronique saxonne mentionne, en Norvège, des *Picti*, *Péhtar*, *Pihtar*, ou *Péohtar*. Witichind y parle des *Pehiti* ; les anciens bardes d'Écosse chantent les *Pehts* ; la grande

(1) *Mœurs des Germains*, XLVI.

(2) *Mœurs des Germains*, II, 43 ; Histoires, III, 70, IV, 56 ; et Annales, liv., I. 56 et II, 25.

histoire de Norvège de Thorfins, compilée dans les Sagas, est toute remplie de la Pika ou pays des *Piks*. Les généalogistes saxons parlent du royaume de Vitta et des *Assa-Pitti*, qui rappellent les *Assises* ou *Æsinates* de Pline, les Peucétiens du roi Æsis. Les Irlandais font également mention du Pitta et des *Piekur* ou Vagabonds, appelés aussi *Viks*, *Vikvérar* ou gens de Vik. Enfin, Olaff le Grand appelle le royaume norvégien des Pictes *Vika*.

De toutes ces données convaincantes, Pinkerton conclut que la disparition des *Peucins* ou *Piki*, *Pici*, des bords de la Baltique, est une preuve que ce peuple fut le premier à traverser cette mer et à prendre terre en Suède, d'où il continua à avancer dans le nord-ouest jusqu'à ce qu'il eût atteint la Norvège alors déserte. Inutile d'ajouter qu'il faut modifier cette conclusion, puisque Tacite retrouvait encore des Peucins en Suévie. Ce fut seulement une portion de ces *Piks* septentrionaux qui transmigra dans la Scanie, pour passer de là en Norvège, puis dans la Grande-Bretagne ; tandis que d'autres durent l'aborder par l'isthme ou le détroit de Calais.

Il n'en demeure pas moins avéré que dans l'*Albanach* ou pays des Celtes-Albains de Bretagne, les *Piks* ou *Viks* constituèrent une colonie scandinave immigrée du royaume *Pika* ou Vika de Norvège, mais originaire de la Prusse, puis antécédemment de la Thrace, de l'île Peukè ou Peucè, et enfin primitivement des monts Cérauniens de la Celtique caucasienne.

Cette conclusion, j'aimerais la voir tirer par le savant Écossais auquel j'ai emprunté beaucoup de ces données sur les *Pictes* septentrionaux. Malheureusement, Pinkerton était trop profondément celtophobe pour reconnaître des Celtes dans les Pictes. Ils n'étaient à ses yeux que des Scythes, et Scythes ils sont demeurés pour les ethnographes anglais, jusqu'à Camden.

Le vénérable Bède n'avait-il pas écrit : « *Contigit gentem Pic-* « *torum de Scythiâ.... ingressum* » ? Pinkerton n'eut garde de relever que, par cette Scythie, appelée aussi *Scythia minor*, les écrivains du moyen-âge entendaient parler de la Scanie ou Scandinavie.

Mais cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Les Peucins ou Pictes occidentaux, ayant prouvé qu'ils étaient des Celtes ascaniens appartenant à la race cimérienne, il n'y a aucune raison de dénier cette même origine aux Pictes ou Piks, Peucins septentrionaux. Mac-Pherson a même prétendu que les Pictes d'Écosse parlaient l'eironach ou irish, c'est-à-dire un dialecte cimbrique ; et cela n'a pas lieu de nous étonner, quand même on objecterait que le moine irlandais Columba, qui convertit les Pictes à la foi chrétienne, au VIe siècle, dut avoir recours à un interprète pour s'en faire entendre et pour les comprendre. Le norvégien moderne n'est qu'un dialecte par rapport à l'anglais ; je doute, toutefois, qu'un Anglais puisse se passer d'un interprète pour se faire comprende d'un Norvégien.

A ce propos, qu'on veuille bien me permettre de me servir du même argument dont Pinkerton a fait usage pour retrouver le peuple des Peukini ; la meilleure preuve que la langue des Piks ou Pictes n'était qu'un dialecte celtique, c'est que l'on assure que cette langue n'a pas laissé la moindre trace ; qu'elle est complétement perdue. Comment ! les Pictes existaient encore en tant que Pictes au XIIIe siècle de notre ère, et vous dites que leur langue est absolument introuvable aujourd'hui ? Mais alors convenez donc que les Pictes parlaient le cimbrique irish ou le gaëlique albanach. C'est beaucoup plus simple, plus rationnel, et partant plus conforme à la vérité. Jamais personne ne conviendra qu'en pleine Europe chrétienne et civilisée, on ne

puisse retrouver, à 600 ans d'intervalle seulement, la langue d'un grand peuple, n'eût-il eu aucune littérature. Restent toujours les écrivains ecclésiastiques, qui nous auraient transmis cette langue, si elle eût jamais existé. A moins toutefois que, à l'instar de leurs frères de la Gaule-Celtique, les *Pici* ou *Picti Calédonians* ne parlassent un dialecte grèco-latin, comme les Picentes et Picentins du Latium, qui faisaient usage du samnite, autre dialecte latin, lequel, après tout, n'est que du celtique mélangé de racines grecques. Camden, Prichard, Latham, La Tour d'Auvergne, Belloguet et autres l'ont prouvé.

Quoi qu'il en soit de cette question philologique, qui n'est pas ici du domaine de cette étude, les Pictes furent réputés scythes jusqu'à ce que le savant Camden émît en passant, et d'une manière dubitative, l'idée qu'ils pourraient bien être de race celtique. D'autres écrivains s'enhardirent alors à affirmer l'origine celtique des Pictes, et M. Skène soutint et défendit l'opinion qu'ils étaient une tribu cimbrique de la Bretagne, et, par conséquent, de véritables Celtes. J'ai le regret de n'avoir pu consulter ce dernier auteur.

Étudions un peu, maintenant, les Pictes ou Calédoniens en Écosse. « Les Calédoniens, dit Corret de La Tour d'Auvergne, furent pendant longtemps aux Scots ou Écossais ce que les Tartares sont aujourd'hui aux Turcs ; quelquefois vaincus, rarement soumis et, comme tels, impatients du joug, toujours prêts à le secouer et à le briser en éclats [1].

« Nourris dans les principes d'une sauvage indépendance, ils n'obéissaient qu'à des chefs qu'ils choisissaient eux-mêmes. En les élevant au-dessus d'eux, ils les prévenaient que ce n'était pas en qualité de maîtres qu'ils les élisaient, mais de représen-

(1) *Orig. gaul.*, p. 251.

tants. Des hommes valeureux qui avaient le sentiment de leur dignité pouvaient bien descendre, disaient-ils, à une dépendance utile, mais jamais à une soumission d'esclaves[1]. »

Du temps de César et de Tacite, les Pictes ou Calédoniens occupaient la partie de l'île d'Albion située au pied et au sud des monts Grampians, entre les Bretons, au midi, et les Gaëls d'Alban, au nord desdites montagnes. A quelle époque y étaient-ils arrivés ? On l'ignore. Mais ce ne peut être longtemps avant le premier siècle de notre ère.

Agricola, dans son expédition belliqueuse en Bretagne, ne put jamais pénétrer en Calédonie, La campagne qu'il y fit ne fut qu'une espèce de reconnaissance militaire. Au type physique des Calédoniens, à leur chevelure ardente, à leur taille élevée, le général romain comprit qu'il n'avait plus affaire à des Bretons, mais à un autre peuple qu'il crut, bien à tort, être de race germanique.

— « La chevelure rousse des habitants de la Calédonie, écri-« vait Tacite, et leur taille élevée trahissent une origine germa-« nique.» « *Rutilæ Caledoniam habitantium comæ, magni artus* « *germanicam originem assevèrant*[2]. » Cependant le célèbre historien eut la bonne foi d'ajouter qu'il n'était pas du tout sûr qu'ils ne fussent pas indigènes, c'est-à-dire celtes : « *indi-* « *genæ an advecti, ut inter Barbaros, parum compertum.* »

Tout ce que put réaliser le génie militaire des Romains, pour dominer paisiblement dans l'île de Bretagne, après avoir soumis Bretons, Silures et Belges, fut de barrer toute l'île par une muraille transversale qui en défendît l'accès à ces terribles Pictes-Calédoniens, dont il ne pouvait venir à bout.

(1) *Orig. gaul.*, p. 251.
(2) *Vie d'Agricola*, XI.

Les Pictes se rirent des efforts des Césariens, et, quand l'empire fut affaibli, ils reprirent leurs incursions en Bretagne, méprisant une barrière qu'ils avaient franchie si souvent impunément.

Ce fut alors que le roi des Bretons, Wortigern, appela à son secours les Saxons, quoique pour son malheur. Mais cet événement sort du cadre de la présente étude.

S. Gildas Albanius a écrit que les Pictes ou Calédoniens vinrent du nord, ce qui, en Écosse, ne peut s'entendre que de la Norvège[1].

Le vénérable Bède, historien des Anglo-Saxons ordinairement bien informé, atteste pareillement que la tradition les disait venus de la Scythie, ce que l'on entendait, en Écosse, de la Scandinavie :

— « *Contigit autem gentem Pictorum*, dit-il, *de Scythiâ, ut « perhibent, longis navibus Oceanum ingressam*[2]. »

Cette tradition, qui se maintint d'âge en âge, dit M. de Valroger, se retrouve dans Girald de Cambrie :

— « *Pictos... Scythiæ, cisâ palude, habitationes habuisse his- « toriæ referunt*[3]. »

Ce témoignage fait des Pictes les habitants des palafites ou demeures lacustres construites sur pilotis ; ce qui explique comment on a retrouvé les mêmes palafites dans les Alpes ainsi qu'en Italie.

La même tradition reparaît dans Geoffroy de Monmouth : « Le roi des Pictes appelé Rodric, dit-il, vint de la Scythie avec « une grande flotte et débarqua dans la partie septentrionale « de la Bretagne que l'on nomme Albanie. » — « *Rex Pictorum*

(1) *De Excurs. Britt.*, p. 14.
(2) Beda, 1 ; de Valroger. *Des Celtes*, p. 358 et suiv.
(3) *De Instructione Principii.*

« *nomine Rodric, de Scythiâ cum magnâ classe veniens, appli-* « *cuit in aquilonarum partem Britanniæ quæ Albania voca-* « *tur*[1]. »

Elle était vivante au temps de Fordun et de Boëce. Ce dernier dit, en effet, que les Pictes étaient venus « *ex eâ majoris Ger-* « *maniæ parte quæ nunc Dania, olim inferior Scythia, dice-* « *batur*[2]. » « Y a-t-il un fait historique mieux établi que celui-là? » ajoute et conclut M. de Valroger[3].

Donc, pour les écrivains écossais du moyen âge, la Scythie inférieure c'était la Scandinavie et le Danemark. Il ne faut jamais l'oublier, sous peine de commettre des quiproquos fâcheux.

Un aperçu très succinct de l'histoire des Pictes Calédoniens depuis l'ère chrétienne ne sera pas sans intérêt ici.

Vers l'an 210 de Jésus-Christ, une colonie de Piks ou Pictes passa d'Écosse en Irlande et s'établit au nord-ouest de cette île, dans le Donnegal et le Londonderry modernes. Les Gaëls d'Irlande les nommèrent *Cruthneach*, dit le Dr Prichard, du nom du chef qui les commandait. Mais le celtisant Latham trouve dans ce même nom le mot *Pruthneach*, qui signifie Prussiens; parce que les Piks, appelés alors *Peucini*, avaient dû traverser la Prusse pour entrer dans la Grande-Bretagne.

En même temps qu'ils colonisaient le nord-ouest de l'Irlande, les Pictes peuplèrent les Hébrides, les Orcades et les Shetland jusqu'alors désertes. Mais ce ne fut qu'en l'an 240 que prit naissance la *Pikania* ou *Pikland*, ce royaume des Pictes britanniques qui débuta dans les Hébrides. Ce même nom devait

(1) *Galf. Monm.*, IV, 17.
(2) Boece, lib. I.
(3) *Des Celtes*, p. 360,

devenir un jour celui de l'Écosse picte. Un fait remarquable, c'est que la principale île de cet archipel portait ou plutôt reçut le nom caractéristique de *Thogorma*, qui est le nom du troisième fils de Gomer, et le père de la race ou famille cimérienne. Comme les noms historiques se conservent!

Vers l'an 258, les Piks s'étendant de plus en plus vers le sud de l'Irlande, un parti de Scots ou Gaëls d'Alban, premiers habitants de cette île et qui étaient de race scythique mélangée de Celtes, passa en Écosse sous la conduite de Riada, et y prit le nom de Dalriades ou *Dalreudini*. C'est ce dont témoigne Béda:

— « *Procedente autem tempore, Britannia post Brittones et* « *Pictos, tertiam Scottorum nationem à Pictorum parte recepit,* « *qui, duce Reudâ, de Hibernîâ progressi, vel amicitiâ vel ferro* « *sibimet inter eos sedes quas hactenus habent, vindicarunt, à* « *quo videlicet duce usque hodie Dalreudini vocantur, nam lin-* « *guâ eorum* daal *partem significat.* »

Vers 260, florissait en Irlande le héros picte Fingal ou Fin Mac-Coul, dont Tara était la capitale.

Vers l'an 400, et peut-être même avant cette époque, les Piks d'Écosse s'étaient partagés en *Vecturiones* et en *Dicaledones*. Les *Dicaledones* habitaient sur le versant septentrional des monts Grampians. Les *Vecturiones* s'établirent au sud de la même chaîne, dans ce que l'on appela plus tard le *Lowland*. Mais l'une et l'autre tribu s'intitulaient *Kaleython* ou *Galédonians*, ainsi que *Piks* et *Picti*.

En 412, S. Ninian, cumraigh d'origine, convertit à la vraie foi les *Vecturiones*, dont Drust fut le premier roi chrétien. Mais en 440, une contestation s'étant élevée entre les Dalriades et les Pictes, les premiers se réfugièrent en Irlande et ne revinrent plus en Écosse que l'an 503, sous Loarn et Fergus Mac-Ére, pour y fonder le royaume de *Dalriada* dans la province ac-

tuelle d'Argyle. Les Dalriades furent convertis à la foi chrétienne, entre 446 et 503, en Irlande, par S. Patrick, natif de Stratclyde. Les Piks conservèrent l'ouest de l'Irlande, les Hébrides et le sud de l'Écosse, qui prit le nom de *Pikland* ou *Pikinia*. C'était donc un *Picenum* septentrional, ou pays des gens du pic, du pivert.

Ce ne fut qu'en 565 que les Pictes *Dicaledones* furent convertis par le moine irlandais S. Columba.

En 739, le royaume de *Dalriada* fut renversé par Ungust, roi de *Pikinia* ; et, en 843, il fut réuni à ce dernier par le roi de Kenneth.

L'an 1020, le nom de *Scotia* fut transféré de l'Irlande au *Pikland*, qui prit dès lors le nom de *Scotland* ou Écosse. Néanmoins, le nom d'*Albanach* ou *Albania* demeura à ce pays tout entier, de même que ceux d'*Albion* et de *Britannia* s'appliquaient à toute l'Angleterre.

C'est de la même époque que date le document le plus ancien de l'histoire d'Écosse qui existe, le *Chronicon Pictorum*, lequel appartient à la Bibliothèque nationale de Paris.

Ce furent les fréquentes incursions des Pictes et des Scots chez les Bretons qui poussèrent ces infortunés Cimbres à appeler à leur secours les Saxons. Mais, lorsqu'ils se virent dépossédés par ces auxiliaires qui étaient devenus leurs maîtres, ils cherchèrent un asile plus pacifique dans l'Armorique, où ils émigrèrent successivement et en grand nombre pendant deux siècles, c'est-à-dire depuis l'an 455 jusqu'en l'an 655.

Ce fut, sans contredit, à ces émigrés bretons que les Celtes et les Gaulois armoricains durent leur conversion au christianisme ; car l'île de Bretagne était à cette époque si profondément chrétienne, qu'on ne lui donnait en Gaule que le nom d'île des Saints.

CHAPITRE IV

DES PÉLASGES

(1762 A.D.).

Bien que les Œnotriens et les Peucétiens fussent des peuples pélasgiques, c'est-à-dire datant des Noachides échappés au déluge, ainsi que les Ombres, ni les uns ni les autres n'en portèrent le nom. Les Pélasges véritables, d'après Denys d'Halicarnasse et Hellanicus de Lesbos, sortirent de la Thessalie ou Hémonie, sous le règne de Nanas, vers l'an 1762 A.D. [1], et, après avoir longtemps erré dans l'Épire, consultèrent l'oracle de Dodone, en Chaônie, qui leur commanda de ne s'arrêter que lorsqu'ils auraient découvert la terre de Saturne, pays des Sicules : « Allez chercher la *Saturnia*, leur dit-il, terre des Sicules [2]. » Du moins, c'est Denys qui le rapporte ; ce qui n'est pas tout à fait la même chose, si tant est que les Sicules n'entrèrent en Italie, de concert avec les Ligures, que vers l'an 1600 ; car cela supposerait que les Pélasges auraient erré un ou deux siècles dans l'Épire, et qu'ils n'auraient paru en Italie que vers l'an 1500, ou en l'an 1458, comme le veut Le Deist de Botidoux.

Quoi qu'il en soit, les Pélasges arrivèrent par le nord à l'embouchure spinétique du Padus (Pô), ils reconnurent que

(1) Loève-Veimars. *Chronologie universelle.*
(2) Dyonis. Halic. *Hist. rom.*, I, 19.

le pays où ils venaient d'aborder était bien la *Saturnia* de l'oracle, fondèrent Spina, et s'emparèrent de Crotone, de Cœré de Pise, de Saturnia, de Falère, de Fascène et d'Alsion, sur les Ombres, à l'aide des Aborigènes, *leurs parents*. Repoussés enfin par les Ombriens, les Pélasges furent contraints de franchir l'Apennin et d'opérer leur jonction avec les Œnotriens, sur les bords du Tibre. Ce fut en compagnie des Aborigènes qu'ils repoussèrent les Sicules de l'Italie en 1364 [1].

Strabon enseigne que les Pélasges avaient été les premiers habitants de l'Æolide en Thessalie, qui, pour cette raison, s'appelait anciennement *Pelasgia* et plus tard *Pélasgiotide* et *Pelasgicus campus* [2]. Ils en auraient été chassés par les Lapithes et repoussés jusqu'en Italie. Eschyle voit dans Argos le point de départ de leur vie vagabonde, et c'est pour cette raison qu'on leur donne pour *parents* les Aborigènes, qui passaient pour une colonie sortie d'Argos.

Mais antérieurement à leur occupation de la Thessalie, de Lemnos, de Lesbos, d'Athènes et de Crête, les Pélasges, dit Ménécrate d'Élée, avaient été les premiers habitants de toute la côte de l'Asie-Mineure depuis Mycale et les îles qui la bordent. Leur établissement en Asie était antérieur à la guerre de Troie [3]. Homère les place dans la Troade :

— « *Hippothoüs conduisait les belliqueux Pélasges, les Pélasges de la riche et fertile Larisse* [4]. » C'est pourquoi cette ville s'appela également *Pelasgia*.

Puis ensuite le Péloponèse, d'après Éphore, Hésiode, Strabon

(1) Denys d'Halic. I, 17-21 ; Strabon, liv. V, ch. II, 4 ; VII, ch. VII, 12 ; IX, ch. V, 22 ; Pline, III, 6.

(2) *Géogr.*, liv. IX, ch. V, p. 22.

(3) *Ibidem*, liv. XII, ch. VIII, 4.

(4) *Ibidem*, liv. V, ch. II, 4.

et Denys, prit aussi le nom de *Pelasgia* ; mais c'était avant qu'il eût reçu le nom de Péloponèse [1]. La gradation qui existe entre tous ces noms établit d'une manière irréfragable l'origine et la marche des Pélasges : Première Pélasgie ou pays des Pélasges, en Asie-Mineure, dans l'Ascanie phrygienne. Seconde Pélasgie, le Péloponèse, pays peuplé par les Phrygiens de Pélops. Troisième Pélasgie, la Thessalie et même l'Épire d'après le témoignage de beaucoup d'auteurs [2]. Quatrième Pélasgie, Lesbos ; mais cette île ne le devint qu'après que les Pélasges se furent enfuis en Italie. Elle aurait eu pour premiers habitants des Pélasges parmi lesquels Tyrrhen, fils d'Atys, recruta ses compagnons qui le suivirent en Italie [3]. Ce sont les Tyrrhéniens ou Étrusques, dont il sera question ailleurs. C'est l'enseignement d'Anticlide.

Ces pages du grand Géographe grec nous donnent la raison de la confusion inconsciente et inopportune que M. d'Arbois de Jubainville a faite entre les Pélasges proprement dits, qui nous occupent ici, les Œnotriens, les Peucétiens et les Tyrrhéniens. Dans ces quatre migrations de peuples noachides il n'a vu que des Pélasges tursânes, et n'admet aucune lacune entre elles. C'est trop synthétiser.

M. P. L. Lemière a également donné dans le même panneau en se refusant à distinguer lesdits Pélasges d'avec les Œnotriens et les Peucétiens. Il a méprisé l'enseignement des Anciens, notamment celui de Denys d'Halicarnasse, qui ont fait des Œnotriens et des Pélasges deux groupes différents ; et il a dédaigné les assertions de Stabon, qui ne donne le nom de

(1) Strabon. *Géogr.* liv., V, ch. II, 4.
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*

Pélasges, en Italie, qu'aux seuls peuples que nous étudions dans ce chapitre [1].

M. Le Déist de Botidoux fut aussi dans l'erreur en n'accordant aux Pélasges qu'un séjour transitoire et sans importance, en Italie. Il les fait arriver sur les bords du Pô, huit générations de 30 ans chacune avant la guerre de Troie ; puis leur fait presque immédiatement chercher un asile vers l'Occident, sous la pression des Ombres et des Tyrrhéniens. Les Pélasges ne seraient donc restés que 114 ans en Italie, d'après ce celtisant.

Assurément nous devons enregistrer comme précieux l'enseignement qui peuple l'Occident de Pélasges thessaliens ; mais cette opinion, très plausible, n'enlève rien de sa force au témoignage de Denys d'Halicarnasse et des Anciens sur les Pélasges. Je les ai donc maintenus dans ma classification des peuples immigrés de l'Orient, et j'ai conservé ce groupe que reconnaît Loève-Veimars. Les Dauniens et les Calydoniens lui appartiennent, ainsi que les Chaôniens.

Denys ne fait dater la décadence des Pélasges que de 70 ans avant la guerre de Troie. Comme il les fait venir en Italie, 240 ans seulement avant cette guerre, soit en 1458, il n'accorde qu'un séjour de 140 ans à ce peuple dans la Péninsule. Strabon, au contraire, ne fait aucune mention de leur départ, et le terme *décadence* employé par Denys ne signifie pas que les Pélasges aient dû sortir de l'Italie autrement que par ces migrations partielles et périodiques, qui étaient dans les mœurs des peuples d'origine cimérienne.

Mais à quelle race appartenaient les Pélasges d'Italie ?

M. de Jubainville enseigne qu'ils appartenaient à la race phrygienne, qu'ils n'étaient autres que les Phrygiens de Pélops,

(1) *Etude sur les Celtes et les Gaulois*, p. 139-144.

fils de Tentale, roi de Cipyle en Paphlagonie. C'est aussi le sentiment de Loève-Veimars et celui que j'ai épousé dans ces pages en le modifiant ; car il y eut plusieurs migrations.

On sait comment Tentale, pour éprouver l'infaillibilité de Jupiter, lui servit à table le corps de son propre fils, Pélops, haché en morceaux. Ressuscité pas Jupiter, Pélops passa en Elide après que Tentale eut été détrôné par Ilos, arrière-petit-fils de Dardanus, roi de Troade. Il y devint roi de Pise et de plusieurs autres districts, et fonda le royaume de *Péloponèse*. Pélops fut aussi l'instituteur des jeux Olympiques, et ses os, après sa mort, servirent à faire le Palladium.

Avant lui, la presqu'île de Morée s'appelait *Apia* et *Pelasgia* [1].

D'après ce récit, ces deux noms auraient été donnés à la Morée par des Pélasges phrygiens. M. de Jubainville voit dans la partie historique de la légende de Pélops, « une « preuve de l'unité de l'empire pélasgique ou au moins des « relations d'intimité qui existaient entre les Pélasges des côtes « de l'Asie-Mineure et ceux du Péloponèse [2]. »

Il importe peu, maintenant, de savoir si Ilos, le vainqueur et le persécuteur des Phrygiens, était un Dardanien ascanien, comme le veut Pausanias [3], ou bien s'il était le dieu suprême des Assyriens de même nom, ainsi que l'enseigne Diodore de Sicile, d'après M. d'Arbois.

Tout ce que j'ai trouvé dans Diodore, c'est que Ilos était fils de Tros, qui fut fils d'Erichthon, qui le fut de Dardanus, gendre de Teucer, premier roi de la Troade. D'ailleurs, avant de mourir, Pélops battit ce même Ilos et le tua.

(1) Diodore de Sicile, liv. IV, ch. XXIX-XXX.
(2) *Les premiers hab. de l'Europe*, t. I, p. 107-109.
(3) Pausanias, II, 22, § 3, *ubi suprâ*.

Mais ce qui me sourit, dans cette théorie de M. d'Arbois de Jubainville, c'est qu'elle est conforme aux données de la Fable, dont il ne parle pas. Celle-ci enseigne, en effet, que Phoronée, père de Pélasgos, qui colonisa le premier la Morée et lui donna le nom de *Pelasgia*, était l'aïeul maternel des Curètes ou *Gallos*, rameau phrygien de la race pélasgique en général, mais des seuls Pélasges qui portèrent ce nom en Italie, les Pélasges curètes ou corybantes.

Or, les Curètes immolaient des enfants à Saturne, mari de Cybèle, la déesse dont ils étaient les prêtres. Ils étaient proprement le *peuple de Saturne*, et je ne comprends pas comment Denys d'Halicarnasse applique ce titre aux Sicules qui arrivaient d'Espagne et qui étaient complètement étrangers à l'Italie, ni surtout comment il ose le faire proclamer par un oracle grec.

Phoronée régnait à Argos ou Phoronicum quand arriva le déluge d'Ogygès dans l'Attique, l'an 1796 [1]; et cette ville d'Argos, Hermès en fit présent à Pélops.

Aucune chronologie n'estime même approximativement l'arrivée des Pélasges curètes ou phrygiens dans l'*Apia* ou Péloponèse, ni leur transmigration en Épire et en Thessalie d'abord, puis en Illyrie et dans le nord de l'Italie ensuite. La date de 1284 que lui assigne M. Victor Duruy est évidemment trop récente, puisqu'elle n'est que de 64 ans antérieure à la guerre de Troie, et que la date la plus rapprochée de nous que fixe Denys d'Halicarnasse est l'an 1458. La date de 1762, assignée par la chronologie de Loève-Veimars à l'arrivée desdits Pélasges en Italie, est donc à conserver.

Quoi qu'il en soit, nous avons une excellente preuve que les

(1) L'abbé Lenglet du Fresnoy. *Tablettes chronologiques*, t. I, p. 279.

Pélasges étaient de race phrygienne dans la grande quantité de peuplades *briges* qui se trouvaient mêlées aux Celtes dès les commencements de l'Histoire de la Gaule, tant dans ce pays qu'en Espagne, en Italie et en Bretagne. Nous les étudierons bientôt ; mais auparavant examinons l'origine des Phrygiens. Flavius Josèphe nous a appris que ce peuple était l'un des descendants du troisième fils de Gomor ou Gomer. Rappelons-le encore une fois :

— « Gomor, fils aîné du patriarche Japhet, dit cet historien, « eut trois fils : Aschanaz..; Riphat...; et Thyramme, qui donna « son nom aux Thygramméens, que les Grecs nomment « *Phrygiens* [1]. » Josèphe appelle Thygramme en grec Thorgamès. C'est le Thogorma de la Vulgate, le Thorgama des septante, et le Thorgom de Moïse de Khorène.

Le nom primitif des Phrygiens était donc *Thorgamaïoï* ou *Tygrammaïoï*, en grec, langue dans laquelle Josèphe écrivit son ouvrage [2]. Six cents ans avant le Christ, le prophète Ézéchiel, indigné des infidélités de la maison d'Israël, appelait les fils de Thorgamès à la curée finale de ce peuple :

— « *Gomer et universa agmina ejus*, transcrit S. Jérôme dans la Vulgate, « *domus Thogorma, latera aquilonis et totum robur* « *ejus, populique multi tecum* [3]. »

La maison de Thogorma est convoquée du côté de l'aquilon, parce que les peuples qui en sortirent habitèrent tous le nord, par rapport à la Judée et même à la Babylonie où Ézéchiel était captif. Le prophète lui attribue un grand nombre de peuples, par un esprit prophétique des moins équivoques et bien

(1) *Antiq. judaïc.*, l, ch. VI, 1.
(2) *Ethnog. gaul.*, t. IV, p. 14.
(3) Ézéchiel, cap. XXXVIII, V, 6.

qu'il ne soit nullement question de ces peuples dans les Annales historiques des Juifs. Moïse de Khorène énumère, en effet, comme fils ou descendants de Thogorma : les Phrygiens, les Mysiens, les Dardaniens ou Troyens, les Teucriens ou Ciliciens de la Trachéotide, les Arméniens, et même les Cappadociens ou Leucosyriens (Syriens blancs) [1]. Nous avons vu que les Ombres et les Cimbres lui appartiennent aussi.

Les Arabes assignent dix descendants à Thogorma : Agüor, Tirous, Ouvar, Oughin, Bizal, Tarva, Cozar, Tsanour, Boulg ou Boulgar, et Savir. Mais tous les peuples issus de ces dix souches ne nous sont pas connus, aussi bien que nous ne connaissons pas la souche de chacun des peuples désignés par Moïse de Khorène Voici ceux que citent les Arabes :

De Cozar sont issus les Khazars et les Cosaques.

De Boulg (le Carquois) descendent les anciens Boulgres ou Bulgares, les Bolgs du Volga, les Vulgari, les Vulgientes, les Fer-Bolgs d'Irlande, les Belgs ou Belges et les Volsques ou Volces. Probablement les Vascons, Gascons ou Basques appartiennent aussi à cette souche.

D'Agüor sortent les Géorgiens modernes [2], qui ne sont pas de la race des anciens Ibères issus de Thobel.

Il est probable que Oughin fut le père des Ougro-Finnois, race considérable par la multitude de ses rejetons et dont nous nous occuperons plus loin. Les Huns et les Hongrois appartiennent à cette race, mais probablement par des souches différentes.

Tirous dut être le père des Turcs, et Ouvar, celui des Avares.

(1) *Ethnog. gaul.*, t. IV, p. 18.
(2) Aboul-Assan-Hali. *Prairies d'or et mines de pierreries*, pp. 943-947.

D'après le savant Bochart, le nom de Phrygiens signifierait Incendiaires. Ce doit être à cette source que Poinsinet de Sivry, célèbre celtisant par trop systématique, a dû tirer sa théorie des Celtes uriens ou incendiaires, dont il a peuplé l'Europe et autres continents.

Mais François Lenormant dit que *Phryges* ou *Bryges* signifie simplement Hommes libres [1]. Ce serait donc le véritable nom primitif de ce peuple en sa propre langue.

Si donc le nom des *Bryges*, *Briga*, *Briges* ou *Brigantes*, — en français, *Brigands*, — est devenu le synonyme de scélérats, de voleurs, incendiaires, assassins, détrousseurs et coupeurs de bourses, ce n'est nullement en vertu de son étymologie, mais à cause de la férocité et de l'infamie du peuple primitif qui porta ce nom.

J'aurai à en dire autant des Cambriens ou Cimbres, autre peuple issu de Thogorma. *Cambrioleurs* et *Brigands* sont demeurés, dans notre langue, comme des épithètes flétrissantes, après avoir été les noms de certains peuples qui furent nos ancêtres. Le sens moral et l'indignation publique les ont classés avec les Sodomites, les Vandales, les Ogres ou Huns, les Assassins et autres peuples voués à l'exécration à cause de leurs forfaits, et devenus comme des personnifications du vice et du crime.

Görres n'est pas heureux lorsqu'il assigne Thogorma pour souche aux Germains. Les Germains sont des Scythes issus de Magog, autre fils de Japhet, mais non de Gomer ni d'aucun des fils de ce Noachide. Ils sont les frères des Gaulois, des Ligures et des Scandinaves ; mais non pas des Ombres, des Celtes ni des Briges, tous peuples gomériens ou cimériens.

(1) *Manuel d'Hist. ancienne*, t. II, p. 378.

Nous avons vu, à propos des Ascaniens œnotriens, que, indépendamment de l'Ascanie de Xanthos de Lydie, laquelle était située en Thrace et par conséquent en Europe, il avait existé longtemps auparavant une autre Ascanie en Phrygie, à l'est de l'Asie-Mineure, ce qui donne une antériorité considérable aux *Phryges* asiatiques sur les *Bryges* européens, leurs corrélatifs d'outremer.

— « N'est-il pas avéré, dit le Géographe, que les noms « de *Brygi*, *Bryges* et de *Phryges* ou Phrygiens ont désigné « successivement le même peuple [1] ? »

Cicéron, Hérodote et Hérodien remarquent aussi que les Phrygiens s'appelaient également *Briges* et *Brigantes*. Mais ils ne prirent ce dernier nom que dans les Alpes, autour du lac *Brigantium* ou de Constance, ainsi que dans l'île de Bretagne où les *Brigantes* se constituèrent en royaume puissant. Longtemps après, des Brigantes émigrèrent de rechef de Bretagne en Armorique, dans la Vendée et l'Anjou, d'où ils étaient partis, et où ils furent connus sous le nom de *Brigands d'Anjou*. Dans l'Isle-de-France et la Brie, les Briges portèrent le nom de *Briards* ; en Irlande, ils prirent celui de *Bryans*.

Mais le nom de *Brigands* ne commença à être assumé et départi comme une épithète injurieuse qu'au XIVe siècle, pendant la captivité du roi de France Jean-le-Bon en Angleterre. Pendant la Révolution française, on l'appliqua aussi aux chouans ou Bas-Bretons royalistes, qui étaient de descendance brigante, c'est-à-dire phrygienne.

La Phrygie asiatique, peuplée par des descendants cimériens de Thogorma, fut donc le berceau de tous les peuples briges,

(1) *Géogr.*, liv. XII, ch. III, 7.

appelés aussi Celtes uriens ou incendiaires, parce qu'ils mirent à feu et à sang tous les pays qu'ils parcoururent.

Le culte des Phrygiens était abominable. Ils adoraient Rhéa, la Terre, la Tellus de Hygin, femme de Saturne, appelée aussi Kybela ou Cybèle (antres et montagnes), Mà (la mère des Dieux), *Magna-Mater*, *Kimmerea Thea* ou Déesse cimérienne, la *Gaïa eupustepnos* d'Hésiode, la Bonne-Mère ou *Dea Mater*.

Son mythe était d'une rare absurdité. C'était la pierre fécondée par Jupiter et appelée Agdus. Il en naquit Agdistis, la mère des Dieux, génie hermaphrodite, nymphomane furieuse que les Dieux durent mutiler pour enré primer les fureurs hystériques.

De son sang naquit un amandier. Nana, fille du roi phrygien Sangarius, en mange le fruit et conçoit Attis, qui est aimé follement par Agdistis. Mais Attis méprise la mère des Dieux et choisit une autre épouse. Alors Agdistis, transporté de rage, inspire à Attis un accès de fureur dans lequel ce dernier se tranche aussi le membre viril et meurt de cette mutilation.

Agdistis obtint de Jupiter que le corps de son amant échappa à la corruption [1].

D'ailleurs il existe une foule de variantes de ce mythe essentiellement phrygien [2]. Les traits fondamentaux présentent le même caractère symbolique. Ils ont pour sujet une vieille femme qui sollicite l'amour d'un jeune homme, ce même jeune homme qui la repousse, et pour dénouement la mutilation, l'effémination et souvent la mort du jeune héros. On dirait une corruption de l'histoire de Joseph et de la femme de Putiphar,

(1) Pausanias. l. VII. *Archaïques*, c, XVII, 5 ; l. I. *Attiques*, c. IV, 5.

(2) On en trouvera les principales dans Odolant-Desnos. *Mythologie pittoresque*. Cybèle, p. 5 et suivantes, ainsi que dans F. Noël. *Dictionnaire de la Fable*, t. I, p. 409.

telle qu'elle est demeurée dans les traditions égyptiennes, sous le nom de *Bitiou* ou les Deux Frères [1]. Mais on le retrouve identique en Amérique, chez les Qquichés, dans le mythe de *Houn-Onarpou* et *Houn-Chamé* [2]; chez les Kollouches, dans la légende de Yehl et Kranouk ; chez les Hindous, dans celle de Bouddha, fils de Tchandra et de Tara ; enfin dans les fables grecques de Bellérophon, d'Hippolyte, de Pélée et dePhinée [3].

Les fêtes de Cybèle duraient trois jours à partir des équinoxes de mars, et se composaient de plusieurs phases ou divisions. On y plantait un arbre sacré sur lequel les prêtres faisaient des incisions représentant les mutilations du dieu Atys. Puis on pleurait Atys ou Attis mort ; et enfin on se réjouissait de l'avoir retrouvé.

Cybèle ou Cubèbe était un bétyle, simple pierre quadrangulaire et conique que l'on considérait comme étant tombée du ciel. L'an 297 A. D., Attale l'envoya de Pessinonte en Phrygie, à Rome, où la piété populaire la reçut avec allégresse.

Plus tard, on éleva à la mère des Dieux des statues qui la représentaient assise, vêtue d'habillements verts, couronnée de tours, et portant en mains une clef, un sceptre et un tambour.

Atys était représenté sous les traits d'un beau jeune homme coiffé du bonnet phrygien, laissant voir son efféminatión et tenant une houlette.

Les prêtres de Cybèle étaient les *Galles* ou *Corybantes*, les *Saliens*, les *Curètes*, les *Cabires*, les *Dactyles idéens*, les *Semiviri* et les *Telchines*.

(1) Comte de Rougé. *Conte égyptien des Deux-Frères*, dans le *Guide-Ane*, *Idem*. M. G. Maspero. *Contes égyptiens*, Paris, 1882. p. 5.

(2) Brasseur de Bourbourg. *Hist. des nat. civil. du Mexique*, t. I, p. 130.

(3) Émile Petitot. *Accord des Mythologies*, p. 284-290.

Ils formaient un collège sacerdotal complet. Tous devaient être eunuques et incisés. Ils se vouaient, par conséquent, au célibat ; mais ils étaient tellement dépravés qu'on les méprisait de partout. Ils croyaient adorer la Bonne-mère en se livrant à des danses orgiaques et enthousiastes, dans lesquelles ils se permettaient toutes les folies et les poses les plus indécentes qu'ils pouvaient imaginer, tout cela sous prétexte de symbolisme.

Le nom générique de *Gallos* était donné à la corporation des Corybantes. Il leur venait d'un de leurs chefs nommé *Gallus*. Le chef suprême des Galles appelé *Archigalle*, était tenu de s'émasculer lui-même. En Phrygie, les Galles habitaient les bords de la rivière *Gallus*, principal affluent du Sangarius.

Dès le commencement des guerres médiques, ils se répandirent dans la Grèce, où il est probable que le cap *Gallo*, situé à l'extrémité méridionale du Péloponèse, leur doit son nom ; puis en Italie et plus tard aussi en Gaule, puisqu'on y trouve tant de noms de peuples et de lieux qui parlent des Bryges et des *Galli* [1].

M. Félix Robiou est assez disposé à admettre que l'étymologie du nom des *Galles*, prêtres de Cybèle et d'Atys, leur venait des Gaulois [2]. Mais il est bien évident que les commencements de ce culte sont bien antérieurs au royaume de Galatie de Phrygie, et même à l'existence de la *Gallia* d'Occident. Je crois plutôt que c'est aux *Galles* orientaux que les *Galli* occidentaux doivent leur nom.

Il est évident que les prêtres de Rhéa ne pratiquaient la co-

(1) *Mythol. pittor.* Cybèle, p. 5 et suivantes.

(2) *Hist. des Gaulois d'Orient*, p. 150. Il se passa de longues années, dit M. Robiou, avant que l'étymologie du nom des *Galles* pût être cherchée dans celle du nom des Gaulois.

lobie ou incision du prépuce que pour symboliser l'ablation du phallus pratiquée par leur dieu Atys ; de même que leur castration symbolisait son impuissance congénitale et son efféemination. Mais il paraît que, même du temps d'Ovide, la corrélation de ces pratiques absurdes avec le mythe ou mystère qu'elles prétendaient célébrer et honorer, était peu connue et pas plus comprise que leur nom même ; car ce poète s'écriait :

— « Pourquoi donc appelons-nous Gaulois ces prêtres qui « se mutilent, alors que la terre gallique est si éloignée de la « région phrygienne ? »

— « *Cur igitur Gallos qui se exsidère vocamus,*
« *Cum tantum à Phrygia gallica distat humus ?* »

Et il ne pouvait trouver la solution de cette énigme peu difficile.

La castration phrygienne et le célibat obligatoire et votif de leurs prêtres étaient connus mais méprisés, à Rome, comme ils devaient l'être. Juvénal, dit en parlant d'une certaine classe de gens infâmes : « Que tardent-ils, au gré du rite phrygien, de « se débarrasser à l'aide du couteau de leur chair superflue ? »

— « *Quid tamen exspectant, phrygio quos tempus erat jam*
« *More supervacuam cultris abscindere carnem ?* » [1]

Beaucoup de prêtres des faux-dieux furent voués au célibat et n'en furent ni plus purs ni plus saints pour cela, même ceux qui faisaient d'eux-mêmes de vieilles femmes par l'opération absurde de la castration. Ces castors-là dénotent chez les Phrygiens un peuple corrompu, lâche et peu viril. Aussi les An-

(1) *Satyres*, II, v. 115.

ciens en firent-ils des *Amath-zonah* ou femmes publiques guerrières, stigmatisant par ce nom les deux vices dominants de cette nation : la cruauté et le libertinage. Et Virgile disait d'eux d'un ton méprisant et satyrique :

— « *O veræ Phrygiæ neque enim Phryges !* »

« Ah ! vous êtes bien des Phrygiennes et non pas des Phrygiens ! »

Cependant l'extrême antiquité des Phrygiens était incontestable. Claudien assurait que toute l'antiquité leur reconnaissait l'origine la plus reculée :

— « . . . . . *dat cuncta vetustas.*
« *Principium Phrygibus* . . . . »

Et Apulée disait qu'ils étaient les fils aînés de la nature :

— « *Primigenii Phryges*..... » Absolument comme le mammouth. C'est sans doute pour reconnaître et apprendre aux nations leur extrême antiquité, que les Phrygiens adoraient la Terre et ses forces expansives et génératives.

A propos de cette priorité des Phryges sur les nations qui les entouraient, je dois faire remarquer que Strabon n'a pas fait preuve de grand discernement en s'en tenant à l'informé inexact de Xanthos, qui fait peupler la Phrygie par des Bryges venus de Thrace, alors qu'il venait de produire des preuves du contraire. Malheureusement, des écrivains modernes, qui ont eu tout le loisir de peser les raisons du Géographe grec, l'ont imité dans sa défection du camp de la vérité. Cet amour du paradoxe et cette absence de critique sont bien faits pour déconcerter l'étudiant de bonne foi.

Il y a donc des fluctuations et des hésitations d'opinion, chez

Strabon. Elles sont le produit de ce préjugé de nationalité qui portait les Grecs à faire de leur patrie le berceau des dieux et des peuples. Strabon a trop souvent sacrifié à cet amour chauvin pour son pays. Et voilà pourquoi, après avoir confessé la priorité des Phryges d'Asie-Mineure, des Mysiens, des Bithyniens, des Bébryces et des Thynes, il amène pavillon dans d'autres passages, et admet la primauté et les revendications des Thraces à la population de la Phrygie d'Asie.

Ainsi, parlant de Thessalonique en Macédoine, il dit : « Il « faut chercher ici le mont Bermius, demeure primitive des « *Briges*, peuple thrace, dont une partie passa en Asie et y « échangea son nom contre celui de *Phryges* ou Phrygiens[1]. »

Et cependant il parle ailleurs « de la colonie phrygienne « amenée par Pélops dans le pays qui, de son nom, fut ap- « pelé le Péloponèse[2]. » Et afin que l'on ne doute pas que c'étaient bien les Phrygiens d'Asie-Mineure qui étaient devenus les Bryges de l'Apia ou Péloponèse, de l'Épire et de la Macédoine, il énumère, parmi les vingt peuplades cimériennes de l'Épire, les *Bryges* ou *Brigianes* et les Enchéléens, que nous rencontrerons plus tard dans l'Illyricum et l'Italie. Puis il parle du fleuve Arathus, du cap Chimerium, du lac Achérusien d'où sortait l'Achéron, du port de *Comarès* qui rappelle si fort le nom de Gomer ou *Gomarès* de Josèphe, enfin de toute la topographie caucasienne et cimérienne du bosphore de Kertch, transportée dans la Grèce occidentale, sans compter un oracle d'origine pélasgico-phrygienne[3], celui de Dodone.

Strabon nous fait ensuite palper du doigt les tergiversations

(1) *Géogr., fragment*, VII, 28.
(2) *Ibidem*, liv. VII, ch. VII, 1.
(3) *Ibidem*, liv. VII, ch. VII, 6-10.

des Anciens en matière d'ethnogénie. Après avoir avancé que les Mysiens d'Asie Mineure, les Mœsiens ou Bulgares modernes, et les Pœoniens ou Pannoniens étaient le même peuple émigré d'Asie en Thrace, il ajoute : « Les Pœoniens sont pour « certains auteurs une simple colonie phrygienne ; mais pour « d'autres, ils sont la souche même de cette grande nation[1]. »

Et ce raisonnement biscornu il le répète pour les Lélèges, pour les Ibères et pour les Mysiens. On voit qu'il n'a pu se former une opinion sûre et inébranlable, au milieu des sentiments si absolument contradictoires de ses devanciers.

D'ailleurs, je dois constater ici et une fois pour toutes que les Anciens soutenaient fréquemment des opinions diamétralement contradictoires les uns à l'égard des autres, relativement aux origines des premiers peuples. Strabon, en rapportant d'ordinaire ces différentes leçons, donne de la perplexité aux lecteurs qui ne possèdent pas des convictions arrêtées et basées sur le xe chapitre de la Genèse et sur le témoignage de Josèphe ; il laisse dans un désarroi complet les chercheurs qui se sentent portés à prendre le contre-pied des Livres Saints, même en matière d'Histoire et d'Ethnogénie. Les croyants seuls n'en sont point ébranlés, parce qu'il leur paraît tout naturel et logique, entre deux versions contradictoires au même chef, d'adopter celle qui concorde avec l'enseignement de la Genèse et de Josèphe, puisque deux témoignages valent mieux qu'un seul.

Ainsi, selon Homère et Strabon, les Briges sont d'anciens Phrygiens ; selon Xanthos de Lydie, ce sont les Phrygiens qui sont d'anciens Briges.

Dans un passage, le géographe grec enseigne que les Bébry-

(1) *Géogr.*, *fragment*, VII.

ces étaient des Bithyniens, c'est-à-dire des Asiatiques ; dans un autre, il dit qu'ils vinrent de la Thrace, c'est-à-dire de l'Europe.

Mêmes contradictions relativement aux Ibères. « Suivant les « uns, dit Appien, les Ibères d'Asie sont les ancêtres des Ibè- « res d'Europe. Selon d'autres, ce sont les Ibères d'Espagne « qui sont antérieurs à ceux de l'Asie [1]. » Avienus est de ces derniers.

D'après Strabon, les Albains du Caucase étaient des Cimériens. D'après un autre, ils étaient originaires d'Albe-la-Longue en Italie.

Pour Sidonius, les Sabelles sont des Sabins ; pour Strabon, ce sont les descendants des Sabins.

Hérodote, Diodore, Posidonius, Strabon et d'autres encore placent les Cimériens primitifs dans la Celtique caucasienne et au Bosphore de Kertch ; de plus, ils enseignent que le nom des Cimbres n'était qu'une corruption du nom des premiers.

Dans un autre passage de Strabon, les Cimbres sont originaires du Jutland, ils descendirent jusqu'au bosphore de Kertch qui leur dut son nom de Cimérien, « les Grecs ayant « changé, dit-il, le nom des Cimbres en celui de Cimériens [2]. »

C'est un comble, n'est-ce pas ? Eh bien, il en est ainsi pour tous les peuples, Hénètes, Ombres, Galls, Ambrons, Ligyens, etc. ; c'est toujours la même discrépance d'opinions chez les historiens de l'antiquité. — « Ils sont issus de l'Asie, » écrivent les uns. — « Non, ils viennent des confins de l'Eu- « rope occidentale, » protestent les autres.

(1) *Mithridate*, ch. 101 ; *Les prem. hab. de l'Europe*, t. I, p. 391.
(2) *Géogr.*, liv. VII, ch. II, 2.

Cette observation est très importante, et je la devais pour éclairer la critique et l'empêcher de tomber dans le panneau où se sont laissés prendre des écrivains modernes de science reconnue. Prenez l'inverse du chapitre x^e de la Genèse, vous trouverez assez d'autorités chez les païens, qui vous prêteront l'appui de leur témoignage, et vous vous empigerez dans une erreur invincible.

Mais, si vous voulez vous conformer au témoignage de la Genèse et de Josèphe, ainsi que l'Histoire, la raison et la saine critique vous en font un devoir, vous ne manquerez jamais d'écrivains païens pour soutenir la vérité et affermir vos convictions. Or, entre deux opinions, la logique enseigne qu'il faut embrasser toujours la plus probable, et quand une opinion l'est-elle davantage que lorsque le paganisme donne la main à la vérité révélée ?

Ces considérations exposées, je retourne à mes Pélasges phrygiens.

La Grande Phrygie comprenait la Troade, la Mysie, la Bithynie, la Paphlagonie, l'Éolide, l'Ionie, la Carie, la Gallatie, l'Épictète ou petite Phrygie, la Lycaonie et la Lydie [1].

Strabon ajoute que Mygdoniens, Bébryces, Médobithyniens, Bithyniens francs, Thyniens ou Théginiens et Maryandiniens avaient tous la même origine que les Phrygiens. Ils étaient donc tous de race cimérienne ou gomérite. A la vérité, Xanthos de Lydie veut que tous ces peuples soient issus de la Thrace, et que ce soit de l'Europe que l'Asie ait reçu ses premiers habitants ; mais c'est une erreur qui ne peut captiver l'esprit droit et judicieux de Strabon ; aussi revient-il promptement à la primauté d'origine des peuples de l'Orient et à leurs

(1) *Géogr.*, liv. II, ch. VI, 32.

migrations vers l'Europe. Il ne craint pas même de l'affirmer de la Grèce, sa patrie :

—« Indépendamment de la colonie phrygienne conduite par « Pélops dans le pays qui, de son nom, fut appelé le Pélopo- « nèse, et de la colonie égyptienne amenée par Danaüs, ce « furent des Dryopes, des Caucones, des Pélasges, des Lélèges « et autres peuples *barbares* (de l'Asie Mineure) qui occupè- « rent le pays au-delà comme en-deçà de l'isthme de Corinthe ; » c'est-à-dire aussi bien la Hellade que l'Achaïe [1].

Quel aveu pour l'amour-propre et la vanité d'un Grec aussi savant ! Ainsi donc la Grèce elle-même, comme le dernier des pays d'Occident, fut peuplée et colonisée, à son origine, par des hordes de *Barbares* accourues de l'Est du Pont-Euxin et de l'Asie-Mineure. Après cette confession, j'avoue ne pas comprendre que des écrivains occidentaux soient encore défenseurs de l'autochthonie des Barbares, dans les pays de l'Europe où les trouvèrent Scylax, Pythéas, Hannon, César et autres partisans de la polygénie des races humaines.

Cependant Xanthos n'a pas tort quand il fait émigrer des Thraces en Phrygie ; mais ce fut une contre-émigration qui eut lieu, dit M. d'Arbois de Jubainville [2] 810 ans A. D., sous le règne d'Osias roi de Juda. A cette époque, les Brigas, Bryges, Thraïkes, Thréïkes, Trères ou Trérons, vexés par les Scythes, comme l'étaient les autres Cimériens du nord, repassèrent en Asie-Mineure et en occupèrent le nord-ouest, où ils fondèrent à nouveau sur les bords méridionaux de l'Euxin et de la Propontide (mer de Marmara) le second royaume de Phrygie, appelé aussi Phrygie hellespontique ou grande Phrygie. Midas

(1) *Géogr.*, liv. VII, ch. VII, 1.
(2) *Les premiers habitants*, etc., t. I, pp. 267 à 272.

en était le roi lors de l'arrivée des Cimériens, vers l'an 633, sous la conduite de Lygdamis.

M. de Jubainville pense que cette contre-émigration de Thrace en Asie-Mineure eut lieu lorsque Dardanos, fils de Zeus et d'Électre, sortit de l'île de Samothrace pour épouser Bateïa, fille de Teucéros, roi de Troade[1]. Mais il y a ici un anachronisme très fort, puisque ce fut en 1450 que Ilos, troisième successeur de Dardanos, rebâtit Dardanie sous le nom d'Ilion. M. de Jubainville a donc fait erreur.

En 1400, Tros, fils d'Érichthon, donna le nom de Troja à Ilion, et les Phrygiens, appelés Trères ou Thraces par Hérodote, et Dardanoï par Homère, furent vaincus par le roi d'Égypte Ramsès II Mériamoun[2], le Neptune des Mythologues, le Pharaon qui ne connaissait pas Joseph et qui accabla les Hébreux de travaux forcés.

Mais cette dernière date ne concordant pas avec la chronique d'Eusèbe, qui place Mériamoun sur le trône d'Égypte, l'an 1577 A. D., et le fait mourir l'an 1510, il s'agirait plutôt de Ramsès III Sésostris, appelé aussi Ægyptus, petit-fils du précédent, et qui ne commença à régner qu'en l'an 1482 A. D.

Vient ensuite la date fixée par Denys d'Halicarnasse, 1458, pour le passage des Pélasges phrygiens de Pélops dans l'Apia ou Péloponèse ; date qui est bien loin de celle de l'an 1762 assignée par Loève-Veimars à l'émigration des Curètes dans la même contrée, puis en Italie ; mais qui est trop rapprochée de l'an 1500, assigné pour l'arrivée de Dardanus en Troade.

Donc, si nous voulons fixer des dates certaines à tous ces événements, nous n'en sortirons pas, les écrivains modernes

(1) Diodore de Sicile, liv. IV, 29-30 ; *Les prem. habitants*, *ubi suprà*, p. 270.
(2) *Ibidem*, 272-276.

les plus autorisés s'étant eux-mêmes fourvoyés dans l'évaluation de ces dates problématiques.

Amédée Thierry enseigne que les Phrygiens n'abandonnèrent définitivement la Troade qu'en l'an 1100, et se portèrent vers le Danube sous le nom d'*Illyres* ou étrangers. Ce fut la seconde et même la troisième émigration de ce peuple pélasgique. Ils occupèrent l'Illyricum depuis les sources de la Morava jusque aux bouches du Pô.

Mais M. de Jubainville ne place cette invasion phrygienne qu'entre l'an 340 et l'an 300 A. D., par la seule raison, observe-t-il, qu'Éphore, qui termina son Histoire en 340, ne parle pas de cette conquête [1].

Je demande à mes lecteurs si c'est là une raison suffisante pour apporter une modification aussi large à un point important de l'histoire d'un peuple? S'il suffit qu'un seul écrivain ait fait un oubli important ou ait ignoré une donnée historique connue par d'autres, pour nous autoriser à dénaturer l'Histoire, il est impossible, ce me semble, d'acquérir aucune certitude historique.

D'ailleurs, pour en revenir à Dardanus, est-il bien certain qu'il fût parti de Samothrace, comme le dit Apollodore, et surtout qu'il représentât une migration phrygienne en Asie? D'après une autre version, il naquit en Italie, il était tyrrhénien et fils de Corithus, roi d'Étrurie. Son frère Jasion ayant été tué par la foudre, il fut accusé de sa mort et dut se dérober par la fuite. Ayant passé par l'île de Samothrace, il en emporta les pénates, et alla se fixer en Phrygie, auprès du roi Teucer.

(1) *Les premiers habitants*, etc., p. 299-305.

Alors que devient la soi-disante émigration phrygienne de Dardanus ?

Tout au contraire, la famille de Teucer était déjà phrygienne, du moins depuis que son chef y avait été exilé de Chypre ; et c'étaient bel et bien les Phrygiens qui l'avaient reconnu pour leur premier roi. Ce n'est donc pas Dardanus qui est venu peupler la Phrygie. Il s'y réfugia en transfuge et y fut accepté pour gendre par Teucéros, roi des Phrygiens [1].

En Illyrie, la langue des Phrygiens, dit M. d'Arbois de Jubainville, était l'albanais ou celte albain. Indépendamment de leurs noms de tribus, ils auraient conservé leur nom collectif de *Briges*. Cette double remarque prouve que l'auteur a encore commis en cet endroit un quiproquo. Il s'agit ici des Phrygiens de la Thrace, et non pas de ceux de la Troade, qui ne portèrent jamais le nom de *Briges*. Or, c'est des derniers Phrygiens partis de la Troade que parle Amédée Thierry, quand il assigne à l'an 1100 leur départ de l'Asie-Mineure.

On le voit, la plus grande confusion règne à l'égard de tous ces événements, et bien habile sera l'ethnogéniste qui y mettra de l'ordre.

Les Briges n'auraient fait leur première apparition dans la Gaule cispadane qu'après l'an 300 A.D., d'après M. de Jubainville et en vertu de ce silence d'Éphore. Mais je ne puis me servir de cette raison négative pour dédaigner tout ce qui a été écrit à ce sujet avant le noble écrivain ; et, comme je ne puis accepter le silence d'un seul historien comme une preuve positive, je m'en tiens à la date de l'an 631 A. D. assignée par Amédée Thierry, laquelle n'est certainement pas trop reculée, et même à l'an 1284 pour les Briges italiens.

(1) Strabon. *Géogr.*, liv. XIV, ch. VI, 2.

Mais, parmi les modernes, un seul écrivain s'est-il préoccupé de s'enquérir si les Pélasges phrygiens, immigrés du Péloponèse en Italie, ne transmigrèrent pas dans la Gaule transalpine même avant l'an 631 ? Non seulement il n'en est aucun, mais tous ont confondu lesdits Pélasges avec les Œnotriens et les Peucétiens, et M. de Jubainville avec les Tyrrhéniens ou Tursânes, eux-mêmes.

A la vérité, on me répondra qu'après avoir été repoussés par les Ombres, les Pélasges phrygiens s'unirent aux Aborygènes œnotriens, et que dès lors toutes traces de leur autonomie disparaissent. D'accord ; mais, par les dénominations géographiques et ethniques, ne peut-on pas constater l'origine phrygienne d'une foule de lieuxdits et de peuples, et partant conclure à cette transmigration de l'Italie en Gaule des Pélasges phrygiens de 1458 ?

Ainsi, par exemple et pour ne citer qu'un seul peuple, les *Ségosiaves* ou *Segusiani*, Ségusiens, de la Saône, ne s'aperçoit-on pas qu'ils étaient de véritables Phrygiens asiatiques ? Le plus ancien nom de ce cours d'eau fut, dit Plutarque, *Arar*, c'est-à-dire le nom même d'un fleuve de la Celtique caucasique, l'*Arar*, *Araxe* ou *Aragus* qui est tributaire de la Caspienne ; et ce nom on le retrouve donné à plusieurs autres rivières de la Gaule transalpine. Ensuite, la Saône porta le nom de *Brigul*, le Brigien ou Phrygien, et ce ne fut que du temps de l'occupation romaine que ce cours d'eau prit le nom de *Sauconna*, qui n'est peut-être que celui des *Caucones* orthographié et prononcé à la manière gallo-romaine. On sait, en effet, que le C se prononçait tantôt comme S et tantôt comme K, dans les inscriptions celtiques de cette époque. Or, il y avait des Caucones et des Lélèges ou Ligyes avec les Pélasges phrygiens de 1762, et tout le monde sait que les *Segusiani* étaient

le même peuple celtique qui fonda la ville de Suse (*Segusio*), dans la Gaule cisalpine, au débouché des routes du mont Cenis et du mont Genèvre, c'est-à-dire dans le Piémont actuel.

Une seconde preuve de l'antiquité de l'immigration des Pélasges phrygiens dans la Gaule transalpine m'est aussi fournie par la nation des *Bituriges*, dans laquelle tous les celtisants s'accordent à reconnaître des Phrygiens. On pourrait me contester cette assertion pour les *Bituriges-Cubi*, qui s'étaient cantonnés au centre de la Gaule où ils auraient pu arriver du lac *Brigantium* ou de Constance, par le Doubs et la Loire. Mais comment expliquer l'habitat des *Bituriges-Vibisci* vers l'embouchure de la Garonne, et leur union avec les *Vibisci*, *Ausci* ou *Auscitani*, qui étaient évidemment des réfugiés ombriens-osques venus de la Campanie, sinon parce qu'ils immigrèrent ensemble dans l'Aquitaine ?

A-t-on assez remarqué que ces derniers Bituriges étaient déjà un peuple civilisé, riche et industrieux avant l'arrivée de César en Gaule ? Qu'ils cultivaient d'ores et déjà la vigne avec succès et faisaient un grand commerce de vins ? Qu'ils avaient pour *civitas* Bordeaux (*Burdigala*), un port de mer ? Qu'ils possédaient de belles forges et inventèrent l'étamage, et par conséquent qu'ils savaient exploiter les mines, fondre et ouvrer les métaux, dès ce soi-disant âge de la pierre ? Que Tite-Live parle des Bituriges comme du premier peuple de la Celtique ? Que le roi des Bituriges, même centraux, régnait sur toute la Celtique ? Que non seulement les Bituriges mais encore les Nitiobriges, les Arvernes, les Sénons, les Éduens, les Ambarri, les Carnutes, les Aulerques, les Boïes et les Lingons lui obéissaient [1] ?

(1) Tite-Live, liv. V, ch. XXXIV et XXXV.

Si toutes ces qualités, tous ces arts, toute cette civilisation conviennent à un peuple arrivé en Gaule seulement deux ou trois siècles avant les Romains, il n'y a plus rien à comprendre à l'Histoire.

A mes yeux, cela ne fait aucun doute, les Bituriges étaient des Pélasges phrygiens qui avaient immigré en Gaule de l'Italie, peut-être dès l'an 1458, au moins en 1284, mais certainement longtemps avant l'an 631.

En veut-on la preuve ? J'en fournirai plusieurs. 1° Les Éduens ou *Kalètédous* leur étaient soumis ; or, les Kallètédous étaient des Peucétiens qui, comme tous les autres *Kalètes*, appartenaient à la grande migration partie du Caucase en 1896.

2° Amédée Thierry raconte que, lors de l'invasion cimbrique de l'an 631, les Bituriges furent protégés contre les attaques des Cimbres par la moyenne Loire et la Vienne ; et ceux de l'Aquitaine par la Garonne. Donc ils y étaient arrivés et occupaient le sol celtique longtemps auparavant.

3° Le même historien attribue à cette pression que les Cimbres produisirent en Gaule la double contre-émigration des Sigovésiens vers le nord-est, et des Bellovésiens vers le sud-est de la Gaule. Et ce double événement eut lieu bien longtemps avant l'époque assignée par M. de Jubainville à l'entrée des Briges en Gaule.

Donc et évidemment, le noble écrivain a encore confondu deux époques : celle où les Pélasges phrygiens portaient encore le nom de *Briges*, et celle où ils se donnèrent le nom plus récent de *Brigantes*, qu'ils prirent, je le répète, autour du lac *Brigantium* ou de Constance, et qu'ils portèrent dans l'Anjou, la Vendée, l'Armorique et la Grande-Bretagne.

J'en viens maintenant aux Pélasges illyriens et danubiens, c'est-à-dire à ces mêmes Brigantes. Mais sachons constater

avant tout que l'émigration des Pélasges phrygiens eut trois phases. La première eut lieu en 1762, peupla l'*Apia*, qu'elle appela *Pelasgia*; puis passa en Thessalie et enfin au nord de l'Italie où elle débarqua aux bouches du Pô. La seconde, celle de Pélops, se produisit en 1458, et s'établit dans la Chersonèse pélasgique, qu'elle nomma du nom de son chef, Péloponèse. De là elle passa dans le sud de l'Italie. Enfin la troisième eut lieu en 1129 suivant Lenglet, en 1100 selon Thierry, lorsque les Héraclides entrèrent dans le Péloponèse avec les Doriens, 80 ans après la guerre de Troie, et en chassèrent les Pélasges [1]. C'était pendant la judicature du grand-prêtre Héli en Judée.

Les Pélasges phrygiens se répandirent par toute la Grèce ainsi que dans la Thrace, ils remontèrent l'Ister et parvinrent ainsi dans le massif des Alpes rhétiennes, qui recèle les sources des plus vastes artères fluviales de l'Europe : l'Ister ou Danube, qui parcourt ce continent de l'ouest au sud-est ; le Rhin, qui l'arrose du sud au nord ; le Rhône, qui se dirige vers le sud ; la Seine, et la Loire, vers le nord-ouest.

A la rencontre de ces cours d'eau, qui de tous temps furent les grandes routes suivies par les peuples primitifs dans leurs migrations à travers le monde, se trouve situé le lac de Constance, qui parut devenir, dès les temps anciens, le rendez-vous et la première étape des Pélasges phrygiens de la troisième émigration. Les *Brygas* le nommèrent *Brigantic*, en y ajoutant ce locatif *tic* qui indique la prise de possession et le territoire d'occupation. Les Romains lui donnèrent plus tard le nom de *Brigantius lacus* ou lac des Brigantes. Les Briges ou Phrygiens y avaient construit leur *emporium Brigantium*, devenu la ville moderne de *Bregenz*; et il est certain que ce fut sur les bords

(1) Abbé Lenglet du Fresnoy. *Tablettes chronologiques.*

du lac de Constance et non dans l'île de Bretagne que les Briges prirent le nom de Brigantes. Sadler reconnaît que l'île de Bretagne fut peuplée par les Brigands de l'Anjou, lesquels, sans aucun doute, devaient être une des colonies des Brigantes alpins.

Il y a cependant des savants en Angleterre qui font émigrer les Brigantes de l'île de Bretagne dans l'Armorique et l'Anjou, embrassant ainsi la contradictoire de l'opinion ci-dessus.

D'après Jules César, les peuples de race celtique, c'est-à-dire cimérienne, étaient dans la coutume d'envoyer, au printemps, des essaims de cent jeunes gens des deux sexes fonder au loin de nouvelles colonies. Nous avons déjà constaté cet antique usage chez les Pélasges œnotriens, chez les Aborigènes et les Pélasges peucétiens. Les Pélasges phrygiens, descendants de Thogorma, y furent également fidèles. Dans la langue cimérienne ou cimbrique, ces colonies se nommaient *kanted* ou *kantred*, centaine. Telle fut l'origine du nom des *Cantabri*, des *Cantii* de la Grande Bretagne, des fleuves *Cantium* de Morinie (la Canche) et de Bretagne, du duché ou ancien royaume de *Kent* en Angleterre, de la ville de *Cantorbery*, de celle de *Kant* en Pologne, de la cité de *Kendale* dans le Westmoreland, de la presqu'île *Cantire* en Écosse, des montagnes du *Cantal*, de la Cance (*Cantia*), dans l'Ardèche. Ce sont les *Briges* que Tite-Live appelle :

— « *Gens longinqua et ignota, novi accolæ humori et frigori* « *assueti.* » M. Alexandre Bertrand n'en fait mention que sous le nom de Gaulois danubiens [1]; Amédée Thierry ne les distingue pas des autres peuples celtiques ni même des tribus cimbriques. M. P. L. Lemière n'en parle que très vaguement, et M. de Ju-

(1) *Archéol. celt. et Gaul.*, p. 437.

bainville n'a pas encore traité cette question. Je me vois donc réduit à voler de mes propres ailes.

On sait que ce sont les Phrygiens qui inventèrent le vêtement décent et commode que Strabon appelle *anaxyrides* et les Romains, *femoralia* ou vêtement des fémurs. Les Phrygiens l'appelaient *bràga*, braies, un nom qui devint *bràya*, *bràyo*, *bràgou* et *bracca*, suivant les dialectes. Il fut pendant longtemps le vêtement des Celtes, qui le portaient large et flottant [1] ; tandis que les peuples scythes portaient le pantalon étroit et collant. Ce ne fut que longtemps après les Phrygiens que les Mèdes, les Arméniens, les Perses, les Grecs et jusqu'aux Romains adoptèrent les braies bouffantes. Les Turcs, lès Grecs, les Albanais, les Bas-Bretons en font encore usage. Au XVIe siècle, les Portugais, — descendants de peuplades briges, — portaient aussi des culottes dérisoirement bouffantes.

On doit encore aux Phrygiens l'invention du vilain bonnet rouge ou brun qui porte leur nom et qui est demeuré l'apanage exclusif de certaines populations maritimes. Les marins grecs, turcs, napolitains, siciliens, gênois, provençaux, espagnols, baléares et bas-bretons portent tous le bonnet phrygien. Les anciennes peintures et sculptures en coiffent le beau Troyen Pâris, et l'efféminé Atys, aussi bien que le dieu Lunus.

Pline dit que ce fut le roi *Brigès* qui fut l'inventeur de la charrue. Était-ce un roi de Phrygie ? C'est probable. Il est possible également que les Phrygiens ou Briges, en se répandant jusqu'aux confins de la terre, aient retenu le souvenir de la charrue de leur patrie ; car, dans les plaines de Germigny-en-Brie, pays brigante, un éminent antiquaire briard, M. Edmond Carton, de Meaux, a découvert récemment des coutres et des

(1) Strabon. *Géogr.*, liv. IV, ch. IV, 3.

socs de charrue en silex, qui représentent aussi parfaitement que possible les mêmes instruments aratoires en fer.

On doit aux *Brigantes* l'espèce de navires appelés *brigh* et *brigantin*, la voile triangulaire que les marins nomment *brigantine*, et enfin une sorte d'armure de guerre que l'on appelait au moyen âge *brigandine*.

Sous la République romaine, Brutus donnait aux *barons* ou varlets de l'armée le nom de *Brigès* et de *Brigantes* [1]. Il est donc probable que c'étaient des *ambacti* ou mercenaires briges. Ce qui semble le prouver, c'est que, sous le Bas-Empire même, les fantassins bretons à la solde des Romains, ou *solduri*, se nommaient *Brigantii* [2]. Enfin, pendant les guerres modernes de la Vendée, nul n'ignore que les Bleus ou soldats de la République française ne désignaient les chouans que sous leur ancien nom national de *Brigands*. Cependant je rappelle encore une fois que ce nom propre d'un peuple immense et jadis célèbre, ne commença à recevoir, en France, l'acception odieuse de voleurs et d'assassins, qu'à l'occasion de la captivité de Jean-le-Bon chez les Anglais, anciens *Brigantes* [3].

J'ai donné, à la page 86, deux étymologies du nom des Phrygiens : incendiaires, et hommes libres. Le célèbre celtisant Le Brigant, de Pontrieux, qui était lui-même d'origine brigante ou brige, dit que ce nom signifie peuple fécond, prolifique, du celtique *bri*, beaucoup, et *gas*, qui engendre (verbe *gao*, j'engendre) [4].

Cette étymologie paraît excellente quand on connaît l'extrême fécondité des femmes bretonnes et irlandaises. Mais que de-

(1) G. Lévêque. *Recherches sur l'origine des Gaulois*, p. 96.
(2) Le Brigant, de Pontrieux. *Les Celtes Brigantes*, p. 55-59.
(3) *Ibidem*.
(4) *Ibidem*, p. 25.

vient la même étymologie en présence des dérivés du même nom : *Phruges Bruges*, *Briges*, *Bryans*, *Briards* ? Aussi Corret de La Tour d'Auvergne fait-il dériver le mot *brigant* du cymraëgh *bryc*, culottes, et *gant*, gens, peuple ; c'est-à-dire les gens culottés [1]. C'est l'étymologie à laquelle je m'arrête de préférence, parce qu'elle est plus pratique, terre à terre et conforme au génie des peuples sauvages.

Mais on a découvert une foule d'étymologies à ce nom. Dès le temps de Strabon, on se proccupait, comme de nos jours, de la signification du nom des peuples et des pays, et le Géographe rapporte que, dans la Thrace, *bria* signifiait ville quand il s'ajoutait comme suffixe à un nom propre [2]. C'était l'équivalent du grec *polis*, du saxon *burg*, de l'anglais *city*, du français *ville*.

D'un autre côté, le pasteur Pelloutier enseigne qu'en germain ancien, *bria*, *briva*, *briga* et même *brig* signifiaient un gué, un péage, un bac ou un pont. Il est de fait que le mot *bridge* est demeuré dans la langue anglaise avec le sens de *pont*. Mais les Phrygiens s'appelaient-ils les *Ponts* ? Et le nom de *Pont*-Euxin a-t-il été donné à la mer dont les Phrygiens habitaient les rivages à cause du détroit des Dardanelles ou Bosphore de Thrace ? Évidemment non, puisque *Pontos* signifie *mer*, en grec. Alors il ne faut plus voir, dans l'homonymie de ces différents noms, qu'une analogie fortuite qui est tout entière dans les mots, sans aucune association d'idées ; et ce qu'ajoute Pelloutier que : « le nom de Phryges ou Bryges fut donné à ce « peuple parce qu'il habitait sur les bords d'un bras de mer, « d'un détroit, tel que l'était celui des Dardanelles [3], » n'a plus de raison d'être. Rien ne ressemble moins à un pont qu'une

(1) *Orig. Gaul.*, p. 246.
(2) *Géogr.*, liv. VII, ch. VI.
(3) *Histoire des Celtes*, liv. I, ch. IV, p. 290.

mer ; et je doute qu'un bosphore se soit jamais nommé *bria*, *briga* ou *briva*.

D'après Le Déist de Botidoux, *Briges* signifie bruyères, et Brigands, gens des Bruyères. Très bien. Mais quand les Brigands ne s'appelaient encore que *Briges* ou *Phryges*, leur nom signifiait-il les *Bruyères* ? Ce serait absurde de le supposer.

M. de Belloguet prétend que *Briga* vient du celtique *brig*, *brug*, *braigh*, qui signifient montagne, sommet, pays montueux [1]. Enfin, M. J.-B. Robert enseigne que le même mot a le sens de terre grasse et fertile [2].

Rien ne prouve moins l'inanité et l'élasticité des étymologies, surtout des étymologies celtiques. Maintenant choisissez entre incendiaires, scélérats, hommes libres, peuple fécond, gens à culottes, citadins ou gens de villes, riverains de détroits ou de ponts, bruyères ou gens des bruyères, montagnards, et habitants d'une terre fertile. Quant à moi, je tiens pour les *bràga* ou culottes. Les Briges ou Phryges étaient les Hommes à culottes, les gens qui portaient des braies bouffantes, et rien de plus.

A la distance chronologique où nous nous trouvons des immigrations phrygiennes, bryges et brigantes dans les Gaules, il est presque impossible d'assigner la place de chacune d'elles d'une manière certaine. Toutefois on peut attribuer les *Briges* d'Italie, du midi de la Celtique et de l'Espagne, aux Pélasges de 1762 ou de 1458 ; et ceux des Alpes rhétiennes, de l'est et du nord de la France, de la Bretagne et de l'Irlande, aux Briges danubiens de l'an 1129-1100.

Entre toutes les dénominations celtiques topographiques, ethniques ou autres, la nomenclature la plus volumineuse ap-

(1) *Ethnog. gaul.*, t. I, p. 49 et 214.
(2) *Origines de Paris.*

partient aux *Briges* ; mais on peut facilement constater que c'est l'Italie qui en possède le moins. Il est donc à croire que, après avoir été repoussés par les Ombres, les Pélasges ne demeurèrent pas longtemps d'accord avec les Œnotriens, et qu'ils durent continuer leurs recherches vagabondes vers l'ouest, se répandant dans la Gaule transalpine et la presqu'île ibérique.

En effet, à part les Chônes, les Dauniens et les Calydons, l'Italie ne nous révèle que deux peuples briges : les *Segusiani* et les *Latobriges*. Encore Strabon n'en fait-il aucune mention. Les premiers peuvent bien avoir été des Briges danubiens, et les seconds un peuple libyen venu d'Afrique avec les Sicules ; car le *latos* était un poisson du Nil, dit le Géographe, et que l'on adorait chez les *Latopolites*. Il n'est autre, sans doute, que la *lotte* ou lamproie, le silure, que nous retrouverons ailleurs. Les Latobriges seraient alors des Silures dont le nom aurait une désinence brige.

En fait de villes briges, seulement trois : *Arebrigium*, *Lancobriga* et *Talabriga*. C'est maigre ; tandis que pour la Thrace seule Strabon nous fournit les noms des villes suivantes : *Selybria* ou ville de Selys, *Menebria* ou ville de Menas, *Mesembria*, *Salamembria*, *Poltyobria*, *Aqitorigia*, *Eccobriga*, et *Brigia-ager-Troanus* [1].

A la vérité, toutes les peuplades phryges et briges ne possédaient pas toujours un nom terminé en *bria*, *briga* ou *briva*. Parmi les tribus scordisques et thraces qui habitaient au pied de l'Hœmus en s'étendant jusqu'au Pont-Euxin, Strabon mentionnait les Coralles, les Besses, les Mœdes, les Danthelètes, qui toutes avaient mérité le nom de *Brigands*, particulière-

(1) *Géogr.*, liv. VII, ch. VI, 1.

ment les Besses. C'étaient des Phrygiens de la Mœsie, qui confinaient aux Illyres autariates et dardaniens, lesquels étaient des Ascaniens ou Celtes [1].

Mais, d'après le géographe grec, le nom des *Brigands* avait pris naissance dans la Mysie asiatique, au milieu des sombres et épaisses forêts de l'Olympe mysien que peuplaient les anciens Phryges [2]. Aussi, dans le langage des prophètes d'Israël, le nom de Mysie a-t-il le sens de *scelestissima*, pays de scélérats.

En Europe, parmi les peuples qui s'adonnaient au brigandage, Strabon cite particulièrement les *Cantabri*, les *Eleutheri-Cadurci* ou Cahoursins, qui, paraît-il, ont de tout temps joui d'une réputation qui n'avait pas attendu Bridaine pour se faire apprécier ; les Cosséens ou *Cossitani* d'Espagne et les *Cyrnos* ou Corses. Les *Cyrtii* de l'Atropatène, entre l'Arménie et la Médie avaient la même réputation. Étaient-ils tous de race phrygienne ? Il est permis d'en douter.

La Servie nous fournit en fait de lieuxdits *Bregetia-Clementia* (Bregnitz) ; la Germanie et la Suisse, *Vindelicia*, *Brigantia* (Bregenz), *Artobriga* (Tessendorf) Bavière ; *Bodobriga* (Boppart) Prusse rhénane; *Vindobriga* (Vendœuvre) Suisse; *Bandobrica*, *Briva-Isara*, Brigau, dans le duché de Bade, et Brien, dans le canton de Berne.

Dans le midi de la Celtique, les *Briges* durent immigrer immédiatement d'Italie avec les Celtes albains issus des Sabins. La Fable nous l'apprend quand elle fait attaquer Hercule tyrien dans le *Campus lapideus* ou plaine de la Crau, par les géants *Brigion* et Albion, tous deux fils de Neptune et d'Amphitrite. La fable ajoute que Brigion en fut tué quand il voulut empê-

(1) *Géogr.*, liv. VII. ch. V, 12.
(2) *Ibidem*, liv. XII, ch. VIII, p. 8-11.

cher le demi-dieu de traverser le Rhône. Elle n'en dit pas autant d'Albion ; mais ce dernier eut le même sort sur les bords du Rhin, dans un assaut identique.

Faut-il en conclure que les Briges attaquèrent les Tyriens ou Phéniciens sur les bords du Rhône, de concert avec les Albici; puis que ceux-ci les ayant abandonnés, ils en furent taillés en pièces ou repoussés honteusement ? C'est d'autant plus probable que l'on trouve encore en Provence et dans le Languedoc une foule de dénominations qui attestent la présence et l'habitat des *Briges* dans ces pays. Je ne citerai ici que les îles *Brigétides* ou des Briges (îles d'Hyères), les *Britétides*, *Brigantia* (Brignolles), *Brigantio* (Briançon), réservant ma nomenclature complète pour plus loin.

D'après Apollonius de Rhodes, les Briges nomades ou plutôt colons avaient élevé un temple à Diane — sans doute Rhea, — sur la terre ferme en face des îles d'Hyères :

— « *Cecidit templum propè quod quondam struxerunt*
« *Dianæ Brigi circuitores ex adverso.....* »

— « Il alla tomber près du temple que les Briges voyageurs avaient élevé en face (des îles) [1]. » Ce fut longtemps avant le voyages des Argonautes, lequel eut lieu, comme on le sait, en 1292. A. D.

C'est dans la partie sud-est des Alpes, c'est-à-dire en Suisse, et sur le versant extérieur de ces montagnes, qu'habitaient du temps de Strabon, 20 ans après J.-C., les Brigantes les plus redoutés. Ils appartenaient à la nation des *Vindelicii*. C'étaient les *Licatii* dont la capitale était Damatia, les *Clautenatii*, les *Vennones*, les *Æstioni*, mais surtout les *Brigantii*, capitale

(1) *Géogr.*, liv. IV. ch. VI, 8.

Brigantium [1], qu'il ne faut pas confondre avec un bourg de même nom qui dépendait du royaume de Cottius, chez les *Voconces* [2].

La Gaule transalpine possédait les *Allobriges* ou Allobroges du Dauphiné et de la Savoie ; les *Ségobriges* de Marseille ; les *Caturiges* des Hautes-Alpes ; les *Nitobriges* de la Garonne ; les *Bituriges-Vivisci* de l'Aquitaine ; les *Centrobriges* de l'Auvergne ; les *Bituriges-Cubes* de la Bresse (*Briga*) ; les *Arvi* ; les *Andi*, *Andecavi* ou Brigands d'Anjou [3] qui peuplèrent l'île d'Albion ; les *Samarobrivi* de Senlis ; les *Brigenses* ou Briards de la Brie et de la Champagne ; enfin les *Breiziz*, *Breizaded* ou Armoricains. Ils appelaient leur pays *Breiz* (la Brie). Cette orthographe me porte à croire que *Briseis*, roi-prêtre de Pédase, ville forte de la Troade que dévasta Achille, et *Briséis*, fille de ce prince, que le plus beau des Grecs enleva pour en faire sa favorite, étaient des Phrygiens ; ce qui n'a rien d'étonnant.

La Gaule est très riche en lieuxdits d'origine *brige* et *brigante*, eu égard à ce grand nombre de tribus pélasgiques. En voici l'énumération succinte du sud au nord : en Provence, les îles Brigéïdes (d'Hyères) et Britéïdes, Brigantia (Brignolles); dans la Guienne et la Gascogne, *Briga* (Bruges), Briscou, Bruch et Bretenoux ; dans le Languedoc, Brioude, Briatexte, Bressois, *Litanobriga* et *Amagetobriga* ; dans le Dauphiné, *Brigantio* (Briançon), Brézin, Brie-Agonne ; en Auvergne, Brive-la-Gaillarde, Bridier ; dans le Lyonnais, Briennac, Brignais, la rivière *Brigulus* ; dans la Bresse (*Brigia*), Brou, Briennou, Briennes, Saint-Bris, Briantes (*Brigantes*), Brinou ;

(1) *Géogr.*, liv. IV, ch. I, 3.
(2) *Orig. des prem. Sociétés*, p. 124.
(3) *Ibidem*, p. 125.

dans l'Anjou, Brissarthe, Briollay, Brissac, Brionneau, les deux rivières Braye, Martignébriand ; dans l'Orléanais, Brou, Brezolles, Briare, Brisson, la rivière Brignon ; dans la Picardie ou Poitou, *Eburobriga* (Avrolles), *Brigiorum* (Brioux), Brion, Bressuire, Bretaux, Brigueuil (forêt des Briges), Brizambourg (bourg des Brigantes), Brouage, Brurie, Breuillot ; dans la Brie (*Briga*), elle-même, Bry-sur-Marne, Brou, Bray, *Briva-Isara*, Brie-Comte-Robert, le *Pagus Briocensis* sivè *Brigantium* ; en Basse-Bretagne, son nom lui-même : Breiz, Brest, Châteaubriand, Pontbriand, Goésbriand, Saint-Brieuc, Saint-Brice, Brech, Bréhan ; en Normandie, Brix, Bricquebec, Bréhal, Briouze, Brionne ; et dans le Beauvaisis, *Samarobriva*.

M. de Jubainville cite les noms de villes suivants terminés en *briga* et, par conséquent, de fondation brige, quoique le noble écrivain soit loin de le reconnaître. Il en fait un substantif signifiant château, forteresse : *Cartobriga* (Chartreuve) Aisne ; *Denobriga* (Deneuvre) Meurthe-et-Mozelle, et (Chatel-de-Neuvre) Allier ; *Eburobriga* (Avrolles) Yonne ; *Litanobriga* près Creil, Oise ; *Mossobriga* (Moussouvre) Rhône ; *Mœbrium* (Moyeuvre) Alsace-Lorraine ; *Vindobriga* (Vendeuvre) Meurthe-et-Mozelle, et Aube ; *Sadebriga* (Sèvres) Vienne ; *Solobriga* (St-Laurent-sous-Rochefort) Allier ; et le *Pagus Solobrensis* ; *Venezobrium* (Venezobre) Gard [1].

Les Pélasges phrygiens durent pénétrer de bonne heure en Espagne, soit en suivant les côtes de la mer dans leurs brigantins, soit par terre en franchissant les Pyrénées, à l'inverse des *Celtici* qui pénétrèrent de la presqu'île ibérique en Gaule par la même voie. Cette théorie aurait l'avantage de justifier l'opi-

(1) *Les prem. hab. de l'Europe*, t. II, p. 264.

nion d'Amédée Thierry, qui fait envahir l'Espagne par les Celtes, du nord au sud, vers l'an 1700 A. D.

Les Celtes de Thierry ne seraient autres que des *Briges*, et on s'expliquerait comment, par le mélange de ceux-ci avec les Celtes albains, certaines tribus celtiques et ibères avaient pour *civitates* ou chefs-lieux des bourgs ou villes à désinences *briges*.

Dans la Lusitanie, étaient cantonnés les *Octobriges*, les *Vertobriges*, les *Volubriges*, les *Nertobriges*, les *Arcobriges*, les *Dessobriges*, et les *Uriges*. On y voyait les villes de *Brigacini*, *Brigantium* (Bragance), *Braga* (Castello-Branco), *Conimbriga* (Coïmbre), *Arabriga*, *Cottæobriga*, *Arehobriga*, *Nertobriga*, *Augustobriga*, *Tuntobriga*, *Cœliobriga*, *Deobrigula*, *Segobriga* (Segorbe) Valence; *Lacobriga* (Lagos) Portugal; *Nemetobriga*, près Puebla-de-Trives, Galice; *Volobriga*, dans la Tarraconaise, et *Brusobricæ*. La Lusitanie était un royaume de Brigantes auxquels s'allièrent ensuite les Cimbres, qui leur étaient congénères.

Ce que l'Espagne présente de singulier, ce sont ces nations ou tribus celtiques qui avaient pour communes des cités à désinence brige. Les Celtes avaient donc succédé aux Briges dans ces localités,ou bien ils avaient été envahis par des Briges, qui, plus civilisés que les premiers, y avaient construit des villes qu'ils habitaient en commun. Ainsi dans la Galice on trouve une ville appelée *Brigantium-Portus* (La Corogne) et *Brigantium* (Betancos); les Vardules, tribu celtique, avaient pour capitale *Flaviobriga* (Bilbao); les Cantabres, tribu mêlée de Celtes et de Maures, possédaient les villes ou bourgs de *Deobriga*, *Juliobriga* et *Victoria-Julio-Brigensium* (Santander); les Vaccéens, autres Celtes, reconnaissaient pour chefs-lieux *Brigecum* et *Lacobriga* (Burgos); les *Celtici Præsamarci* avaient *Abobriga*, *Nemetobriga* (Puente-de-Navea) et *Bracara* (Brague).

De l'autre côté du Tage, parmi les *Celtici* ou Petits-Celtes *Mirobriges*, qui s'étendaient jusqu'aux Vettons et aux Carpétans, on trouvait les cités de *Mundobriga*, *Medobriga*, *Cetobriga* (Sétuval), *Mirobriga*, et *Lacobriga* (Odemira).

Entre les bouches du Douro et celles du Tage, on remarquait *Langobriga* (Afeira), *Talabriga* (Torocas), *Eburobrittum* et *Hierobriga* (Alinquez).

Enfin, même dans la Bétique, chez les Turdules, on trouvait la ville de *Turrobriga*, c'est-à-dire des Tyriens ou Tyrrhéniens [1].

A la vérité, plusieurs de ces noms portent l'indice évident d'une provenance romaine ; mais ils n'en sont pas moins la preuve d'une puissante colonisation brige, antérieure à la conquête césarienne.

La Belgique, qui fut colonisée, postérieurement à l'immigration pélasgico-phrygienne, par les *Bolgs*, peuple également issu de Thogorma, n'en possède pas moins des indices du passage des Briges, dans les villes de *Briga* (Bruges), Rousbrugge, Bruyelles, Bruxelles, Brie, Breedène et Élouges.

D'après Ptolémée, la Grande-Bretagne ou île d'Albion fut occupée par les *Brigantes* de l'Est à l'Ouest, dans la portion de cette île qui confine à l'Écosse : — « *Rursus autem sub « Elgovis et Otadinis ad utraque maria habitant Brigantes* [2]. » Aussi était-elle appelée *Briannach* et *Breathnach*, c'est-à-dire Brie, Brigie, Bresse, par les Irlandais. Les Bretons se nommaient eux-mêmes *Brythan*, un mot que l'on a traduit par gens des Marais, mais qui me paraît avoir tout à fait la même signification que ceux qui précèdent.

(1) *Des Celtes antér. à l'Histoire*, p. 136-141.
(2) Claudius Ptolemeus. *Géogr.*, lib. II. *Albionis insulæ.*

Les *Brigantes* y fondèrent un royaume durable, qui occupait les comtés ou *shires* modernes de Durham, de Cumberland, de Westmoreland, de Lancaster, de York, et une partie du Northumberland. Mais ils y étaient mélangés avec des Cimbres, des Silures et des Maures ou *Morini* venus de la Gaule, avec lesquels ils vivaient en bonne harmonie. Du temps d'Agricola, Cartismandua, reine des Brigantes anglais, était la belle-mère de Karadoc ou Karactacus, roi des Silures de la côte occidentale.

Fait singulier, parmi les villes des Brigantes énumérées par Ptolémée, pas une seule n'a de désinence brige, tandis que plusieurs civitates de tribus bretonnes ont cette désinence, telles que *Carbantorigum* et *Caerlegium*, villes des Novantes ; *Canterburgia* et *Canterbury*, des Cantii ; *Rigia* des Ménapiens d'Irlande ; la rivière *Birgi* chez les Autini ; etc.

De plus, à en juger par cette même désinence brige de leur nom, les *Durotriges* du Dorcetshire moderne devaient être aussi des Briges ou Brigantes. Ils habitaient tout à fait au sud de l'île de Bretagne. Il est vrai que Latham n'est pas de cet avis, parce que, dit-il, leur nom signifie gens du littoral, du bord de la mer, du mot *douro*, qui signifie *eau*, en celtique. Mais cette raison n'est pas solide, car on peut répondre que c'étaient des Briges maritimes, les Briges du littoral ; c'est assez clair.

Les *Brigantes* avaient dû arriver dans l'île d'Albion — si tant est qu'elle fût déjà séparée de la terre ferme par les soulèvements de la mer du Nord — au moyen de ces navires ou barques que les Tyriens appelaient *hyppes* ou *chevaux de mer*, à cause de l'effigie qui ornait leurs proues, et que les Pélasges phrygiens appelaient *brigantins* ou embarcations de pirates[1].

(1) Strabon. *Géogr.*, liv. II, ch. III, 4, p. 163.

Dans ce cas, ils auraient parfaitement pu y venir de l'Espagne par le golfe de Gascogne, comme l'enseignent les traditions irlandaises. Le fait est que Ptolémée parle des Brigantes de l'Hibernie ou Ivernia (l'Irlande) avant de mentionner ceux d'Albion. Il les place à la pointe méridionale de l'Irlande, à l'orient des *Vodiæ*, au dessus desquels étaient les *Uterni* et les *Vellabri*, et au-dessous des *Coriondi*, des *Menapii*, des *Cauci*, des *Edbani*, des *Voluntii*, des *Darini* et des *Robogdi*, qui habitaient le promontoire Robogdium [1], à l'est des mêmes Brigands.

On voit que, dans ce cas, les Briges auraient d'abord peuplé l'Irlande ; puis, seraient passés dans l'île d'Albion. Mais ce n'est qu'une opinion.

Cornelius Tacite rapporte que les *Brigantes* d'Albion étaient un peuple si brave et que leur chef ou roi, Caractac, s'était joué pendant tant d'années de la puissance romaine, que lorsqu'il fut amené à Rome, avec ses vassaux, ses frères, sa femme et sa fille, paré de ses ornements militaires, de ses colliers et de ses trophées, pour servir au triomphe de Claude, qui chercha à en exalter sa propre gloire, tout le peuple romain fut convoqué à ce spectacle dans la plaine qui entourait Rome [2].

Sénèque appelle les Briges anglais *Brigantes cœruleos*, Brigands bleus, parce qu'ils étaient dans l'habitude de se peindre le visage de cette couleur avec du pastel, ainsi que je l'ai dit précédemment des *Picti* Calédoniens :

« . . . . . *ille Britannos*
« *Et cœruleos dura Brigantes*
« *Dare Romuleis colla catenis jussit.* »

(1) *Ptolemæi géogr.*, lib. II, p. 3.
(2) *Annales*. liv. XII, 36.

Il y a, dans cette identité d'usage, une preuve de la contemporanéité et peut-être aussi de la simultanéité d'émigration des Pélasges briges et peucétiens d'Italie en Occident.

Adrien Julius caractérise également les Brigantes de « *cœruleo cute Brigantes* » — « les Peaux-Bleues. »

Juvénal, qui parle aussi de l'expédition de l'empereur Claude, nous apprend que les Brigantes de Bretagne faisaient bon ménage avec les Morins venus de la Gaule-Belgique, mais originaires de la Maurétanie :

— « *Dirue Maurorum attegias, castella Brigantium* [1]. »

Ce vers justifie l'appropriation que j'ai faite aux Morins de toutes les dénominations britanniques qui parlent des *Mores*, bien que ni Lingard ni Sadler ne mentionnent les Morins au nombre des peuples qui colonisèrent la Grande-Bretagne.

Aux yeux de Martial, les Brigands de Bretagne étaient des « *Picti Brigantes.* » On peut donc supposer que les deux peuples finirent par se confondre au point de ne plus former, plus tard, qu'une seule nation : les Picti ou Kalédonians.

Pausanias dit d'Antonin le-Pieux qu'il détruisit les villes des Brigantes. Ptolémée ajoute qu'ils étaient le peuple le plus considérable d'Albion. Girald parle des Brigands de la Grande-Bretagne et de ceux d'Espagne. Camden, La Tour d'Auvergne, Le Brigant de Pontrieux, Le Déist de Botidoux, Poinsinet de Sivry, etc., se sont longuement étendus sur ce peuple cimérien, et c'est de leurs écrits que je me suis le plus inspiré dans ces pages, indépendamment de mes propres recherches.

Cluvier, le premier, a parlé des *Brigantes* d'Irlande, que

(1) *Orig. gaul.*, p. 246,

Ptolémée place dans le voisinage des *Menapii* et des *Cauci*. Je suppose que ce sont les *Clanna Bréoghan* des traditions irlandaises, ou clan de Bréoghan père d'Ith, que les Tuatha-da-Danaïm assassinèrent. Il fut vengé par les Milésiens, que je considère comme des Ligures. Cependant le chef de la colonie danoise des Tuatha-da-Danaïm s'appelait aussi *Brias*, et ce nom paraît bien convenir à un Brige. Il y a trop de confusion dans ces légendes irlandaises, à cet égard, pour qu'on en puisse déduire quelque donnée positive. Mais il est clair qu'elles font venir les Brigands de l'Espagne.

Voici les lieuxdits de la Grande-Bretagne qui ont conservé le souvenir des Briges ou Brigantes : *Brigantium* dans le Yorkshire, *Brige*, *Bridgewater*, *Bristol*, *Bridlington*, *Bimbridge*, *Borowbridge*, *Burughbrige*, *Brighthon*, *Cambridge*, *Dubriæ*, *Durocobrivæ*, *Durobrivæ* (Castor) Northampton, et (Rochester) Kant ; *Dubrobrivæ-Cantiorum* ; *Brigomagos* (Breafly) ; *Ciarrige* (Kerry) ; *Calrige* (Calry) ; *Osrige* (Ossory) ; le *Kirckudbright* en Écosse, *Newbridjinhall*, *Trowbridge*, *Tumbridge*, *Uxbrige*, *Westbrige*, etc. Il est évident qu'à l'aide des cartes et surtout des dictionnaires topographiques de chaque comté, on découvrirait une foule d'autres localités dues aux Brigantes.

CHAPITRE V

DES HÉNÈTES ET DES ILLYRES

(1207 A. D.)

Le cinquième peuple cimérien qui vint peupler l'Italie et la Gaule, après les Ombres, les Ascaniens œnotriens et peucétiens, et les Phrygiens ou Pélasges italiotes, furent des Paphlagoniens appelés Hénètes.

Rappelons l'origine gomérienne de ce peuple :

— « Gomor, fils aîné du patriarche Japhet, dit l'historien « Flavius Josèphe, eut trois fils : Aschanaz..... ; *Riphat*, « qui donna son nom aux Riphatéens, que les Grecs nomment « *Paphlagoniens* ; et Thygramme [1].... »

Riphat, ancêtre de la seconde grande famille gomérite a fourni, comme ses deux frères, son afflux de population à la Gaule ; mais il fut le moins considérable.

Riphat avait choisi pour domaine le massif du Caucase ; car ces montagnes portèrent pendant des siècles le nom de monts Riphées. Mais longtemps avant Strabon et Josèphe, les Riphatéens avaient cédé la partie occidentale de cette chaîne à d'autres Japhétiques ; peut-être aux Ibères et aux Lèges ; peut-être même aux Colches, peuple chamique.

Strabon et Apollodore avant lui ont tout à fait ignoré l'exis-

(1) *Antiq. judaïc.*, liv. I, ch. VI, 1.

tence des monts Riphées ou plutôt que la chaîne du Caucase se fût jamais appelée de ce nom. Plus pertinemment que les géographes ses prédécesseurs, Strabon a parlé du Caucase et des peuples qui y habitaient de son temps. Il a fait observer que les indigènes lui donnaient le nom de *Caspius* à cause de son voisinage de la mer *Caspia* ou Caspienne ; que dans le voisinage du Pont-Euxin, cette chaîne prenait le nom de *Ceraunia*[1]; que sur la frontière septentrionale de l'Arménie, le Caucase se reliait aux monts Moschikes et Colchikes ; qu'il comprenait une partie de la chaîne du Taurus ; que les *Caucones*, auxquels le Caucase dut sans doute son nom, étaient des Pélasges qui s'étaient cantonnés sur les bords méridionaux du Pont-Euxin, entre les Maryandiniens et les Hénètes ; que l'on connaissait aussi des *Cauconiates* ou *Cauconites*; que les *Caucones* dirigés par l'archégète Caucon, allèrent coloniser l'Achaïe où ils s'étaient divisés en deux corps pour peupler la Triphylie et la Cœlé-Élide ; qu'ils y avaient dénommé le *Caucon*, cours d'eau d'Achaïe qui passe par Dymé et Trité, ainsi que la *Cauconide* ; enfin que les *Caucones* asiatiques d'Homère avaient complètement disparu de son temps, tandis qu'il en place en Italie, qui y étaient venus avec les Pélasges.

Il constate avec Homère que le nom de Pont-Euxin donné à la mer Noire date seulement de l'établissement des Ioniens sur ses bords : qu'on l'appelait auparavant mer *Axène* ou Inhospitalière, tant à cause de la rigueur supposée de son climat, que de la férocité des Scythes anthropophages qui constituaient les populations de la côte[2] ; etc.

(1) Montagnes de la foudre, du grec κεραυνος, *fulmen*.
(2) *Géogr.*, liv. VII, ch. III, 6 ; *et passim*.

Malgré tant d'érudition, il ne paraît pas que Strabon ait soupçonné que le nom primitif du Caucase avait été *monts Riphées* ; ni qu'il ait su que les populations celtiques de ces montagnes avaient donné, plus tard, le nom de monts Riphées aux monts Karpathes et aux Alpes tyroliennes. Cependant il en avait entendu parler ; mais il attribuait cette donnée géographique à l'ignorance et à la crédulité des mythologues. « On est si ignorant de la topographie de ces contrées, dit-il « en parlant de la Germanie méridionale, qu'on a admis l'exis- « tence des *monts Rhipées* et des Hyperboréens, et pris au sé- « rieux cette double fiction des mythographes [1]... »

Plus loin, il se rit avec Apollodore de « la fameuse chaîne « des monts *Riphées* », qu'il place au rang des fictions des poètes et des historiens, ses devanciers [2].

Cependant Justin, abréviateur de Trogue-Pompée, qui écrivait sous Antonin le Pieux, (IIe siècle ap. J.-C.) parlant de la Scythie, fait une mention expresse des monts Riphées :

— « La Scythie, dit-il, qui s'étend dans l'Orient, est ren- « fermée d'un côté par le Pont, de l'autre par les monts *Riphées*, « et en arrière par l'Asie et le Phasé [3]. » Cependant, à cette époque, les Scythes avaient déjà succédé aux peuples cimériens dans ces montagnes.

Pline s'exprime clairement à cet égard : — « Au dessous du Pont-Euxin, dit-il, est la région Colique (Colchide), dans laquelle les croupes du Caucase fléchissent *vers les monts Riphées*, de manière à ce qu'un de leurs versants regarde

(1) *Géogr.*, liv. VII, c. III, 1.
(2) *Ibidem*, 6.
(3) *Justini Historiarum Philippicarum*, liv. II, 2, p. 41, édit. Panckouke.

l'Euxin et le Palus-Mœotide, et l'autre la mer Caspienne et Hyrcanienne [1].

« Maintenant... franchissons par la pensée *les monts Riphées*... Du point le plus rapproché de la région septentrionale, à l'orient, habitent les Scythes. Plus loin vers le nord,... sont les Hyperboréens, que plusieurs auteurs placent en Europe. Là se voit d'abord le cap Lytarmis, en Celtique. et le fleuve Carambuc (Kouban ?) au lieu où finit la chaîne même des *Riphées*. Ensuite quelques Arimphéens..., à leur suite on rencontre des Scythes, les *Cimériens* (Gomériens, Celtes), les Cissianthes, les Géorges (Ibères), les Amazones, et enfin la mer Caspienne ou Hyrcanienne [2].

« Au fleuve Sidéris, la mer Caspienne prend le nom de mer Hyrcanienne [3].

Denys d'Halicarnasse n'est pas moins formel :

— « La Gaule, dit-il, est divisée par le Rhin.... La partie « au-delà du Rhin, qui touche aux Scythes et aux Thraces, est « appelée Germanie, et s'étend de la forêt Hercynie aux monts *Riphées* [4]. »

La forêt Hercynienne c'est la Forêt Noire. Elle avait été ainsi dénommée par les Celtes ou les Galls en souvenir de la mer Hercynienne ou Caspienne, de même que les Calydoniens de Diomède lui avaient donné celui de *Calydonus lucus* [5], en attendant qu'ils fissent parler des forêts de la *Caledonia*

(1) *Hist. nat.* liv. VI. ch. V. 5.

(2) *Ibidem*, ch. XIV, 13.

(3) *Ibidem*. ch. XVIII, 16.

(4) *Romanorum antiquitatum*, lib. XIV, § 2 ; *Étude sur les Celtes et les Gaulois*, p. 453.

(5) Florus., liv. I, p. 61.

britannique[1]. Alors quoi d'étonnant que les mêmes peuples aient aussi transporté le nom des monts *Riphées* du Caucase aux Karpathes et aux Alpes ?

Mais on me permettra de soutenir que, dans cette citation de Denys, il s'agit bien des monts Caucase, puisque l'historien étend vaguement la Germanie depuis la Forêt-Noire jusque aux Scythes. Or, les Scythes, au temps d'Auguste, habitaient encore au nord de la chaîne du Caucase.

M. de Jubainville a une très longue et très intéressante dissertation sur les monts *Riphées* ou Rhipées[2]. Il ne s'est pas prévalu du dédain d'Apollodore et de Strabon pour nier l'existence de ces montagnes ; mais j'ai le regret de constater qu'il n'a pas seulement pensé que les descriptions de Justin, de Pline et de Denys d'Halicarnasse ne conviennent qu'au Caucase, ni que les monts *Riphées* tiraient leur nom de *Riphat*, deuxième fils de Gomer.

En longeant les côtes méridionales du Pont, les Riphatéens vinrent habiter à l'ouest de l'Halys, qui est tributaire de cette mer, et où un peuple semi-grec semi-crêtois, les Milésiens, construisirent la ville de Sinope qui devint *l'emporium* ou principal marché des Riphatéens. Les Grecs, qui, au dire d'Apollodore et de Strabon, « ne surent absolument rien des « contrées lointaines, faute d'avoir eu l'habitude des longs « voyages et l'expérience de la navigation[3] », les Grecs leur donnèrent le nom de Paphlagoniens. Strabon dit qu'ils comprenaient plusieurs tribus, et cependant il ne cite que les Paphlagoniens propres, les Hénètes, les Bébryces, les Caucones

(1) Silius Italicus., liv. III, v. 598.
(2) *Les premiers habitants*, etc., t. I, p. 232.
(3) *Géogr.*, liv. VII, ch. III, 6.

et les Halysones ; encore n'est-on pas certain que ces derniers n'aient pas été des Lèges ou Ligyes, et les Caucones des fils de Cham. Il fait des Caucones un peuple scythe comme les Lélèges.

A mon point de vue, les Paphlagoniens étaient cette portion des Gomérites qui, pourchassés par les Scythes du sud au nord, avaient évité leurs persécuteurs en s'enfuyant le long de la mer, au dire d'Hérodote, pour se réfugier en Asie. Ici par Asie, il faut entendre l'Asie-Mineure. La Paphlagonie qui en faisait partie était une lisière de terres élevées, situées sur le rivage méridional du Pont-Euxin, entre le fleuve Halys à l'est, la Bithynie à l'ouest, et la Phrygie au sud.

La Paphlagonie passa au pouvoir de Tantale, roi de Phrygie, avec la Bébrycie ; mais Tros, petit-fils de Dardanus, qui donna son nom aux Troyens, reprit cette contrée par la force des armes, et Ilos compléta cette œuvre en chassant Tantale de la Paphlagonie [1].

Dans la Paphlagonie, les quatre peuples riphatéens que je viens de citer se trouvaient ainsi disposés de l'est à l'ouest : Les Halysones habitaient les bords de l'Halys ; les Caucones venaient ensuite ; puis les Hénètes et les Milésiens. Les Bébryces se trouvaient sur les confins de la Bithynie, sinon en Bithynie même. Il ne paraît pas, d'ailleurs, que cette famille gomérite ait jamais été bien nombreuse. Elle n'est nullement à comparer avec celles d'Aschanaz et de Thogorma.

Ch. Lenormant dit, d'après Eusèbe de Césarée et Le Syncelle, que Riphat fut la souche des Celtes et des Gaulois [2]. Pour être correct, le savant écrivain aurait dû dire qu'il fut

(1) Abbé Lenglet du Fresnoy. *Tablettes chronol.*; Diodore de Sicile, l. IV, ch. 29-30.

(2) *Ethnog. gaul.*, t. IV, p. 16-17.

une des *trois* souches des Celtes. Mais loin d'être la plus considérable, nous verrons bientôt qu'elle fut la moindre :

Je ne sais sur quelle autorité s'appuie Görres pour faire sortir les Slaves de Riphat. Mais voici peut-être qui expliquera ce mystère : Parmi les *Riphatès* ou *Riphathaïoï* de Josèphe, le baron de Belloguet énumère les Mariandyniens, les Hénètes, les Halysones, les Milésiens, les Bébryces et les Bithyniens ; six nations. Les Halysones ne seraient autres que les Amazones ou prétendue nation des femmes publiques guerrières. Les Mariandyniens, après leur défaite par les Scythes, auraient reçu le nom de *Slaves* ou Esclaves, parce qu'ils devinrent effectivement, ajoute-t-il, les esclaves des Grecs d'Héraclée [1].

Mais les Arabes assurent que les Slaves ou *Saclabes* étaient des Madéens, comme les Mèdes, c'est-à-dire des descendants de Madaï, autre fils de Japhet [2]. Et le savant J. Pinkerton prétend que les *Slavi*, les *Sklavèni* de Procope, étaient des Scythes, c'est-à-dire des descendants de Magog, comme les Gaulois, les Germains, les Scandinaves et les Ligures. Il ajoute que leur nom signifie les Nobles, les Glorieux [3].

Maintenant je me demande si les *Saclabes*, de l'historien arabe, n'étaient pas les *Shakalah* des Égyptiens, autrement dit les *Sikèlos* ou *Sicules*, plutôt que des Slaves. Mais, à coup sûr, ce peuple n'était pas de descendance gomérite. S'ils étaient les frères des Mèdes, on s'explique comment Varron fait venir des Mèdes en Espagne.

(1) *Ethnog. gaul.*, t. IV, pp. 19 et 69, d'après *schol. d'Apoll. Rhod.*, I, 1126 ; II, 140.

(2) Aboul-Hassan-Ali. *Mouroudj uz Zéheb u Ma'adin il Djévhéri.*

(3) *Recherches sur l'origine des Scythes*, p. 249, note.

Examinons maintenant chacun des peuples riphatéens en particulier.

Les *Bébryces* habitaient cette partie du Pont où le castor abondait. Aussi leur nom signifie-t-il gens des Castors. On sait, d'après Virgile, que les castors du Pont avaient acquis une renommée méritée par les vertus de leur onguent nommé castoreum.

Les Bébryces ne paraissent pas avoir suivi le courant d'émigration qui, de l'Asie-Mineure se porta directement vers l'Orient. La plupart passèrent par la voie méridionale qui les conduisit en Espagne à travers la Libye ; et c'est en ce pays que nous en retrouverons les premiers vestiges pour les suivre ensuite dans la Gaule.

Si les *Halysones* sont le même peuple que les *Élyçices* ou *Helysii*, nous les retrouverons aussi dans la presqu'île ibérique, ainsi que dans la Celtique, à côté des Bébryces.

Si les *Milésiens* du Pont furent la souche des Milésiens qui colonisèrent l'Irlande, c'est encore en Espagne que nous en distinguerons les premières colonies. Strabon leur fait peupler les bouches de l'Ister ainsi que la Vénétie [1]. J'en parlerai avec les Hénètes.

Nous ne savons rien des Mariandyniens dépossédés, sinon qu'ils devinrent des espèces d'ilotes chez les Grecs, comparables aux *pénestes* de la Thessalie et aux *thètes* de Crête. J'en ai parlé ailleurs. Ils durent se mélanger avec les Slaves.

J'ai également dit sur le compte des *Caucones* tout ce que Strabon en fournit en substance. Peut-être que les *Caucosates* de l'Aquitaine dont la *civitas* ou commune était *Caussèca*. furent une colonie de Caucones réfugiés en Gaule. Mais l'Histoire n'en dit rien. Elle a réservé toutes ses faveurs pour

(1) *Géogr.*, liv. VII, ch. VI, 1 ; et liv. V, 4-5.

les Hénètes, qui sont demeurés jusqu'à ce jour les Paphlagoniens proprement dits.

Cependant, d'après Silius Italicus, il y avait des *Caucones* dans la presqu'île ibérique du temps de la seconde guerre punique. Il en modifie légèrement le nom en celui de *Concanes*, de même que les Lèges devaient devenir les Ligyes, puis les Liguses, avant de s'appeler Ligures.

Il y parle du féroce Concane qui s'abreuve, au combat, du sang de son cheval :

« *Cornipedis fusâ satiatis, Concane, venâ* [1]. »

Les *Hénètes* formaient, dit le Géographe, deux tribus : l'une issue du bourg d'*Heneti*, situé sur le Pont-Euxin, à dix schœnes de la ville d'Amastris ; l'autre sortie de la ville d'Hénètes ou Amisus, sise sur les confins de la Cappadoce ou Leucosyrie.

Ces derniers se laissèrent entraîner, dit Hérodote, par les Cimériens dans leur fuite vers le nord, et partagèrent leur fortune.

La plus forte de ces deux tribus hénètes était celle d'*Heneti*. C'était à ces Hénètes qu'Homère faisait allusion quand il chantait :

— « Sous la conduite du robuste et hardi Pylœménès marchaient les Paphlagoniens venus d'*Hénèton*, là où naît la race sauvage des Hémiones [2]. »

La plus grande partie de ces Hénètes avaient suivi Pylœménès, leur roi, au siège de Troie. C'est pourquoi Pline nomme la Paphlagonie Pyléménie. Après la prise de cette ville par les princes grecs, en 1209, les Hénètes privés de leur chef

(1) Sil. Ital., lib. III, v. 361.
(2) *Iliade*, ch. II, v. 851.

passèrent en Thrace et, de proche en proche, gagnèrent le pays connu du temps de Strabon sous le nom d'Hénétie. Quelques auteurs ajoutent même qu'Anténor et ses fils s'étaient joints à eux, et que ce fut ainsi qu'ils purent créer, au fond de l'Adriatique, un établissement stable [1]. Ils bâtirent *Patavium* ou Padoue, sur la Brenta et chez les Windes ou Vindéliciens. Leur transmigration d'Asie-Mineure en Europe fut une des dernières qui partit de l'Asie, et ils ne laissèrent aucune trace de leur séjour dans la Paphlagonie [2]. Lenglet n'en fait aucune mention. Loève-Veimars les fait arriver au fond de l'Adriatique par la Sarmatie et l'Illyricum, en 1212 ; ce qui est incompatible avec la date assignée à la prise de Troie (1209, A. D.). Corret de La Tour d'Auvergne considère les Hénètes comme les véritables Riphatéens, et dit que ce furent eux qui, dans leurs migrations, transportèrent le nom des monts Riphées du Caucase aux Alpes tyroliennes.

— « Après Cromna, en Galatie, dit Pline, Cornelius Nepos « place les Hénètes, dont sont issus leurs homonymes italiens, « les Vénètes [3]. »

Il y eut donc deux migrations d'Hénètes : l'une qui eut lieu à la suite de la prise de Troie, vers 1209 ; l'autre qui eut pour cause la dispersion des Cimériens par les Scythes.

Il n'y avait que deux peuples dans l'*Hénétie*, les Hénètes et les Istriens ou Danubiens. Les uns et les autres faisaient partie de la Gaule transpadane.

L'Hénétie s'étendait à l'est jusqu'à Pola, première ville de l'Istrie ; et à l'ouest jusqu'au pays des Nogbardi, appelé depuis Lombardie. Au nord, elle s'appuyait sur les Alpes tyroliennes

(1) Tite-Live, liv. I, 1.
(2) *Géogr.*, liv. XII, ch. III, 8.
(3) Liv. VI, ch. II, 2.

ou monts Riphées, seconds du nom, que peuplaient des Celtes ; enfin au sud, elle était bordée par l'Adriatique et par l'Émilie.

D'après Strabon, l'Istrie devait son nom à une erreur géographique due à Hipparque. Cet astronome du IIe siècle avant J.-C., supposait l'existence d'une branche de l'Ister ou Danube qui se serait jetée dans l'Adriatique, après s'être séparée de la branche-mère [1]. Mais ailleurs il en donne la véritable raison, à savoir que les Istriens étaient issus de la ville d'*Istrus*, sise à 500 stades à droite de la bouche sacrée de l'Ister et, par conséquent, dans le voisinage de la grande île Peucè. C'étaient les Milésiens qui l'avaient construite, ainsi que Tomis, Apollonie, Callatis, Bizone, Cruni, Odessus (Odessa), Anchialé, Thyniade, Phinopolis et Andriacè [2].

Dans un autre passage, Strabon donne comme filles de Milet : Abydos, Amisus, Apollonie, Cardie, Colonæ, *Istrus* qui nous occupe ici, Lampsaque, Naucratis, Odessus, Olbia ou Borysthène, Pœsos en Troade, Panticapée, Parium, Priapus, Proconnèse, Scepsis et Sinope. Mais Héraclée fut une ville mégarienne et nullement milésienne.

Donc, les Istriens étaient des Riphatéens milésiens émigrés d'abord sur les bords septentrionaux et orientaux de la mer Noire, entre les bouches du Danube et la Corne de Byzance ; puis transmigrés de là dans l'Hénétie, avec les Hénètes, leurs congénères.

La capitale des Istriens était *Pola*, qui devait son origine à une colonie de *Colches* envoyés à la recherche de Médée, et qui s'étaient condamnés à l'exil en ces lieux, pour avoir échoué dans leur mission [3].

(1) *Géogr.*, liv. I, ch. III, 15.
(2) *Ibidem*, liv. VII, ch. VI, 1.
(3) *Ibidem*, liv. V, 9.

Quant aux Celtes qui se trouvaient au-dessus de l'Hénétie et qui devaient être des Pélasges Illyres (les Étrangers), c'étaient les Carnes, les Cénomans, les Médoaques et les Insubres [1].

Je n'ai pas besoin de relever ici que Strabon se montre perplexe touchant l'origine des Hénètes : ici les faisant sortir de l'Armorique et de l'embouchure de la Loire ; là, les reconnaissant pour les véritables Hénètes paphlagoniens émigrés au fond de l'Adriatique [2]. Il penche pourtant pour cette seconde opinion, qui, par le fait, est la seule soutenable. A titre de preuve, il cite le goût des Hénètes adrians pour l'élève et l'entraînement des chevaux, comme un souvenir du talent que possédaient leurs ancêtres de Paphlagonie pour l'éducation de leurs cavales mulassières.

Les chevaux des Hénètes adrians avaient acquis une renommée si brillante, que Denys, tyran de Syracuse, avait été recruter son fameux haras en Hénétie.

Servius, dans ses commentaires sur Virgile, cite, à propos des Hénètes, une légende ou apologue semblable à toutes celles qui couraient dans l'Empire Romain. Inutile de dire qu'elle est fausse en tous points. Elle cherche à établir qu'un roi de l'Illyricum nommé *Henetus*, ayant envahi le pays situé au nord du Padus (rivière des Pins, le Pô), les Grecs nommèrent ce pays *Henetia* ; un mot que les Romains auraient converti en *Venetia*,

M. P. L. Lemière affirme que les Hénètes sortis de la Troade sous la conduite d'Anténor n'étaient pas des Asiatiques, mais des Ligures. Tout d'abord cette antithèse n'est pas justifiable. C'est comme si l'on disait : les Français ne sont pas des Euro-

(1) *Géogr.*, liv. V, 9.
(2) *Ibidem*, liv. IV, ch. IV, 1 ; et liv. V, 4.

péens, mais des Italiotes. Est-ce que les Italiens et les Français ne sont pas également des Européens ? De même, les Ligures étaient aussi bien des Asiatiques que les Hénètes paphlagoniens. La Troade n'était-elle pas un royaume de l'Asie-Mineure ? On ne saurait donc opposer le nom de Ligures à celui d'Asiatiques.

On voit que M. Lemière épouse en tous points les théories de Graslin, de Botidoux et de Poinsinet de Sivry ; il traite de fable l'origine asiatique des Occidentaux.

Puis il ajoute : « Hérodote écrivait que les Hénètes étaient « une nation illyrienne. » Et plus loin : « l'Illyricum s'étendait « depuis la Thrace jusqu'au lac Brigantium. Les Illyriens... « avaient la même origine que les Thraces. »

Ainsi donc voilà les Illyriens devenus des Thraces après avoir été des Ligures. N'est-ce pas déconcertant ? Et pourquoi, s'il vous plaît ? Parce qu'ils étaient des Illyriens ou qu'ils arrivèrent par l'Illyricum.

En vérité, si c'est là une déduction sérieuse, mieux vaut renoncer à jamais chercher l'origine d'un peuple. C'est vouloir embrouiller la question au lieu de l'élucider. Presque tous les raisonnements de M. Lemière sont de cette force.

La conversion de *Hénètes* en *Énètes* puis en *Vénètes* n'est qu'un simple phénomène linguistique commun à toutes les langues. Il est même probable qu'avant de s'appeler *Heneti* ce peuple a dû se nommer *Keneti*; car telle est la dégradation soufferte par une foule de mots dans les deux hémisphères.

Cependant les Hénètes devenus les *Vénètes* avant de s'appeler les Vénitiens, ne demeurèrent pas tous confinés au bord de l'Adriatique. Comme les autres peuples gomérites, ils envoyèrent des essaims de jeunes gens établir des colonies un peu partout.

La première semblerait s'être établie au lac de Constance, dont le premier nom aurait été *lacus Venetus*[1].

Une seconde colonie dut prendre naissance dans l'Ardèche, où l'on trouve une localité intitulée Saint-Joseph des *Vans*. Les *Vans* ou *Vends* sont l'indice d'une très antique station de *Venedi* ou Wendes.

D'autres Vendes ou Vénètes s'établirent sur les bords de la Sequana, ainsi que l'atteste Helgrand, dans sa vie de Robert-le-Pieux :

— « *Ecce venimus ad portum Sequanæ qui dicitur Caroli* « *banna, hoc est Piscatorium.* » — « Alors nous arrivâmes au « port de la Seine que l'on appelle la Vanne de Charles. »

Les mots celtiques *vanna*, *banna*, dont nous avons fait en français *vanne* et *banne*, signifiaient alors pêcherie. *Karoli banna* veut dire la pêcherie de Charles ; et c'était le nom primitif du bourg actuel de Vanves. *Henne* signifie pêche, en bas breton, et *hennin*, pêcheur. C'est pourquoi *Heneti* paraît signifier peuple de pêcheurs.

Cependant La Tour d'Auvergne affirme que les racines *hen*, *ven*, *guen*, signifient *blanc*, en langue cimbrique ; et que, par conséquent, *Hénètes* a le sens d'Hommes blancs[2].

Il y eut aussi des Vénètes le long de la rivière *Vanne*, affluent de la *Vingenna* ou Vienne, en Dauphiné ; et probablement aussi à Vienne en Autriche.

Le nom de la *Vendée* est encore un indice indubitable qu'une ancienne colonie de *Venedi* ou Wendes s'implanta sur les bords de ce cours d'eau, et donna son nom au pays environnant, puisque le peuple qui construisit la pêcherie de *Vannes*, sur

(1) De Botidoux. *Des Celtes*, etc., p. 64.
(2) *Orig. gaul.*, p. 239.

les bords de la Petite-mer ou *Môr-bihan*, dans l'Armorique, était des Vénètes et qu'il y en avait, dit La Tour d'Auvergne, jusque dans les îles de Glénan et de Croix.

Les noms de Vendôme (Loir-et-cher) et de Vendœuvre (Aube), Vendeuvre (Meurthe-et-Mozelle), et Vendœuvre en Suisse, accusent d'autres stations Vénètes ou Vendes dans la Gaule transalpine, quoique leurs noms soient terminés par une désinence brige.

Des rivages du Llydaw, les Vénètes passèrent dans les îles Britanniques. Il y en avait en Irlande, sur un promontoire de la province de Donegall, les *Guinethi*, ainsi qu'en Bretagne, dans la province de Galles, les *Venedoci* [1].

Toutefois il est avéré que tous les Hénètes n'émigrèrent pas au fond de l'Adriatique, c'est-à-dire en *Vénétie*. Comme ils avaient suivi la fortune des Cimériens, à la race desquels ils appartenaient, et que le plus gros de cette nation s'était dirigé vers la Baltique, beaucoup d'Hénètes prirent aussi cette direction. C'est ce qui explique, dit le savant J. Pinkerton, la présence des *Vans*, *Vendes*, *Wendes*, *Venedi* et *Venedici* depuis le Pont-Euxin jusqu'à la mer Baltique [2]. Le *Sinus Venedicus* ou golfe de Dantzig leur doit son nom, et au nord-est de Riga était la ville de *Wenden*. Bien plus, les traducteurs des Sagas confondent les *Venedi* avec les *Vandali*.

Tacite place des *Venedi* près de la Vistule, en Pologne, sur la Baltique, entre les Fenni ou Finnois et les Peucini ou Pictes, dont il a déjà été question [3]. C'était la route supposée tenue par Odin, lorsque ce conducteur d'émigration se rendit avec ses Danes du Pont-Euxin dans la Scania. Il est donc à croire

(1) *Orig. gaul.*, p. 239.
(2) *Recherches sur l'origine des Scythes*, p. 249.
(3) Tacite. *Mœurs des Germains*, XLVI.

qu'il les avait recrutés chemin faisant, et que ces *Veneti* seront devenus les Vendes, Wendes ou Vandales.

Pinkerton défend mal, à mon avis, le sentiment contraire, en disant que les Vandales n'étaient pas placés sur cette route. C'est précisément parce qu'il n'y avait pas de Vandales dans ces parages, mais seulement des *Vénètes*, qu'il est justifiable de conjecturer que ce sont lesdits Vénètes qui sont devenus les Vandales, ou *Vandiles* en Scandinavie.

Pour en finir avec les Vénètes, je dois constater qu'un rameau hénète, issu de la Paphlagonie, dut se diriger vers l'Orient, dans les plaines de la Bactriane, où l'on trouve aussi des *Vendes*.

*
* *

Quoique l'*Illyricum* s'éloigne du cadre dans lequel me renferme cette Étude, comme son littoral porta sous les Romains le nom de *Gallia maritima*, et que dans ses limites habitaient plusieurs peuples celtes et gaulois, il me semble bon d'en dire quelques mots.

L'*Illyricum* était une vaste contrée qui s'étendait entre l'Hénétie, à l'ouest, la Macédoine, à l'est, l'Ister ou Danube, au nord, et la mer Adriatique, au sud. Ses côtes jouissaient d'une fertilité admirable. La partie montagneuse, sillonnée par les chaînes des Alpes, qui y descendent vers la mer, était âpre, froide, pauvre et stérile. Jadis abondamment peuplée, disait-on, elle n'offrait plus, du temps de Strabon, qu'un désert aride par suite des habitudes de férocité et de piraterie de ses habitants.

Il y avait dans l'*Illyricum* les éléments primitifs et sauvages des douze nations civilisées qui se partagent, de nos jours, cette vaste contrée de l'Autriche, à savoir : Tyroliens, Carintiens,

Styriens, Croates, Carnes, Dalmates, Bosniens, Moldaves, Slavons, Monténégrins, Roumains et Moraves.

Mais il est difficile, à cette distance, d'assigner à chacune de ces nations ses véritables ancêtres. Les Illyriens orientaux étaient les congénères des Épirotes et des Macédoniens : des Grecs. Les Illyriens occidentaux se rapprochaient des Énètes, qui étaient des Gomérites réputés Gaulois aux yeux des Romains [1].

Les peuples préhistoriques de l'*Illyricum* étaient les Autariates, appelés aussi Pannoniens, les Vardiaïs, les Sygynnes, les Tridentini, les Illyrii (Étrangers) les Vindoliciens, les Noriques, qui s'étaient appelés auparavant Taurisques et Tauri (gens du Taurus) ; les Liburni, les Rhœti, les Camuni, les Fertini, les Siculotes et les Sardiotes, reliquat de deux anciens peuples venus de l'Occident ; des Chônes ou Chaoniens, même peuple que ceux de l'Épiré, du Péloponèse et de la Campanie ; les Chabilci, les Tybangii, les Daliterni, les Temeneci, les Seduni, des Insubri, les Dardanii, les Parthini, les Encheleœi, les Dalmatii, les Moravi ou Triballi, les Vennones, les Leponti, les Trumplini, les Enganœi, les Itœnos, les Sarunètes ou Sauronectes (yeux de lézards, des Sarmates), les Beruenses, les Bylliones, les Taulantii, les Plerœi, les Dassaretii et les Agriani. Nous avons vu qu'il y avait aussi des Colches.

Bien que le nom des *Liburni* rappelle celui des *Libui* ou Africains, Salluste fait de cette dénomination le synonyme du nom d'*Illyrii*. Je discuterai cette question à propos des Libyens.

Le lecteur observateur a dû remarquer que plusieurs de ces peuples ont pu servir de souche aux *Vendes* ou aux *Vandales*, tels sont les Vardiaïs, les Vindolicii et les Vennones.

(1) Tacite. *Annales*, XI, 23.

Au milieu de ces peuplades appartenant à toutes les races, se trouvaient enclavés quelques peuples celtiques, tels que les Japodes, les Bastarnes, les Insubri, les Dardanii, les Briges. D'autres étaient gaulois ; tels que les Sordisques, et les Boïes. La plupart étaient des Ligures. De plus, les Illyriens méridionaux ne formaient qu'un seul groupe ethnique avec les Albanais de l'Épire [1].

(1) P. L. Lemière. *Étude sur les Celtes.* etc., p. 274.

CHAPITRE VI

DES TROYENS ET DES ALBAINS

(1207 A. D.).

Nous avons vu, en traitant des Ascaniens de l'Asie Mineure que la Dardanie ou Troade faisait partie de l'ancienne Ascanie mysienne, qui était elle-même une fille de l'antique Ascanie de Phrygie. Les Ascaniens étaient des Celtes issus du fils aîné de Gomer.

La Troade était le pays compris entre l'Hellespont et la Propontide, au nord, le fleuve Hermus, au sud, l'Œsepus qui la séparait de la Mysie, à l'est, et la mer Égée, à l'ouest.

Dans ces limites resserrées se pressaient huit ou neuf petites provinces commandées par autant de chefs ou princes nationaux, dont Énée était un des principaux. Il ne faut pas confondre ces peuplades dardaniennes avec les alliés des Troyens accourus au secours de Troie assiégée par les Grecs de Ménélas ; tels que Phrygiens, Ascaniens, Mysiens, Bithyniens, Cappadociens et autres peuples de l'Asie-Mineure congénères des Dardaniens.

Dans la Troade, la Dardanie occupait la région basse de l'Ida. Elle bordait le pied des montagnes, à l'est d'Ilion. On connaît les humbles commencements de cette ville, l'an 1506 A. D.. Dardanus y avait initié les Phrygiens aux mystères peu nobles de Samos. Il régna 31 ans.

Très faibles à l'origine, les Dardaniens devinrent bientôt si puissants, que leurs souverains prirent le titre de Roi des Rois.

Le Dardanide Ilos quitta, le premier, la montagne sur laquelle Dardania avait été fondée, et alla s'établir dans la plaine, au lieu nommé *Ilieôn-Komè*, Bourg des Iliéens, où il bâtit Ilion. C'était en 1450, suivant Loève-Veimars ; en 1359, c'est-à-dire 64 ans avant l'expédition des Argonautes, d'après Lenglet du Fresnoy.

Puis, un autre Dardanide, Tros, fils d'Érichthon, construisit une autre ville à 30 stades d'Ilion et lui donna le nom de Troas ou Troie. De là le nom de Troade donné à la Dardanie. Ce fut en 1370, suivant les calculs de Lenglet, que Tros commença à régner; en 1400, Troie fut rebâtie, selon d'autres.

Après la prise de Troie par les princes grecs, l'an 1209 A. D., au bout de dix années de siège, Grecs et Barbares semblèrent se disputer la Troade, qui devint la proie de plusieurs peuples gomérites, sans compter ceux qui étaient venus de la Thrace. Mais les Grecs vainqueurs, aussi appauvris par leur conquête que les Troyens vaincus, se virent contraints de se livrer à la piraterie et d'écumer les mers, pour ne pas rentrer chez eux les mains vides, si misérable avait été le butin qu'ils avaient fait dans Troie[1].

Nestor et ses *Pisatæ* passèrent dans l'île de Cos et s'y établirent. Une partie de ses compagnons, jetés hors de leur route par la tempête, vinrent fonder Métaponte dans le golfe de Tarente, en Italie. D'autres *Pisatæ* bâtirent Pise, dans la Pisatide, vers l'embouchure de l'Arno[2].

Des Eubéens furent jetés sur la côte de l'Illyrie, et, en s'en

(1) Strabon. *Géogr.*, liv. III, ch. II, 13.
(2) *Ibidem*, liv. V, ch. II, 5.

retournant dans leurs foyers à travers la Macédoine, s'établirent à Édesse[1].

Philoctète débarqua avec ses *Chaôniens* sur la côte de Crotone, après avoir fondé la citadelle de Crimissa et au-dessus la ville de *Chône;* puis, il envoya en Sicile une partie de ses compagnons qui y bâtirent la ville d'Egesta.

On sait que les Chaôniens étaient un peuple de l'Epire. C'était en *Chaônie* que se trouvait le fameux oracle de Dodone, où des colombes prophétisèrent, et qui envoya les Pélasges dans la *Saturnia*. Ils y étaient venus par la Thrace. Une partie des Chaôniens émigra en Germanie, soit directement, soit de l'Épire, soit enfin de l'Italie. Sidoine Apollinaire les place parmi les Francs, les Saliens, les Hérules et autres peuples, et les nomme *Chuns*. Il les dit très adroits au javelot:

« . . . . . *vincitur illic*
« *Cursu Herulus, Chunus jaculi, Francusque natatu*[2]. »

Les prisonniers troyens traînés à la suite de Ménélas fondèrent le bourg de Troja sur la rive arabique du Nil. Homère les fait ensuite s'établir aux colonnes d'Hercule.

Nous avons vu Anténor et ses Hénètes gagner de proche en proche le fond de l'Adriatique et y fonder le royaume de Vénétie en 1207.

Ulysse, d'après la tradition, erra sur la mer jusqu'aux rivages de la presqu'île ibérique, où il bâtit la ville d'Olysippo, sur le cap Artabrum en Lusitanie.

Dans le même temps, Énée, ayant rallié une petite armée de Troyens, s'embarqua avec son père Anchise et le jeune Jules

(1) Strabon. *Géogr.*, liv. X, ch. L, 14.

(2) *Carmen*, VII, p. 126.

ou Ascagne, son fils unique, et alla s'établir près d'Egeste, en Sicile. Il y débarqua avec le Troyen Élymus et occupa Éryx et Lilybeum. Il donna même à deux cours d'eau qui arrosaient ce territoire les noms de Scamandre et de Simoïs, en souvenir des fleuves de sa patrie.

Mais afin d'obéir à un oracle qui lui ordonnait de ne s'arrêter, dans son pélerinage, que dans le lieu où lui et ses compagnons se verraient réduits à manger leur table, il repartit de nouveau, reprit la mer le long des côtes de l'Œnotrie, et ne s'arrêta qu'aux rivages des Laurentins, un jour que les exilés s'étaient servis d'une grande miche en guise de table [1].

Ayant abordé à Laurentium, dans le voisinage d'Ostie et de l'embouchure du Tibre, Énée et ses compagnons s'avancèrent dans l'intérieur du pays jusqu'à une distance de 24 stades environ, pillant les campagnes pour subsister [2]. Survint le vieux *Latinus*, roi des Autochthones-Aborigènes, peuple ascanien ou celtique, qui était alors établi au lieu même où devait s'élever Rome sur le mont Palatin. Étant en guerre contre une autre peuplade d'Autochthones voisine de la sienne, les Rutules ou Faces-Rouges de la ville d'Ardea, dont Turnus était roi, il sollicita et obtint le secours d'Énée, qui remporta la victoire et fonda à côté de cette ville la cité de Lavinium en l'honneur de Lavinia, fille de Latinus, qu'il épousa en récompense de ce fait d'armes.

C'était en l'an 1207 A. D.

A cette époque, les *Albains* n'existaient pas encore, en Italie, en tant que peuple autonome; tout au plus constituaient-ils alors le collège des Saliens *Albani* qui adoraient Mars sur le

(1) Strabon. *Géogr.*, liv. XIII, ch. I, 53.
(2) Tite-Live, I, 1.

mont *Alban*, leur résidence ordinaire, si tant est qu'ils ne furent pas institués par Tarquin. *Albania* était aussi le nom de Junon-Rhéa qu'adoraient les Sabins près de la future ville d'*Alba*. Mais il existait un champ *Albiona*, situé au-delà du Tibre, où l'on sacrifiait chaque année une génisse blanche. Une forêt près de Tibur s'appelait *Albunea*, et dans cette ville on honorait une sibyle nommée *Albuna* ou Albunée. Le Tibre lui-même ne s'appelait point ainsi, mais il avait nom *Albula*. Enfin on vénérait un dieu *Alburnus* en Lucanie[1]. De plus, on prétendait d'ores et déjà qu'un lien existait entre le territoire d'*Albe* en Œnotrie, et l'*Albanie* caucasienne, située sur les côtes de la mer Caspienne. Les Latins, dans leur vanité, disaient que c'étaient eux qui étaient allés peupler ce royaume asiatique. Mais il est bien évident que c'étaient les Albains italiens qui en provenaient, puisqu'ils se disaient originaires de Thessalie. Tacite dit, en effet :

— « ... *Albani Iberique ferunt, qui se Thessalis ortos, quâ « tempestate Jaso... Colchos repetivit*. » — « Les Albains et « les Ibères disent être sortis de la Thessalie, dans le temps « où Jason..... revint à Colchos[2]. »

Les Troyens, qui arrivaient de l'Ascanie mysienne, ayant rencontré dans l'Œnotrie d'autres Ascaniens qu'ils comprenaient, il est naturel qu'ils se soient alliés à eux. Les Rutules étant revenus à la charge, Latinus en fut tué. Énée le vengea en battant de nouveau les Faces-Rouges ; puis, réunissant ses soldats aux sujets du vieux roi, il régna sur eux à la place de son allié pendant sept ans dans Lavinium. A sa mort, son fils

(1) *Ant. expl.*, t. I ; *Festus*, I, 10 ; *Hor.* 1 ; *Odys.* 7 ; *Œneid.* 7 ; Tit.-Liv. 1 ; Ptol. 5.

(2) *Annales*, VI, 34.

Ascagne lui succéda sur le trône des Aborigènes nommés Latins par son père [1].

En 1175, c'est-à-dire 32 ans après l'arrivée des Troyens en Italie, Ascagne fonda la ville d'*Alba* ou Albe-la-Longue, au pied du mont *Alban*, situé comme Ardéa à 160 stades de Rome, et sur lequel les Romains, unis aux Latins en assemblée générale, offrirent de tout temps le sacrifice solennel à Jupiter.

Il ne faut pas confondre cette capitale du royaume d'Ascagne et dont les citoyens devinrent les *Albani*, qui devaient former l'élite et l'aristocratie du peuple romain, avec une autre ville d'*Alba* qui était située près du lac Calano, chez les Marses, dont elle était l'*emporium*, et dont les citadins se nommaient *Albenses*. Cependant il est plus que probable qu'*Albani* et *Albenses* étaient également des *Albani* caucasiens.

Le mont *Alban*, qui s'élevait dans la campagne romaine, portait aussi le nom d'*Albana Rupes* ou roches de Junon. *Albula*, nom du Tibre, signifie fleuve blanc, de même qu'*Albani* et *Albenses* signifient Hommes blancs. L'Albula séparait les Latins des Étrusques.

Ce fut de l'union des Albains et des Rutules, qu'ils avaient soumis, qu'issut le peuple romain, le plus grand et le plus célèbre de tous les peuples celtiques ou ascaniens.

Quatre cents ans après cette époque, Numitor et Amulius régnaient ensemble sur l'*Albania* ou royaume d'Albe. Amulius évinça son aîné, en tua le fils, et régna seul. Alors la fille de Numitor, Rhea Sylvia, qui était vestale, fit croire qu'elle avait conçu du dieu Mars, et mit au monde les deux jumeaux Romulus et Rémus. Leur grand-oncle les exposa sur les bords

(1) Solin. *Polyhistor*, II, p. 73; Tite-Live, I, 1.

du Tibre pour qu'ils y périssent. Heureusement, un porcher nommé Faustulus les recueillit et les fit allaiter par sa femme, prostituée ou louve (*Lupa*). Parvenus à l'âge d'homme, Romulus et Rémus attaquèrent et vainquirent Amulius, rétablirent Numitor, leur grand-père, sur le trône d'Albe, et fondèrent Rome aux lieux mêmes où ils avaient été recueillis et élevés [1].

C'est l'éternelle légende de Bitiou et de Houn-Onarpou.

Rome bâtie, Romulus chercha à la peupler en y attirant des gens de tous les pays. Mais comme les peuplades celtiques, ses voisines, lui refusaient des épouses pour ses nouveaux sujets, il fit proclamer des jeux hippiques en l'honneur de Neptune, et profitant du grand nombre de Sabins qui étaient accourus à Rome avec leur famille pour assister à ce spectacle, il fit tout à coup enlever par ses guerriers autant de jeunes filles sabines qu'il y avait de célibataires dans son parti.

Titus Tatius, roi des Sabins, voulut venger cet affront ; mais les Sabines s'interposèrent et plaidèrent pour les Romains, qui conclurent avec Tatius un traité de paix en vertu duquel il fut admis au partage du trône et du gouvernement de Rome [2].

Cependant, plus tard, Tatius fut assassiné traîtreusement à Lavinium, et, après la mort de Romulus, ce fut un Albain, Numa Pompilius, qui fut promu à la royauté romaine. Lui et Tatius étaient quirites, c'est-à-dire de la ville sabine de Cures.

— « Simplius, dit M. P. L. Lemière, raconte que Tarpéïa livra « le Capitole au roi des Celtes, qui n'était autre que Tatius, « chef de l'armée des Sabins [3]. »

Tullus Hostilius, roi de Rome après Numa, fut le premier, dit Florus, « qui osa attaquer les Albains, peuple redoutable et

(1) Tite-Live, I, 3-5 ; Florus, I, 1.
(2) Tite-Live, I, 9-13.
(3) Varron. *De linguâ celticâ* ; *Étude sur les Celtes*, etc., p. 246.

« qui avait longtemps tenu le premier rang en Italie. » Les forces étaient égales et les deux peuples frères s'épuisaient en d'inutiles combats, lorsque les Albains proposèrent que trois frères dans chaque camp fussent chargés de la destinée des deux royaumes : les Curiaces, pour les Albains, les Horaces pour les Romains. On connaît le résultat du combat. Feignant de prendre la fuite, le dernier survivant des Horaces isola les trois Curiaces blessés, puis revenant à eux, il les tua séparément [1].

Ce fut de l'union des Albains vaincus et des Romains vainqueurs que sortit le plus grand et le plus célèbre de tous les peuples celtiques ou ascaniens, le peuple romain. Les Rutules étaient la souche des Romains proprement dits.

Au VIe siècle de l'ère chrétienne, sous Justinien, il était encore question des *Albàni*, en Italie. Voici ce qu'écrivait Procope, secrétaire de Bélisaire, vers l'an 540 :

— « L'Italie, au nord du Pô, était entièrement peuplée de « Ligures depuis Ravennes et le Pô jusqu'aux *Albani* [2]. »

Croirait-on qu'il fut une époque où les Parisiens prétendaient et même croyaient descendre des Troyens ?

C'est cependant un fait historique ou, selon d'autres, une erreur qui date du XIIe siècle et dont on n'aurait fait justice que pendant la Révolution française. Pendant plus de cinq cents ans, les citoyens de Lutèce se sont donc crus les fils des soldats de Priam, d'Hector et de Pâris.

Pourquoi pas ?

Ammien Marcellin, secrétaire et historiographe de Julien l'Apostat, l'an 360 apr. J.-C., raconte, en effet, qu'il tenait des *Parisii* de son temps que la ville de Paris avait été fondée,

(1) Florus, I, 3.

(2) *De Bello posth.*, I, 15; *Étude sur les Celtes*, etc., p. 202.

après la ruine de Troie, par *Francos*, fils d'Hector, devenu roi de la Gaule où il serait parvenu avec d'autres Troyens fugitifs. Il aurait dénommé cette ville en l'honneur du beau Pâris, son oncle, et aurait également édifié Troyes, en Champagne.

Cependant le texte d'Ammien Marcellin ne comporte pas tous ces détails. Le voici en entier :

— « *Aiunt quidam, paucos post excidium Trojæ,... loca hæc* « *occupasse, tunc vacua. Regionum autem incolæ id magis* « *omnibus adseverant, quod etiam nos legimus in monumentis* « *eorum incisum.* » — « D'aucuns disent qu'une poignée de « Troyens échappés au sac de leur ville..... vint occuper ces « régions (de la Gaule) alors vides d'habitants. L'Opinion sou- « tenue par les naturels et gravée par eux sur la pierre à titre « de monument, et que nous avons lue nous-même, en fait « foi [1]. »

Ainsi donc les *Parisii* auraient gravé sur la pierre le souvenir de cette immigration troyenne en Gaule, l'an 1207 avant l'ère chrétienne ; de sorte que Paris aurait été fondé 900 ans après le déluge et 500 avant Rome ! Le roi de France, Louis XII, était tellement convaincu de l'authenticité de ce récit, qu'après ses victoires dans le Milanais il prit pour devise cette épigraphe abracadabrante :

« *Ultus avos Trojæ* ! »
« Vengeur de ses aïeux troyens ! [2] »

Il avait la mémoire longue, ce bon roi de France.

Le conventionnel Dulaure croyait avoir fait justice de ces spirituelles fantaisies imaginées, disait-il, pour flatter la vanité

(1) Ammien Marcellin. XV, 9.
(2) Séb. Rouillard. *Hist. de Melun*, 1628.

des rois. Cette histoire fabuleuse de Paris, qu'admettaient de très bonne foi S. Rouillard, dans son histoire de Melun, et les historiens Legrand et Landon, dans leur description de Paris, ne remonterait selon lui qu'au XIIe siècle et aurait été fabriquée sophistiquement par on ne sait quel moine, puis copiée par Annius de Viterbe et autres écrivains sérieux.

Il semble, toutefois, que Dulaure aurait dû proclamer le nom de ce moine courtisan, inventeur de fables et falsificateur de textes anciens. S'il ne l'a pas fait, c'est que l'accusation est calomnieuse, puisque M. Nisard, de l'Académie, a reproduit et réimprimé ce texte intégralement, en 1860.

Qu'y aurait-il d'étonnant, d'ailleurs, que Paris ou plutôt les *Parisii* remontassent au petit-fils de Priam, alors que Rome et une portion des Romains descendaient du Troyen Énée ? Noûs n'avons, ce semble, aucun intérêt à nous déprécier nous-mêmes.

C'est ici surtout qu'il y a lieu d'évoquer les figures de femme-chouette que M. le baron de Braye découvrit dans les grottes artificielles du Petit-Morin (Marne), et que MM. Cartailhac et de Nadaillac n'hésitèrent pas à rapprocher de la Minerve Glaucopis des Athéniens, palladium des Troyens, et dont le Dr Schliemann a découvert les figures sur des vases trouvés par lui dans les ruines de Troie [1].

Je retourne maintenant aux Albains qui occuperont le restant de ce chapitre.

Non seulement Strabon n'a pas cherché l'origine de ce peuple, mais cette recherche était tout à fait étrangère à son esprit, puisqu'il appelait les Latins, dont ils étaient l'élite,

(1) Émile Petitot. *La Sépulture dolménique de Mareuil-lès-Meaux*, 1892, pp. 170 et suiv.

Autochthones, c'est-à-dire nés de la terre même, inhérents au sol de l'Italie. Moïse n'en disait-il pas autant des Hébreux relativement à la Mésopotamie ? Seulement, l'écrivain inspiré comprenait avec son peuple tous les autres peuples de la terre, affirmant ainsi d'une manière sublime l'unité du genre humain et la fraternité de tous les hommes sortis d'une seule souche.

Le nom d'*Aborigènes*, que prenait la confédération des Sabins, auxquels les Albains appartenaient, a revêtu depuis longtemps une signification à peu près semblable, en latin et en rançais, quelle qu'ait pu être la véritable étymologie de ce nom en langue celtique [1].

Festus semble donner au mot *aborygènes* la signification de gens errants et vagabonds :

— « *Aborigines*, dit-il, *appellati sunt quod errantes convene-* « *rint in agrum qui nunc est populi romani* [2]. »

Il me semble bien plus naturel de tirer ce mot du latin *ab origine*, depuis l'origine, sous-entendu : de la nation romaine ; c'est-à-dire le peuple souche de l'empire romain. Cette définition ne réveille nullement l'idée d'autochthonie dans le sens de Strabon.

Pline croyait, comme Tacite, que les *Albani* descendaient de Jason et des Argonautes. Ils auraient été conduits de l'orient de la mer Noire en Italie :

— « *Deim, per oram,* dit-il, (*tenent*) *Albani, ut ferunt, ab* « *Jasone orti* ; *ante quos mare quod est Albanum nominatur.* « *Hæc gens superfusa montibus Caucasiis, ad Cyrum amnem,* « *Armeniæ confinium atque Iberiæ descendit.* » « Puis, sur

(1) Voyez ce que j'ai dit de ce nom dans le chapitre premier.
(2) *De signific. verb.* t. I. p. 34.

la côte, (sont) les *Albains*, que l'on dit descendre de Jason ; les eaux de la Caspienne voisine d'eux prennent le nom de mer d'Albanie. Ce peuple, disséminé sur la chaîne du Caucase, descend vers le fleuve Koura, jusqu'aux frontières de l'Arménie et de l'Ibérie[1]. »

Mais cette expédition ne date que de l'an 1292 A. D., tandis que les Ascaniens œnotriens, auxquels les Aborigènes appartenaient, se trouvaient en Italie depuis l'an 1896, ou, si nous adoptons la date la plus rapprochée, qui est l'évaluation de Denys d'Halicarnasse, depuis l'an 1710.

Il n'est pas probable, toutefois, que les *Albains* n'aient commencé, en Italie, qu'avec la ville d'Albe, et qu'ils n'aient été qu'une fraction des Sabins, puisque les Marses comptaient aussi dans leur sein d'autres Albains nommés *Albenses*, et que le collège de leurs prêtres, les Saliens, portait spécialement ce nom qui était celui de leur divinité nationale, *Albana* ou *Albania*, la Lune-mère.

J'en conclus logiquement que le nom d'*Albani* ou Albains, Albanais, était le nom national de tous les Pélasges œnotriens, et je me fais fort de le démontrer très facilement.

D'abord, quand Romulus vint au monde, « Albe, dit Florus, « était la capitale de tout le Latium[2] ». Or, pas un des peuples dits Autochthones n'auraient souffert ni reconnu cette suprématie, les Sabins moins que tous les autres, s'ils n'eussent été eux-mêmes albains. On sait que le nom de Sabins ne leur était donné que par leurs voisins. Ensuite, Antonius Liberalis rapporte qu'il y avait dans l'Épire, province de Grèce limitrophe de la Thessalie, d'où les Albains se disaient issus, des Celtes

(1) *Hist. nat.* liv. VI. ch. XV.
(2) Florus, I. 1.

que le titan Géryon opposa à Hercule tyrien avant d'aller habiter dans le Péloponèse. Ils y avaient fondé un royaume appelé *Albania*.

Cette *Albanie* existe encore et c'est même la seule dont le nom ait subsisté jusqu'à nos jours. Ses habitants, les *Albanais* ou Skypétars, sont renommés par leur vaillance, leur sauvagerie et leurs habitudes de brigandage tout à fait celtiques.

Albani, en latin comme en celtique, signifie *Hommes blancs*. C'était donc le nom propre et véritable de ces Celtes. La Tour d'Auvergne le reconnaît ; le baron de Belloguet l'admet ; et toutefois ni l'un ni l'autre de ces écrivains n'a pensé à scruter l'origine de ces Celtes. Ils n'avaient qu'à remonter au berceau des Pélasges œnotriens et peucétiens, les monts Cérauniens du Caucase, pour retrouver le point de départ des Albanais grecs et italiens.

Nous avons vu que Plutarque s'exprime très clairement au sujet de la Celtique caucasique, berceau de la race gomérite et des Celtes du monde entier. Strabon n'est pas moins formel au sujet de la même contrée, et, qui plus est, il nous révèle l'existence d'une *Albanie* primitive que la chaîne du Caucase séparait de l'Ibérie, dans le pays appelé Arménie. Il nous apprend que l'Ibérie et l'*Albanie* étaient arrosées par le fleuve Arar, Araxus ou Aragus ; que ces deux contrées occupaient à elles seules l'isthme caucasique qui se trouve entre la mer Caspienne, à l'est, et la mer Noire, à l'ouest, constituant une région si fertile, quoique très montagneuse, qu'il suffisait d'y gratter la terre avec une charrue en bois pour qu'elle suffît amplement aux besoins d'une nombreuse population.

Que le lecteur veuille bien me permettre de laisser parler le géographe grec.

— « L'*Albanie*, dit Strabon, se trouve comprise entre l'Ibérie

et la mer Caspienne, touchant à celle-ci par son côté oriental, et à la frontière ibérienne par son côté occidental.

« La population de l'*Albanie* a des habitudes pastorales, des habitudes qui, sans aller jusqu'à la sauvagerie des Nomades, se rapprochent pourtant davantage des mœurs de ce peuple...

« Ce peuple n'a même pas su tirer de la terre un parti convenable, tout y naît pour lui sans semailles ni labour...., les *Albani vivant sous terre à la manière des Cyclopes de la Fable.*

« Les hommes se font remarquer par leur beauté et leur haute taille. Ils sont francs, aussi peu marchands que possible. Ce qui n'empêche pas qu'ils n'aient des troupes régulières, tant en infanterie qu'en cavalerie, et des *cataphracti* ou chevaliers bardés de fer... Ils peuvent mettre sur pied et armer au besoin jusqu'à soixante mille hommes d'infanterie et douze de cavalerie. De plus, ils reçoivent du secours des Nomades, ceux-ci faisant alors pour eux ce qu'eux-mêmes font pour les Ibères en pareille circonstance.

« On ne compte pas moins de vingt-six langues différentes (dialectes) parlées en *Albanie*, par suite de l'isolement dans lequel ces peuples ont toujours voulu vivre les uns par rapport aux autres.

« Les principales divinités que les *Albani* adorent sont le Soleil, Jupiter et la Lune. Mais cette dernière est chez eux l'objet d'une vénération particulière. Elle a son temple, un grand-prêtre, des hiérodules, des enthousiastes et des prophètes [1]. »

Suivent les détails du culte lunaire, qui sont à peu près les mêmes que ceux des Cappadociens, des Phrygiens et des Samothraces : sacrifices humains, augures, cueillette d'une plante réputée vertueuse, en un mot tous les éléments du culte des

(1) *Géogr.* liv. XI, ch. I et II, 15-19.

Corybantes et des Druides. La Lune portait chez eux le nom d'*Albanie*, que nous retrouvons en Italie donné à Junon. Son nom signifiait, dit M. Moreau de Jonnès, la Blanche déesse des montagnes, *Alb-anna*. Aussi se prétendaient-ils être de race lunaire. Leur nom ne signifiait pas autre chose que les Blancs montagnards lunaires, les Enfants de la Lune-mère, et ils rendaient leurs adorations à un bétyle ou aérolithe, qu'ils considéraient comme une manifestation divine de cette déesse. En Mésopotamie, la Lune s'appelait *Montana* ou la déesse des Montagnes.

C'est ce même nom que les Grecs avaient exprimé par la périphrase *Keltaï oréïoï*, dit M. de Belloguet, c'est-à-dire gens ou hommes des Montagnes, dont les Romains firent le mot *Celtæ* et nous, *Celtes*. Les *Albani* caucasiens furent donc les véritables et les plus anciens Celtes connus.

Albania n'était autre, d'ailleurs, que la grande divinité des peuples gomériens dont j'ai parlé au chapitre III. Qu'elle s'appelât Cybèle, Rhea, Kimmeris-Thea, Diane, Luna-mater, ou Dea-mater, ce n'était qu'un bétyle, une grosse pierre tombée des nues.

Strabon parle ensuite des peuples qui avoisinaient les *Albanais* caucasiens :

— « On prétend, dit-il, que durant l'expédition des Argonautes en Colchide, Jason, accompagné du Thessalien Armenus, aurait pénétré jusqu'à la mer Caspienne et traversé l'Ibérie et l'*Albanie*.

« La nation des Amazones, elle aussi, habite les montagnes situées au-dessus de l'*Albanie*, et Théophane, qui fait autorité comme témoin oculaire, place entre les Amazones et les *Albains* deux nations d'origine scythique ; les Gèles et les Lèges.

« Les parties les plus élevées du Caucase proprement dit se trouvent sur son versant méridional, du côté de l'*Albanie*, de l'Ibérie, de la Colchide et de l'Héniokhie.....

« Ératosthènes compte 5.400 stades pour la partie de la mer Caspienne ou Hyrcanienne qui borde l'*Albanie* [1]. »

Ou je me fais grossièrement illusion, ou bien cette citation de Strabon contient en quelques paragraphes toute l'Ethnogénie de l'Europe occidentale. Nous y trouvons à leur berceau les mêmes peuples et les mêmes groupements de peuples que dans nos pays du Ponant. Comment mes devanciers ne l'ont-ils pas remarqué ?

Premièrement, les *Albani*, Albains ou Albanais, des Montagnards troglodytes, habitant dans des cavernes comme les Cimériens, leurs frères, nation sauvage, adonnée aux sacrifices humains, et cependant peuple pasteur, métallurgiste et guerrier, exploitant les mines comme les Cyclopes, connaissant les métaux dès les temps les plus reculés et possédant un culte, un sacerdoce et un ordre équestre. Nous étonnerons-nous, si plus tard, en Grèce, en Italie et en Gaule, nous retrouverons leurs vingt-six tribus et des Albains qui s'intitulent gens du Javelot : *Safines*, en gallique, *Safi* en osque sabellien, *Saunion*, en grec [2] ?

Secondement, les alliés desdits Albains dès leur berceau caucasien, c'est-à-dire les Ibères, peuple japhétique comme eux, mais issu d'une autre branche ; puis ensuite les Amazones ou Alazones, Alyzones, Halyzones ; les Geli ; les Lèges ; et les Nomades : quatre peuples scythiques, également issus de Japhet mais par une troisième branche. Enfin les Colches ou

(1) *Géogr.* liv. XI, ch. I et II, 15-19 ; ch. III, 4-5 ; ch. IV, 1-9 ; ch. V, 1.
(2) *Hist. des peuples opiques*, p. 26.

Kaulkhos, peuple issu de Cham, souche des peuplades libyennes, aux cheveux crépelés, frisés, et qui méritèrent au Pont-Euxin le nom de Mer-Noire. Les Colches comprenaient les Mélanchlènes (les Noirs), les Coraxites (gens de la montagne du Corbeau), les Apsiliens (les Irascibles (?), les Missimaniens (Esclaves métis (?), les Souanes, Souanètes ou Phthirophages (les Porcs ou Mangeurs de Poux) [1]. Ces derniers se donnaient à eux-mêmes le nom de Chnaous.

Le démembrement de la Colchide forme aujoud'hui la Mingrélie, l'Imérétie et le Gouriel. Principales villes : Dioscurias, Dandary, (il y eut des *Dandaridæ* dans l'Illyricum), Koutaïs ou Kyta, dont nous aurons à parler à propos des Ligyens, Phasis ou la ville du Phasè, et Sourham ou Surium.

L'Ibérie constitue la Géorgie actuelle ; l'Albanie, la moderne Kakhétie et le Daghestan.

Au sud des *Albains*, Strabon énumère les peuples suivants : Les Chalybes ou Chaldéens primitifs, les Mèdes, les Saces ou futurs Saxons, les Daes ou futurs Daces, les Gètes ou futurs Goths, tous peuples scythiques à l'exception des Chalybes et des Mèdes.

Comment se fait-il qu'aucun celtisant n'ait relevé ni seulement remarqué l'importance de ce onzième livre de la Géographie de Strabon ? Comment expliquer que M. P. L. Lemière, le seul ethnogéniste qui l'ait médité et commenté, n'en ait pas accepté toutes les données ethniques ? Comment n'a-t-il pas vu dans les Ibères du Caucase la souche des Ibères d'Espagne Dans les Albains du Caucase, celle des Albains de l'Épire, du Latium et de la Province romaine ? Dans les Geli du Caucase, la ruche des Geli du Llydaw ? Et dans ses Lèges ou Lesghiens,

(1) Alex. Dumas. *Le Caucase*, t. III, p. 181, d'après Pline.

le même peuple que les Ligyens ou Ligures ? Pourquoi a-t-il enseigné que les Colches étaient des Ligures, parce que deux écrivains grecs isolés, Lycophron et Eustathe, appellent la ville colchidienne de Kyta (Koutaïs) ligystique (*ligustiken*), comme s'il ne pouvait pas y avoir une ville scythique dans un pays peuplé de Libyens ?

On peut conspirer contre la vérité en gardant le silence, et j'ai bien peur que les écrivains qui n'ont rien su voir dans le livre onzième de Strabon, n'aient trempé dans ce mode de conspiration.

Mais, m'objectera-t-on peut-être, s'il est si facile de trouver, dans la Celtique caucasienne de Plutarque, tous les éléments ethniques des peuples de la Grèce, de l'Italie, de la Celtique occidentale ou Gaule, etc., pourquoi Strabon a-t-il ignoré cette filiation ? Pourquoi surtout le nom des *Albani* du Caucase ne lui a-t-il pas inspiré le moindre rapprochement entre ce peuple asiatique et les *Albani* de l'Épire, du Latium, de la Province romaine et de la Bretagne ? Il n'avait qu'à se prononcer, nous aurions adopté son enseignement.

Sans doute, cela est étrange, et l'on ne saurait supposer que Strabon se soit retranché dans un silence conspirateur, pour déguiser sciemment la vérité ; parce que, de son temps, bien que les païens fussent loin de posséder toute la vérité, ils avaient le bon esprit de ne la point sceller quand ils l'apercevaient quelque part.

Mais il est des connaissances que nous pouvons acquérir facilement de nos jours, pour peu que notre faculté comparative soit développée, et qui furent cependant tout à fait étrangères aux Anciens les plus instruits, soit parce que les points de comparaison leur manquaient, soit parce que la Mythologie produisait en leur intellect une erreur invincible,

à cause des préjugés qu'elle y développait ; tels, par exemple, que le polygénisme du genre humain, sa reproduction par le jet des pierres ou les excisions des rochers, l'autochthonie des races, et autres absurdités cosmogéniques repoussées généralement de nos jours par les hommes de bon sens.

Nous avons vu que Pline n'hésite pas plus que Strabon et Tacite à rattacher les *Albains* du Caucase à ceux de la Thessalie, par Jason. Il place les premiers, ancêtres de tous les autres, dans le voisinage des Ibères, des Arméniens et des Gèles (*Gelæ*) « que les Grecs, ajoute-t-il, nommaient Cadusi. » Ce sont les futurs Gaulois. Strabon en fait des Scythes et c'est l'opinion que je suis. Mais Pline les énumère parmi les tribus albaines et, par conséquent, celtiques. Je devais constater son témoignage.

Le Naturaliste n'énumère pas moins de 27 tribus albaines, soit celtiques, depuis le sommet du Caucase, à l'est, « *ab hujus excelsis juga Caucasi,* » jusqu'aux Mardes qui habitaient près des Mèdes, au sud de la Caspienne, « *usque gentem Mardorum.* »

En excluant les Gèles ou Galls de ces 27 tribus, il nous reste les 26 peuplades accusées par Strabon. Le Géographe ne les énumère pas. Pline répare cet oubli. Ce sont, du nord au sud, les tribus suivantes : Ochani, Chomari, Berdigei, Harmatotrophi, Bomarei, Comàni, Marrucei, Mandrueni, Jatii, Chorasmi, Candari, Attasini, Paricani, Sarangæ, Parrhasii, Marationi, Nasotiani, Aorsi, Matiani, Derbices, Syrmates, Oxydraoï, Heniocæ, Bateni, Saraparæ et Bactri [1].

Voyons quelles furent les migrations de ces Celtes primitifs. Tous n'émigrèrent pas vers l'Occident. Ainsi les *Derbices*

(1) *Hist. nat.* liv. VI. ch. XVIII. 16.

édifièrent Derbent et demeurèrent au bord de la Caspienne. Les *Ochani* allèrent peupler les rives de l'Ochus, un affluent de l'Oxus. Les *Matiani* et *Maratiani*, les *Hénioques*, les *Attasini* ou Augasii et les *Bactri* se répandirent dans la Bactriane, à laquelle ces derniers donnèrent leur nom, ainsi que dans la Sogdiane, et habitèrent le long de l'Oxus.

Les Bactriens fondèrent Bactres, sur la rivière de même nom. Ils avaient des corybantes et étaient dans l'exécrable habitude de jeter aux chiens leurs malades jugés incurables. Il fallut qu'Alexandre abolît cet usage.

Les *Batèni* construisirent *Bata* sur le penchant du Caucase qui regarde Sinope. Les *Aorsi* ou gens des Chevaux, les Cavaliers, du celte *horsa*, cheval, allèrent construire *Orsa* un peu au-dessous de la source du Dniépr, chez les Scythes[1].

Les *Chorasni* se rattachèrent aux Massagètes, d'après Strabon. On ne sait rien des *Berdrigei*, des *Bomarei*, dont le nom a bien pu être Gomaréi, (Gomériens), ni des Harmatotrophi.

Les *Saraparæ* ou Coupeurs-de-Têtes étaient de farouches montagnards dont la ville, *Sarapanes*, sise sur le Phasè, était une place forte qui commandait un des quatre défilés qui donnaient accès de l'Albanie en Ibérie. Ce sont probablement eux qui ont donné naissance à la *Saravène*, l'une des dix stratégies de Cappadoce.

Il est certain que les *Chomares*, dont le nom rappelle aussi celui de Gomarès, s'établirent également en Cappadoce et dénommèrent la *Chamanène*[2]. Plus tard, on trouve une ville de *Comare* en Épire, sur la côte occidentale. Mais elle a pu appartenir à la tribu sœur des *Comani* qui peupla la *Comagène*,

(1) Pline. *Hist. nat.* liv. IV. c. XII.
(2) Strabon. *Géogr.* l. XII, c. II, 10.

dans la Grande Cappadoce, entre les rangées de l'Anti-Taurus, et y bâtit *Comana*. Il y eut aussi une *Comana-Pontica*, dans le Pont. Dans cette peuplade albaine, la déesse nationale lunaire s'appelait *Mâ*, la Mère. Elle avait jusqu'à 6000 hiérodules dans la seconde ville que je viens de nommer[1]. Il est très probable que c'est en Cappadoce que Rhea Cybèle reçut le nom de *Camena*. Puis les *Comani* ou *Camuni* poursuivirent leur route vers l'Occident. Une des Sporades s'appelait *Camuni*, d'après Pline, et une autre, *Ascania*. Il y eut une peuplade de *Camuni*, dans les Alpes tyroliennes, l'Italie prit le nom de *Camene*; enfin on trouve une ville nommée *Comacina* et les *Camatulici*, dans la Gaule narbonaise[2], et une autre appelée *Camana* au milieu des villes celtiques de l'Ibérie ou Espagne[3].

Les *Mandrueni* furent peut-être la souche des *Mandubii* qui voisinaient avec les Arvernes, et auxquels appartenait la célèbre ville d'Alésia en Auxois. De même, les *Jatii* rappellent le nom que Ptolémée donne à la ville de Meaux, *Jatinon*. Mais nous n'avons aucun autre document à cet égard.

Les *Candari* donnèrent leur nom à la *via Candavia* qui de Thessalonique conduisait jusqu'à Apollonie, à travers la Macédoine, et longeait le golfe d'Ionie pendant 267 mille, à la base des monts *Candavi* des Alpes illyriennes. En suivant cette voie, appelée aussi Égnatienne, on avait tous les peuples albains de l'Épire, au nombre de quatorze, échelonnés le long de la mer de Sicile depuis le golfe embracique[4].

Nous retrouvons les *Marrucei* du Caucase en Italie, sous le nom de *Marrucini* de la Campanie. Nous les connaissons déjà.

(1) *Géogr.*, ch. II. 3 ; III, 32.
(2) Pline, l. III, c. XX et IV ; l. VII, c. IV.
(3) *Ibidem*, l. III, ch. I ; et l. IV, c. XX.
(4) Strabon. *Géogr.* l. VII, c. VII. 4, 5, 8.

Les *Parrhasii* passèrent de très bonne heure en Grèce, où ils furent un des peuples les plus antiques de l'Arcadie. Ils s'établirent sur l'Alphée, dont le nom n'est que la traduction du celtique *alb*, le blanc, l'albain. Les *Paricani* furent peut-être la souche des *Parisades* du Bosphore de Thrace, des *Parii* de l'île Paros, qui furent postérieurs à la guerre de Troïe, des *Parii* qui habitaient au-dessus du lac Mœotis, et des *Parisii* du Barrois, de Lutèce et du Yorkshire. Ce sont les *Parii* qui dénommèrent le *Parisou*, affluent de l'Ister, chez les Gaulois Scordisques.

Voici, maintenant, ce que Ptolémée écrivait sur l'Albanie caucasique : — « L'*Albanie* se termine, du côté du septen-« trion, à la Sarmatie. Du côté du sud, à la Grande Arménie, « qui touche aux limites de l'Ibérie, jusqu'à la mer Hercy-« nienne, le long du fleuve Cyrus (Koura). »

Dans cette étendue de pays, le géographe égyptien compte 29 villes albaines, dont je ne cite que les deux principales : Chabala, capitale de l'Albanie, « *insignior Albaniæ civitas* », et *Albana*, qui était située à l'embouchure du fleuve *Albanus*, dans cette portion de la Caspienne que l'on nommait *mer d'Albanie*. Il s'y trouvait deux îles marécageuses appelées également du nom d'*Albaniæ* [1].

Il ne faut pas oublier que, dans l'antiquité, les Hébreux seuls furent capables d'y voir clair dans la science ethnogénique ; parce que, seuls, ils étaient en possession de la vérité entière. Les païens eux-mêmes le reconnaissaient et avaient la bonne foi de ne pas le leur contester :

« *Solis Chaldæis sapientia cessit. Hæbrei*
« *Ingenitum Regem mente Deumque colunt.* »

(1) *Ptolem. geogr.*, liv. IV, ch. XII.

On ne saurait donc obtenir une fidèle reconstitution des races humaines en se passant des données ethnogéniques que nous fournissent le chapitre Xe de la Genèse et le premier livre du chapitre VIe de Flavius Josèphe. Je voudrais que tous les écrivains en fussent bien convaincus, de crainte qu'ils ne fassent fatalement et inévitablement fausse route, en dépit de toute leur érudition, comme ceux qui sont allés chercher le berceau des familles échappées au déluge ailleurs qu'en Arménie, en Mésopotamie et dans le Caucase.

Tels, dédaignant les Ibères desdites montagnes asiatiques, peuplèrent l'Espagne avec des millions d'Ibères paradoxaux qu'ils firent surgir de la problématique Atlantide. Tels autres, emportés par un immense engouement pour la race dont ils tiraient leur origine, virent des Celtes dans chacun des peuples de l'Occident : Ibères, Ligures, Silures, Tyrrhènes, tous furent des Celtes, alors qu'ils ne purent reconnaître ni découvrir les premiers et véritables Celtes dans les *Albains* du Caucase ! D'aucuns enfin trouvèrent plus simple de supprimer d'un trait de plume des races entières, plutôt que d'en reconnaître la souche dans leurs homonymes caucasiens.

Quel délire ou quelle panique les emportaient donc ? Était-ce le fantôme de Moïse ou celui du sacrificateur Josèphe, qu'ils entrevoyaient dans ces montagnes, si éloignées pourtant du Sinaï ?

Un seul historien s'est écarté de la vérité en se conformant trop aux livres des Hébreux ; mais ce fut parce qu'il dédaigna tout autre document historique, et parce qu'il était mû par l'esprit de système. Dans un petit coin de la mer Noire, au détroit de Kertch, dans le delta du fleuve Kouban, en face de la Crimée, ne s'imagina-t-il pas de renfermer toute la géographie d'Homère, d'Eschyle, de Ptolémée et de Strabon ? Non

seulement il y découvrait ce que d'autres y avaient vu avant lui, c'est-à-dire le Bosphore cimérien, la Chersonèse cimérienne, la ville de Kimméricon, le Portus Cimeriès et le petit royaume des Cimériens d'Hérodote ; mais encore il y voyait ce qui n'y est pas, ce qui n'y a jamais été : la grande Atlantide de Platon, Gadès et les colonnes d'Hercule, la mer Morte ou Putride et la mer Rouge ou Érythrée, le grand lac Triton, le Tartare, le Cocyte et les Champs-Élyséens, Ogygie, le Nil et le Sinde, voire même l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Une immense utopie, quoi ! C'est insensé et cependant très érudit. Cela a été imprimé et cela s'est vendu !

Quant à nous, suivons, amis lecteurs, une route plus simple et plus modeste, mais plus rapprochée de la vérité. Et maintenant que nous avons retrouvé d'une manière indubitable le berceau des Celtes : l'*Albanie* de la Celtique caucasienne de Plutarque et de Pline ; leur véritable ancêtre : Aschanaz ou Ascènez, fils aîné de Gomer ; ainsi que leur nom vrai et authentique : *Albani*, les Montagnards blancs et lunaires, suivons ce peuple à la piste, soit par les écrits des Anciens, soit par les indications que nous fournissent les dénominations géographiques.

Tout d'abord, dans la Grande Arménie, il y avait encore, au premier siècle de notre ère, une ville d'*Albàno*, où l'apôtre Barthélemy, natif de Galilée, consomma son martyre par ordre du roi Astyage. Il y fut écorché vif pour avoir converti à la foi chrétienne le prince Polymius, frère de ce monarque [1].

Pour se rendre de l'Albanie dans l'Épire, les *Albani* firent plusieurs étapes qui nous sont naturellement indiquées par l'*Ascanie* phrygienne et l'Ascanie mysienne d'Homère, ainsi que par

(1) *Brev. roman. lect. die XXIVti Augusti.*

l'Ascanie thracique de Xanthos de Lydie, puisque les *Albàni* étaient des Ascaniens. Ils traversèrent le Bosphore, et par la Thrace et la Macédoine, où les monts *Albani* et *Albii* attestent leur passage, ils parvinrent en Épire.

Nous savons déjà comment les *Ascaniens* allèrent de Grèce en Italie.

J'ai cité, à la page 227-8, un certain nombre de dénominations dues aux Albains, en Italie. Je n'y reviendrai pas. Je les ai empruntées presque toutes à des historiens et à des poètes anciens. Indépendamment du Tibre, Silius Italicus cite un autre fleuve *Albula* dans le Picenum, aujourd'hui appelé Liberata ; plus le fleuve *Alabis* en Sicile, qui est le Cotaro moderne [1]. C'est également lui qui appelle le mont *Albàno Albula rupes* [2]. En allant vers Tibur, la moderne Tivoli, se trouvaient les sources appelées *Albulæ Aquæ*. Non loin des rivages albains on rencontrait l'île d'*Alba* ou d'Elbe. Enfin la noble et antique famille des *Albàni* continue à perpétuer à Rome l'illustre nom des Celtes albains.

Sur 53 peuples albains du Latium ancien dont il ne restait plus de vestiges du temps de Plinus secundus, cet écrivain en mentionne 32, qui tous recevaient de la viande gratuitement sur le mont Alban, à la suite des sacrifices : Albani, Albenses, Abolani, Acienses, Aesolani, Bolani, Bubetani, Coriolani, Cusvetani, Fidenates, Foretii, Hortenses, Latinienses, Longulani, Macrales, Manates, Munienses, Mutucumenses, Numinienses, Olliculani, Octulani, Pedani, Pollustini, Querquerulani, Sisolenses, Tolerienses, Tutienses, Velienses, Venetulani, Vicellenses et Vimitellarii.

Cependant on retrouvait des Quarqueni dans l'Istrie, et des

(1) *Seconde guerre punique*, lib. VIII, et XIV.
(2) *Ibidem*, lib. VI.

Querquerni ou Canards dans la Tarragonnaise ; des Fidenates chez les Sabins de la IVe région d'Auguste, sans compter les tribus aborigènes qui faisaient partie du peuple romain. Il y avait des Foretani dans l'Istrie, des *Albonenses* et une ville d'Alvona en Illyrie. Enfin nous retrouvons en Gaule et en Espagne une grande partie des Albains disparus [1].

Les *Adrian Keltai* de Ptolémée, qui vivait au IIe siècle après Jésus-Christ, durent être également des Ascaniens albains, ceux que Scylax plaçait, vers l'an 325 A. D., sur la côte orientale de l'Italie entre les Vénètes, au nord, et les Tyrrhènes, au sud. M. P. L. Lemière dit que les Illyriens riverains de l'Adriatique et qui faisaient partie de la Gaule maritime formaient un seul groupe ethnique avec les Albanais de l'Épire [2]. C'étaient donc des Albains. M. d'Arbois de Jubainville dit des mêmes Illyriens qu'ils parlaient l'albanais, et reconnaissaient pour ancêtres des Troyens ou Dardaniens [3]. C'étaient donc des Ascaniens albains.

A la page 221, j'ai donné l'énumération des tribus celtiques de l'Illyricum. Le Dr Prichard les cite également; mais je remarque plusieurs peuples ligures dans cet énoncé. Ainsi les Vindéliciens, les Lepontii, les Vennones, les Tridentini et les Taurisques ou Noriques étaient des Ligyens.

Au sud-est des Alpes, Strabon place après les Rheti, qui étaient des Métis celto-tyrrhéniens, les Breuni, les Genaudes, les Licates, les Cattenati, les Rucantii, les Cotuantii, les Æstiones et les Brigantes [4]. Les Japodes du mont Ocra étaient de sang-mêlé celte et illyrien.

(1) *Hist. nat.*, liv. III, c. VII.
(2) *Étude sur les Celtes*, etc., p. 274.
(3) *Les prem. hab. de l'Europe*, t. I, pp. 272 et 306.
(4) *Géogr.*, liv. IV, ch. VI, 8.

A l'ouest des Alpes, ou plutôt sur leur versant occidental, il énumère en divers passages les Uceni, Uzeni ou Iconii, les Tricori, les Cavares, les Vocontii, les Octoduri, les Tigurini, les Caturiges et les Toygèni ou Théginiens de Josèphe [1].

Entre ces peuples et les Celtes gaulois, Prichard place les Veragri du Chablais, les Nantuati du Bas-Valais, des sources du Rhône et du Rhin, les Velauni du Valais, et les Gabales du Gévaudan [2]. Pline en place beaucoup d'autres, probablement Ligures [3].

Sur le versant occidental de l'Apennin, c'est-à-dire dans la Gaule cisalpine ou en-deçà des Alpes, les Albains s'étendaient depuis l'Étrurie jusqu'au Rhône, tout le long de la mer de Ligurie ; seulement, leur nom y était légèrement modifié. Les *Albici*, *Albiokoï* ou *Albièques* habitaient dans les plaines arrosées par le Gardon, entre Draguignan et Digne ;

Les *Albii*, *Albiei* ou *Albiens* entouraient Marseille ;

Les *Albenses* peuplaient le Vivarais ;

Les *Albigenses* ou Albigeois étaient cantonnés entre les sources du Tarn et celles de l'Aveyron. Les *Albenges* peuplaient une partie de la Savoie. Ce sont probablement ces derniers Albains dont Strabon dit qu'ils avaient remplacé les Ligures Sallyes dans la partie septentrionale de la chaîne des Alpes. Ils y voisinaient avec les Celtes Seriones, Cenomani, et Medoaci, ainsi qu'avec les Galls Boii et Gésates [4].

Le premier fait prouve bien la compétition qui s'était établie entre deux peuples arrivant en sens opposés.

Ce fut aux Albains que la chaîne des Alpes dut son nom.

(1) *Géogr.*, 6, *et passim.*
(2) *The eastern origin of the Celtic nations*, p. 84.
(3) *Hist. nat.*, lib. III, c. XX.
(4) *Géogr.* liv. IV ; *et Les premiers habit.*, etc., t. I, p. 352.

A ce propos, Strabon remarque que ces montagnes qui, de son temps, s'appelaient déjà « *Alpia*, voire même *Alpîna* ou *Al-* « *peïna*, » ce que j'entends des Basses-Alpes ou des Alpines de la Provence, « se nommaient anciennement *Albia* ; témoin, « dit-il, un pic élevé du pays des Japodes, voisin du mont Ocra « et des Alpes, et qu'on appelait *Albius-Mons*, le Mont-Blanc[1]. »

Il n'est pas probable que les Alpes se nommassent *Albia* ni même *Alpia*, qui n'en est que la variante, avant l'apparition des Albains dans ces montagnes, puisque c'étaient lesdits Albains qui avaient donné ce même nom au Caucase, au mont Athos, aux Balkans, aux Karpathes, aux Alpes et aux Pyrénées ; et que c'était dans leur langue que *alb* signifiait à la fois *blanc* et *élevé*. C'est pourquoi je ne comprends pas pour quelle raison Strabon attribue aux Ligyens Intéméliens la fondation d'*Albium Intemelium* ou Ventimiglia, ni celle d'*Albium Ingaunum* ou *Albingaunum*, *Albenga*, aux Ligyens Ingaunes [2]. Dans cette même ville d'Albenga, qui s'élevait dans le voisinage de Monaco, on vénérait, d'après M. de Belloguet, Mars *Albiorix* ou roi des Montagnes ; et les Montagnards alpestres et celtiques y portaient le nom d'*Alpafolc* ou gens des Montagnes blanches [3]. Au pied desdites Alpes, sur le versant italien, on voyait une troisième ville nommée *Alba Pompeïa*, sur le Tenaro, aujourd'hui *Alba*.

Il me paraît donc certain que les Ligures habitèrent les Alpes postérieurement aux Celtes albains qu'ils en chassèrent, et non pas avant eux ; ou bien il s'opéra entre Albains et Ligyens une entente tellement cordiale, que les deux peuples, unis et alliés sous le nom de Celto-Ligyes, depuis l'Étrurie jusqu'au Rhône,

(1) *Géogr.*, liv. IV, ch. VI, 1.
(2) *Ibidem*, l. IV, c. VI, 2.
(3) *Ethnog. gaul.*, t. I, pp. 96 et 244.

avec *Genoa* pour *emporium* ou grand marché national, marièrent jusqu'aux termes de leurs langues respectives.

Or, cette seconde alternative était le véritable état de ces deux peuples ; mais je crois néanmoins que les Albains avaient occupé les Alpes avant les Ligyens, sans quoi leurs dénominations n'auraient pas prévalu et préexisté jusqu'à nous. Comparativement aux Ligyens, les Albains, immigrés directement de l'Italie et des environs de Rome, foyer primitif des connaissances humaines et de la civilisation de la Grèce et de l'Asie, étaient dès cette époque un peuple civilisé et civilisateur.

Les Ligyens, au contraire, qui avaient accompli le périple de la Méditerranée par la Libye et la presqu'île ibérique, avaient conservé ou acquis des mœurs sauvages, peu capables d'influer leurs nouveaux amis quoique anciens alliés du Caucase. Florus nous les représente « cachés au pied des Alpes, entre le « Var et la Macra, dans des lieux hérissés de buissons sauvages, « et plus difficiles à vaincre encore qu'à trouver ; race d'hommes « agiles et infatigables, peuples moins guerriers que brigands, « qui mettaient leur confiance dans la vitesse de leur fuite et « la profondeur de leurs retraites [1]. »

Ce fut avec l'aide des *Albiei* ou Montagnards blancs lunaires, que les Massaliotes créèrent — beaucoup plus tard, à la vérité, puisque ce fut en l'an 150 A. D., — chez les Celtes Cavares et sur la frontière septentrionale des Salyens, leurs comptoirs d'*Avenio* et de *Cabellio*, qui étaient destinés à devenir les villes provençales d'Avignon et de Cavaillon.

Ce furent ces mêmes Albains qui fondèrent autour de Marseille les villes d'*Albaniacum* (Aubagne) et d'*Albaracus* (Auriol) ; tandis que les *Albici* bâtissaient *Alby*, *Albens*, *Albigny*

(1) Liv. II, 3.

et *les Albenges* en Savoie ; les *Albenses* construisaient *l'Albenc* et l'*Albarine* en Dauphiné ; et les *Albigenses*, *Albiga, Albi* et *Alban*. Aux Celtes albains appartenaient les *Ealba* ou Helvètes, qui sont devenus les Suisses modernes.

Ce sont ces mêmes Albains provençaux et languedociens qu'Eschyle symbolisa sous les traits du héros fabuleux *Alb*, et Pomponius Méla sous ceux d'*Alebion*, fils de Neptune, c'est-à-dire de la mer, peuple pélasgien arrivé de l'Orient en Italie. Ils les présentèrent luttant dans la plaine de la Crau, avec leurs frères scythes figurés par Ligur ou Taurisque contre Melkarth, l'Hercule tyrien, qui représentait les Phéniciens, Tyriens, Tyrrhènes ou Tusci.

C'est tout simplement un corollaire de l'origine de ces trois peuples et des premiers rapports qui mirent le troisième en présence des deux autres.

Vers l'an 1300 A. D., Albains et Ligyens, depuis longtemps établis sur les rivages de la Provence, furent surpris par l'apparition soudaine des explorateurs marchands venus de Tyr, qui, depuis l'an 1523 A. D., avaient parsemé de leurs comptoirs les rivages de la Morétanie et de l'Hespérie.

Ils attaquèrent dans le delta du Rhône ces voyageurs dont ils ignoraient les intentions pacifiques et colonisatrices, et les auraient certainement massacrés, sans le secours inopiné que prêtèrent aux Tyriens les *Celtici* venus avec eux de la presqu'île ibérique. Les *Celtici* étaient appelés *Keltaï* par les Massaliotes, c'est-à-dire les Pierreux, les gens des rochers. Le fabuliste en fit une grêle de pierres au moyen desquelles le demi-dieu tyrien mit en fuite ses ennemis.

Timagène, dans une fable semblable à celle-ci, a remplacé les Celtes albains par les Ibères ou des Osques. Ce sont, en effet, les géants Géryon et Taurisque qui assaillent l'Hercule

tyrien dans le champ des Cailloux. Géryon, c'est la Garonne, qui représente les Auscitani ou bien les Ibères venus d'Espagne. Taurisque, c'est le Taurus et les peuples taurisques qui en provenaient : des Ligyens. Après avoir vaincu ces deux ennemis, le demi-dieu épouse deux femmes, Asterokè, qui le rend père d'Ibéros et de Keltos, et Keltikè, qui lui donne Galatès [1]. Ces trois noms se passent de tout commentaire.

La Tour d'Auvergne affirme qu'il y avait des *Albans* et des *Albins* de partout, en Gaule. Sous l'influence du christianisme, ces lieuxdits devinrent des *S. Alban* et des S. *Albin*. C'est ainsi qu'en pays morin nous avons vu une quantité de *S. Maur*, de *Ste Maure, S. Maurus, S. Mauron, S. Mauroit* ; et que, dans les pays galliques, on rencontre des lieux appelés *S. Gall, S. Gallus, S. Gallois*.

L'immigration albaine contribua donc pour une très large part au peuplement et à la colonisation de la Gaule celtique. Mais il est difficile, à notre époque et après tous les mélanges et les bouleversements occasionnés par les contre-émigations et les guerres, de distinguer parfaitement les peuples celtes ou ascaniens d'avec les peuplades galliques, et les Celtes venus de l'Italie d'avec les *Celtici* ou Petits-Celtes immigrés de l'Espagne. C'est là une difficulté qui a arrêté et découragé la plupart des celtisants et des archéologues.

La distinction des Celtes d'avec les Ligures est beaucoup plus facile, n'en déplaise à M. P. L. Lemière, qui confond les deux peuples.

Il est regrettable que La Tour d'Auvergne n'ait pas su reconnaître que dans la nationalité albaine était résumé tout ce qu'il restait de souvenirs vraiment et authentiquement celtiques, en

(1) Ammien-Marcellin. liv. XV, 9.

Occident. L'importance des Albains a également échappé à des savants tels que MM. de Belloguet, Alexandre Bertrand, Dr Lagneau, P. L. Lemière et D'Arbois de Jubainville.

M. Lemière a erré par un excès d'amour pour les Celtes, ses compatriotes. Sa celtomanie a tellement outrepassé celle que l'on a reprochée à Le Brigant et à La Tour d'Auvergne, que l'on ne saurait établir aucun fondement sur son enseignement, à propos des Celtes italiotes. Ce savant affirme, en effet, que l'on appliqua le nom d'Étrusques ou Tyrrhènes aux Ombres, aux Ausones et autres peuples du Latium ; ce qui est inexact. Il assure que le peuple que Denys d'Halicarnasse appelle Aborigènes étaient les Ligures ; et malheureusement M. d'Arbois est d'accord avec lui sur ce point. C'est vieux jeu. Mais cette donnée est également erronée ; je l'ai prouvé au chapitre des Ascaniens par le langage de Denys lui-même. Puis, il prétend que les Ligures se confondaient avec les Hénètes, les Ombres et les Étrusques. Troisième erreur [1].

Or, comme M. Lemière avait soutenu précédemment que « Celtes et Ligures étaient deux noms synonymes donnés à des « peuples indigènes de même race [2], » en dépit de l'enseignement de Strabon : « que tous les peuples de la Celtique étaient « de même race, *à l'exception toutefois des Ligures* », il s'en suit que le savant écrivain professe ouvertement l'homogénéité de tous les peuples de l'Italie, à cette époque.

De crainte que l'on ne me croie animé contre M. Lemière d'une animosité que rien ne justifierait et qui est bien étrangère à mes sentiments, je le cite lui-même. Notre auteur convient sciemment « que tous les peuples de l'Italie étaient des Celtes ;

(1) *Étude sur les Celtes*, etc., p. 202-205.
(2) *Ibidem*, p. 132.

« mais que, à l'exception des Campaniens, ils avaient renoncé « à ce nom, en se séparant des Étrusques, qui étaient alors, « dit-il, les chefs de toute la Celtique italienne [1]. »

Après avoir tant généralisé, on ne s'attendait pas à ce que M. Lemière se tirât du mauvais pas où il s'était engagé, par une retraite si peu digne. Son échappatoire, qui est loin d'être scientifique, donne un terrible coup de massue à l'édifice qu'il avait si péniblement construit et si mal enchevêtré. Prétendre que tant de peuples hétérogènes de l'Italie sont des Celtes; puis, lorsqu'il faut produire lesdits Celtes, ne pas trouver une seule preuve et avouer piteusement que, ayant renoncé à leur nom on ne peut plus les retrouver, c'est une plaisanterie un peu trop forte pour des lecteurs sérieux ou des étudiants de bonne foi.

Maintenant que nous avons découvert les Ascaniens de Flavius Josèphe, et qu'ils ont fourni à nos investigations plusieurs chapitres d'études intéressantes mais nullement équivoques ou problématiques, il est permis de se demander pourquoi l'historien juif appelle ses Ascaniens *Théginiens*, en se conformant à l'autorité des Grecs, dans la langue desquels il écrivit son Histoire, et non pas *Albains* ?

Cette objection est d'autant plus forte que M. de Belloguet avouait que les Théginiens étaient introuvables. Il est vrai que je n'ai pas mis beaucoup de temps à les découvrir dans les *Toïgèni* de Strabon, et que le noble écrivain ne parle pas d'avantage des Ascaniens ni des Albains, de l'existence desquels il ne s'était pas d'avantage aperçu, Pline les disant disparus.

La seule réponse que l'on puisse faire à cette objection c'est que, du temps de Josèphe, l'Ascanie et l'Albanie italiennes

(1) *Étude sur les Celtes*, etc., p. 248.

avaient tellement perdu leurs noms, par suite des révolutions, des migrations et des mélanges de peuples, que, pour retrouver le souvenir de la première, Strabon a dû faire appel au témoignagne de trois ou quatre écrivains de l'antiquité, parmi lesquels figurait Homère. Même de son temps, c'était déjà de l'histoire très ancienne.

Tout au contraire, la dernière invasion des Cimbres, de l'an 113 A. D., ayant mis en évidence deux peuples qui n'avaient pas encore fait parler d'eux : les Ambrons et les *Toïgèni*, *Tougènoï* ou *Teutonoï*, les soi-disants Teutons de Plutarque, et ces derniers, sinon les Ambrons eux-mêmes, étant de race celtique ou ascanienne, et probablement les derniers sortis de l'Asie-Mineure, il parut naturel à l'historien juif de remplacer le nom d'Ascaniens par celui de ces Tougènoï, en français, *Théginiens ;* parce qu'ils étaient les seuls Ascaniens alors mis en évidence par le massacre que Marius en avait fait, moins de deux siècles auparavant, c'est-à-dire l'an 102 et 101 avant Jésus-Christ.

Outre les peuplades albaines que j'ai énumérées plus haut, je dois encore mentionner les Helves ou Helvii du Vivarais, les Tricastini et les Segalauni ou Segovellauni du Bas-Dauphiné.

CHAPITRE VII

DES TYRRHÉNIENS

(1300 A. D.)

D'après la tradition grecque, vers l'an 1100 A. D., d'autres disent vers 1300, une expédition nautique partit de la Lydie, en Asie Mineure, aborda aux rivages occidentaux de l'Italie, s'empara d'un canton de l'Ombrie maritime qu'elle nomma *Tyrrhenia*, y fonda douze villes dont une se nommait Tarquinia, et leur donna un roi ou Tarcon, dont on retrouve le nom dans celui des Tarquins, rois de Rome[1]. C'étaient également des Pélasges.

Les Grecs nommèrent ce peuple *Turrènoï*, parce qu'ils lui donnaient pour chef l'Héraclide Tyrrhen, fils d'Atys, roi de Lydie, qui les avait emmenés au loin à l'occasion d'une terrible famine. Atys était fils d'Hercule et d'Omphale.

Pompeïus Festus appelle ce peuple *Turanni*, comme si l'on disait Touraines, Turennes. — « *Turanni*, dit-il, *Etrusci sic « dicti a Turreno duce Lydorum, a cujus gentis præcipua cru- « delitate etiam tyranni sunt dicti*[2]. »

Ainsi, d'après ce grammairien, *tyran* vient de *turanni*, comme *turanni* de *Turrèno*. N'est-ce pas enseigner que *tyrien* et *tyrrénien* étaient synonymes ? D'après le même principe, on pourrait en rapprocher les *Turones* de Tours.

(1) Strabon. *Géogr.* liv. V, ch. II, 2.
(2) *De signif. verb.* t. II. p. 641.

Mais les Tyrrhènes se nommaient eux-mêmes *Trasèni* ou *Tarasèni*[1], du celtique *traèz*, rivage; c'est-à-dire gens du littoral, peuple maritime, marins. De ce mot, les Grecs auraient fait *Tursènoï* ou *Turrènoï;* les Égyptiens, *Tourshâ;* et les Latins, *Tusci* et *Etrusci;* chaque peuple suivant le génie de sa langue. Nous les avons appelés *Étrusques* et *Toscans*. Même sous l'occupation romaine, une de leurs tribus avait conservé le nom de *Tarsinates*. Denys les nomme *Thuoskoï*.

Ces différents noms, par leur étymologie, nous éloignent considérablement de la Lydie. En effet, *Trasèni* rappelle la *Thrace*, et *Tarsinates* fait souvenir de l'ancienne ville de *Tarsis* ou Tartesse, au sud de l'Espagne, une des premières colonies tyriennes en Europe.

Festus n'admet pas la synonymie de *Tusci* avec *Turanni*. — « *Tusci*, dit-il, *a Tusco rege, filio Herculis, sunt dicti, vel « a sacrificando studiose, ex græco velut tuskooï* (Sacrifiants)[2]. » Ce passage prouve, ce me semble, que les Étrusques portèrent deux noms, l'un grec : *Turrenoï*, de Tyrrhen ; l'autre latin, *Tusci*, de Tusco ; mais que Tyrrhen et Tusco étaient le même personnage, à savoir un Héraclide ou fils d'Hercule tyrien, roi de Lydie. Pline en dit autant[3].

Silius Italicus appelle les Étrusques ou Tyrrhènes *gens Mæonia*[4]. Il s'agit ici des Mêones d'Homère et des Mæones de Strabon, qui paraissaient ne former qu'un seul peuple avec les Lydiens et furent même confondus avec les Phrygiens. Ils formèrent un établissement dans la plaine de Thébé en Troade,

(1) Heynes. *Mémoires de la Société de Gottingue;* Le Deist de Botidoux p. 89. — Denys. *Ant. rom.*, l. I.

(2) *De signif. verb.*, t. II, p. 643.

(3) Liv. III, c. V, p. 89, éd. 1771.

(4) Silius Italicus. liv. VIII, v. 482.

ce qui rappelle la Thébé des Chaôniens. Scepsis pense même que la Méonie a dû primitivement s'appeler *Asia*. *Gens mæonia* n'aurait donc d'autre sens que nation asiatique.

Pline s'est trompé quand il a placé les Mæoniens à l'embouchure du Tanaïs dans la mer Noire. Il les a sans doute confondus avec les Mœotes, ou bien c'était une migration tyrienne vers le nord-est.

Ce sont les Mæoniens, dit Italicus, qui apportèrent en Italie la civilisation, mais ce fut la civilisation tyrienne :

« *Hæc altas eboris decoravit honore curules,*
« *Et princeps Tyriæ vestem prætextuit ostro* [1].

Maintenant, si nous consultons Josèphe touchant l'origine des Tyriens, il assure que les Grecs les nommaient *Thraces* :

— « *Thyres*, dit-il, donna son nom aux Tyriens dont il fut « le prince, et que les Grecs nomment *Thraces* [2]. »

François Lenormant enseigne que les *Tourshâ* des Égyptiens étaient le même peuple que les Tyriens ou Touraniens ; et Rudbeck dit que les Finnois ou Fions, Fians, Finns, Feinni, que l'on croit avoir été le même peuple que les Fennikè ou Phœnices (les Phéniciens), adoraient le dieu *Tourisâs* [3].

Un passage de Nicéphore le Blemmide, moine grec du XIIIe siècle et commentateur de Denys le Périégète, assimile la contrée tyrienne des côtes de Provence à la Tyrrhénie italienne, enseignant ainsi l'identité des Tyriens et des Tyrrhéniens. « A côté des Ibères, dit-il, se trouve le mont Pyrénée « et les habitations des Celtes près le fleuve Eridan (Rhoda- « nus, Rhône). Tout de suite après, est la contrée *Tursènikè*

(1) Silius Italicus, l. VIII, v. 483.
(2) *Antiq. jud.*, l. I, ch. VI, 18.
(3) Moreau de Jonnès. *Temps mythologiques*, p. 152.

« ou *Tyrsènique*, (Tyrrhénienne), à l'est de laquelle est le com-
« mencement du mont Alpis adjacent à l'Italie[1]. »

En Provence, on a conservé le souvenir des Phéniciens ou Tyriens, mais on n'y a jamais entendu dire que les Tyrrhéniens y aient habité. Cette assimilation des Tyrsèniques aux Tyrrhéniens fait donc des Phéniciens de ces derniers. Les deux peuples n'en faisaient qu'un seul.

M. Maximilien de Ring n'ose pas être aussi explicite. Il affirme seulement que les Tyrrhènes ou Tursènoï descendaient des Tyriens qui avaient été chassés d'Égypte lors de l'expédition des *Tourshâ* contre Ramsès III-Sésostris. C'est tourner autour du pot au lieu d'y aller tout d'un trait, mais c'est exactement l'opinion de Lenormant. Seulement, ce dernier recule cette expédition beaucoup trop loin, en la plaçant en l'an 1900. Sésostris vivait en l'an 1722 A. D., d'après Lenglet[2]. Ils étaient, dit-il, originaires de la Thrace; puis étaient descendus en Lydie, dans la contrée sèche et aride appelée *Tyrrhebia* ou *Tursapia*, par opposition à l'Asia ou pays arrosé et humide[3]. De là leurs noms de Tyrrhènes et de Turses.

Hérodote enseigne que le nom de la Terre, en langue scythique, était *Apia*[4]. *Tursapia* signifiait donc terre ou territoire des Tourshâ; et si la Morée s'appela *Apia* avant de se nommer Pelasgia puis ensuite Péloponèse, c'est que ses premiers habitants avaient été des Tourshâ. La voie *Apienne*, en Italie, conserve aussi leur souvenir.

Loève-Veimars, qui omet l'arrivée des Tyrrhènes en Italie, ainsi que la date de la fondation du royaume toscan, place

(1) *Geogr. synop.* V. 270-330. *Extraits des auteurs grecs*, t. I, p. 19.
(2) *Tablettes chronol.*, p. 427.
(3) *Hist. des peuples Opiques*, p. 13 et 14.
(4) *Histoires*, p. 301.

cependant vers l'an 1300 A. D., la première expédition de l'Hercule tyrien Melkarth dans la Péninsule, ainsi que la fondation d'Herculanum [1]. Or, je rappelle que, d'après Henri Martin, ce héros ou demi-dieu symbolise de partout le peuple tyrien. Tyrrhènes et Tyriens sont donc un seul et même peuple.

C'est à la même époque que l'on assigne les établissements des Tyriens à Marseille et aux îles d'Hyères.

Raoul Rochette fixe à l'an 1370 A. D., l'arrivée des Pélasges tyrrhéniens dans l'Ombrie maritime ; Larcher, à l'an 1344 ; M. P. L. Lemière au XIVe siècle A. D. [2] ; Amédée Thierry, à l'an 1000 ; et M. d'Arbois de Jubainville, entre l'an 972 et l'an 949, A. D. Comme j'ai de la peine à croire que les Tyriens aient mis plus de trois siècles à s'étendre de la Basse-Provence au pays qui devait ensuite s'appeler l'Étrurie, je m'en tiens à l'an 1300 ; car un fait me frappe, dans l'histoire romaine de Tite-Live. C'est que, lors de la guerre qu'Enée et Latinus eurent à soutenir contre Turnus et ses Rutules, l'an 1207 A. D., ce dernier « perdant alors confiance, alla, dit l'historien, demander appui à « la fortune déjà florissante des « Étrusques et de Mézence leur roi, qui régnait à Cère, alors « riche cité, lequel dès le principe s'était inquiété de voir « s'élever une ville nouvelle [3]. » Cette jeune cité, c'était Lavinium.

Les Tyrrhéniens auraient donc été une nation déjà puissante alors que les Troyens commençaient à peine de s'établir en Italie. Il y a donc une forte présomption en faveur de ceux qui font venir les Tyrrhènes vers l'an 1300 A. D..

(1) *Chronologie universelle.*
(2) *Étude sur les Celtes*, etc., p. 189.
(3) Tite-Live, liv. I, 2 et 3.

Lepsius pensait que les Tyrrhènes avaient abordé à l'embouchure du Pô et s'étaient répandus de là vers le nord de l'Italie. C'est ce qui a porté quelques écrivains à les faire descendre des Alpes rhétiques ou tyroliennes, sous le nom de Rheti ou *Rasêna*.

Rien n'est moins prouvé, et l'opinion la plus probable c'est que les Tyrrhènes abordèrent en Italie par l'embouchure du Tibre, c'est-à-dire par la Méditerranée, qui, le long des côtes occidentales de l'Italie, prit et conserva le nom de mer Tyrrhénienne, et que delà ils gagnèrent les Alpes.

J'admets donc purement et simplement que les Tyrrhéniens n'étaient autres qu'une colonie de Tyriens ou Phéniciens, la dernière qu'ils fondèrent sur les bords de la Méditerranée, après en avoir accompli le périple. Il n'est pas probable, en effet, que *Tyrhen* et *Thyres* fussent deux personnages différents, alors que la tradition et la fable les font, l'un comme l'autre, fils d'Hercule tyrien. Si Melkarth personnifiait les Tyriens ou Phéniciens en Libye, à Carthage, en Espagne, dans l'Aquitaine et la Provence, et même jusque sur les bords du Rhin, comment veut-on qu'il eût cessé d'en être l'emblème en Italie, par ce seul fait que le nom des Tyriens y présente une légère divergence ? Car, il ne faut pas l'oublier, Strabon fait également aborder Melkarth ou Hercule en Italie. Ce fut chez les Œnotriens, dont l'Arcadien mythique Évandre était alors le roi. « Suivant cette tradition, dit le géographe grec, Hercule revenant de l'Espagne (notez bien), reçut l'hospitalité dans la demeure d'Évandre. Informé par une révélation de sa mère, qui était prêtresse, que ce héros était destiné à devenir dieu, Évandre en avertit Hercule, puis lui dédia un temple [1]. »

(1) *Géogr.*, liv. V, ch. III, 3.

Il se passa donc, à cette époque, sur la côte occidentale de l'Italie, la même révolution qu'avaient éprouvée celles de la Ligurie provençale. L'Hercule tyrien, qui était alors adoré depuis Tyr jusqu'à la dernière des colonies phéniciennes, « enleva, dit la Fable, aux Ligures et aux Ombres leurs terres, « pour en gratifier les Celtes Aborigènes, ses alliés[1]. » Mais, comme l'Histoire atteste que ce ne fut pas du tout le demi-dieu tyrien qui enleva leurs terres aux Ombres et aux Ligures, mais bien les *Tyrrhénoï* des Grecs, appelés *Tusci* par les Latins, il faut savoir reconnaître absolument que ces Tyrrhéniens n'étaient autres que des Tyriens.

Cette preuve me semble si forte, si péremptoire, qu'elle ne souffre pas de conteste. D'ailleurs, elle n'est pas la seule que je puisse alléguer.

D'après M. le professeur du Rozois, le nom d'Hercule se tire du mot phénicien *harokel*, qui signifie marchand, et il personnifie le peuple tyrien, qui le premier parcourut toutes les mers et visita toutes les plages du monde, fondant partout des comptoirs, établissant des colonies, exploitant les mines et pratiquant des routes dans les contrées les plus barbares. Du temps d'Homère, c'étaient les Tyriens qui fournissaient les Grecs de bronze. Ils allaient eux-mêmes chercher le cuivre et l'étain dont ils le composaient, au-delà des mers, dans les Asturies, dans le Morvan, dans les dix îles Cassitérides ou Açores ; et partout où la mythologie attribue ces hauts faits à Hercule tyrien, il faut savoir reconnaître des *harokels* ou marchands de Tyr, les plus hardis et les plus mercantiles des peuples navigateurs. Il y eut autant d'Hercules

(1) *Étude sur les Celtes*, etc., p. 204.

qu'il y eut d'*harokels* ou explorateurs tyriens dans le monde entier.

En admettant cette donnée, qui n'est nullement hypothétique, on obtient la clef de l'énigme qui dérobe encore à l'Anthropologie, aussi bien qu'à l'Archéologie préhistorique, l'origine de ce mystérieux peuple brachycéphale, qui semble avoir habité l'Europe occidentale et septentrionale en même temps que les Celtes, les Ligures et les Galls, et même longtemps avant eux, et que l'on a assimilé non sans raison aux Étrusques, et aux Basques. Ce serait la nation tyrienne ou phénicienne : les Fennikè ou Finnois. Je m'étendrai davantage sur ce sujet un peu plus loin.

Rappelons en quelques mots les grandes actions des Tyriens ou Phéniciens depuis l'an 1640 A. D., époque à laquelle ils jetèrent les fondations de Tsour ou Tyr, sur les côtes de la Phénicie. Dès l'an 1523 A. D., ils se répandent dans la mer Intérieure (Méditerranée), construisent Tarsis ou Tartesse aux colonnes d'Hercule, et Gadès ou Gadéïra (Cadix). En 1520, ils bâtissent Utique sur la côte d'Afrique chez les Maurétaniens ou Numides, 287 ans avant Carthage et 767 ans avant Rome. En 1252, les deux harokels tyriens Zorus et Carchédon jettent les fondations de Carthage, qu'ils achèvent en 1233 A. D., 480 ans avant la naissance de Rome et 426 avant les embellissements que devait apporter à la ville libyenne la reine Élisa, sœur de Pygmalion[1].

Puis, ils abordent à l'embouchure du Rhône, dans le courant de ce XIIIe siècle avant Jésus-Christ; ils y fondent des

(1) Voilà ce qui explique pourquoi Dion Cassius et Appien n'appellent les Carthaginois que *Carchedonii*. *Hist. rom.*; *fragm.*, lib. I-XXXVI, 169, 175, 221.

comptoirs « où ils donnaient, en échange du produit des « mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre et de plomb, des gre- « nats, du corail et du poisson, les articles ordinaires de la « traite : du verre, des tissus de laine, des métaux ouvrés, des « instruments de travail et surtout des armes [1]. »

Avant cette époque, ils avaient franchi le détroit de Gadès, découvert les îles Pritannikè, les Fortunées et les Açores ; ils s'étaient établis chez les Môrins, d'où ils commercèrent ensuite à travers la Gaule ; enfin ils avaient accompli le périple de l'Afrique.

Comment supposer alors que les Tyriens eussent ignoré et dédaigné une contrée aussi belle et aussi plantureuse que l'Italie, après qu'ils eurent visité et colonisé toutes les plages du monde ?

Sachons donc reconnaître, dans les Tyrrhéniens ou Étrusques, une des dernières colonies « de ce peuple merveilleux, « le premier, le plus intelligent et le plus courageux pionnier « du monde, qui, transportant partout sa patrie avec ses vais- « seaux, avait jeté sur le rivage provençal les premières assises « de la *Massalia* phénicienne [2] ; » car le nom primitif de Marseille elle-même est un nom tyrien.

Effectivement, aux seuls Tyriens ou Phéniciens peut convenir ce que dit Diodore de Sicile des Tyrrhéniens ou Étrusques, qui, « recommandables par leur valeur, ont été les posses- « seurs d'un très grand pays et les fondateurs de plusieurs « villes. Comme ils avaient une flotte très puissante qui les « rendait maîtres de la mer, ils donnèrent leur nom à celle « qui borde l'Italie. Ce sont eux aussi qui, pour les combats

(1) Amédée Thierry. *Hist. des Gaulois*, t. II, pp. 130-131.
(2) Charles Lenthéric. *La Grèce et l'Orient en Provence*, Paris, 1878, p. 301.

« sur terre, ont inventé une trompette excellente et qui fut « nommée tyrrhénienne, de leur nom.

« Pour relever la dignité de leurs généraux, ils leur donnè- « rent des licteurs, le chariot d'ivoire et la robe de pourpre. « Ils ont imaginé, les premiers, de faire construire des porti- « ques au-devant de leurs maisons, invention commode pour « éloigner le bruit que font d'ordinaire le peuple qui passe, « les esclaves et les autres domestiques du maître. Les Tos- « cans se sont appliqués avec soin à l'étude des belles-lettres « et de la philosophie.... Ils se mettent à table deux fois par « jour, et chaque fois elles sont servies avec luxe et délicatesse. « Leurs lits sont garnis d'étoffes à fleurs. Ils ont chez eux « quantité de vases d'argent et un très grand nombre de do- « mestiques..... Ils passent maintenant leur vie dans la débau- « che et dans la fainéantise [1].... »

Ai-je besoin d'observer qu'à l'époque reculée où nous étudions les Tyrrhéniens, il n'y avait qu'un seul peuple auquel convînt ce degré élevé de civilisation et de culture d'esprit dont parle Diodore ? Le peuple tyrien ou phénicien. Ne sont-ce pas les Tyriens qui avaient découvert l'art de composer la pourpre et qui en faisaient un commerce spécial ? N'est-ce pas de la Tyrrhénie qu'était sorti Dardanus, qui alla fonder chez les Ascaniens de Mysie la ville de Dardania, d'après le témoignage de Virgile :

« *Tyrrhenâ a sede profectum* [2] ?.... »

Où donc trouver cette Tyrrhénie, puisque celle d'Italie n'existait pas encore en l'an 1506 avant notre ère, sinon en Phénicie ?

(1) *Hist. univers.*, liv. V, 27 ; et Sil. Italicus, l. VIII, v. 479.
(2) *Orig. des prem. soc.*, p. 146.

Ne sont-ce pas les Tyriens d'Hyram qui construisirent, l'an 1015 A. D., le temple et le palais de Salomon, cette double merveille dont les substructions cyclopéennes, soudées au roc qui les porte par un ciment indestructible, existent encore après 3000 ans ? Ne sont-ce pas les seuls Tyriens qui, à cette époque et dès longtemps auparavant, possédaient une flotte qui labourait toutes les mers ? N'est-ce pas là le peuple qui, le premier, inventa les caractères alphabétiques et cultiva les belles-lettres ? Caton et Fabius Pictor en attribuant cette découverte au roi problématique Évandre, que l'on suppose n'avoir été autre qu'Œnotrus, l'hôte d'Hercule tyrien, c'est-à-dire l'ami des Tyriens colonisateurs de l'Italie occidentale, ne nous font-ils pas entendre que ce furent ces étrangers eux-mêmes qui en apportèrent le bienfait aux Celtes italiotes ?

Quand on pense que tout ce qui, chez les Romains, était du domaine des sciences, des arts, de la civilisation, du luxe et de la religion, tels que « les ornements du triomphe, les « insignes du consulat et de toutes les grandes magistratures, « l'usage des faisceaux, des haches et des trompettes, les rites « des sacrifices, l'art de la divination, et tout cet appareil mu- « sical dont les Romains accompagnaient ordinairement leurs « cérémonies publiques, leur venaient des Tyrrhènes », et non pas des Grecs ni des Pélasges, on acquiert la certitude que les Tyrrhènes n'étaient autres que des Tyriens, et que la *Thyrrenia* de Virgile, patrie originelle des monarques troyens, était alors le nom que l'on donnait à la contrée qui environne Tyr, ou pays des Phéniciens.

Je dois ajouter que les Tyriens n'étaient pas un peuple sémitique ou araméen, comme l'enseigne Théodore Vibert; encore moins un peuple issu de Cham ou de Chanaan, comme leurs voisins les Sidoniens. *Thyres*, leur ancêtre, était un fils

de Japhet. Flavius Josèphe l'enseigne positivement. Mais veut-on une autre preuve non équivoque de l'identité des Tyrrhéniens et des Tyriens ? Je la trouve dans le silence absolu que tous les écrivains de l'antiquité ont gardé touchant les Tyriens. Comment ! un peuple aussi puissant, aussi intelligent, aussi civilisé, aussi brave, aussi extraordinaire en tous points, ne pas mériter un éloge, un regard, un mot d'écrivains tels qu'Homère, Strabon, Italicus, Hérodote, Thucydide, Aurelius Victor, etc. ; alors que Strabon, Diodore et autres auteurs s'étendent avec tant de complaisance sur les Tyrrhéniens ?

Dans Plutarque, deux mots seulement. Il parle du siège que Tyr eut à soutenir contre Alexandre-le-Grand, et nous apprend que les Tyriens enchaînaient leurs idoles, de crainte qu'elles ne fussent emportées en pays étrangers et surtout ennemis [1].

Dans Polybe, un seul mot sur les Tyriens : Carthage, dit-il, conclut avec Rome un traité dans lequel Tyr était compris [2].

Dans Solin, deux citations : Nola a été fondée par les Tyriens. Donc, peut-on conclure, ils vinrent en Italie. Mais quand, si ce ne sont les Tyrrhéniens ? M. de Jubainville ne mentionne pas Nola parmi les villes étrusques, tandis qu'il énumère Cortone, Mantoue, Fulsina (la future Bologne) et Pise, bien que Strabon en attribue la fondation aux Pisatæ de Nestor, et Solin aux Pélopides que chassèrent les Héraclides en 1129 [3].

Solin aussi bien que Pomponius Méla attribuent aux Tyriens la fondation de Gadès dans l'île d'Érythrée, située au front

(1) *Questions romaines*, 61 ; et *Vita Alexandri Magni*, XXXIV, XXXV.
(2) *Hist. génér.*, liv. III, 24.
(3) *Polyhistor*, p. 69.

même de la Bétique, à moins d'un mille de la terre ferme. On y conservait les reliques d'Hercule [1]. Le premier reconnaît aussi que les Tyriens ont fondé Adrumète et Carthage [2]. C'est tout.

A la vérité, les Tyriens furent beaucoup plus connus sous le nom de Phéniciens, et alors plusieurs écrivains leur rendent justice : — « Les Phéniciens ont illustré la Phénicie, écrit « P. Méla, race d'hommes intelligents, excellant dans toutes « les charges de la guerre comme de la paix : les lettres et les « œuvres littéraires, les arts, la conduite des vaisseaux sur les « mers, et la formation des flottes de guerre, l'empire des na- « tions, le gouvernement des royaumes et des batailles. Dans « la Phénicie est Tyr, jadis une île, maintenant reliée à la « terre [3].... »

N'est-ce pas le même portrait que Diodore a fait des Tyrrhéniens ?

M. P. L. Lemière me semble avoir craint de s'expliquer catégoriquement, relativement à l'origine des Tyrrhéniens. Il s'est douté de leur identité avec les Tyriens, puisqu'il avoue « que les deux peuples étaient unis et alliés, qu'ils agissaient « de concert et qu'ils armaient des flottes d'un commun « accord [4]. » Il va même plus loin, il avoue avec Scymnus de Chio que les Tyrrhéniens habitèrent le littoral de la mer de Ligurie depuis Antibes jusqu'au Latium [5], c'est-à-dire le pays que les écrivains provençaux, M. Ch. Lenthéryc entre autres,

(1) *Polyhistor*, p. 189 ; et *De situ orbis*, lib. II, p. 36.
(2) *Polyhistor*, p. 209.
(3) *De Situ Orbis*, cap. XII, p. 21.
(4) *Étude sur les Celtes*, etc., p. 15.
(5) *Ibidem*, p. 140.

reconnaissent avoir été occupé par les Tyriens ou Phéniciens eux-mêmes, et non par les Tyrrhéniens.

On voit par ce qui précède que, si M. de Jubainville avait voulu écrire avec plus d'ingénuité, et reconnaître dans les *Tourshâ* de l'inscription de Karnak, en Égypte, de vrais Tyriens, avec Lenormant, Heynes, Maspero et autres écrivains distingués, il l'aurait pu sans témérité ni légèreté ; tandis qu'il ne convaincra jamais personne que tous les peuples qui immigrèrent en Italie avant les Tyrrhènes n'étaient autres que des Tyrrhènes, et que « les Pélasges œnotriens, peucétiens et « dauniens ne doivent pas être distingués des Tursânes, Tur- « sênes, Tyrrhènes ou Étrusques [1]. »

C'est le titre d'un des chapitres les plus paradoxaux de son plus remarquable ouvrage.

Dans ces peuples sortis de la Thessalie et du Péloponèse, M. Lemière n'a pas su reconnaître des Ascaniens et des Phrygiens. Il y a vu le peuple des Ombres ; de sorte que Ombres et Tyrrhéniens seraient le même peuple ; ce qui est absurde et ce que jamais M. d'Arbois lui-même ne voudra admettre ni enseigner.

Et cependant le noble et savant auteur s'est contredit sans y penser. Après avoir assimilé les Tyrrhènes, que la Fable et Solin disent issus de la Lydie [2], aux vrais Pélasges établis d'abord dans le Péloponèse, puis transmigrés en Épire, en Thessalie, en Illyrie et en Italie, M. de Jubainville étaye son assertion du témoignage de Denys d'Halicarnasse. Or, Denys dit précisément tout le contraire de ce que M. d'Arbois veut lui faire dire.

(1) *Les prem. hab. de l'Europe*, t. I, p. 139.

(2) « *L'Origine des Tyrrhéniens*, dit Solin, *remonte à Tyrrhen, roi de Lydie.* » *Polyhistor*, p. 71.

— « Les Tyrrhéniens, écrit cet historien, ne peuvent pas « être venus de Lydie, quoi qu'en dise Hérodote; car Xanthos, « historien de Lydie, ne parle pas d'eux, et les Tyrrhéniens « diffèrent des Lydiens à la fois par la langue, la religion, les « lois et les usages [1]. » Est-ce clair, ou non ?

Mais est-ce qu'Hérodote n'aurait pas pu confondre *Lydda*, ville de Phénicie voisine de Tyr, avec *Lydia*, royaume sémite de l'Asie Mineure ? Des Tyriens sortis de *Lydda* devaient s'appeler *Lyddiens*, aussi bien que les Araméens issus de la Lydie s'appelaient *Lydiens*. Ne serait-ce pas un tel équivoque qui des Trasèni ou Tursènoï aura fait, dans l'esprit de certains écrivains de l'antiquité, une colonie lydienne, au lieu d'une colonie tyrienne et phénicienne sortie de Lydda ? Qui oserait assurer le contraire ?

Nous avons vu que Josèphe donne pour synonyme au nom de Tyriens celui de *Thraces*, que lui reconnaîtraient les Grecs. Il nous est fort difficile, de nos jours, de nous convaincre pleinement de l'exactitude de cette assertion. Hérodote appelle bien le Dniestr, fleuve de Thrace, *Tyras*, et il nomme *Tyrites* les habitants d'une ville de *Tyra* qui se trouvait assise à son embouchure ; mais c'étaient des Grecs qui l'habitaient [2].

Pomponius Méla parle également du Dniestr qu'il nomme *Tyra*, fleuve de Thrace qui se jette dans le Pont-Euxin, en séparant les Istriens, à l'ouest, d'avec les Callipides et les Axiaques, à l'est. Il nomme également *Tyra*, la ville sise à son delta [3]. »

Mais la *Tyr* ou Tsour de Phénicie tire-t-elle son origine de cette *Tyra* thracique, ou bien la *Tyra* thracique était-elle une

(1) Denys d'Halic., I, 30.
(2) *Histoire*, liv. IV, XLI.
(3) *De situ orbis*, lib. II, p. 36.

fille de la reine de la Méditerranée ? Impossible d'en juger, et c'est pourtant le nœud de la question.

Aurelius Victor parle d'un pasteur nommé *Tyrrhée*, qui existait lors de l'apparition des Troyens en Italie, et vivait dans une forêt dans laquelle se retira Lavinie après la mort d'Énée. Ce *Tyrrhée* était le fils de Latinus, roi des Celtes Aborigènes [1]. Mais cela ressemble à une fable imaginée pour faire entrer bientôt en scène, en Italie, la nation tyrrhénienne. En tout cas, *Tyrrhen*, père des Tyrrhéniens de Julius Solin et roi de Lydie, n'est plus ici qu'un Celte albain, chef d'un nouveau peuple celtique. Est-ce sur cette donnée que s'est fondé M. Lemière pour conférer aux Étrusques le titre de chefs de la race celtique ?

Il n'en parle pas et je n'ose le croire. Cette raison ne serait pas assez sérieuse.

Est-ce d'après le même Aurelius Victor que M. Lefebvre de Villebrune se base pour faire des mêmes Tyrrhènes « une na- « tion celtique » ? Nullement. Puisque il identifie lesdits Celtes aux anciens Slaves et qu'il les fait se jeter dans la Lydie avant de parvenir en Italie [2].

Cependant on ne saurait donner à ce prince les Étrusques pour descendants, puisque Thucydide les nomme *Tyrséniens*, dans la guerre que les Athéniens firent aux Syracusains, et dans laquelle lesdits *Tyrséniens* combattaient du côté des Grecs [3]. Cependant, un peu avant, il les a appelés une fois *Tyrrhéniens* [4]. C'est donc toujours l'identité des deux peu-

(1) Sextus Aurelius Victor. *Origines des Romains*, p. 47.
(2) Silius Italicus, t. III, p. 248, édition 1781, *notes*.
(3) *Guerres du Péloponnèse*, liv. VII, 53 et 54.
(4) *Ibidem*, liv. IV, 109.

ples : le Tyrien et le Tyrrhénien. Si l'on ne veut pas admettre cette synonymie, force sera bien de reconnaître un troisième peuple : les Tyrséniens ou Tursânes, Tourshâ ; ce qui serait absurde.

Toutefois, une ville de *Thyrée* existait en Grèce dans la contrée appelée Cynurie, qui séparait l'Argie de la Laconie. Les Lacédémoniens, à qui elle appartenait, l'avaient donnée à habiter aux Éginètes [1].

Solin et d'autres auteurs latins parlent d'une autre *Thyrée* qu'ils mettent en Italie [2], sans dire si elle devait son origine aux Tyrrhènes. Cependant il est permis de le croire.

Thucydide dit des Tyrrhéniens qu'ils étaient une race pélasgique qui occupa jadis l'Acté, l'Attique et Lemnos [3]. Il ne fixe nullement son berceau. En tout ceci, je ne vois nullement que les *Tyriens* se soient jamais appelés *Thraces*, tandis que je vois des Thraces qui s'appelaient *Tyrites*.

Strabon parle d'une île *Tyrus*, située dans la mer Rouge, dont le temple présentait un aspect et un style phéniciens, et dont les habitants assuraient que leur ville était la métropole de l'illustre Tyr de Phénicie [4].

D'après Panckoucke, Ptolémée plaçait les *Tusci* avec les Diduri aux Portes Albaniennes ou Passe de Derbend, le long de la mer Caspienne. De nos jours encore, les *Tusches* et les Didos demeurent près d'un défilé qui passe le long de la frontière du Daghestan sur le territoire d'Ouma-Khan [5].

(1) *Guerres du Péloponèse*, liv. II, 27 ; liv. IV, 56.
(2) *Polyhistor*, p. 107.
(3) *Guerres du Pelop.*, liv. IV, 109.
(4) *Géogr.*, t. III. pp. 356-393.
(5) Pline. liv. VI. ch. XII. *notes*.

J'avoue n'avoir rien trouvé, en Ptolémée, qui justifie cette remarque.

La Tyrrhénie, Étrurie ou Toscane n'était pas un royaume étendu, en dépit de son immense influence. C'est encore un nouveau point de ressemblance que ce pays avait avec la Phénicie. Du temps du Géographe, elle s'étendait de la Méditerranée jusqu'au pied de l'Apennin, entre la Ligystique, au nord, le Latium, au sud, et le Picenum, à l'est.

Sa plus grande longueur entre Luna et Ostia, ses deux points extrêmes, n'était que de 2500 stades. Sa largeur n'atteignait pas la moitié de cette distance. Pline raconte que les compagnons de Tyrrhen prirent 300 villes aux Ombres, pour s'établir parmi eux en conquérants. Il énumère, dans ce nombre, une foule de peuplades ou plutôt de populations ombriennes dont Strabon ne parle pas : Amérins, Attidiates, Assirinates, Arnates, Æsinates, Camertes ou Camerini, Casuntini, Carsulani, Dolates, Fulginates, Foroflaminienses, Concubienses, Forobrentani, Forosempronienses, Ingenini, Nartes, Mevanates, Mevanionenses, Matilicates, Narnienses, Favonienses, Camelani, Ocriculani, Ostrani, Pitulani, Pelestini, Sentinates, Sarsinates, Spoletini, Suarrani, Sestinates, Suillates, Sadinates, Trebiates, Tusicani, Tifernates ou Tiberini, Vesionicates, Urbinates, Vettonenses, Vindinates, Viventani.

Les populations ombriennes suivantes en furent détruites : Feliginates, Sarranates, Solinates, Curiates, Fallienates, Apienates, Arienates, Ucidicani, Plangenses, Pisinates et Cœlestini.

Les douze cités que fondèrent les Tyrrhéniens étaient Arretium, Perusia, Volsinii, Strutium, Blera, Ferentium, Falerium ou Faliscum, Nepita, Stalonia, Veïes, Fidenes et Feronia[1].

(1) Strabon *Géogr.* l. V, ch. II. 5 et 8 ; Pline, *Hist. nat.* l. III. ch. XIV.

Pline énumére encore Luna, Luca (Luques), Volaterra, Rusellana, Sutrina, Cossa, Cœré, Alsium, etc. Voici les tribus étrusques de son temps : Volscientes, Volscinienses, Volscentini-Hetrusci, Tuscanienses, Tarquinienses, Vetulonienses, Veïentuni, Vesentini, Volaterrani, Subertani, Statones, Suanenses, Aquenses-Taurini, Blerani, Cortonenses, Capenates, Clusini, Saturnini, seu Aurinini, Fluentini, Aretini et Amitinienses [1].

Cet exposé fait des Volsques une portion notable des Tyrrhéniens, à laquelle ils devraient leur nom d'Étrusques ; de même que celui de Tusci serait dû à la tribu des Tuscanienses. Ces données sont précieuses et dignes d'être étudiées. J'y reviendrai en traitant des Volsques.

*
* *

Je reviens maintenant aux *Fenni* ou *Phœnices*, nom national des Tyriens et Tyrrhéniens, d'après certains auteurs.

Les recherches des archéologues et les observations crâniennes des anthropologistes ont amené ces savants à avancer qu'il aurait existé, dans l'Europe septentrionale et occidentale, avant les Gaulois et les Celtes, une race brachycéphale dont les représentants modernes seraient les Finnois, dans le nord-est, et les Basques, dans le sud-ouest. Cette race serait celle des *Fennikè*.

Il importe d'examiner cette théorie avant de se décider pour ou contre.

La philologie a reconnu des analogies frappantes entre les langues des deux peuples précités. Elles indiquent, pense-t-on,

(1) *Hist. nat.*, lib. III, c. v, p. 94.

une communauté d'origine. Laissons, sur ce point, la parole est à M. de Belloguet :

— « L'analogie et l'affinité que l'on a retrouvées entre le basque et les langues finno-tartares, prêtent, dit ce savant, un assez grand appui au système suivant lequel le centre et l'est de l'Europe ont été primitivement peuplés par la race finnoise, que l'arrivée des Celtes aurait refoulée en partie au nord, vers la Baltique, et au sud, vers le Bas-Danube, et en partie poussée de proche en proche jusque dans les Gaules, en Espagne et dans les îles Britanniques [1]. »

Cependant, ce n'est pas dans le type général des Finnois, petits hommes bruns aux cheveux noirs, que le noble écrivain trouve de la ressemblance avec la famille euskarienne. C'est dans le type à taille élevée, à peau blanche et aux yeux d'un bleu clair des Finlandais.

Il y aurait donc eu deux types dans la race *Fenni*, comme chez tant d'autres peuples : le blond et grand ou Fionien, Finlandais ; et le noir et petit ou Finnois, Phénicien. Étrange !

Arndt et Raske rattachent aux *Fennikè* non seulement les Basques et les Ibères, mais encore toute la population primitive de notre Occident : Celtes, Ligures et autres peuples. Mais ici nous sortons de la vraisemblance, parce que c'est trop généraliser. Les chefs de race n'étant pas les mêmes, il ne saurait y avoir identité dans leurs descendants respectifs. Or, je trouve dans les noms des peuples que je viens de citer quatre chefs de race : Thyres ou Tyrrhen pour les *Phœnices*, Thubal pour les Ibères, Gomer pour les Celtes, Magog pour les Ligures. Tirez la conclusion.

Je préfère l'opinion de O'Mahoney, qui admet l'origine fin-

(1) *Ethnog. gaul.*, t. II, p. 218.

noise des Irlandais primitifs, en ce que les Traditions de la verte Eirin donnent le nom de *Fionns* ou Rois de la mer à ces peuples.

Le colonel Vallancey, autre écrivain irlandais, trouve que l'eironach ou gaëlic-irish est un dialecte phénicien. En d'autres termes, il assimile les *Feini* ou *Feinians* de l'Irlande aux *Phœnices* de Tyr et de Carthage. Il ne recule pas même devant sa conviction, erronée cependant, que les Phéniciens étaient un peuple issu de Cham. On ne saurait être plus dévot envers la vérité, quelle qu'elle pût être. Mais il n'en est rien, Josèphe nous assurant que *Thyres* était fils de Japhet, les Phéniciens furent des japhétiques et non des chamites. Je rétracte donc ce que j'en ai dit ailleurs.

M. de Belloguet a reproduit ces rapprochements : « On fait « valoir, dit-il, la ressemblance du nom des *Fenni* ou Finnois « avec celui des *Feini* irlandais, et des *Finns*, *Fionns* ou *Fianns* « du IIIe siècle de notre ère [1]. » Le célèbre ethnogéniste ne se prononce pas en faveur de l'identité de race ; mais il est évident que ces analogies ne sont pas fortuites. On se lasse d'entendre toujours invoquer le hasard et la fortuité sitôt qu'il est question des variétés de la race humaine, alors que dans tous les autres genres de l'Histoire naturelle on n'admet jamais ces misérables excuses inventées par la peur de la vérité.

M. d'Arbois de Jubainville se tient prudemment sur la réserve à propos de la race fenni, et ne livre pas ouvertement son sentiment. Il rappelle, que Jacob Grimm croyait reconnaître chez les Finnois un débris de la population primitive de l'Europe centrale. Mais, ajoute le savant professeur en manière de palliatif, « au temps où Tacite écrivait, c'est-à-dire entre l'an 98 et

(1) *Ethnog. gaul.*, t. II, p. 306.

l'an 100 après J.-C., les Finnois (qui alors habitaient la Fionie, la Finlande et le Finmark) vivaient encore en sauvages, de chasse et de pêche ou des produits spontanés du sol, ils ignoraient l'usage des métaux, ne construisaient pas de maisons, ne possédaient pas de chevaux, et s'habillaient de peaux de bêtes [1]. »

En effet, Tacite place les *Fenni* au-delà des Venedi ou Wendes, des Peucini ou Pictes, et des Sitones ou Suédois, qu'il trouvait cependant aux confins de la Suède « *hic Suevia finis.* » Ils étaient donc fort loin au nord, dans la Finlande et le Finmark tout au moins.

Plus loin encore il n'y avait plus que la mer de Saturne, *mare Cronium*, c'est-à-dire la mer Glaciale. Mais il place d'autres *Fenni* dans la Livonie, et les Æstii ou Estoniens, peuple finnois, aux bouches de la Vistule dans la Baltique.

Jornandès et Procope parlent des Danes et des Scrit-*Finni* ou *Finns* légers à la course, qui habitaient au sud de la Finlande [2] ou pays des Finns.

Maintenant M. d'Arbois croit-il que les divergences, qui séparaient les *Fenni* sauvages d'avec les *Phœnices* civilisés et même décadents, fussent foncières au point d'établir entre ces deux familles une distinction de race ? Si oui, alors le noble écrivain ne pourra faire autrement que de confesser l'identité des *Thyrrhènes* et des *Tyriens*, que ne séparaient pas de telles différences d'aptitudes, et qu'unissaient, au contraire, tant de points de ressemblance.

Mais ce n'est là qu'un argument spécieux. Je ne ferai pas à M. de Jubainville l'injure de le lui proposer, parce qu'il ne

(1) *Les prem. hab.*, etc., t. I, p. 12.
(2) *Rech. sur l'orig. des Scythes*, pp. 275 et 284.

manquerait pas de m'opposer les contrastes tout aussi violents que la civilisation des Romains, peuple celto-grec et beaucoup plus celtique que grec, offrait, du temps de ce même Tacite, avec l'état de sauvagerie ou de barbarie extrême de certains autres peuples celtiques, même très voisins des Latins ; tels que les Brigantes, les Cénomans, les Centrons et autres. Entre les Celtes qui élevaient des autels à la Pitié et à la Pudeur, et ceux qui, d'après Diodore de Sicile, dévoraient leurs semblables et permettaient les unions maritales entre père et fille ou entre jeunes garçons de même sexe, il semble qu'il ne devrait exister aucun lien de race ni de famille. Ce serait pourtant une erreur manifeste que de le soutenir. N'est-il pas vrai ?

En dernière analyse, je ne crois pas plus que les *Fenni* de Tacite et de Jornandès aient été des *Phœnices* ou Phéniciens, que je ne crois que les Bretons, les Brigantes et les Cénomans aient jamais été des Romains. Mais, de même que je reconnais dans les Romains un peuple appartenant à la race cimérienne, à laquelle appartenaient aussi Cénomans, Brigantes et Bretons ; de même aussi je crois qu'on peut admettre, sans crainte de se tromper, que les Phéniciens appartenaient à la même race que les *Fenni* ou Finnois ; c'est-à-dire à celle de *Thyres* ou *Tyrrhen*, natif de Lydda en Phénicie (pays des palmiers, *phœnix* ; ou bien, comme le veut Poinsinet de Sivry, pays du feu, foyer d'incendie, *foci enixus* [1]), dont la *Finningia* aurait été la première colonie vers le nord, retombée bientôt, par suite de son isolement, dans l'état de sauvagerie ; et dont la *Fionie*, la *Finland*, le *Finmark*, ainsi que les parties des îles Britanniques colonisées par les *Finns*, seraient les filles les plus éloignées.

Voilà quant à l'identité de race. Maintenant quant à son an-

(1) *Orig. des prem. soc.*, p. 202, note.

tiquité il y a une distinction à faire. Les *Phœnices* ou Phéniciens-Tyriens sont, évidemment, même comme nation civilisée, de l'antiquité la plus reculée. Mais les *Fenni* ou Finnois, qui s'en seraient détachés à différentes époques et seraient tombés dans la barbarie, bien loin d'être la plus ancienne nation de l'Europe occidentale, en sont, au contraire, la plus moderne. C'est l'opinion déjà un peu ancienne du célèbre celtisant Prichard, et je crois qu'on peut y adhérer fermement.

A la vérité, Prichard ne prouve pas sa proposition ; mais on peut la prouver à sa place. Ainsi, on ne trouve aucun monument mégalithique dans les pays qu'ont peuplés les Finnois et les Basques. Secondement, on a constaté qu'il n'a pas existé d'âge paléolithique ou de la pierre taillée dans les pays finnois comme dans les contrées scandinaves. L'antiquité, disons mieux, la barbarie n'y commence qu'à l'âge néolithique ; preuve que les Finnois ont coexisté avec les Celtes. De plus, il possédaient en même temps le bronze et le fer ; preuve qu'ils vivaient avec les Cimbres et les Gaulois, et non avant tous ces peuples. Troisièmement enfin, bien que tous les anciens peuples aient disparu ou se soient fondus dans d'autres nationalités modernes, les *Finnois* sont demeurés tels qu'ils étaient du temps de Tacite, un corps de nation autonome ; ce que l'on peut dire également des Scandinaves. Ils furent donc au nombre des derniers peuples barbares qui aient peuplé l'Occident ; mais ils furent les premiers colonisateurs des pays les plus septentrionaux de l'Europe, et probablement aussi de l'Asie et de l'Amérique. Ils firent partie du courant d'émigration septentrional, et ne rentrent nullement dans celui qui fait le présent objet de nos études.

Voici cependant l'énumération des peuples ougro-finnois, appelés aussi altaïques et touraniens, de la race *Fenni :* Les

Finnois de la Fionie, de la Finlande et du Finmark, ainsi que les Fionns d'Irlande ; les Lapons ; les Huns, Ougors, Ogres, Hongrois ou Maggyars ; les Livoniens ; les Estoniens ; les Tschoudes, Votes ou Votiaks ; les Permiens ; les Ziriniens ; les Ostiaks ; les Tchérémisses ; les Mordwines ; les Tchouvaches ; les Bourètes ; les Vogoules ; les Samoïèdes ; les Yénisséï ; les Youkaghires ; les Yakoutes ; les Kamstchadales et les Ghilliaks. Cependant ces derniers pourraient bien être des Mandchous.

S'il m'était permis de donner plus d'extension à ce chapitre que ne lui en reconnaît le titre de mon Étude, je devrais ajouter à cette nomenclature beaucoup de peuples américains, mais principalement la grande famille danite ou Danè, Dènè et Dindjié, qui peuple l'Amérique depuis les Esquimaux jusqu'aux Comanches, non pas absolument et sous tous les respects, mais dans une forte proportion, à en juger par les rapports des langues, des traditions, des coutumes, des costumes et même des types.

*
* *

Il ne me reste plus qu'à débattre une question, à propos des Tyrrhènes ou Tyriens : La Gaule transalpine en a-t-elle reçu une colonie importante, avant l'ère chrétienne ? Je m'étais douté depuis assez longtemps que le nom de *Massalia* (Marseille) avait un cachet libyen et massylien. Eh bien, je ne m'étais pas trompé. Je suis heureux d'avoir constaté par l'étude la véritable portée de non intuition et son exactitude. Voici ce qu'écrit, à ce sujet, un savant ingénieur provençal qui a écrit plusieurs ouvrages très érudits et fort intéressants sur les villes maritimes de la Provence : — « L'existence d'une *Massalia* phé-

« nicienne antérieure à la Massalia grecque ressort des récits des « auteurs anciens. Les Phocéens, écrit Thucydide vers le milieu « du ve siècle A. D., en fondant Massalia, remportèrent sur « les Carthaginois une victoire navale [1]. »

« Et Pausanias ajoutait : « Après avoir vaincu les Cartha- « ginois dans un combat naval, les Phocéens s'emparèrent de « leur pays qu'ils occupent maintenant, et ils y parvinrent à « une très grande opulence [2]. »

Un assez grand nombre de noms de villes, de bourgs et de villages provençaux présentent, en effet, une physionomie phénicienne plus ou moins déformée par les Grecs, les Latins et les Français ; tels sont Massalia (Marseille), Martega (les Martigues), Mazarca (Masargues), Manoasca (Manosque), Marigona (Marignane), Tarasca ou Taruscum (Tarascon), Carpenctorate (Carpentras), Caromb, Carnoules, Carcès, Carcax (Carcassone), Camarès, Cartaya, Camaret, Cadenet, Callas, Canna, Cassis, Caderousse, Cetta, Gardanna (Gardanne), Graciasca (Gréasque), etc., ainsi que la petite île *Phœnice* « qui se dresse « comme une sentinelle avancée à l'entrée du port de Mar- « seille... »

J'ai déjà rapproché les *Turones* de la Celtique des Turrénoï ou Étrusques ; les Volsques de Pline m'obligent d'y comprendre les *Volces* de la Narbonnaise, et même, qui le croirait ? les Cénomans. C'est ce que je vais exposer dans le chapitre suivant. Enfin je traiterai des Réthiens ou Celto-Tyrrhènes de la Gaule maritime, dans le chapitre que je consacre aux Ligures, leurs voisins.

(1) *Guerres de Péloponnèse*, liv. I, ch. XIII.

(2) *In Phoceam*, ch. VIII, 6 ; *La Grèce et l'Orient en Provence*, ch. VII, p. 381.

CHAPITRE VIII

DES VOLSQUES OU VOLSCI

(350 A. D.)

Nous avons vu, page 106, que Strabon distinguait dans le Latium trois tribus ou peuplades que l'on disait n'être pas de race autochthone. C'étaient les Herniques, les Éques et les Volsques ou *Volsci*.

On reconnaît les Herniques pour avoir été des Pélasges phrygiens. Ils pourraient bien être les descendants des Hénioques du Caucase.

Dans les Éques je vois nos Euskes, Escuaras, Escualdunac ou Basques. Ils parlaient une langue différente des dialectes celtico-latins, en Italie ; de même que nos Euskes ou Basques parlent, en Gaule, une langue différente de l'ancienne langue celtique. Quant aux Volsques ou *Volsci*, les congénères des *Volcæ* de Ptolémée et de Strabon, des *Volgæ* de Jules César, et des *Volsk* d'Amédée Thierry, qui traduit leur nom par les vaillants, les audacieux, cet historien les dit de race Bolg ou Belge, et nous avons vu que cette race appartient à la descendance gomérienne de Thogorma par Boulgar, un de ses fils. J'en avais fait une tribu ombrique ; mais je viens de me convaincre que les Volsques étaient tyrrhéniens.

Cicéron et Plaute étaient volsques et d'*Arpinum*, dans la terre de Labour. Il y avait aussi des *Volsci* dans le *Latium*.

L'identité du nom des Eskes et des Volsques en Italie et

dans la Gaule méridionale ; leur voisinage là-bas avec les Osques et les Campani, ici avec les Ausci, les Auscitani, les Osquidates et d'autres Campani ; l'état avancé de civilisation des Volces narbonnais et toulousains, qui avaient adopté la langue, le code et les mœurs des Latins, m'ont porté à voir, chez les Eskes et les Volces de la Gaule, une immigration de ces mêmes peuples cimériens et tyrrhènes de l'Italie. Je pense qu'il ne saurait s'élever d'objection sérieuse à cet égard.

Amédée Thierry est le premier et le seul historien qui ait imaginé de faire venir les Volces des bords de la Baltique, avec les Belges ; puis de leur faire traverser toute la Gaule en diagonale, jusqu'au pied des Pyrénées, pour leur faire reprendre enfin la même route ou à peu près, en sens inverse, soixante-dix ans plus tard.

Le seul motif de cette migration paraît être l'habitat d'une petite fraction de Volces, du temps de César, vers la forêt Hercynienne (Forêt Noire). Mais César dit positivement qu'ils y étaient venus de la Gaule et non de la Baltique. Je cite :

— « Autrefois, dit-il, les peuples de la Gaule étaient plus « braves que les Germains ; ils portaient la guerre dans leur « pays, et, comme ils avaient une population très nombreuse et « que les terres leur manquaient, ils envoyaient des colonies « au-delà du Rhin. Par ce motif, les contrées fertiles de la Ger- « manie situées au-delà de la forêt hercynienne furent envahies « et occupées par les Volces Tectosages (c'est-à-dire porteurs « de saies), qui s'y sont maintenus jusqu'à présent, et qui jouis- « sent d'une grande réputation de probité et de courage [1]. »

Cette citation est donc contraire à la théorie d'Amédée Thierry, au lieu de lui être favorable. Que ne pensait-il donc

(1) *De Bello Gallico*, liv. VI, 24.

aux Volsques du Latium que défit Coriolan ? Ils étaient bien plus rapprochés du Rhône et de la Narbonnaise que ceux d'outre-Rhin, et leur transmigration d'Italie en Gaule, à la suite de leurs démêlés avec les Romains, eût été bien plus explicable et admissible que celle qu'il a imaginée si gratuitement.

Observez que le nom des deux peuples était exactement le même dans le Latium [1], et dans la Celtique [2]. Après avoir appelé *Volcæ* ou Volces ceux de la Narbonnaise, dans le chapitre IV du IIIe livre, Pline les appelle *Volsci* ou Volsques, dans le chapitre XIX [3]. Tite-Live, au contraire, après avoir parlé des *Volscentes* de la Lucanie, place les *Volsques* ou *Volsci* sur les deux rives du Rhône [4]. Il y avait donc identité parfaite entre les deux peuples ; et si je conserve, dans ces pages, le nom de Volces à ceux de la Provence et du Languedoc, c'est afin d'éviter tout quiproquo possible. C'était une grande nation divisée en *Tectosages* et en *Arékomiques*. Ces derniers s'étendaient du Rhône jusqu'aux versants orientaux des Cévènes et à la Gironde. Ils avaient pour métropole *Nemausus* (Nîmes) ; et *Narbô* (Narbonne) était leur port de mer. Les premiers régnaient depuis les Pyrénées jusqu'au versant septentrional des Cévennes, et avaient pour capitale *Tolosa* (Toulouse).

Pline ne joint le nom des Volces qu'aux seuls Tectosages. Il les place près d'Agde aussi bien qu'à Toulouse. Mais il ne

(1) Plutarque. *Coriolan*, VI-XXXIX.

(2) Tite-Live. *Hist. rom.*, liv. XXI, 26 ; P. Méla. *De situ orbis*, lib. II, cap. V.

(3) *Hist. nat.* l. III c. IV, p. 61 ; et c. XIX, p. 8, éd. 1771

(4) *Hist. rom.* l. XXI, § XXVI.

donne pas le nom de Volces aux *Arecomici* de Nîmes et de Narbonne.

Ptolémée va plus loin, il fait trois peuples différents des *Volcæ*, des *Tectosaces* et des *Aricomii* : « *Tenent autem maxime occidentalia Galliæ Narbonensis Volcæ et Tectosaces.* « *Post hos usque Rhodanum fluvium, sunt Volcæ et Aricomii* [1]. »

Il est donc à croire que les Tectosages et les Arécomices furent de véritables peuplades celtiques ou gauloises auxquelles s'adjoignit une fraction des Volsques immigrés d'Italie.

Quant aux Tectosages ou Tectosaces, ils sont le même peuple que les Tolosates ou Tolosani de l'époque gallo-romaine.

Les Volces apparurent dans la Celtique occidentale l'an 350 A. D., on ne sait d'où, ni comment, ni à quelle occasion, aucun historien ne rapportant cet événement. Il y avait bien, en Espagne, des *Volsciani*, qui refusèrent de recevoir les avances des ambassadeurs de Rome, pour demeurer fidèles aux Carthaginois [2] ; mais il est fort probable qu'ils étaient une branche détachée des Volces gaulois ; car rien ne nous donne à croire qu'ils en aient été la souche. Je la place donc chez les Volsques de l'Étrurie. Effectivement, *Volcium* était une ville de l'Étrurie, d'après Polybe, et *Volsinii* une autre d'après Strabon [3]; et Pline place chez les Tyrrhènes ou Étrusques trois tribus volques : les *Volscientes*, dont la civitas était Cossa, les *Volsciniense*s, et les *Volscentini-Hetrusci*. Ces derniers étaient les Étrusques propres [4]. Dans la Lucanie, le même écrivain

(1) *Geogr*. l. II, c. X, p. 21, éd. 1552.
(2) Tite-Live. *Hist. rom.*, liv. XXI, 19.
(3) *Hist. génér*. l. VI, § 59. ; et *Georg*. l. V. c. II, 5 et 8.
(4) *Hist. nat*. l. III, c. V, p. 74.

plaçait la tribu des *Volscentani* [1], que Tite-Live appelle *Volscentes* [2]. Bien plus, Caton met le même peuple dans les Alpes-maritimes, près de Marseille, et l'allie aux Cénomans. C'est Pline qui l'enseigne en parlant de l'Istrie :

— « *Scripsit Cato Cenomanos juxta Massiliam habitasse in* « *Volcis* [3]. »

Ces Volsques-Cénomans devaient donc habiter à l'orient du Rhône, et non du côté du Languedoc. On ignore s'ils étaient parents avec les Cénomans alliés aux Aulerques du Maine, qui construisirent Le Mans.

Cherchons maintenant à quelles révolutions on peut attribuer la transmigration des Volsques d'Italie en Gaule. En l'an 358 A. D., pendant la 105e Olympiade, les Romains déclarèrent la guerre aux Étrusques, qui battirent Fabius. Or, d'après Tite-Live, les *Volsciniani* étaient une des tribus étrusques [4]. Était-ce le même peuple que les *Volsci* et les *Volsciani*, ou bien leur nom signifiait-il Petits-Volsques? C'est ce que nous ignorons complètement.

Cette même année, Plautius triompha des Herniques. L'année suivante, 357, les Romains déclarèrent la guerre aux Falisques et aux Privernates. En 356, les Étrusques et les Falisques sont mis en fuite par Fabius, la Lucanie est envahie par un ramassis de Brutiens. En 354, on fait main basse sur les Étrusques [5]. N'y a-t-il pas, dans ces sept années, assez d'événements pour justifier l'émigration d'une grande partie des Volsques en Gaule, étant donné qu'ils fissent partie de l'Étru-

(1) *Hist. nat.*, l. III, ch. XI.
(2) *Hist. rom.* l. XXVII, § 15.
(3) *Hist. nat.* l. III, c. XIX.
(4) Tite-Live, V, 21 ; VII, 3 ; IX, 41 ; X, 37.
(5) Lenglet du Fresnoy. *Tablettes chronol.*

rie sinon comme Tyrrhènes du moins comme d'anciens Ombriens alliés des Tyrrhènes? Il est certain qu'ils furent pendant longtemps les ennemis de Rome, et qu'ils n'acceptèrent son alliance que lorsqu'ils en furent réduits aux abois.

Pomponius Méla fait la même distinction nominale entre les Volsques d'Italie et les Volces de la Narbonnaise. Il appelle les premiers *Volsci* et les seconds *Volcæ*, comme Ptolémée et Strabon. Mais cette discrépance ne saurait être fondamentale ni ethnique, puisque César appelle ces derniers, *Volgæ*. — « *Rhodanus*, dit Méla,... *inter Volcas et Cavarum emitti-* « *tur* [1]. » Il appelle « *Stagna Volcarum* » étangs des Volces ceux de Tau, de Frontignan, de Maguelone, de Pérols et de Maugrio [2].

D'après la tradition, « la nation des *Élisyces* occupait autre- « fois les lieux où se fixèrent les Volces Arékomiques, « et la ville de Narbonne était la capitale considérable de « ces peuples venus d'Espagne. »

« ..... *gens Elesycum prius*
« *Loca hæc tenebat, atque Narbo civitas*
« *Erat ferocis maximum regni caput* [3]. »

De leur côté, les Tectosages avaient succédé aux Paphlagoniens Bébryces ou Castors pontiques, dans leur royaume occidental de Tolosa ; mais l'histoire n'a conservé aucun souvenir de cette révolution qui dut avoir lieu en l'an 350 A. D., et qui dissipa dans la Gaule entière les épaves de deux nations. Élisyces et Bébryces avaient fini d'exister en tant que peuples au-

(1) *De situ orbis*, lib. II, cap. V, pp. 53, 49.
(2) *Ibidem*.
(3) Rufus Festus Avienus. *Ora maritima*, vers 584.

tonomes. Ces bouleversements durèrent jusqu'en l'an 280 A. D..

Ce sont surtout les Arécomiques qui sont connus sous le nom de Volces ; mais ils ont été également appelés *Narbonnenses*. Le Rhône les séparait, à l'est, des Salyes, des Voconces et des Helvètes. *Carcax* (Carcassonne) et Perpignan leur appartenaient. Vingt-quatre bourgs se trouvaient compris dans la circonscription de Nîmes. La population en était extrêmement dense et commerçante. Elle avait tracé des routes dans le pays, construit des ponts en bois et même en pierre sur les cours d'eau.

La villa de *Piscenæ* (Pesenas), qui leur appartenait, parle hautement du Picenum ; celle d'*Umbranica* (Vabres), chez les *Umbranici* du Rhône, rappelle les Ombres. D'ailleurs, la Narbonnaise semblait être le rendez-vous de toutes les colonies militaires de l'empire romain. Aix, Arles, Avignon, Cavaillon, Orange, Tarascon, Grenoble, étaient autant de colonies latines implantées chez les Indigènes.

Dès l'année 118, dit M. P. L. Lemière, Narbonne recevait une colonie romaine et le nom de Narbo-Martius : « *nunc et nomen* « *et decus est Martius-Narbo* [1]. » Vers le même temps, Rome concluait une alliance avec les Tectosages.

Les Tectosages prirent le nom de *Tolosates* sous les Romains, du nom de leur métropole. Leur pays, moins vaste que celui de leurs frères, en était séparé par la chaîne des Cévennes.

Ils avaient les Rutheni provinciales et les Cadurci, au nord, les Garumni et les Gates, à l'ouest. Ils n'étaient pas moins prospères que les Narbonnenses. Ils exploitaient dans les Cé-

(1) Pomp. Mela. *De situ orbis*, lib. II, cap. V ; et *Étude sur les Celtes*, etc., pp. 40 et 463.

vennes de très riches mines d'or qui devinrent la proie des Romains.

— « On peut juger, dit Strabon, de ce qu'étaient anciennement la puissance de cette nation et le nombre de ses guerriers, par ce seul fait qu'on la vit, à la suite de discordes intestines, chasser de son sein en une fois une multitude de ses enfants, et qu'une partie de cette bande, grossie d'autres proscrits de différentes nations, suffit à occuper toute la portion de la Phrygie limitrophe de la Cappadoce et de la Paphlagonie, c'est-à-dire le nouveau royaume de Galatie.

« Au moins, continue le Géographe, est-ce ce qui ressort de la présence en ce pays d'une nation portant le nom de *Tectosages*. Effectivement, des trois nations qui se partageaient le pays, il y en a une, celle qui occupe Ancyre et ses environs, qui s'appelle ainsi. Quant aux deux autres peuples connus sous le nom de Trocmes et de Tolistoboïes, sans doute qu'ils sont venus aussi de la Gaule ; mais les Trocmes n'y ont laissé aucune trace [1]. »

La migration dont parle Strabon eut lieu en l'an 281 A. D., par conséquent bien peu de temps après l'apparition des Volces dans la Celtique. Ils n'y étaient donc point encore assis d'une manière stable et définitive. Remontant le Rhône jusqu'aux sources de ce fleuve et du Rhin, ils traversèrent la forêt Hercynienne, au-delà de laquelle César nous a dit qu'ils laissèrent une colonie, sans doute les découragés, les timides et les traînards ; puis ils gagnèrent la vallée de l'Ister ou Danube, dans laquelle ils racolèrent, parmi les anciens compagnons de l'émigration sigovésienne de l'an 587, les Trocmes, les Tolistoboïes, les Prauses et autres fractions de peuples avec les-

(1) *Géogr.*, liv. IV, ch. I, 13.

quels ils pénétrèrent en Grèce. Tous portaient en commun le nom de *Galatès* ou Gaulois.

Chemin faisant, ils laissèrent une partie de leur effectif ; ce qui prouve bien que leur dessein était la conquête de l'Europe entière. Au nord des Karpathes, ils fondèrent le royaume de *Gallice*. Au nord de l'Illyricum, celui des Scordisques. Les *Valaques*, autre peuple galate, s'arrêtèrent sur la rive gauche du Bas-Danube ; les *Vulgari* ou *Bolgari*, des Belges, sur la rive droite du même fleuve, à aller jusqu'aux Balkans et à l'Euxin. Enfin les Bastarnes ou gens des chariots, des martingottes, se répandirent dans la Thrace.

Dans la Macédoine, les Galates se mirent pendant quelque temps à la solde du successeur d'Alexandre ; puis ils le quittèrent pour courir à leurs propres conquêtes. Les Volces pénétrèrent en Thessalie avec leurs compagnons Trocmes et Tolistoboïes, forcèrent le passage du mont Œta, et saccagèrent Delphes et son fameux temple, l'an 277. A. D.. Mais, forcés à la retraite par la valeur et le courage désespéré des montagnards grecs, ils abandonnèrent Delphes, traversèrent la mer Égée, pénétrèrent dans l'Asie-Mineure qu'il ravagèrent, et s'emparèrent dans la Phrygie d'un territoire que leur concédèrent forcément les Attales, et où ils fondèrent, l'an 241 A. D., 1600 ans après leur départ de cette même Asie-Mineure, le royaume gallo-grec de *Galatia*, sur le littoral du Pont-Euxin, entre le Sangarius et l'Halys.

C'est à cette contre-émigration gauloise qu'il faut sans doute attribuer la fondation des villes de Gallipolis, au détroit des Dardanelles ; de Galatz vers l'embouchure du Danube, et au confluent du Soreth ; celles de Calafat et de Kalarach, sur les bords du même fleuve ; celle de Kalofer, dans la Roumélie orientale, l'ancienne Thrace.

Mais l'histoire nous apprend que beaucoup de Volces retournèrent en Gaule, chargés des dépouilles de la Grèce. Peut-être faut-il attribuer à ces vétérans retour de Delphes l'ère des *Delphini* ou Dauphins d'Auvergne, du Viennois et du Dauphiné. Effectivement, d'après le scholiaste d'Apollonius de Rhodes, un certain Mnaseas avait écrit que les Hyperboréens étaient appelés *Delphes* de son temps (1er siècle A. D.), et ces *Delphes* il les plaçait dans le Dauphiné actuel et autres pays adjacents au Piémont. Apollonius de Rhodes met également les peuples hyperboréens parmi les Celtes du Viennois et du Dauphiné ; et Posidonius cité par Athénée nous apprend que les Hyperboréens, appelés *Delphes* de son temps, c'est-à-dire *caverneux*, commençaient au Dauphiné et aux contrées adjacentes [1].

Delphe, en langue celtique, signifie un endroit creux, caverneux.

Les *Delphini* étaient donc des habitants des cavernes.

Il y a un *Delftland* ou pays des Delphes, en Hollande, et une ville appelée *Delft*, ainsi que la citadelle de *Delfzyl* (forêt caverneuse) [2].

Je retourne aux Galates de l'Asie-Mineure.

L'an 189 A. D., ce peuple fut attaqué et vaincu par le général romain Manlius, qui de la Galatie fit une province romaine. Même en se retirant aux extrémités du monde alors connu, les Galates n'avaient donc pu échapper au sceptre des Rois de la terre, ainsi que les Bretons nommaient les Romains. Mais, défaits et non subjugués, ils se maintinrent dans leur nouveau pays, où deux siècles après, un Juif pharisien de Tarse, en Ci-

(1) Athénée, liv. VI, ch. IV ; *Origine des premières sociétés*, pp. 152 et suiv.

(2) Poinsinet de Sivry. *Origine*, etc., p. 153.

licie, l'apôtre S. Paul, devait les convertir à la foi chrétienne.

S. Jérôme assure que, de son temps, c'est-à-dire au IVe siècle de notre ère, les Galates parlaient encore la même langue qui avait jadis résonné à son oreille lorsqu'il habitait à Trèves, ville belge des bords du Rhin. Amédée Thierry prend acte de ce curieux document pour conclure que les Volces étaient des Belges. Cependant S. Jérôme ne nomme par les Volces dans cette citation, mais bien les Trévires. Puisque les Galates de Galatie se composaient de trois éléments principaux: Volces-Tectosages, Trocmes et Tolistoboïes, sans compter un grand nombre de petites peuplades inconnues, il faudrait savoir, avant tout, auquel de ces trois éléments appartenaient les Trévires, ou bien s'ils n'étaient pas l'une de ces dernières petites peuplades.

Tout ce que l'on peut conclure du témoignage de S. Jérôme, c'est qu'il y avait des Trévires parmi les Galates ; parce que c'est la langue des Trévires qu'il a entendu parler chez eux. N'y avait-il que cette seule langue-là ? Pas plus qu'il ne s'y trouvait que des Trévires.

Mais puisque Strabon assure que depuis longtemps les Volces parlaient la langue de Rome, c'est-à-dire le latin, qui était un des principaux dialectes celtiques, il est assez naturel d'admettre que, même en Galatie, les Volces continuèrent à parler latin, comme leurs homonymes d'Italie et de Languedoc.

D'ailleurs, César enseigne que les Belges Trévires étaient au nombre de ces Belges qui étaient réputés germains. Ils devaient donc parler la langue scythique, qui était celle des Germains, des Scandinaves, des Saxons et des Galls ou Gaulois ; tandis que les véritables Belges, issus de Thogorma par Boulgar, d'après les Arabes, parlaient un dialecte cimbrique, puisque on sait qu'ils étaient compris par les Bretons.

On ne peut donc assurer que S. Jérôme ait entendu parler des Galates en langue cimbrique plutôt qu'en ancien allemand de Trèves.

Nous savons que le *brenn* ou chef qui dirigea le pillage de Delphes n'était pas plus volsque que belge ou trocme c'est-à-dire amienois. Il était *prause*, c'est-à-dire prussien, germain. A la vérité, Justin, traducteur de Trogue-Pompée, dit qu'un des chefs tectosages qui prit part au sac de cette ville portait le nom de *Bolg* ou *Belg* (le Carquois [1]) ; mais rien n'indique que ce nom propre fût le nom national des Tectosages, alors même que, dans le cas présent, il signifierait le *Belge*. Un Anglais peut bien s'appeler *French*, sans être français. Un Français peut se nommer *Turc*, *Sarrasin*, sans être d'origine ottomane ou arabe. Ainsi, un Tectosage pouvait également s'appeler l'homme au Carquois, sans être de la nation des Gens du Carquois, les Belges. De même encore, les Tectosages ont pu avoir parmi leurs chefs un Belge, sans être belges eux-mêmes.

Toutefois, il est à considérer que le poète Ausone assure que le nom primitif des Volces fut celui de *Bolgæ* [2] ; et Cicéron leur donne même le nom de *Belgæ*. Ceci mérite considération, parce que, au lieu d'avoir des tribus tyrrhéniennes, dans les Volsques ou Volces, nous n'aurions plus que des Belges, descendants de Thorgoma, comme les Ombres que vainquirent les Tyrrhéniens. Après tout, cela est possible, et je ne tiens pas plus pour les Tyrrhènes que pour les Belges, n'était le degré de culture bien plus élevé des premiers. Mais de là à reconnaître que les *Volces* arrivèrent de la Baltique par le nord-est de la Gaule il y a loin ; et c'est cette seconde proposition que

(1) Strabon. *Géogr.*, liv. XXIV, 6.
(2) *Hist. des Gaulois*, t. I, p. 39.

je ne puis admettre et que je repousse, dans le présent chapitre, de tout mon pouvoir.

En Galatie, les Volces habitèrent sur les confins de la Grande-Phrygie, dans les cantons de Pessinonte, d'Orcaorci et surtout d'Ancyre.

Strabon en savait moins sur les Trocmes que sur les Volces. Tout ce qu'il dit de cette deuxième fraction des Galates, c'est qu'elle devait son nom à un chef militaire appelé *Trocmus*, ainsi, d'ailleurs, que les *Tolistoboïs*, dont le nom rappelle un peu le nom tudesque du chef des Ambrons vaincus par Marius en l'an 102, *Teutoboch*. Ce sont là explications de gens qui n'en ont aucune à donner. Dans la Galatie, les Trocmes occupaient la partie contiguë au Pont et à la Cappadoce. Ils possédaient comme villes principales Tavium, Mithridatium et le château-fort de Danala. Strabon confesse qu'ils ne laissèrent aucun souvenir dans la Gaule [1] ; mais ce peu de paroles suffit pour prouver qu'ils en étaient partis et n'y avaient laissé aucun débris. C'est donc un peuple entièrement perdu pour nous. Si son nom dérive du grec, il n'a pas une signification bien noble. En grec, Τροχματος signifie cailloux roulés par les eaux. Certains auteurs prétendent que ce furent les Trocmes qui fondèrent la Bulgarie. Étienne de Byzance les appelle Trocmènes.

Mais nous avons vu (pp. 26 et 27) que Solin et Pline, qui ne font aucune mention des Trocmes en Galatie, remplacent ce peuple par les Ambiani, Ambitui et Ambitoti. Ne pouvons-nous donc pas conclure que ces trois fractions du peuple amienois y avaient pris le nom collectif de *Trocmi*, de celui de leur chef ? Cette explication justifierait l'assertion de Strabon.

(1) *Géogr.*, liv. IV, ch. IV, 13.

Quant aux Tolistoboïes, ils confinaient à la Bithynie et à la Phrygie Épictète ou Petite-Phrygie. Ils possédaient les places fortes de Luceïum, de Peum et de Pessinonte, où se faisait remarquer le fameux temple consacré à Cybèle, la mère des Dieux [1].

Mais du moins on connaît parfaitement l'origine de ces Galates. C'étaient des Gaulois du Bojolais et du Bourbonnais ; les *Boïki* des Grecs et les *Boïsci*, *Boji* ou *Boii* des Latins, des *Boïes* ou *Boïens*, qui auparavant avaient longtemps possédé la forêt hercynienne et porté le nom générique ou national de *Galli* ou Gaulois. Ils étaient donc de race scythique, et tout porte à croire qu'ils furent les Gaulois proprement dits. Dans un passage de Constantin Porphyrogénète, la Bavière, sur les confins de l'empire des Francs, est peuplée par les *Boïki*. Sur les cartes russes, il est placé des *Boïsci* dans tous les postes militaires occupés de nos jours par les Cosaques. On traduit *Bavaria* (Bavière) par *Bojoaria*, le Bojolais allemand. Enfin les *Boïes* peuplèrent aussi la Bohême ou *Bojo-hem*, séjour des Boïes.

D'après Caton cité par Pline, les Boïes formaient *cent douze tribus* ou peuplades dont les noms *ne nous sont pas parvenus* [2].

En quittant la forêt hercynienne, les Boïes vinrent se cantonner au Sud-Est des Alpes, dit Strabon. Ils y avaient pour voisins des Ligures et des Illyriens, tels que Vindéliciens, Rhétiens, Lépontiens, Camunes, Brenci ou Breunes, Genaudes ou Tenauï, etc. [3]. Descendus dans la Gaule cispadane avec les Gésates, ils se fixèrent, aux embouchures Carbonaires ou de

(1) *Géogr.*, liv. XII, ch. IV, 1-3.
(2) *Hist. nat.* l. III. c. XVI.
(3) *Géogr.*, liv. IV, ch. IV, 8.

la *fosse Philistine*, ainsi nommées parce qu'elles étaient l'œuvre des Tyrrhéniens ou Toscans, qui avaient détourné le Pô par des sections transversales, afin de lui faire assouvir son impétuosité dans les eaux dormantes des Adrians [1]. Une preuve frappante quoique inattendue de l'identité des Thyrrhènes et des Tyriens, puisqu'ils avaient même avec eux des *Philistins*.

Les Boïes en furent expulsés par les Romains, les Hénètes et les Cénomans coalisés. Alors ils se dirigèrent vers la vallée de l'Ister, où ils s'unirent aux Taurisques et aux populations illyriennes et thraciques en lutte perpétuelle avec les Daces et les Gètes. Ce ne fut qu'en l'an 170 A. D., qu'ils constituèrent les deux royaumes de Bavière et de Bohême.

D'autres Boïes étaient demeurés dans la forêt hercynienne. Attaqués par les Cimbres, l'an 112. A. D., ils les repoussèrent vers l'Ister. Ce fut alors que ce peuple féroce, uni aux Helvètes, aux Tigurins et aux Théginiens, envahit la Gaule méridionale et alla se faire battre par Marius [2].

Mais tous les Boïes ne prirent pas cette route. Un fort contingent de leur horde peupla le Bourbonnais et le Bojolais, en Gaule. *Gargœvum*, Gergovia ou Jargeau, sur la Loire, et Buch, dans la seconde Aquitaine, en furent construites. Silius Italicus donne le nom de *Gargœvus* à un de leurs brenns ou rois, que tua le consul Flaminius. Il représente ce peuple comme étant d'une haute stature et ayant des os énormes :

« . . . . . *Jacuêre ingentia membra*
« *Per campos, magnisque premunt nunc ossibus arva* [3]. »

(1) *Hist. nat.*, l. III, c. XVI.
(2) Strabon. *Géogr.*, liv. VII, ch. II, 2.
(3) Sil. Ital., l. V, v. 112 à 137.

A ces trois éléments hétérogènes de la nation galate, Galls-Boïes, Belges et Volces, les *Triades galloises* en ajoutent un autre qui sont les Cambriens : « La première expédition qui par-« tit de l'île de Bretagne, dit ce document, fut celle de *Ur* fils « d'Érin, le puissant guerrier, le plus habile recruteur qui eût « jamais existé. Ce fut par inadvertance que la tribu des Cam-« briens lui donna cette permission stipulée irrévocablement..... « Aucun des hommes qui partirent ne retourna ; aucuns de leurs « fils ni de leurs descendants. Ils firent voile pour une expédi-« tion belliqueuse jusque dans la mer de Grèce et, s'y fixant « dans le pays des *Gallas* et d'Avène, ils y sont restés jusqu'à « ce jour et sont devenus grecs [1]. »

Si l'on compare ce document au passage de Strabon que j'ai cité à la page 290, on pourra comprendre le mobile qui avait déterminé, chez les Volces comme chez les Cambriens, cette contre-émigration vers l'Orient. Il s'agissait d'un vaste plan de conquête, et il se faisait dans ce but une expédition formidable, comparable aux Croisades. Il paraîtrait qu'elle était conduite par le moyen du racolage, seule méthode encore employée aujourd'hui dans les îles Britanniques, pour l'enrôlement des soldats et des marins, dans un pays qui ne reconnaît pas l'obligation au service militaire, pour ses citoyens.

L'inadvertance des Cambriens constatée dans les *Triades galloises*, prouve que leur bonne foi avait été surprise par ce Belge du Connaught, ce guerrier Ur, qui était, dans l'île d'Albion, le meneur de l'affaire. Elle fait donc supposer qu'il s'en était suivi la même discorde que chez les Tectosages ou Tolosates, puisque lesdits Cambriens, tout en délivrant la libre-franchise ou passeport à ceux des leurs qui s'étaient en-

(1) J. Michelet. *Hist. de France*, t. I, p. 334.

rôlés pour cette lointaine entreprise, stipulèrent dans leur mécontentement que cette scission serait irrévocable.

Je suis donc fondé à admettre que l'expédition des Volces Tectosages fut également conduite par des racoleurs semblables à Ur, qui durent parcourir la Gaule et la Celtique pour faire des recrues et expédier les différentes bandes vers l'Orient, en leur donnant d'abord un rendez-vous général sur les bords du Rhin.

Au fond, cette grande expédition rentre dans la catégorie de toutes celles qui furent entreprises en des temps différents pour la répression des Sarrasins, la conquête de la Terre-Sainte, l'humiliation du soudan d'Égypte, la découverte de l'Amérique, et autres du même genre.

CHAPITRE IX

DES PHOCÉENS

(599 A. D.)

Le règne des Phéniciens sur les côtes de la Ligurie gauloise dura de l'an 1300 à l'an 915 A. D.. A cette époque, d'après Eusèbe, les Rhodiens commencèrent à se rendre puissants sur mer et envoyèrent des colonies sur les côtes de Provence.

Il ne reste aucun document de cette immigration grecque dans la Celtique, si l'on en excepte le changement de nom que subit le fleuve Éridan aux trois branches problématiques, qui s'appela dès lors *Rhodanou*, d'où nous avons fait Rhône, ainsi que le souvenir d'une petite ville que les Rhodiens auraient construite sur la rive gauche du Rhône et qu'ils nommèrent *Rhodè* ou *Rhoda*.

A la vérité, Strabon enseigne que les Massaliotes fondèrent la ville de *Rhodanusia* sur l'emplacement de l'ancienne *Rhodè*, ainsi que les villes d'Héraclée et d'Agathè (Agde), pour se défendre contre les attaques et les incursions des Ligyes Sallii ou Sallyes, et des Briges Ségobriges qui entouraient et désolaient Marseille [1]. Mais il n'est pas moins à croire que ce furent des Rhodiens qui furent les premiers habitants de la *Rhodè* du Rhône, comme ils furent ceux de la *Rhodè* ou *Rhodopé* espagnole, située près d'Empories ou Emporium, bien que, du temps de Strabon, la population de cette ville fût emporite,

(1) *Géogr.*, liv. IV, ch. I, 4.

c'est-à-dire composée des Massaliotes qui avaient construit cet Emporium [1].

Agde est demeurée debout; Saint-Gilles a été construite sur les ruines d'Héraclée, et Saint-Montan ou Beaucaire occupent la place de la Rhodè rhodanusienne. « Tout ce passé est mort « et reste enveloppé dans les ténèbres, dit le savant M. Ch. Len- « théric ; c'est à peine si l'on retrouve aujourd'hui quelques tra- « ces de ces anciennes colonies grecques [2]. »

Les premiers Phocéens arrivèrent aux bouches du Rhône l'an 616 A. D., près de 300 ans après les Rhodiens. Remplacèrent-ils ces courageux navigateurs qui nous ont légué les premières lois sur la navigation, ou bien se sont-ils greffés sur la colonie rhodienne primitive? Aucun écrivain n'en parle. Nous l'ignorerons toujours. Mais il est à croire qu'à cette époque, comme de nos jours, la découverte d'une contrée avait assez de retentissement pour être connue à la ronde, dans des pays de marins comme la Grèce et la Phénicie.

D'où venaient donc les Phocéens?

La *Phocide* était une contrée de la Grèce qui bordait, au nord, les plaines de la Béotie et s'étendait d'une mer à l'autre, c'est-à-dire de la mer Égée au golfe de Corinthe. Le Céphise la traversait, Élatée en était la place forte, Delphes, la capitale. Ses autres villes étaient Cirphis, Daulis, Abé, *Phocée* ou *Phoca*, Colonæ, Médon, Mychos. Les *Phocéens* étaient ennemis des Bæotiens et des Doriens. Avec les Thessaliens ils se faisaient une guerre implacable à laquelle femmes et enfants eux-mêmes prenaient part, d'après Plutarque. Dans un seul jour, les Phocéens mirent à mort tous les magistrats thessaliens de toutes

(1) *Géogr.*, liv. III, ch. IV, 8; et Tite-Live, liv. XXXIV, 8.
(2) *Les villes mortes du golfe de Lyon*, p. 388.

les villes de la Phocide. De leur côté, les Thessaliens avaient fait crucifier 250 Phocéens [1]. On voit que ce n'était pas tout à fait dans l'âge d'or que vécurent nos bons ancêtres grecs, et que nous sommes loin, bien loin, de ces atrocités des temps antiques.

Le sol de la Phocide était volcanique, tout crevassé, rempli de cavernes qui donnaient issue à des cours d'eau, ou desquelles des cours d'eau surgissaient. Plusieurs de ces antres répandaient des vapeurs méphytiques, comme celui de Delphes, dont le nom signifie *fosse*, trou profond. Le fanatisme et la superstition s'en servaient pour exploiter l'ignorance du vulgaire. On connaît le fameux oracle de Delphes et le trépied de sa Sibylle ou prêtresse d'Apollon. La crainte qu'il inspirait n'empêcha pas les Phocidiens de piller par deux fois le trésor du temple, ce qui leur valut une autre guerre sacrée et religieuse avec les Lacédémoniens [2].

Mais ce n'est pas de la *Phocée* de la Phocide que partirent les Phocéens qui colonisèrent Massalia et les côtes de Provence; ce fut de la *Phocée* asiatique, fille de la première. C'était une des douze villes d'Ionie filles d'Éphèse-Smyrna que l'archégète Androclès avait fondées, où ses descendants avaient pris le titre de roi, et où l'Amazone Smyrna avait un moment régné. Éphèse en avait retenu le nom [3].

Au point extrême ou finit l'Œolide, où commence l'Ionie, en Asie-Mineure, aux bouches de l'Hermus, et parmi une population très mêlée, composée de Cariens, de Lélèges, de Lydiens et de Grecs, immédiatement après Leucœ, dans le golfe

(1) *Actions courageuses des femmes. Les Phocéennes*, p. 575; Diodore de Sicile. *Hist. univers.*, liv. XI, ch. I, 2; liv. XIV, 298.

(2) Strabon. *Géogr.*, liv. IX, ch. III, 1-8; ch. II, 15-21.

(3) *Ibidem*, liv. XIV, ch. I, 3-4.

de Smyrne, s'élevait la ville grecque de *Phocée* qui avait eu pour auteur l'Athénien Philogène[1]. Il n'y avait que 200 stades entre Smyrne et la Phocée de la frontière ionienne[2]. Son nom lui venait du phoque, *phoca*, dont les Phocéens plaçaient une effigie à la proue de leurs navires, de même que les Tyriens y mettaient une tête de cheval, ce qui leur avait fait donner le surnom de *chevaux marins*.

Sans doute quelque légende ayant trait à l'origine de ces Pélasges cranaëns était liée avec l'honneur dont ces Grecs entouraient cet amphibie. Nous l'ignorons. Les autres villes de l'Ionie étaient Samos, Chios, Clazomènes, Érythrée, Théos, Milet, Myonte, Lébèdos, Colophon, Priène, et Téos, auxquelles on ajouta Smyrne.

Parmi toutes ces villes, *Phocée* seule possédait et honorait une statue de Minerve ou Athènâ assise. Homère en parlait comme ayant primitivement existé à Troie :

— « C'est là qu'elle est assise près du foyer, à la clarté des flammes qui rayonnent[3]. »

Plus tard, les Phocéens en transportèrent une effigie exacte à Massalia ; puis on en vit aussi à Rome, à Chios et ailleurs[4].

— « Sous le règne de Tarquinus Priscus, cinquième roi de Rome, corinthien de naissance, qui avait résidé à Tarquinia et qui régna 38 ans à partir de l'an 616 A. D., sous la 41e Olympiade, dit l'historien Trogue-Pompée, de jeunes *Phocéens* de l'Asie-Mineure abordèrent à l'embouchure du fleuve Albula ou Tibre, et firent alliance avec les Romains. Dirigeant ensuite leurs vaisseaux vers l'extrémité de la mer des Gaules, ils allèrent

(1) *Géogr.*, liv. XIII, ch. I, 2-4 ; XIV, ch. I, 3.
(2) *Ibidem*, liv. XIV, ch. II, 29. — Le *stade* avait 180 mètres.
(3) *Odyssée*, VI, v. 305.
(4) Strabon. *Géogr.*, liv. XIII, ch. I, 41.

fonder Massalia entre la Ligurie et la terre sauvage des Gaulois. Ils se distinguèrent soit en se défendant contre ces peuples barbares, soit en les attaquant à leur tour [1]. »

— « A la même époque, c'est-à-dire sous le règne de Tarquin l'Ancien, dit à son tour Tite-Live, la Celtique obéissant à Ambigat, roi des Bituriges, et ce prince ayant envoyé deux essaims de Celtes fonder au loin de nouvelles colonies, selon la coutume de sa nation, Bellovèse, l'un des deux chefs d'émigration, eut pour sa part l'Italie et se dirigea vers le sud-est avec une imposante armée de cavaliers et de fantassins. Les Alpes l'arrêtèrent. Il y apprit que des étrangers, en quête comme lui d'une patrie déserte, les *Phocéens*, venaient d'aborder aux rivages des Ségobriges, et qu'ils avaient été attaqués par les Ligures Sallyes.

« Les Celtes virent dans cette aventure un présage de leur propre destinée. Ils aidèrent les *Phocéens* à s'établir sûrement sur les rivages de la Provence, que couvraient alors d'épaisses et sombres forêts dont il reste à peine quelques rares vestiges. Quant à eux, ils passèrent les Alpes et allèrent s'établir dans la terre des Insubres [2]. »

« Bornés à un sol étroit et aride, les Phocéens étaient plus marins qu'agriculteurs. Ils se livraient à la pêche, au commerce, souvent même à la piraterie, qui, alors, était en honneur. Aussi, ayant pénétré jusqu'aux dernières bornes des mers, ils arrivèrent à ce golfe où se trouve l'embouchure du Rhône. Séduits par la beauté de ces lieux, le tableau qu'ils en firent à leur retour y appela une troupe plus nombreuse [3]. »

Ne croirait-on pas assister à la découverte du Nouveau-Monde;

(1) Justin, liv. XLIII, 3.
(2) Tite-Live, liv. V, 34.
(3) Justin, liv. XLIII, 3.

et les compagnons de Colomb, de Vasco de Gama ou de Pinçon durent-ils s'exprimer autrement ?

Ces récits sont si naturels que je me demande comment on a pu révoquer en doute leur véracité, pour les taxer de narrations poétiques. Mais où donc y a-t-il plus de poésie que dans une relation d'explorateurs en quête d'une contrée jusqu'alors inconnue ? On sent que les faits ont dû se passer ainsi.

Cependant les *Phocéens* de cette première expédition ne fondèrent pas Marseille. Il paraît même qu'ils se contentèrent de prendre possession du pays et de l'examiner. Ils se rendirent à l'embouchure du *Rhodanos*, dont ils avaient sans doute entendu parler, et durent en remonter le cours jusqu'à Arles. C'est, en effet, la plaine d'Arles et non le bassin de Marseille qui est naturellement très vert et très riche, à cause de son humidité, d'où lui vint, en celtique, le nom de *ar lath*, l'humide. Les Grecs l'appelèrent Théline.

— « *Arelatus*, chantait Avienus, *illic civitas attollitur,*
« *Theline vocatur, sub priore sæculo,*
« *Grato incolente.....* [1]. »

Il est probable que les premiers habitants d'Arles, dit M. Charles Lenthéric, furent les Volces *Arékomiques*, et que leur nom dérive du nom d'*Arès*, le mars gaulois. Le dieu de la guerre des Iroquois et des Natchez, en Amérique, était *Arèskwi*.

Les calculs de l'abbé Lenglet du Fresnoy assignent à l'an 599 A. D. la date de la première apparition des Phocéens sur les côtes de Provence [2]. C'est une erreur. Ce fut la seconde expédition phocéenne qui eut lieu à cette époque, dans la 45e olym-

(1) *Ora maritima*, v. 679-681 ; *Les villes mortes du golfe de Lyon*, p. 391 et suiv.

(2) *Tablettes chronolog.*, t. I, p. 315.

piade. Elle était conduite par les explorateurs Simos et Protis, qu'Athénée et Aristote appellent Euxène (le Doux), et ils étaient partis avec le dessein bien arrêté de fonder une ville dans le pays par eux découvert à nouveau.

Comme les Phocéens étaient sur le point de mettre à la voile, un oracle leur enjoignit d'aller demander un guide à la grande Diane d'Éphèse. Ayant cinglé sur cette ville, une des femmes de la ville nommée Aristarché déclara que Diane lui avait apparu en songe et lui avait déclaré de s'embarquer avec les Phocéens, munie d'une statue de la déesse exactement représentée. Les Phocéens la reçurent à bord, et quand ils furent parvenus à Massalia, ils nommèrent Aristarché grande prêtresse de Diane, construisirent un temple à cette déesse à l'endroit où s'éleva depuis l'église cathédrale de Ste Marie Majeure, plus connue sous le nom de *la Major*, et lui réservèrent leurs plus grandes adorations [1].

Protis, appelé aussi Euxène, débarqua au fond d'une *calanque* ou crique profonde qui recevait un ruisseau formant marais, le Jarret. Il l'appela *Halycidon*, du grec *aluxides*, qui signifie salines.

— « *Halycidon, Massiliensium portus, et in eo ipso Massalia*[2]. »

Massalia se trouva située à gauche de ce port, sur un mamelon entouré par la mer de trois côtés. C'est encore l'emplacement de la vieille ville, mais qui tend toujours plus à disparaître.

Pour fonder cette ville, dont le nom évidemment phénicien avait préexisté à l'occupation de ce peuple, Protis avait besoin

(1) *Géogr.*, liv. IV, ch. IV, 4.

(2) Pomponius Mela. *De situ orbis*, l. II, ch. V ; *La Grèce et l'Orient en Provence*, p. 344.

de l'assentiment des indigènes, les Ségobriges, dont le chef ou roi résidait, pense-t-on, à Arles. Ce prince préparait alors les noces de sa fille Gyptis, que devait épouser l'heureux mortel sur lequel tomberait son choix spontané. Ce choix, selon la coutume celtique, devait se traduire par l'offrande d'une coupe de cervoise ou d'hydromel. Les Grecs ayant été invités au banquet nuptial, quand vint le moment de tendre sa coupe, Gyptis, au lieu de la donner au Celte qui s'y attendait, la présenta à Protis, qui devint ainsi le gendre du roi et reçut le terrain qu'il était venu demander.

Ainsi fut élevée Marseille au fond d'un golfe, et, comme le dit Justin, « *velut in angulo maris* ; comme dans un recoin, « un angle de la mer [1]. »

Les Phocéens adoucirent la barbarie des Celtes. Ils leur apprirent à cultiver la terre, à fortifier leurs cités par des remparts, à planter la vigne et l'olivier, et à vivre sous l'empire des lois.

Mais quand *Nann*, le chef des Ségobriges qui avait si bien accueilli les Grecs, fut mort, son fils Coman, prêtant l'oreille à des suggestions calomnieuses, tendit un piége aux Marseillais, le jour de la fête de Flore, en faisant entrer dans la ville des chariots couverts de feuillages et qui recélaient des gens armés. Une parente de ce chef, qui aimait un jeune Grec, dévoila le complot, et tous les Ségobriges cachés dans Massalia furent égorgés.

— « La prise de quelques barques de pêcheurs fit éclater ensuite une guerre entre Marseille et Carthage, et, chose merveilleuse, les Massaliotes battirent souvent les flottes carthaginoises, et leur donnèrent la paix après la victoire [2]. »

(1) Justin, liv. XLIII, III, p. 321.
(2) *Ibidem*, v. p. 325.

Thucydide en fait aussi mention : « Les Phocéens, dit-il, « fondateurs de Marseille, vainquirent sur mer les Carthaginois [1]. »

Ils lièrent aussi amitié avec les Celtibères, leurs voisins d'Espagne, et observèrent fidèlement le traité qu'ils avaient conclu avec Rome. Malgré de nombreuses guerres qu'elle eut à soutenir contre les Ligures et les Celtes, Marseille parvint à les réduire et à cimenter la paix avec leur chef Catumandus, devant l'autel de Minerve. Quand Marseille apprit que Rome avait été prise et brûlée par les Gaulois, elle décréta un deuil public et versa entre les mains des Barbares la somme nécessaire à compléter la rançon de la grande cité. En reconnaissance de ce service, Rome exempta les Marseillais de tout tribut et leur assigna, au théâtre, la même place qu'aux sénateurs romains [2].

Cependant Euxène avait fait repartir pour Phocée son vaisseau avec quelques uns de ses compagnons, afin de recruter de nouveaux colons dans leur seconde patrie. Exaltés par leurs récits, les Phocéens s'enrôlèrent en foule et traversèrent la mer aux frais du trésor public, pour contribuer à l'extension de cette seconde fille de la Phocée de Grèce [3].

Cinquante-sept ans après cette époque, c'est-à-dire l'an de la fondation de Rome 211, et 542 ans A. D., après la prise de la Phocée ionienne par Harpalos, lieutenant de Kyros, une foule de Phocéens, fatigués et découragés par la guerre, s'embarquèrent pour Massalia, sous la conduite de Créontiadès. Ils cinglèrent d'abord vers Cyrnos ou la Corse, puis vers Marseille. Mais, repoussés par une violente tempête, ils furent obligés

(1) *Guerres du Péloponèse*, liv. I, 13.
(2) Justin, XLIII, p. 327.
(3) Tite-Live, liv. V, ch. 34.

de relâcher dans la Lucanie, en Italie, au fond du golfe Posidoniate, et y fondèrent la ville d'Hyélé ou Élée, du nom d'un cours d'eau qui passait auprès. Lenglet fixe cet événement à l'an 539. A. D.

Les Massaliotes ne se contentèrent pas de demeurer dans les bornes restreintes de leur ville et de ses alentours. Nous avons vu que ces Grecs entreprenants avaient construit dans les bouches du Rhône, Héraclée, Rhodanusia et Agathé, pour les préserver des incursions des Ligures.

Ce devaient donc être des espèces de forts détachés.

Du côté opposé, ils fondèrent Antipolis (Antibes), Olbia (Hyères), Nicœa (Nice), Cytharista (La Ciotat), Cadheria (La Cadière), Cesarista (Ceireste), Cytharea (Cassis), Taupoïs ou Taupoention, la ville du Taureau, (Taurentum, les Lêques) aujourd'hui ruinée. Enfin leur domaine s'étendit jusqu'à Monoïkos (Monaco).

Cette extension toujours croissante excita les soupçons et l'envie des Ligures; mais Rome soutenait Marseille par sa marine, ses troupes et son or, et Marseille triomphait. L'an 143 A. D., les Romains sauvèrent Nice et Antibes menacées par les Oxybiens et les Décéates, ils firent don à Marseille d'une partie du territoire conquis, et en l'an 125 A. D., ils soumirent complètement les Salyens dans la vallée de la Druentia (Durance). A cette occasion, Caïus Sextus Calvinus construisit une colonie romaine à sept lieues à l'ouest de Massalia. Ce fut *Aquæ Sextiæ*, les Eaux thermales de Sextius, aujourd'hui Aix. Dès que les Romains eurent mis le pied en Provence, ils n'en sortirent plus [1].

Vers l'an 350 A. D., deux des plus illustres enfants de Mar-

(1) Ch. Lenthéric. *La Grèce et l'Orient en Provence*, p. 366.

seille, Pythéas et Euthymène, acquirent l'empire des mers à la grande cité méditerranéenne. Le premier doubla les colonnes d'Hercule, découvrit les îles Britanniques, les Hébrides, les Stœchades et les Feroë, puis s'éleva jusqu'à l'Islande, la *remota Thule*. Dans un second voyage, il pénétra jusqu'au fond de la Baltique. Tous ces voyages, aujourd'hui parfaitement démontrés, paraissaient si extraordinaires, même du temps de Strabon, que ce géographe, tout grec qu'il était, traite à tout propos Pythéas de menteur et d'imposteur.

Euthymène parcourut la côte occidentale d'Afrique jusqu'à l'embouchure du Sénégal, qu'il remonta, et il rapporta de ce voyage de la poudre d'or. Le Sénégal est donc une conquête marseillaise, aussi bien que tout le nord de l'Europe.

Toujours fidèle à Rome, Marseille la première avertit la ville éternelle de l'approche d'Hannibal. Lors de l'invasion ambro-teutonne, elle prêta tout son concours à Marius, qui demeura, depuis cette époque, légendaire en Provence et comme l'égal d'un demi-dieu, tant les Marseillais lui attribuent de faits surprenants et merveilleux.

Mais quand la guerre civile éclata entre César et Pompée, Massalia, toujours fidèle à Rome, embrassa le parti de celui de ces deux généraux qu'elle considérait naturellement comme le plus équitable, et ce fut Pompée qu'elle secourut. Mal lui en prit. Elle avait été plus juste que politique. César lui fit bien vite regretter sa détermination en en faisant le siège. L'an 49 A. D., Marseille fut prise par Trebonius, son lieutenant. La ville ne fut pas ruinée, parce que César se souvint de l'ancienne amitié qui liait Marseille à Rome ; mais, dit Strabon, il la dépouilla de tout ce qu'elle avait : flotte, armes, argent, et il la dénuda même de la splendide forêt druidique qui l'entourait, et dont le souvenir est demeuré vivace dans la population

marseillaise, sous le nom en basse latinité de *Sylva-bella*, la Belle forêt. Aujourd'hui, une rue porte ce nom sur l'emplacement même qu'elle occupait. Le poète espagnol Lucain l'a chantée dans le IIIe livre de sa *Pharsale*, p. 214. Qui ne connaît le beau passage commençant par ce vers :

— « *Lucus erat, longo nunquam violatus ab ævo.....* »
« Non loin de là s'élève une forêt sacrée.....
« Des humains et des temps à la fois révérée,
« Les arbres se croisant, de leurs rameaux touffus,
« En refusent l'entrée aux rayons de Phébus.....

Cependant César ordonna de la raser, de l'égaler au sol.

« *Hanc jubet immisso sylvam procumbere ferro.* »

Pendant longtemps, les alentours de Marseille, dépouillée de sa belle forêt, présentèrent l'image de la tristesse et de la désolation que l'on déplore dans ceux de Jérusalem, maltraitée de la même manière brutale par Vespasien et Titus. Dépourvue de sa puissance politique et de son territoire, la colonie phocéenne de la Celtique continua cependant à se gouverner suivant les lois grecques, sans être soumise aux gouverneurs romains de la Narbonnaise. Massalia fut toujours la reine de la Méditerranée, même après que Gênes et Venise se furent érigées en rivales. Marseille devint une ville philosophe et rhétoricienne, mais aussi une ville de plaisirs et de dépravation, et la jeunesse de sa célèbre école, émule de celles d'Athènes, ne fut plus, dit l'auteur déjà cité, que des « *Græculi* souples, « rusés et dégénérés, quoique doués d'une intelligence éton- « nante. »

Le type grec s'est conservé dans sa pureté et son élégance parmi les populations de la basse classe à Marseille, à Arles, à Cassis, à Nice et à Hyères. Les femmes d'Arles surtout sont renommées par leur beauté et l'antiquité de leur costume grec. Marseille continue à posséder sa colonie grecque, qui se compose des négociants les plus riches et les plus recommandables de la ville. Les Grecs n'ont jamais abandonné cette ville. Ils y ont des comptoirs, une flotte de navires marchands, de belles villas, des églises des rits orthodoxe et uniate, ainsi qu'un cimetière propre. Ils sont là chez eux et n'en ont jamais été exclus ; mais, tout en naissant marseillais, ils n'en demeurent pas moins grecs et ne se mêlent pas avec la population française, qui n'a jamais pu se les assimiler.

Deuxième Partie

Courant méridional d'immigration gauloise

Nous avons vu que l'existence d'un grand courant d'émigration ethnique parti du Caucase et de l'Arménie se dirigea vers le sud par la Syrie, l'Arabie et l'Égypte ; que de là il gagna la presqu'île dite Ibérique (Espagne) en longeant la côte africaine, pour refluer ensuite vers le septentrion par l'Espagne, la Gaule et les îles Britanniques. Ce courant fut admis par un grand nombre de savants, tels que L. F. Graslin, Champollion, Chabas, Prichard, Latham, Meyer, Amédée Thierry et Roget de Belloguet. Parmi les modernes encore vivants, MM. Alexandre Bertrand, G. Lagneau et G. Maspero en reconnaissent aussi les vestiges.

C'est celui que j'ai nommé courant d'immigration gauloise méridional, à cause de sa direction première.

A son point de départ, ce courant entraîna deux éléments ethniques principaux, de race japhétique, mais issus de souches différentes : l'ibérien et le ligyen ; c'est-à-dire les *Ibères* et les *Lèges*. Il comprenait aussi des représentants d'autres races en quantité numérique inférieure : Celtes-Albains, Halysones, Bébryces, Milésiens et Phrygiens, tous peuples gomérites ; plus, des Perses, des Mèdes et enfin des Scythes Nomades et Scolotes ou Gèles.

En route, ces divers éléments humains s'assimilèrent des

Egyptiens Silures, des Gergéséens ou Serpents, des Jébuseens et autres Chananéens ou Ambrones, chassés de la Palestine par Josué fils de Nun [1]. Ils se mêlèrent aux Libyens ou Africains et procréèrent la race des Maures, avant d'entrer en Espagne.

J'étudierai séparément chacun des peuples qui émigrèrent en Gaule par ce courant méridional, comme je l'ai fait pour le précédent. Mais auparavant il me paraît nécessaire de réfuter quelques théories paradoxales qui ont été émises sur quelques-uns de ces peuples. Par exemple, personne ne voudrait croire, aujourd'hui, que le savant L. F. Graslin a traité les Ibères de peuple fabuleux.

— « Quoique dans toute l'Europe occidentale, écrivait-il, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'au Rhin, les mots *Ibér*, *Ébro* et tous leurs dérivés ne s'appliquent qu'à des peuples celtiques (premier paradoxe), aussitôt que nous entrons dans des contrées plus orientales, ces mêmes désignations sont certainement des dénominations scythiques ou sarmates [2]. »

Ici le paradoxe devient sophisme. Il a tout juste la valeur du faux-raisonnement que voici :

« Lorsque dans le midi de la Gaule vous rencontrez des dénominations latines qui peuvent être attribuées aux Romains, soyez sûr qu'elles sont carthaginoises ; mais sitôt que vous atteignez le nord de la même contrée, ces mêmes dénominations deviennent bretonnes. »

En dépit de la claudication de cette proposition, M. Graslin y voyait clair, très clair ; mais il sacrifiait au respect humain,

(1) Procope. *De Bello Vandalico*, liv. II, ch. X. pp. 449-450, t. I, cité par M le Dr G. Lagneau. *Anthrop. de la France.*

(2) *De l'Ibérie*, pp. 116 et 305.

jusqu'à ce que la force de la vérité l'obligeât à la confesser malgré lui, comme par exemple dans ces incohérentes paroles où il dédit sa précédente assertion :

— « Cependant ces dénominations géographiques semblent s'être dirigées sur les colonnes d'Hercule par l'Arabie, la Phénicie, la Libye et la Maurétanie, comme par l'Italie et la Gaule, jusque dans la Grande-Bretagne [1]. »

Comment, voilà des mots, des noms de lieux, des dénominations géographiques qui marchent du nord au sud, puis de l'est à l'ouest, pour remonter du sud au nord ; des noms qui accourent du Caucase jusqu'en Angleterre en passant par la Libye, l'Espagne et la Gaule, sans qu'aucun peuple les accompagne, sans qu'aucune pensée humaine les ait produits ! Depuis quand donc les mots sont-ils animés et se transportent-ils d'une extrémité du monde à l'autre, sans qu'aucun peuple leur serve de véhicule, sans même que ces peuples aient existé en Orient ? Est-ce que pour M. Graslin l'infatuation d'un grand poète aurait eu une réalité :

« J'ai dit aux mots soyez république, soyez
« La fourmilière immense, et travaillez, croyez [2] ! »

Des mots qui croient, qui pensent, qui travaillent comme des fourmis réunies en immense république, c'est une figure de rhétorique déjà très forcée, même pour un poète. Mais quand il s'agit d'un historien ethnogéniste, comment caractériser un tel raisonnement ?

Nonobstant ce manque de logique, M. Graslin a tracé d'une main sûre et avec un coup d'œil perspicace, dans la seconde moitié de sa proposition abracadabrante, les deux itinéraires

(1) *De l'Ibérie*, p. 305.
(2) Victor Hugo.

des races japhétiques qui ont peuplé l'Europe occidentale, à la latitude des côtes de la Méditerranée. Il ne lui a manqué que le courage de son opinion, et au lieu de faire voyager des mots, des noms géographiques, de mettre en mouvement les peuples mêmes à la langue desquels ces mots et ces noms appartenaient. Fouler aux pieds la critique, présenter aux hommes judicieux et sains d'esprit le triste spectacle des défaillances voulues de son propre jugement, du détraquement affecté de sa propre raison, pour le seul bénéfice de complaire à une jeunesse imbue de scepticisme et d'impiété, ou à des collègues qui ne veulent plus de Dieu ni de vérité génésiaque à l'École ni dans les livres, c'est une compensation trop maigre, une jouissance trop stérile pour être acceptées par un homme d'esprit et de bon sens.

M. Graslin était consul, il n'était pas docteur de Sorbonne. On peut excuser son illogisme. Il n'avait peut-être pas fait sa philosophie. Mais le voir copié, réédité et approuvé par de doctes et célèbres professeurs, voilà qui est stupéfiant. Pauvre Vérité, il me semble l'entendre crier du fond de son puits à ces érudits magisters, qui devraient pieusement la couvrir de leur robe de docteurs :

— « *Tu quoque, ô homo unanimis, dux meus et notus meus* ![1] »

D'où viennent les Ibères ? se demande un de ces éminents écrivains.

Il va répondre ce semble : « Ils sont venus très probablement et vraisemblablement du Caucase, parce qu'il y avait des Ibères dans le Caucase de toute antiquité, et que c'est de là ou d'autres parties de l'Orient que nous sont venus les Hébreux, les Phéniciens, les Celtes, les Phrygiens, les Ligyens,

(1) Psaume 54, v. 14.

les Perses, les Mèdes, les Arabes, les Scythes, etc., etc. Je ne vois aucune espèce de raison pour croire que les Ibères aient fait bande à part. »

Cela eût été vider la question d'un trait de plume, avec bon sens et aussi simplement que possible. Mais alors, il ne vaudrait pas la peine d'occuper une chaire. A quoi bon être professeur, si l'on pense et si l'on parle comme tout le monde ?

Alors voilà ce que l'on a répondu :

— « Les Ibères semblent être les descendants de ces *dix millions d'hommes légendaires* qui, suivant Théopompe, sortirent du continent séparé de nous par l'Océan (Atlantique), et qui vinrent s'établir dans le pays des Hyperboréens. Ce seraient leurs aïeux qui, partis de l'Atlantide, *neuf mille ans* avant Platon, auraient imposé leur domination à l'Europe occidentale, jusques et y compris l'Italie ; à l'Afrique du nord, jusques aux frontières de l'Égypte. »

Et après cette bulle de savon, on passe brusquement à un autre peuple : les Sicanes. Tout est dit sur les Ibères. Est-ce possible ? On croirait rêver. Ce qu'il doivent être fiers, MM. les Espagnols, d'être les descendants immédiats de Peaux-Rouges 144 fois séculaires !

Mes lecteurs ne seront pas étonnés si je préfère, aux conceptions nuageuses et légendaires d'un Théopompe, que Pline comptait pour peu de chose [1], l'autorité d'un historien tel que Josèphe. Sacrifier l'Histoire à la Légende n'est pas assez digne de penseurs libres, qui cherchent la vérité dans les Origines, et qui ne veulent enregistrer que des témoignages sérieux et historiques.

M. P. L. Lemière semble honorer d'avantage ses lecteurs à

(1) *Hist. nat.*, l. III, c. IX, p. 47.

propos des Ibères ; car il discute au moins l'origine de ce peuple. Toutefois nous allons voir qu'ici encore sa logique est en défaut. S'appuyant sur le témoignage de Strabon, le savant écrivain dit ceci :

— « Aujourd'hui, nous dit Strabon, on regarde les monts Pyrénées comme la limite de l'Ibérie ; mais autrefois on donnait également le nom d'Ibérie à tout le pays compris entre le Rhône et l'isthme formé par les deux golfes galatiques.

« C'est, en effet, ce que faisait Aristote lorsque, voulant indiquer la route suivie par Hercule, il citait l'Ibérie immédiatement après la Celto-ligye, qui avait le Rhône pour limite occidentale.

« Longtemps avant Aristote, Eschyle plaçait le Rhône en Ibérie, et Pline, tout en relevant avec aigreur cette assertion, qu'il prenait pour une erreur grossière, constate cependant que l'une des deux petites embouchures de ce fleuve conservait encore, de son temps, le surnom d'*ibérique*. Suivant les anciens écrits consultés par Festus Avienus, le Rhône séparait la terre *ibérienne* de celle des rudes Ligyens, et c'est aussi ce que disait Hérodote d'Héraclée.

« Scylas rapporte que d'Emporium à l'embouchure du Rhône, le littoral était habité par des Ibères et des Ligures mêlés, et ce mélange était tellement homogène que Scymnus en désignait les deux éléments sous le seul nom de Ligures maritimes, et leur pays sous celui d'Ibérie.

« Enfin il résulte d'un passage de Marcien d'Héraclée qu'au début du premier siècle avant notre ère, Artémidore comprenait encore dans l'Ibérie la partie de la Narbonnaise située à l'occident du Rhône. Nous montrerons sur divers points de notre continent des nations, des villes, des fleuves, etc., dont les homonymes se retrouvaient en Ibérie [1]. »

(1) *Étude sur les Celtes et les Gaulois*, p. 102.

Tout ceci est très correct. Il en résulte que l'Ibérie s'étendait non seulement en Espagne mais jusqu'à la rive droite du Rhône, et que les Ibères y étaient mélangés aux Ligures. Puis M. Lemière annonce qu'il se servira des *lieuxdits* pour prouver les migrations ibériennes vers le centre de l'Europe. C'est de la même manière que je m'y suis pris, pour suivre les mêmes Ibéro-Ligures depuis les Pyrénées jusqu'à la vallée de la Marne, et de là jusqu'en Hibernie en passant par la Morinie, me conformant, en cette méthode, au sentiment de Leibnitz « qui regardait avec raison, dit Abel de Rémuzat, les noms « de lieux ou *lieuxdits* comme les plus propres à conserver « les restes des idiomes perdus et les traces de l'existence « des nations détruites. » Longtemps avant le célèbre philosophe, Pline l'Ancien avait préconisé ce système à propos des Celtici d'Espagne.

Dans la longue citation ci-dessus, M. Lemière semble vouloir prouver sans équivoque la persistance de la confédération ibéro-ligure tant dans la Celtique qu'en Espagne, depuis Empurias, ville de la Catalogne, emporium des Ibères, jusqu'au Rhône ; tandis que depuis la rive gauche de ce fleuve jusqu'à Genua, emporium des Ligures, ce dernier peuple se trouvait mélangé avec des Celtes-Albains venus d'Italie.

Eh bien, voyez, maintenant, quelle conclusion inattendue et renversante le même écrivain va tirer de cet exposé correct :

— « De cette concordance de documents grecs, romains et phéniciens, dit-il, il ressort avec évidence que toute la population indigène de l'Ibérie (Espagne) était homogène ; qu'elle appartenait à la race.... *celtique* ; et, par suite, qu'on chercherait en vain, dans toute la péninsule, le plus léger vestige d'une autre race ayant droit au nom d'ibérienne ou d'hispalienne. *La race ibérienne*, disons-le hautement, *n'a jamais existé* ! C'est

évidemment parce que ce pays était connu sous le nom d'Ibérie, que Scylax s'est cru obligé d'y faire figurer des Ibères avec des Ligures [1]. »

Au moyen âge on faisait abus du syllogisme, c'est vrai ; mais du moins on ne produisait par des raisonnements aussi dépourvus de sens commun. Changez les noms des peuples qui sont nommés ici, et voyez ce qui va en résulter. Mettez Espagnols à la place d'Ibères, Italiens au lieu de Ligures, Français à la place de Celtes, et jugez du galimatias qui sera la conclusion du même raisonnement. Il n'y aura plus que des Français en Espagne, on n'y trouvera pas trace de la race espagnole, qui ne sera plus qu'un mythe.

A l'appui de cette ineffabilité, M. Lemière se hâte de citer l'apologue qui donne pour fils à l'Hercule tyrien *Celtus* et *Iberus*, lequel apologue prouve tout le contraire de ce qu'il voudrait lui faire dire, puisqu'il fait de Celtus l'emblème convenu d'un peuple différent de celui représenté par Iberus ; à moins toutefois que, d'après M. P. L. Lemière, un et un fassent un, au lieu de faire deux.

Mais certainement oui, éminent écrivain, c'est parce qu'un pays s'appelait Ibérie qu'il était tout naturel d'y trouver des Ibères ; de même que c'est parce qu'un pays s'appelle France qu'on y voit des Français.

Imaginez, je vous prie, le général chinois Tcheng-Ki-Tong, le spirituel et enjoué homme du monde parisien, boulevardier et gens de lettres français, imaginez-le écrivant pour ses compatriotes la facétieuse chinoiserie suivante :

— « De tous les ouvrages anglais, allemands et russes qui ont été publiés sur la France, il ressort avec évidence que toute la population indigène de ce beau pays appartient à la race

(1) *Deuxième étude sur les Celtes*, pp. 41 et 42.

chinoise, et, par suite, qu'on chercherait en vain, dans cette contrée si peu connue de mes compatriotes, le plus léger vestige d'une autre race ayant droit au nom de française ou de gauloise. La race française, disons-le hautement, n'a jamais existé! C'est évidemment parce que ce pays était connu sous le nom de France, que MM. Malte-Brun, Reclus, Niox, Le Vasseur, Vivien de Saint-Martin et autres géographes se sont cru obligés d'y faire figurer des Français. »

Je demande humblement aux mânes de M. Lemière de vouloir bien caractériser l'espèce de raisonnement que nous plaçons dans la bouche de ce Chinois aimable et érudit.

Hélas ! oui, dans le même pays où un écrivain de talent voit dix millions d'Ibères légendaires sortis d'une île problématique de l'ouest, 9000 ans avant Platon, un autre écrivain de talent ne peut seulement apercevoir l'ombre d'un Ibère généralement quelconque. Alors comment voulez-vous qu'il y fasse venir des Ibères du Caucase ?

Et cependant oyez et admirez, d'un côté, l'inconséquence de l'esprit humain, toujours prêt à se fourvoyer et à se contredire ; et de l'autre, la constance et la force de la Vérité, qui parvient toujours à percer de son évidente clarté les épais brouillards du préjugé, de l'amour-propre, du respect humain ou du parti pris ! Deux cents pages plus loin, M. Lemière, ayant sans doute oublié sa philippique outrageante contre l'existence des Ibères, ajoute ce qui suit, en parlant des peuples du Caucase :

— « Les Colches avait pour voisins les *Ibères*, dont la com-
« munauté de race avec ceux de l'Occident, admise par tous les
« Anciens, est confirmée par de nombreux homonymes géogra-
« phiques [1].» Et il ajoute :« Les Colches étaient des Ligures [2].»

(1) *Deuxième étude sur les Celtes*, p. 306.

(2) D'après Lycophron. *Alexandra*, v. 1312 ; et Eustathe, *ad Dyonis*, v. 76.

Il fait erreur. Cela n'est pas vrai ; parce qu'il est plus que probable qu'Eustathe et Lycophron ont très mal traduit ou interprêté un passage d'Hérodote que je discuterai en son temps. Néanmoins, remarquez comme M. Lemière perd du terrain ; combien facilement il admet ici la distinction entre Ibères et Ligures ; enfin comme il confesse volontiers l'origine caucasienne de ces deux peuples occidentaux.

Eh bien, j'ai le regret de le constater avec peine, ni M. P. L. Lemière, ni M. d'Arbois de Jubainville n'ont reconnu et admis de courant d'émigration caucasique méridional. Ils ont laissé, de ce côté, le champ ouvert aux découvertes ethnogéniques. Je les en remercie pour mon travail, parce que par cette voie les découvertes sont aussi belles que faciles à faire. Je n'aurai garde de les dédaigner pour le mince bénéfice de flatter un certain public hostile à la vérité.

Par ce courant, onze peuples ont été entraînés vers la Gaule : les Ibères, les Celtiques [1], les Gallèques, les Bébryces, les Élyzices, les Ligures, les Médulles ou Meldes, les Numides ou Némèdes, les Libyens et les Silures d'Égypte, enfin les Ambrons. Nous allons les étudier séparément.

(1) Pline, l. III, c. III. p. 14.

CHAPITRE PREMIER

DES IBÈRES

(2200 A. D.)

A leur berceau, les *Ibères* ne peuvent pas être séparés de leurs voisins, les Celtes Albains ou Montagnards blancs, que nous connaissons déjà. Il nous faut en parler conjointement.

— « L'Albanie, raconte Strabon, se trouve comprise entre l'*Ibérie* et la mer Caspienne, touchant à celle-ci par son côté oriental, et à la frontière de l'*Ibérie* par son côté occidental [1]. »

« Le Caucase servait de limite, entre l'Albanie et l'*Ibérie*, dans le pays appelé Arménie [2]. »

Pour que cette seconde phrase soit compréhensible, il faut entendre par mont Caucase proprement dit l'Ararat, qui est le point culminant de tout le massif arménien ; car Strabon dit ailleurs que l'Ibérie aussi bien que l'Albanie se trouvaient placées sur le versant méridional de la chaîne caucasique, c'est-à-dire du côté où ces montagnes sont le plus abruptes et à pic au-dessus des vallées.

« Quatre cols ou passes conduisaient dans le pays des *Ibères* et des Albains. Le premier était le défilé par lequel le Phasè se précipitait dans la Colchide. Le second gravissait un col étroit au-dessus du lit de l'Araxe, Arath ou Aragus (l'Arar moderne),

(1) *Géogr.*, liv. XI, ch. IV, 1.
(2) *Ibidem*, ch. I et II, 15-19.

en partant du pays des Nomades, c'est-à-dire des plaines septentrionales arrosées par le Tanaïs. Le troisième passage conduisait d'Albanie en Ibérie à travers des marais qui formaient la source de l'Alazon. Enfin le quatrième faisait pénétrer d'Arménie en Ibérie par le double défilé du Kyrus (le Koura moderne) et de l'Aragus [1]. »

Telles sont les données géographiques que nous possédons sur le berceau des *Ibères*. Elles ne sauraient être plus claires ni plus positives, C'est de l'histoire et de la géographie anciennes, mais il n'y a rien là de fabuleux ni de préhistorique, et pas n'est besoin pour le chercher de plonger au fond de l'Atlantique, pour en faire émerger une île problématique, vieille de 11.000 ans mais disparue à tout jamais.

A ce qui précède, Strabon ajoute que les *Ibères* recevaient secours et main forte de leurs alliés et voisins, les Albains [2].

Mais ce géographe n'a rien pu nous apprendre touchant l'origine de ce peuple arménien, parce qu'il ignorait de qui il était la progéniture. Sur ce point, Flavius Josèphe seul peut nous éclairer, car il est le seul historien qui ait désigné par son nom l'ancêtre des Ibères :

— « Thobel, dit-il, donna son nom aux Thobéliens, que l'on « nomme maintenant *Ibériens* [3]. »

Ce Thobel, que la Vulgate nomme Thubal, et le texte hébreu Thbl, était le cinquième fils du patriarche Japhet.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'en fait d'histoire, le témoignage d'un homme impartial et judicieux fait autorité. Il constitue un criterium de certitude suffisant, tant qu'il ne s'élève pas contre lui de témoignage contradictoire plus certain.

(1) *Géogr.* ch. III, 4-5.
(2) *Ibidem*, ch. IV, 4-5.
(3) *Antiq. judaïc.*, liv. I, ch. VI, 18.

C'est ce qui a lieu pour l'origine des *Ibères*, parce qu'on ne connaît pas d'autre historien plus authentique et plus véridique que Josèphe. L'hypothèse fabuleuse de Théopompe ne saurait controuver son témoignage, et l'histoire de ce peuple ne remonte pas au-delà du roi Artchir ou Artocès, qui fut vaincu par Lucullus et par Pompée. C'est presque moderne. Au-delà de l'expédition des Argonautes, l'an 1292 A. D., pendant laquelle le Thessalien Armenos pénétra en explorateur dans l'Ibérie [1], nous tombons dans les temps mythologiques avec Ninus et Sémiramis. N'en parlons pas.

Les Ibères et les Albains ne furent pas, cependant, les premiers colonisateurs de l'Arménie. D'après François Lenormant, ce fut la fameuse migration babylonienne conduite par Haïg qui peupla cette contrée montagneuse et l'appela Haïsdan. Elle partit de la Tour-des-Langues ou de Babel et se composait de Kuschites descendant de Cham. Ils étaient étroitement liés avec les Chalybes, ancêtres arméniens des Chaldéens.

Sur ce premier fond de population chamique, se superposèrent un peu plus tard des Japhétiques issus de Thogorma, c'est-à-dire des Phrygiens, et des Iraniens conduits par *Arménag*, second colonisateur de ce pays, et qui serait le même personnage que l'*Armenos* de Strabon [2]. Les Celtes Albains vinrent après. Cependant il ne faut pas oublier que les Phrygiens appartenaient à la même race japhétique que ceux-ci.

Le Géographe trace le portrait des *Ibères* et donne des détails sur leurs mœurs, qui conviennent parfaitement à leurs descendants d'Espagne. Ils vivaient, dit-il, à la manière des Scythes, leurs voisins, avec lesquels ils pactisaient en frères. Ils avaient un roi, des guerriers et des prêtres. Ils prisaient les

(1) *Géogr.*, liv. XI, ch. IV, 9.
(2) *Manuel d'hist. anc.*, t. II, p. 364.

vêtements noirs ou de couleur sombre. Ils étaient plus sobres et bien plus chastes que les peuples qui les entouraient. Ils avaient le teint brun, l'œil grand et châtain, la chevelure noire et lustrée, la barbe bouclée et fournie. Leur taille était au-dessous de la moyenne.

C'est le type caucasique, le géorgien moderne, le plus beau type humain de la création, la taille exceptée; la race d'hommes la plus noble d'aspect et de caractère que l'on puisse voir.

L'Ibérie arménienne existe encore, quoique sous un autre nom. Elle s'appelle Géorgie, sa capitale est Tiflis, et ses habitants sont les Kartvels ou Géorgiens. Longtemps indépendants et se gouvernant eux-mêmes, ils obéissent aujourd'hui au Tzar de toutes les Russies.

D'après Corret de La Tour d'Auvergne, *Y berr*, nom des Ibères, signifie les Petits. D'après S. Jérôme, ce même mot veut dire les Voyageurs, les Passants : « *Iberi quasi Peregrini.* » Alors ce serait la même étymologie que celle du nom des Hébreux : « *Heber, id est Transitor*[1], » et les Ibères seraient les homonymes du peuple de Dieu. Mais ils ne sortaient pas de la même souche humaine.

Entre toutes les familles caucasiennes qui essaimèrent de l'Arménie en se dirigeant vers le sud, celles des *Ibères* et des Celtes jouirent de l'antériorité, à en juger par l'époque de leur apparition dans l'Europe occidentale.

Elles quittèrent le Caucase partiellement entre l'an 2200 et l'an 2180 A. D.. C'est l'époque qui vit les Cimériens et les Pélasges émigrer en Grèce, d'après Loève-Veimars ; celle de la naissance de Sarug, arrière petit-fils du patriarche Héber, sui-

(1) *Genèse*, ch. XLVII, v. 9.

vant la Chronologie d'Eusèbe ; c'est-à-dire 167 ans après la sortie de Noé de l'arche.

Aux *Ibères* et aux Celtes se joignirent les *Lèges*, qu'Homère énumère plus tard parmi les peuples de la Troade sous le nom de *Lélèges*, et que l'on retrouve ensuite en Phénicie et en Grèce. Strabon affirme qu'ils étaient de race scythique. Il n'est donc pas permis de les distraire de ce rameau de la race de Japhet. Alliés naturels, amis et voisins des *Ibères* et des Albains, les Lèges les suivirent en grand nombre dans leur émigration et partagèrent leur fortune, jusqu'aux confins de l'Occident. Nous les étudierons à part.

Quant aux *Geli*, autre peuple scythique, ou Scolotes, Scots, dont le nominatif singulier, *Gâl* ou *Gall*, a seul prévalu, et qui se trouvaient échelonnés depuis la mer Caspienne jusqu'au sommet du Caucase, ils étaient les alliés des Albains, leurs plus proches voisins, et émigrèrent surtout vers le nord-ouest. Bien peu se portèrent vers le sud.

Les Ibères, les Celtes et les Lèges quittèrent l'Arménie par la vallée de l'Euphrate. Ils suivirent la double chaîne du Taurus, route naturelle qui les conduisit sur les rivages de la Méditerranée, en ramassant sur leur passage des éléments briges, halysones, bébryces et cunètes, après avoir dénommé en Colchide un fleuve *Iberus*, fondé la ville d'*Ibora* à l'embouchure de l'Halys, sur le Pont-Euxin, celle de *Sibéris*, et laissé dans les montagnes la peuplade des *Tiberi* ou *Tibareni*. « *Hinc pecorum* « *dives nimium gens est Tibarenorum* [1]. » Ce peuple existait encore du temps de Strabon ; mais depuis il fut englobé dans le royaume de Perse. D'ailleurs, au rapport d'Apollodore, il y avait encore des *Ibères* dans le Caucase, deux cents ans après Jésus-

(1) Péryèg. v. 743.

Christ, et ce pays n'avait pas encore changé de nom. Il est donc prouvé que c'est bien de l'Arménie que les Ibères d'Espagne étaient partis, et non le contraire qui eut lieu.

Les deux monts *Elbrouz*, pics du Caucase, dont le plus élevé mesure 5662 mètres d'altitude, doivent sans doute leur nom aux Ibères.

Pénétrant dans la Palestine, les Ibères y laissèrent des traces de leur passage dans les lieuxdits suivants : *Ephron*, *Hébron*, *Nébrim* ; tandis que les Galls dénommaient Galaad, Galbaat, Galanitis et la Galilée des nations, pays qui comprenait la Phénicie ou pays des Tyriens et la ville de Lydda d'où sortirent les Tyrrhéniens, d'après la Fable. En fait de dénominations ibériennes, la Phénicie nous fournit *Ébropa*, *Euro* ou *Ébroma ;* et l'Arabie, *Hébroma*.

Poursuivant leur marche vers le midi, les Ibères entrèrent en Égypte ; puis ils longèrent les côtes de la Libye, déjà peuplée par les premiers descendants de Phout et de Libis, de la race de Cham. Nous nous en occuperons ailleurs.

M. d'Arbois de Jubainville enseigne que les Ibères conquirent la Libye sur ses habitants, de sorte que l'expédition libyenne qui peupla originairement la Sardaigne, d'après Pausanias, Solin, Silius Italicus et S. Isidore, ne dut pas pouvoir se distinguer de celle des Ibères [1]. On sait, en effet, que Salluste peuple la Sardaigne d'une colonie de Libyens conduits par *Sardix*, fils d'Hercule tyrien, quelques générations avant la guerre de Troie [2].

Mais pourquoi pas, si lesdits Libyens avaient devancé en Afrique l'apparition des Ibères, ou bien si cette transmigration

(1) *Les prem. hab. de l'Europe*, t. I, p. 189.
(2) *Fragments*, liv. II, p. 146.

fut le résultat forcé de cette conquête? Nous avons bien conquis l'Algérie ; est-ce qu'on n'y distingue par les colons français d'avec les Arabes indigènes ? Est-ce qu'on n'y distingue pas les Arabes ou tard venus d'avec la population ancienne des Kabyles et des Touareg ?

Cependant cette remarque du noble écrivain est favorable à ma thèse, parce qu'elle prouve et admet le passage des Ibères en Libye. Je l'enregistre donc à titre de document à l'appui.

Ne serait-ce pas pour la même raison que Bory de Saint-Vincent soutenait que les Ibères étaient les Atlantes d'Hérodote, c'est-à-dire des Africains de l'Atlas ? Que M. Brugsch a avancé que les Libyens, appelés *Libu* ou *Rebu* par les Égyptiens, étaient des Ibères ? Enfin que M. Moreau de Jonnès voyait dans les Ibères des congénères des Berbères, à cause de la consonnance des deux noms, et, par conséquent, des fils de Cham [1] ?

C'est possible ; mais ces divers sentiments, tout à fait hypothétiques, ne peuvent, à mon avis, contrebalancer l'autorité du témoignage de Josèphe, qui assigne aux Ibères une souche japhétique.

La proximité où les Ibères se trouvaient des Colches, peuple kuschite, en Arménie, ne suffit pas non plus pour faire de ce peuple des descendants de Cham, puisque l'Arménie fut le berceau simultané de tous les fils de Noé et de leur descendance immédiate. D'ailleurs, Festus Avienus fait venir les Colches d'Égypte dans le Caucase, en sens contraire de l'émigration ibérienne :

(1) *Ethnog. Caucas.*, p. 231.

— « Colchos, dit-il, nourrit près de là (le Pont) ses colons « infatigables : Exilés de la fertile Égypte, ils sont venus ense- « mencer des roches âpres et escarpées. »

« *Impiger hos propter Colchus colit : iste feraci*
« *Exsul ab Ægypto celsæ serit aspera rupis*[1] : »

De même, parce que l'embouchure occidentale du Rhône était, dans les temps anciens, la limite occidentale de la Libye comme de l'Ibérie, on ne saurait conclure à l'identité des Libyens et des Ibères, avec M. de Jubainville[2]. En effet, si cette bouche se nommait *Ora iberica*, d'après Philéas, en même temps que *Ora libystica*, c'est parce que les deux peuples, entraînés depuis la Libye l'un par l'autre, à savoir les Libyens en petit nombre par les Ibères, s'étendirent jusque-là.

Et par le fait, M. d'Arbois, qui reconnaît que les Ibèro-Ligures allaient jusqu'au Rhône, convient qu'il y avait des peuplades libyennes parmi les Celtes, ainsi que nous en parlerons en temps et lieu. On peut aussi appliquer l'épithète *libyca* aux Ligyens, conformément à la fable de Ligur, fils de Phaéton.

C'est ainsi que le Pas-de-Calais, qui s'était appelé jadis *Fretum gallicum* ou détroit gaulois, est devenu de nos jours le *British channel* ou canal britannique ; ce qui ne prouve nullement que Bretons et Gaulois fussent le même peuple.

Enfin, de ce que les Hébreux, à leur exode du delta du Nil vers la Terre promise, furent suivis par des Égyptiens, des Amonnites et des Libyens, qui s'attachèrent à leur fortune, il

(1) *Descriptio orbis terræ*, pp. 63-65.
(2) *Les prem. hab.*, t. I, p. 70.

ne s'en suit pas que les Hébreux doivent être assimilés à ces étrangers, comme l'a fait Strabon par suite d'une information erronée.

Ainsi en fut-il des *Ibères* relativement aux Libyens et à d'autres hordes d'étrangers qui les suivirent en Espagne.

On peut donc admettre qu'à l'arrivée des Ibères en Afrique, il ne s'y trouvait encore que des Égyptiens et des Libyens, et que les autres peuples énumérés par Hérodote, Salluste, Strabon, Pline, Ptolémée et autres écrivains, entre la Cyrénaïque et les colonnes d'Hercule ; tels que Berbères, Nasamons, Gétules, Morusiens, Nomades ou Numides, Pharrasiens, Atlantes et autres, furent dus au mélange des nouveaux arrivants avec les Libyens, ainsi que l'enseigne Salluste.

D'après Ptolémée, les Ibères laissèrent en Libye le peuple des *Nectibères*, ainsi que la ville d'*Ebris* ou *Vobrix*, dans la Maurétanie Tingitane : — « *at australe latus finem..... Li-* « *byæ...., juxta Ibericum vero pelagus....* (*sunt*) *Nectiberes* [1]. »

Dans la Numidie ou Zengitane, il énumère encore les villes d'*Érébride*, *Tobros*, *Zucar* et *Campsa*, que nous retrouvons en Espagne [2].

Le nom de Mores, Morusiens ou Morétaniens n'a, d'ailleurs, pas d'autre signification que celle de gens de la mer, du littoral ; *ar môr* signifiant la mer, dans la langue celtique. Le nom de Morétanie ne revêt donc aucune acception ethnique ; il ne fait allusion à aucune race ; il veut dire simplement Pays maritime.

Ératosthène dit que, « avant la guerre de Troie, (1218 A. D.) « l'ouverture du détroit des colonnes d'Hercule (Gibraltar)

(1) *Géogr.*, lib. IV, c. I, tab. I, *Africæ*.
(2) *Ibidem*, cap. III.

« n'avait pas encore eu lieu ; de telle sorte que la mer Inté-
« rieure (la Méditerranée), privée de toute communication
« avec la mer Extérieure (occidentale, l'Atlantique), couvrait
« alors l'isthme qui la sépare d'avec la mer Érythrée ou
« Rouge ; de sorte que Ménélas put naviguer d'Égypte en
« Éthiopie » par dessus l'isthme de Suez moderne, alors encore couvert par les eaux [1].

Voilà qui prouve la véracité du Pentateuque et la dessication d'une portion de ladite mer entre le Sinaï et Péluse, par la retraite des eaux de la Méditerranée dans l'Atlantique, par suite de la rupture de l'isthme d'Herma, aux colonnes d'Hercule ; ce qui permit aux Hébreux de passer à pieds secs entre la mer Rouge et la Méditerranée. Lenglet fixe cet événement à l'an 1595 A. D.. Loève-Veimars l'a copié. Mais Eusèbe dit qu'il eut lieu en l'an 1491. Ce fut donc à cette époque que se forma le détroit de Gibraltar, c'est-à-dire 273 ans avant la guerre de Troie. Il eut lieu le quinzième jour du mois d'Abib (mars-avril [2]).

Selon l'opinion de Straton, le détroit de Gibraltar fut frayé violemment lorsque les eaux des fleuves, ses tributaires, eurent forcé le passage et ouvert une communication entre le Pont-Euxin et la Méditerranée, par la Propontide et l'Hellespont. Ce fut l'effet du contre-coup par un mouvement de bascule des eaux de la mer [3].

Mais Strabon attribue cette rupture à une irruption de l'Atlantique [4].

Cela est peu probable, parce que cette rupture aurait eu

(1) Strabon. *Géogr.*, liv. I, ch. II, 31.
(2) Exode, ch. XII ; Nombres, ch. XXXIII.
(3) Strabon. *Géogr.*, liv. I, ch. III, 4.
(4) *Ibidem*, liv. III, ch. I, 7.

pour effet d'ouvrir une communication entre la Méditerranée et la mer Rouge ; or ce fut le contraire qui eut lieu : l'isthme de Suez s'étant formé par suite de la rupture de celui d'Herma à Gibraltar ou chemin d'Hercule[1].

Il est probable qu'à cette époque reculée la Sicile était encore jointe et réunie à l'Afrique par un isthme qui devait lier le cap Bon au promontoire sicilien de Lilybeum. N'est-on pas autorisé à croire que ce fut par cette voie que cette contrée fut peuplée de Libyens ? Et ne peut-on pas admettre qu'elle dut aussi en recevoir un afflux ibérien immédiat, à en juger par les noms du fleuve *Tybris* et de la cité d'*Ebrialus* près Syracuse ? Par là aussi des Ibères auront pu s'introduire en Italie à une époque inconnue, puisque cette péninsule porta le nom de *Petite-Ibérie*, probablement avant l'époque où y arrivèrent les Sicanes.

On ne doit pas confondre l'émigration des Celto-Ibéro-Ligures, qui nous occupe dans ce chapitre, avec l'expédition des peuples hétérogènes qui tentèrent de s'emparer du delta du Nil, vers l'an 1500 A. D., sous le règne de Ménéphtah Ier, roi d'Égypte, fils de Ramsès III Sésostris-Ægyptos, et dont fait foi la fameuse inscription de Karnac.

On a interprété par Sicules (Sikèlos) le nom des *Sakalahs* que porte cette stèle, bien qu'on aurait pu l'entendre tout aussi bien et encore mieux, ce semble, des *Saklabes* ou anciens Slaves, issus de Madaï, fils de Japhet par Saklab, au dire des Arabes[2]. Parmi les *Saklabes*, Aboul-Hassan-Ali, énumère les Doulabès ou Dulébiens, des bords du Bug, fleuve tributaire du Pont-

(1) Festus Avienus. *Ora maritima*, v. 321-330.

(2) Aboul-Hassan-Hali. *Mouroudj uz Zéhel u Ma'adin il Djéo héri*; C. d'Ohson. *Des peuples du Caucase*, 1828, pp. 221 et suiv.

Euxin du temps de Nestor ; les Moravas qui habitaient les bords de la Dina et de la Morava avec les Namtchines ou Bamtchines, c'est-à-dire les Allemands ; les Khorvatines ou Croates ; les Serbines ou Serbes blancs, qui, au xe siècle de notre ère, étaient voisins de l'empire des Francs et habitaient le palatinat de Cracovie ; les Thourandjanines ou Thuringiens ; les Louzanès, Loudoganès ou Loutchannes, Luczannes des vieilles chroniques slaves, qui habitaient sur la Vistule et l'Oder, en Bohême et en Volhinie ; les Volinayas ou Volhiniens ; les Stabouanas ou Stavanni de Ptolémée, qui étaient cantonnés aux sources du Borysthène ; enfin les Khaschanines et les Manabines [1].

Si les *Sakalahs* ne furent pas les *Saklabes*, ce que rien ne prouve, ils ont pu tout aussi bien et plus probablement encore être les *Sakalaves*, un des peuples actuels de Madagascar. Mais, alors même qu'il serait prouvé que les Sakalahs auraient été les *Sikèlos*, ce qui est encore loin d'être prouvé, on ne pourra jamais confondre ces Sicules de l'an 1500 avec les Ligures-Sicules de l'invasion ibérienne de l'an 2200.

En 1900 A. D., les Celto-Ibéro-Ligures avaient passé des côtes de la Maurétanie dans la presqu'île qui prit le nom d'Ibérienne, l'Espagne. Naturellement, ce pays, jusqu'alors désert, prit le nom de ses premiers habitants, les *Ibères*. Pline l'Ancien l'affirme formellement quand il dit :

— « On lit dans Marcus Varron que toute l'Hispanie a été « occupée par les *Ibères*, les Perses, les Phéniciens, les Celtes « et les Carthaginois. » — « *In universam Hispaniam Marcus* « *Varro pervenisse Iberos*, *et Persas*, et *Phœnices*, *Celtasque* « *et Pœnos tradit* [2]. »

(1) Aboul-Hassan-Hali. *Mouroudj uz Zèhel u Ma'andin il Djèv hèri* ; C. D'Ohson. *Des peuples du Caucase*, 1828, p. 221 et suiv.

(2) Pline, liv. III, ch. I, p. 14, édit. 1771 ; ch. III, p. 10, éd. Panckouke.

Voilà encore un témoignage qui ruine de fond en comble la théorie toute gratuite d'Avienus, qui fait émigrer les Ibères de l'Espagne en Arménie [1]; car il est bien évident que Varron et Pline parlent ici des Ibères orientaux, puisqu'ils les rangent avec les Perses et les Phéniciens. Il n'y a que Denys, Apollodore, Socrate le scholiaste et Priscien qui aient soutenu que les Ibères du Caucase étaient une colonie de ceux des Pyrénées.

Le témoignage de Scylax de Caryande, qui écrivait du temps de Darius Ier, n'est pas moins formel. Cet explorateur grec raconte, au cours de son périple, qu'il trouva, dans la presqu'île ibérique et sur un parcours de sept jours et sept nuits, le peuple des Ibères, qui y habitait sur les bords du fleuve *Iberus*, le rio Tinto moderne. Il parle également d'un autre cours d'eau nommé *Illiberis*, puis ensuite des Ligures, qui résidaient, dit-il, le long de la Méditerranée jusqu'au Rhône [2].

— « En face des îles Baléares, dit Festus Avienus, les *Ibères* « ont porté leur domination jusqu'aux monts Pyrénées, occupant « un vaste pays sur les bords de la mer Intérieure [3]. »

Dans les limites du territoire vascon, il y avait un second fleuve *Iberus*, l'*Iber* ou *Ebro*. C'est l'Èbre moderne.

Scylax, Hérodote, Éphore, Ératosthène, Mégasthène, Polybe, Posidonius, Artémidore, Diodore, Strabon, et Trogue Pompée donnent tous à l'Espagne le nom d'*Ibérie*.

— « En Europe, dit Scyllax de Caryande, on trouve tout d'abord les *Ibères*, peuple de l'Ibérie, et le fleuve *Iber* (l'Èbre), puis Emporium.... [4]. »

— « La mer d'*Ibérie*, dit Denys le Périégète, au premier siè-

(1) *Descrip. orb. terr.* v. 882.
(2) *De l'Ibérie*, p. 107.
(3) *Ora maritima*, v. 472.
(4) Gallikon. *Extraits des auteurs grecs*, t. I, p. 311.

cle A. D., se présente tout d'abord... puis lui succèdent les ondes gallatiques [1]. »

— « Le mont Pyrène écrivait Marcien d'Héraclée, 400 après J.-C., disjoint et sépare l'*Ibérie* de la Celto-Galatie, qui en est voisine [2]. »

— « Le golfe *Ibérique*, écrivait Eustathe au XIIe siècle, est le commencement de l'Europe et de la Libye ; et, en effet, il se creuse entre elles deux [3]. »

— « Le premier pays de l'Europe, à l'Occident, dit Strabon, nous l'avons déjà dit, est l'*Ibérie*..... Le mont Pyréné forme le côté oriental de l'Ibérie. Quant au côté méridional, il est déterminé en partie par la mer Intérieure, depuis le mont Pyréné jusqu'aux colonnes d'Hercule, en partie par la mer Extérieure jusqu'au promontoire Sacré ; puis le troisième côté ou côté occidental s'étend à peu près parallèlement au mont Pyréné, depuis le promontoire Sacré jusqu'à la pointe du pays des Artabres, connue sous le nom de cap Nerium. Enfin le quatrième côté part de ce cap et va aboutir à l'extrémité septentrionale du mont Pyréné [4]. »

Je ne multiplie pas les citations pour ne pas fatiguer le lecteur; mais il peut se convaincre que l'Ibérie n'était pas un mythe, longtemps avant Strabon, et que la race ibérienne a parfaitement existé, n'en déplaise à M. Lemière. Elle avait même atteint, du temps de ce géographe, un degré de civilisation élevé: « Comparés aux autres Ibères, dit-il, les Turdétans sont « réputés les plus savants ; ils ont une littérature, des histoires

(1) Gallikon. *Extraits des auteurs grecs*, t. I. p. 1, v. 69.
(2) *Ibidem*, t. I, p. 314.
(3) *Ibidem*, t. I, p. 4, v. 69.
(4) *Géogr.*, lib. III, ch. I, 1 et 3.

« ou annales des anciens temps, des poèmes et des lois en vers « qui datent, à ce qu'ils prétendent, de six mille ans [1]. »

Varron, auquel nous avons vu citer les noms des premiers colonisateurs de l'Ibérie occidentale, ne garde aucun ordre chronologique dans cet énoncé, puisqu'il n'assigne que le cinquième rang aux Celtes Albains, lesquels quittèrent cependant le Caucase en même temps que les Ibères et les Lèges, leurs alliés. Il ne donne pas davantage la nomenclature des peuplades alors cantonnées en Espagne, et se contente d'assigner le premier rang aux Ibères, en confessant, de manière à renverser toutes les hypothèses opposées à ma théorie, que « les Ibères d'Espagne étaient sortis originairement de l'Asie, du pied des monts Caucase, où l'Èbre prend sa source, ou de la contrée de l'Asie-Mineure baignée par l'Èbre et nommée aujourd'hui Géorgie, qui confine avec l'Arménie [2]. »

Aussi, M. Alph. Garrigou, qui a écrit un petit ouvrage bien intéressant sur cette question, assure-t-il que les Ibères du Caucase « se fixèrent en Espagne, aux Pyrénées et jusqu'à la Loire « avant les Celtes et les Gaulois [3]. »

M. Rosseeuw Saint-Hilaire en dit autant [4].

Ce que Varron a omis, Pline, Strabon et Ptolémée l'ont réparé. Le géographe grec nous a transmis la nomenclature des tribus ou peuplades de la presqu'île ibérique. Elles se divisaient en ibériennes pures, en albaines ou celtiques, et en celtibères. Mais il a omis, sciemment ou non, les fragments d'autres peuples et même la grande nation des Liguses. D'ailleurs il manque d'ordre et ne distingue pas les Ibères

(1) *Géogr.* lib. III, ch. I, 6.
(2) *Orig. gaul.*, p. 257.
(3) *Ibères, Ibérie.* Foix, 1884, p. 70 et *passim.*
(4) *Hist. d'Espagne*, t. I, p. 31.

d'avec les Celtes et les Briges. C'est au lecteur à faire ce triage.

Pline n'en a pas beaucoup plus. Il analyse plus qu'il ne synthétise. Il fournit plus de noms de populations urbaines que de noms de peuples. Il divise l'Ibérie en *Citérieure* ou Tarragonaise, et en *Ultérieure* ou Bétique. La Tarragonaise s'étendait des Pyrénées à Urgi. La Bétique, d'Urgi (Almacaren) aux colonnes d'Hercule. Ce fut sans doute la plus ancienne division de l'Ibérie.

L'Ibérie tarragonaise comprenait six généralités ou districts judiciaires, 294 cités, et 179 villes, dont 135 tributaires des Romains, 18 villes de droit latin, 13 cités romaines, 12 colonies, et une ville confédérée. C'est dans cette partie de l'Ibérie que se trouvait le mont *Solorius* ou Soleure, qui est probablement celui que Festus Avienus appelle *Sisurus* : « Du côté ou le pays s'éloigne de la mer, le mont Sisurus « dresse sa tête altière. »

« *Qua sese ab undis regio dicta subtrahit,*
« *Sisurus alto mons tumet cacumine* [1]. »

Les six ressorts judiciaires de la Tarragonaise étaient Tarragona, qui comprenait 43 peuplades ou tribus ; Cœsar-Augusta, 152 peuplades ; Carthagena, 65 peuples ; Clunia, 51 peuples ; Luques en Galice, 16 peuples ; et Bracaris, 6 peuples principaux et un grand nombre de peuplades.

L'Ibérie bétique avait quatre généralités : Cadix, Cordoue, Astigis et Hispalis, 175 villes, dont 120 tributaires, 20 de droit romain, 8 cités romaines, 6 affranchies, 2 alliées et 9 colonies.

Dans la Tarragonaise, Pline place les *Gessorienses*, au ressort de Tarragona, mais les présente comme inconnus. Nous

(1) *Ora maritima*, v. 432.

les retrouverons plus loin en Gaule. Au ressort d'Augusta il rattache « les *Osques* d'*Osca* ou *Isca* chez les *Vesques*. « *Oscenses regionis Vescitaniæ*. » Nous les avons vus en Italie. Nous les retrouverons en Gaule et en Bretagne. Puis ensuite les *Dammanitani*, qui rappellent les *Damnii* et les *Dumnoni* de la Grande-Bretagne. Dans le ressort de Carthagena se trouvait un peuple albain, les *Albanenses* d'Alava. Celui de Clusia renfermait d'autres Albains, les *Albanenses* d'Albanna, les Cantabri ou Biscayens, et les Aruaques. Dans le ressort de Lugues (Lugo), le Naturaliste place les *Celtici* ou Petits-Celtes et les Lebuni ou Liburni. Enfin le ressort de Bracaris renfermait les Gallèques ou Gaulois espagnols.

Mais c'est la Bétique qui contenait le plus de *Celtici*, avec les *Turduli* et les *Gadeni*, Gaditans ou gens de Gadès. Pline y place la ville de *Bœbro*, qui dut appartenir aux Bébryces, une seconde ville d'*Osca*, et *Escua*, chez les Vesci ou Vesques, fraction de ceux de la Tarragonaise. Je n'hésite pas à voir en elles des stations de Basques ou Escualdunac et d'Osques [1].

La classification ethnologique de Ptolémée, sans être complète ni parfaite, est plus claire et plus moderne. Il divise l'Ibérie en *Bœtica*, *Lusitania* et *Tarraconensis*.

La Bétique, qui tirait son nom du fleuve Bœtis, le moderne Guadalquivir, renfermait les Turditans, les Bastules, les Bastitans et les Celtici ou Petits-Celtes. *Osca* ou *Isca* s'y trouve située.

La Lusitanie comprenait les Turdétans Glètes ou Celtes, les Cynetæ ou Cunètes, les vieux Turdules, les Pésures, les Lusitans et les Vectones. Chez les *Lusitans* se trouvait la ville d'Ulyssipona ou Olosippo (Lisbonne), où étaient allés aborder Ulysse et ses compagnons. Un grand nombre de villes

(1) *Hist. nat.* liv. III cap. I.

lusitaniennes ont une désinence brige. C'est le moderne Portugal.

Ptolémée divise la Tarraconaise en occidentale et en orientale. Dans la première, il place les *Callaïci-Lucensii* ou Galliciens, des Gaulois, les Pœsici, les Autrigones, qui rappellent les Lœstrygons de l'Ausonie ; les Caristes, les Vardules et les Vascones ou Gascons. C'est là que se trouvait le promontoire de Nerium ou des Artabres.

Dans la Tarraconaise orientale, le géographe grec met une foule de peuplades ibères et celtiques : les Bastiani ou Bastétans, des Bastarnes ; les Contestans (gens du Coin) ; les Édétans ou Idétans (gens agricoles) ; les Ilercavones ; les Cossetans, probablement des Cossi ou Cassi ; les Indigètes ; les Artabres ; d'autres *Callaïci-Lucensii* qu'il appelle Gallèques ; les Cœporores, les Cilinores, les Lemansores, les Bœdyores, les Seburrori, les Astures ; les Brigœcini, des Brigantes ; les Bedunenses ou Beturiani ; les Orniaci, les Lungones, probablement des Lingons comme ceux des Gaules ; les Superatii, les Amaci, les Tiburores, les Egurrori, les *Callaïci-Bracarii*, les Turodori, les Némétani ; les Cœlerini, les Bibali, les Limici, les Gruiores, les Luancori, les Cuacerni, les Lubœnii, les Narbassores, probablement des Narbonenses ; les Vaccœi, les *Asturi orientales* ou Asturiens, les *Asturi orientaliores* ou Cantabres, Biscayens divisés en Conisci ou Coniaci et en Concanes ; les Murbogi, les Aurigones, les Pelendones, les Berones ; les Celtibères orientaux ou Areuaci, Arouaques, Arotrèbi ; les Carpétans ou Arouaques austraux ; les Orétans (gens des guérets), les Lobétans, les Authétans ou Ausitans (gens industrieux) sans doute des Ausci ; les Castellans ; les Accétans, Jaccétans ou Lacétans, les Dittans ou Deitans ; les Bastules, les Montésanes, les Mavitans, les Ilergètes, les

Cœrétans, les Vectones, les Celtes-Néries de la province de Toro, et les Celtes-Présamarques de celle de Logroño, les Cibarques, les Egovarres-Namarins, les Jadons, les Tamarici, les Capores, les Cilènes, les Hélènes, les Gravii, les Leuni et les Seurbi [1].

Une grande portion des Cantabres et des Concanes émigra dans la Grande-Bretagne en passant par la Morinie. Silius Italicus raconte que les Concanes s'abreuvaient du sang de leurs chevaux. Mais il les dit descendre des Massagètes, ce qui est une erreur :

— « *Nec qui Massageton monstrans feritate parentem,*
« *Cornipedis fusâ satiaris, Concane, venâ* [2].

Quelques celtisants, Le Deist de Botidoux entre autres, ont interprété le suffixe *tan* de ces noms ibériens par le celtique feu, foyer, lequel par extension signifierait demeure, habitation. Mais un peuple ne peut porter, dans la composition de son nom, un suffixe qui ne convient qu'à une localité ou à un clan. Je suis donc d'avis que *tan* a ici le même sens qu'en langue castor d'Amérique, c'est-à-dire celui de *gens*, *peuple*, *habitants*. C'est l'équivalent de la désinence *brige*, des Phrygiens, Briges et Brigands.

La Celtibérie occupait partie de l'Aragon, la vieille Castille et partie de la Nouvelle, plus le Valence. Elle avait, au nord les Vérons, (Navarre et Biscaye); à l'ouest, les Asturiens et les Gallèques (Galice); les Vaccéens (Léon), les Vettons (deux Estrémadures) et les Carpétans (Nouvelle-Castille); au

(1) Ptolémée, *Geogr.* lib. II, cap. III, *tab. 2æ Europæ*; Pline. *Hist. nat.*, l. IV, c. XXXIV.
(2) Liv. III, v. 360.

sud, les Orétans (Manche et Nouvelle-Castille), les Bastétans (Murcie), les Dittans des monts Orospéda, où se trouve la source du Bétis et de la Segura ; à l'est, les monts Idubéda, source du Tage et du Xucar. Entre ces deux chaînes, la Celtibérie s'avançait vers la mer [1].

Les Celtibères étaient le produit du métissage de Celtes-Albains et de Phrygiens avec les Ibères. Ils étaient réputés les plus puissants des peuples de l'Ibérie. Ils étaient agiles, lestes et souples, portaient les cheveux longs et flottants, mais se ceignaient d'un bandeau pour combattre. Ils portaient des cuirasses en lin, des casques de cuir, et des lances à pointe de bronze. Ils se nourrissaient de viande de bouc, de pain de farine de gland, et de bière. Ils étaient vêtus de saies noires en laine grossière de poil de chèvre. Mais les femmes étaient habillées richement et de couleurs vives.

Strabon énumère parmi les Celtibères les Lusitans ou gens de la Lys (*Lysii*, Lusiens), les Carpétans, les Orétans ou gens des guérets, les Vaccéens, les Vettons, les Callaïques et les Artabres ou Arotrèbes [2]. Mais il ajoute que trente peuples différents habitaient entre le Tage et la frontière des Artabres. Les Arvaques, Arouaques ou *Arevaci* étaient des Celtibères orientaux, ainsi que les Lusons de la source du Tage, les Sidétans, les Pélendones et autres peuplades [3]. Pline nie l'existence des Artabres.

Les Lusitani se constituèrent en royaume tout à l'Occident de l'Ibérie, le long de l'Atlantique. On le nomme de nos jours Portugal du nom celtico-latin de la ville d'Oporto (Portus-

(1) Le Déist de Botidoux. *Des Celtes*, etc., p. 136.

(2) *Géogr.*, liv. III, ch. III, 2-6.

(3) *Ibidem, passim ; Hist. d'Espagne*, liv. I, pp. 34-36 et *pièces justificatives*, pp. 447 et suiv.

Gallus). Mais les Lusiens n'y demeurèrent pas confinés. Outre les Lusons, qui faisaient partie de leur nation, une partie des Lusitans passèrent en Gaule sous le nom d'*Elysii* ou Élysices et y fondèrent un autre petit royaume à l'extrémité orientale des Pyrénées. Je leur ai consacré un chapitre spécial. Partout, dans le département de Seine-et-Marne, où l'on trouve des lieuxdits appelés Luset, Liset, Luiset, ou autres dérivés de Lusitani, on peut être assuré, m'a-t-on dit, de faire les plus belles trouvailles préhistoriques.

Le poète Silius Italicus, qui raconta en vers la seconde guerre Punique (218 à 201 ans avant J.-C.), dit que les *Lusitans* habitaient encore les cavernes, à cette époque si rapprochée de nous :

— « Ils étaient conduits par Viriath, dit-il en parlant des Gallèques, par Viriath, qui amenait aussi le Lusitanien sorti de ses cavernes éloignées. »

— « ..... *Quidquid duro sine Marte gerendum est*
« *Callaïci conjux obit irrequieta mariti.*
« *Hos Viriathus agit, Lusitanumque remotis*
« *Extractum lustris* : [1]... »

Pline croyait que c'était Lysas ou Lyssas (le Thyrse), fils de Bacchus, qui, en accompagnant son père dans ses expéditions bacchiques, avait donné son nom à la Lusitanie. Il aurait mieux fait de ranger ce récit parmi les fables avérées des voyages d'Hercule, de Pyrène et de Saturne [2].

Il est à remarquer que les Arouaques ou *Aruaci* portent le même nom que les habitants primitifs de la Floride, en Amé-

(1) Liv. III, v. 353.
(2) Pline liv. III. cap. I. pp. 16.

rique, qui furent exterminés par les Caribes peu avant l'époque de la découverte du Nouveau-Monde, ainsi que les *Arouaks* modernes du Brésil.

Les Vettons et les Gallèques (*Callaïci*) énumérés par Strabon, ne sont pas ici à leur place. Je crois devoir assimiler les premiers aux Vettonenses de l'Ombrie, aux Nuttons ou Nuthones de la Germanie, aux Guttones de Ptolémée, et aux Gouthones des bouches de la Vistule, en Prusse. C'étaient des Gètes ou Goths et par conséquent des Scythes, et non des Celtes ni des Ibères. Les Goths ayant envahi l'Espagne et l'Italie, au ve siècle de l'ère chrétienne, c'est parmi ces tribus qu'il faudrait, ce semble, ranger les Vettons comme les Ilergètes. Cependant on doit convenir que ces deux tribus n'avaient pas attendu la grande invasion des Wisigoths pour opérer leur transmigration en Espagne, puisque Strabon en parle. Et d'ailleurs Italicus les nomme *Vectoni* :

« *At Vectonum alas Balarus probat æquore aperto* [1]. »

Quant aux Gallèques, on sait que c'étaient des Galls. Je n'ai pas à m'en occuper ici.

Les Tartessiens ou habitants de Gadéïra ou Gadir (Cadix), aux colonnes d'Hercule, sans être de beaucoup postérieurs en Espagne aux peuples que je viens de citer, n'étaient cependant pas de race ibérienne. C'étaient les descendants des Tyriens qui étaient venus fonder la Tarschich, Tarsis ou Tarséïon de la Bible, la Tartessos grecque et la Cartaïa carthaginoise au détroit de Gadès, l'an 1523 A. D.. Il y eut plusieurs Tartesse. Il y en avait une en Catalogne, la moderne Tortosa, et une

(1) Liv. III, v. 372.

autre dans l'Aquitanie, Tartas (Landes) ; mais celle du détroit était la Tarsis historique où se rendaient les vaisseaux de Salomon, en la terre d'Ophir. Festus Avienus nous apprend, en effet, que le nom primitif d'une île de l'Ibérie européenne avait été *Ophiusa* :

— « Dans le pays d'Ophiuse, les Cempses et les Sœfes occupent la partie montagneuse ; auprès d'eux l'agile Ligurien et la race des Draganes avaient établi leurs foyers sous le neigeux septentrion. »

« *Cempsi atque Sæfes arduos colles habent*
« *Ophiusæ in agro* : [1] .. »

Et ailleurs :

— « Revenons au détroit dont nous avons déjà parlé (Gibraltar). Au-delà de ce détroit, la mer développe un vaste golfe jusqu'à l'île *Ophiuse*;..... *Ophiuse* offre un déploiement de côtes égal à l'étendue qu'on donne à l'île de Pélops dans le pays des Grecs, (la Morée [2]).

Ophiusa (l'île aux Serpents) était, en effet, le nom que portait Formentera, la plus petite des îles Pityuses. Mais Avienus en parle ici avec une emphase que ne justifie pas ses humbles dimensions modernes. Voici ce qu'en dit Ptolémée : — « *Harum* (*insularum*) *minor quæ Ophiusa dicitur, gradus* « *habet* 50°38. *Quæ vero major, Ebyssus dicta* [3]. » C'est Iviça. Strabon en parle de la même manière mais en termes très modestes [4].

Le même poète géographe nous apprend même qu'avant de

(1) *Ora maritima*, v. 195.
(2) *Ibidem*, v. 146.
(3) *Geogr.* liv. II, c. III, p. 16.
(4) *Ibidem*, liv. III, c. V, 1.

s'appeler Ophiuse, la seconde des îles Pityuses s'appelait *Œstrymnisa* parce qu'elle était habitée par les Œstrymniens. La multitude des serpents en avait chassé les habitants et donné le nom d'*Ophiusa* ou pays des serpents à cette île abandonnée :

— « ..... *hæc dicta primo Œstrymnis est,*
« *Locas et arva Œstrymnicis habitantibus,*
« *Post multa serpens effugavit incolas,*
« *Vacuamque glebam nominis fecit sui* [1]. »

C'est donc une erreur grossière de placer les Œstrymnides au nord de la Gaule et de les convertir en îles Britanniques. Il ne faut jamais oublier que, dans le langage des Anciens, comme dans celui des Peaux-Rouges, toute terre, tout continent et à plus forte raison toute presqu'île, sont appelés *îles*. Aussi Avienus transporte-t-il à l'Espagne ce qu'il dit d'Œstrymnis-Ophiusa. Parlant du détroit de Gibraltar, il s'exprime en ces termes :

— « A l'endroit où la mer profonde sort de l'Océan pour venir, en se déroulant, former notre mer « *nostri maris* » (la Méditerranée), se trouve le sinus ou golfe atlantique. Là est la ville de Gadir, autrefois appelée Tartessus ; là sont les colonnes de l'infatigable Hercule, Abyla et Calpé.... Là se dresse le sommet de cette haute montagne que l'antiquité a nommée *Œstrymnis*.... Au pied de ce promontoire (Gibraltar), les habitants voient s'ouvrir le golfe *Œstrymnique* : les îles *Œstrymnides* y apparaissent avec leurs vastes plaines, leurs riches mines d'étain et de plomb. Elles sont très peuplées.... Ils façonnent

(1) *Ora maritima*, v. 154.

toujours leurs esquifs avec des peaux cousues ensemble [1] »....

Enfin dans un autre passage, le même géographe applique audit mont Œstrymnis le nom de *Cassius*, à cause de l'étain qu'il contient, en grec, *cassiteros*.

— «..... *Cassius inde mons tumet*:
« *Et graiâ ab ipso linguâ cassiterum prius*
« *Stannum vocavit* [2]. »

Il est évident qu'on ne saurait appliquer cette pompeuse description aux deux petits rochers des Pityuses, et que la synonymie de nom du mont Œstrymnis situé en Espagne a causé dans son esprit cette confusion. Il en est de même lorsque, après avoir placé les Cempses dans Ophyusa, qu'il appelle Cartare, il met à leur suite les Cunètes et le mont Cassius. La confusion entre l'île et la presqu'île ibérique est d'autant plus forte, qu'il fait couler l'Ana ou Guadiana à travers le pays des Cunètes.

— « *Ana amnis illic per Cynetas effluit* [3]. »

Ces Cynètes, Kynètes, Cunètes ou Curètes étaient sans doute des Phrygiens corybantes dévots à Cybèle ; car nous avons vu qu'il y avait en Espagne un grand nombre de lieuxdits terminés en *briga*, indice indubitable de la race phrygienne. Leur frontière était à l'embouchure de l'Ana et tout à côté du territoire de Tartesse. Ce fut chez les Cunètes que prit naissance le nom d'*Hispania* que porta l'Hespérie ou Ibérie du temps des Romains, son cinquième nom.

(1) *Ora maritima*, v. 82.
(2) *Ibidem*, v. 259.
(3) *Ibidem*, v. 201 et 205.

Naturellement, cette mutation est du domaine de la légende, mais elle est renfermée dans des bornes si discrètes, qu'elle ne sort pas du possible et du vraisemblable. La tradition rapporte donc qu'Hispanus fils d'Hispalus, qui fut fils d'Habis, lequel fut le fils de Gargoris, premier roi des Ibères occidentaux, donna son nom à l'Ibérie qu'il appela *Hispania*. Cet Hispanus était né deux siècles après la transmigration des Ibères en Gaule, et une génération seulement avant la guerre de Troie, d'après Trogue-Pompée [1].

Cette indication place la migration des Ibères en Gaule en l'an 1448 A. D., et la naissance d'Hispanus à l'an 1248 A. D., en ne comptant que trente ans pour une génération.

Avienus énumère encore d'autres peuples en Espagne ; tels que les Draganes, les Cilbicènes, les Etmanéens, les Massiènes, les Gymnètes ou gens toujours nus :

« ..... *hic Herna civitas fuit.*
« *Gymnetes istos gens locos insederant* [2]. »

Mais ces derniers n'étaient autres que les Baléares. Les îles Baléares étaient appelées *Gymnesiæ*, îles des hommes nus, et leurs habitants, *Gymnètes*, parce qu'ils étaient pauvres et misérables, ainsi que devaient l'être des habitants des cavernes. Comme ils étaient passés maîtres dans l'art de lancer des projectiles à l'aide de la fronde, les Tyriens les nommèrent *Bal-iaroh*, maîtres à lancer, d'ou l'on fit Baliars puis Baléares:

« — ..... *et cui Lyndus origo*
« *Fundâ bella ferens Baliaris, et alite plumbo* [3]. »

(1) *De l'Ibérie*, p. 34-39.
(2) *Ora maritima*, v. 463.
(3) Silius Italicus, l. III, 344-8.

Pline nous apprend qu'ils venaient de la Troglodytique de la mer Rouge, sur la côte africaine : — « *Ex adverso in Africæ* « *parte* (*sunt*) *Macrobii*,... *Memnones et Davelli*,.... *Dochi* ; « *deinde Gymnetes semper nudi*[1]. » C'étaient donc des Atlantes orientaux, ou Africains, des Libyens.

Avienus énumère encore les Sicanes, les Bébryces, les Cérètes, probablement les *Kéréthim* de la Bible, c'est-à-dire des Cariens de Crête, des Crétois. Je parlerai des Bébryces ou Castors dans un chapitre distinct. Il y avait encore les durs Acrocérètes, les Sordes, les Elbusini, les Mastieniani, les Calpiani et autres peuples inconnus à Strabon, à Pline et à Ptolémée.

Les Sordi, Sordones ou Sardones se cantonnèrent plus tard dans la Gaule narbonnaise et finirent par aller peupler la Corse et la Sardaigne, d'après Sénèque. Une autre partie se réfugia dans les Alpes rhétiennes, où ils devinrent les Sardani.

Les Sicanes, que j'ai nommés plus haut, étaient aussi une peuplade ibérienne qui s'était installée sur les bords du fleuve Zougrôn, Sucron, Zucar, ou Sicanos, dont trois cours d'eau modernes se disputent le nom et l'honneur d'avoir été l'habitat. Très probablement, tous les trois y ont également droit, puisque ce sont les hommes qui donnent leur nom aux fleuves, aux montagnes et aux mers. Il dut donc y avoir des Sicanes sur les bords de ces trois fleuves : la Segusa, dans le royaume de Murcie, le Jucar, dans celui de Valence, et la Segura, Sicoris ou Sègre, un affluent de l'Èbre, en Catalogne[2].

(1) *Hist. nat.* liv. VI, ch. XXXV. p. 140. éd. Panckouke.
(2) Pline. *Hist. nat.* l. III, c. 3, p. 47.

Le Deist interprète Sicanes comme aussi Sicèles ou Sicules par le celtique *Chic* ou *Sic*, qui signifie les piquetés, les tachetés ; ce qui ferait allusion à l'habitude où devait être ce peuple de se tatouer ou de se peindre le visage. De là, dit-il, les noms *Sichen*, les vieux Sics, *Sicell*, les petits Sics. Les Grecs de Massalia les nommaient Σικελοι, et les Latins, *Siculi* [1].

Mais Lefebvre de Villebrune tire le mot *Sicanes* de *scan*, *skain*, épée, poignard, en eironach et en hébreu. En latin, nous avons *sica*, poignard ; *sicarius*, sicaire, assassin gagé. Cette étymologie me semble la plus juste. Je crois donc qu'on doit traduire *Sicanes* par gens du Poignard, et *Sicèlos*, *Sicules* par gens piquetés.

Denys d'Halicarnasse dit que les Sicanes sortirent d'Espagne deux ou trois siècles avant la guerre de Troie (1418 ou 1518 A. D.). Chassés par les Aborigènes, de l'Italie où ils s'étaient réfugiés, ils passèrent dans l'Œnotrie et de là en Sicile [2].

— « Les Sicanes, dit Thucydide, après les Cyclopes et les Lœstrygons anthropophages, paraissent s'être fixés les premiers en Sicile. C'est du moins ce qu'ils disent. Ils prétendent même y avoir devancé les deux autres peuples, parce qu'ils sont autochthones. Mais la vérité est que ce sont des Ibères et qu'ils furent chassés par les Ligyes des bords du fleuve Sicane qui est en Ibérie [3]. »

— « Ceux qui possédèrent la Sicile, enseigne encore Denys d'Halicarnasse, étaient les Sicanes, nation ibérique, qui peu auparavant étaient venus l'habiter, après avoir fui devant les Ligyes, et ils firent si bien que de leur nom on l'appela *Sicania* [4]. »

(1) Le Déist de Botidoux. *Des Celtes*, etc., p. 75.
(2) *Hist. rom.*, l. I, ch. II.
(3) *Guerres du Péloponèse*, liv. VII, ch. II, des *Extraits des auteurs grecs*.
(4) *Extraits des auteurs grecs*, t. III, p. 361, XXII,

Ce fut donc aux Sicanes que l'Italie dut son ancien nom de Petite Ibérie, et non pas aux Ibères proprement dits.

Amédée Thierry partage en tous points le sentiment des deux auteurs que je viens de citer ; mais il fixe à l'an 1600 A. D. environ, la transmigration des Sicanes d'Espagne en Gaule, sous la pression des Liguses ou Ligyes, et à l'an 1400 A. D. leur passage d'Italie en Sicile.

Cependant l'an 600 A. D., il y avait encore en Espagne une ville nommée *Sicana*, sise sur les bords du fleuve *Sicanus*. Festus Avienus en fait foi :

— « *Adtollit inde se Sicana civitas,*
« *Propinquo ab amni sic vocata Ibericis.*
« *Neque longè ab hujus fluminis divortio* [1].... »

De plus, à Melilla, parmi les Kabyles du Maroc, il y a encore, même de nos jours, des *Béni-Sicar* [2].

M. d'Arbois de Jubainville a émis l'hypothèse très plausible que les *Secani* ou *Sequani* de la Seine, (la *Sicana*, *Secona* ou *Sequana* des Romains, la *O Sekoanos* des Grecs), qui s'étendaient jusque dans la Franche-Comté, n'étaient autres qu'une branche des Sicanes partis de l'Ibérie, qui serait venue choisir une patrie sur les bords enchantés du fleuve limpide qui abreuve aujourd'hui les Parisiens du cristal de ses eaux. Les Ibères étant allés peupler la Grande-Bretagne ou plutôt l'Irlande, d'après les traditions irlandaises admises sur ce point par Humphrey Lhuyd [3], il n'y a rien d'extraordinaire qu'ils eussent laissé en route plusieurs de leurs colonies.

(1) *Ora maritima*, v. 479.

(2) *Petit Journal* du 2 mars 1894. 3e feuille, 1re colonne, titre Espagne et Maroc.

(3) *Ethnology of the great Britain*, par Latham, p. 88. *Hibernian hypothesis.*

Mais cette hypothèse, très vraisemblable et partant admissible, ne détruit nullement le témoignage de Thucydide et de Denys d'Halicarnasse.

Quoi qu'il en soit, les preuves du séjour et de la colonisation de l'Espagne par les Ibères fourmillent tellement, dans les auteurs grecs et latins, aussi bien que dans les dénominations géographiques et ethniques de cette presqu'île, que l'on a de la peine à concevoir comment MM. Graslin et Lemière ont pu dénier l'existence des *Ibères*.

Je ne veux pas répéter ici les noms que j'ai déjà cités à ce propos dans la *Sépulture dolménique de Mareuil-lès-Meaux* [1]; mais en voici d'autres qui sont à noter également : Ibera, Iberis, Illiberis ou Liberini, Ebrum, Ebora, Ebura, Eburo, Epebro, Libora, Calabora, Elbora, Tiburi, Abrantès sur le Tage, Cézimbra, Elbocoris, Tacubris, Liberia, Illurgis, Illora, le fleuve Terebrès des Contestani, la province de Beira et Eburobritium en Portugal.

Les Ibères, les Cantabres, les Basques, les Sardes et les Corses pratiquaient la *couvade* ou alitement du mari après les couches de sa femme, aussi bien que les Ibères et les Tibarèni du Caucase et du Pont-Euxin. Cet usage bizarre traversa même l'Atlantique avec les Celtibères Arouaques ; car on l'a retrouvé en honneur chez des peuples américains à noms ibériens ou phéniciens, tels que les Arouaques des Florides et du Brésil, les Caribes, les Gallibis, les Tupinambas, les Botocudos, etc.

Strabon rapporte des Ibères qu'ils se lavaient dans leur urine, dont ils faisaient provision à cet effet. Cette ignoble coutume, commune aux Celtes et aux Gaulois, se retrouve encore de nos jours chez les peuples de race esquimaude, en Amérique et au Groenland.

(1) Paris, 1892. Émile Bouillon, éditeur, 67, rue de Richelieu.

Comme ces mêmes peuples, les Dindjié, les Aléoutes, les Koriaks, les Kouriliens, les Tchouktchis et les Irlandais, les Ibères faisaient usage de barques en peaux cousues et tendues sur une membrure en bois léger. Les Celtes armoricains, les Bretons, les Morins et les Saxons ne se servaient pas, d'ailleurs, d'autres embarcations.

Que les Ibères, les Sicanes, les Ligures et les Celtiques aient franchi la chaîne des Pyrénées pour se répandre dans l'Aquitaine et la Celtique, et ensuite se transporter partiellement de là, d'une part, en Italie, et de l'autre, jusque dans la Grande-Bretagne, c'est un fait qui ne laisse plus aucun doute. Cet événement eut lieu entre l'an 1600 et l'an 1300 avant l'ère chrétienne. Depuis les Pyrénées jusqu'à l'Éridan ou Rhodan (*Rhodanus*, le Rhône), les Ligyes ou Liguses demeurèrent mélangés aux Ibères de telle sorte que la branche occidentale de ce fleuve, qui leur servait de limite, en reçut des Latins le nom de *Ora Iberica*.

Les Élysices se fixèrent dans la partie de la Celtique qui reçut plus tard des Romains le nom de province Narbonnaise. Je leur ai consacré un chapitre spécial. Au-dessus d'eux se placèrent les Bébryces, que nous étudierons aussi à part.

Les autres Ibéro-ligures de la Narbonnaise étaient les Sardones des Pyrénées-Orientales, les Consuarani de l'Ariège, les Tascones du Tarn-et-Garonne, les Atlantes Cambolectri du Languedoc, les Desuviates, les Anatili du Gard et des bouches du Rhône, les Avatici des Martigues, et les Tarusconienses de Tarascon [1], probablement des Tarraconais (Tarraconenses).

Je n'ai plus à revenir sur les Volsques ou Volces, les Umbranici du Rhône, les Pisceni de Pézenas, les Ruteni ou Pe-

(1) Pline, l. III, c. V, 4.

tits-Russes de l'Hérault et du Tarn-et-Garonne, parce qu'ils arrivèrent en Gaule par le courant occidental.

L'Aquitaine reçut un bien plus grand nombre d'Ibères que la Narbonnaise,et ils y étaient moins mêlés aux Ligyens.Strabon énumère plus de vingt tribus ibériennes entre les Pyrénées et la Garonne, bien qu'elles fussent faibles et obscures.

Pline en compte vingt-huit, qui ne me paraissent pas toutes être de race ibérienne, et il y en ajoute d'autres qui sont ombriques, celtiques ou tyriennes.

Voici les noms des peuplades ibéro-ligures de l'Aquitaine émigrées avant Pline : Ambilatri, Anagnuti, Sediboniates (Basses-Pyrénées), Convenæ (Haute-Garonne S. O.). Begerri, ou Bigerriones (Bigorre), Tarbelli (Tarbes et Landes S. O.), Cocosates (Hautes-Pyrénées N.), Venami-Onobrisates (Hautes-Pyrénées), Belendi (Gironde S.), Monœsi (Basses-Pyrénées), Bercorates (Landes), Bipedinni (Dordogne), Sassumini, Vellates (Haute-Garonne), Tornates (Tournai, Hautes-Pyrénées), Consorrani (Ariège), Elusates (Gers), Sotiates (Suze, Lot-et-Garonne), Succassi (Cestas, Gironde), Tarusates (Landes), Basabocates (Bazas, Gironde), Vassœi, Sennates, Agesinates-Cambolectri (Vendée), Gabali (Lozère), Antobroges (Lot-et-Garonne), Uliaros (île d'Oléron) [1].

Sur ce nombre, les Ambilatri me paraissent être de race ambronne ; les Élusates, avoir été une fraction des Élysices, bien qu'un original fieffé traduise leur nom par Marmottes féroces [2]; et les Consorrani être le même peuple que les Consuarani de la Narbonnaise. D'ailleurs, il pouvait y en avoir de part et

(1) *Hist. nat.* l. IV, c. XXXIII, 19.
(2) Onomastique de la Gaule celtane, p. 162.

d'autre, comme il y avait des Atlantes-Cambolectri dans les deux pays. Ces derniers étaient des Libyens.

A ces 28 peuplades, Ptolémée ajoute les Vassarii, qui me semblent être le même peuple que les Vassæi ; puis les Stabali, peut être identiques aux Gabali ; les Datii (Dax ou Tasta) ; les Velauni,(Saint-Flour),même peuple que les Vellates [1] ; et enfin les Cumueni (Oloron) qui, par conséquent, sont identiques aux Uliaros et peut-être même aux Convenæ.

M. le Dr G.Lagneau ajoute quatre peuplades aux tribus que je viens d'énumérer : les Gates ou Carites (Garritz),les Lactorates (Lectoure), les Garumni (Garonne) et les Preciani [2] ou Ptiani.

Le savant anthropologiste fait des Sennates une troisième tribu de Cambolectri, et assimile les Vassœi aux Vaccœi de l'Ibérie, sentiment que je partage également.

Dans les nomenclatures de Pline et de Ptolémée, je n'ai pas compris les Bituriges Cubi et Vibisci (gens du gui), qui étaient des Pélasges phrygiens ou Briges ; ni les Campani (Campan, Haute-Pyrénées), ni les Sibyllati (Basses-Pyrénées), qui devaient être des Campani italiens immigrés de Cumes, aussi bien que les Cumueni de Ptolémée, très probablement. Je n'y ai pas mis, non plus les Oscidates ou Osquidati Campestri et Montani (Pyrénées), les Ausci ou Osci (Auch, Gers), ni les Aquitani ou Auscitani ; parce que je les considère indubitablement comme des émigrés osques et, par conséquent, comme des Ombres immigrés d'Italie.

Les autres tribus énumérées par les deux géographes précités sont de race celtique, et trouveront leur place dans le chapitre suivant.

(1) *Géogr.* l. II. c. VII, p. 16.
(2) *Anthrop. de la France*, p. v : 623-4.

Il semble étonnant que Pline ne fasse aucune mention des Cantabres ni des Vascones ou Basques, au nord des Pyrénées, alors que du temps de Sénèque les Corses portaient des vêtements cantabres et avaient retenu des mots de leur langue [1]. Je pense qu'il a dû les comprendre avec les Sardones, les Consuarani et les Cambolectri; car, bien qu'il affirme que les Cantabri d'Espagne comprenaient sept tribus, il affecte un mépris dédaigneux pour ces peuples et ne les nomme pas : — « ... *in Cantabricis VII populis*, *Juliobriga* (Reynosa) *sola* « *memoratur* » [2]. Plus loin, il nous apprend que les Orgenomesci étaient une de ces tribus [3]. Peut-être faut-il leur attribuer Orgon, dans les Bouches-du-Rhône.

Sénèque, dit M. Graslin, remarque que des Cantabri passèrent en Corse. Aussi cette île prit-elle plus tard pour blason une tête de Maure [4]. Thérouanne, appelée primitivement *Morinon*, capitale des *Morins*, portait aussi une tête de Maure dans ses armes au témoignage du R. P. de Malbrancq ; et je dois en dire autant de *Moret* en Seine-et-Marne, encore chez les Morins. Mais Salluste donne à la Corse pour premiers habitants une colonie de Lygiens venus de la terre ferme sous la conduite d'une gardeuse de troupeaux nommée *Corsa* [5].

Je dois dire, par le fait, que les Cantabri étaient un peuple métissé de sang maurétanien, ce qui explique le dédain que professe pour eux Pline. Ils avaient neuf villes dans l'Ibérie, desquelles il ne nomme que trois : Juliobriga, colonie récente, et les ports de Blendium et de Verasueca. D'après M. Augustin

(1) *Anthrop. de la France*, p. 632.
(2) Lib. III, c. IV, 13.
(3) *Ibidem*, l. IV, c. XXXIV, 20.
(4) *De l'Ibérie*, p. 297.
(5) *Fragments*, liv. II, p. 157.

Chaho, les Basques pyrénéens seraient les descendants des Cantabres. Bien que Pline établisse une distinction marquée entre les Vascones et les Cantabres, M. Chaho comprend les premiers dans la confédération des seconds.

D'ailleurs, il n'est pas étonnant que Pline ne mette pas de Vascones en Gaule ; car la principale immigration de ce peuple n'eut lieu, d'après le même auteur, que vers la fin du VIe siècle de notre ère, sous Léovigilde, roi des Wisigoths d'Espagne, vers l'an 578, et par suite des victoires de ce prince. Ils se transportèrent alors, dit M. le Dr G. Lagneau, au nord des Pyrénées, dans la Novempopulanie et parmi les peuplades oscitanes, très vraisemblablement de même race qu'eux [1].

Ainsi que je l'ai avancé précédemment, je crois plutôt que les Basques ou Euskes sont de même race que les Æques de l'Italie, et appartiennent à la race tyrienne, métissée de sangs ombrien, ibère et même morétanien, comme leurs voisins, les Volsques.

Les Gascons étaient très braves et combattaient sans casque :

« ..... *et galeæ contempto tegmine Vasco* [2]. »

Les Celtibères fondaient au milieu de la mêlée avec une impétuosité sans rivale [3].

C'est aux Ibères qu'il faut attribuer les lieuxdits suivants de l'Aquitaine et d'ailleurs, en Gaule : *Hebro magnus* sur l'Artax, *Eborolacum* ou *Evrogilum*, le mont Trèveron ou Trèberon, en Dauphiné, plusieurs rivières Sèvres et Sègre, les *Eburovices*, peuplade de la seconde Lyonnaise, et leur civitas *Eburobriga*

(1) *Hist. prim.* des Euskariens-Basques, Bayonne, 1847, citée par M. G. Lagneau, p. 626.

(2) Sil. Ital. l. V, v. 197.

(3) Sil. Ital. l. V, v. 195.

(Avrolles, Yonne), de la quatrième ; *Eburodunum* ou Embrun, autre ville des Éburons, dans les Hautes-Alpes ; un autre *Eburodunum* ou Évreux, dans la Séquanaise ; un troisième *Eburodunum* ou Yverdon (canton de Vaud, en Suisse) ; *Eburomagus* (Bram, Aude) ; *Eburiacus* (Ivry) ; les *Éburones*, peuple belge ; Éveron dans la Mayenne ; les Trèveri et la ville de Trèves en Germanie ; *Eburodunum* (Brünn, en Moravie) ; Trèvérie, Trèversy, Trivérien, Trèveron, Quiberon et Quiberville, dans le Morbihan, etc.

Passons maintenant aux Ibères de la Grande-Bretagne.

On a quelquefois confondu les îles *Œstrymnides* avec les *Cassiterides*, et les unes et les autres avec les îles Britanniques. C'est Festus Avienus qui est la cause de cette confusion. Nous avons vu un peu plus haut que les îles Pityuses s'étaient nommées antécédemment *Œstrymnides*, et Denys le Périégète dit qu' « elles étaient habitées par les enfants des « illustres Ibères [1]. » Il ne s'agit donc point ici d'Albion.

Il parle ensuite du mont Œstrymnis qui se dressait non loin des colonnes d'Hercule et au pied duquel promontoire s'ouvrait le golfe œstrymnique [2]. Il s'agit donc ici de la Sierra Nevada ou *Alpujara*, et du golfe compris entre le cap de Gata, en Espagne, et celui des Tres-Forcas, au Maroc. Les îles Œstrymnides ou Pityuses se trouvent à l'entrée.

Mais ici le géographe poète bat la campagne :

— « De là, c'est-à-dire des îles Œstrymnides, dit-il, à l'île *Sacrée*, il y a pour un vaisseau une navigation de deux jours. Cette île (Sacrée) élève au milieu des eaux sa vaste surface : la nation *hibernienne* l'habite sur une grande éten-

(1) Denys le Périégète, v. 564.
(2) *Ora maritima*, v. 90-98.

due. Près d'elle on rencontre l'île des Albions. C'était la coutume des Tartessiens de faire du commerce sur les limites des îles Œstrymnides ; de même, les colons de Carthage et la multitude répandue autour des colones d'Hercule visitaient ces mers [1]. »

Il est évident que, dans ce passage, il s'agit bien des îles Britanniques, et que la nation *hibernienne* n'est autre que la nation *irlandaise;* mais les Œstrymnides sont déplacées et deviennent nos îles Normandes de la Manche, Jersey, Guernesey et autres. La science du géographe antique s'y trouve donc en défaut, ou bien il a voulu proposer une énigme à la postérité.

Dans un autre poème, Avienus affirme que les *Ibères* se sont étendus vers le nord de l'Europe et jusqu'en Bretagne :

— « La partie de l'Europe voisine des colonnes d'Hercule, dit-il, nourrit dans des champs fertiles les généreux *Ibériens*. Ils touchent par le nord aux ondes froides de l'Océan Boréal, et leur contrée étend ses vastes campagnes vers des régions trop voisines de la Bretagne glacée..... [2] »

On croit généralement que les îles Cassitérides dont l'explorateur massaliote Pithéas révéla l'existence au monde, à la fin du IVe siècle A. D., n'étaient autres que les îles Britanniques (*ensoï Prettanikaï* [3]). Toutefois, le témoignage de Claudius Ptolémée ne permet pas le doute à cet égard, les Cassitérides ne sont que les dix îles Açores : — « *In occidentali autem* « *Oceano, sunt*, dit-il, *insulæ decem, Cassiterides dictæ. Cas-* « *siterides cœteri vocant à plumbi stannique copia.* » — « Dans l'Océan occidental sont dix îles appelées Cassitérides à cause

(1) *Ora maritima*, v. 108 et suivants.
(2) *Descriptio orbis terræ*, v. 414.
(3) M. de Jubainville. *Les prem. hab.*, etc., t. I, p. 45.

de l'abondance du plomb et de l'étain qu'elles produisent[1]. »

Strabon s'exprime de la même manière. Il les dit au nombre de dix, toutes très rapprochées les unes des autres, et ajoute qu'on les trouve en s'avançant au nord, en pleine mer, à partir du port des Artabres. Cette description ne convient qu'aux Arçores [2], quoi qu'en dise Méla, qui les place chez les Celtici [3].

Il n'en est pas moins avéré que les Ibères et les Ligures pénétrèrent jusque dans les îles Britanniques.

— « De l'aveu de tous les historiens, dit La Tour d'Auvergne, des colonies d'Ibères s'étendirent jusqu'aux parties les plus reculées de l'Espagne citérieure : « *Indè Hispania Hibernia nuncupata.* » Cette Espagne citérieure c'était l'Hibernie (*Ivernia*) ou Irlande. En effet, Ptolémée place sur le promontoire Notium et sur deux autres caps de la province de Desmond, dans cette île, des peuples venus d'Espagne et appelés dans diverses copies *Iverni*, *Iberni* et *Iberi*[4]. »

Mais La Tour d'Auvergne n'est pas toujours scrupuleux dans ses citations. Le fait est que l'Espagne citérieure c'était la Tarragonaise, et que sur le promontoire Notium, Ptolémée place les *Erdini*, les *Nagnatæ*, les *Austini*, les *Gangani*, les *Vellabri*, les *Vodiæ* et les *Brigantes;* et sur le promontoire Robodgium, la ville d'*Ivernis* et celle de *Laberus* ; mais pas l'ombre des *Iberi*. Quant au mot *Hiberni*, on sait que c'était le nom collectif de tous les habitants de l'Irlande.

Cependant les traditions de l'Irlande, dit M. Roget baron de Belloguet, racontent qu'à une époque éloignée il arriva dans

(1) *Géogr.* l. II, c. III, p. 16.
(2) *Ibidem*, l. III, c. V, 11.
(3) *De situ orbis*, l. III, c. VI.
(4) *Orig. gaul.*, p. 256.

cette île deux frères ibères. L'un se nommait *Eibhear* ou *Éber Scot*, c'est-à-dire l'Ibérien. L'autre avait nom Érimhon, et tous deux étaient les fils du roi des Cantabres, Galam, *mileadh Esbaini*, le guerrier d'Espagne. Ils arrivaient des côtes de la Biscaye, dans le golfe de Gascogne. Les Éburovices de la Lyonnaise, les Éburons d'Évreux et les Éburones belges n'en étaient peut-être que l'arrière-garde.

Le premier de ces deux frères se fixa au sud de l'Irlande, dans le Munster, où longtemps après on trouvait encore un *clanna Bréogain* ou clan des Briges espagnols.

Dans le pays de Galles et le sud de l'Angleterre, dit M. Boyd Dawkins, les grottes sépulcrales et les tumuli renfermaient des crânes identiques à ceux des Basques [1].

Le second alla résider au nord de l'île, dans l'Ulster, et y établit le royaume des Milésiens ou guerriers, qui sont considérés comme des Ligures [2].

De plus, le nom des Hébrudes ou Hébrides, quelle que soit sa signification en langue gallique, paraît avoir été tiré du nom d'*Eber* ou *Héber*, et semble justifier l'existence d'un peuple venu de l'Ibérie.

Voici d'autres indices ibériens que me fournissent les îles Britanniques. Le Northampton, le Leicester, le Rutland, le Lincoln, le Nottingham et le Derby furent colonisés par la nation ibérienne des *Coretani*, même peuple que les *Ceretani* du midi des Pyrénées, d'après Ptolémée et Pline. Mais c'étaient des Ombriens comme les *Cœretani* du port et de la ville de Cœrè, en Tyrrhènie, et les *Cerones* du Loch Aber et du Rhoss-shire, en Écosse. Les *Gadeni* du Northumberland sont des Gaditans

(1) *Anthrop. de la France*, p. 634.
(2) *Ethnog. gaul.*, p. 263.

ou Gadites. Les *Cassii*, de l'Essex et du Cambridge, me paraissent être le même peuple que les *Cossi* ou *Cossitani*, de la province espagnole de Castellan de la Plana. Cependant on doit confesser avec bonne foi que les *Cassi* britanniques pourraient être des Galls de la même famille que ceux du Llydaw : les *Viducassi* du Calvados, les *Baïocassi* de Bayeux, les *Veliocassi* de la Seine-Inférieure, les *Valdicassi*, les *Radiocassi* de l'Oise, et les *Tricassi* de l'Aube, peut-être bien aussi *Sucassi*, de la Gironde. Les Anciens, dit Festus, appelaient *Cossi* les hommes à peau ridée et rugueuse. Mais il faut savoir également avouer que tous ces noms peuvent convenir à des peuplades qui provenaient des environs du mont *Cassius* ou de l'Étain, ou bien qui exploitaient des mines d'étain, d'où leur nom *Cassii*. Tacite nous apprend que les *Siluris* prétendaient être venus de l'Espagne. Les *Bibroci* ou Bibraci, du Berkshire, ne sont évidemment que des Bébryces immigrés de la même péninsule, où l'on voyait une ville de *Bœbro* ; enfin les *Canti* du Kent et de la presqu'île de Cantire, en Écosse, ainsi que ceux de la ville d'*Eboracum* ou York, dans le Yorkshire, étaient des Ibères Cantabres.

D'après Castaing, il y aurait en Germanie vingt et un noms de villes qui consacreraient le passage ou l'habitat des Ibères. *Treveri* ou Trèves, *Eburodunum*, aux sources du Marus, et *Eburum*, sur la Vistule, seraient du nombre, sans compter le nom ibérien du Rhin lui-même, l'*Iber* [1].

Il est permis de conjecturer, par les indices que nous fournissent les dénominations géographiques, que les Albains entraînèrent avec eux un certain nombre d'Ibères et de Lèges, en Grèce et en Italie, lors de leur émigration en Europe

(1) *Ethnog. de l'Aquit.*, p. 140.

par la voie directe de l'Occident. Je n'ai pas cru devoir en parler en traitant des Albains, quelques lignes devant suffire ici.

Voici les lieuxdits que cite Graslin sur cette voie : l'île *Imbros* ou *Ibrim*, à l'entrée de l'Hellespont, le fleuve de l'*Hèbre* en Thrace, le *Cæbrus* en Mœsie, les deux fleuves *Europus*, en Macédoine, les fleuves *Ebrus*, *Eurotas* et *Europas*, le mont *Ebro*, la fontaine *Eurytus* le détroit d'*Euripos*, la forêt d'*Evora* en Lucanie, les *Eurimènes* de Thessalie, les *Eurisisches* d'Acarnanie [1].

Diodore de Sicile dit que le passage des Ibères en Illyrie est attesté par le nom du fleuve *Ebrus* et d'un autre cours d'eau nommé *Siberus*. C'est à faire croire que la Sibérie elle-même doit son nom à d'autres Ibères qui se seraient dirigés vers le nord-est de la Caspienne.

Pourquoi pas ?

Eschyle, Pline et Plutarque placent des *Iberi* au sud des Alpes, dans la Gaule cisalpine [2]. Il est probable qu'ils ont voulu parler des Éburons qui avaient fondé *Eburodunum* ou Embrun ; à moins qu'ils n'aient voulu désigner les *Siculotæ*. Il est très probable, d'ailleurs, que les *Euritanes*, la ville d'*Ibero* et le nom du Tibre, *Tiberus*, n'en déplaise à M. Castaing, doivent leurs noms à des Ibères [3].

(1) *De l'Ibérie*, pp. 140, 303 et 383.
(2) Diodore, liv. XVII ; Olymp. 116. *De l'Ibérie*, p. 293.
(3) *Ibidem*, p. 140.

CHAPITRE II

DES CELTICI ET DES GALLÈQUES

(1600 A. D.)

L'élément *albain* ou celtique qui arriva du Caucase dans la presqu'île ibérique par la voie du sud avec les Ibères, leur était bien inférieur en nombre.

Les peuples qui composèrent cette nation demeurèrent d'abord cantonnés au sud-ouest de l'Espagne où ils fondèrent le petit royaume de *Celtie* sous le nom de *Celtici*, Celtiques, en latin, et de *Celtach*, en celtique. Le premier de ces noms signifie Petits-Celtes ; c'est un diminutif. Le second a le sens de gens des Forêts, d'après M. Rosseeuw Saint-Hilaire. Ils se divisaient en Celtes-Néries (*Celtici-Neriæ*) et en Celtes-Présamarques (*Celtici-Præsamarci*). Parmi eux étaient les Callenses et les Térèses. Les *Celtici* s'étendaient depuis la Bétique jusque dans la Tarraconaise; et il y en avait même dans la Lusitanie, sans parler des Celtibères dont j'ai déjà fait mention [1]. Ils comptaient dans leurs rangs les *Asturi*, fraction des *Asturicani* que Ptolémée place à l'orient du Palus-Mœotides; les *Albanenses* ou Albanins proprement dits, de la confédération des Vardules, qui comprenait quatorze peuples; les *Alabenses* d'Alvana (Albans) du ressort de Carthagène; les *Albères* des

(1) Pline. *Hist. nat.*, l. IV, c. XXXIV et XXXV.

Pyrénées orientales, autre tribu albaine; les *Lubienses*, détachés des *Lubioni* de l'Albanie arménienne ; les *Bardyles* ou Bardyètes, les *Exitans*, les *Numantins*, les *Pleutaures*, les *Belli* et les *Tytthi*[1].

Le Deist de Botidoux ajoute à cette nomenclature les Glètes, Iglètes ou Iléates. C'étaient des Turdétans qui s'étendaient depuis la Guadiana jusqu'au Tage, en Lusitanie. Ce celtisant fait du mot Glètes un dérivé de *Kélètes*, *Keltes*, nom grec des Celtes albains. Cela me paraît rationnel.

D'autres auteurs y ajoutent les Cempses, les Sèfes et les Cynètes ou Cunètes. Ils habitaient dans les îles Pityuses ainsi qu'au sud de l'Espagne[2]. D'après l'auteur déjà cité, les Cunètes étaient les gens du *coin* de l'Espagne. Nous retrouverons les Cempsi en Franconie, dans la tribu franque des *Cempsiani*. Des *Iléates* rappellent les *Ilvates* d'Italie.

On a avancé sans preuves aucunes que les Celtes n'ont immigré en Espagne que trois ou quatre cents ans après les Ibères. Mais cette opinion n'est nullement justifiée par les écrits des Anciens. Elle est même invraisemblable. Unis et alliés dans les montagnes du Caucase, unis et alliés en Gaule, ne serait-ce pas étrange de séparer ces deux peuples dans la presqu'île ibérique, ainsi que dans leur transmigration de l'Orient à l'Occident? Alors que penser de l'opinion d'Amédée Thierry qui met Celtes et Ibères en compétition et en inimitié, faisant émigrer les Celtes de la Gaule en Ibérie, et les Ibères de l'Ibérie en Gaule, de manière à produire un double courant en sens contraire : le courant ibéro-ligure, à l'est des Pyrénées, marchant du sud au nord ; et le courant celtique, à l'ouest de cette même chaîne, se dirigeant du nord au sud ?

(1) Pline, lib. III. cap. I.
(2) *Ora maritima*. v. 195-205.

Malheureusement pour ce savant et judicieux historien l'autorité de Pline et la disposition des lieuxdits contredisent cette ingénieuse mais gratuite combinaison, qui, par conséquent, ne peut être suivie et embrassée sérieusement.

Voici, en effet, ce que dit le Naturaliste :

— « Les Celtes sont une fraction des Celtibères qui sortirent jadis de la Lusitanie, ce qui devient évident par la comparaison des cultes, de la langue et des noms de villes. »

— « *Celticos à Celtiberis ex Lusitaniâ olim advenisse manifestum est sacris, linguâ et oppidorum vocabulis* [1]. »

La seule théorie que l'on puisse donc défendre et embrasser, relativement aux migrations des Celtes dans l'extrême Occident, c'est qu'ils immigrèrent en Gaule par l'ouest de la presqu'île ibérique, le long de l'Atlantique, en remontant vers le nord parallèlement, simultanément et peut-être même de concert avec les Ibères et les Liguses, leurs alliés d'antan, pour se répandre ensuite dans le sud et le centre de la Celtique ; tandis que les Ibères demeuraient surtout dans l'Aquitaine, au pied du versant septentrional des Pyrénées, et que les Ligures se répandaient à l'est de la même chaîne, le long des côtes de la Méditerranée.

Les Celtes pénétrèrent donc en Gaule par deux voies différentes et selon deux directions ; de l'Orient en Occident, par la voie de l'Italie et des Alpes ; et du sud au nord, par l'ouest de la presqu'île ibérique. Les Briges, au contraire, ainsi que les Ombriens, après être entrés en Gaule par l'Italie, passèrent de la Gaule en Ibérie en formant le courant descendant constaté par Thierry, et que Cimbres, Vandales et Wisigoths devaient suivre ensuite.

(1) *Hist. nat.* l. III. c. I. p. 29-30, ed. 1771.

Le témoignage impartial de Pline-l'Ancien nous prouve également que l'autorité des lieuxdits était déjà admise et reconnue de son temps, et que la théorie du courant celtibère se dirigeant du sud au nord émane de lui-même ou de ses devanciers, et qu'elle n'a pas été imaginée par Graslin. Cet écrivain moderne n'a fait que la ressusciter et la mettre en lumière, sans toutefois y avoir adhéré franchement.

On croit généralement que la transmigration des *Celtici* d'Espagne en Gaule eut lieu un siècle après celle des Ligures, c'est-à-dire vers l'an 1500 A. D.. Mais avant de suivre ces peuples en Gaule, occupons-nous des dénominations géographiques qui prouvent leur arrivée et leur habitat en Espagne :

La première est l'île d'*Alboran* entre la Maurusie et cette péninsule ; puis les monts *Alpajara* (Sierra Nevada), le fleuve *Alebus* d'Avienus, les villes d'*Albacète* en Murcie, d'*Albuquerque* dans l'Estrémadure, d'*Albufera* dans le royaume de Valence, d'*Albaracin* dans l'Aragon, un royaume qui par son nom rappelle évidemment le fleuve *Aragus*, *Araxus* ou *Arar*, qui limitait au sud l'Albanie caucasienne. Il en reste de nombreux souvenirs dans la Gaule centrale. Continuons l'énumération des lieuxdits albains en Espagne : *Alba-de-Tormes* dans le Léon, *Villalba* dans la Galice, *Elva* dans l'Alemtéjo, en Portugal. La sierra d'*Albaracin*, qui recèle les sources du Jucar, du Tage et du Bétis, témoigne de la constante affection des Celtes Albains pour les montagnes et les plateaux élevés. Nous avons encore la rivière *Alberche*, affluent du Tage, les monts *Albère* dans les Pyrénées orientales, *Alva*, sur la limite de l'Aquitaine, *Asturica*, *Astorga*, *Astyra* dans les Asturies, qui remémorent le souvenir des *Asturicani* de la mer d'Azow et d'*Ashtour*, le bœuf ailé, chéroub des anciens

Chaldéens. Puis encore le fleuve *Alba* (Riderens) chez les Vascons, les villes d'*Alba* (Urgao), *Celti* ou *Celtiaca*, *Alava* ou *Alvanna*, *Callet* et *Calleses*, *Alpesa*, *Alba* des Vardules, *Turres albæ* des Celtici, les Celtes Callenses et Calaguritani, etc.

M. Graslin me fournit les dénominations suivantes : *Olbia*, même nom que l'*Olbia* de Provence (Hyères) et celle de Pamphylie ; *Gerea*, qui rappelle le *Gerhus* d'Albanie ; *Carea*, ville des Celtibères, même nom que la *Carea* du Bosphore cimérien, ville lélége ; *Sala* dans la Bétique, qui rappelle la *Sala* d'Arménie et celle de la Colchide ; *Déclana*, ville des Indigètes, qui porte le nom de la *Dechlana* de l'Albanie du Caucase [1].

Mais toutes les villes celtes ne portaient pas un nom qui rappelât leur origine albaine caucasique. Pline en cite un très grand nombre, dépendantes des généralités de Cordoue, de Cadix, d'Hispalis et d'Astigis, dans la Bœtique, et dont il serait fastidieux de reproduire ici les noms. J'en ai compté 80, et, sur ce nombre, trois seulement ont une désinence brige. Mais aussi, plusieurs accusent l'influence phénicienne, telles sont les cités terminées en *hippo*, qui signifie *cheval*.

Lors de leur transmigration d'Espagne en Gaule, plusieurs tribus albaines se cantonnèrent immédiatement au pied des Pyrénées orientales, dans la future province Narbonnaise. Telle fut celle des *Albères* ou montagnards pyrénéens ; car le nom des Pyrénées était alors le même que celui des Alpes, *Albiæ*, c'est-à-dire monts blancs et élevés. Ensuite les *Cempses* dont une partie émigra en Gaule et même en Germanie, sous le nom de *Cempsiani*. A l'ouest, le pays d'*Albret* trahit aussi une origine albaine.

(1) Strabon. *Géogr.*, liv. VII, ch. I, 2.

Relativement aux Cempses, Avienus nous dit que, du sud de l'Espagne, ils poussoient leurs tribus jusqu'au pied des Pyrénées :

« ..... *indèque Cempsi*
« *Gens agit, in rupis vestigia Pyrenæ*
« *Protendens populos.* » [1]

Dans l'Aquitaine future, s'établirent les Arverni ou gens des Plateaux, les Lémovices ou Limuici du Limouzin, les Petrocori du Périgord, les Cadurci de Cahors, probablement une fraction des Caduci du sud de la Caspienne. Mais Pline les donne pour des Geli ou Galls. Ils fabriquaient de bonne toile. Je suis dans le doute pour les Santones de la Saintonge. Ils pourraient bien tenir leur nom de *Sanctus* ou *Sancus*, dieu des Celtes œnotriens. Quant aux Pictons ou Pictavi, et aux Bituriges, ils n'ont certainement pas immigré en Gaule, de l'Ibérie. Nous sommes déjà renseignés à leur égard.

Voici les dénominations topographiques qui attestent le passage et le séjour des Celtes albains dans l'ouest et le centre de la Gaule, après leur immigration d'Espagne :

Chez les Gascons de la mer cantabrique, nous trouvons *Alaba* ou Alavona ; Olbia dans la Narbonnaise ; Alban, *Alba-Augusta* (Albi) et Lisle-Albi dans le Tarn ; *Albiga* (Alby) ; *Alebece-Reïorum* (Aubestre et Riez) ; *Alba-Helvorum* (Aps et Villefranche d'Alban) ; les monts Aubrac, Aulni et la ville d'Aubrac dans l'Aveyron ; Albon et Aubenas dans l'Ardèche ; Albias, Aubiac et Mont-Auban dans le Tarn, le Tarn et Garonne, et la Garonne ; L'Albanque dans le Lot ; Aubeterre et Aulnay dans les Charentes ; Les Aubins, S. Aubin et d'Aubigné dans les Deux-Sèvres ; Labrit-Albret et le pays de ce

(1) *Descrip. orb. terr.* v. 480.

nom, au sud de la Garonne ; Aubazine dans la Corrèze ; L'Aubépin dans la Haute-Loire ; l'Aube, Auberive et S. Aubin dans la Haute-Marne ; Mont-Auban dans l'Ille-et-Vilaine ; Aubigné (*Albiniacum*) dans la Sarthe ; Aubignyville et L'Aubois dans le Cher ; Aubigny et Albert dans la Somme ; Aunay, Aulnay et Aubervillers dans la Seine ; Aubigny dans le Pas-de-Calais ; des S. Aubin et S. Alban un peu partout ; *Albiniacus* dans l'Artois ; et la rivière *Albimerius* ou Slacque, en Flandre.

De nos jours, on ne peut plus admettre la division des Celtes imaginée par Amédée Thierry en huit grandes confédérations subdivisées en tribus. Elle ne peut être justifiée ni par l'Histoire, ni par la tradition. Il existait chez les Celtes des confédérations contre les Romains, qui n'avaient nullement trait à la race et qui furent transitoires. D'un autre côté, nous avons vu, page 24, et d'après M. Valentin-Smith, qu'il exista également chez eux des fédérations permanentes de race ou de sang, d'intérêt, de foi ou de traité, de clientèle, d'adoption ou d'empire, auxquelles Amédée Thierry n'a nullement songé en établissant sa classification. On s'aperçoit même que le célèbre historien n'a pu déterminer, bien souvent, s'il se trouvait en présence d'une peuplade celtique ou cimbrique, brigante ou ligure, melde ou gallique, morienne ou silure.

Il n'a pas même pensé à établir ces distinctions de races. Peut-être même n'étaient-elles pas possibles à l'époque où il écrivait. Ce n'a été que depuis lors que la lumière s'est faite peu à peu parmi ces peuplades, et aujourd'hui encore nous sommes loin de pouvoir assigner d'une manière indubitable l'origine de chacune d'elles. Du temps de Strabon et de Pline, il devait déjà être bien difficile de les distinguer par la race.

Les huit nations celtiques d'Amédée Thierry étaient les Cel-

tes, les Alpines, les Helvètes, les Arvernes, les Eduens, les Bituriges, les Séquanes et les Armoriques.

Il plaçait les Celtes, avec César, entre les Cévennes, la Garonne, l'Atlantique et les monts Arvernes ; mais il n'en a pas donné la division et pour cause : cette épithète grecque convenait à toutes les nations ascaniennes indifféremment.

Les Alpines de Thierry sont mes *Albains* ou Celtes proprement dits, les Montagnards blancs lunaires. Naturellement, ils ne formaient qu'un seul et même peuple avec sa première nation, ainsi qu'avec les Helvètes (*Elva, Ealba*), et avaient immigré en Gaule par le courant oriental, aussi bien que les *Celtici* d'Espagne ou Petits-Celtes, par le courant méridional d'immigration.

Parmi les Arvernes, Thierry plaçait, à titre de subdivisions, les tribus suivantes : Némètes, Cadurces, Vellaves, Ruthènes, Lémovices, Nitiobriges, Santones et Pétrocores ; c'est-à-dire des groupes appartenant à quatre familles humaines différentes : scythique, sarmate, celtique et phrygienne. Ces deux dernières étaient cependant également gomériennes.

Dans la nation des Éduens, la confusion est encore plus grande. Les Mandubii de l'Auxois, les Ségusiaves de la Lyonnaise et les Parisii ou Barrisienses ; étaient bien des Celtes ascaniens ; mais les Lingons de Langres, et les Taurisques ou Raurici, étaient des Ligures ; les Ambarri, des Ambrons ; enfin les Senons, les Boïes, les Riceys, les Harudes et les Rauraques étaient des Galls ou Gaulois propres. Encore, Senons et Parisii sont-ils parfois rangés avec les Belges.

Sa nation des Bituriges, qui ne devrait se composer que de Briges ou Brigands, comprenait aussi des Atlantes tels que les Cambolectri ; des Tyrrhènes tels que les Turones ou Tourons ; et les Arvi, dont j'ignore la nationalité.

Dans la nation ibérienne des Séquanes, Thierry place des

peuples galliques tels que les Viducassi, les Veliocassi, les Valdicassi ; des Ibères tels que les Aulerques-Éburovices ; des Cimbres tels que les Carnes ou Carnutes, et les Médiomatriques ; enfin des Calètes ou Celtes proprement dits.

Parmi les Armoriques, il fait entrer des Celtes tels que les Namnètes qui étaient de race samnite, et les Vénètes ; en même temps que les tribus galliques des Unelli, des Curiosolites, des Rhedones, des Baïocassi, des Abrincatui et des Lexovii.

On ne saurait donc tirer aucun parti de cette division au point de vue ethnogénique, mais seulement pour la compréhension des événements politiques qui eurent lieu en Gaule, lors de la guerre des Celtes et des Gaulois contre les Romains. Mais je crois qu'on ne saurait se tromper en faisant immigrer de l'Espagne, outre les quatre peuples celtiques que j'ai cités à la page 362, les Lemovices-Armoricani, les Osismi, les Aluerques-Eburovices, les Atesui, les Remi, les Sequani, les Leuci, les Morini, les Meldi, les Ambiani, Ambarri, Ambibari, Ambivareti, Ambiliati et autres peuples ambrons, ainsi que les Ligures, les Némètes, et les peuples libyens, J'en traiterai séparément.

Les autres peuples celtes affluèrent en Gaule par l'Italie ou par les Alpes. Les tribus galliques et cimbriques, par la Germanie et le Rhin.

Cent soixante ans après la fondation de Rome, les Bituriges, les Arvernes, les Sénons, les Aulerques, les Éduens, les Ambarri et les Carnutes, dit Tite-Live, arrivèrent en Italie avec leurs familles et dévastèrent ce pays. *Bellovèse*, le dieu des combats, qui n'était autre que *Bel*, fils de Nemrod, divinisé à Babylone, puis appelé *Belus*, *Bellen*, *Belli* et *Baal*, était à leur tête ; car les Celtes furent toujours le peuple *belliqua* par excellence, dès l'antiquité la plus reculée.

« *Hinc sunt Albani, bellaces Marte feroci* ; »

dit Denys le Périégète des Albains du Caucase. « Là sont les « belliqueux Albains, dévoués à Mars acerbe. » Ils élevaient même des chiens de guerre, pour leur faire déchirer leurs ennemis au milieu descombats, ainsi que pour traquer les animaux à la chasse :

« *Unde canes nati superant genus omne ferarum* [1]. »

L'emblème de *Bellen* était le *tarvos* celtique, le *taur* ou *taurus*, c'est-à-dire le taureau, dont il prit la forme. C'est le *Thor* ou *Tor* des Scandinaves [2].

Ayant vaincu les Tyrrhéniens, ces sept peuples sortis de la Gaule s'établirent à leur place et devinrent italiens. Les Romains leur donnèrent le nom de *Galli* ou Gaulois. Eux prirent celui d'Insubres.

Après eux arrivèrent successivement les Boïes, les Salluvii, les Cénaumans et d'autres Sénons ou Gaulois du Rhin, qui s'établirent le long de l'Adriatique avec les Lingons.

Polybe, qui écrivait l'an 152 av. J.-C., énumère d'autres tribus que Tite-Live : les Laéns, les Lébéciens, les Insubriens, les Cénomans, les Ananes, les Boïens, les Lingons et les Sénonais [3]. Mais cette divergence s'explique aisément. Sous le nom d'Insubriens, Polybe comprenait les sept nations ou fragments de nations énumérées par Live ; et il ne reste à ajouter, aux envahisseurs d'Élitorix, que les Laéns, les Lébéciens et les Ananes ; ce qui porte à quinze les peuples gaulois qui envahirent l'Italie à cette époque.

(1) Périégésis, v. 705.
(2) *Étude sur l'origine des Kalètes Édues*, pp. 23-24.
(3) *Hist. gén.*, liv. II, 17.

Mais nous tombons ici dans le domaine de l'Histoire et sortons de l'ethnogénie celtique. Je me hâte d'y rentrer pour parler des Gallèques ou Galls d'Espagne.

Il y avait, en effet, un élément purement gaulois, c'est-à-dire scythique, dans l'émigration celtibère partie du Caucase par le courant méridional. C'étaient les *Callaïci*, que nous appelons *Gallèques*.

Ils se cantonnèrent à l'extrémité nord-ouest de la presqu'île ibérique, à l'occident des Asturi, et y fondèrent le petit royaume ou principauté de *Galice*, la Gaule espagnole. C'est tout ce que l'on en sait, car ce petit peuple n'a joué aucun rôle dans la Gaule proprement dite où il ne transmigra point.

Ptolémée distingue des *Callaïci* propres ou occidentaux, et des *Callaïci-Lucensii* ou Orientaux. Les premiers sont les Galiciens, les secondes les Gallèques [1].

Pline met les *Callaïci-Lucensii* ou Gallèques dans la Tarragonaise occidentale, en les distinguant des *Callaïci-Bracarii*. Puis il place des *Callenses* dans la Bétique, parmi les Celtici [2].

La *Callipolis* d'Avienus, la *Gallia-fluvia* de la Tarragonaise, qui porte le même nom que la *Gallia* de Médie, de Ptolémée, le *Portus-Gallus* (Oporto) en Lusitanie, et la *Sierra de Gala*, dans le Léon, en font foi, en même temps que ces lieuxdits prouvent le passage et les fluctuations des Gallèques. D'autres villes gallèques sont *Celenæ-Aquæ*, qui fait souvenir de la *Celenæ* de Phrygie et du mont *Celenus* de la Galatie asiatique ; *Olina*, qui rappelle l'*Olina* des Geli de la Caspienne ; *Gella*, ville de la Tarragonaise, et enfin *Cinna*,

(1) *Géogr.* l. II. c. III. *tab. 2a Europæ, p.* 7. éd. 1552.
(2) *Hist. nat.* l. III. c. I.

commune des Acetani, qui porte le même nom que la *Cinna* de Galatie. Graslin m'a fourni plusieurs de ces derniers lieuxdits.

Dans l'Aquitaine, à peine peut-on citer *Burdigalla* (Bordeaux) et *Gallace*, dans la Narbonnaise, comme ayant été des colonies gallèques sur le versant septentrional des Pyrénées.

Cependant le cap de Peñas, dans les Asturies, fut également habité par une colonie scythique; car Pline, qui appelle ce promontoire Scythique, y place la tribu des *Pœsici*. Or, nous trouvons dans Ptolémée, parmi les Scythes de la Caspienne, un peuple de *Pœsici*, dont ceux d'Espagne furent, par conséquent, une colonie immigrée avec leurs congénères, les Geli ou Galls :

« *Armenios montes si linquens ibis ad ortus,*
« *Medica noscetur tibi tellus : cujus ad axe*
« *Geli sunt, Mardique, viri simul Atropateni* [1]. »

Voici, en finissant, la peinture que trace des Gallèques, l'historien poète Silius Italicus, en parlant de la seconde guerre punique : « La Galice envoya aussi sa jeunesse guerrière, habile à découvrir l'avenir dans les fibres des victimes, dans le vol des oiseaux et dans les flammes d'un bûcher. Ce peuple chantait des vers barbares avec des hurlements affreux ; ou bien, sautant d'un pied sur l'autre alternativement, il se divertissait à frapper en cadence ses boucliers l'un contre l'autre. Tels sont les jeux, les amusements de ce peuple ; tel est son souverain plaisir. »

— «..... *Callæcia pubem*
« *Barbara nunc patriis ululantem carmina linguis,*
« *Nunc pedis alterno percussâ verbere terrâ*
« *Ad numerum resonas gaudentem plaudere cetras* [2]. »

(1) *Prisciani Periegesis*, vers. 940.
(2) Sil. Italicus. l. III. v. 344-348.

CHAPITRE III

DES LIGURES

(2200 A. D.)

Scylax de Caryande, explorateur nautique et écrivain de la fin du IVe siècle A. D. (de 523 à 485), ou plutôt la compilation qui porte son nom et qui date de l'an 350 A. D., écrivait que les *Ligyes* occupaient toutes les côtes de la Méditerranée depuis Emporiæ de Catalogne, le grand marché des Ibères, en Espagne, jusqu'à Genua, emporium des Ligyes, en Italie. A l'ouest du Rhône, ils portaient le nom d'Ibéro-Ligyes, parce qu'ils étaient mélangés avec les Ibères. A l'est dudit fleuve, ils prenaient celui de Celto-Ligyes, parce qu'ils étaient mêlés aux Celtes Albici [1] et autres.

— « A partir des Ibères, dit-il, vient une population mêlée « de *Ligues* (Ligyes) et d'Ibères, jusqu'au fleuve Rhodanou (le « Rhône)..... A partir du Rhodanou se trouvent les *Ligues* jus- « qu'à Hantiou (Antibes). Dans cette contrée est la ville hél- « lénique de Massalia et son port. Le trajet le long de la côte, « du Rhodanou jusqu'à Hantiou, est de quatre jours et quatre « nuits..... »

Le géographe Strabon en parlant des Alpes, vers l'an 20 de J.-C., dit qu'elles décrivent une demi-circonférence dont la

(1) Scylax, *Périple*, III, 4.

partie concave est tournée vers la *Ligystique* et l'Italie. « On y « compte, dit-il, un grand nombre de peuples tous celtes, *à « l'exception des Ligyens* ; encore, ceux-ci, bien qu'étant de « race différente, se rapprochent-ils des Celtes par leur manière « de vivre [1]. » Il en avait dit autant des Ibères.

Ailleurs Strabon ajoute que la Ligystique était située en plein Apennin, entre la Gaule cisalpine et la Tyrrhénie. Donc les Ligyens du temps de Scylax s'étaient étendus de la Provence jusqu'en Italie, Mais il constate qu'il restait des Ligyens dans la Gaule transalpine.

Il place même dans la Norique ou Styrie une peuplade ligyenne, celle des *Tauri*, *Taurisci*, *Raurici* ou *Norici*, les Taures, Taurins ou Taurisques, venus sans aucun doute de la chaîne du Taurus, en Asie-Mineure. Leur nom signifiait les Montagnards. Il remarque que l'on conjecturait que les Ligyens étaient des Grecs, parce qu'ils faisaient usage de boucliers d'airain, à l'instar des Grecs ; mais que c'était bien à tort [2].

Les Ligyens, dit-il, se divisaient en *Ingaunes* et en *Intéméliens*, peuplades auxquelles Polybe ajoutait les *Oxybes* et les *Décéates*. Il nous apprend que, dans les anciens auteurs grec, la tribu alpine des *Salyens* est aussi appelée Ligyenne ; que « le nom de Li- « gystique désigne tout le territoire dépendant de Massalia « (Marseille), et que les auteurs plus modernes nomment les- « dits Salyens Celto-ligyens, et leur attribuent tout le pays de « plaines qui s'étend jusqu'à Leurion et au Rhône ; » que tous les habitants des côtes de la Méditerranée depuis Monaco jusqu'à la Tyrrhénie ou Toscane étaient d'origine ligyenne ; que, des différents peuples ligyens de son temps qui étaient compris

(1) *Géogr.*, liv. II, ch. V, 28.
(2) *Ibidem*, liv. II, ch. V ; ch. II, 1 ; liv. IV, ch. I, 12 ; ch. VI, 2-6.

entre le fleuve le Var et Genua (Gênes),ceux de la côte étaient réputés Italiens et soumis aux Romains, tandis que ceux des montagnes étaient demeurés barbares et étaient administrés par un préfet militaire [1]. »

Cinq siècles avant Jésus-Christ, Eschyle, le père de la Tragédie, plaçait déjà des *Ligyes* en Provence et leur donnait le nom de *Liguri*. Il leur fait attaquer l'Hercule tyrien dans le champ des Cailloux ou plaine de la Crau [2]. Et Strabon rapporte le même fait [3].

Tite-Live, historien qui écrivait à la fin du premier siècle avant notre ère, dit que,lorsque la horde des Celtes-Gaulois de Bellovèse envahit l'Italie (631 à 587 A.D.),elle y trouva le long du Tésin, des Ligures *Lèves* ; que ces Ligures secoururent les Carthaginois contre les Romains; que les Romains déclarèrent la guerre auxdits Liguriens, et que, de prime abord, deux de leurs tribus, les *Célélates* et les *Cerdicates*, se rendirent à discrétion ; mais que les *Ilvates* furent battus par le général Minucius [4].

Hérodote rapporte, en effet, que l'armée d'Hamilcar, fils du général carthaginois Hannon, forte de trois cent mille hommes, était composée de Phéniciens, de Libyens, d'Ibériens, d'Hélysices, de Sardones, de Cyrniens et de *Ligyens*, et qu'il la conduisit en Sicile [5].

Salluste, 85 ans avant l'ère chrétienne, donne aux Ligyens le nom de *Ligus*, au pluriel *Liguses* [6].

(1) *Géogr.*, liv. IV, ch. VI, 1-5.
(2) *Tragédies*, fragment V° du *Prométhée délivré*.
(3) *Géogr.*, liv. IV, ch. I, 7-8.
(4) *Histoire romaine*, liv. V, 35 ; XXII, 33 ; XXXII, 29.
(5) *Histoire*, liv. VII, § 165.
(6) *De Bell. Jugurth.*, XCIII.

Mais Diodore de Sicile, qui écrivait l'an 44 A. D., leur conserve le nom de *Liguri* ou Ligures. Ils habitaient, dit-il, entre les Alpes et la Méditerranée, en plein air ou *dans des Cavernes*, vivant misérablement et s'exposant en mer aux tempêtes, dans des barques non pontées, pour mener une vie de pirates jusqu'en Sardaigne et en Afrique. Et c'étaient cependant les peuplades les plus civilisées d'entre eux qui menaient cette vie d'écumeurs de mer [1].

Justin, traducteur de Trogue-Pompée, ainsi que Florus, qui écrivirent sous Antonin-le-Pieux et sous Trajan, à la fin du premier siècle de l'ère moderne, parlent aussi des *Ligures*, qu'ils n'appellent plus Ligyes, parce que ce peuple était déjà devenu le peuple italien et qu'il avait donné à la péninsule le nom de *Liguria* [2].

Plutarque, qui mourut l'an 140 de l'ère chrétienne, tout en appelant les Ligyes *Ligurii* ou Liguriens, un mot alors devenu synonyme d'Italiens, observe que ce peuple était nommé par quelques auteurs *Ligustini*, sans en assigner la raison [3].

Mais cette raison nous est indiquée par Éphore quand il dit que « les Ligyes sont originaires d'Espagne [4] ; » par Festus Avienus, géographe poète, qui écrivait au IVe siècle après J-C., et qui ajoute : « que le fleuve de Tartesse (le Betis), en Espa-« gne, prend sa source dans le marais *ligustique* :

« *Tartessus amnis, ex Ligustico lacu*
« *Per aperta fusus.....* [5] »

(1) *Hist. univers.*, liv. V, 197.
(2) *Epitome rerum Roman.*, liv. 3 ; *Histor. Philippic.*, XX, 1.
(3) *Vita Pauli-Æmilii*, VI.
(4) *Apud Strabo*, liv. VI, ch. II, 4.
(5) *Ora maritima*, v. 284.

et surtout par Hécatée de Milet, écrivain du IVe siècle A. D., qui, précisant encore davantage, enseigne que les *Liguses* étaient issus de la ville de Ligustine (*Ligystinè*), sise près du marais *Ligustin* (*lacus Ligusticus*), source du Bétis ou Guadalquivir, au sud de l'Espagne. La ville ou colonie ligyenne de *Ligystinè* était voisine de Tartesse, au détroit de Gadès (Cadix). [1]

Le même Festus Avienus, déjà cité, place également des *Liguses* dans le pays d'Ophiusa, qui ici n'est pas pris pour une des iles Pityuses, mais pour la partie de la Bétique que baigne le golphe de Sucron : — « Dans le pays d'Ophiusa, les Cemp-« ses et les Sæfes, dit-il, occupent la partie montagneuse; au-« près d'eux l'agile *Liguse* (*pernix Ligus*) et la race des Dra-« ganes avaient établi leurs foyers..... » [2].

Ainsi donc, les *Ligyes*, *Ligyens*, *Liguri*, *Liguses*, *Ligures* et *Ligustini* étaient le même peuple.

Virgile, Tacite, Perse et Cicéron emploient au nominatif singulier le mot *Ligus*. M. de Jubainville en cite des exemples [3]. Par le phénomène phonétique du rhotacisme, dit le savant professeur du Collège de France, se fit la mutation fatale de l'*s* en *r*, et *Ligus*, au lieu de faire *Ligusis* au génitif, et *Liguses* au nominatif pluriel, se changea en *Liguris* et en *Ligures*. De là le mot *Liguria* au lieu de *Ligusia*. C'est le même cas que dans *tempus*, *temporis* au lieu de *temposis*.

C'est ainsi que les *Liguses* d'Espagne devinrent les *Ligures* ou *Liguri* de la Provence et de l'Italie.

D'ailleurs, le nom de ce peuple revêt trois formes : *Ligoues*, *Ligues* et *Ligyes*.

(1) Étienne de Byzance, dans *Hist. des Gaulois*, t. I, p. 21.
(2) *Ora maritima*, v, 195.
(3) *Les prem. hab. de l'Europe*, t. I, pp. 356-357.

Avienus dit en parlant du Rhône que « c'est ce fleuve qui « limite la terre ibérique et les âpres *Ligures* : »

« .....*Hujus alveo*
« *Ibera tellus atque Ligyes asperi*
« *Intersecantur* [1]. »

Le mont Setius, qui prolongeait sa base jusqu'à l'étang de Taphros, voisin du Rhône, servait comme de borne entre les deux pays [2].

Mais le berceau véritable des Ligyens ou Ligures était-il le sud de l'Espagne, la *Ligustine*, au détroit de Gibraltar ? Évidemment non, puisque l'on trouvait, de l'autre côté du détroit, sur la rive morétanienne, le fleuve *Lycus* ou *Lyx*, et la ville de Lyxa (les Lêques, actuellement Larache), indices de colonie ligyenne. D'ailleurs, il y avait déjà des Ligyens en Afrique du temps de la première guerre punique, puisqu'il s'en trouvait dans l'armée qu'Hamilcar y rassembla.

Mais il y en avait aussi en Asie, au rapport d'Hérodote. Dans l'armée de Xerxès, roi de Perse, qui fut vaincu par Thémistocles à la bataille de Salamines, l'an 480 A. D., il se trouvait des *Ligoues* ou Ligyes. L'historien d'Halicarnasse indique même la contrée où ils habitaient. C'était dans l'Asie-Mineure entre les Paphlagoniens, les Mariandyniens, les Phrygiens et les Arméniens [3] ; c'est-à-dire probablement le long du *Lycus*, homonyme du Lycus ou Lyx de Morétanie, ou de l'Halys, en plein pays gomérien ou celtique.

Il n'y a donc pas de doute à conserver : c'est encore dans

(1) *Ora maritima*, v. 608.
(2) *Ibidem*, v. 605.
(3) *Histoire*, liv. VII, § 71.

l'Arménie et le Caucase qu'il nous faut rechercher le véritable berceau des *Ligyes*.

Tout d'abord, au IIe siècle A. D., le poète grec Lycophron appelait *ligustiken* ou ligystique la ville de Cyta ou Kuta, la moderne Koutaïs, capitale de la Colchide [1]. C'est donc que cette ville était ligyenne, ou bien qu'il s'y trouvait un mélange très fort de sang ligyen avec l'élément colche, qui était d'origine chamique. De plus, le mot ligystique (*ligustiken*) indique que ce peuple y portait les mêmes noms qu'en Espagne et en Provence : *Ligus*, *Ligyes*.

Ce sont donc les mêmes Ligyes dont parle Hérodote ou une colonie établie parmi les Colches. Cependant Strabon demeure absolument muet sur ces Ligures et n'indique nullement le berceau des Ligyens ; mais il rapporte que « Théophane « plaçait dans l'Albanie causasienne, entre les Amazones et les « Albains, deux nations d'origine scythique, les Geli et les *Lèges*, « indiquant même le cours du Mermadalis comme la ligne de « démarcation entre les possessions de ce dernier peuple et celles des Amazones [2]. »

Ce sont donc les *Lèges* de Strabon qui s'appelaient aussi *Ligyes* et *Liguses*, comme ils sont devenus dans le Caucase les *Lesghiens* modernes. Hésiode place des *Lygiens* entre les Éthiopiens et les Scythes Hippémolges.

Mais, par leur déplacement vers l'Occident, le nom des *Lèges* devait subir nécessairement plusieurs autres transformations. Une partie des Lèges ou Ligyes dut se transporter de l'extrémité occidentale de la Colchide jusque dans la Troade, aux environs du mont Ida, en suivant les bords du Pont-Euxin ; car,

(1) *Les prem. hab.*, etc., t. I, p. 387.
(2) *Géogr.*, liv. XI, ch. V, 1.

du temps d'Homère, un peuple appelé *Lélèges* avait fondé un royaume dans la Troade, le troisième en importance [1]. Au siège de Troie, leur chef se nommait Altée.

« Altée qui commande aux valeureux *Lélèges* [2]. »

Après la prise d'Ilion par les princes grecs, les Lélèges passèrent dans l'Ionie et la Carie, qu'ils peuplèrent. Et d'aucuns, traversant la mer Égée, contribuèrent au peuplement du Péloponèse.

Ceux qui passèrent dans la Carie, dit Strabon furent identifiés aux Cariens par certains auteurs [3]; c'est-à-dire qu'ils devinrent cariens, de même qu'en Gaule les Ligures devinrent gaulois. Ce sont ces auteurs qu'a suivis M. Lemière, quand il affirme que les Lélèges étaient des Cariens. S'il avait mieux lu Strabon, il se serait convaincu que c'est la contradictoire de sa proposition qui est seule vraie; à savoir: qu'il y avait des Cariens de sang et d'origine lélèges.

Je dois faire la même réponse à M. de Jubainville, quand il enseigne que les Lélèges étaient des Phénico-Égyptiens. Les *Lélèges* ou Ligyes en traversant l'Égypte durent naturellement se mêler à des Phéniciens et à des Égyptiens; mais cela n'implique nullement qu'ils tiraient de ces peuples leur origine.

Aussi, M. Roget de Belloguet n'a-t-il pas hésité à reconnaître pour des Ligures tous les peuples à noms grecs homonymes du Caucase et de l'Asie-Mineure:

— « Il est tout simple, dit-il, que les différents peuples ou « les branches d'une même race aient porté des noms divers,

(1) *Géogr.*, liv. VII, ch. II, 7.
(2) *Iliade*, XXI, v. 86.
(3) *Géogr.*, liv. XII, ch. VIII, 5; liv. XIV, ch. II, 27.

« surtout quand elle s'est répandue sur une aussi grande sur-
« face que la race ligure [1]. »

Cette remarque me semble très judicieuse.

On trouvait donc en Carie, du temps de Strabon, les tombeaux des Lélèges et les forts évacués par les Lélèges. Sur le territoire de Milet, on montrait aussi les villes abandonnées des Lélèges. Le géographe grec donne la raison de ces ruines. Après la guerre de Troie, dit-il, toute l'Ionie fut occupée à la fois par les Cariens et par les Lélèges, peuples amis et associés, et les Ioniens durent expulser les uns et les autres. Comment donc M. Lemière ose-t-il avancer que les Lélèges étaient des Cariens ?

Mais il y a plus : les Lélèges n'avaient pas attendu la prise de Troie pour transmigrer en Grèce, comme d'autres flots de Ligyes ; car Hésiode, qui florissait vers l'an 900 A. D., rapporte que « Locros fut le chef des Lélèges, de ce peuple que « le fils de Saturne tira naguère du sein de la Terre et ras-
« sembla sous les ordres de Deucalion. » L'étymologie du nom des Lélèges, dit, en effet, Strabon, indique un peuple formé d'éléments divers [2]. »

Aristote rapporte aussi que, dès la plus haute antiquité, des Lélèges habitaient la partie occidentale de l'Acarnanie, au sud de l'Albanie épirote, ainsi que la Béotie. Il donne le nom de Lélèges aux Locriens de son temps (350 A. D.) ; probablement les Lélèges du Locros d'Hésiode. Puis il peuple la Leucade d'autres Lélèges conduits par le chef Lélex et ses vingt-deux fils [3].

On voit qu'il n'est pas étonnant que ceux des Ligures qui

(1) *Ethnog. gaul.*, t. II, p. 277.
(2) *Géogr.*, liv. VII, ch. VII, 2.
(3) *République et constitution* ; Strabon, liv. VII, ch. VII, 2.

durent arriver en Italie par la Grèce et l'Illyricum fussent assimilés aux Grecs, du temps de Strabon, et fissent usage de boucliers grecs en airain, puisqu'ils étaient devenus grecs.

Le Géographe s'étonne « que ce peuple ait disparu ensuite « complètement de la terre [1]. » Mais il faisait certainement erreur. Je le répète, rien ne s'anéantit, sur la terre. Les peuples émigrent, ils traversent les mers et se perdent au loin, ou bien ils se fractionnent en modifiant leur nom patronymique, ils se mêlent avec d'autres peuples plus nombreux, qui se les assimilent, ou bien ils acceptent de leurs voisins des pseudonymes qui éclipsent bientôt leur nom véritable, semblables à ces cambrioleurs qui, après avoir dévasté et pillé le quartier d'une grande ville, changent de nom et de domicile, pour aller recommencer plus loin leur vie de déprédations et de crimes.

Strabon ne se doutait nullement que les *Lèges* caucasiens étaient le même peuple que les *Lélèges* de l'Asie-Mineure, de Crète et de Grèce. Se doutait-il davantage que les Lélèges fussent devenus, en Suévie, la grande nation des *Louious* ou *Luges*, avec leur fraction des *Lougi-monas* ou *manas*, les *Lugimanes*, dont il parle lui-même, et qui peuplèrent même les rivages du marais *Lugeum*, en Illyrie [2] ?

Assurément non. Il n'y pensait pas plus qu'à voir des *Lèges* dans les *Liguses* d'Espagne. Cependant il est bien prouvé qu'ils étaient le même peuple, puisque Tacite écrit le nom de ces Ligyens germaniques *Lygii manimi* [3], et qu'il les place en Suévie ou Souabe, à côté des *Hélysii* ou Élysices, qu'il donne comme une de leurs tribus.

(1) *Géogr.*, liv. VII, ch. I, 3,
(2) *Ibidem.*, liv. VII, ch. V, 2.
(3) *Mœurs des Germains*, XLIII, p. 455.

Ainsi s'expliquent les mutations de ce nom : *Lèges*, *Luges*, *Lygies* et enfin *Ligyes*, pour devenir *Liguses* et enfin *Ligures*.

D'après Plutarque, *Lygus* signifierait Corbeaux ; car il explique le mot *Lugdunum*, nom primitif de la ville de Lyon et civitas des *Ségusiaves*, bâtie sur une colline rocailleuse près du confluent du Rhône et de la Saône, par *Lygus*, Corbeaux, et *dunum*, colline : c'est-à-dire la Butte aux Corbeaux [1].

Cette étymologie serait-elle le véritable nom des *Liguses*, ou bien était-ce un simple sobriquet que leur appliquaient les Briges du Brigulus ou Saône ? C'est ce qui reste à décider. Il est certain toutefois que les Ligures étant un peuple de complexion brune, aux yeux et aux cheveux noirs ou châtains, comme les Ibères, les blonds Celtes pouvaient bien leur donner ce surnom.

Un écrivain plus qu'original fait dériver les mots *ligus*, *ligur*, *liger*, *ligaune* et *lingon* du verbe *ligen* (*maribus concubare*), le *lachenam* des Carthaginois et le *lechenach* des Chaldéens. Il appelle cette infamie le péché rose et mignon des Gaulois. Diodore les en a, effectivement, accusés. Mais aucun écrivain de l'antiquité ne donne les Ligures pour des pédérastes [2].

Le Déist de Botidoux fait dériver le nom des Ligures de *Léch-gour*, hommes des pierres, c'est-à-dire gens du pays rocailleux, et les fait sortir de l'Helvétie, des *Alpes graïæ* ou graveleuses. Parmi leurs tribus, il énumère, depuis la vallée des Salasses, qui étaient eux-mêmes des Ligures, jusqu'à l'Adige, les Lépontiens du lac Verbanus, les Mésiates, les Camuni, les Vennones, les Euganéens du lac de Côme ou Larius, qui comptaient eux-mêmes trente-trois tribus dont nous ne con-

(1) *Des noms des fleuves et des mers. Opera moralia*, t. V, p. 408.
(2) *Onomastique de la Gaule celtane.* Rouen, 1884, p. 187.

naissons que les Stœni ; ensuite les Tridentini de Trente, les Carnes, et les Taurisques ou Noriques des Alpes carniques [1]. Cependant, sur ce nombre, il faut avouer que deux tribus passaient pour tyrrhéniennes : les Vennones et les Tridentini. Et les Carnes sont des Cimbres.

D'après Silius Italicus, les Ligures portaient les cheveux hérissés sur la tête,à la manière des Hurons et des Iroquois d'antan. On appelait cette touffe de cheveux *ligg* et *lugg*, d'où leur vint le nom de *Liguri*, gens à la tête hérissée. Cela leur faisait une tête conique :

« *Et Ligurum horrentes coni, parmæque relatæ*
« *Hispana de gente rudes, Alpinasque gæsa.* »

« Plus loin étaient (parmi les trophées des Romains) les cô-
« nes hérissés des Ligures, les targes grossières des Espagnols,
« et les javelots des Alpains [2]. »

Amédée Thierry écrit que les Ibères nommaient les Ligures *Ligora* ou *Illigora*, c'est-à-dire gens des montagnes, montagnards [3]. Le baron de Belloguet ajoute qu'en langue basque, le nom des Liguses, *Illigor* ou *Illougor*, a le même sens que celui de gens qui habitent en l'air, Ibères des montagnes. Mais Graslin, avant eux tous, a écrit le nom des Liguses *Lligour*, qu'il traduit par gens de mer, peuple maritime. Ce ne serait qu'une traduction ligurienne du nom des Mores, Morétaniens, Maurusiens, Moriniens ou Morins, lequel dérive du celtique *ar mōr*, la mer.

Tel serait donc le nom véritable des Ligures,et les celtisants

(1) *Des Celtes antérieurement à l'Histoire*, p. 61.
(2) Sil. Ital. l. I. v. 628.
(3) *Hist. des Gaulois*, t. I, p. 77.

anglais ont adopté cette dernière leçon ; car tel est, en effet, le nom des Ligures qui émigrèrent dans les îles Britanniques : *Lloëgr* ou *Lloëgrwys* signifient gens des côtes de la mer, peuple du littoral.

De là est venu le mot *lougre*, qui désigne une sorte d'embarcation cabotière à l'usage des pirates ligures.

On sait, en effet, d'une manière positive que des Ligures partis des Pyrénées passèrent dans la Grande Bretagne et en Hibernie avec les Ibères, vers l'an 1372 A. D., ainsi que je l'expliquerai plus loin. En Italie, la famille de Liguori a porté le nom des Ligures.

Voilà donc un peuple scythe qui, depuis son berceau de la Celtique caucasienne, a vu son nom se modifier de plus de vingt manières différentes, sans que ce nom ait été assez dénaturé pour ne pas être reconnaissable. On l'a appelé tour à tour ou il s'est appelé lui-même Lèges, Léléges, Luges, Lugi, Lougi, Louïous, Lygii, Ligyes, Ligoues, Lougous, Lougoïoï, Liguses, Liguri, Ligora, Ligures, Lligour, Illigor, Illigora, Illougor, Ligustini, Ligustinoï, Lloëgr et Lloëgrwys.

De même aussi, on compte plusieurs Liguries ou pays habités par des Ligures : la *Ligustiken* ou Ligystique du Caucase ; la *Ligystinè* ou Ligustine de la Bétique,en Espagne ; la *Ligustica* ou Ligystique de la Gaule transalpine ; la *Liguria* ou Ligurie de la Gaule cisalpine, qui devint même le nom de l'Italie ; enfin la *Lloëgria* ou patrie britannique des Ligures morins.

La portion du golfe de Lyon comprise entre le Rhône et la Toscane porta même le nom de mer Ligurienne ou mer des Ligures, de même que tout le golfe prit le nom des Ligyens, en grec, *Lygîon*, dont on a fait Lyon.

On a remarqué avec justesse que partout où un peuple quel-

conque a passé et séjourné, il laisse, dans les dénominations géographiques de cette contrée, soit son nom propre,soit celui des localités qui lui furent chères au début de ses migrations. C'est là un fait incontestable qui s'est reproduit en tous temps et en tous lieux, et qui est inhérent à la nature de l'homme, lequel aime à faire revivre ses souvenirs d'enfance et à s'entourer du nom de la patrie absente.

Parmi les peuples de la Gaule, j'ai remarqué que ce sont les Albains ou Ascaniens, les Ligures et les Briges qui ont le plus prodigué les dénominations patriotiques et patronymiques. Mais j'ai découvert un nom de fleuve,qui semble avoir été destiné par la Providence des nations à devenir comme l'enseigne des Liguses,et le jalon indubitable de la route que ces Scythes ont suivie, dans leurs transmigrations de l'Orient à l'Occident, en passant par l'Afrique.

Ce fleuve porte le nom même de ce peuple. Il s'appelle *Lycus*, *Ligus*, *Lucus* ou *Liger* (*του Λίγειρος*). Comme dans le latin primitif, langue-mère des dialectes celtiques, le c se prononçait tantôt comme k et tantôt comme s, *Lycus* devenait quelquefois *Lysus* et d'autres fois *Lyxus*.

Le premier fleuve *Lycus* est situé entre la Paphlagonie et la Cappadoce, dans le pays même qu'Hérodote assigne pour patrie aux Lygies de l'armée de Xerxès. Il est tributaire du Pont-Euxin et se nomme de nos jours et en langue turque Yéchil-Irmak. Il mêlait ses eaux à celles de l'Iris.

Le second *Lycus* se trouve encore en Asie-Mineure, mais à son extrémité occidentale, au sud de Smyrne. C'est un affluent du Méandre, qui se jette dans la mer Égée. Il coulait sous terre pendant la plus grande partie de son cours et se mêlait au Méandre près de Laodicée, dans l'ancien pays des Lélèges. C'est le Tchoruk-su moderne.

Un troisième *Lycus* passait à Bœryte (Beirout), ville de Phénicie, autre contrée habitée par des Lélèges. C'est la Salima moderne.

Le quatrième fleuve qui consacre le nom des Liguses se trouve en Libye. C'est le *Lixus, Lyxus* ou *Ligus*, fleuve de Morétanie qui se jetait dans l'Atlantique et sortait de l'Atlas, en dehors du détroit de Gadeïra, près du cap des Côtes. A son embouchure était la ville de *Lyxa* ou *Lêkes* (*Lugka,Ligga*) que les Barbares nommaient Trinx ou Trigka. Elle était située à 800 stades de Gadir ou Cadix, et en pleine Maurusie. C'était la limite de la pêche pour les *hippes* ou chevaux-marins phéniciens des Gadirites [1].

En face de *Lyxa* et du *Lyxus* ou *Ligus*,se trouvait la colonie liguse appelée Ligystique. Lyxa était l'emporium des Numides Mas-ésyliens appelés aussi Maurusiens.

En Espagne, il n'y a pas de fleuve qui porte le nom des Liguses. Cependant on y trouve une rivière *Luxia* et une ville de *Luques*,dans la Tarragonaise,dont les habitants s'appelaient *Lucensi*, d'après Pline [2].Les *Lebuni* ou *Liburni* étaient dans son ressort judiciaire. Mais aussitôt que l'on franchit les Pyrénées, on rencontre le cinquième fleuve *Ligus*, que les Celtes nommaient *Adour* (Eau courante). Il longe la base septentrionale de la chaîne et se décharge dans l'Atlantique à Bayonne.

Le sixième est la branche orientale du Rhône, *Ora-Ligystica* ou bouche ligustique.

Le septième se rencontre à l'intersection de nos départements des Bouches-du-Rhône et du Var,en pleine Celto-ligye, et porte le nom de *Lêques* (*Ligga* ou *Lugka*), avec le village

(1) Strabon. *Géogr.*, liv. XVII, ch. III, 2 ; liv. II, ch. III, 4.
(2) *Hist. nat.* l. III, c. XX.

de même nom qui rappelle la *Lêkes* africaine. Il devait être bien plus important avant l'ensablement par la mer de toute cette côte,sur laquelle s'élevait la ville phocéenne du Taureau, *Torots* ou *Torœntum*, aujourd'hui enterrée sous les sables et disparue.

Le huitième fleuve *Licus* séparait la Rhétie ou Tyrol du pays des Ligures Vindéliciens, dans les Alpes rhétiennes. La tribu vindélicienne qui en habitait les bords se nommait *Licatii*, gens du Licus. [1] Il y a aussi une ville de *Lucques*, en Italie, fondée, dit-on, par les Tyrrhéniens, mais dont l'origine a pu être ligure, ainsi que celle de *Luques*, dans la Tarragonaise.

Le neuvième fleuve ligure est le *Liger*, *Ligir* ou *Ligus*, la Loire, avec ses affluents,le Loir et le Loiret (Ligour, Ligouria), auxquels on peut joindre pour dixième et onxième jalons la rivière *Ligoure*, dans le département de la Vendée, et la Livière ou *Ligouria*, près de Narbonne.

Entre la Loire et la Morinie flamande, on rencontre plusieurs rivières appelées *Liger*, *Lyx* et *Lys*, entre autres dans le Maine et Loire, dans l'Oise, ainsi que dans la Somme.

Enfin un douzième fleuve ligure est la *Lysa* ou Lys du Pas-de-Calais, avec son bourg de *Licques*, chez les *Lysii* ou Meldes.

Les Lèges ou Ligyes ne commencèrent à poindre comme nation, dans l'Europe occidentale, que dans la presqu'île Ibérique, en tant que Liguses. Ils ne prirent de l'importance et ne jouèrent un rôle considérable qu'en Italie, en tant que Ligures. Amédée Thierry pense qu'ils ne franchirent les Alpes pyrénées que vers l'an 1600 A. D., pour se répandre dans la Gaule transalpine.

Thucydide écrivait, un peu avant l'an 400 A. D., que les

(1) Ptolémée. *Géogr.*, l. II, c. XII, p. 26, éd. 1552.

Ligyens avaient chassé d'Epagne les Ibères Sicanes, les forçant à se réfugier en Sicile, et qu'alors lesdits Ligyes ou Ligures occupèrent toutes les côtes jusqu'à Gênes [1].

Ce furent les Ligures qui dénommèrent en leur propre langue l'*Okéan atlantic*, en souvenir de la chaîne de l'Atlas d'où ils arrivaient et où cette chaîne aboutit.

La transmigration des Ligures de l'Espagne dans la Ligurie gauloise me paraît clairement exprimée par Festus Avienus dans le passage suivant :

— « Si des îles Œstrymnides l'on ose pousser plus avant « dans la mer, vers les climats où la fille de Lycaon glace les « airs, on aborde au pays désolé *d'une peuplade ligurienne* ; car « il y a longtemps que des Celtes ont dépeuplé ce pays par de « fréquents combats. Des Liguriens, chassés de leur patrie par « des circonstances qu'amène souvent la Fortune, vinrent en « ces lieux presque partout hérissés de ronces. C'est un sol pier- « reux ; on y voit des roches escarpées, des monts menaçants « qui vont toucher le ciel. Longtemps la tribu fugitive vécut « dans les fentes des rochers, loin des eaux ; elle craignait la « mer, qui lui rappelait d'anciens dangers ; puis, son audace « croissant avec la sécurité, les loisirs du repos l'amenèrent à « sortir de ses hautes demeures pour descendre vers le ri- « vage [2]. »

« *Rigidæque rupes, atque montium minæ,* »

Dans ce pays désolé, M. de Belloguet voyait la Cornouaille anglaise,et par les Celtes qui avaient chassé ces Ligures de leur patrie, il entendait les Cimbres.M. Lemière est du même avis, seulement il localise moins : Ce pays est pour lui la côte occi-

(1) *Guerres du Péloponnèse*, liv. VII, § 2.
(2) *Ora maritima*, v. 129.

dentale de l'île d'Albion, dans la principauté de Galles, depuis le canal de Bristol jusqu'au mur d'Antonin.

— « Avienus, dit Amédée Thierry, nous montre le berceau « des Ligures dépeuplé et désert, depuis que, vaincus après de « longs combats et se retirant devant l'armée des Celtes, ils sont « venus occuper leurs rochers et leurs bruyères sauvages [1]. »

Ces rochers et ces bruyères sauvages, pour Thierry, sont ceux de la Provence, cette « gueuse parfumée » de M. Thiers. Le berceau des Ligures dont parle Avienus seraient donc les côtes orientales de l'Espagne, que les Ligures avaient habitées si longtemps avant d'envahir la Celtique et les Alpes maritimes.

Il est de fait que le passage d'Avienus interprété sans commentaire et littéralement mentionne les Pityuses (îles des Pins) sous le nom d'Œstrymnides, et qu'il applique même ce nom au sud-est de l'Espagne. Des îles Pityuses et Baléares en montant vers le nord, on arrive nécessairement dans la Celtique, et l'on atteint les rivages arides que peuplèrent les Ligures, depuis l'Aquitaine et la Narbonnaise jusqu'au Pô.

Dans l'Aquitaine et l'ouest de la Gaule, il y avait certainement des Ligyens mêlés aux Ibères et aux Celtes qui peuplèrent ces contrées. Leurs noms ne nous sont point parvenus, et Strabon n'énumère aucune peuplade ligyenne dans l'ouest. Cependant il faut attribuer aux Ligyens les dénominations géographiques suivantes que me fournit M. Castaing [2] : Illigor, Illiberris, Illerios (le Tech), Illixo, Illumber, Illun, Illuro, Illarona, Elloro, Ellarona, Ellorona, Ellorensis, Olorensis ou Iluro, Illouaten, Ilaguaten, Ilaguatan, Languatan, Languen-

(1) *Hist. des Gaulois*, p. 21, sur les vers d'Avienus à partir du v. 129.
(2) *Ethnog. de l'Aquitaine*, pp. 274 et 290.

tan, Hlorna, Oloro, Eliumberrum, Climberrum, Lactura (Lectoure), Pyrène et Perpignan.

A l'est du Rhône, l'élément ligyen domine dans la province romaine et dans la Gaule cisalpine jusqu'au Pô. Au-delà, on le retrouve mêlé aux populations montagnardes jusqu'en Bavière et en Pannonie. Mais alors certaines peuplades ligures ont pu y arriver directement de l'Orient.

D'après Strabon, les *Sallii*, Sallyes ou Salyens étaient les véritables Celto-Ligyes : — « Les anciens Héllènes, dit-il, ap-« pellent les *Salyes* Ligyes, et Ligystique la contrée que possè-« dent les Marseillais. Plus tard, on les nomma *Celto-Ligyes*, « et on leur attribue toute la plaine jusqu'à Luérion et au Rho-« danou..... »

« A partir de Massalia, si l'on avance dans le pays compris « entre les Alpes et le Rhodanou jusqu'au fleuve Druentia « (Durance), on trouve les *Salyes*, qui occupent un territoire « de 500 stades..... [1] Tout le pays qui suit est celui des Cavares « jusqu'à la rencontre de l'Isara. Les Cavares ont au-dessus « d'eux les Voconces, les Tricori, les Iconies (*Uceni* ou *Uzeni*), « et les Médulles (*Médoulloï*) [2]. »

Strabon ne dit pas que ces cinq derniers peuples fussent ligures. Pline assure même que les Voconces n'en étaient pas. Les Médulles étaient des Meldes ; les autres probablement des Celtes.

Quant à son étendue en longueur, le territoire des Salyens allait depuis Massalia et même en deçà jusqu'à Hantiou (Antibes), sur un parcours de 200 stades [3] (36 kilomètres). La Ligys-

(1) Le *stade* ayant 180 mètres, le territoire salyen mesurait donc 90 kilomètres ou 22 lieues modernes, en profondeur.

(2) *Géogr.*, l. IV, c. VI, 3.

(3) *Ibidem.*

tique s'étendait jusqu'au port de Monaco. Au-delà, elle prenait le nom de Ligurie jusqu'à l'Étrurie : « *Patet ora Liguriæ*, dit « Pline, *inter amnes Varum* (le Var) *et Macram* (la Magra) [1]. » Vibius Sequester indique la position de ce dernier fleuve : « — *Macra Liguriæ fluvius secundum Lunam urbem* (Porto-lune). » Luna était la première ville de l'Étrurie.

Aucun écrivain ne nous apprend que les *Sallii* se subdivisassent en plusieurs demi-tribus. Leur commune ou *civitas* était Salon. Ils habitaient aussi à Aix.

«De tous les peuples de la Gaule transalpine, ajoute Strabon, celui-ci fut le premier soumis par les Romains ; toutefois, pour le réduire, les Romains avaient dû lui faire une longue guerre qui dura quatre-vingts ans, et encore pour n'en obtenir qu'à grand'peine de laisser le passage libre au public le long de la côte, sur une largeur de 12 stades (2 kilomètres, 160 mètres) [2]. Les Anglais se contentent de moins, sur le littoral de la Chine. Il est vrai que les Romains finirent ensuite par réduire ce petit peuple si vaillant et si indépendant, de manière à lui imposer un tribut et à se réserver l'entière administration des Ligyens de la côte. Quant à ceux des montagnes, demeurés complètement barbares, ils furent gouvernés par un préfet envoyé de Rome et choisi parmi les chevaliers.

Il ne serait nullement étonnant que les *Salii* ou Saliens de la Sâle, en Franconie, ne fussent un rameau détaché des *Sallii* de la Provence. Un second rameau était certainement les *Salluvii* des Hautes-Alpes. Les autres Celto-Ligyes étaient les *Anatili* (Bouches-du-Rhône), les *Cenisenses* (bords du Cœnus ou Arc, et de l'étang de Berre), les *Varrucini* (bords du Var),

(1) Pline, l. III, c. VII.
(2) Strabon, *Géogr.*, l. IV, c. VI, 3.

les *Suelteri* (Var) ; leurs homonymes, les *Suetri*, habitaient les Alpes italiennes ; les *Comonni* ou *Comani* de Marseille, très probablement des Ligures Ingaunes, peut-être bien une fraction des *Cumueni* de Ptolémée, qui habitaient au nord des Pyrénées. Dans le département actuel du Var, se trouvaient encore les *Camatulici*, les *Oxubii* ou Oxybiens (Toulon), et les *Deceati* ou Déciates (Antibes), que Ptolémée appelle *Adunciates*. Je me demande si les *Adunicates*. que Pline place au-dessus de ce peuple, dans les montagnes, ne sont pas un second nom de la même tribu, produit par métathèse.

Les *Ligauni* étaient encore un peuple de la plaine. Il habitait les bords de l'Argent (près de Fréjus). D'après M. Touflet du Mesnil, leur nom signifie les Pédérastes. Ils devaient sortir de la souche des *Lungones* de la Tarragonaise, comme les *Lingones* de Langres. Ptolémée écrit leur nom *Longones*.

Au dessus de ces peuples, dans les Alpes, s'étageaient les *Quariates* (Queyras), les *Suetri* (Salinæ), les *Salluvii* (Aix-les-Bains), les *Vulgientes* (Apt), probablement des Belges ; les *Reii Apollinares* (Riez) ; les *Senagenses* (Senez, Basses-Alpes) ; les *Avantici*, les *Bodiontici*, les *Senti* et les *Eluenses*, Elui, Eluates, Ilvates ou Elycoci [1]. Je considère ce dernier petit peuple comme une deuxième fraction de la nation des Élysices de Narbonne. Nous en retrouverons bien d'autres, qui furent dispersées par la conquête des Volsques.

Au-delà du port de Monoïkos (Monaco), on rencontrait les Ligures propres : *Intemelii* (Vintimille), *Ingaunes* ou Euganeæ (Albenga), que je crois être le même peuple que les *Iconii* de Strabon, vaste nation qui ne comprenait pas moins de 33 tri-

(1) Pline. *Hist. nat.*, l. III, c. XVII. éd. 1771 ; c. V, 4 et VII, éd. Panckoucke.

bus, suivant ce géographe, de 34 communes, selon le Naturaliste. En faisaient partie les *Stœni* ou Stones, les *Triumplini*, les *Camuni*, les *Capillati* et les *Vediantii*; peut-être aussi les *Statielli* ou Statiellates (Garusco et Acqui), les *Velleiates* (Velleia), les *Sabastes* (Savone), les *Tigulli* (Ségeste), les *Celelates*, les *Cerdiciates* et les *Magelli*, qui nous conduisent jusqu'à Gênes [1].

Je ne fais pas entrer ici en ligne de compte les Voconces de Solon, puisque Pline assure qu'ils n'étaient pas des Ligures, mais des Celtes ; pas plus que les Veneni et les Venonetes de Pline, que Ptolémée dit être des Vénètes ; ni les Vagienni [2] de la source du Pô, rameau des Caturgidi (Saint-Maurice) dont une orthographe défectueuse a fait des Caturiges, puisque d'après le même Pline, c'étaient des Ombres exilés de l'Isombrie avec les Orobes, et non pas des Briges :

— « *Orobes interiêre et Caturiges Insubrum exsules.* »

« Ont disparu de la contrée, les Orobes et les Caturgidi, ces « bannis de l'Isombrie [3]. » Leur nom, dit M. Touflet, indiquait leur flétrissure. Ils avait été marqués au fer rouge (*urigo*) par le bourreau (*cat*),ces gens flétris, pour quel crime ? Dieu le sait. Ainsi finit la neuvième région d'Auguste.

Je n'y place pas d'avantage les Insubri de Pline et de Strabon, les Insobri de Polybe, les Insobares d'Étienne de Byzance, et les Insombres de Dion Cassius ; car il est patent que c'étaient des Ombres sortis des plaines circumpadanes de la Basse-Om-

(1) *Hist. nat.*, c. VII, éd. Panckoucke ; Strabon, liv. IV, c. VI, 2-6.
(2) *Ibidem*, c. XX, 16 ; VII et XXI.
(3) Pline. l. III, c. XVII, éd. 1771.

brie, et qui y étaient revenus avec les Gaulois. Leur civitas était Mediolanum ou Milan.

Quant aux Libyci de Verceil, bien qu'ils soient compris par Pline parmi les Ligures [1], leur nom indique évidemment une origine libyenne. J'en parlerai dans un autre chapitre.

Mais dans la Gaule transpadane, dans la onzième région d'Auguste, nous trouvons les Ligures *Taurini* (Turin) ou gens du Taurus, les *Salasses* (Aoste), à la descente des Alpes pennines et des Alpes grecques; les *Lævi* (Ticin), les *Marici* (Pavie), les *Apuanti* (Pontemolli), et peut-être aussi les *Octoduri*; mais je ne suis pas sûr que ces derniers fussent ligures.

— « *Incolæ Alpium multi populi sed illustres.* » dit naïvement Pline. « Les habitants des Alpes sont nombreux mais illustres. » [2] Précédemment il avait écrit :

— « *Ligurum celeberrimi ultrà Alpes sunt* ». — « Les plus « célèbres peuples ligures sont au-delà des Alpes, » et le fleuve « Macra en est la frontière : « *flumen Macra Liguriæ finis* [3]. »

Ces gens si illustres, mais dont les hauts-faits nous sont inconnus, étaient les *Secusses*, les *Subocrini*, les *Catali*, les *Neruni* (mont Viso, Alpes du littoral), les *Bœchuni*, les *Vendiontici* (Cemélio), les *Monocaleni* et les *Taurusci*, appelés ensuite Norici, dont la commune était Noreia en Styrie ; enfin les *Vindelici* du Tyrol.

D'après Caton, les Taurisques ou Taurusci comprenaient les *Lepontii* (Secusa, St-Gothard), les *Viberi*, Vibelli ou Bimbelli, et les *Salasses* déjà nommés. Ils s'étendaient derrière le mont Claudius, en Pannonie, jusqu'en Bavière.

(1) Pline, l. III c. XXI.
(2) *Ibidem*, c. XX.
(3) *Ibidem*, c. V, éd. 1771.

J'ai dit plus haut que le *Licus* huitième du nom séparait la Vindélicie de la Rhétie propre. Les Vindéliciens, qui étaient des Ligures, se subdivisaient en quatre nations, d'après Pline : les *Consuenetes* (Pline), Consuantæ (Ptolémée) ou Cœtuantini (Strabon), gens du Cotentin ; les *Rucinates* (Pline), Riguscœ (Ptolémée) ou Rucanti (Strabon) ; les *Licates* ou gens du Licus (Pline), Runicatæ (Ptolémée), ou Licatti (Strabon) ; enfin les *Cattenati* ou gens enchaînés (Pline), ou Clautenati (Strabon). Peut-être que ce dernier peuple fut la souche des Catti du Rhin, des Catti-velauni et des Catti-euchlani de la Grande-Bretagne ; de même que les Centrons ou Ceutrones du St-Bernard poussèrent un de leurs rameaux de même nom jusque dans la Gaule Belgique.

Je crois également que les Ligures *Vendiontii* de l'Adriatique déjà nommés, devaient être une branche des *Bodiontici* de la Transalpine. Mais n'est-ce pas une erreur, et ne seraient-ils pas des Vendes ?

En Italie il ne se trouvait qu'une seule peuplade de *Liburni*, à Livourne ; mais en Liburnie il y avait des Siculotæ, peuplade ibère, des Déciates, des Naresii, des Cotentini et des Catares, peuples dont nous avons vu les souches dans les Alpes, la Cisalpine et même dans la Transalpine.

Quant aux Rhœti ou Rhétiens (Tyroliens), on sait qu'ils étaient les descendants des Tusques ou Tyrrhéniens que les Gaulois avaient dépossédés et chassés, ainsi qu'ils l'avaient fait eux-mêmes des Ombres et des Ligures. Guidés par leur chef Rœtus, ils s'étaient réfugiés dans les Alpes, qui en prirent le nom de Rhétiennes ou Tyroliennes. Ce dernier nom proclame assez haut l'origine tyrienne des Tusques, pour établir une fois de plus la parfaite identité des Tyrrhéniens et des Tyriens.

Les Rétiens se divisaient en plusieurs petites républiques indépendantes, telles que celles des Fertini, des Tridentini (Trente), des Vennones (Pline), des Berunenses ou Breuni, des Sarunètes, des Suanæ ou Suanites, qui rappellent les Colches de même nom ; des Calucones, des Launi ou Alauni et des Benlaunie de Ptolémée. Ils habitaient la Norique (Styrie) [1]. Strabon y ajoute les Æstiones.

La neuvième et la onzième régions de l'Italie comprenaient donc presque toutes les tribus ligures.

Je n'ai pas à parler ici des peuplades ambrones qu'y place Ptolémée. Nous les étudierons à part.

Mon indulgent lecteur s'apercevra que je suis revenu ici, pour les classer définitivement, sur des noms de peuples que j'avais déjà énumérés, pages 248-9, sans les étudier et seulement à titre de mention. Je n'aurai plus à revenir sur cette nomenclature.

Amédée Thierry enseigne qu'il y eut une seconde invasion de Ligures en Italie, l'an 521 A. D., c'est-à-dire 1200 ans après leur entrée en Gaule, 110 ans après l'apparition des Cumbriens au nord du même pays, et 66 après l'invasion bellovésienne. Ce serait celle des Ambrons, qui se seraient fixés à l'ouest des Insubres, auxquels Plutarque donne à tort le nom d'Ibères [2].

Mais ni Loève-Veimars, ni M. Lemière, ni M. de Jubainville ne font mention de cette invasion. Je crois donc qu'elle n'a jamais existé. D'ailleurs je traiterai des *Ambrons* dans un chapitre séparé. Il pouvait y avoir des Ambrons parmi les Ligures de la Norique, puisque Ptolémée y trouve des *Ambisonti*, des

(1) Pline. *Hist. nat.*, l. III. ch. XXIV, 20, XXV, 21, XXVII, 24, et XXVIII 25 ; Ptolém. *Géogr.*, l. II, c. XII, p. 26, éd. 1552 ; et l. III, c. I.

(2) *Hist. des Gaulois*, t. I, pp. 148 à 151 ; Plutarque. *Vita Marcelli*, III.

Ambidravi et des Ambilici ; comme il y en avait à la source de la Druentia ou Durance, les *Ambivariti* ; comme il y en avait chez les Belges de l'Escaut, les *Ambiani* ; comme il s'en trouvait aussi parmi les Armoriques, les *Ambibarri* ; enfin comme on en reconnaît également au milieu des Éduens, les *Ambarri* ; mais je me refuse à admettre que le nom véritable des Ligures en leur propre langue fût celui d'*Ambrons*, parce qu'on ne retrouve pas ce nom dans la Celtique caucasienne de Plutarque, et qu'il n'a commencé à poindre que parmi les peuples chananéens de la Palestine, 810 ans A. D., sous les prophètes Osée, Joel et Sophonie.

Je crois donc qu'Amédée Thierry a confondu cette prétendue invasion ligure avec celle des Ambrons et des Toygènes de l'an 113 A. D., laquelle fut repoussée par Marius au bord du Cœnus ou Arc, l'an 102, et près de Verceil, en Italie, l'année suivante.

Mais à cette époque et même longtemps auparavant, les Ligures étaient devenus italiens et le principal élément du peuple de l'Italie, puisque les soldats de Marius étaient des Ligures et les meilleurs défenseurs de Rome.

Jusqu'à l'année 280 A. D., qui vit l'arrivée des Volsques de la Campanie, les Ligures dominèrent dans tout le sud-est de la Celtique, entre la Méditerranée, le Rhône et les Alpes, et ils remplacèrent même cet ancien nom par celui de Ligustique. Mais toutes leurs tribus étaient mâtinées de sang albain, à l'exception des Oxybes et des Décéates, qui avaient conservé la pureté du sang ligure. En 218, c'est-à-dire soixante et douze ans après l'apparition des Tolosates et des Narbonnenses, dit M. de Jubainville, il n'y avait plus de Ligures entre les Pyrénées et le Rhône. On n'y voyait que des Gaulois ; mais il aurait dû ajouter que ces Gaulois étaient celtes.

Ces bouleversements servent à expliquer comment Tacite trouvait des *Lygii* et des *Helysii* dans la Souabe, au premier siècle de notre ère, sans qu'il soit peut-être besoin de les y faire immigrer immédiatement de l'Orient.

J'ai le déplaisir d'avoir encore à réfuter ici une opinion de M. P-L. Lemière qui me paraît dénuée de tout fondement probable.

— « Nous avons justifié, écrit cet ethnologiste, l'identité « ethnique des Celtes et des Ligyes ou Ligures. [1] » Et il semble ignorer que Strabon a écrit : « On compte dans la Celtique un « grand nombre de peuples, tous celtes, *à l'exception des Li-* « *gyens* [2]. » Et il cite à l'appui de son assertion gratuite le témoignage de plusieurs écrivains de l'antiquité, qui, tous, font des Ligures, des Celtes et des Ibères autant de peuples différents ; tels qu'Hérodote, Timée de Locres, Polybe, Apollonius de Rhodes, et d'autres encore.

A la page suivante, M. Lemière dit qu'il ne se trouvait que deux peuples en Italie, lors de la fondation de Rome ; qu'ils appartenaient à la même race : au nord et au centre, les Celtes ou Ligures, qu'il identifie encore suivant l'opinion de Le Deist de Botidoux ; au midi, les Opiques, sous le nom desquels il comprend les Albains et les Ausones.

Pour prouver cette assertion, M. Lemière cite M. Alexandre Bertrand dans le passage que voici : « Pour Polybe et la majo- « rité des Grecs de son temps, tout ce qui, dans l'Italie du nord, « n'était pas ligurien ou étrusque, était celte au même titre que « les populations de la Gaule méridionale [3]. » Alors M. Lemière ne s'est pas seulement aperçu que cette citation prouve contre

(1) *Étude sur les Celtes et les Gaulois*, p. 249.
(2) *Géogr.*, liv. II, ch. I, pp. 27-28.
(3) *De la valeur des expressions*, p. 20.

lui et qu'elle établit une distinction formelle entre les Ligures, les Étrusques et les Celtes ? Oh ! la ! la !

Je retourne aux Ligures occidentaux, pour en suivre les migrations. C'est la marche que j'ai exposée dans la *Sépulture dolménique de Mareuil.*

Les Ligures de l'Aquitanie et de la Narbonnaise n'y demeurèrent point de manière à se constituer en royaume, à l'exception des Élysiques que nous étudierons à part. Encore n'est-il pas certain qu'ils fussent des Ligyens et de race scythique comme eux, comme les Galls et comme les Numides ou Némèdes. Sortis de la Paphlagonie, ils ont bien pu être des Riphatéens de race cimérienne, et avoir uni intimément leur sort au Ligyes, bien plus forts et plus nombreux qu'ils ne l'étaient.

Avant l'an 1372 A.D., ai-je déjà dit, des Ligures suivirent, avec des Ibères et des Celtici venus d'Espagne comme eux, les bords de l'Atlantique dans tout le pays connu alors sous le nom d'Armorique, et atteignirent l'embouchure de la Loire.

Remontant alors le cours de ce fleuve, ils passèrent dans le bassin de l'Yonne, puis dans ceux de la Seine, de la Marne, de l'Oise et de l'Aisne, pour gagner les rivages de la Morinie. Puis ensuite par l'isthme Britannique ou par le *Fretum Gallicum*, ils traversèrent dans les îles de même nom, en entraînant après eux des peuples appartenant aux éléments numide, mède, bébryce, élysique, more, libyen et silure.

Dans l'île d'Albion, les Ligures, connus sous les noms cambriens de *Lloëgrwys*, *Lloëgr* et *Llygwrys*, ou gens des côtes maritimes, furent associés avec des Ibères, des Morins et des Briges.

De la Grande-Bretagne, les Ligures passèrent en Irlande; mais les traditions de cette île sont si diffuses, que tout ce

qu'on peut en déduire c'est que les Ligures y furent connus sous le nom de *Milesians*, au nominatif singulier *Mileadh*, c'est-à-dire les Guerriers ; encore n'est-il pas certain que les Irlandais n'aient pas entendu, par ce nom, faire allusion aux *Milésiens* de l'Asie-Mineure.

La tradition les fait s'établir dans l'Ulster, au nord de l'Irlande, après l'an 1372 A. D.. Le Dr Prichard, Diefenbach, M. d'Eckstein et M. de Belloguet ne mettent nullement en doute l'émigration des Ligures dans les pays septentrionaux. Ce dernier écrivain surtout entend de la Cornouaille ou des montagnes du pays de Galles, la description que Festus Avienus a laissée d'une contrée rocailleuse et stérile où les Ligures se seraient réfugiés en fuyant les Celtes, et dans laquelle nous avons reconnu la Ligystique, avec Amédée Thierry [1].

M. d'Arbois de Jubainville a voulu également prouver que les Ligures avaient occupé tout le nord-ouest de la Gaule avant les Celtes. C'est aller peut-être un peu trop loin. Il aurait pu admettre le synchronisme de leurs transmigrations respectives. Néanmoins c'est la même idée qu'ont poursuivie les auteurs que je viens de citer, et que j'ai défendue moi-même avant que parût le second volume du remarquable et savant ouvrage de M. d'Arbois. A cet égard, il n'existe aucune espèce d'autorité. Les plus anciennes ne remontent pas au delà du VIe siècle de notre ère ; ce sont des cartulaires d'églises ou de monastères. Il n'y avait donc qu'une chose à faire : opérer le dépouillement du Dictionnaire topographique de chacun des départements de l'ouest et du nord-ouest, afin d'y découvrir, dans les lieuxdits, les jalons de cette migration ligure du sud au nord. C'était ce que j'avais imaginé, il y a deux ans ; c'est le plan

(1) *Ora maritima*, v. 129.

qui m'a réussi, en ne consultant cependant qu'une simple réduction très réduite de notre magnifique carte de l'État-major. Que n'en aurait-il pas résulté pour l'éthnogénie, si M. de Jubainville eût refait ce travail en grand et à l'aide des documents topographiques dont je viens de parler.

Malheureusement, il a négligé la question principale pour des accessoires et des considérations philologiques qui n'ont rien prouvé, sinon ce que l'on savait déjà : que les Ligures se sont étendus, en Gaule, depuis les Pyrénées jusqu'au Pô *et ultrà*. Après 70 pages d'érudition, la proposition initiale de M. de Jubainville reste encore à démontrer et demeure telle qu'il l'a posée. Cependant, je la crois démontrable en abordant résolument la question.

Ce serait ici le cas pour moi, de réparer cette lacune et d'étayer plus fortement mes itinéraires ligures de 1892, par de bonnes listes de lieuxdits tirées des Dictionnaires topographiques de notre France occidentale et septentrionale. J'ai le regret de ne pouvoir consulter ces documents, s'ils existent. J'espère y suppléer plus tard dans une brochure complétive et à titre de notes.

Pour le moment, je renvoie donc le lecteur à la *Sépulture de Mareuil*, citée plus haut, et je m'en tiens à l'examen de la citation d'Avienus dont j'ai fait mention.

Les traducteurs de ce poète n'ont pas voulu décider ce que l'on doit entendre par le mont *Œstrymnis* qu'Avienus place aux colonnes d'Hercule : — « Là est la ville de Gaddir, « autrefois appelée Tartessus ; là sont les colonnes de l'in- « fatigable Hercule, Abyla et Calpé... Là se dresse le som- « met de cette haute montagne que l'antiquité a nommée Œs- « trymnis... Au pied de ce promontoire, les habitants voient « s'ouvrir le golfe Œstrymnique ; les îles Œstrymnides y appa-

« raissent avec leurs vastes plaines, leurs riches mines d'étain et « de plomb. Elles sont très peuplées [1]... »

Les commentateurs se perdent en conjectures sur ce qu'Avienus a entendu désigner par ce mont ardu, ce golfe et ces îles Œstrymnis. Pris dans un sens littéral, je le répète, ce passage ne peut s'entendre que de la seconde île Pityuse ou des Pins comestibles, Formentera, appelée aussi Cartare. C'est ce rocher de peu d'étendue qui s'appelait dans l'antiquité *Œstrymnis* et Ophiusa (île aux Serpents).

Si l'on identifie le mont Œstrymnis avec le mont *Cassius* « qui a donné autrefois à l'étain le nom de *cassiterus*, l'île « Œstrymnide reste encore l'île *Cartare*, qui, suivant une opi- « nion assez répandue, fut occupée par les Cempses et les Sè- « fes. Chassés plus tard par la guerre que leur firent leurs « voisins, ces peuples allèrent chercher différentes demeures. » Ils se transportèrent même au nord-ouest de l'Espagne à l'extrémité occidentale des Pyrénées, ainsi que l'atteste Avienus :

— « . . . . . *indèque Cempsi*
« *Gens agit, in rupis vestigia Pyreneæ*
« *Protendens populos* [2]..... »

On le voit, il n'est plus ici question d'une île isolée, mais de l'Espagne elle-même, dont le sud-est était également peuplé de Cempses et de Cynètes; et le mont Cassius est le même que le « mont *Argentarius*, ainsi nommé par les An- « ciens à cause de son éclat; *l'étain* resplendit sur ses flancs et « fait surtout jaillir la lumière dans les airs quand le soleil de « ses rayons frappe sa tête élevée [3]. »

(1) *Ora maritima*, vers. 85 à 98.
(2) Avienus. *Descriptio orb. terr.*, v. 480.
(3) *Ibidem*, vers, 255 à 295.

C'était au mont Argentarius que le fleuve de Tartessus, le moderne Guadalquivir, prenait sa source. Cette montagne de l'Étain est donc la Sagra, qui atteint 2399 mètres ; le golfe Œstrymnique est celui qui est compris entre le cap de Gata et le cap Très Forcas, en Maurétanie (Maroc); et les îles Œstrymnides sont les Pityuses, ainsi que je l'ai déjà dit page 343. Il n'y a rien à changer. D'ailleurs, je le répète, et le fait est patent, dans un autre passage, Avienus applique le nom d'Œstrymnis, comme celui d'Ophiusé, à tout le sud de l'Espagne :

« *Hæc dicta primo Œstrymnis est* [1]. »

Mais le passage que j'ai cité, page 353, n'a plus aucun rapport à une seule île Œstrymnide, ni à une montagne Œstrymnis, mais bien à plusieurs îles Œstrymnides, et le poète en fait mention aussitôt après avoir parlé de l'île Sacrée (*Ierne* ou l'Irlande) et de l'île d'Albion (l'île Blanche ou Grande-Bretagne [2].

— « C'était, dit Avienus, la coutume des Tartessiens ou gens de Cadix de faire du commerce sur les limites des îles Œstrymnides. De même, les colons de Carthage et la multitude répandue autour des colonnes d'Hercule visitaient ces mers. Le Carthaginois Himilcon... affirme qu'on peut à peine les parcourir en quatre mois [3]. »

Quoi, les mers ou les îles ? Il faudrait savoir.

Puis Avienus parle d'une mer où règnent des calmes plats, ce qui semble convenir aux environs des îles Açores, qui sont placées en dedans du courant équatorial du nord ;

(1) *Ora maritima*, v. 154.
(2) *Ibidem*, v. 108.
(3) *Ibidem*, v. 108-117.

d'une mer des Sargasses, qui ne convient qu'à l'Atlantique. Le voyage d'Himilcon n'aurait donc pas été fait vers les îles Britanniques, mais vers les Antilles ou le continent américain. C'est ce qui ressort clairement de ce passage. Les îles Œstrymnides seraient alors les Açores ; impossible d'y reconnaître encore Formentera. Alors ce passage peut revêtir deux et même trois sens, selon que l'on y voit les Pityuses, les îles Normandes, ou, ce qui paraît plus exact, les Açores. Le poète a-t-il eu ce triple objectif en vue, ou bien a-t-il battu involontairement la campagne ? La réponse n'est pas facile à faire, et il ne nous reste qu'à tirer le meilleur parti de ses descriptions. Admettons la troisième hypothèse, celle des Açores, et voyons ce qui va en résulter :

— « Maintenant, continue le géographe poète, si des îles « Œstrymnides on pousse plus avant dans la mer *en remontant « vers le septentrion*, on aborde au pays désolé d'une peuplade « ligurienne. » Effectivement, c'est aux Açores que se partagent les courants marins. Tandis que le courant équatorial descend à partir du 42° de latitude en longeant la côte occidentale d'Afrique jusqu'au golfe de Guinée, le courant du golfe du Mexique (le *Gulf-stream*) monte le long des Açores et va frôler la côte occidentale de l'Irlande, des Shetland et des Hébrides. Un courant détaché contourne même le golfe de Gascogne, pour rejoindre ce dernier. Nulle route n'était donc plus commode aux Phéniciens de Gadéïra comme aux Carthaginois, en prenant les Açores comme escale et point de ravitaillement, pour se rendre, d'un côté, en Afrique, au Brésil, aux Antilles et jusqu'à l'isthme de Panama ; tandis que, de l'autre, en se dirigeant vers le nord, on pouvait atteindre les côtes du Llydaw, les îles Britanniques, les Hébrides et même la Norwège.

L'hypothèse qui me paraît donc la plus justifiable dans cette citation que j'ai faite d'Avienus, c'est qu'elle est énigmatique mais exacte ; que dans le premier cas il s'agit des Pityuses et des côtes arides de la Ligystique ; mais que dans le second il est question des dix îles Açores et de la côte stérile et montagneuse de l'Écosse, qui se développe à l'est de la mer d'Irlande et du canal du Nord sur une étendue considérable, ou bien « de la côte des *Silures*, qui n'était séparée de « l'Hibernie ou Irlande, dit Pline, que par un court trajet de « trente mille pas[1]. »

Dans ce cas, lesdits *Silures* seraient ces « *cespitem Ligurum*, dont parle Avienus, que des circonstances extraordinaires auraient chassés de leur patrie. Malheureusement le poète ne dit pas un seul mot de ce peuple libyen, il ne le nomme seulement pas. Force nous sera donc d'en faire une étude spéciale plus loin.

(1) Pline, liv. IV, 16.

CHAPITRE IV

DES BÉBRYCES

(1600 A. D.)

D'après Scymnos de Chio, Silius Italicus et Tzetzes, écrit M. le docteur G. Lagneau, un peuple appelé *Bébryces* aurait habité la région montagneuse qui unit les Pyrénées aux Cévennes, c'est-à-dire nos départements actuels de l'Ariège, de la Haute-Garonne, partie du Tarn, de la Garonne et du Gers. Suivant Dion Cassius et Dion Cocceianus, lesdits *Bébryces* auraient même occupé une grande partie de la Narbonnaise, avec les Élysices ; aussi M. Alexandre Bertrand se demande-t-il « si ces deux peuples n'auraient pas constitué une même nation, « ou ne se seraient pas successivement fixés dans la même « région [1].»

Tolosa était la capitale des *Bébryces*.

— « Il existait, dit M. Lemière, des établissements de *Bébryces* considérables de Narbonne aux Pyrénées, d'après Dion Cassius, et même plus au midi, entre cette chaîne de montagnes et les bouches de l'Iber. Ces deux derniers établissements, qui en réalité n'en formaient qu'un seul, subsistaient encore longtemps après la complète extinction des autres.

(1) *Anthropologie de la France*, p. 613 ; Scymnos de Chio, *Périègèsis*, v. 197-199 ; Tzetzes. *Scolies de Lycophron*, t. II, p. 665, v. 516 ; Dion Cassius, l. XXXVI, cap. 175, p. 286 ; *Bull. Soc. d'Anthrop.*, 2e série, t. III, p. 120.

Après la conquête de la Narbonnaise par les Romains, les *Bébryces* des Pyrénées formaient encore une nation distincte, ainsi qu'il résulte du passage précité de Dion Cassius ; ils y avaient même acquis une telle importance commerciale,que l'on donnait le nom de *mer des Bébryces* à celle qui, postérieurement, fut appelée mer de Narbonne [1].»

Dion Cocceianus appelle *Bébryces* les *Narbonesii*. Il écrit : « aux anciens Bébryces, les Narbonesii d'aujourd'hui, appar- « tient le mont Pyrenœum [2].» D'après ce passage, les Bébryces auraient précédé les Élysices à Narbonne, mais ils leur auraient ensuite cédé le pays pour se contenter de Toulouse et de son territoire.

M. Lemière et M. Lagneau n'hésitent pas à reconnaître l'origine orientale des Bébryces. M. d'Arbois de Jubainville ne veut pas en entendre parler ; et Le Déist de Botidoux, allant plus loin encore, refuse absolument de croire aux *Bébryces* de la Gaule. C'est là, dit-il, une fiction de Silius Italicus. Mais ce celtomane, qui ne veut pas que l'on croie au chantre des guerres Puniques, consent volontiers à le faire mentir en prétendant qu'il enseigne qu'Amycus,roi des *Bébryces* de Mysie ou de Bithynie, sur les bords de la Propontide, régna sur les Pyrénées, qui portent le nom de sa fille, Pyrène [3].

Or, ce n'est pas du tout ce que dit Silius Italicus. Parlant des Pyrénées, ce poète s'exprime en ces termes :

— « On dit que ces montagnes ont pris ce nom de la fille

(1) *Étude sur les Celtes et les Gaulois*, p 361 et note ; Dion Cassius, I-XXXIV, fragm. 6 ; Zonar. *Annal.*, VIII, 21.

(2) Dion Cocc., CLXXVI ; *Extraits des auteurs grecs*, t. IV, p. 217.

(3) *Des Celtes antér. à l'Histoire*, p. 25 ; Apollonius. *Les Argonautes*, chant II.

« de *Bébryce*, et ce fut le crime d'Hercule. Ce héros, occupé « de ses travaux,se rendait dans les vastes campagnes du triple « Géryon : pris de vin dans le redoutable palais de Bébryce, il « laissa la déplorable Pyrène déshonorée. » La malheureuse donne le jour à un serpent, et de douleur se retire dans des cavernes solitaires, pour y pleurer la nuit qu'elle avait passée avec Hercule. Elle fut mise en pièces par les bêtes féroces, et quand Hercule repassa victorieux en ces mêmes lieux, il aperçut les membres épars de celle qu'il avait aimée. Alors il les rassemble, appellant sa chère Pyrène, du nom de laquelle retentirent les échos des montagnes, et les dépose pieusement dans un tombeau [1]. » Il n'est pas question ici de la Bithynie.

Italicus parle à plusieurs reprises, dans ce passage, du palais du roi *Bébryce* : « *sævâ Bebrycis in aulâ* »... « *Bebryciæ Pœnus* « *fines transcenderat aulæ* : » Faut-il entendre, par le mot *aula*, un passage étroit, un col, un défilé montagneux par lequel Hercule, c'est-à-dire les colons tyriens, se seraient rendus d'Espagne en Gaule, ainsi que l'entendait M. Lefebvre de Villebrune, traducteur d'Italicus ?

Faut-il traduire « *Bebrycia aula* » par *Porte Bébrycienne*, col des Bébryces, passage des Bébryces, comme on appelait Portes Caspiennes le détroit qui conduisait de la Médie en Albanie ; et Portes Syriennes, le défilé par lequel on franchissait le mont Amanus ?

On le peut certainement, surtout dans le vers suivant :

« *Bebryciæ Pœnus fines transcenderat aulæ* : »

Mais il est à croire, dans le premier cas, où le poète nous

(1) Silius Italicus, liv. III, v. 420 et suivants.

représente Hercule enivré et couché dans la demeure de Bébryce :

« *Possessus Baccho, sœvâ Bebrycis in aulâ,* »

qu'il s'agissait d'un véritable palais ou demeure royale, puisqu'il ajoute que Pyrène, renonçant aux douceurs de la maison paternelle, se réfugia dans les antres des montagnes qui depuis ont éternisé son nom.

Par le fait, Festus Avienus enseigne qu'il existait un petit royaume *Bébryce*, en Espagne, d'où sortirent les *Bébryces* qui peuplèrent la Narbonnaise :

— « Un peu après s'être séparé du Sicanus, le fleuve Tyrius « embrasse la ville de Tyris, dit le poète. Du côté où le pays « s'éloigne de la mer, le sol présente une vaste étendue de « broussailles. Là les *Bébryces*, nation agreste et sauvage,

« *Bebryces illic, gens agrestis et ferox.* »

« erraient au milieu de leurs nombreux troupeaux. Du lait, « des fromages épais, formaient leur grossière nourriture ; ils « vivaient à la manière des bêtes sauvages. Puis s'avance le « promontoire de Caprasio, etc...[1] »

Le traducteur n'avait pas besoin de nous faire remarquer que ces *Bébryces* espagnols n'étaient pas les mêmes que ceux dont le roi, Amycus, fut vaincu par Pollux au combat du ceste, et qui régnait en Mysie. Le Deist de Botidoux a commis un quiproquo un peu trop fort en confondant les deux peuples.

M. Lemière place les *Bébryces* d'Espagne entre les bouches de l'Iber (l'Èbre) et les Pyrénées. Dans ce cas, le Sicanus serait

(1) *Ora maritima*, v. 479-489.

la rivière Sègre, affluent de ce fleuve, et la ville de Tyris, Tortose. Le cap Caprasie serait le cap Tortose.

Cependant, les Bébryces, selon d'autres auteurs, vivaient au sud de l'Èbre, le long d'un cours d'eau appelé *Bebryx* comme leur roi, au bord duquel était sise leur civitas, *Bebryca*. C'était la *Bebrycia* ibérique. Peut-être faut-il alors interpréter le Sicanus par le fleuve Jucar. Cependant il y a une rivière Cinca, qui descend du mont Perdu et du col d'Arran, dans les Pyrénées, qui me paraît concilier les textes entre eux; car il est évident que *Bebryx* ne devait pas demeurer bien loin des Pyrénées, puisque sa fille alla cacher sa honte dans ces montagnes.

La Cinca est un affluent de la Sègre. Ce doit être sur ses bords que se trouvait la ville de *Bebryca*. « Sur le bord des « fleuves de l'Ibérie, dit Strabon, on voit des *castors*, mais le « castoreum d'Ibérie n'a pas toutes les vertus que possède « celui du Pont [1]. » D'ailleurs, pas un mot des Bébryces ni de Bebryca.

Ptolémée n'en fait, également, aucune mention. Dans Pline, on voit mentionnée une ville de *Bæbro*, aujourd'hui Agabro ; mais c'est dans la Bétique et l'intérieur des terres, entre le Guadalquivir et l'Océan.

Les *Bébryces* étant allés se fixer dans la Narbonnaise, ils y fondèrent la ville de *Brix* ou *Bebrix*. Puis, lorsque les Volsques Tectosages les eurent dépossédés de Tolosa, ils se débandèrent comme les Élysices. Les uns poussèrent jusqu'en Italie où ils bâtirent *Brixia* (Brescia), tandis que le gros de la nation se dirigeait vers le septentrion. Ceux-ci construisirent la ville de *Bibrax*, *Bibracta* ou Castorea (la Castorière), au sommet

(1) *Géogr.*, liv. III, ch. IV, 15.

du mont *Beuvron* ou des Castors, près d'Autun. D'autres se fixèrent plus loin comme les lieuxdits le témoignent ; tels sont : *Lamotte-Beuvron*, dans le Loir-et-Cher ; le *Beuvron* et la *Besbre*, affluents de la Loire ; la *Boivre*, affluent de la Vienne ; la *Biendre*, affluent de l'Allier ; *Beures*, dans le Doubs ; la *Bièvre*, affluent de la Seine, à Paris, et le marquisat de *Bièvre* ; enfin *Beuvry*, près Béthunes, dans le Nord, etc. Les *Bébryces* peuplèrent la Bavière (*Bavaria*), qui peut être considérée comme une troisième *Bebrycia* occidentale[1], quoi que j'aie pu en dire, à propos des *Boii*, d'après certains écrivains. Le sens obvius de *Bavaria* est celui de Castorière, pays des Castors.

Le même peuple, laissant chemin faisant la ville de *Bibrax* (Vieux-Laon) sur l'Axona ou Aisne, peupla la Belgique des dénominations topographiques suivantes : *Beverloo*, *Biévène*, *Béveren*, *Bievrleit* ; puis, traversant le *fretum gallicum* ou Pas-de-Calais, il se répandit dans le comté actuel de Berkshire, qu'il peupla sous le nom de *Bibroci*, les Castors. Ce fut la quatrième *Bébrycie* occidentale.

Si l'on ajoute foi au témoignage de Richard de Cirencester, moine du XIIe siècle, que le Dr Latham appelle *a bad authority*, les *Bibroci* étaient des *Remi* ou Rèmois venus de la Gaule ; ce qui ferait de cette dernière et puissante nation gauloise, ou plutôt belge, la plus vaste tribu des Bébryces de la Gaule, du temps de César. *Beverley*, ville d'Angleterre, témoigne encore de l'habitat des Bièvres ou Bébryces. Cependant une petite portion des Bébryces ibériens dut demeurer dans les Pyrénées ; car l'on trouve une ville de *Tolosa* dans la Guipuscoa, en Biscaye, ainsi qu'une chaîne de montagnes nommée Sierra de *Tolox*, au sud de cette péninsule.

(1) M. de Jubainville parle de *Biberburg* ou *Biberaha* en Allemagne, t.I, p. 386.

Il se pourrait également que les *Ambibari* et *Ambivareti* fussent des Castors, bien que le nom de leurs quasi-homonymes, les *Ambarri* ne se prête pas au même rapprochement.

Les côtes de la Libye ne nous parlent pas des Bébryces. Cependant il n'est pas plus probable que ce peuple soit originaire d'Espagne, qu'il ne l'est que les Ibères, les Ligures, les Celtici, les Élysices et autres peuples qui y habitèrent le fussent eux-mêmes.

Effectivement, Festus Avienus, que j'ai cité si souvent, place une *Bebrycia* derrière la colline de Chalcédoine, en Mysie, laquelle, entourée d'une mer profonde, la Propontide, regarde de loin l'Europe et les remparts élevés de Byzance :

— « *Chalcedon tumulus fluctu circumdatus alto*
« *Eminus Europen proceraque mœnia Byzæ*
« *Adspicit : ab tergo tendit* Bebrycia *glebam* [1]. »

C'était, effectivement, la *Bébrycie*, dont parle Apollonius dans ses *Argonautiques :* « sur ce rivage était la demeure « d'Amycus, roi des *Bébryces*, et les étables qui renfermaient « ses nombreux troupeaux. » Ce peuple se servait de massues et de javelots qu'il lançait à la main. Plusieurs d'entre eux étaient de taille gigantesque. Le poète cite quelques-uns de leurs noms, tels que Itymon, Oridès, Arétus. Ils avaient pour ennemis particuliers et mortels les Mariandyniens, bithyniens comme eux, et ils se ruèrent eux-mêmes d'une façon sauvage contre les Argonautes, pour s'opposer à leur descente dans la Troade [2].

(1) *Descriptio orbis terræ*, vers. 972-974.
(2) *Expéd. des Argon.*, chant II.

Il est à remarquer que les Bébryces de la Mysie, comme ceux d'Espagne s'adonnaient à l'élève des troupeaux et qu'ils en étaient richement pourvus.

M. Lemière affirme, sur l'autorité de Salluste et de Servius, que « les *Bébryces* furent l'un des peuples sinon le seul peuple « primitif de la Bithynie, dont le premier nom aurait été « *Bébrycie* [1]. » Il leur attribue l'antique possession de Lampsaque, sur l'Hellespont, celle de Troie, ainsi qu'un territoire voisin du mont Éda. La *Bébrycie* primitive s'étendait, dit-il, depuis l'extrémité orientale de la Propontide ou mer de Marmara jusqu'à l'Hellespont, et absorbait les Mygdoniens, les Doliens et les Mysiens hellespontiques.

Voici, d'ailleurs, le texte même de Salluste :

— « La première contrée de l'Asie que l'on rencontre dans « l'intérieur des terres, est donc la Bithynie, auparavant « appelée de divers noms ; car c'est la même région appelée « d'abord *Bébrycie*, ensuite Mygdonie ; plus tard, le roi Bithy- « nius la fit appeler Bithynie. C'est aussi la même région qu'on « appelle la Grande-Phrygie [2]. »

Servius, dans ses commentaires sur l'Énéide, enseigne la même chose en parlant de la Grande-Phrygie, qui devint la *Bébrycie :*

« . . . . . *qui se*
« *Bebryca veniens* [3]. . . . . »

Cependant Strabon observe qu'Homère, qui a nommé dans l'*Iliade*, parmi les alliés des Troyens, les Paphlagoniens, les

(1) *Étude sur les Celtes*, etc.. p. 286.
(2) Salluste. *Fragments*, l. II, p. 218.
(3) *Serv. in Æneiden*, l. V, p. 393.

Halysones, les Phrygiens, les Ascaniens et les Mysiens, n'a fait aucune mention des *Bébryces*, des Bithyniens ni des Thiniens [1]. Mais M. Lemière voit dans ce silence du père de la Poésie grecque, « l'indice de l'unité ethnique des *Bébryces*, des « Bithyniens, des Mygdoniens et des Troyens ; parce que, « dit-il, tous ces peuples en étaient compris avec les Mysiens « et les Phrygiens, qui, malgré leurs deux noms, ne formaient « pourtant qu'une seule et même nation [2].»

Strabon contredit cependant l'opinion de M. Lemière relativement à l'identité des *Bébryces* et des Bithyniens, en affirmant que, à son sentiment, les *Bébryces* précédèrent en Mysie les Bithyniens et les Thyniens [3] ; que lorsque les Phrygiens et les Thraces envahirent les territoires de Cyzique et d'Abydos, dans la Troade, « les uns et les autres succédèrent à des enva- « hisseurs plus anciens, les *Bébryces* et les Dryopes [4]. » Il plaçait donc le premier habitat des *Bébryces* dans la Bithynie avant les Bithyniens, et dans la Troade avant les Phrygiens et les Thraces, antérieurement à la guerre de Troie. Mais il ignorait où lesdits *Bébryces* avaient émigré après l'invasion dont je viens de parler. Où donc avaient-ils transporté leurs pénates ?

A la vérité, le Géographe ajoute dans le livre suivant : « qu'ils « avaient été absorbés au sein de la nation phrygienne [5], » comme je viens de l'exposer plus haut. Alors ils durent partager la fortune des Phryges ou Briges, et purent suivre, par conséquent, les Celtici, les Ibères, les Élysices et les

(1) *Géogr.*, liv. XII, ch. III, 27.
(2) *Étude sur les Celtes*, etc., p. 288 ; Strabon: *Géogr.*, liv. XIV, ch. V, 23.
(3) *Géogr.*, liv. XII, ch. III, 3.
(4) *Ibidem*, liv. XIII, ch. I, 8.
(5) *Ibidem*, liv. XIV, ch. V, 23.

Ligyens dans la presqu'île Ibérique, puisque Homère affirme que l'infortuné Ménélas lui-même émigra « vers les Champs-« Élyséens situés à l'extrémité de la terre alors connue, « c'est-à-dire aux colonnes d'Hercule, » conformément à la prédiction que Protée lui en avait faite[1].

On me dira que c'est une pure hypothèse que je me permets ici. D'accord ; mais elle est confirmée par le fait de la présence des *Bébryces* en Espagne, parmi les Briges, les Ligyes, les Ibères et autres peuples venus de l'Asie-Mineure. La raison que M. de Jubainville émet pour ne pas admettre cette filiation des Bébryces espagnols, à savoir que les Bébryces des Pyrénées et ceux d'Asie-Mineure « doivent vraisemblablement « l'identité de leur nom à un phénomène zoologique étranger « à l'histoire des migrations humaines[2], » ne me paraît pas admissible.

Ce à quoi M. d'Arbois de Jubainville fait allusion est facile à comprendre : Il y avait jadis en Bithynie, dans le Pont et la Cappadoce, pays gomériens, des castors célèbres dans l'antiquité pour leurs propriétés médicales. Le cygne de Mantoue les a chantés :

— « *India mittitur ebur.....*
« ..... *virosaque Pontus*
« *Castorea....* »

— « L'Inde nous envoie son ivoire,... et le Pont, l'onguent « de ses castors », c'est-à-dire le castoreum[3].

Pour lors, pense M. de Jubainville, comme en langue celtique le castor se nommait *bébryx*, ou plutôt *bibruc*, le peuple

(1) *Géogr.*, liv. I, ch. II, 31.
(2) *Les premiers hab. de l'Europe*, p. 392.
(3) *Géorgiques*, cap. I, v. 250.

cimérien issu de Riphat, qui vécut en Bithynie et dans le Pont parmi ces amphibies, dut en prendre naturellement le nom et s'appela les *Bebryces*, les Castors, les gens vivant parmi les Castors.

Et comme il y avait des castors en Espagne, il y eut aussi d'autres *Bébryces*; mais ce n'était pas le même peuple que celui de l'Asie-Mineure.

Parfaitement. L'objection est spécieuse. Mais le noble écrivain avouera du moins que ces deux peuples appartenaient également à la langue celtique, puisqu'ils portèrent le même nom ; et que, pour la même raison, on doit en dire autant des Bébryces de la Narbonnaise, de ceux du Beuvron, de la Gaule, de la Bavière, de la Belgique, et enfin des *Bibroci* de la Grande-Bretagne, de partout enfin où le castor s'est appelé *bébryx*, *bébruc*, *bibrax*, *bibroc*, *boébruc*, ou un de leurs dérivés.

Où cela nous conduira-t-il ? A dénier et récuser toute parenté entre peuplades portant le même nom, qu'elles appartiennent aux Galls, aux Celtes, aux Cimbres, aux Briges, aux Belges, aux Ligures, aux Ibères, et autres peuples anciens ; parce que pour toutes on peut employer un argument identique et de même valeur que celui dont se sert M. d'Arbois.

Eh bien, je crois que cette raison n'est pas scientifique. Je conçois que des celtomanes comme Le Déist, Le Brigant, Graslin et autres l'aient mise en avant ; parce qu'ils voulaient absolument faire, des Celtes de la Gaule, la souche de l'humanité, ou du moins celle des peuples de l'Europe tout entière. Mais M. de Jubainville n'en est pas là. Il aurait donc dû reconnaître et admettre le berceau de ce peuple gomérien, alors que tant de preuves abondent et que son origine est si facile à découvrir.

Aussi trouvé-je beaucoup plus sérieuse, logique et par conséquent admissible, la conclusion que tire de ce même fait le judicieux et savant Dr Gustave Lagneau :

— « La coexistence des Ligures, des Ibères et des *Bébryces*, « dit-il, d'une part, dans notre Europe occidentale ; d'autre « part, en Asie, au sud du Caucase (ainsi que sur les rivages « méridionaux de l'Euxin et de la Propontide, aurait-il pu « ajouter), semble autoriser à penser que ces trois peuples ont « effectué des migrations au moins simultanées, et, consé- « quemment, qu'il existe entre ceux d'Europe et d'Asie cer- « taines relations ethniques [1].

Voilà, une déclaration claire et franche, comme on aime à en voir sortir de la plume d'un véritable savant. Il n'est pas un homme de sens et de jugement qui ne l'admette.

Mais tous les *Bébryces* du Pont et de la Mysie n'émigrèrent pas vers le sud. Strabon enseigne qu'il y avait aussi des *Bébryces* en Thrace, comme il y avait des Briges [2]. Ce devaient être les *Bébryces* qui, du temps d'Homère, étaient compris dans la Phrygie avec les Dolions, avant que lesdits Phrygiens eussent transmigré en Thrace. Mais, du temps de Strabon, il n'en restait plus aucun vestige. Les uns étaient revenus habiter Abydos, dans la Troade, d'où ils durent suivre les Briges vers le sud ; les autres avaient transmigré en Grèce, dans la Thessalie, où nous les montre Vibius Sequester, sur les bords du Pénée :

— « *Penæus Thessaliæ, ubi sylvæ quas Tempe vocant,*
« *Hunc Bebryces possederunt* [3].

(1) *Anthrop. de la France*, p. 613.
(2) *Géogr.*, liv. VII, ch. III, v. 2.
(3) *De fluminibus*, p. 225.

Le mot *Castor*, qui est grec, signifie le *castrat*, l'*eunuque*, l'émasculé. C'était en vertu d'une erreur alors généralement répandue, que cet amphibie, poursuivi par les chasseurs, s'arrachait les testicules et les leur abandonnait pour prix de sa rançon ; absurdité ridicule, s'il en fût jamais, puisqu'elle suppose premièrement que le castor savait l'usage que l'on faisait de ses précieuses glandes à castoreum ; et secondement parce que ce ne sont pas les testicules de ce rongeur amphibie qui sécrètent cette drogue pharmaceutique, mais d'autres glandes en forme de besace situées à l'intérieur même du corps de l'animal et en dehors de toute atteinte.

Cependant cette erreur avait cours même chez des gens instruits. Juvénal, comparant au castor la conduite de son ami Catulle, qui jeta à la mer ses effets les plus précieux, pour alléger son navire dans une tempête, dit de lui qu'il avait imité le castor dans sa prudente générosité :

— «..... *Imitatus castorea qui se*
« *Eunuchum ipse facit, cupiens evadere damno*
« *Testiculorum ; adeo medicatum intelligit unguem* [1]. »

Les mots *castrat*, *castration*, *encastré* dérivent donc du nom grec du castor, bien qu'ils aient leur fondement dans une erreur scientifique manifeste.

Mais, en langue celtique, le castor s'appelait *bébryx*, et en gaulois, *bibruc*, le buveur (d'eau), un mot qui s'est conservé dans l'allemand *biber*, qui dérive du latin *bibere*, boire ; dans le bavarois *pipar*, le suédois *bifer*, un mot qu'ils écrivent *beaffer* ; l'anglo-saxon, *biver*, que les Anglais orthographient *beaver*. Chez les anciens Latins, on l'appelait *fiber*, le fibreux, le musculeux, le fort. Mais, en italien, ce mot rede-

(1) *Satire XII*, v. 34.

vient *bivàro*, en espagnol *bivèrio*, en vieux français *bièvre*, *bèbre*, *vesvre* et *beuvre* (le buveur). De là le vieux mot *beuverie* pour ivrognerie, de même que de *bibroc* dérive le mot *broc*, l'ustensile servant à boire. En polonais, le nom de cet amphibie est *bobr* ; en moscovite, *bobrôwi* ; en zend *bebhro* ; en germanique ancien, *bibar;* etc., etc.

C'est donc le nom véritable du castor, dans toutes les langues indo-européennes. De là les noms de la rivière *Bièvre* près Paris, du mont *Beuvron*, de la rivière *Bébronna* et autres lieuxdits que j'ai cités plus haut, ainsi que ceux de Castres, Castries et Castro.

Les *Bébryces* ou Castors avaient donc donné le nom de *Bebricia* ou pays des Castors, Castorea, Castorière, à leurs divers territoires, soit parce que cet amphibie y abondait; soit parce qu'ils s'adonnaient spécialement à la chasse de ce rongeur, aussi succulent que sa fourrure est chaude et son onguent précieux ; soit... mais avons-nous besoin d'autre raison que celle de ce respect des Anciens à conserver leur nom patronymique ? Les ancêtres de ceux-ci étaient les gens du Castor, ou si l'on aime mieux, les Castors ; leurs descendants demeurèrent Castors, comme d'autres peuples émigrés continuèrent à s'appeler *Pici* ou Piverts, *Catti* ou Chats, *Élusates* ou Marmottes, *Sibuzates* ou Lynx, *Suévi* ou Scolopendres, *Tarbelli* ou Reptiles [1], *Hirpins* ou Loups, etc., etc.

On trouve aussi des Castors dans l'Amérique septentionale. Ils appartiennent à la grande famille *Danè*. Mais ils n'ont aucun rapport avec ceux dont je viens de m'occuper.

Les *Bébryces* émigrèrent partiellement en Occident en même temps que les peuples qui leur étaient congénères. Une seconde migration eut lieu après la prise de Troie, vers l'an 1207 A.D.

(1) Touflet du Mesnil. *Onomastique de la Gaule celtique, passim.*

CHAPITRE V

DES ÉLYSICES

(1600, A. D.)

Au IVe siècle de l'ère chrétienne, Festus Avienus fait mention de la nation des *Élésyces*, qui occupait autrefois les rivages du golfe de Lyon à son extrémité occidentale, et dont Narbonne était la capitale considérable :

« . . . . . *gens Elesycum prius*
« *Loca hæc tenebat, atque Narbo civitas*
« *Erat ferocis maximum regni caput* [1]. »

La mer calme et azurée du golfe de Foz baignait les rivages élysiques, communiquant avec de nombreux étangs par des *graus* ou *gras* (*gradus*) étroits et sinueux. Le fleuve de l'Aude, qui prend sa source dans les Pyrénées au pied du pic de Carlitte, arrosait leur territoire sur un parcours de 220 kilomètres, apportant chaque année à la mer un million huit cent mille mètres cubes de sédiment, et comblant rapidement cette portion du golfe toute découpée par des lagunes.

C'est l'*Attagus* de Ptolémée, de Strabon et d'Avienus :

— « *Hic salsum in æquor amnis Attagus ruit* [2] : »

(1) *Ora maritima*, v. 584-586.
(2) *Ibidem*, v. 587.

l'Atagos des Grecs, l'Atax de Vibius Sequester, de Pline et de Méla :

« *Atax è Pyrenæo, circa Narbonem decurrit in Tyrrhenum mare* [1]. »

On trouvait tout auprès, continue Avienus, le marais *Hélicé*,

— « *Heliceque rursus hic palus juxta* [2] : »

et non loin du rivage, quatre îles sortaient du milieu de la mer, bien que la tradition n'en désigne que trois :

« . . . . . *insulas quatuor*
« (*At priscus usus dixit has omnes triplas*)
« *Ambit profundo....* [3] »

Le marais *Hélicé*, qui s'étendait devant Narbonne, était le *lacus Rubrensis* de Pomponius Méla ; les îles, les *Tres maximæ insulæ* dont la montagne de la Clape formait la plus grande. Tout ce terrain fut comblé par l'Aude, et la ville de *Narbo*, dont l'étymologie est celle d'*Habitation lacustre*, se trouve, de nos jours, reléguée dans les terres, tandis que l'Aude se jette dans la mer à plusieurs kilomètres vers le nord-est.

Ainsi s'est trouvé isolé le lac ou étang de Capestang (l'Étang du Cap), qui, dans le principe, faisait partie de cette mer intérieure ou *mare Narbonnense*.

De plus, la capitale des Élysices était arrosée par la rivière Livière (*Liguria*) dont la source, appelée *ocula Liguriæ* (yeux

(1) *De fluminibus*, p. 220.
(2) *Ora maritima*, v. 587.
(3) *Ibidem*, v. 582.

de la Ligurie), se trouvait au pied du mont Laurès. Cette particularité a porté à croire que les Élysices étaient une tribu ligurienne.

De fait, à la même époque, Hécatée de Milet mentionnait les Elisyces parmi les Ligures :

« *'Elisukoï ethnos Liguon* [1]. »

Cinquante ans plus tard, Hérodote énumère des *Hélisyces* à côté des Ligyens, des Sardoniens, des Ibériens et des Lybiens, parmi les troupes levées par Hamilcar, général carthaginois, l'an 480 A. D [2].

Enfin Tacite, au premier siècle de l'ère chrétienne, parlant des peuples de la Souabe, y place des *Helysii* parmi les Lygii ou Ligyens [3].

M. de Jubainville considère comme identiques les *Hélisyces* d'Hérodote et les *'Élisukoï* d'Hécatée ; et M. Lemière reconnaît l'identité des *Helysii* de Tacite et des *Élésyces* d'Avienus. Donc, ces quatre noms conviennent au même peuple, puisque Avienus place le marais ou étang *Hélicé* dans le royaume des *Élésyces* ou *Élisukoï*.

Mais alors il faut savoir reconnaître que, du temps de la guerre de Troie, il y avait en Achaïe, une ville très antique du nom d'*Hélicé*, qui dépendait du territoire de Mycènes ou de Priène. C'était une des douze villes de l'Achaïe, et Homère l'appelle « la vaste Hélicé. » On y adorait particulièrement Neptune.

(1) *Fragment XX, hist. græc.*, t. I, p. 2 ; *Les prem. hab. de l'Europe*, t. I, p. 375.

(2) *Histoires*, liv. VII, § 71.

(3) *Mœurs des Germains*, XLIII, p. 455.

Héraclide rapporte, à propos de cette ville grecque, que les Hélicéens, après avoir chassé les Ioniens de leurs murs et les avoir forcés de passer en Asie-Mineure, leur refusèrent une copie de leur temple et de la statue de Neptune qui y était adorée ; ce dont Poséidon se vengea, l'hiver suivant, deux ans avant la bataille de Leuctres, en les submergeant soudainement, au point que douze stades de terrain (2160 mètres) furent engloutis par les eaux de la mer, par suite d'un tremblement de terre ; et que deux mille Achéens, que l'on employa pour en retirer les cadavres des victimes, ne purent suffire à cette tâche.

Ératosthène assure avoir vu le lieu de cette catastrophe. On y apercevait encore, debout au fond de la mer, la statue en bronze de Neptune tenant en ses mains un hippocampe qui formait pour les navires un dangereux écueil.

Hésiode signale une autre ville du nom d'*Hélicé* en Thessalie [1].

Enfin on sait que l'*Hélicon* était une très haute montagne de la Béotie, couverte de neiges éternelles, et que les Pierès, nation thracique déjà disparue du temps de Strabon, avaient consacrée aux Muses.

Faut-il croire, pour cela, que les *Élysices* étaient des Grecs de l'Achaïe, et que le premier nom de Narbonne, leur capitale, fut *Hélicé*, en souvenir de l'*Hélicé* détruite l'an 373 A. D., deux ans avant la bataille de Leuctres, où les Lacédémoniens furent battus par les Thébains, sous l'archonte Phrasiclides, dans la 102e olympiade ?

Assurément non. A cette époque, il y avait déjà 224 ans que les Phocéens avaient fondé la Massalia grecque, dans le golfe de Lyon, dans la 45e olympiade. Il y avait plus

(1) Strabon. *Géogr.*, liv. VIII, ch. VII, 2-5.

longtemps encore que le royaume élysique de Narbonne existait. Il touchait même alors à sa fin, puisqu'il n'avait plus que 93 ans d'existence. Rhodanusia, Héraclée, Arelatè, Agathè (Agde), Cytharistium (La Ciotat), Tauroïs (Taurœntum), et Cette ou Sète, la ville du Cap *Setius*, existaient aussi ; Setius avec son haut sommet couronné de pins, qui prolongeait sa base jusqu'à l'étang de Taphros, limite du territoire ibérique d'avec celui des rudes Ligyens :

« . . . . . *Setius indè mons tumet*
« *Procerus arcem et pinifer : Setii jugum*
« *Radice fusâ in usque Taphrum pertinet :*
« *Taphrum paludem namque gentici vocant*
« *Rhodani propinquam flumini : hujus alveo*
« *Ibera tellus atque Ligyes asperi*
« *Intersecantur* [1]. »

M. Charles Lenthéric, le savant géographe et historien des villes maritimes de la Provence, et que j'ai souvent consulté dans ce chapitre, dit que les commencements de Narbonne échappent complètement à l'histoire ; mais qu'il est probable qu'il faut en attribuer la fondation aux Phéniciens [2]. Et M. d'Arbois de Jubainville enseigne lui-même, d'après Aristote, que la plaine d'*Éiusion*, « sise aux extrémités de la terre alors connue par les Grecs, où régna le Phénicien Rhadamante, frère de Minos, au XIVe siècle avant notre ère, associant son nom à celui de la divinité qu'il adorait, Melkarth, l'Hercule tyrien, n'était autre que la côte ligurienne, *ligustikè ghé*, où ledit Hercule fonda l'Alésia de la Narbonnaise [3]. »

(1) *Ora maritima*, vers. 605-611.
(2) *Les villes mortes du golfe de Lyon*, p. 191.
(3) *Les prem. hab. de l'Europe*, t. I, p. 188.

Pour cet écrivain, les *Élésyces* d'Avienus, qu'Hécatée appelle *Élisucoï* et Hérodote *Hélisucoï*, seraient les Ligures du royaume d'*Élusion* fondé par ledit Rhadamanthe.

Mais, il y a plus, les Phéniciens eux-mêmes seraient postérieurs, sur ces rivages du golfe qui porte le nom des Ligyens, en grec Λιγύων, *Ligyôn*, d'où lui est venu celui de golfe de Lyon [1], aux Sardones, Sordons ou Sardes, peuple ibérien qui devait peupler la Sardaigne [2]. M. Lenthéric enseigne, effectivement, que le fleuve Tet, qui passe à Perpignan, a longtemps porté le nom de *Roscinus* ou *Roscino*, qui était la capitale des Sordons, et a donné son nom au Roussillon ; de même qu'un autre fleuve de cette même côte, le Tech, s'appela primitivement *Illiberis*. Aujourd'hui encore, une rivière qui se jette dans le vaste étang de la Robine à côté de Narbonne, l'*Helice palus* d'Avienus, qu'Amédée Thierry prend à tort pour l'étang de Vendres, porte aussi le nom de *Berre*, comme l'étang des Martigues ; autant de souvenirs ibériens.

Deux autres villes conservaient ce même souvenir en plein pays élysique, l'Elnœ actuelle, l'ancienne *Illiberis*, et Collioure, l'ancienne *Caucoliberis* [3].

Les *Élisyces* seraient donc un mélange de Phéniciens et de Ligures, d'après ces différentes données. Je vais exposer mon opinion à leur égard, mais d'ores et déjà je puis dire que les *Hélicé* grecques doivent se rattacher à une autre branche d'Élysices que nous retrouverons plus loin. Il faut remarquer, toutefois, que le mot *Élysé* ou *Élissé* est un mot punique qui signifie joyeux, plaisant, aimable ; de même qu'*Élissa*, nom

(1) *Les villes mortes*, etc., p. 97.
(2) *Les prem. habit.*, etc., p. 189.
(3) *Les villes mortes*, etc., pp. 129-131.

de Didon, a été interprété par joyeuse et aimable. Peut-on en invoquer ici l'étymologie ? Je ne le pense pas.

Je me demande même si M. de Jubainville n'a pas fait erreur quand il a placé son prétendu royaume phénicien d'*Élusion*, fondé par Rhadamanthe, sur les rivages marécageux de la mer de Narbonne. Et je crois fort que si. Strabon n'en fait aucune mention, tandis qu'il parle des Champs-*Élyséens*, qu'Homère plaçait aux confins de l'Occident et aux bornes même de la terre alors connue; c'est-à-dire au détroit de Gadès, qu'il supposait déjà ouvert, bien qu'Eratosthène assure qu'il s'y trouvait encore un isthme à l'époque de la prise de Troie, mais que cet isthme était souvent submergé par la mer. Le poète grec y fait voyager Ménélas ; il y place une ville d'*Odyssea* ; il y fait fonder par Ulysse la ville d'*Olysippo* (ou Lisbonne), sur le cap Artabrum, en Lusitanie ; ce que Strabon considère comme certain. Solin en parle aussi :

— « *Ibi oppidum Olysippone*, dit-il, *Ulyxi conditum* [1].

Homère, dit cependant le Géographe, s'est servi du nom de Tartesse en le dénaturant, et en a tiré le nom du Tartare. Il eut aussi l'idée d'y placer la demeure des âmes pieuses et le Champ-Élyséen, où siège le blond Rhadamanthe, où les humains goûtent une vie facile à l'abri de la neige, des frimas et de la pluie. Mais la mention de Rhadamanthe implique le voisinage de Minos, fils de Jupiter, qui, son sceptre d'or en mains, rend la justice aux morts, et, par conséquent, siégeait aux Enfers.

D'autres poètes, surenchérissant encore, placèrent dans ces

(1) *Polyhistor*, p. 187.

lieux, quoique en Libye, le jardin des Hespérides aux pommes d'or, ainsi que les îles Fortunées ou des Bienheureux.

— « Mais, je le répète, conclut Strabon, les premiers renseignements (de ces fables d'Homère) furent dues aux Phéniciens, qui, maîtres de la meilleure partie de l'Ibérie et de la Libye, dès avant l'époque d'Homère, demeurèrent en possession de ces contrées jusqu'à la destruction de leur empire par les armes romaines [1]. »

Donc, le royaume d'*Elusiôn* d'Aristote se trouvait à l'extrémité méridionale de l'Espagne, et non pas dans la Narbonnaise. Il n'était autre que la colonie de *Lixa* en Numidie, et celle de *Ligustike*, en Tartesside. Mais plus rien n'en existait du temps de Festus Avienus, et jamais il n'y avait été question de Rhadamanthe. C'était une fable. Parlant de Tartesse, il dit même qu'elle n'était plus qu'un monceau de ruines; qu'il n'avait rien vu de remarquable en cet endroit, excepté le culte d'Hercule tyrien [2]. Cependant il n'y plaçait pas moins le noir Érèbe et une grotte profonde, consacrée à Proserpine :

« *Jugum indè rursus, et sacrum infernæ Deæ*
« *Divesque fanum, penetrat abstrusi cavi*
« *Adytumque cœcum : multa propter est palus*
« *Erebea dicta* [3]. »

Mais si toutes ces données infernales peuvent être expliquées par l'imagination poétique d'Homère, le souvenir d'un antique royaume *Élysique* dans la Bétique et la Numidie, s'explique

(1) *Géogr.*, liv. III, ch. II, § 12-14 *passim*.
(2) *Ora maritim.*, v. 270.
(3) *Ibidem*, v. 241.

par la récente rupture de l'isthme qui unissait ce pays à la Maurusie ou pays des Môres Mas-*Ésyliens*, où se trouvait le fleuve *Lyxus* ou *Lygus* et la ville de *Lyxa*.

Les abords du détroit de Gadès eux-mêmes peuvent-ils êtres considérés comme le point de départ et le berceau de la nation élysique ? Si oui, pourquoi y avait-il une *Hélicé* en Thessalie et une autre *Hélicé* en Achaïe, dans le Péloponèse ? Pourquoi la Béotie, — pays peuplé primitivement par les Lélèges et où se trouvait le mont *Hélicon* consacré aux Muses, où Strabon plaçait des Curètes, phrygiens d'origine, et la ville de Calydon, — possédait-elle aussi des Champs-Élyséens ? Les Phéniciens avaient aussi régné en Béotie. N'avaient-ils pas pu, de concert avec les Lélèges ou Ligyes, y fonder un premier royaume *Èlusiôn* [1] ?

Mais Strabon enseigne que les Lèges étaient venus en Béotie depuis la Thrace ; d'autre part il nous a dit que les Thraces étaient sortis primitivement de l'Asie-Mineure. Parlant des Curètes, il les désigne également pour des Phrygiens. C'est donc, en dernière analyse, dans l'Asie-Mineure et dans le voisinage de la Phrygie que nous devons chercher le véritable berceau des *Helisucoi*, *Helysii*, *Helisyces*, *Elesyces*, ou *Élysices* ; et puisque, d'après Hérodote, le pays des Ligyens était compris entre la Paphlagonie et la Cappadoce, voyons si nous ne trouverons pas des vestiges de ce peuple dans cette contrée.

Tout aussitôt se présente à nous le fleuve *Halys*, qui sépare la Paphlagonie du Pont et de la Galatie, et le peuple mystérieux des *Halysones*, qu'il n'a pas eu seulement la pensée de placer sur les bords de ce fleuve, tributaire du Pont-Euxin. Le Géographe s'est vainement demandé à quelle race il appar-

(1) *Géogr.*, liv. X, ch. III, 17-19 ; ch. I, 9.

tenait : chalybe ou chaldéenne primitive, scythique ou autre, sans pouvoir rien conclure. Mais il tente d'insinuer qu'ils pourraient bien être venus des cités d'Alazonia et d'Argyria, du lointain pays où naît l'argent (l'Espagne), et il ajoute qu'ils avaient pour amis et alliés les Ligyes, les Ibères, les Bébryces, les Brigiens, les Mèdes et les Cimériens [1].

C'est-à-dire que Strabon, ignorant que dans ces mêmes parages se trouvaient le berceau du genre humain au sortir du déluge, et la souche même des *Élysices*, comme de tous les autres peuples ; ou bien dédaignant les magnifiques et consolantes théories des Hébreux, commettait à son insu un cercle vicieux, en demandant au lointain Occident l'origine de ce peuple oriental. Qui ne voit, en effet, que Strabon voudrait faire les *Halysones* originaires de la Tartessie ou Bétique ? Là seulement se trouvait le mont Argyrus, ainsi nommé des mines d'étain qui s'y trouvaient et que l'on prenait alors pour de l'argent, ce qui fit appeler le Bœtis ou Guadalquivir, fleuve à tête d'argent :

« *At mons paludem incumbit Argentarius* [2]. »

Un autre cours d'eau de l'Espagne avait nom Alazon, et deux villes du Tage et de l'Ébre, Alongon.

C'est toujours l'absurde théorie qui veut faire peupler l'Orient par l'Occident. Dans ce cas, je l'ai déjà prouvé, c'est la contradictoire de la proposition erronée qu'il faut adopter. Dans le cas présent, il faut donc savoir conclure que les *Élysices* du mont *Argyrius*, Argentarius ou Cassius, d'Es-

(1) *Géogr.*, liv. XII, ch. III, 18.
(2) *Ora marit.*, versus 291.

pagne étaient les descendants des *Halysones* de la ville d'*Argyria*, en Asie-Mineure.

Hécatée les dit originaires de la ville d'*Alazia* près du fleuve Odrysès ; or, il y eut une cité d'*Alésia* dans le royaume élysique de Narbonne [1].

Maintenant qu'étaient-ce que les *Halysones* ?

Les *Halysones* étaient un peuple paphlagonien de même race que les Cappadociens ou Leucosyriens, au dire d'Hérodote, et il les assimile aux Amazones. « Il s'agit apparemment, « dit Strabon à ce propos, des Amazones de Thémiscyre, et « Thémiscyre dépend, comme on sait, du territoire des « Amisènes, lesquels sont des Leucosyrii d'au-delà de l'Ha- « lys [2]. » Or, il faut se rappeler que dans l'antiquité il y eut des Amazones asiatiques et des Amazones africaines, mais que les premières étaient les plus anciennes.

Strabon ajoute qu'en avant de l'embouchure de l'Halys, « il se trouvait deux écueils que leur couleur rouge avait fait nommer *Érythrines* [3]. » Or, en avant des bouches du Bœtis, dans la Ligystine, on voyait un groupe d'îlots nommés *Érythrea*, les Rouges ; et la *Lyxa* morétanienne peut être considérée comme un renouveau de l'*Halys* paphlagonienne.

Dans ce cas, les Élysices, bien que vivant parmi les Ligyens comme une de leurs tribus, ne seraient pas de race scythique comme ce peuple, mais auraient été des gomérites issus de Riphat, comme les Bébryces et les Hénètes. Aussi, le même Hécatée de Milet, déjà cité, dit-il que la population élysique, qui s'étendait des bouches de l'Atax jusqu'aux monts Pyré-

(1) *Géogr.*, liv. XII, ch. III, 9-23 *passim*.
(2) *Ibidem*, 9.
(3) *Ibidem*, 10.

nées, était celtique. — « *Narbôn*, dit-il, *emporion kaï polis keltiké* » — « Narbonne est un emporium et une ville celtiques [1]. »

Les grammairiens, continue Strabon, en maintenant la leçon *Halizonon*, supposaient qu'Homère avait entendu désigner par là les *Halisonii* de la presqu'île de Pallène, en Macédoine, appelée primitivement Phlegra, dans le voisinage des Briges du mont Bermius, de la ville d'*Argilus*, et des mines d'or et d'argent de Pangée [2].

Si nous nous rappelons qu'il y avait aussi une ville appelée *Argelès* dans la Narbonnaise, nous aurons un jalon de plus pour retrouver et suivre à la piste dans ses migrations la nation élysique.

Parti des bouches de l'Halys, en Paphlagonie, mais des rivages orientaux de ce fleuve, ce peuple qu'Avienus appelle sauvage et féroce, s'était uni à des Ligyens, à des Briges, à des Bébryces et à des Phéniciens, pour visiter le Péloponèse, la Thessalie, la Béotie et la Macédoine, d'un côté ; et de l'autre, avec les Celtibéro-Ligyes, pour coloniser la Libye, le sud et l'ouest de la presqu'île Ibérique, ainsi que l'extrémité occidentale de la Celtique d'Europe, où ils établirent leur dernier royaume qui fut partagé par les Bébryces, des Phéniciens et des Ibéro-Ligures. On ignore absolument l'époque de cette immigration en Gaule. Je crois pouvoir la fixer à l'an 1600, qui vit, d'après Thierry, l'immigration des Ligures.

Les *Élysices* furent vaincus et dispersés par les Volsques Arékomices, l'an 280 avant Jésus-Christ.

A cette époque, dit Amédée Thierry et tous les autres ethno-

(1) *Fragments*, p. 19, éd. Muller-Didot.
(2) *Ibidem*, liv. XII, ch. III, 22 ; liv. VII, *fragments* 28-38.

logistes avec lui, les *Élysices* disparurent de la géographie aussi bien que de l'histoire de la Gaule. Mais je crois avoir suffisamment prouvé par l'examen des lieuxdits, les citations de Tacite et du P. Malbrancq, que ce peuple, fondateur de la *Lyxa* de Morétanie, et très probablement aussi de la *Lysitania* ou Lusitanie, peupla la Gaule, du sud-ouest au nord-est, de cités et de bourgs nommés *Lys*, *Lisy*, *Hélix*, *Alicia*, *Alisia*, *Elysa*, *Elysaberris*, *Elysatica*, ainsi qu'un grand nombre de cours d'eau nommés *Lys*, *Lyx*, *Lisa*, ou *Lysus*[1].

N'en déplaise aux aimables critiques s'intitulant X non-compétents, qui ont traité mes études celtiques suggestives d'*attentats historiques*, je maintiens ici la plupart des propositions que j'ai émises, dans la *Sépulture dolménique* de Mareuil-lès-Meaux, touchant la fragmentation des *Élysices*, et j'y joins, de plus, comme autres filles ou fragments de la nation élysique, les *Élusates*,que Pline place dans l'Aquitaine, et dont la commune était Élysa ou Eauze, sur la Gélise, affluent de la Garonne, dans l'Armagnac; ainsi que les *Elycoci*, *Elucoci*, *Eluenses*, *Elui* ou *Helui*, de Ptolémée, qui avaient pour civitas *Alba-Heluorum* (Alby). Ce géographe les place entre les Ruthènes (Russiates) du Rouergue, et les Cadurci (Cahourcins) du Quercy .

Comment se nommèrent-ils depuis lors ? On l'ignore.

C'est ici le cas de revenir aux *Lusitans*, *Lusiens* et *Lusons* du Portugal, dont j'ai parlé pages 342 et suivantes. Strabon ne les donne pas pour des Ligyes. Il les range parmi les Celtibères, le peuple le plus puissant et le plus fier de l'Espagne, et qui se

(1) *Sépulture dolménique de Mareuil-lès-Meaux*, pp. 154-155.
(2) *Géogr.*, l. II, c. X, *tab. IIIa Europæ*, p. 22.

constitua de bonne heure en royaume indépendant. Ma conviction est qu'ils étaient la portion *élysique* de ladite immigration. Plus tard, par des causes ou pour des motifs que nous ignorons, ou bien pour obéir à la loi celtique de l'essaimage national du *ver sacrum*, ces *Élysices* allèrent se fixer dans la Narbonnaise.

CHAPITRE VI

DES MÉDULLES OU MELDES

(1600 A. D.)

Le témoignage de Varron et celui de Salluste attestent que des *Mèdes* (*Medi*) passèrent de l'Asie en Libye, et de là dans la presqu'île Ibérique avec Hercule Tyrien. Salluste écrivait 46 ans A. D..

La *Médie* se trouvait située à l'est de l'Arménie et au sud de la mer Caspienne. Au nord, elle avait pour voisins plusieurs peuples livrés au brigandage, tels que les Cadusii ou Cadurci, les Geli ou Galli, les Albani ou Celtes, les Iberi' les Legii ou Ligyes, les Uxii, les Élymes ou Arabes, peuples que l'on retrouve plus tard dans l'Europe ou l'Afrique occidentales. Il n'est donc pas plus invraisemblable que des Mèdes et des Perses aient émigré d'Orient en Occident. Où serait l'impossibilité ?

Cependant, dans la Gaule, ce n'est que du temps de César, l'an 57 A. D., que nous est révélée l'existence de peuples *Medelli*, *Medulli* et *Meldi* ou *Meldæ*. Ils ne formaient pas des centres de population très dense ; ils n'étaient nullement comparables aux peuples d'origines celtique, gallique ou cimbrique, qui les entouraient ; ils étaient même très disséminés en Gaule, et tout porte à croire qu'ils n'étaient que des débris, des épaves d'un peuple qui avait transmigré d'Espagne en

Gaule à la suite des grandes nations ibère, ligure et celte; mais sans faire beaucoup de bruit.

Dans le nord de la Gaule, on connaissait, du temps de César, deux peuples meldiques : les *Meldi* ou *Meldæ* de Meaux, dans la Brie, et les *Meldi* ou *Meldæ* des bords de la rivière *Meldek*, appelée aussi *Lysa* ou la Lys, en Morinie. Ces derniers faisaient partie de la confédération des Môrins ou *Mor-inens*, gens de la mer, peuple maritime. C'étaient des Maures sortis de la Maurétanie africaine, et qui s'étaient cantonnés en Flandre, d'où ils passèrent ensuite dans l'île d'Albion.

Les Meldes de la Lysa s'appelaient aussi *Lysii*, d'après le P. Malbrancq, historien des Morins, au XVI° siècle.

Il n'est pas certain que les Meldes de Meaux aient également porté le même nom. Mais on trouve chez eux un grand nombre de lieuxdits appelés *Lizy*, *Lysii*, *Helici*, ainsi que des cours d'eau appelés *Lys*.

De plus, Malbrancq affirme que, du temps de César, on connaissait aussi des *Meldi Narbonnenses*.

L'histoire nous apprenant que les *Elysii* ou *Helisii*, du petit royaume de Narbonne, disparurent de la scène du monde sitôt que les Volsques Arékomices se furent emparés de leur pays ; et que les Meldes ou *Lysii* se montrèrent deux siècles plus tard, sur plusieurs points de la Gaule, n'est-on pas autorisé à admettre que lesdits *Lysii* ou *Helisii* étaient les débris du royaume des Élysices, et qu'il se trouvait dans son sein un élément mède que la dissolution de ce royaume dégagea et mit en évidence ?

Je sais bien que personne avant moi n'a associé ces deux peuples. Mais, dans cette identification je ne sors pas des bornes de la plus stricte logique. Je la déduis, par induction, de leur voisinage sur tant de points de la Gaule, et je ne

m'explique pas les cris de geai de certains X, qui, tout en se disant incompétents, n'en essaient pas moins de déverser le ridicule sur mes études celtiques, à propos des Meldes. Quant on est incompétent, il faut savoir garder le silence.

Les Élysices furent dispersés par les Arékomices. Ils n'en furent pas anéantis. Nous en possédons encore de nombreux éléments dans la nation française, non seulement dans le midi, mais même au nord ainsi que dans l'ouest. Partout où l'on se trouve en présence de dénominations géographiques telles que la *Lys*, le *Lys*, *Lisy*, *Liẓii*, *Lysii*, *Meldæ*, *Meldi*, *Meldenses*, *Meldes*, *Meledi*, *Miledi*, *Melli*, *Melles*, *Medelli*, *Medulli*, *Medoaci*, etc., on peut être assuré qu'on est en présence d'un reliquat d'Élysices du royaume de Nîmes et de Narbonne, mêlé à l'élément médique dont il est question dans ce chapitre.

Rien n'indique, d'ailleurs, que, dans une antiquité plus reculée, les Élysices aient eu parmi eux des Médulles ou Meldes. On ne voit cette alliance poindre qu'après la ruine de leur petit royaume, et probablement parce qu'elle ne date que de cette époque. Cependant on ne saurait nier absolument l'opinion contraire, rien n'étant certain sur ce point obscur de l'histoire.

Ce qui est certain, c'est que les Meldes étaient également alliés étroitement aux Môres ou Morins, à la confédération desquels ils appartenaient. Pour quelle raison ? Je vais tâcher de l'élucider.

Salluste dit que « les *Mèdes*, les Perses et les Arméniens qui avaient constitué l'armée d'Hercule tyrien, lors de sa conquête de l'Espagne, passèrent en Afrique sur leurs navires, après la mort de ce héros, et occupèrent les contrées qui avoisinaient la mer. Les Perses furent ceux qui s'approchèrent le plus de

l'Océan Atlantique. Ils se mêlèrent aux Gétules par des mariages, et se donnèrent à eux-mêmes le nom de Numides, » c'est-à-dire de Nomades, parce qu'ils avaient souvent changé de demeure.

Hérodote et Strabon en disent autant.

— « Aux *Mèdes* et aux Arméniens (Ibères, Albains, Ligyens), continue Salluste, se joignirent les Libyens. Les Libyens altérèrent peu à peu le nom des *Mèdes*, et dans leur idiome barbare les appelèrent *Maures*.» — « *Medis autem et Armenis acces-* « *sêre Libyes*...; *nomen eorum paulatim Libyes corrupêre, bar-* « *barâ linguâ Mauros pro Medis adpellantes* [1]. »

Voilà, certes, l'union et l'alliance des Mèdes et des Libyens bien prouvée ; cependant comme c'étaient lesdits Libyens qui portaient aussi le nom de *Môres*, *Maures*, *Maurusiens* ou *Maurétaniens*, ainsi que l'enseigne Strabon, il est clair que ce n'est pas le nom des *Mèdes* qui a pu être transformé en celui de *Môres*. La raison qu'en donne Salluste n'est pas admissible. Il n'existe aucun lien linguistique entre *Mède* et *More*. Elle prouve son ignorance de l'étymologie des mots *Môres*, *Môrins*, qui signifient *marins*, peuple maritime, gens du littoral de la mer, *ar mör*, en langues celtique et punique.

Les Mèdes d'Afrique n'étaient dons pas des *Môres*, mais ils procréèrent les *Môres* par leur union avec des femmes libyennes ou atlantes ; de même que les *Perses* n'étaient pas des Numides, mais qu'ils engendrèrent ce dernier peuple par leurs croisements avec les femmes gétules. Ces derniers portèrent même le nom de *Maurusiens*, qui se rapproche de celui des Môres ou Maures, et ils devaient nécessairement être unis et alliés entre eux ainsi qu'avec les Mèdes, les Perses, et les Arméniens (Ligyes, Hély-

(1) *De Bell. Jugurth.*, XVIII.

sices, Ibères, Albains) qui étaient demeurés purs de tout mélange. Il est même probable que le métissage entre ces peuples dut commencer dès leur départ de l'Arménie et de la Caspienne. Mais par là s'explique assi l'union de ces peuples en Espagne, en Gaule et dans les îles Britanniques.

Les lieuxdits que nous fournissent, en Espagne, la *Sierra-Moréna*, les villes de *Moron*, *Morella*, *Moura*, *Mourillo*, *Mourias*, *Mourcia* et autres, y parlent du passage et de la domination des Maures de la Lyx ou Élysices, les vrais Morins.

Quant aux *Mèdes* ou *Madéens*, leur nom fut d'abord corrompu en ceux de *Medelli* et de *Medulli*. Ce sont de simples diminutifs celtiques : *Med-ell*, branche ou portion des Mèdes, Petits-Mèdes, descendance des Mèdes. C'est ainsi que des Sabins sortirent les *Sabelli* ; et des Sics, les *Sicelli* ou *Siculi* [1], dont une fraction furent les *Siculotti* de l'Illyrie, dont le nom indique un diminutif de second ordre.

Flavius Josèphe enseigne que les *Mèdes* étaient des descendants de Japhet par Mado, que les Arabes et la Vulgate nomment Madaï :

— « *Mado*, dit-il, fut le fondateur des *Madéens*, que les « Grecs nomment *Mèdes* [2]. »

Probablement que les Mardes ou Amardes, peuple limitrophe du royaume de Perse, et auxquels les rois de Perse payaient tribu [3], étaient aussi des Madéens. Il ne nous intéressent pas.

Les Mèdes étaient donc les cousins des Gomériens, des Scythes de toutes dénominations, des Ibères et des Ioniens, puisque ces peuples descendaient comme eux de Japhet. Mais les Perses étaient des fils de Sem.

(1) *Des Celtes antér. aux temps histor.*, pp. 77 et 95.
(2) *Antiq. judaïc.*, l. I, ch. VI, 19.
(3) *Géogr.*, liv. XI, ch. XIII, 4-6.

Quoi qu'il en soit, on comprend la mutation de *Medi* en *Medelli* ou *Medulli*, qui signifient Petits-Mèdes, Métis-mèdes; mais comment ce même nom a-t-il pu se convertir en *Meldi ?* C'est ce qu'on ne peut expliquer que par un défaut de prononciation dû à une reluctance absolue des organes vocaux. Nous le constaterons un peu plus loin.

Occupons-nous d'abord des *Medulli.*

Les *Medulli* se montrèrent dès la presqu'île Ibérique même, et à une époque très reculée. M. A. Castaing cite un mont *Medullus* en Espagne, près de Minium, sans noter l'autorité sur laquelle il s'appuie [1]; et Pomponius Méla,une ville appelée *Mellaria*, située au sud de la même presqu'île [2], chez les Turdules. Pline la nomme également [3]. C'est la Millarèse moderne.

Les *Medulli* de l'Aquitaine sont les plus connus. C'étaient les habitants du Medoc (*Medullicus pagus*), qui habitaient entre la Gironde et l'Atlantique. Leur possession de ce pays est attestée par le nom du *Littus Medullorum* ou rivage des Médulles, que portait le littoral du golfe de Gascogne, au nord du bassin d'Arcachon, dans le Médoc. Le *Pagus Medullicus* ne fut érigé que sous le règne de Constantin.

— « Ausone, dit M. Castaing, célèbre dans une épître adressée à Théon *Medullinus*, le poète des sables, les huîtres de Gravette, qui étaient si estimées qu'on les expédiait jusqu'à Rome, pour la table des empereurs :

« *Ostrea Bajani certantiaque Medullorum*
« *Dulcibus in stagnis, reflui maris æstus opimat.* »

(1) *Ethnog. de l'Aquitaine*, p. 293.
(2) *De situ orbis*, cap. VI.
(3) *Hist. nat.*, l. III, c. I, pp. 12-13-28.

« Plus tard, Sidoine Apollinaire donne à ce mollusque le titre de *Medullica supellex* [1]. »

Dans l'ancien pays des Bébryces auxquels avaient succédé les Tolosates, une commune accusait la présence d'une colonie médique, c'est *Melles*.

Dans le département de la Vienne, M. Le Touzé de Longuemar dit que les *Medulli* étaient si nombreux qu'ils occupaient deux circonscriptions pendant la période constantinienne, le *Pagus Medullensis* et le *Pagus Medalgicus* [2].

Il n'était pas plus difficile aux Élysices sortis de Nîmes ou de Narbonne de se disperser vers l'est ou le nord-est que vers l'ouest ou le nord. Naturellement, ils durent se disséminer afin de moins se nuire les uns aux autres dans les recherches matérielles de l'existence. Aussi Strabon place-t-il au sud-est des Cavares, à la source de la Druentia ou Durance, tout au sommet des Alpines, une tribu de *Médylles* [3], dont Pline fait aussi mention ; et plus loin encore, après les Voconces, les Iconiens et les Tricores, sur les dernières cimes des grandes Alpes à pic, il place les *Médulli*, au-dessus du confluent de l'Isère et du Rhône [4].

Plus loin encore vers l'est, au-dessus des Hénètes et parmi les Carnes, les Cénomans et les Insubres, il montre les *Medoaci*, dont le nom fait ressouvenir du Médoc. M. Touflet traduit leur nom par gens *in medio aquæ*, gens qui habitent dans l'eau, gens des palafittes, les Grenouilles. Passe! Mais alors pourquoi habitaient-ils le long d'un fleuve *Me-*

(1) *Ethnog. de l'Aquit.*, p. 292 ; Ausone, *Epit. IV*, 2 ; Sid. Apoll., t. II, *Épit. VIII*, 12.

(2) *Recherches sur l'origine des Pictons*, p. 47.

(3) *Géogr.*, liv. IV, ch. I, 11.

(4) *Ibidem*, liv. IV, ch. VI, 2.

doacus et possédaient-ils un grand port de même nom, sur l'Adriatique[1] ? On pouvait remonter ce fleuve jusqu'à Patavium, dit Strabon ; puis il traversait des marais sur un espace de 250 stades. Strabon pense que *Medylles* et *Medulli* étaient de race ligyenne. On en a dit autant des Élysices.

Dans la Rhétie ou Tyrrhénie alpine, Ptolémée découvre d'autres Mèdes qu'il nomme Μεδούλλον[2]. Et dans l'Ombrie, Tite-Live nous révèle l'existence d'une ville déjà antique de son temps et qu'il appelle *Medullia,* autre indice d'une colonie élysique reculée [3].

M. A. Castaing n'a pas pu découvrir le lien qui unissait les *Medulli* aux Élysices. Comme au nord du bassin d'Arcachon ils habitaient, à l'instar des Boïes et des Boates, — des Gaulois, — des huttes qu'enfumaient les torches en résine de pins que leur fournissait cette région éminemment résinière, il a cru devoir en faire une tribu boïe. Mais c'est à tort.

M. le Dr Lagneau affirme qu'il existait une autre colonie de *Medulli* dans la Morienne, sur le Haut-Isère, les Μεδούλους de Ptolémée[4]. Ceux-là, du moins, on le voit, étaient bien des Morins ou vivaient avec des Morins. Le savant anthropologiste les donne pour des Celtes.

A partir de cette zone, le nom des *Medelli* se change d'abord en celui de *Melli* ou *Melles*, que portent plusieurs lieuxdits cités dans ma *Sépulture dolménique de Mareuil.* Tel est le nom de *Melle-dunum*, *Mello-dunum* (colline des Mèdes) ou Melun. Cette ville porta également le nom de *Mellania.*

(1) *Géogr.*, 7-9.
(2) *Ethnog. de l'Aquit.*, p. 293.
(3) *Hist. rom.*, liv. I, 33-35.
(4) *Anthrop. de la France*, p. 630 ; et Ptolémée, l. II, c. II, 9.

Nous arrivons ainsi aux *Meldi* ou *Meldæ* de la Marne et des deux Morins, qui nous présentent la seconde forme du nom des *Medelli*, dans le *pagus Meldorum* ou *Meltianus*, le Mulcien du moyen-âge. Dès lors cette mutation se maintient la même à travers la Gaule Belgique, dans plusieurs localités échelonnées entre la Loire et la *Meldek* ou Lysa de Morinie, où nous trouvons d'autres *Meldi*, de même que dans l'Aisne étaient les *Meldenses*.

Lors de la division des Gaules par Constantin, la Ménapie reçut un *pagus Medelletensis* ou Mellanthois; et la Morinie, un *pagus Meldensis* ou Meldois, et un *pagus Morinensis* ou Maure. Morin. Il y avait un autre *pagus* de même nom dans les départements actuels de la Marne et de la Seine-et-Marne.

De là, nous passons en Belgique, où les lieuxdits de *Meldfeld*, *Maulde*, *Maldegem*, *Melle*, *Moyland* (Mediolanum), près de Clèves en Braban, révèlent encore l'habitat des Mèdes.

Ils avaient même passé dans la Grande-Bretagne, soit avant, soit après la migration tectosage-arécomique de l'an 280 A.D.; car on trouve dans l'Essex, chez les Trinobantes, le bourg de *Malden*, en celtique *Ca-mallo-dunum*.

Enfin, il y en eut même en Suède, ainsi que l'atteste la ville de *Medell-gard*. Il est même probable que l'émigration ligure qui se fixa au nord de l'Irlande, dans l'Ulster, sous le nom de *Miledi* ou *Milesians*, au singulier *Mileadh*, et qui arrivait de la Biscaye et du Golfe de Gascogne, patrie des *Medulli* gaulois, comprenait un élément nombreux dû à ce peuple.

Maintenant, il est à remarquer que ce n'est qu'à partir de la Brie et en gagnant la Belgique, que le nom des *Medelli* se transforme en celui de *Melledi*, *Melle*, puis *Meldi*, par un singulier exemple de métathèse ou de transposition syllabique fatale.

Cette transposition se fait naturellement, chez les habitants de ces contrées, par une impossibilité physique de prononcer certaines syllabes sans les mettre à rebours. Ainsi ils disent : Je viens *ed* Paris, pour dire : Je viens *de* Paris ; je vais prendre *el* fusil, pour : je vais prendre *le* fusil ; je vais me *per*parer, pour : me *pré*parer ; une *semije chèsse*, pour : une *chemise sèche* ; etc. Le même peuple a dû prononcer naturellement *Melledi* pour *Medelli* ; puis, l'*e* médian étant tombé, il n'est plus resté que *Meldi*.

Voilà la seule explication plausible et naturelle que l'on puisse donner de cette transformation nominale des Mèdes venus de Libye et d'Espagne, en Meldes.

Je complèterai ce que j'ai encore à dire des Élysices-Meldes, dans les chapitres où je vais traiter des Numides, des Maures, des Libyens et des Silures.

Au reste, ceux de mes intelligents lecteurs que la théorie que je viens d'exposer et de prouver, dans le présent chapitre, laisserait incrédules, n'ont qu'à s'en tenir à celle de Malbrancq et de Florentin Lefils, que j'ai développée dans la *Sépulture dolménique de Mareuil-lès-Meaux*. Elle défend la persuasion que les *Meldi* se trouvaient placés dans des localités médianes et neutres, qui servaient de *marchés publics* ou *emporia* à tous les peuples voisins.

Je ne serais pas sincère si j'omettais, également, de dire que Festus enseigne que le nom des *Medelli* était employé pour *Metalli* (les Métaux), un nom que l'on donnait vulgairement aux mercenaires, dans les armées romaines. Il cite à l'appui ce passage d'Accius (*in Annalibus*) : « *calones famulique metalli-* « *que calculæque ;* » — « les valets, et les domestiques, et les « mercenaires, et les goujats. » Il prétend même que la famille de Cœcilia Metella devait son nom à cette race : « *a quo genere*

« *hominum Cœciliæ familiæ cognomen Metellus putatur duc-* « *tum* [1]. »

De même aussi, il traduit le nom des *Medulli* par les Moelles, les gens cordiaux, sincères, qui parlent du fond du cœur (*medullitus*) [2].

Ces deux étymologies me laissent froid, et pour bonne raison : elles sont tirées par les cheveux. Je leur préfère l'explication de Salluste. D'abord le métier de mercenaires ne constitua jamais une race, « *genere hominum* ; » ensuite, si l'on se servait de la nation des *Medelli* comme de mercenaires, c'est qu'ils étaient un peuple asservi, traité en esclaves, à titre de mulâtres libyens, et que, de leur nom, le peuple latin avait fait les *metalli* ou métaux, qui n'a aucune appropriation plausible à une famille humaine connue.

J'en dis autant de l'étymologie du mot *Medulli*.

(1) *De signif. verb.*, t. I, p. 244.
(2) *Ibidem*, p. 215

CHAPITRE VII

DES NÉMÈDES ET DES NUMIDES

(1600 A. D.)

Quelques ténébreuses que soient les origines irlandaises, « inextricable enchevêtrement de traditions multiples, qui « souvent se contredisent et quelquefois se répètent d'une co- « lonie à l'autre,.... le tout surchargé de fables grossières, « puis rattaché aux généalogies bibliques et encadré dans « d'absurdes chronologies», on ne peut cependant faire table rase de toutes ces traditions, parce qu'elles contiennent, comme toutes les traditions, un grand fonds de vérité. Aussi, les historiens irlandais sérieux se sont-ils bien gardés de les négliger. Ils en ont adopté les principaux récits en les modifiant d'après les circonstances qu'ils relatent, afin d'éviter toute erreur chronologique ou historique.

L'historien J. Gordon, racontant les origines de l'Irlande, n'y reconnaît que trois peuples primitifs : des Scots, Galls ou Scythes ; des Fer-Bolgs ou Belges ; des Tuatha-de-Danans ou Danes [1].

Thomas d'Arcy Mac-Gee, autre historien irlandais, admet cinq immigrations dans l'île Ierne ou sacrée : des *Némèdes*, des Fomôres ou Fer-Môrians, des Fer-Bolgs, des Tuatha-de-Da-

(1) *Histoire d'Irlande*. Paris, 1808, Parsons, ch. II, *passim*.

nans, et des Fer-Galéons ou Galls, appelés aussi Scots et Irish. Ces derniers arrivèrent d'Espagne sous la conduite du chef Milesius [1].

Odolant-Desnos admet aussi cinq immigrations irlandaises : les Finns ou Fer-Môrians, les *Némèdes*, les Fer-Bolgs, les Tuatha-da-Danaïm, et les Milesians de Milèse, dont la femme avait nom Scota [2].

M. Roget de Belloguet n'énumère pas moins de huit colonies d'immigrants en Irlande; les Fer-Môres ou Fomariens, les *Némédiens*, les Fer-Bolgs, les Fer-Domnans, les Fer-Galéons, les Tuatha-dé-Danam, les Feinni ou Phéniciens venus de Choriscia en Lydie et qui y auraient pris le nom de Gaëls ou Scots, pour se diviser ensuite en Brigantes et en Milésiens ibériens. C'est la chronologie la plus extravagante de toutes; aussi je ne m'y attacherai pas, car nous y serions arrêtés par une foule de paradoxes.

J'omets aussi d'autres leçons, ainsi que l'immigration fabuleuse du parricide Partholan, puisqu'il ne laissa en Irlande aucune descendance; aussi bien que les immigrations postérieures à l'ère chrétienne, qui sortent du cadre de ces études.

Dans cette confusion de peuples, on en remarque qui sont admis par toutes les traditions et qui sont reconnus par tous les auteurs modernes. On peut donc les considérer comme historiques. Tels sont les Fer-Galéons ou Gaëls, Scots, Irish; les *Némèdes*; les Finns ou Feinni; les Fer-Bolgs ou Belges; les Fer-Môres ou Milesians, qui comprennent les Ligures, les Morins et les Silures; enfin les Tuatha-da-Danaïm ou Danes. En tout six invasions ou immigrations. Il n'y est pas question des Celtes ni des Ibères.

(1) *A popular history of Ireland*, New-York, 1863, ch. I, *passim*.
(2) *Mythol. pittor. Dieux irlandais*.

L'espèce de chronologie que j'établis ici n'existe nullemen dans les Traditions irlandaises. Les souvenirs populaires qu'elles expriment et résument ne sont pas assez fidèles pour produire la lumière, à une époque aussi reculée et que l'on es convenu d'appeler poétiquement *la nuit des temps* ; une phrase qui ne sert qu'à dissimuler notre ignorance sous une pensée creuse et dénuée de sens.

Les poésies d'Ossian, fautives elles-mêmes en ce qu'elles placent en Écosse le théâtre d'événements dont la scène se passa en Irlande, ne font mention ni des Finns, ni des *Némèdes*, encore moins des Fer-Môres ou Milésiens d'Espagne. Les Caëls, Galls, Scots ou Irish, les Fer-Bolgs ou Cumbriens belges, des Néo-Celtes, et les Tuatha-da-Danaïm ou Seigneurs danes : voilà les seuls peuples qu'elles énumèrent.

Les Caëls s'établirent au nord-ouest de l'Écosse, dans la chaîne montagneuse du Morven, et y fondèrent le royaume d'Albaïnn ou d'*Albania* ; ce qui prouve qu'ils étaient mêlés à des Celtes Albains. Nous les étudierons en traitant du courant septentrional d'immigration gauloise.

Puis, les Caëls traversèrent le canal du Nord et allèrent fonder le royaume de l'Ulster ou *Ultonia* au nord de l'Hibernie. Plus tard ils prirent le nom de Scots ; car c'étaient des Scythes.

Vinrent ensuite les Cumbrians Fer-Bolgs. Établis tout d'abord au sud-ouest d'Albion, vis à vis la côte sud-est de l'Hibernie, ils y fondèrent le royaume belge d'*Inishouna*, au nom presque japonais. Puis, passant à leur tour dans l'île d'Ierne, ils y jetèrent les bases du royaume de Connaught, tout à l'ouest de cette île.

Tacite nous est témoin que les Milesians ibéro-liguro-silures s'établirent à l'occident et au centre de l'île d'Albion, dans la

Mercia, ainsi qu'au sud de l'Hibernie, dans le Munster. Le royaume des Silures se nommait *Siluria*.

Quant aux Danes, ils s'étaient d'abord implantés au sud-ouest de la Grande-Bretagne, un peu au nord des Belges. En Irlande, où ils transmigrèrent ensuite, ils combattirent les Belges mais sans grand succès, régnèrent peu de temps, et ne furent jamais populaires.

Dans le présent chapitre, je me suis attaché aux seuls *Némètes*, parce que ce nom tout à fait celtique est cependant celui d'un peuple problématique, touchant lequel la lumière est encore à faire.

Il paraît s'être établi dans l'Ulster avant les Caëls eux-mêmes. Ils y seraient venus sous la conduite d'un chef de migration nommé *Némedh*, *Nemeed*, *Néheimedh*, *Neimheidh*, *Nemedius* ou *Nemetus*,selon les versions ;les uns disent,du Pont-Euxin par la Baltique et la mer du Nord ; les autres pensent, de la Libye par la presqu'île Ibérique et la Gaule. De ce nombre est Nennius,écrivain judicieux [1].

D'Arcy Mac-Gee fait arriver les *Neimheidh* en Irlande en même temps que les Fer-Môrians ou Afrighs, des Libyens évidemment, qu'il appelle aussi Fomôres et For-Morrices, c'est-à-dire hommes ou gens de mer, les préfixes *Fer*, *Fir* et *For* de ces noms ethniques ayant le sens de *gentes*, *populi*, *habitantes*.

Les Fer-Môrians ou gens de mer débarquèrent en Irlande sous la conduite de cinq chefs belges, attaquèrent et défirent les *Némèdes*.

L'historien J. Gordon mentionne l'arrivée en Irlande d'un chef de horde nommé *Nemedius*.

(1) Nennius, ch. XIII, s. m.

Amédée Thierry adopte l'opinion des écrivains qui ont vu dans *Neimheidh* un patriarche scythe venu de l'Orient à la tête des Geli caucasiens, la horde gâl ou gall [1].

M. de Valroger partage la même opinion. Il pense, avec les Traditions irlandaises, que ledit *Neimheidh* aurait été le père de Gayel ou Gadhel, ancêtre des Geli ou Galls; et que *Némèdes* et Galls seraient deux noms d'un même peuple : le peuple gaulois proprement dit.

Malheureusement, les Triades galloises, qui ont inspiré ces deux derniers historiens, enseignant que Brithus ou Britannus, colonisateur de l'île d'Albion après *Nemetus*, était lui-même un petit-fils dudit *Nemetus*, elles font des congénères des Galls et des Bretons ; ce qui est absolument faux, le premier de ces deux peuples étant d'origine scythique et issu de Magog, tandis que le second était gomérien et issu de Gomer. Nous nous apercevons alors que nous n'avons ici qu'un apologue semblable à ceux que j'ai cités au commencement de mon ouvrage, apologue qui n'a aucune valeur histoque.

D'après le Dr Odolant-Desnos, ce seraient les *Némèdes* qui auraient soumis et subjugué les Fer-Môrians, dont il fait les synonymes des Finns ou Feinni. Ils les auraient employés à la construction de leurs temples, dans l'Ulster; ce qu'il faut entendre des cromleac'hs, des trilithes, allées de fées, dolmens, menhirs, carnacs et autres monuments mégalithiques.

Mais les Fer-Bolgs survenant, auraient chassé les *Némèdes*, pour établir en leur lieu et place un royaume cumbrien. C'est alors que seraient arrivés de la Grèce (?) les Tuatha-da-Danaïm sous la conduite de trois frères à noms puniques : Uar, Juska

(1) *Hist. des Gaulois*, t. I, p. 103.

et Jurbata, lesquels auraient rétabli l'antique royaume némète, jusqu'à l'arrivée des Milesians d'Espagne, qui auraient également épousé les mêmes intérêts.

Ce que cette version a d'absurde c'est qu'elle donne *Neimheidh* pour un descendant de Sem, et qu'elle en fait sortir aussi bien les Fer-Bolgs, peuple gomérien, que les Danes ou Danois, peuple scythique.

M. Roget de Belloguet, toujours un peu diffus, croit et affirme même que les *Neimhidh* étaient des Celtes ; qu'ils devinrent si puissants en Irlande que les Grecs appelèrent cette île une seconde Brétanide, et que Diodore de Sicile donna même le nom de Britanni à ses habitants.

De la sorte, le noble écrivain n'établit aucune différence entre Neimheidh, Celtes et Bretons. C'est bien malheureux, surtout quand on lui voit aussi comprendre Belges et Danes dans la même nationalité. Il cesse alors d'être scientifique et n'est plus même acceptable.

Appien d'Alexandrie, historien grec qui écrivait l'an 130 de notre ère, prenait les choses à rebours. Après avoir constaté qu'il y avait des *Némèdes* en Gaule, en Bretagne et en Irlande, et qu'ils appartenaient à la même famille, il plaçait dans ce dernier pays leur souche et leur point de départ.

Appien n'était donc pas d'avis que les *Némèdes* fussent partis de la Scythie caucasique, et qu'ils fussent le même peuple que les *Nomades* d'Hérodote et de Strabon. Ils devaient être arrivés de la Libye ou de l'Espagne, en barques, en suivant les côtes occidentales de la Gaule, et auraient abordé au sud-ouest de l'Irlande, pour se répandre ensuite, par une contre-émigration, en Bretagne et en Germanie.

Mais cette théorie me paraît beaucoup plus convenir aux Fer-Môrians ou gens de mer, appelés aussi Afrighs, qu'aux

Némètes, dont le nom, en celtique comme en grec, signifie forestiers, sylvicoles, gens des bois sacrés.

On sait, effectivement, que les Libyphéniciens, les Carthaginois et les Gadéïtes allaient pêcher et commercer avec leurs *hippes* ou chevaux marins, jusqu'à *Lyxa*, l'emporium des *Numides*, que nous avons vu situé à l'embouchure du *Lyxus* ou Ligus de Maurétanie ; et quand Himilcon se rendit aux îles Britanniques, il trouva dans l'Hibernie des Ibères qui s'y étaient rendus antérieurement aux Carthaginois, en suivant le littoral dans leurs barques de peaux, ou bien en passant d'un bassin fluvial dans un autre, ainsi que je l'ai émis dans la *Sépulture dolménique*.

Dans ce cas, on le conçoit, les *Némèdes*, — si tant est qu'ils ne fussent pas le même peuple que les *Numides*, — auraient pu accomplir le trajet avec les Ibères.

Pour ce qui me concerne, j'embrasse l'opinion de Nennius qui fait arriver les *Némèdes* de la Libye par la presqu'île ibérique et la Gaule ; parce que les noms des trois fils de leur chef *Németh* ont une touche trop carthaginoise, pour être des noms celtiques ou scythiques, Juska et Jurbata surtout.

Si donc les Fer-Môrians ou Fomôres des Traditions irlandaises, appelés Afrighs, étaient des Môres ou Morins partis de Maurétanie, comme je me sens porté à l'admettre, on conçoit que les *Neimhidh* ou *Némédh*, qui émigrèrent avec eux vers le septentrion, pouvaient bien être les *Numides* ou nomades africains que Salluste affirme être allés à la recherche de nouvelles terres hors de l'Afrique.

Voici ce qu'en dit cet historien, qui écrivait l'an 85 avant Jésus-Christ, ou l'an 54, d'après d'autres :

— « Ce qu'il y avait de Mèdes, de Perses et d'Arméniens en « Syrie firent le trajet d'Afrique et occupèrent les lieux les

« moins éloignés des côtes... Les Perses pourtant allèrent « plus loin..., ils se mêlèrent avec les Gétules et finirent par y « mener, ainsi que ces derniers, la vie nomade, *d'où le nom de* « *Numides* leur fut *donné* [1]. »

Pour Salluste, donc, l'étymologie de *Numides* se tirait du grec Νομάδας, gens qui mènent une vie errante.

Effectivement, le poète historien Silius Italicus ne nomme pas les *Numides* autrement que *Nomades* :

— « *Hic passim exsultant Nomades, gens inscia freni ;* »

« C'est dans ces plaines que se réjouissent les *Numides*, « peuple qui ignore tout frein [2]. » Et ailleurs encore :

— « *At Nomadum furibunda cohors, miserabile humandi*
« *Deproperat munus.* »

« Et la troupe furieuse des *Numides* s'empresse de lui rendre « les tristes devoirs de la sépulture [3]. »

Telle est aussi la définition que Festus donne du nom des Numides : — « *Numidas dicimus, quos Græci* Νομάδας *vocant*, « *sive quod in pecoribus negotiatur, sive quod herbis ut pecora* « *aluntur.* »—« Nous appelons Numides les peuplades que les « Grecs nomment Nomades, soit parce qu'elles trafiquent du « bétail, soit parce qu'elles se nourrissent d'herbes comme « leurs troupeaux [4]. »

Cette définition du mot *nomade* est fautive ; mais peu nous

(1) *De Bell. Jugurth.*, ch. XLVII-L, *passim.*
(2) *Seconde guerre punique*, liv. I, vers 215.
(3) *Ibidem*, liv. II, v. 264.
(4) *De signif. verb.*, c. XII.

importe. L'essentiel pour nous, en ce moment, c'est de prouver la synonymie des mots *nomade* et *numide*.

Strabon est du même avis :

— « Au delà du pays (de Carthage), dit ce géographe grec, « commence le territoire des *Nomades* ou *Numides*, nation « dont les tribus les plus connues portent les noms de Masy- « liéens et de Masésyliens. Puis viennent les Maurusiens, les « plus reculés de tous ces peuples [1].

Et ailleurs : — « Les *Numides* ou Masésyliens sont syno- « nymes. Ils furent civilisés par les Carthaginois Masanassès et « Masinissa [2]. »

— « Les *Numides* sont les Masyliéens et les Masésyliens. « L'emporium des Masyliéens est Cista [3]... »

Salluste ajoute à ce que j'en ai rapporté ci-dessus :

— « Tous les *Numides* ne demeurèrent pas en Afrique. Les « Perses unis aux Gétules s'accrurent au point qu'ils furent « forcés de se diviser, les uns restant en Afrique, les autres « cherchant ailleurs de nouvelles terres. Ils soumirent plus « tard les Libyens unis aux Mèdes et aux Arméniens sous la « dénomination de Maures (*Mori*, gens de la mer), et se rap- « prochèrent du détroit qui séparait l'Afrique de l'Europe [4]. »

D'après Guillaume de Humboldt et Piétrement, ces événements eurent lieu entre l'an 2200 et l'an 2000 avant l'ère chrétienne. J'avoue que c'est bien vieux pour que des historiens, âgés de 1600 à 1800 ans de moins, puissent en parler avec parfaite connaisance de cause.

(1) *Géogr.*, liv. II, ch. V, 33.
(2) *Ibidem*, liv. XVIII, ch. I.
(3) *Ibidem*, liv. XVII, ch. III, 9 et 19.
(4) *De Bell. Jurguth.*, ch. XLVII-L, *passim*.

Strabon va nous dire ce qu'étaient les Maures dont parle Salluste :

— « Les habitants de la Libye sont les *Maurusios* des Grecs « ou les *Mauri* des Romains. Ils sont séparés des Ibères par « le détroit de Gadès... Tout près de là est la petite ville de « *Lyxa* ou Trinx, en face de Gadira ou Gadès, à 800 stades de « distance. Les *Maurusii* habitent les côtes, séparés des « Masésyliei par le fleuve Molochath [1]... »

Si donc les Fomôres ou Fer-Môres des Traditions irlandaises, appelés aussi Afrighs, sont des Môres ou Maurusiens, comme je le crois, on conçoit que les *Némèdes* ou *Neimheidh* qui émigrèrent avec eux, pouvaient bien être les *Numides* qui s'étaient mis en campagne pour découvrir de nouvelles terres. On conçoit aussi comment les Mèdes émigrés en Libye et qui étaient devenus, par le métissage, des Môres ou Morins, c'est-à-dire des riverains de la mer (*ar mör*), aient pu faire partie de leur confédération sous le nom de *Medulli* ou *Medelli*, les Petits Mèdes ou Métis-Mèdes.

Aussi M. de Belloguet n'hésite-t-il pas à identifier les *Némedh* ou *Neimhidh* d'Irlande aux *Numides* ou *Nimides* de la Morétanie africaine [2]. Et c'est l'opinion que j'ai embrassée.

Malheureusement il n'est pas correct en ajoutant que *Numides*, Gétules, Ligures et Galls étaient un seul et même peuple de race brune et de descendance chamique [3].

Cette conclusion est trop générale et ne s'appuie sur aucun fondement sérieux. Ligures et Galls étaient deux peuples scythiques, d'après Strabon, ainsi que nous l'avons déjà constaté ;

(1) *Géogr.*, liv. XVII, ch. III, 1 à 13.
(2) *Ethnog. gaul.*, t. II, pp. 282, 299 et 303.
(3) *Ibidem.*

mais rien ne prouve que les *Neimhidh* et les *Numides* fussent le même peuple que les *Nomades* scythiques ou leurs descendants ; fait ethnique qu'admet Belloguet. Encore moins, que les Gétules fussent également des Scythes.

Bien mieux, Flavius Josèphe enseigne positivement que les Gétules descendaient de Cham. Les *Numides*, qui étaient le fruit du commerce ou de l'union des Perses avec les femmes gétules, étaient donc dès métis nés du mélange des deux races japhétique et chamique. Mais les Scythes n'étaient pas de la race de Cham, puisqu'ils descendaient de Magog fils de Japhet.

La cause de l'erreur de M. de Belloguet, je le vois bien, est le passage de Strabon qui suit :

— « Tous ces sauvages se ressemblent ; et tous, Atlantes, « Numides, Gétules, Maurusiens ou Môres, étaient de la même race [1]. »

Parfaitement ; mais le Géographe ne comprend ici ni les Galls ni les Ligures, ni les Mèdes, ni les Arméniens, ni les Perses, qui avaient contribué à la procréation des familles numide, maure et atlante, par leur union avec des femmes gétules et libyennes.

D'ailleurs, Strabon n'affirme nullement que les *Numides* fussent le même peuple que les *Némèdes* de la Gaule, de la Germanie, de la Belgique et des îles Britanniques. Il ne parle seulement pas des *Némèdes*. Enfin, s'il assure que *Numide* a la même signification que *Nomade*, et que ces deux mots sont synonymes, il ne prétend pas parler ici des *Nomades* de la Scythie pontique, auxquels M. de Belloguet fait allusion. On peut être un peuple *nomade* sans être un peuple scythique. Primitivement, tous les peuples furent nomades, à l'exception précisé-

(1) *Géogr.*, liv. XVII, ch. III, 7.

ment de ceux de la race de Caïn et de Cham, qui furent les premiers à se construire des villes et à mener une vie sédentaire et mercantile. Les *Numides* étaient donc les *nomades* du nord de l'Afrique.

Ensuite, à l'époque où nous nous plaçons, le mot *nomade* ne revêtait pas l'acception de vagabond, d'errant sans domicile, que nous lui attachons de nos jours. Il signifiait forestier, sylvicole, habitant des bois ; et le mot *numide* avait le même sens. En voici la preuve :

— « *De sacris sylvarumque Nimidas vocant*, » dit Leptius. « Les *Numides* tirent leur nom des forêts sacrées. » La racine de ces trois mots, *nomade*, *numide*, *némède*, est le mot grec νέμος et le latin *nemus*, qui signifient forêt, bois sacré. Le celtique *nemet* a exactement le même sens. C'est un dialecte des deux autres langues, ou plutôt c'en est la souche. De là le mot *Vernemetis* dont le poète Fortunat a dit :

— « *Quod quasi fanum ingens gallica lingua docet* [1]. »

De là aussi plusieurs noms de peuples forestiers appartenant à la race celtique ou bien au peuple numide ; les *Nemoloni* ou *Nemolones*, peuple du bois sacré ; les *Nementuri*, les *Nemetatoï*, les *Nemetæ* ou *Nemetes* de la Gaule, et les *Neihmeidh* de l'Irlande.

Il faut reconnaître, toutefois, que les mots *nomade* et *numide* revêtaient les deux sens de forestier et de vagabond. C'est le second sens qui est invoqué par Strabon à propos des *Numides* Masésyliens et Masyliéens. Ils avaient, dit-il, mérité cette épithète parce que, bien qu'ils possédassent des terres éminem-

(1) Lib. I, carmen IX.

ment fertiles, ils les avaient abandonnées aux bêtes féroces « pour se livrer à un brigandage sans frein, se réduisant ainsi « volontairement à mener une vie errante et *nomade*, ni plus « ni moins que les peuples qui y sont condamnés par la misère, « l'aridité de leur sol et la rigueur du climat [1]. »

Il peut donc se faire que les *Némèdes* d'Espagne et de la Celtique soient de race *numide*, sans que ceux de Germanie et d'Irlande l'aient été ; mais tout simplement parce qu'il y avait des Celtes dans tous ces pays, et que le mot *nemet* est celtique. Il n'est pas même nécessaire d'évoquer ici les *Nomades* scythes du Caucase, qui, s'ils avaient émigré dans l'Occident, auraient procréé d'autres peuples appelés *Nomades* comme eux et non pas *Némèdes*.

Toutefois, comme on peut m'objecter que, puisque primitivement tous les Celtes et tous les Scythes étaient *nomades*, la préexistence et la persévérance du nom de *Némèdes*, que portèrent certains peuples de l'Occident, décèlent une origine et des habitudes particulièrement forestières et nomades, qui leur valurent ce nom caractéristique et ethnique ; admettons, s'il vous plaît, que les *Numides* africains furent la souche de tous les *Némèdes* de l'Europe occidentale, et suivons-en les traces à travers l'Occident :

Dans la Lusitanie, nous trouvons la ville de *Nemetobriga* qui décèle une origine némède, en même temps que d'autres noms accusent une origine maure ; tels que : *Moron*, *Moura*, *Murias*, *Murillos*, *Morena*, *Murcia*.

Dans la Province romaine, chez les Élysices, nous avons *Nemôssos* latinisée en *Nemausus*, Nîmes, variante de *Nemetos*, *Nemottos*, *Naomhait*, bois sacré, forêt-temple. Mais, en même

(1) *Géogr.*, liv. II, ch. V, 33 ; liv. XVII, ch. III, 15.

temps, on trouve dans le même pays *Foun del Mouroux*, dans l'Ariège ; *Puy-Morens*, dans les Pyrénées ; *Roquemaure*, dans le Gard ; les montagnes des *Maures*, dans le Var ; *Mormoiron*, dans le Vaucluse ; etc., qui dénotent encore la présence des Maures avec les *Némèdes*.

Il y eut des *Némèdes* chez les Arvernes, ainsi que le prouve le petit bourg de *Nemetum*, le Bois sacré, qu'Auguste éleva au rang de chef-lieu de circonscription à la place de Gergovia, et qu'il nomma *Augustonemetum* (Clermont-Ferrand), pour punir les Gergovèses d'avoir résisté aux Césars [1]. Mais il y eut aussi en Auvergne un peuple de *Marrans*, qui a traversé les âges et qui n'est qu'un reste des Maures ou Atlantes. On y trouve aussi *Mauriac* dans le Lot, et deux *Castel-Moron* vers la Garonne.

Nous retrouvons des *Marans* dans le Poitou, des *Maures* dans les Charentes, d'autres *Maures* dans l'Armorique, des *Morins* dans la Brie, dans l'Angoumois et dans les Flandres, parmi des villes qui ont nom *Nemetacum* ou le Bourg du bois sacré (Arras); *Nemetocenna* ou la ville sainte du bois sacré, où César prit ses quartiers d'hiver après la conquête de la Morinie et de la Bretagne [2]; *Nemetodurum*, la colline du bois sacré ; *Nemetotacium*, *Drunemetum*, le bois sacré de chênes ; *Taninemetum*, etc.

Il y avait aussi des *Nemèdes* dans le grand duché de Bade du temps de César. Il en était peuplé, et le général romain, parlant de la forêt Hercynienne, écrivait qu'elle commençait dans l'ouest aux frontières des Helvètes, des *Némèdes* et des Rauraques [3]. M. Touflet dit que *Niémétry* était le nom que les Russes donnaient aux Germains.

(1) *Hist. des Gaulois*, l. VIII, ch. II, p. 381.
(2) *De Bello gall.*, liv. VIII, 46.
(3) *Ibidem*, liv. I, 51 ; et IV, 25.

A la même époque il y avait également des *Némèdes* en Belgique. Antérieurs à l'arrivée des Morins, ils furent refoulés vers les rivages de la Morinie, puis ils se liguèrent avec lesdits Morins et les Toygènes contre les Romains. Ce sont ceux dont Arras fut l'emporium.

Les *Neimheidh* (selon l'orthographe cambrique) et les Morins passèrent donc de la Morinie dans l'île de Bretagne, et de celle-ci en Irlande, où les seconds reçurent le nom de Fer-Morians ou Fomôres, gens de la mer. Nous connaissons le peu qu'en disent les Traditions irlandaises.

Tout ce qui restait de *Némèdes* dans l'île de Bretagne du temps de César me paraît avoir été la tribu ou nation des *Metæ* ou *Dimetæ*, de Ptolémée, qui habitait la portion de la principauté de Galles comprise entre les monts Cambrians et l'Océan Verginius, aujourd'hui canal de Saint Georges. Ils y peuplaient le Carmarten, le Cardigan et le Pembroke. Et cependant le pays de Galles est réputé la Cambrie par excellence.

Dens les îles Britanniques également, les souvenirs des Maures ne manquent pas. Nous y enregistrons la baie de *Morecambe*, la montagne Ben-*More* dans l'île de Mull, le firth de *Moray*, *Tramore*, les monts *Galtymore*, l'île *Inishmore*, etc. ; mais pas une seule peuplade qui y ait porté le nom de *Mauri* ou de *Morini*.

On peut néanmoins conjecturer que l'émigration *némède* qui partit de la Maurétanie et de la ville de *Lyxa*, sur le Lyxus ou Lygus, en Afrique, se composait des deux éléments *némède* et *môre* constitués d'ores et déjà en confédération morienne. Les Libyens et les Silures venus d'Égypte devaient aussi en faire partie, ainsi que les *Medulli* ou Petits-Mèdes. J'ai consacré un chapitre spécial aux deux premiers de ces trois peuples. D'ailleurs, les *Maurusios* des Grecs et les *Mauri* (Maûροï) des

Romains n'étaient autres que des Libyens de l'Atlas, appelés Atlantes par Hérodote. Strabon dit qu'ils étaient les descendants des Indiens qui vinrent en Libye à la suite d'Hercule [1]. Salluste prétend, avons-nous vu, qu'ils s'allièrent aux Médes et aux Arméniens. Voici ce qu'en dit Hérodote :

— « A dix journées des Garamantes, on trouve une colline « de sel avec une fontaine et des hommes à l'entour. Ils s'ap- « pellent *Atarantes*. A dix autres journées est le mont *Atlas*. « Les habitants du pays ont pris de cette montagne le nom « d'*Atlantes* [2]. »

Strabon nous ayant appris que le peuple qui faisait suite aux Garamantes étaient les Maures, et le suivant, les Numides, c'est aux Libyens et aux Gétules qui procréèrent ces deux peuples que convient le nom d'*Atlantes*, dont celui d'*Atarantes* n'est qu'une variante ou une redondance fautive. Le Dr Lagneau les assimile aux Kabyles. Mais il est évident que les Maures et les Atlantes sont les Marocains modernes, de même que les Numides sont les modernes Algériens, et les Libyphéniciens et Carthaginois, les Tunisiens de nos jours. Quant aux Kabyles, ce sont les anciens Gétules, peuple berbère.

D'après Diodore de Sicile, les noms des Maurétaniens et des Atlantes ou habitants de la chaîne du Jurjura qui avaient pour roi *Atlas*, frère d'Hespérus, étaient synonymes [3].

Pomponius Méla est du même sentiment :

— « *Tum primos ab oriente*, dit-il en parlant de la Libye, « *Garamantas.... et ultimos ad occasum Atlantas audimus.* » Et ailleurs : — « *sed Mauri et in Atlanticum pelagus expositi* [4]. »

(1) *Géogr.*, liv. XVII, ch. III, 7.
(2) *Histoire*, liv. IV, 168-186.
(3) *Hist.*, t. I, p. 350.
(4) *De situ orbis*, cap. IV, p. 9.

Vibius Sequester est beaucoup plus explicite. Il confond les Numides avec les Maures : « *Numidæ*, dit-il, *Mauri Libyæ* [1]. » On voit néanmoins, par toutes ces citations, que Maures et Numides étaient des alliés et des amis, et que les *Nomades* scythes du Pont-Euxin n'avaient nullement concouru à leur procréation.

Pour Hoëffer, les Lixites ou fondateurs de Lix (לח) ou Lêkes, étaient une colonie de Libyphéniciens enclavée parmi les Numides [2]. Si ce sont ces Lixites qui donnèrent naissance aux *Élysices*, on s'explique les souvenirs phéniciens demeurés dans le petit royaume d'*Elusion*, en Espagne comme à l'orient des Pyrénées, ainsi que cette phrase de Strabon :

— « Dans les environs de Gadira, en face de l'embouchure du fleuve Lycus et de la ville de Lyx, emporium des Numides, étaient les Champs-Élyséens où siégeait le blond Rhadamanthe [3].... Ces renseignements sont dus aux Phéniciens qui bâtirent Gadès (en 1500 A. D.) [4]. »

Dans l'armée d'Hannibal, parmi les troupes numides massyliéennes, Silius Italicus relève les noms de *Lixus* et de *Lycus*.

— « *Impubem malas, tam certè ocurrere, Lyxum*
« *Fuderat...* »

Et encore : — « *Hic cecidêre Lycus, Thamyrisque et nobile nomen*
« *Eurydamas* [5].... »

Il est donc permis de croire que les Phéniciens de Carthage avaient dans leurs veines du sang numide ; de plus, la ressem-

(1) *Gentes*, p. 235.
(2) *Les Phéniciens*, p. 247.
(3) *Géogr.*, liv. III, ch. II, 13 ; ch. III, 4, 5.
(4) *Ibidem*, liv. III, ch. II, 11-4.
(5) *Seconde guerre punique*, lib. II, v. 112 et 177.

blance extraordinaire qu'offrent le nom des Massyliéens et des Massyli libyens avec celui de *Massalia* ou Marseille, donne fortement à penser que le nom de *Massalia* n'est pas d'origine phocéenne, mais bien phénicienne, et que les Phéniciens qui fondèrent cette ville avant l'arrivée des Phocéens étaient eux-mêmes fortement mâtinés de sang numide et libryen.

La ville de Lyx ou Lêkes, de Numidie, se trouvait à trente jours de marche de la nation africaine des Pharrasiens ou Pharusiens, dont je vais parler.

*
* *

A propos de la colonisation du littoral de l'Afrique par les Héraclides mèdes, perses, arméniens et phéniciens, dont parlent Varron, Salluste, Strabon, Diodore et Hérodote, l'abbé Mignot proposait de remplacer le nom des Mèdes par celui de Madianites, le nom des Perses par celui de Phéréséens du pays de Chanaan, et enfin le nom des Arméniens par celui d'Araméens ou Chananéens.

Je crois avoir démontré que le nom des *Mèdes* n'est pas à changer ; parce que le nom des *Médulles* ou *Médelles*, diminutif de celui de *Mèdes*, prouve la réalité d'une migration médique en Libye dans les temps préhistoriques, et porte à ajouter foi à l'assertion de Salluste, qui leur fait procréer les Maures, Morins ou Morétaniens.

Le changement du nom des Arméniens en celui d'Araméens est également inutile, parce que l'Arménie fut primitivement colonisée par des Araméens cushites, et que son nom est synonyme d'Araménie. Mais les Chananéens qui peuplèrent l'Arménie furent de bonne heure remplacés par des peuples japhétiques appartenant aux familles gomérite, madaïque et scythi-

que ; tels qu'Albains, Cappadociens, Phrygiens, Ligyes, Geli ou Galls, Scolotes, Mèdes, Ibères, etc. C'est donc de ces derniers peuples que parle Salluste sous le nom collectif d'Arméniens, et non des Cushites primitifs.

Quant au changement projeté du nom des Perses en celui des Chananéens Phéréséens, il est admis par M. Müller, commentateur de Pline, de Strabon et de Méla, qui n'hésite pas à reconnaître que les *Pharousious* de Strabon n'étaient autres que les Perses de Salluste :

— « *Pharusii cum Hercule advenisse dicuntur apud Sallus-* « *tium, Melam et Plinum,* » dit ce savant orientaliste [1]. Et cette théorie semble d'autant plus admissible qu'il y avait précisément des Pharrasiens ou Pharusiens à trente jours de marche de Lyx, emporium des Numides. C'étaient des Troglodytes ou *habitants des cavernes*, excellents tireurs d'arc, faisant usage à la guerre de chars armés de faux, montant à cheval comme les Numides sans selle, mors ni étriers, avec une simple ligature de la gueule de l'animal, et traversant les cours d'eau comme les Ligures utriculaires du Rhône et les Assyriens de l'Euphrate et du Tigre, à l'aide d'outres gonflées et huilées. Ils étaient les ennemis jurés des Phéniciens, dont on disait qu'ils avaient pris et détruit 300 villes [2].

Certains auteurs des XVIe et XVIIe siècles ont été jusqu'à imaginer que ces Pharrasiens d'Afrique pourraient bien avoir été les fondateurs et les colonisateurs de la ville de Paris ! Inutile d'ajouter que cette absurdité n'a pas eu de succès.

Mais comprend-on davantage comment M. Müller a pu lire

(1) *Géogr.*, liv. VIII, ch. IV, 1, *note.*
(2) *Ibidem*, liv. XVII, ch. III, 3, 7.

Pharusii lorsque trois historiens ou géographes grecs ont écrit *Persæ* ?

Puis, de quels Pharusiens M. Müller entend-il parler? Est-ce des *Phéréséens* chananéens de l'abbé Mignot, ou bien des *Pharousious* ou Phérésiens grecs de Strabon ? La question est demeurée en suspens.

Il y avait deux cités de *Phères*, en Grèce, et par conséquent deux peuples qui avaient également droit au nom de Phéréséens : Phères en Thessalie, et Phères-la-Divine, en Messénie. De laquelle est-il question ici ? M. Müller n'a pas poussé ses investigations aussi loin. Je crois cependant que ce devrait être de Phères-la-Divine, qui était l'une des sept villes de Laconie qu'Agamemnon avait promises à Achilles ; parce que ses habitants figuraient au nombre des compagnons de Ménélas, ce héros grec qu'Homère envoya finir ses jours, après la prise de Troie, dans les Champs-Élyséens d'Espagne.

Admettons le fait pour ce qu'il vaut : les Pharrasiens ou Pharusiens sont une colonie de Grecs issus de Phères en Laconie après le siège de Troie ; et ce serait leur mélange avec les Gétules et autres Libyens qui aurait procréé la race Numide. Hérodote, qui les appelle Troglodytes éthiopens aussi bien qu'Auséens, les plaçait de son temps autour du lac Triton. Ce ne serait donc que depuis le IVe siècle A. D. qu'ils auraient gagné les rivages de l'Atlantique.

Cependant l'historien carien assure à son tour qu'il vint effectivement des Perses en Libye ; mais il ne leur prête aucun but d'invasion ni de conquête ; il ne leur fait coloniser aucune partie de ces côtes, ni procréer aucun peuple.

Ces Perses avaient été envoyés de l'Égypte en Libye, dit-il, par Aryande, pour venger Phérétine. Ils se contentèrent de faire le siège de la ville de *Barcé*, que je suppose être la même

cité que *Barca*, l'une des cinq villes de la Pentapole cyrénaïque et la moderne Ptolémaïs. Après la ruine de cette ville, les Perses auraient réduit les Barcéens en esclavage et s'en seraient retournés en Égypte [1]. C'est tout.

Salluste aurait donc commis un énorme anachronisme entre la première colonisation de la Libye par les Arméniens des races ibère, ligure, albaine, mède et autres, venus l'an 1800 A.D., la seconde colonisation par les Tyriens de l'an 1523 A.D., à laquelle on peut joindre l'immigration phérésienne de l'an 1207, et enfin cette briève et fugace incursion de troupes persanes à la solde de l'Égypte. Est-ce croyable ?

Faute d'autres données, force nous est bien, cependant, de demeurer dans cette incertitude touchant la véritable origine des Numides. Quant à celle des Maures, Morétaniens ou Morins, elle demeure prouvée et indubitable.

(1) *Histoire*, liv. IV, 180-183 et 200-203.

CHAPITRE VIII

DES LIBYENS OU LIBUENS

(1600 A. D.)

Il est prouvé qu'il y avait des Libyens ou Africains dès les temps préhistoriques en Espagne, dans la Celtique et en Italie, conjointement avec les Celtibères et les Ligures. Ceux-ci les avaient entraînés à leur suite.

Ainsi, Tite-Live place des *Libyens* dans la Gaule cisalpine aux mêmes lieux où s'élevèrent depuis Brescia et Vérone, bien avant l'invasion bellovésienne. Je cite :

— « Une troupe de Cénomans, dit-il,... franchit les Alpes « par le même défilé, avec l'aide de Bellovèse (631 à 587 A. D.) « et vient se fixer aux lieux occupés par les *Libuens* (*Libui*, *Li-* « *bues*), et où sont aujourd'hui les villes de Brixia et de Vérone. « Après eux, les Salluvii s'établissent le long du Tésin, près de « l'antique peuplade des Ligures *Lèves* (*Lævi*, *Levæ* [1]).

Le même historien place d'autres Libyens ou *Libuens*, qu'il appelle gaulois (*Libui galli*), dans les Alpes de Lombardie, au-delà de Crémone et des montagnes des Salasses, du temps d'Hannibal [2].

Revenant aux premiers Libyens, Tite-Live ajoute que les Boïes

(1) *Hist. rom.*, liv. V, 35.
(2) *Ibidem*, liv. XXI, 38.

« traversèrent le Pô dans des bateaux et ravagèrent le territoire « des *Lævi* et des *Libui*[1].

Enfin dans l'Illyricum, le même Tite-Live met un peuple très sauvage et renommé par ses pirateries ; car il habitait au bord de la mer. Il le nomme *Liburni* ou Livourniens[2].

Pline convient que les Lèves (*Lævi*) étaient une des tribus ligures de la Haute-Italie, et qu'ils bâtirent Ticin, non loin du Pô, de concert avec les Marices : — « .... *ex quibus* (*Liguris*) *Lævi et Marici condidêre Ticinum, non procul à Pado*[3]. » Mais il appelle franchement les Libuens de Livius des Libyens (*Libyci*) :

— « *Vercellæ Libycorum ex Salluviis ortæ.* » — « Verceil aux « Libyens est d'origine salluvienne.» A la vérité, relativement à l'origine de Verceil, il dit exactement le contraire de Tite-Live, puisqu'il fait les Salluviens plus anciens que les Libyens, dans ces campagnes ; mais ce n'est pas précisément la question qui nous occupe ici. Il y avait des Libyens à Verceil, sur la Sessia, affluent du Pô : voilà tout ce que je veux établir ; et ces Libyens voisinaient avec les Lèves.

Pline place même des *Liburni* dans la Ve région de l'Italie, à Truentum, les seuls, ajoute-t-il, qui y fussent *encore*[4]. Cette phrase restrictive prouve que les *Liburni* avaient dû passer par la Cisalpine et même l'occuper, avant d'aller se réfugier dans l'Illyricum ou Gaule maritime ; sans quoi l'adverbe final *encore* n'aurait aucun sens.

Ptolémée ne parle point des Lèves, mais il fait mention des Libyens dans les mêmes termes que Pline : — « *Libycorum, qui*

(1) *Hist. rom.*, liv. XXXIII, 37.
(2) *Ibidem*, liv. X, 2.
(3) *Hist. nat.*, l. III, c. XXI, 17.
(4) *Ibidem*, p. 84, éd. de 1771.

« *sub Insubribus sunt, civitates hæ Vercellæ et Gaumellum*[1]. »

Polybe, qui écrivait l'an 152 A. D., ayant à rapporter les mêmes événements que Livius, s'exprime en ces termes : — « Les « Gaulois, enchantés de la beauté du pays, l'envahirent tout « à coup, sur un léger prétexte, avec une grande armée, chas- « sèrent les Tyrrhéniens des campagnes qu'arrosait le Pô, et « s'y établirent. Celles qui sont les plus rapprochées de la « source du fleuve, reçurent pour habitants les *Laéns* et les « *Lébéciens* (*Lebeci*). Un peu plus loin se fixèrent les Insubres ; « enfin les Cénomans occupèrent les bords du Pô[2]. »

Ainsi les *Lèves* ou *Lævi* de Tite-Live et de Pline sont appelés ici *Laéns* ; et les *Libui*, *Libues*, *Libyci* ou *Libyens* sont devenus des *Lebeci* ou *Lébéciens*. Mais Polybe ne dit pas que les Lèves ou Laéns fussent des Ligures, comme les deux autres historiens ; pour lui, ce sont des Gaulois comme les Lebeci ou Libyens, et pour quelle raison ? Simplement parce qu'ils arrivèrent en Italie par la Gaule transalpine.

Y avait-il donc des Libyens dans la Transalpine et surtout dans la Province romaine ? Il y en avait puisque « les deux « bouches du Rhône les plus petites se nommaient *libyques*, » au témoignage de Pline : « *Libyca appellantur duo ejus* (*scilicet* « *Rhodani*) *ora modica*[3]. » Mais ces Libyens s'étaient dispersés comme tant d'autres peuples qui avaient émigré en Gaule avant eux ou avec eux.

Nous retrouvons, en effet, un souvenir des *Lævi* et *Libyci* dans le *Glanum Livii* de la Provence[4] ; dans les *Lubienses* ou *Lubæni* de la Tarragonaise d'Espagne, au ressort de Cæsar-Augusta[5] ;

(1) *Géogr.*, l. II, c. I, tab. VIa Europæ.
(2) *Hist. génér.*, l. II, 17.
(3) *Hist, natur.*, l. III, c. V, 4.
(4) *Ibidem*.
(5) *Ibidem* et Ptol. *Géogr.*, l. II, c. III, p. 7.

dans les villes de *Julia Libyca* des Cérétans, *Libysoca* des Orétans, et *Libunca* des Callaïci. Au ressort de Luques, en Galice, c'est-à-dire chez les *Lucenses*, nous découvrons une peuplade de *Lebuni*[1] ; et le Naturaliste nous apprend que les dits *Lubæni*, *Lebuni* et *Lubienses* avaient leurs congénères et, évidemment, leur souche dans les *Lubieni* du Caucase, qui habitaient « aux « confins de l'Albanie et sur le devant de toute la chaîne des montagnes[2]. » Ils furent les premiers à combattre les Égyptiens, et ils le faisaient avec des bâtons durcis au feu, qu'ils appelaient *phalanges*[3].

Donc ils étaient passés en Égypte avec l'émigration celtibéro-ligure, dont ils avaient suivi le courant jusqu'en Espagne, jusqu'en Gaule, jusqu'en Italie. Pline en fait encore foi. Parlant de la *Gallia togata*, qui avait si souvent changé de nom, le Naturaliste s'exprime ainsi :

— « *Siculi, Liburni plurima ejus tractum tenuêre... Umbri* « *eos expulsêre, hos Hetruria, hanc Galli.* » — « Les Sicules « et les *Liburnes* en occupèrent souvent les routes ; mais les « Ombres les en expulsèrent, les Étrusques remplacèrent les « Ombres, et furent, à leur tour, éliminés par les Gaulois[4]. »

Dans la Gaule cisalpine, les *Libici*, *Libyci* ou *Lebeci* habitaient au sud du lac Majeur, entre la chaîne du St-Bernard et le Pô, ayant les Insubres à l'est et les Taurini à l'ouest. Les *Lèves* ou *Laéns* demeuraient tout près, le long du Tessin et de la Sessia. Les *Liburni* avaient bâti Truentum et *Liburna* (Livourne), sur les bords de la mer de Ligurie, un peu au sud de l'Arno.

(1) Ptol. *Geogr.* l.II. c. VI ; et *Hist. nat.*, l. VI, c. XI, 10.
(2) *Hist. nat.*, l. VI, c. XI, 10.
(3) *Ibidem*, l. VII, c. LVII, 56.
(4) *Ibidem*, l. III, c. XIV, éd. 1771.

La nomenclature des peuples de la Gaule par César ne fait pas mention des Laéns, des Lèves ni des Lebeci, dans la Gaule transalpine. Ni Pline, ni Ptolémée, ni Strabon, ni même la table de Peutinger ne les relatent. Inutile de les chercher à *Laon*, qui jadis s'appelait Bibrax (Castorea), ce qui indique une origine bébryce et non pas libyenne. Mais César mentionne, dans la Gaule Belgique, des *Levaci* et des *Leuci*, Leuques, que j'ai portés dans ma nomenclature de la page 8, et que je crois identiques aux peuples libyens nommés plus haut. Quelle différence linguistique y a-t-il, en effet, entre les mots *Levæ* ou *Lævi* et *Levaci* ? L'addition de la syllabe *ci* à la fin du nom. On remarque fréquemment des divergences dialectiques bien plus fortes, de tribu à tribu.

Il y a encore moins de différence entre *Leuci* ou *Levci*, comme on l'écrivait jadis, et *Levaci*. L'addition d'un *a* dans le second nom, ou la chute de cette voyelle euphonique, dans le premier.

Et qu'elle divergence foncière remarque-t-on entre *Lebeci* et *Levaci* ? Aucune. Tous les philologues diront que les labiales *b* et *v* sont corrélatives et affines entre elles, et même avec *p*, *m* et *f*. Ainsi donc les mots *Libyci*, *Lebeci*, *Levaci*, *Levci* et *Lævi* ne sont que des différences dialectiques ou plutôt des dégénérescences naturelles d'un même nom. Les linguistes seront tous de mon avis. Par la même raison, les *Lemovici*, *Limuici* ou *Limvici* (Ptol.), appartiennent à cette même classe de mots.

Mais le mot *Liburni* s'en éloigne d'avantage. Il appartient à la leçon ou variante *Libui*, qui signifie aussi Libyens, et qui proviendrait, dit M. d'Arbois de Jubainville, de l'égyptien *Libu*, dont *Rebu* serait la corruption. *Libu*, *Libui*, *Liburni* désignent donc aussi bien des peuples libyens que les noms de la première catégorie. Il n'y a pas jusqu'à l'assimilation de ces

peuples aux Ligures, qui les avaient entraînés avec eux en Occident, qui ne nous soit une garantie que je suis ici dans le vrai. Dans la Gaule Belgique, aussi bien que dans la Cisalpine, les peuples libyens se trouvaient mélangés à des Ligures.

Les *Levaci* habitaient en Belgique, entre l'Escaut et la Senne; ils n'étaient point libres, mais confédérés et dépendants des Nervii, (*sub imperio suo*). Ils étaient donc leurs *ambacti* ou serviteurs, affiliés, clients, avec les Ceutrones, les Grudii, les Pleumoxii et les Geidumni.

Quant aux *Leuci*, que je considère comme les *Laéns* de Polybe, et les *Lævi* de Tite-Live et de Pline, ils étaient libres. « *Leuci liberi* » les nomme le Naturaliste. Ils habitaient au pied des Vosges, aux sources de la Meurthe, de la Mozelle et de la Meuse, en dessous des Médiomatrices et au-dessus des Lingons, qui étaient des Ligures.

Ptolémée leur assigne pour civitas *Tullum*, *Toll*, *Tule*; ce ce qui nous donne les villes de Toul, de Toulon et de Tulle. Les *Lemovices* ou *Limuici*, dont Tulle était la commune, étaient donc aussi une tribu libyenne immigrée en Gaule par l'Espagne, où Pline nous montre un peuple de *Lucenses* dont la commune était Luques (Lugo).

Que s'il paraissait étonnant à quelques lecteurs que des peuples partis de l'Espagne (pour ne pas parler de l'Afrique) aient pu émigrer jusqu'en Belgique, qu'ils veuillent bien se rappeler que les Ligures *Lungones* d'Espagne, passèrent dans la Gaule cisalpine sous le nom de Ligaunes (*Ligauni*), et dans la Gaule Belgique sous celui de Lingons (*Liggones*). Ptolémée écrit le nom de ces dernier *Longones*, comme ceux d'Espagne [1].

Ce géographe est parfaitement d'accord avec Pline touchant

(1) *Géogr.*, l. II, c. IX, p. 20; éd. 1552.

l'existence des *Leuci* : — « *Sub his* (*scilicet Treveris*) dit-il, *et* « *Remis*, *sunt Leuci* (*Tullenses*), *et civitates eorum Tullum et* « *Nasium* (Toll et Nanse, Toul et Nancy) [1]. »

Après César, *Leuci*, *Levaci*, *Lebeci*, *Libyci* et autres petits peuples disparurent entièrement des cartes et des nomenclatures des Gaules. Un décret de l'empereur Auguste les avait supprimés, et c'est la raison pour laquelle les écrivains de l'époque gallo-romaine n'en parlent pas. Cette suppression fut-elle un châtiment infligé par l'empereur à cause de leur résistance plus opiniâtre aux Césars ? Il y a tout lieu de le croire. Mais la provenance africaine de ceux que je viens de nommer peut bien n'avoir pas été étrangère à cette rigueur.

Le même Polybe, déjà cité, raconte qu'Hannibal franchit le mont *Liburnus* ou Livourne, que Schweigheuser pense n'être autre que le mont Taburne près de Candium [2].

A la fin du premier siècle de notre ère, Florus écrivait que les *Liburni* étaient des Illyriens qui habitaient les plus bas contreforts des Alpes :

— « *Illyrici seu Liburni sub extremis Alpium radicibus agunt* [3]. »

Les *Lebeci* de l'Adige, au nord-est de Pavie, y étaient venus de l'ouest, c'est-à-dire des côtes de la Méditerranée dans la Gaule cispadane, et non du côté de l'Adriatique et de la Dalmatie.

Les *Liburni*, les *Lebeci* et les *Leuci* étant le même peuple, il est certain que la ville de *Liburna* ou Livourne, située un peu au midi de l'Arno, dans la portion de l'ancienne Ombrie

(1) *Géogr.*, p. 9.
(2) *Hist. génér.*, III, 100.
(3) Florus, liv. II, 5.

conquise par les Tyrrhènes, a dû être fondée par ces mêmes Libyens,et avoir été leur emporium dans les siècles ignorés qui virent leur prépondérance dans cette partie de l'Italie. Cela me paraît même hors de doute.

Mais il est également certain que cette même Livourne, port de mer sur la Méditerrannée, fut construite par un peuple venu de l'Occident, c'est-à-dire de la presqu'île Ibérique en suivant les côtes de la Ligystique, et non de l'Orient par l'Illyricum.

J'en trouve la preuve en ce qu'il existait à la même époque une autre *Liburna* ou Livourne dans l'Aquitaine, sur la Dordogne, chez les Vascones, notre moderne Libourne, et que cette ville n'avait pu être fondée par un peuple venu de l'Illyrie.

Si, maintenant nous voulons connaître l'origine des Libyens, il nous faut consulter Flavius Josèphe, seul historien de l'antiquité qui se soit occupé de l'ethnogénie des peuples d'une manière sérieuse. — « *Phuté*, dit-il, peupla aussi la Libye et « nomma ces peuples de son nom, Phutéens. Il y a encore « aujourd'hui, (an 37 à 95 après J.-C.) dans la Maurétanie, un « fleuve qui porte ce nom, (« *Pthuth flu. ostia,et Phuth oppid.* « *30° 30'* ; » Ptol., p. 60), et plusieurs historiens grecs en par- « lent, comme ils font aussi du pays voisin, qu'ils nomment « *Phuté*. Mais il a, depuis, changé de nom à cause d'un des « fils de Mesré nommé *Libis*, qui établit une colonie en Libye « et lui donna son nom [1]. »

Le pays de Phuté et les Phutéens de Josèphe n'ont pas cessé de porter leur nom patronymique, qu'ils tiennent de *Phut* ou *Phout*, dont parle la Genèse. C'est le *Fouta* moderne ; ce sont les *Pouls* ou *Foulahs*, les *Fellahs* et les *Fellatas* de l'Afrique,

(1) *Antiq. judaïc.*, liv. I, ch. VI, 19.

qui sont répandus du Nil au cap de Bonne-Espérance, d'un côté, et au Sénégal, de l'autre. C'est la race chamique *rouge* à cheveux crépelés. Cafres, Hottentots et Boschimen lui appartiennent.

D'après François Lenormant, de *Phout* descendent aussi les Berbères. Mais ce savant fait erreur quand il leur donne les *Libyens* pour descendants, puisque Josèphe enseigne positivement qu'ils étaient la progéniture de *Libis*, quatrième fils de Mes-Ra ou Mes-Rè, père des Égyptiens. Les Libyens étaient donc congénères de ce dernier peuple de race rouge.

Salluste assigne les Gétules pour ancêtres aux Berbères. d'après M. Adolphe Garrigou [1]. Je n'ai pu découvrir le passage de Salluste qui nous aurait transmis cette donnée ethnogénique.

Tout ce que j'ai trouvé est ceci :

— « *Africam initio habuere Gætuli et Libyes, asperi, inculti* [2]. »

Ce qui signifie simplement que les Gétules et les Libyens possédèrent l'Afrique au commencement des temps, d'après le sentiment de Salluste. Mais tel n'est pas l'enseignement de Josèphe.

— « Chus qui était l'aîné des fils de Cham, dit cet historien, « eut six fils : Sabas, prince des Sabéens, Évilas, prince des « Éviléens qu'on nomme maintenant *Géthuliens* [3]... »

Les Gétules étaient donc des Chamites et ne pouvaient être les congénères des Ibères, qui étaient issus du Japhétique Thobel. Mais ils étaient ceux des Berbères ou Éthiopiens, et non pas leurs ancêtres. Silius Italicus dépeint les Gétules

(1) A. Garrigou. *Ibères et Ibérie*, p. 82.
(2) *Jugurtha*, XVIII.
(3) *Antiq. judaïc.*, l. I, ch. VI, 19.

comme habitant dans des chariots, sans domicile fixe, parcourant les plaines en vagabonds, traînant de partout leurs pénates, montant des coursiers plus rapides que l'Eurus, sachant apprivoiser les lions, et vivant au milieu des bêtes féroces .

Le nom biblique des Libyens était *Lahabim*, qui signifie, d'après les uns, Pères sacrés, et d'après d'autres, consacrés aux dieux.

D'après M.Lefebvre de Villebrune,le nom de la *Libye* signifie aride, brûlée. Ce nom aurait été porté par plusieurs contrées éloignées l'une de l'autre, entre autres par plusieurs endroits du pays de Chanaan ou Palestine. Ces Orientaux s'étant répandus dans d'autres contrées désertes de l'Afrique et de l'Asie, leur auraient donné le même nom. Le dernier pays qui l'aurait reçu aurait été le territoire de Carthage, malgré sa fertilité; parce que les peuples qui s'y étaient fixés les premiers étaient des Libyens [2].

D'après la mythologie, *Phut* ou *Phout* est le même personnage que *Phaéton*. Il arrive de l'Orient, se dirigeant vers l'Occident, monté sur le char du soleil, son père; car les Chamites, ayant identifié leur ancêtre à l'astre du jour, se prétendaient de race solaire. Ils ont encore la même prétention dans l'Inde, ainsi qu'en Amérique.

Cet apologue signifie que la race de Phout conforma sa migration au cours du soleil,c'est-à-dire qu'elle se dirigea d'abord de l'Orient vers l'Occident. Puis, Phaéton,au lieu de continner sa course dans la même direction, se laissa épouvanter quand il fut parvenu aux limites extrêmes de la chaîne de l'Atlas, par la vue de l'immensité de l'Océan, et, déviant alors de sa

(1) *Les Puniques*, l. III, v. 287.
(2) Silius Italicus, t. III, p. 147. *note*.

course, pour se diriger vers le nord, il alla se noyer dans les flots de l'Éridan, c'est-à-dire le Pô [1].

C'est ce que rapporte également le poète Festus Avienus :

— « *Hic prius Eridani propter nemorosa fluenta*
« *Fleverunt liquidæ lapsum Phaetonta sorores,*
« *Mutatæque manus planxerunt pectora ramis* [2]. »

On a prétendu que l'Éridan était le Rhône, parce que le peuple libyen s'était répandu jusque sur les bords de ce fleuve, dont l'embouchure occidentale porta, pour cette raison, le nom de *ora libytica*; mais c'est une erreur géographique grossière. D'abord Avienus assure qu'il s'agit, sous ce nom, du Padus ou Pô :

« ..... *tum cæruleum Padus evomit antro* [3]; »

Ensuite Apollonius en dit autant, [4] bien que le Padus de ce poète soit une des trois prétendues bouches du Rhodanou ou Rhône, laquelle se jetterait dans l'Adriatique, tandis qu'une seconde serait tributaire de la mer du Nord, et la troisième de la Méditerranée [5]. Or, ce n'est pas de cette dernière que parlent Avienus ni Ovide. Et la raison en est que les Libyens pas plus que les Ligures ne s'arrêtèrent sur les bords du Rhône ou de la Garonne, mais qu'ils allèrent jusqu'aux rives du Pô et au de là, dans l'Illyricum, ainsi que nous l'avons constaté plus haut.

(1) *Ovide. Métamorphoses* ; et A. Castaing. *Ethnog. de l'Aquit.*, p. 291.

(2) *Descriptio orbis terræ*, v. 425, p. 34.

(3) — « *Libyca appellantur dua ejus ora modica* (scilicet Rhodani) ; *ex his alterum Hispaniense, alterum Metapinum* ; *tertium idemque amplissimum, Massalioticum.* » (Pline, lib. III, cap. V).

(4) *Argonautiques*, ch. IV.

(5) *Ibidem*, p. 294-5.

Jusqu'ici donc, la mythologie n'élève aucune objection à la théorie du courant méridional d'immigration gauloise, que je défends dans cette seconde partie de mon étude ethnogénique. Tout au contraire. Elle m'autorise à faire partir des plaines ou des montagnes de l'Arménie les Libyens, soit en même temps, soit avant les Ibères et les Ligures, pour les faire se diriger vers les rivages africains par la Palestine ou pays de Chanaan et l'Égypte, jusqu'à leur entrée en Espagne, d'où ils passèrent en Gaule et en Italie.

En effet, M. Moreau de Jonnès dit que les Colches ou Kolkoïs habitaient dans le Caucase le *Hol-Chous* ou Colchide, c'est-à-dire le haut-pays de Chus ou Kusch, et qu'ils étaient des descendants de Cham cantonnés à l'extrémité orientale du Pont-Euxin, qui leur dut son nom de mer Noire, à cause de la couleur de leur peau [1]. Cette dernière particularité est contestable.

A la vérité, Avienus, au IVe siècle de notre ère, en faisait des exilés de l'Égypte ; mais rien n'est moins prouvé, et, en tout cas, c'est une confirmation de l'origine chamique de ces habitants du Caucase :

— « *Impiger hos propter Colchus colit : iste feraci*
« *Exsul ab Ægypto* [2].... »

Puisqu'il y avait des descendants de Cham appelés Kolkoïs, dans le Caucase, il n'y a rien d'invraisemblable ni d'impossible qu'il y eût, dans ce même pays montagneux, un autre peuple chamique appelé *Libu* ou *Rebu* par les Égyptiens, et *Libues* ou *Libustikos*, par les Grecs.

Effectivement encore, Etienne de Byzance, au VIe siècle de

(1) *Ethnog. caucas.*, p. 231.
(1) *Descript. orbis terræ*, p. 64, v. 873.

notre ère, citait un passage de Lycophron, poète grec du second siècle A. D., lequel dit, sur l'autorité de Diophante, que « les « *Libustinoï* sont un peuple voisin des Kolkoïs [1]. »

D'un autre côté, le même Lycophron ainsi qu'Eustathe enseignent que les habitants de la ville de Cyta, la moderne Koutaïs, en Colchide, étaient des *Ligustikos* ou Ligustiques, c'est-à-dire des Ligyes ou Lèges.

Ce mélange de Ligyens avec les *Libystins* ou futurs Libyens, dans les montagnes de l'Arménie, confirme l'opinion de Salluste qui peuple le nord de l'Afrique de Mèdes, de Perses et d'Arméniens [2]; en même temps qu'il dément la conclusion que M. P. L. Lemière en tire, à savoir : que les Colches et les Libystins étaient des Ligyens ou Ligures.

Nous savons, en effet, par les études du savant François Lenormant, que le premier afflux de population arménienne fut kuchite, et que sur cette première couche se greffa une seconde colonie qui était japhétique et probablement ibérienne. La couche gomérite ou celtique ne se superposa qu'en troisième lieu ; et Hérodote nous a appris que les Scythes succédèrent à ces Cimériens après avoir voisiné avec eux pendant des siècles.

On voit qu'il a bien pu exister, parmi les Colches et les Libyens du Caucase, qui étaient des Kuchites, plusieurs villes ou même une seule, telle que Cyta, par exemple, dont les habitants auraient été des Lèges ou Ligustiques, sans que pour cela les Colches et les Libyes fussent des Ligyens. Prenons un exemple en Gaule : Personne ne s'est jamais avisé d'enseigner que tous les peuples de la Province romaine fussent des Grecs, parce qu'une colonie grecque était venue s'établir parmi eux

(1) *Politiques*, cité par *Les prem. hab. de l'Europe*, t. I. p. 387.
(2) *Jugurtha*, XVIII.

six siècles avant Jésus-Christ, et y avait fondé des villes grecques, telles que Massalia, Nicœa, Antipolis, Citharistium, Tauroïs, Agathè, Thélinè, Olina, Heraclea, Rhodanusia et autres cités d'origine phocéenne.

Je crois donc qu'on peut considérer cette question comme apurée. Nous retrouverons d'autres Colches parmi les Francs.

N'empêche que les *Libyens* n'aient entretenu des rapports très étroits avec les *Ligyens* et les Ibères, dès leur berceau caucasique même, et Diefenbach a reconnu la réalité de ces mêmes rapports en Afrique [1].

Hérodote appelle les Libyens *Libustikos* ou Libystiques. M. de Jubainville affirme q'ils se donnaient à eux-mêmes le nom de *Libué* au singulier et de *Libues* au pluriel, ce qui m'étonne beaucoup pour des Orientaux. Je me serais attendu à *Libuhim*. Je préfère encore les *Lahabim* de la Genèse. Quant à leur pays africain, d'après le même écrivain, ils le nommaient *Libuè*.

Il demeure donc indubitable que jadis des Libyens, de la race de Cham, peuplèrent partiellement l'Espagne, la Gaule et la Ligurie ou Italie de leurs essaims colonisateurs ou déprédateurs. J'ai peine à comprendre qu'il ait si fort répugné à des écrivains modernes, que l'on pourrait croire exempts de préjugés, de reconnaître et d'avouer, pour certaines de nos populations, une origine aussi facile à découvrir. Il serait temps cependant que le ridicule et absurde préjugé, qui pendant si longtemps a fait des descendants de Chanaan une race maudite, à cause d'une seule faute de curiosité libidineuse commise par un adolescent, soit laissé de côté comme une de ces antiquailles que rien n'explique ; et que toute la race de Cham, qui d'ailleurs

(1) *Ethnog. gaul.*, t. II, p. 535.

ne participa point à cette pécadille de jeunesse, rachetée et purifiée comme ses deux sœurs dans le sang du Messie-Christ, jouisse enfin d'une réhabilitation si laborieusement acquise.

Pour ce qui me concerne, j'avoue que si j'étais de la race de Cham, au lieu d'être un Burgonde descendant de Burgondes, je m'en ferais honneur et gloire tout aussi commodément.

Donc, jusqu'ici, je le répète, la mythologie n'élève aucune objection à ma théorie. Mais voici un point où elle lui inflige un soufflet, non pas en la contredisant, mais en donnant pour fils unique au Chamique *Phaéton* ou *Phout*, *Ligur* lui-même, qui, dit-elle, devint le père des Liguriens. De sorte que les Ligures seraient de la même race que les Africains à peau rouge du Fouta, de l'Égypte, de l'Abyssinie, du Sénégal, du Haut-Nil, de la Cafrerie et de l'Hottentotie.

Le texte est bien clair et sans équivoque ; mais l'admission de ses conséquences a une bien plus grande portée que celle de reconnaître pour libyennes quelques rares peuplades éparses de ci de là en Gaule et en Italie ; car elle ferait des mulâtres kuschites de toutes les populations de l'est de l'Espagne, de l'Aquitaine, de la Provence, de la Narbonnaise, du Piémont, de la Corse, de la Sardaigne, de l'Italie septentrionale et occidentale, d'une partie de l'Illyrie, de l'ouest et du nord-est de la France, de l'ouest de la Grande-Bretagne. Or, quelque parfaitement exempt de préjugés que l'on puisse être, on recule instinctivement devant une telle conclusion ; parce que, pas plus que les Anglais et les Américains, les Français ne tiennent à honneur d'appartenir à la race de Cham, l'aimable variété dont il est ici question n'eût-elle pour apanage qu'une belle couleur de brique et des cheveux crépelés, au lieu d'une couleur de cirage nubien accompagnée d'une tête de mouton.

Voilà donc la seule difficulté que nous oppose Ovide *contrà* Strabon, qui fait des Lèges ou Ligyens un peuple de race scythique, c'est-à-dire japhéthique, dont les modernes Lesghiens du Caucase sont les derniers vestiges.

Maintenant choisissez, amis lecteurs, maintenant cherchez qui des deux écrivains eut raison, du poète ou du géographe.

Je me hâte d'ajouter,en finissant,que M. d'Arbois de Jubainville reconnaît deux peuples distincts de race dans les *Ligyens* et les *Libyens*[1], et que telle est aussi mon opinion, malgré ce que j'ai pu avancer d'abord à cet égard, dans la *Sépulture dolménique de Marcuil-lès-Meaux*, il y a deux ans.

(1) *Les prem. hab. de l'Europe*, t. I, p. 358.

CHAPITRE IX

DES MORINS OU MAURES

(1372 A. D.)

Pour tout ce qui a rapport à la confédération mauresque des Morins ou Môriniens (gens de mer) de la Gaule, je renvoie mes bienveillants lecteurs au petit ouvrage que je leur ai consacré précédemment [1], avec cette seule réserve qu'ils appartenaient à l'élément maurétanien de Salluste, et non à la nation ibère, ni même à celle des Ligures. Ils constituaient un peuple spécial, formé par le croisement de Japhétiques mèdes et arméniens avec la population chamique de la Libye, les Libyens Atlantes ou Atarantes, gens de l'Atlas.

D'après le P. Malbrancq, historien de ce peuple, les Morins formaient une petite confédération de cinq tribus :

1° les *Oromansaci* ou Oromarsaci, qui habitaient les bords de la mer du Nord, entre la Slacque et l'Aâ ;

2° les *Rutheni*, peuple slave, qui habitait depuis la Slacque (*Albimerius*) jusqu'à la Canche (*Kantium*) ;

3° les *Meldi* ou *Lisii*, qui peuplaient les champs arrosés par la Lisa, la Clarance et la Ternoise ;

4° les *Sachsen* ou Sacsi, Saxi (gens aux couteaux de silex,

(1) *La Sépulture dolménique de Mareuil-lès-Meaux.* Émile Bouillon, éditeur, 67, rue de Richelieu, Paris, 1892.

les Saxons), qui peuplaient les îles boisées et marécageuses de la mer du Nord ;

5° Enfin les *Brithans* ou *Britanni* (les Bretons), ou gens de la Brie, Briges. Ils vivaient sur le littoral de la mer du Nord, depuis la Somme (*Sammara*) jusqu'à la Canche, et passèrent tous dans l'île d'Albion qu'ils colonisèrent. Il ne faut pas les confondre avec les Armoricains, qui appartenaient aux races celte et gauloise, ni avec les Bas-Bretons modernes, qui sont des Bretons revenus d'Albion et immigrés dans l'Armorique. Les Bretons propres dont il s'agit ici appartenaient à la race cimérienne et au rameau cimbrique ou néo-celte.

Ces cinq peuples se nommaient également *Morini* ou *Morins*, c'est-à-dire *Mŏr-inens*, gens de la Mer.

Du temps de César, on ne voit plus figurer, dans la nomenclature des peuples de la Gaule Belgique, que trois fractions de cette nation, dont la confédération était dissoute : les *Morini*, les *Bononenses* ou *Bolognenses*, et les *Meldi*. C'est pourquoi Malbrancq dit que les Oromansaques étaient éteints. Quant aux *Britanni*, ils avaient passé dans les îles qui ont pris leur nom, et les *Saxi* et *Rutheni* avaient dû aller peupler la Saxe.

Mais Malbrancq se trompe, Pline fait encore mention des *Oromansaci*, dans la Toxandrie, après qu'Auguste eut rayé les *Meldi* Morins de la liste des peuples de la Gaule, et il nous apprend qu'ils étaient le même peuple que les Bononenses : — « *Oromansaci*, écrit-il, *juncti pago qui Gessoriacus vocatur* » — Les Oromansaques, avec le bourg appelé Gessoriac [1]. » Or, c'est ce bourg de Gessoriac, primitivement appelé Hinnuloc, qui porta ensuite le nom de *Bononia* (Boulogne-sur-Mer), d'où

(1) *Hist. nat.*, l. IV, c. XXXI, 17.

résulta le nom de Gessorienses et de Bononienses ou Bolognenses, que prirent consécutivement les Oromansaques.

A côté des Oromansaci, Pline place encore les Morini et même des Britanni ; mais il ne mentionne plus les Saxi ni les Meldi. Peut-être les premiers avaient-ils changé de nom, comme devaient bientôt le faire les Oromansaci ; car le Naturaliste nomme, en Gaule Belgique, des *Sueconi*, des *Sunuci* et des *Betasi* [1], qui ne se trouvent pas dans la nomenclature de César.

Plus tard encore, après la nouvelle circonscription des Gaules par Constantin, les *Menapii* furent divisés en cinq *pagi* ou pays, le *pagus Medelletensis* (Mellanthois), le *pagus Pabulensis* (Pévelois), le *pagus Curtracensis* (Courtraisis), le *pagus Tornacensis* (Tournaisis), et le *pagus Flandrensis* (Flandres).

De leur côté, les Morini soumis aux Romains furent divisés en quatre *pagi* : le *pagus Morinensis* (Calais), le pagus *Meldensis* (St-Omer), le *pagus Tervanensis* (Thérouanne), et le *pagus Ariensis* (Aire).

Ainsi donc les Meldes avaient été répartis et parmi les Morins et parmi les Ménapiens. Ils n'existaient plus comme nation que dans la Brie propre, où l'on trouvait encore des *Meldi liberi*.

Mais tous les Morins n'avaient pas fait leur soumission pleine et entière à Rome, ou plutôt ils avaient repris leur liberté ; car ils furent le dernier des peuples des Gaules à plier sous le joug des Romains. Ces Morins insoumis comptaient cinq pays: le *pagus Taruennensis* (Tourcoing), le *pagus Oromarsacensis* (Anvers), le *pagus Furnensis* (Furne), le *pagus Yprensis* (Ypres), et le *pagus Gandavesis* (Gand).

(1) *Hist. nat.*, l. IV, c. XXXI, 17.

CHAPITRE X

DES SILURES

(1372 A. D.)

La nation des Silures faisait certainement partie de la confédération des Morins, pendant qu'ils vivaient dans la Gaule. Mais il ne paraît pas qu'ils y aient jamais porté leur véritable nom ; ils étaient connus sous ceux d'*Oromansaci*, de *Bononienses* ou *Bolognenses* (Boulonnais), du temps de César et après, au rapport de leur historien, Malbrancq ; et leur commune ou civitas, après s'être nommée *Hinneloc*, un nom bien carthaginois, prit successivement les noms de *Gessoriac*, *Bononia*, et enfin *Portus-Ictius*. C'est aujourd'hui, Boulogne-sur-Mer.

Malbrancq fixe à l'an 701 A. D., sous la seconde olympiade, l'établissement des Boulonnais à Gessoriac. La fondation d'Hinneloc remonterait à l'an 1372 A. D..

Pour tout ce qui a rapport aux Silures-Boulonnais pendant leur séjour en Gaule, voyez la *Sépulture dolménique*, etc., page 124 et suivantes.

Ce fut vers l'an 1372 A. D., d'après Loève-Veimars, que Gurgontius, roi des Bretons, permit aux Milésiens immigrés d'Espagne de traverser l'île de Bretagne, pour aller s'établir en Hibernie. Mais les Morins Silures ou Boulonnais ne passèrent dans l'île de Bretagne qu'à la suite de l'invasion belge des Fer-

Bolgs, entre les années 280 et 150 avant notre ère. Il n'est pas dit absolument qu'ils aient jamais passé en Irlande en corps de nation.

César ne fait aucune mention nominale des Silures ; mais il parle « d'une race *maritime*, (c'est-à-dire *morienne* ; car telle est l'étymologie de ce mot) « venue des côtes de Belgique pour « combattre et piller, et qui avait conservé le nom de ses com- « munes[1]. »

La justesse de cette remarque est confirmée par le témoignage des Triades Galloises, qui, racontant le départ des Silures de l'île de Bretagne, observent qu' « ils descendaient de la « lignée de *Siluria* et des tribus combinées des *Bolognenses*.[2] » C'était donc les Morins Oromansaques de Gessoriac.

Tacite est le premier historien qui ait parlé des *Silures* comme d'un peuple britannique :—« Les *Silures*, dit-il, sont des « hommes basanés aux yeux noirs et aux cheveux crépus. Leur « position en face de l'Espagne fait ajouter foi à leur origine « ibérienne. On peut croire avec raison qu'ils ont autrefois tra- « versé les mers et qu'ils se sont établis dans ce pays. Les « peuples les plus rapprochés des Gaules (Morins) leur ressem- « blent. » — « *Silurum colorati vultus, torti plerumque crines,* « *et posita contra Hispania Iberos veteres trajecisse easque sedes* « *habitasse fidem faciunt. Proximi Gallis et similes sunt*[3]. »

Il ne faut pas prendre à la lettre ce que dit ici cet historien de la position qu'aurait occupée les *Silures* en face de l'Espagne ; car, s'il est vrai que les Silures habitassent entre le fleuve *Sabrina* (Savern) à l'orient, les monts Cambriens, à l'occident et au nord, et la *Sabrinæ Æstuarium* ou canal de Bristol, au

(1) *De Bello Gallico*, liv. V, 12.
(2) J. Michelet. *Hist. de France*, t. I, p. 334.
(3) *Vita Agricolæ*, cap. XI.

sud, ainsi que l'enseigne le géographe Ptolémée [1], ils n'étaient pas plus situés en face de l'Espagne que les Parisiens ne le sont en face de Berlin. Ils en étaient séparés par la West-Sexia, la Cornubia, le Britannicus Oceanus ou Manche,et toute la Gaule.

Dans le sud de la Cambria ou principauté de Galles moderne, l'historien Sadler place, d'après le même Ptolémée, l'habitat des *Silures*. Ils auraient occupé les comtés modernes de Glamorgan, Monmouth, Brecknock, Hereford, et Radnor. C'est entre l'embouchure de l'*Isca* (l'Ulsk moderne) et celle du *Jactius* (aujourd'hui la Wye) que les Silures boulonnais paraissent avoir débarqué sur le sol britannique; car on y voyait,du temps de César, la ville ou bourg de *Venta Silurum* ou Arrivée des Silures, plus tard Camulodunum.

Un peu plus loin dans l'ouest, sur les bords de l'Isca, était celle d'*Osca* ou *Isca Silurum*, qui, après la conquête romaine, devint la capitale de la *Britannia Secunda*; puis, au moyen-âge, la ville de Caërleon. Cité des légions, à l'époque romaine, cette ville aurait été la capitale du roi Arthur, roi des Dumnoniens, aux temps romanesques [2].

Il ne reste plus aujourd'hui aucune trace de ces deux villes, de sorte qu'on peut révoquer en doute la position qu'on leur assigne de nos jours. Newport,qui leur a succédé, n'en occupe pas même l'emplacement.

Girald de Cambrie attribue encore aux Silures l'origine de la ville de *Môri-dunum* ou colline des Môres, sur les bords du fleuve Tobius, cité qui devint tour à tour *Maridunum*, Caërmardyn et enfin Caërmarthen.

(1) *Géogr, édit. Bertii*, liv. II, cap. III.

(2) M. de Valroger. *Les Celtes*, pp. 225-226, d'après Girald de Cambrie, *Itinerarium Cambriæ*. T. S.

D'après Ptolémée, c'étaient les *Simeni* et les *Metæ* ou *Dimetæ* qui peuplaient les villes de Môridunum et de Venta Silurum. Ils étaient donc silures ou morins, et je n'ai pas eu tort d'assimiler les Dimetæ aux Némètes, qui seraient alors réellement des Numides ou Fer-Môrians, Fomores, venus d'Espagne.

J'ai de la peine à admettre que le roi Arthur ait pu réunir en confédération, au IVe siècle de notre ère, les peuples de Bretagne établis au sud de la Clyde, tout en résidant lui-même au milieu des *Dumnonii* de la Cornouaille. En effet, le firth de la Clyde, *Clota Æstuarium*, fait face au *Robodgium Promontorium*, qui termine la pointe septentrionale de l'Irlande. Il se prolonge le long du territoire des *Damnii*. On peut donc croire que les anciens historiens de Bretagne auront fait confusion entre les *Dumnonii* et les *Damnii* ; ou bien que ces deux tribus appartenaient à un seul et même peuple dont une partie habitait la Cambrie avec les Silures, les Dimetœ ou Némètes et les Simeni, et l'autre partie, l'Écosse, entre le firth de la Clyde et le firth de Forth ou *Boderia-Æstuarium*.

Rien dans Tacite ne justifie l'habitat des Silures dans le sud de la principauté de Galles. Il dit, à la vérité, que ce peuple, ayant été attaqué par les Romains, après la défaite des *Iceni* (Norfolk) et des *Canti* (Kent), il crut opérer une diversion en rejetant le théâtre de la guerre chez les *Ordovices* (North-Walles). Mais ce fait seul prouve-t-il que le territoire des Silures était situé au sud de ces derniers Bretons ? Ne pouvaient-ils pas habiter au nord-ouest des Ordovices, tout près des *Brigantes*, puisque la reine de ces derniers, Cartismandua, était la belle-mère de Caractac ou Caradok, roi des Silures, qu'elle trahit si indignement en le livrant aux Romains ?

Si l'on me répond par des négations, je demanderai alors à quel peuple appartenaient les dénominations de *West-Môre-*

land, de *Môri-Cambe*, ou Cambrie maure, de *Ben-Môre*, de Morbium, de Cantire, de baie d'Arran, de Jura et de rivière Cantium, qui dénotent, sur cette côte occidentale de l'Écosse, les plus vifs souvenirs de la Morinie, de la Biscaye, pays des Cantabres, du Jurjura ou Atlas, et de la Morétanie africaine, si ce n'est aux Morins et aux *Silures* ?

Pline rapporte que « l'Hibernie ou Irlande n'était séparée de « la côte des *Silures* que par un court trajet de trente mille « pas.» — « *Super eam hæc sita abest brevissimo transitu à Silu-* « *rum gente XXX.M. pass.*[1]. » Il place aussi les Silures tout le long des côtes occidentales d'Albion jusqu'à la hauteur de l'Irlande, c'est-à-dire jusques et y compris la presqu'île de Cantire, l'*Expedion Promontorium* des Romains ; et c'est cette opinion que j'embrasse comme la seule probable et rationnelle.

En effet, ce n'est qu'entre le Cantire et la pointe Patrick, d'un côté, et la côte septentrionale de l'Irlande, de l'autre, que l'on peut dire qu'il n'y avait entre les deux îles qu'un canal de trente mille pas. C'est le passage le plus resserré du canal du Nord. J'y ai passé en 1862, et puis certifier que du milieu dudit canal on aperçoit simultanément les côtes et les villes des deux îles sœurs.

Le canal dont parle Pline est de dimensions moindres que le Pas-de-Calais, auquel il donne 50.000 pas : — « *Hæc abest à* « *Gessoriaco Morinorum gentis littore, proximo trajectu L. M.* « *minimum.*» Eh bien, le seul point des îles Britanniques, où la distance entre Albion et Hibernia soit moindre que celle-ci, est le canal du Nord, entre le Cantire ou l'île d'Islay et le *Robodgium Promontorium* de Ptolémée.

(1) *Hist. nat.*, liv. IV, ch. XVI, p. 387.

D'après Solin, « un simple bras de mer séparait l'île *Siluria* de la côte des *Dumnonii*, peuple breton :

— « *Siluram quoque insulam ab ora, quam gens britannia* « *Dumnonii tenent, turbitum fretum distinguit*[1]. »

Or, il n'y a point d'île dans le canal de Bristol en face de la Cornouaille anglaise, où l'on place, de nos jours, la tribu bretonne des *Dumnonii*.

Tout au contraire, au nord-ouest de l'Écosse et dans l'estuaire de la Clyde, dont les côtes étaient habitées par les Bretons *Damnii*, on trouve l'île d'Arran, et plus au nord encore celles d'Islay et de Jura, auxquelles conviennent beaucoup mieux la remarque de Julius Solin. Toute cette côte abonde d'ailleurs en souvenirs, dumnoniens. On y trouve les villes de *Dumbarton*, *Dumfries*, *Dumbar*, *Dundee*, etc., sans parler de la chaîne du *Morven*, qui borde la mer, à l'ouest ; ce qui assimile les *Damnii* aux *Dumnonii*.

C'est donc de cette côte occidentale, aride et escarpée de l'Écosse, que les Cambri, d'après Avienus, chassèrent et dépossédèrent les *Silures*, qui s'en retournèrent sagement vers les rivages ensoleillés du golfe de Biscaye et de Gascogne, d'où ils étaient partis bien légèrement.

Avant cette époque, les *Silures* avaient été défaits avec grandes pertes par les Romains. Trahi indignement par sa belle-mère, la reine des Brigands, leur roi Caractac fut enchaîné par les Romains avec ses frères, sa femme et sa fille, et envoyé à Rome pour servir au triomphe de l'empereur Claude et de son orgueilleuse épouse, Agrippine. Mais le chef silure se conduisit avec une telle noblesse et une telle dignité, dit Tacite, que non seulement l'empereur lui accorda la vie et lui rendit

(1) *Polyhistor*, cap. XXII, *Britannia*.

sa liberté, mais encore qu'il le nomma gouverneur pour les Romains d'une partie de la Bretagne conquise[1] ; ce qui fut un acte de grande sagesse, car le dévouement de Caractac en fut acquis aux Romains pour jamais.

Quant aux *Silures*, bien que vaincus par les Romains, ils n'en furent jamais subjugués ni soumis. Ils n'étaient pas morins pour rien. Ils harrassèrent continuellement leurs vainqueurs, et, ne pouvant avoir la paix ni avec eux ni avec leurs voisins bretons, ils abandonnèrent définitivement l'île d'Albion au nombre de soixante et un mille combattants, pour regagner le golfe de Gascogne[2], qu'ils n'auraient jamais dû quitter.

*
* *

Établissons s'il se peut, maintenant, les commencements de cet indépendant et vaillant petit peuple maure.

J'ai dit ailleurs[3] que le *silure* est une espèce de lotte du Nil dont les Phéniciens croyaient tenir leur origine. C'est une lamproie électrique comme la gymnote et la torpille. Strabon, qui en fait mention, dit qu'on trouvait aussi ce poisson dans les eaux de plusieurs fleuves de la Libye et de la Morétanie, entre autres dans celles du *Lyxus* ou Ligus de Numidie.

Il le qualifie de sangsue à nageoires et lui prête des proportions fabuleuses[4].

Puis donc que l'on connaissait un peuple môre de *Silures*, c'est que des Libyens de Latopolis et peut-être même des Egyptiens d'Éléphantine, adorateurs du *silure* électrique, et

(1) *Annales*, liv. XII, 32-38 ; et Sadler, *History of England*, pp. 6 et 7.
(2) J. Michelet. *Hist. de France*, t. I, pp. 332-334.
(3) Dans la *Sépulture dolménique*, p. 143.
(4) *Géogr.*, XVII, ch. II, 4 et ch. III, 4.

qui en portaient le nom patronymique, avaient émigré de la Morétanie en Espagne avec les Ibéro-Ligures.

M. de Jubainville, en confirmation de ce fait, cite ce vers d'Avienus :

— « *Silurus alto mons tumet cacumine,* » — « Le mont Silure « dresse sa tête altière [1]. » Malheureusement, les deux éditions d'Avienus que je possède (1709 et 1843) portent *Sisurus* et non pas *Silurus* ; de sorte que cette citation serait non avenue, si le mot *Sisurus* n'était fautif ; or, il l'est, car Pline fait mention du mont *Solorius* ou Soleure, qui se trouvait dans l'Ibérie citérieure ou Tarragonaise : « *Solorio monte et* « *Oretanis jugis*, etc. [2]. » C'est le mont *Solurius*, dont parle S. Isidore de Séville comme de la plus haute montagne de l'Ibérie [3]. Dupinet l'appelle *Sierra de Almagro*, de même que les monts Orétans sont la *Sierra di Alcarez*.

Maintenant, de *Solure* à *Silure* il n'y a plus qu'une voyelle à changer, simple divergence dialectique. On peut donc admettre absolument que l'orthographe d'Avienus est fautive dans *Sisurus*, et que c'est *Silurus* qu'il faut écrire.

D'ailleurs, le même poète chante le mont *Sillus*, qui se dresse au milieu des nuages, avec la ville de *Lebedontia* à ses pieds, ville déserte et abandonnée de ses habitants, les *Lebeci* ou Libyens, nouvelle preuve de leur transmigration :

— « *Mox quippé Sellus (nomen hoc monti est vetus)*
« *Ad usqué celsa nubium subdicitur* [4]. »

(1) *Ora maritima*, v. 433. *Les prem. hab. de l'Europe*, t. I, p. 44.
(2) *Hist. nat.*, l. III, c. I, p. 8, éd. 1771.
(3) *Origines*, l. XIV, c. VIII.
(4) *Ora maritima*, v. 507.

Plus loin était l'antique ville de *Salauris*, également abandonnée :

— « *Per quas Salauris oppidum quondam stetit* [1]. »

Il devient de plus en plus évident que *Solorius*, *Solurius*, *Silurius*, *Salauris*, *Sillus* et *Sellus* se rapportent à ce même peuple libyen ou lébécien qui, même dans l'antiquité, n'avait plus laissé en Ibérie que le souvenir de son passage et quelques ruines déjà très antiques du temps d'Avienus (*nomen hoc est vetus*).

Puis donc que nous retrouvons les *Siluri* dans l'île d'Albion, nous sommes autorisés à admettre qu'ils y avaient immigré d'Espagne ; et les Triades galloises nous ayant appris que ce peuple de la lignée de *Siluria* était constitué par les tribus combinées des *Oromansaci-Bolognenses* ou Morins de *Gessoriac*, en Flandre, il devient évident que *Silures*, *Oromansaci*, *Bolognenses* et *Gessorienses*, sont quatre noms du même peuple qui constituait la fraction ou tribu principale des Morins ou Morétaniens gaulois.

Or, Pline nous a révélé en Ibérie une tribu ou nation de *Gessorienses*, que le P. Hardouin, son scholiaste, dit être inconnue et introuvable. Pline la place, comme le mont Silurus, dans le ressort de Tarragona (Catalogne) :

— « *Tarracone disceptant populi* XLIII, *quorum.... Gessorienses* [2]. »

Nous ne trouvons pas de *Bononia* ni de *Bononenses* ou *Bolognenses* en Espagne, quoique j'en aie assez trouvé en Gaule,

(1) *Ora maritima*, v. 513.
(2) *Hist. nat.*, l. III, c. III, p. 46.

pour démontrer la réalité de l'immigration des Morins Boulonnais depuis l'Ibérie espagnole, et leur identité avec les *Gessorienses* catalans [1]; mais nous y trouvons de vrais Silures, et même un diocèse silurien, *Siluensis diœcesis*. Leur oppidum, peut-être même leur civitas, était, d'après Ptolémée, *Siluera*, appelée aussi Ossonaba, à l'embouchure de la rivière de Silvès, à côté des Turditans et au-delà de la Guadiana, à aller jusqu'au promontoire Sacré, aujourd'hui cap S. Vincent, en Portugal : — « *Post Anæ flum. ostia Turditanorum, Ossonaba* « *seu Siluera*, 40° 37' [2]. »

A la vérité, nous sommes un peu loin de Tarragone, mais non de la Tarragonaise, puisqu'elle commençait à l'orient de la Guadiana. Cela prouve, du moins, qu'il y avait en Espagne plus de Silures qu'on ne pense, et qu'ils y portaient d'autres noms que nous ne soupçonnons pas.

Ptolémée appelle les Silures britanniques *Sylurœ* et *Sylires*; encore deux variantes du même nom.— « *His magis orientales* « *Sylires sunt, seu Sylurœ, in quibus urbs Bullæum*, 20° 55' [3]. »

En Espagne, encore, il y avait une autre ville de *Salaria* chez les Oretans (20° 40'), et une troisième *Salaria* chez les Bastitans (20° 39'), d'après le même Géographe. Puis le cap *Sileiro* ou *Orobium promontorium*, aujourd'hui cap Finistère, au N.-O. de la Galice.

Bien plus, en Italie, nous retrouvons le nom des Silures dans celui du fleuve *Silarus* : « *Silari flumen, ostia Silaris* « 6° 40, » écrit encore Ptolémée [4]. Et Strabon, qui n'a pas un seul mot pour les Silures ni pour les Gessorienses, nous

(1) *La Sépulture dolménique*, etc., pp. 129 et suiv.

(2) *Ptol. Geogr.*, liv. II, c. V, *tab. IIa Eur.*, p. 9; et Pline, t. III. p. 365, Panckoucke.

(3) *Ibidem.*, l. II, c. III, *tab. Ia Europæ.*

(4) *Ibidem*, l. III, c. I, *tab. VIa Europæ*, p. 32.

apprend que le fleuve *Silaris* formait la limite naturelle entre le territoire des Osques et celui des Picentins [1].

Le *Silarus* de Ptolémée et de Pline, est nommé *Siler* par Lucain, *Sili* par Niger, *Selo* par Ligorius. « *A Silario*, dit le Natu- « raliste, *regio tertia Augusti et ager lucanus, Brutium incipit.* »

Dans la dixième région, Pline place un autre *Silarus*, le *Silis* ou *Sil* d'Ortelius, le *Sillo* de Dupinet [2].

Il y avait donc eu des Silures en Italie. Étaient-ils antérieurs ou postérieurs à ceux d'Espagne ? Problème. Je les crois postérieurs.

Silius Italicus nous apprend que le *Silarus*, *Silo* ou *Silerus* séparait, en Italie, les Lucanes d'avec les Hirpins. Il avait la propriété de pétrifier les objets qui y tombaient [3].

Puisqu'il y avait des Silures, en Italie, quel nom portaient-ils donc ? Peut-être le trouverai-je un peu plus loin. En tout cas, le voisinage des Osques et des Silures qui durent dénommer ce fleuve explique l'union de ces deux noms en Espagne et dans la Grande-Bretagne.

Dans la Tarragonaise, il y avait, effectivement, au ressort d'Augusta, une ville d'*Osca* ou *Isca*, chez les *Vesci* ou Vesques, d'après Pline :

— « *Ilerdenses Suardorum gentis, juxta quos Sicoris fluvius,* « *Oscenses regionis Vescitaniæ* [4]..... » A quoi son scholiaste ajoute : « *Oscenses*, ceux d'*Osca*, aujourd'hui Huesca, selon « Clusius. » D'ailleurs nous avons déjà vu des *Ausétani* en Espagne. En enlevant à ce nom le suffixe *tan*, il ne reste plus que le nom des *Ausci* ou *Osci*, les Osques.

(1) *Géogr.*, l. V, c. IV, 13.
(2) *Hist. nat.*, l. III, c. VII, p. 118 ; et c. XVIII, p. 194, éd. de 1771.
(3) Lib. VIII, v. 579.
(4) *Hist. nat.*, l. III, c. III, p. 46.

Ptolémée place une autre *Osca* plus au sud de la péninsule ibérique, dans la Bétique ; c'est la moderne Huescar, par 40° 37, chez les Turditans primitifs et dans la Vandalousia des Vandales. Plus une ville d'*Escua* (Truello), 10° 37, et une ville de *Vescis* (30° 37) chez les Vesci, les Tusci vetus ou Tyriens (Truati, Illurco) et les Turduli [1]. Il est clair que ces peuples étaient les uns Osques, les autres Æques. De plus, nous acquérons la certitude que les Tyriens ou Phéniciens qui colonisèrent l'Espagne s'appelaient aussi bien Tusci que les Tyrrhéniens de l'Italie. De là encore identité des deux peuples.

Si donc nous trouvons, en Angleterre, l'union des Osques et des Ombres avec les Silures et les Mores, il nous deviendra évident que la migration de ces peuples s'est opérée de concert et simultanément, ou bien qu'il existait entre eux une parenté qui nous échappe. Eh bien, c'est ce qui a lieu. Les villes de *Venta Silurum* (Arrivée ou descente des Silures), et d'*Osca* ou *Isca Silurum*, sur l'Isca (l'Osque des Silures), nous présentent cette union ou confraternité de ces deux pleuples, si tant est qu'ils ne fussent pas parents. Je n'ose le croire ni l'admettre, parce que nous connaissons déjà les Osques pour des Ombriques ou Cimériens issus du Japhétique Gomer, tandis que tout porte à croire que les Silures étaient des Africains plus ou moins bruns, et à cheveux crépelés, d'après ce que dit Tacite de ceux d'Angleterre. De plus, on appelait *silus*, chez les Romains, d'après Festus, l'individu au nez retroussé et aux narines renflées, épatées ; d'où, par similitude, on donnait le nom de *silæ* aux casques à visière, à cause de leur ressemblance avec un nez camard.

Or, ce caractère facial ne convient qu'à des Africains descen-

(1) *Géogr.*, l. II, c. IV, p. 8.

dants de Cham. — « *Silus appellatur naso sursum versus et re-* « *pandus, undè galeæ quoque similitudine silæ dictæ sunt* [1]. »

Il est à constater que les villes désertes du mont *Silurus*, en Espagne, étaient d'origine *lébécienne*, c'est-à-dire libyenne, ainsi que je l'ai prouvé en parlant des Libyens. Voyons maintenant quels étaient les Silures d'Italie. Dans cette péninsule nous venons de trouver un fleuve *Silurus*, et nous y connaissons une ville de *Bononia*, Bologne, comme chez les Morins de Morinie ; mais pas de Silures. Mais, rappelons-nous ce que j'ai dit (p. 194) des *Lato-broges* ou gens des Lottes, peuple libyen, immigré en Italie avec les Sicanes ou bien avec les Sicules. C'est dans ce peuple que je trouve des Silures, le *latos* étant le synonyme du *silura*, en Égypte, et un nom de la lotte électrique qu'adoraient les *Latopolites* aussi bien que les Libyphéniciens de Carthage. *Latobroges* ou *Latobriges* avait donc exactement la même signification que Silures. C'étaient les gens de la lotte électrique, du silure.

Les Latobroges d'Italie émigrèrent en Suisse, car César les y trouva, l'an 59 A. D., lorsqu'il alla faire la conquête des Gaules : — « *Persuadent Rauracis, Tulingis et Lotobrogis fini-* « *timis, uti eodem usi concilio....,* » dit-il, en parlant des Helvètes d'Orgétorix défunt : « Ils persuadèrent à leurs voisins les « Rauraques, les Tulinges et les *Lato-broges*, de prendre la « même résolution..... » Les Latobroges habitaient les montagnes de Laax dans l'Oberalp [2]. Le nom de la ville de *Soleure* prouve la synonymie du nom des *Latobroges* avec celui des *Silures*.

Nous aurions ainsi deux courants d'émigration du sud au

(1) *De signif. verb.*, t. II, p. 610.

(2) G. Touflet du Mesnil. *Onomastique de la Gaule sceltane.* Rouen, 1884, p. 12.

nord pour la nation libyenne des Silures mêlée aux Osques fugitifs : celui de l'Espagne à travers la Gaule ; et celui de l'Italie à travers les Alpes. Mais je crois que les Silures parvinrent dans la Péninsule italique avec les Sicanes, et qu'ils en furent chassés par les Ligures-Sicèles ; tandis qu'une autre fraction des mêmes Silures prenait directement la route du Nord par l'ouest de la Gaule, selon l'itinéraire que j'ai reconnu aux Morins dans *la Sépulture de Mareuil*.

De plus, l'union des Silures et des Osques explique l'opinion de Bochart que les Læstrygons étaient le même peuple que les Auronces, nouvelle confédération des Osques-Ausones ; et pourquoi Homère plaçait lesdits Læstrygons dans la Grande-Bretagne, puisqu'ils habitèrent primitivement l'Italie, entre Calvi et Bénévent [1].

Les Silures changèrent donc cinq et même six fois de nom. Ils portèrent tour à tour celui de *Siluri*, *Solori* ou *Salauri*, en Espagne ; puis celui de *Gessorienses*, pour prendre en Gaule le nom de *Bolognenses*, et en Italie celui de *Latobrogæ*. Enfin ils s'appelèrent *Oromansaci* en Flandre, dans la confédération des Morins, et ne reprirent leur nom primitif, modifié en celui d'*Esylwyr*, que dans l'île d'Albion.

A la vérité, je ne trouve aucune preuve de fait de ce dernier changement de nom, si ce n'est le passage des Triades que j'ai déjà cité : « Ils descendaient de la souche de Galedin et de *Silu-« ria*, et des tribus combinées des *Bolognenses* [2]. » Mais, en vertu de l'induction que l'on peut tirer de l'association des idées et des noms, nous nous convainquons aussitôt que ces Silures de Boulogne-sur-mer et de toutes les Boulognes de la Seine, de la

(1) Ptolémée, p. 31.
(2) J. Michelet. *Hist. de France*, t. I, p. 334.

Seine-et-Marne, de l'Oise, de la Haute-Marne, du Loir-et-Cher, de la Loire-Inférieure, de la Charente-Inférieure, de la Vendée et de la Haute-Garonne, s'étaient appelés *Bononenses* ou *Bolognenses* en traversant la Gaule, pour reprendre leur nom ibérien de *Gessorienses* à *Gessoriac*, nom primitif de Boulogne-sur-mer [1], puis celui de *Siluri* ou Lamproies, en émigrant dans l'île de Bretagne, quand la Morinie et le Haut-Boulonnais surtout furent inondés par l'envahissement de la mer du Nord [2].

En langue cimbrique, dit M. de Belloguet, les *Silures* portèrent le nom de *Essylwyr*, *Essylwg* ou *Esselwg*. Ils furent incorporés aux Cambriens, d'après la 16e Triade [3]; mais ce ne fut qu'une adoption que leur avait valu le misérable était auquel l'inondation de leur pays les avait réduits. Le témoignage des Triades prouve suffisamment que, non seulement on ne considérait pas les Silures comme l'une des trois tribus cambriennes, mais encore que l'on savait, dès ces temps reculés, qu'ils étaient venus primitivement de l'Espagne.

M. de Belloguet prétend que le nom d'*Essylwyr* rappelle celui du mont *Sillus*. J'avoue qu'il faut avoir beaucoup de bonne volonté pour découvrir cette similitude. Que *Siluri* justifie le nom de *Sillus* et celui de *Salauris*, rien de plus admissible. Quant à celui d'*Esylwyr*, il n'est évidemment qu'une corruption toute britannique, c'est-à-dire cambrienne, de *Siluri*, le *w* ayant la prononciation de *ou*, en anglais, comme l'*u* des Latins. Il y a aussi un bourg de *Sileurieux* en Belgique, sans compter les villes ou bourgs de Moresnet, Moorseele, Moors-

(1) Voir la *Sépulture dolménique*, etc., p. 130.
(2) J. Michelet. *Hist. de France*, t. I, pp. 332-334.
(3) *Ethnog. gaul.*, t. II, pp. 260-262.

lede et autres qui rappellent le souvenir des Morins. Enfin, d'après Pline, on trouvait dans l'Ibérie caucasique une cité de *Siluorum cetens*, et dans la Sogdiane un fleuve *Silis*, qu'Alexandre prit pour le Tanaïs. C'était l'Iaxarte [1].

Les Triades donnent pour aïeul à Caradoc ou Caractacus, roi des *Silures* bretons, *Llediaith*, l'Homme au langage inconnu [2]. De plus, au moyen-âge, continue M. de Belloguet, les Gallois du sud parlaient encore soit le dialecte silurien, soit le dialecte démétien ou némète, qui, tous deux, différaient essentiellement du pur langage cimbrique, « parce que, dit « Girald de Cambrie, les populations du sud de la principauté « de Galles, n'étaient qu'une race mélangée [3]. »

Il est bien fâcheux que le noble écrivain, auquel j'emprunte cette dernière donnée sur les *Silures*, n'ait pas pu découvrir ce peuple chez les Morins du Boulonnais, et que M. de Jubainville n'ait pas eu plus de chance. J'ose espérer pourtant que ma petite découverte est de nature à satisfaire cet ethnogéniste.

M. P. L. Lemière est l'auteur moderne qui s'est, jusqu'ici, le plus occupé des *Silures* ; mais il donne à ce petit peuple, qui depuis le Boulonnais de Morinie s'étendit le long des rivages occidentaux de l'île d'Albion, et depuis les monts Cambriens jusqu'à ceux de Morven, en Écosse, une importance bien plus grande que celle qu'ils y possédaient probablement. D'abord, il récuse l'autorité du géographe Ptolémée : — « Ptolémée, « dit-il, seul auteur qui se soit le plus étendu touchant les « Silures, Ptolémée, qui ne visita jamais l'Occident, ne peut « faire autorité dans la question qui nous occupe en ce mo-

(1) *Hist. nat.*, l. VI, c. XVIII, 16

(2) *Ethnog. gaul.*, p. 263.

(3) *Ibidem.*

« ment. Ses cartes.... ne sont que la combinaison souvent « malheureuse d'indications vagues, plus ou moins anciennes, « empruntées à des ouvrages grecs ou latins dont il lui était « rarement possible de contrôler la valeur et par suite de recti- « fier les erreurs [1]. »

Malheureusement, M. Lemière, très érudit chercheur et habile compilateur, bat la campagne sitôt qu'il lui faut tirer la conclusion de ses prémisses. Dans le cas présent, il enseigne avec un aplomb stupéfiant que « *toutes* les diverses nations de « la Bretagne, établies dans l'île à des époques différentes, « étaient de la même race que les *Silures*, distraction faite du « petit groupe calédonien.» Or, il venait d'énumérer parmi ces nations bretonnes les Damnii, les Gadeni, les Epidii, les Cerones, les Creones, les Carnonacæ, les Carini, les Cornubii, les Mertæ, les Logi, les Canti, les Iseni, les Vacomagi, etc.« Elles étaient « *toutes* de même race que les *Siluri*, ajoute-t-il, c'est-à-dire « de véritable Celtes ou Liguriens...., ou, ce qui revient au « même, des Ibères [2]... »

A cette déclaration stupéfiante on ne sait plus que penser du savant chercheur. On s'aperçoit que c'est toujours le même galimatias ethnogénique. Du moment qu'Ibères, Ligures, Silures et Bretons de toutes provenances et de toutes tribus ne sont plus que les synonymes des Celtes, on ne distingue plus rien dans les origines gauloises. Si le but que poursuivait M. Lemière était de tellement embrouiller la question que ses lecteurs n'y vissent plus qu'un brouillard intense, j'avoue qu'il a parfaitement réussi. Mais s'il a voulu, de bonne foi,

(1) *Étude sar les Celtes*, p. 126.
(2) *Ibidem*, pp. 130-131.

porter la lumière dans les origines de notre pays, c'est une tout autre affaire. Il est loin d'avoir atteint son but.

Que dirait donc de mon jugement ce savant, si, en parlant des tribus africaines devenues nos compatriotes, je m'exprimais en ces termes : « Ils sont tous de même race que les « Arabes ; c'est-à-dire de véritables Français ou Italiens, ou, « ce qui revient au même, des Espagnols ? » Eh bien, ce n'est là que le doublet de sa proposition. Elle est donc fausse en tous points, parce qu'elle est trop générale.

Mais la proposition par laquelle il veut faire admettre la synonymie des *Silures*, des Bretons, des Ligures, des Ibères et des Celtes, est plus que fausse encore ; elle est absurde.

Avec un peu plus d'esprit de comparaison, notre savant auteur aurait pu cependant voir la lumière. Il est évident que, parmi les tribus bretonnes, beaucoup d'entre elles avaient fait partie de la confédération des Morins en Morinie, dont ils étaient l'un des cinq peuples, d'après le P. Jacques Malbrancq, leur historien [1].

On sait déjà que les Bretons ou *Brythan*, ce cinquième peuple morin, passèrent tous du littoral de la mer du Nord, où ils s'étendaient jusqu'au petit fleuve *Kantium*, la Canche moderne, dans l'île d'Albion qu'ils colonisèrent.

On peut donc admettre avec M. Lemière que toutes les peuplades bretonnes, en tant que Morins, étaient les compatriotes *gaulois* des *Siluri-Oromansaci* ou *Oromarsaci* qui habitaient les rivages de la mer du Nord, entre la Slacque et l'Aâ (*Agnio*) ; mais ils ne leur étaient pas congénères.

Des cinq nations moriennes, il ne subsistait plus alors que les *Meldi* ou Medelli qui eussent conservé leur nom primitif,

(1) *De Morinis*, p. 12.

qu'Auguste devait bientôt leur enlever. Les *Britanni* étaient dans l'île d'Albion ; les *Saxi* avaient passé dans le pays qui porte leur nom, la Saxe ; les *Ruthéni* s'étaient dispersés les uns dans l'Est, en Pologne, les autres dans le midi de la Gaule. Les *Oromansaci* s'étaient éteints, disait-on.

J'ai prouvé plus haut que tel n'était pas le cas, puisqu'une seconde confédération renaquit de cette dissolution de la première, et puisque Ptolémée leur donne pour civitas *Gessoriac*, appelée ensuite *Bononia*. C'est comme une maison dont la raison commerciale aurait changé. Primitivement tous les cinq peuples étaient des Morins. Du temps de César, les Morins se dégagent et constituent un seul peuple. Les *Bononenses* ou *Bolognenses* de Gessoriac, descendants des *Gessorienses* de la Tarragonaise, « de la pente de Galedin et de *Siluria*, » forment le second. Et les Meldi, restant ce qu'ils étaient jadis, continuent à être le troisième. C'est tout.

Ce sont donc les Oromansaques de Gessoriac qui s'étaient divisés en Morins ou Maures proprement dits et en Boulonnais ou Silures ; ou plutôt disons mieux : ce sont lesdits Silures qui portèrent simultanément ou consécutivement les noms de Gessorienses, d'Oromansaci et de Bolognenses ; de même que les Sioux d'Amérique s'appellent aussi bien Nadowésiou, Dacotah et Téghiha, que Kansas et Kanbi.

Donc, M. Lemière aurait eu une certaine raison d'affirmer que les tribus bretonnes étaient les congénères des *Silures*, en tant que faisant partie de la même confédération morienne. Quant à être de même race, évidemment ils ne l'étaient pas, puisque les Bretons étaient des Cimériens ; et les Silures, des Libyens mêlés d'Arméniens.

Pour ce qui est des *Canti* d'Angleterre, il a tort d'en faire un peuple breton, c'est-à-dire cimbrique. Ils étaient évidem-

ment de race cantabre. Ils avaient dénommé la rivière *Kantium* ou *Canche* de Morinie. Ils dénommèrent, en Angleterre, la *Cantia* ou *Canche*, seconde du nom, qui sort de la chaîne Pennine du *West-Môre-land* ou Terre des Môres occidentaux, pour se jeter dans la baie de *Môre-cambe*. Ce furent eux qui colonisèrent le *Kent*, qui bâtirent *Cantorbery*, ainsi que *Morinon* en Morinie, la future Thérouanne, dont les armes étaient une tête de Maure en champ de gueules, mêmes armoiries que celles de la ville de *Moret* en Gâtinais, et que celles de la Corse, île peuplée par les Cantabres.

Par conséquent, des *Canti* on peut dire qu'ils étaient les congénères des *Siluri*, parce qu'ils étaient des Maures ou fortement métissés de sang libyen. Mais étaient-ils des Celtes, des Bretons ou des Ibères? Tout au contraire. C'est précisément parce qu'ils n'étaient ni Bretons, ni Celtes, ni Ibères, qu'il nous est permis de les rapprocher des Silures.

Pour me résumer, je dis donc : 1° que les *Silures* ou Lamproies électriques venus soit de l'Égypte soit du fleuve Lyxus de Maurétanie, passèrent dans le midi de l'Espagne sous le même nom de Silures, et sous celui de *Gessorienses* qu'ils prirent dans la Tarragonaise;

2° Que dans la Bébrycie toulousaine, ce nom se changea en celui de *Bolognenses* ou *Bononenses*, qu'ils conservèrent à travers la Gaule jusqu'à leur habitat dans la Morinie, où ils fondèrent *Hinneloc-Gessoriac* qu'ils appelèrent bientôt *Bononia* ;

3° Qu'ils y furent joints par les *Latobroges* ou Silures italiens et suisses, et qu'à leur transmigration en Bretagne, ils reprirent leur nom primitif de *Siluri*, sans doute parce qu'ils s'étaient séparés de la confédération morienne; ce qui fait cinq changements de nom pour le même peuple.

Bien plus, après leur contre-émigration de la Grande-Bretagne

en Gaule, ils durent changer une sixième fois de nom pour adopter celui des *Ambrones*, les Vaillants, qu'une fraction des leurs avait déjà assumé entre l'an 280 et l'an 150 A. D., en se rejetant du nord au sud de la Gaule, afin d'échapper aux envahissements de la mer. Mais je laisse cette dernière question dans le doute, parce que je veux lui consacrer un chapitre spécial, qui est le suivant et le dernier de cette seconde partie de mon ouvrage.

CHAPITRE XI

DES AMBRONS

(1554, 280 et 113 A. D.)

J'aborde encore ici une question multiple et qui a été fortement débattue sans qu'il en ait surgi beaucoup de lumière.

D'après Plutarque, l'an de Rome 652 vit arriver trois peuples nouveaux, que l'historiographe appelle Teutons, Cimbres et Ambrons.

Il confesse que les Cimbres sont des Cimériens sortis des abords du Palus-Mœotides, répandus ensuite vers le nord jusque dans les sombres profondeurs de la forêt Hercynienne, et qui enfin venaient de se rejeter vers le sud [1].

N'en parlons pas ici ; nous les étudierons bientôt séparément.

Mais Plutarque n'est pas aussi bien renseigné sur l'origine des *Ambrons* et des Teutons. Tout ce qu'il en sait est même un peu diffus, et a porté certains écrivains à les confondre avec les Ligures : ils viennent par la Ligurie (Italie), cotoient le rivage de la mer, et marchent contre Marius qui les rejoint sur les bords du Cœnus (le Bourbeux) ou Arc, petit fleuve de Provence qui est tributaire de l'étang de Berre, le *Stomalimné* de Strabon :

(1) *Vita Marii*, XI.

— « C'était un nombre infini de Barbares hideux à voir, raconte l'écrivain ingénu, et dont la voix et les cris ne ressemblaient pas à ceux des autres hommes. »

Quant aux Cimbres, ils ne se trouvaient pas avec ces deux peuples alliés. Comment auraient-ils pu s'entendre ? Descendus des Alpes, ils regagnent la Haute-Germanie pour aller surprendre Catule aux passages des montagnes, en tombant sur lui par la Norique (Styrie)[1]. Ces marches et contremarches de géants semblent des jeux d'enfants pour l'historien.

Marius défait les *Ambrons* et les Teutons, l'an 102 A. D. ; puis, se repliant à son tour vers l'Italie, il y rejoint les Cimbres, l'année suivante, 101 A. D., et les taille en pièces.

Cependant tous les historiens ne font pas sortir les *Ambrons* de la Ligurie. Nous allons examiner et peser leurs témoignages.

Notons d'abord qu'entre les années 280 et 113 A. D., la région septentrionale de l'Europe baignée par la mer du Nord et la Baltique, fut bouleversée tout à coup par des éruptions volcaniques sous-marines qui soulevèrent les côtes de la Norwège et autres terres septentrionales, en précipitant la mer sur les rivages plats de la Belgique et du Llydaw ou Gaule. Ils en furent submergés, les villes englouties, et ces inondations se perpétuèrent périodiquement pendant 1400 ans, c'est-à-dire jusqu'au XIIe siècle de notre ère.

— « Celtes et Gaulois y étaient tellement accoutumés, dit « Éphore, que, pour s'exercer à ne rien craindre, ils regardaient « tranquillement la mer détruire leurs habitations, se contentant de les reconstruire après ; et les inondations ont toujours fait chez eux plus de victimes que la guerre[2]. »

(1) *Vita Marii*, XVII.
(2) Strabon. *Géogr.*, liv. VII, ch. II, 1.

Les historiens modernes n'ont pas attaché assez d'importance à ce témoignage.

A l'époque dont je parle, la mer du Nord ayant fini par rompre une chaîne de collines crayeuses et friables qui reliait le Haut-Boulonnais, en Morinie, à ce qui devint plus tard le futur duché de Kent, dans la Grande-Bretagne, ses eaux s'engouffrèrent dans la vallée de la From, fleuve qui traversait ladite chaîne dans une étroite gorge, et relia ce fleuve à l'embouchure de la Sequana, transformant la gorge en un goulet qui reçut plus tard des Romains le nom de *fretum Gallicum* ou détroit des Gaules.

C'est ainsi que cette inondation de la mer, violente et soudaine,ayant rompu l'isthme Britannique dont parle Diodore de Sicile, par lequel l'île de la Grande-Bretagne était reliée à la Gaule à marée basse,elle isola la première du continent en créant le *Britannicus Oceanus* ou canal de la Manche, et d'une vaste presqu'île fit d'Albion une île, *Alb Ynis,* l'île Blanche, que les Romains appelèrent *Britannia* ou pays des Bretons[1].

Cet événement extraordinaire fut la cause que les Silures ou Boulonnais émigrèrent en masse dans la nouvelle île, en se servant de leurs barques en peaux de bœuf. Une autre portion de la nation morienne se rejeta, au contraire, vers le midi de la Gaule, s'il faut en croire le témoignage de Festus, écrivain du IVe siècle après J.-C., sous le nom d'*Ambrons*.

Voici ce qu'il en raconte :

— « Les *Ambrons* sont une nation de la Gaule qui, après « avoir abandonné ses villes par suite d'une inondation subite « causée par la mer, se livra à une vie de rapines et briganda-

(1) Florentin Lefils. *Recherches sur la configuration des côtes de la Morinie*, 1re Partie. ch. III.

« ges, d'où il suit qu'on les appela *Ambrones*, c'est-à-dire gens « menant une vie honteuse. » — « *Ambrones fuerunt gens quæ-* « *dam gallica, qui subitâ inundatione maris cum amisissent* « *sedes suas, rapinis et prædationibus se suosque alere cœpe-* « *runt. Ex quo tractum est ut turpis vitæ homines Ambrones di-* « *cerentur* [1]. »

C'est de cette catastrophe que parlaient les Druides à Ammien Marcellin, quand ils lui disaient : « qu'une partie des « Gaulois étaient autochthones, c'est-à-dire nés du sol même « de la Gaule, et que les autres, c'est-à-dire les Cimbres et les « *Ambrons* et les Teutons, étaient venus du dehors, chassés « par les irruptions de la mer. »

— « *Drysidæ memorant revera fuisse populi partem indige-* « *nam ; sed alios quoque ab insulis extremis confluxisse et trac-* « *tibus transrhenanis crepitate bellorum et alluvione fervidi* « *maris sedibus suis expulsos* [2]. »

Strabon avait eu également connaissance de ces faits par d'anciens historiens grecs, notamment par Éphore. Mais, confondant à son insu ou volontairement cette irruption volcanique et anormale de la mer du Nord, avec les simples ras-de-marée ou les reflux périodiques et naturels de l'Océan, il nia aigrement, ainsi que Posidonius, la possibilité d'un événement qu'il ne pouvait expliquer par ses seules lumières.

Cependant, cette dénégation du grand géographe, elle-même, revêt la valeur d'une preuve, dans mes mains, parce qu'elle porte témoignage de l'évènement en question. Elle prouve que le monde savant du temps de Strabon en avait eu connaissance, qu'on s'était préoccupé de ces désastres, que la possibi-

(1) *De signif. verb.*, t. I, p. 31.
(2) *Amm. Marcel.*, liv. XV, 9.

lité d'un cataclysme marin et de l'immersion des côtes de l'Europe septentrionale agitait les esprits d'alors.

Mais, dans ce passage, Strabon ne parle pas des *Ambrons*. Il ne mentionne que les Cimbres :

— « Comment admettre, s'écrie-t-il, que les Cimbres aient « été chassés de la Chersonèse cimbrique (le Jutland), leur « primitive demeure, par une grande marée de l'Océan, et que « ce soit là la cause qui a fait d'eux un peuple de brigands et « de nomades [1] ? »

Mais Florus, écrivain latin du temps de Trajan, n'hésite pas à admettre la réalité du phénomène :

— « Partis des extrémités de la Germanie en fuyant l'Océan « qui avait inondé leurs terres, écrit-il, les Cimbres, les Teu- « tons et les Tigurins cherchaient par tout l'univers de nou- « velles demeures. » — « *Cimbri, Teutoni atque Tigurini ab* « *extremis Germaniæ profugi, quum terras eorum inundasset* « *Oceanus, novas sedes toto orbe quærebant* [2]. »

Ici les *Ambrons* sont remplacés par les Tigurins.

D'après Festus, les *Ambrones* envahirent une première fois la Gaule et l'Italie, entre l'an 280 et l'an 150 A. D., et fondèrent la *Bononia* de l'Ombrie sur les ruines de l'antique Felsina, ville réputée ligure, mais que M. de Jubainville croit avoir été d'origine tyrrhénienne [3].

C'est un fait prouvé que la *Bononia* de la Morinie fut fondée, entre l'an 1372 et l'an 700 A.D., par les Silures-Bononenses venus de la Libye par l'Espagne. Donc, d'après Festus, ce serait une invasion en sens contraire de ces mêmes Silures,

(1) *Géogr.*, liv. VII. ch. II, 1.
(2) *Epitome rer. Roman.*, liv. III, 3.
(3) *Les prem. habit. de l'Europe*, t. I, p. 161.

qui, sous le nom d'*Ambrones*, auraient conquis l'Italie sur les Ligures et les Tyrrhènes, et auraient fondé la *Bononia* de l'Emilie (Bologne), en souvenir de leur ancien emporium de Morinie.

Mais tous les *Ambrons* n'étaient pas silures et ne passèrent pas en Italie, puisque ceux que Marius défit sur les bords du Cœnus, en Provence, l'an 102, A. D., arrivaient directement de l'Isère, c'est-à-dire des limites septentrionales de la Ligurie.

Effectivement, beaucoup de peuples libyens étaient demeurés dans les Alpes du Dauphiné, depuis qu'ils y avaient immigré d'Espagne, puisqu'ils y fondèrent une troisième Morétanie, la *Maurienne*, en Savoie. Il y avait là des Medulli ou Meldes, des Morins, des Medoaci, enfin de vrais *Ambrons*.

A-t-on jamais remarqué cette fusion des peuples dits *Ambrons* avec les hordes montées de la Libye ? Je ne le constate chez aucun auteur.

Quoi qu'il en soit, lorsque les Cimbres, fuyant à leur tour les envahissements de la mer du Nord qui les atteignait, s'enfuirent dans l'intérieur du continent, l'an 113 A. D., les *Ambrons* les y avaient précédés depuis longtemps et se trouvaient cantonnés dans les Alpes, ainsi que sur divers points de la Gaule transalpine. A eux seuls, ils comptaient trente mille guerriers.

Après avoir quitté le Jutland, remonté l'Elbe et traversé la forêt Hercynienne et le Danube, les Cimbres, s'associant aux Tolistoboïes ou Teutons, envahirent la Norique (Styrie) au nombre de trois cent mille hommes, battirent les Romains de Papirius Carbo, à Noreia, en Illyrie, dans les Alpes tridentines, et parcoururent en brigands l'Illyricum en tous sens, depuis les Alpes jusqu'à la Macédoine, et depuis l'Ister jusqu'à l'Adriatique.

Après deux années de cette vie de déprédations et de pillage, les Cimbres et les Tolistoboïes entrèrent en Helvétie par le cours supérieur du Rhin, avec un butin et des dépouilles considérables. Ils furent reçus à bras ouverts par les Helvètes [1], qui « stimulés, dit Strabon, par les richesses des « Cimbro-Teutons, et fort riches eux-mêmes, se laissèrent « tenter et se tournèrent, eux aussi, vers le même brigan- « dage, les Tigurins surtout et les Toygènes (*Tougenous, Toïge- « nious*), qui partirent en masse avec eux. Mais les Romains ne « laissèrent pas de les exterminer tous, aussi bien les Cimbres « que leurs alliés : les Cimbres, comme ils avaient déjà franchi « les Alpes et pénétré en Italie ; les autres, comme ils étaient « encore dans la Gaule transalpine [2]. »

Nous en verrons la description plus loin.

Ces autres peuples alliés des Cimbres, Strabon les mentionne dans un autre passage. C'étaient les *Ambrons* et les Toygènes [3].

Plutarque et César ne font aucune mention de ce dernier peuple, dans le combat que Marius livra sur les bords du Cœnus, en Provence. Ils ne nomment que les Teutons et les *Ambrons*, qui nous occupent [4].

D'après César, la région habitée par les Helvètes (les Suisses modernes) « était partagée dans son ensemble en quatre cantons « ou pays (*pagi*). L'un s'appelait *pagus Tigurinus* : « *Is pagus « appellabatur Tigurinus* [5]. » C'était le pays des Tigurins dont nous a parlé Strabon. M. Ch. Louandre, scholiaste des Com-

(1) Amédée Thierry. *Hist. des Gaulois*, t. II, pp. 2-5.
(2) *Géogr.*, l. VII, c. II, 2.
(3) *Ibidem*, l. IV, c. I, 8.
(4) *De Bello Gall.*, l. I, ch. 33 et 40 ; *Vita Marii XVII.*
(5) *De Bell. Gall.*, l. I, ch. XII. C'est le *Tigyrius* d'Appien.

mentaires, en fait le canton de Zurich, que M. Touflet du Mesnil assigne au *pagus Thuricus*, qui serait le second des quatre. J'ignore sur quelle autorité s'appuie ce savant mais bizarre écrivain, vu qu'il n'en indique jamais. Mais je reconnais que, s'il exista en Helvétie un canton *Thuricus*, ce dut, ce me semble, être la Thurgovie moderne, et qu'il devait s'étendre depuis la Thur, gros affluent du Rhin, jusqu'au lac de Zurich, en y comprenant cette ville-même.

Aussi, M. Valentin-Smith place-t-il le *pagus Tigurinus* entre les lacs des Quatre-Cantons, de Thoune et de Brientz, dans le moderne Unterwald, avec Thoune pour oppidum. C'est aussi le sentiment de M. du Mesnil.

César mentionne un autre pays qui serait son troisième canton, le *pagus Verbigenus* : « *circiter hominum millia* VI « *ejus pagi, qui Verbigenus appellatur,... primâ nocte e castris* « *Helvetiorum egressi* (*sunt*) ... » — « A la première veille de « la nuit, environ six mille hommes appartenant au canton de « Verbigène sortent du camp des Helvètes [1]. »

Ce canton, ajoute M. Louandre,était situé dans les environs de Soleure. Il s'étendait le long de la chaîne du Jura, cette montagne au nom numide qui rappelle l'Atlas. M. Valentin-Smith l'y place également. Était-il occupé par les Silures ou Solures, surnommés *Ambrones* ? C'est possible. Mais les Silures n'étaient pas celtes, c'étaient des Libyens. Comment César peut-il les avoir rangés parmi les Helvètes, qui étaient celtes ? C'est une question à examiner.

Il dut exister également chez les Helvètes un *pagus Tuigenus*, puisque Strabon y mentionne les Toygènes. Seraient-ils le même peuple que les Verbigènes, dont ne parlent ni

(1) *De Bell. Gall.*, ch. XXVII.

Thierry ni M. Touïlet ? Je ne le crois pas. Le *pagus Tuigenus* ou *Tougenous* dut être situé à l'orient des monts *Tuggen-burg* (monts Tougènes), et s'étendre jusqu'au grand lac des Brigands ou de Constance, ayant Tugen pour civitas; c'est-à-dire qu'il occupait la même contrée où M. Louandre place par erreur le pagus des Tigurins. Strabon dit positivement que le *pagus Toygenus* était contigu au lac susdit [1].

Avant la reconstitution du nom des Toygènes par Müller, on plaçait à tort leur pagus dans le canton de Zoug, où M. du Mesnil met, je ne sais trop pourquoi, un cinquième *pagus* qu'il nomme *Tulingius* [2]. Malheureusement pour cette opinion, César ne présente pas les *Tulingii* comme des Helvètes, mais simplementcomme leurs alliés et leurs voisins (*finitimis*); car il les place en ligne de compte avec ces mêmes Helvètes, avec les Latobriges, les Rauraques et les Boïes, ajoutant que la population totale de ces peuples, qui s'étaient insurgés contre son pouvoir, dans ces montagnes, était de 368.000 âmes [3].

Donc, à moins d'admettre que ces cinq peuples fussent tous des Celtes Helvètes, — ce qui serait erroné, — force nous est de faire des Tulinges un peuple distinct de cette petite confédération suisse, qui, à elle seule, comprenait alors 263,000 âmes.

Walcknaer plaçait les Rauraques à Bâle, les Tulinges à Stuhlingen, en Souabe, et les Latobriges ou Silures à Bregenz, près des sources du Danube [4]. Mais ce géographe (1771-1852) n'avait pas bien consulté sa carte, évidemment; car Stuhlingen, au lieu d'être en Souabe, est située dans le grand duché de Bade, sur la rive droite du Rhin, tout près de la Suisse; et

(1) *Géogr.*, l. VII, ch. V, 1.
(2) *Onomast. de la Gaule scelt.*, p. 35.
(3) *De Bell. Gall.*, l. I, ch. V. XXVII et XXIX.
(4) *Ibidem*, notes du 1er livre.

Bregenz, l'antique *Brigantia*, était l'emporium des Brigantes du lacus *Briganticus* ou lac de Constance, aux sources du Rhin, et non à celles du Danube. De plus, comme j'ai de bonnes raisons pour identifier les Latobriges aux Silures ou Solures, ils pourraient bien avoir eu pour habitat, en Allemagne, les montagnes de Zollern, qui avoisinent aussi l'Helvétie et le Jura, et en Helvétie, le pagus Verbigenus.

Or, c'est ce qui paraît infiniment probable, si l'on considère qu'une forte tribu occidentale de la Maurétanie Tingitane (Maroc), se nommait, d'après Ptolémée, *Verves*; qu'il s'en trouvait une autre un peu au-dessous, le long de la mer ibérique, qui avait nom *Verbicæ*, et enfin une troisième, appelée *Verves-Voli-Biliani* [1]. Ils devaient être de sang berbère.

Ces Libyens devaient avoir émigré dans les Alpes par l'Ibérie et la Ligystique, et dénommé le Jura d'après le Jurjura ou Atlas de leur patrie première. Que signifie, en effet, *Verbigeni* ou *Verbigenous*, sinon *gens Verbica*, peuple verbe ou berbère ? Nous obtenons ainsi le nom africain des *Verves* ou *Verbicæ*. Pline parle d'une tribu des Liburni qui portait le nom de *Varvarini* et de *Varubarini* [2]. Ne serait-ce pas un diminutif légèrement modifié de ces deux noms ? Il les place dans l'Illyricum, et trouve encore des *Varbari* dans l'Istrie [3] avec les Togienses. Ne pourrait-on en rapprocher les *Vibères* des Alpes [4] ? Le *Verbanus* était un affluent du Pô.

Tous ces noms appartiennent à la même catégorie, à la même racine, dont j'ignore l'étymologie, il est vrai, et paraissent se rapporter au même peuple libyen, qu'il fût maure, numide ou silure.

(1) *Géogr.*, l. IV, ch. I, p. 60, éd. 1552.
(2) *Hist. nat.*, l. III, ch. XXV, 21 ; et ch. XXI.
(3) *Ibidem*, ch. XXIII, 19 ; et ch. XIX.
(4) *Ibidem*, ch. XXIV, 20.

Comme César parle des Latobriges ou Silures, il me semble que les Verbigeni peuvent leur être assimilés. D'après César, ils ne comptaient que 14,000 âmes [1].

Maintenant je retourne à mon récit.

Tout d'abord, les deux hordes ou armées, celle des Cimbro-Teutons, d'une part, et celle des Ambrons-Toygènes-Tigurins, de l'autre, doublèrent l'extrémité septentrionale du Jura, longèrent ou descendirent le cours du Rhin, traversèrent l'*Arduenna Sylva*, qui était une partie de la forêt Hercynienne, et se jetèrent dans la Gaule Belgique.

Les *Eburones*, qui habitaient entre la Mozelle, la Meuse et le Rhin, soit qu'ils fussent mus par épouvante ou par sympathie, pactisèrent avec les envahisseurs de leurs forêts, et leur permirent d'entreposer leurs richesses et leur bagage dans le fort d'*Aduatuca*, sur la Meuse, aujourd'hui Maestricht, sous la garde de six mille Cimbres.

Mais le corps de la nation belge ne voulut pas fraterniser avec les Brigands. Il s'opposa par la force à leur entrée sur le territoire belge ; car, ainsi que les Rémois le racontèrent longtemps après à Jules César, — « ils ne reconnaissaient comme « de vrais Belges que ceux-là seuls qui, du temps de leurs pères, « et lorsque toute la Gaule était dévastée et pillée par les Cim- « bres et les Teutons, s'étaient néanmoins bravement opposés « à ce que ces Barbares missent le pied sur leur territoire. »

— « *Belgas solos esse qui, patrum nostrorum memoriâ, omni* « *Galliâ vexatâ, Teutones Cimbrosque intrà fines suos ingredi* « *prohibuerint* [1]. »

C'est que les Belges, au jugement de César, étaient les plus braves et les plus vaillants de tous les peuples de la Gaule.

(1) *De Bell. Gall.*, l. I, ch. XXIX.
(2) *Ibidem*, liv. II, 4.

Cette fière attitude des Belges en présence des Cimbres pourrait donner à croire qu'ils n'étaient pas de race cimérienne, comme ce dernier peuple. De fait, César dit : « *Plerosque* « *Belgas esse ortos ab Germaniâ* »; ce qui en ferait des Scythes, comme les Galls, les Germains et les Ligures.

Mais il ne faut pas trop s'y fier ; car si les Belges s'opposèrent aux Cimbres, qui étaient des Cimériens, ils ne s'en opposèrent pas moins aux Teutons ou Tolistoboïes,qui étaient de race scythique et germaine. Alors que devient l'argument susdit ?

Ce n'était pas la voix du sang qui portait les unes vers les autres les peuplades de cette époque de barbarie ; c'était celle de l'intérêt commun et du lucre. Les tribus celtiques étaient toujours en guerre les unes avec les autres. Et ainsi font les Arabes et les Peaux-Rouges.

Repoussés par les Belges, les Cimbro-Teutons et les *Ambro*-Tuigènes se détournèrent alors de leur territoire, et se jetèrent comme un torrent dévastateur sur le centre et le midi de la Gaule, l'an 110 A. D.

Les Romains, qui avaient dans leurs veines du sang celtique et du sang ombrien, n'avaient cependant pas eu affaire aux Cimbres avant l'année 113. Cette invasion nouvelle, la quatrième que subissait l'Italie, leur parut si terrible, qu'elle leur fit oublier les précédentes, et que Rome se crut perdue.

Les envahisseurs marchaient à pas de géant. Ils franchissent les Cévennes, s'adjoignent les Tectosages de Tolosa, l'an 106, et rentrent dans les Alpes avec le dessein bien arrêté de prendre et de saccager Rome. La ville éternelle envoie à leur rencontre le général Cassius. Les Cimbres le défont sur les bords du lac Leman. Elle délègue Scaurus. Ils le tuent. Elle députe Cépion et Manlius. Les Cimbres les battent sur les bords du Rhône, l'an 105 ; puis, après avoir ravagé tout le

littoral de la Méditerranée, ils envahissent l'Espagne, et en font la conquête.

Alarmée par la défaite de ses meilleurs généraux, Rome réélut alors au consulat le général Marius, qui se rendit aussitôt en Provence et travailla, de concert avec les Massaliotes, à de grands préparatifs de défense préventive ; car on s'attendait bien à voir revenir les Cimbres et les Ambrons à la rescousse, après qu'ils auraient opéré leur diversion dans le sud-ouest.

Effectivement, après avoir ravagé l'Espagne pendant deux ans, les Cimbro-Teutons et les *Ambrons*-Toygènes repassèrent les Pyrénées et se joignirent dans les plaines de la Celtique, afin de se concerter pour l'envahissement de l'Italie.

Les Cimbro-Teutons se dirigèrent pour la seconde fois vers les Alpes tridentines, par l'Helvétie et la Norique. Ces immenses voyages ne les effrayaient point.

Les *Ambrons*-Tuigènes se chargèrent de franchir les Alpes maritimes, après avoir balayé les légions romaines qui gardaient la Province [1].

Mais Marius prévint ces derniers sur les bords du petit fleuve de l'Arc, le *Cœnus* ou Bourbeux, au pied des derniers contreforts des Alpines. Il les défit par deux fois, avec l'aide des Massaliotes, sous le mont de la Victoire ainsi qu'à Pourrières, *Campus putridus*, et fit mordre la poussière à près de cent mille combattants. C'était en l'an 102 A. D. [2].

Après ce double exploit, le général romain concéda aux Marseillais, dit Strabon, la propriété du canal appelé *Fosses Mariannes*, qu'il avait fait creuser par ses soldats pour y faire

(1) *Hist. des Gaulois*, t. II, pp. 19-20.
(2) Plutarque. *Vita Marii*, XX.

dériver le trop plein des eaux du Rhône qui ensablaient son embouchure ; et cette concession fut faite « pour récompenser « les Marseillais de la bravoure qu'ils avaient déployée pendant « sa campagne contre les *Ambrons* et les Toygènes [1]. »

En mémoire de cette double victoire, les Romains élevèrent au sommet de la montagne à pic qui dominait le champ de bataille, l'Arc et le camp de Marius, un temple à la Victoire, que nos ancêtres devenus chrétiens transformèrent en un monastère dédié à sainte Victoire !

Je garde un souvenir particulièrement vivace de ce rocher, ancien volcan éteint, que je gravis en 1860. Ma descente dans le fond du cratère faillit me coûter la vie. Mais les ruines du temple, construit en blocs énormes sur la verge d'un affreux précipice entamé par le pic des Romains, ont conservé comme un reflet de la gloire de leur passé. Dorées par le chaud et rutilant soleil du Midi, éternellement empâtées dans le roc qui les porte, par un ciment inconnu et indestructible, elles semblent dater d'hier et être encore en voie de construction ; cependant elles ont deux mille ans d'existence.

L'année suivante, 101 A. D., Marius se trouvait dans la vallée de l'Adige, près de Verceil, et il y recevait les Cimbres et les Tolistoboïes, pour y anéantir soixante mille de ces Barbares.

Je ne me suis pas arrêté, dans ce chapitre, à discuter qui de Plutarque, de Florus ou de Tite-Live a raison en assimilant les Toygènes, tantôt aux Teutons et tantôt aux Tigurins. J'ai préféré suivre l'opinion de Pline, de Pomponius Méla, de Claudien et de Strabon, qui font des Teutonoï le même peuple que les Tolistoboïes et les disent de race germanique, c'est-à-dire

(1) *Géogr.*, liv. IV, ch. I, 8.

scythique. Strabon, parlant des Belges, dit, en effet, qu'on doit leur donner le premier rang par la vaillance, « pour avoir pu, « à eux seuls, arrêter l'invasion germanique des Cimbres et des « Teutons [1]. »

Pline, Méla et Claudien disent que les Teutons étaient un peuple germanique qui habitait au milieu de vastes marais, sur le littoral de la mer du Nord et de la Baltique, avec les Cimbres, les Sicambres et les Chauques. Méla localise davantage : il place les Teutons dans la portion orientale du Holstein et de la Zélande, en Danemark :

— « *Super Albim Codanus* (l'Elbe), dit-il, *ingens sinus, ma-* « *gnis parvisque insulis refertus est..... In eo sunt Cimbri et* « *Teutoni ; ultra, ultimi Germaniæ Hermiones* [2]. » Et ailleurs :

— « *In illo sinu, quem Codanum diximus, ex insulis Scandi-* « *naviæ, quam adhuc Teutoni tenent, ut fecunditate alias, ità* « *magnitudine attestat* [3]. »

Nous avons vu plus haut, au contraire, que Strabon met ensemble les *Ambrones*, les Tigurins et les Toygènes, qu'il nomme Tougènous ou Toïgénious, et dit que leur territoire se trouvait en Helvétie, contigu à un grand lac qui baignait en même temps le pays des Vindéliciens et celui des Rhétiens. Il ne parle des Toïgènes que dans cette circonstance [4]. Ce sont les Théginiens de Flavius Josèphe, et ils étaient des Celtes Ascaniens : « Aschanaz, dit-il, donna son nom aux Aschanasiens, que les Grecs nomment Théginiens (*Tougenoï*, *Tougènous*, *Toygènes*, *Tugheni*) [5].

(1) *Géogr.*, liv. IV, ch. IV, 3.
(2) *De situ orbis*, lib. III, cap. III, Germanie.
(3) *Ibidem*, lib. III, cap. VI, p. 77.
(4) *Géogr.*, liv. VII, ch. II, 1 et V, 2.
(5) *Antiq. judaïc.*, liv. I, ch. VI, 1.

Si M. de Belloguet a avoué que les Théginiens de Josèphe étaient introuvables, c'est qu'il n'a pas pensé aux Tuigènes ; car la similitude du nom de ces Celtes est assez frappante pour dissiper toute espèce de doute touchant leur identité. Je voudrais bien que l'origine des *Ambrons* fût aussi facile à découvrir.

M. Toufiet traduit Toygèni par Magiciens.

Amédée Thierry est loin de partager le sentiment de Festus, qui assimile ce peuple aux Silures-Boulonnais. A ses yeux, c'étaient des Isombres ou Ombriens de l'Ombrie circumpadane, qui, après s'être volontairement exilés en Gaule, vers l'an 1100 A. D., par suite de l'expropriation que les Tyrrhéniens avaient fait subir à leur race, avaient trouvé un refuge soit chez les Helvètes, soit chez les Ligures alpins, soit enfin chez les Kalètédues de la Saône [1].

Il se fonde peut être sur ce texte de Pline parlant des Caturgidi d'Embrun, dans les Hautes-Alpes : « *Caturiges Insubrum* « *exules* [2]. » Mais il n'est pas ici question des *Ambrons*.

Il se fonde encore peut-être sur ce que les Isombres, exilés sur les bords du Brigulus ou Saône, portaient, dit-il, le nom d'*Insubri* [3]. Mais il n'est pas plus question ici des *Ambrons* que précédemment ; et même je ne vois pas de rapport direct entre le nom des *Insubri* et celui de ce peuple libyen.

Thierry rapproche encore des Ambrons les *Umbranici* du Rhône ou Petits-Ombriens ; mais il n'y a pas le moindre rapport étymologique entre le nom des Ombres, qui signifie le peuple des Ténèbres, des Ombres de la nuit, et le nom des *Ambrones*, qui a le sens de Gens dissolus et de mœurs déréglées.

(1) *Hist. des Gaulois*, t. II, p. 5.
(2) *Hist. nat.*, liv. III, cap. XXI.
(3) *Hist. des Gaulois*, t. I, p. 128.

Car Thierry avoue que les Ambrons se nommaient eux-mêmes *Amhra*, *Ambra*, *Ambrones*, singulier *Ambro*, génitif *Ambronis*; et ce nom, qui pouvait bien avoir le sens de Vaillants guerriers et de nobles, chez ceux qui le portaient, n'en avait pas moins la signification d'Hommes perdus de mœurs, dans la langue de leurs voisins.

D'ailleurs, ce n'était pas des *Ambrones* qu'il y avait sur les bords de la Saône, mais des *Ambarri*. Thierry, en les disant Ambrons, nous enseigne que tous les peuples de la Gaule dont le nom a pour crément la syllabe *Amb* ou *Ambr*, étaient réellement des Ambrons.

— « Comment ne pas se souvenir, écrivait Jules César, en parlant des Helvètes, « qu'ils avaient ravagé le pays des « Éduens, des *Ambarres* et des Allobroges ? » — «... *quod* « *Æduos*, quod *Ambarros*, *quod Allobrogas vexassent*, *memo-* « *riam deponere posse* [1] ? »

On trouve la preuve que les Ambarri étaient bien des Ambrons dans les lieux-dits suivants : *Ambérieu* près de Saint-Rambert, *Ambérieu* près de Trévoux, et un troisième *Ambérieux* près de Villefranche.

Non loin des Ambarres, le long du Liger ou Loire, entre Roanne et Semur, vivaient les *Amb uarètes* ou *Ambluarètes*, qui étaient également des Ambrons. Voici ce qu'en dit César :

— « *Imperant Æduis atque eorum clientibus* : *Segusianis*, « *Ambuaretis*, *Aulercis-Brannovicibus*, *Brannovicis*, *millia* « XXXV. » — « Les Éduens et leurs vassaux : les Ségusiens, les « *Ambuarètes*, les Aulerques Brannovices et les Brannoves four- « nirent un contingent de 35 mille hommes [2]. »

(1) *De Bello Gall.*, lib. I, § 14.
(2) *Ibidem*, lib. VII, § 75.

Leur commune était *Ambierle*, près de Roanne, à laquelle on peut joindre *Ambazac*, dans la Haute-Vienne, *Ambert*, dans le Puy-de-Dôme, et *Ambèze*, dans la Dordogne.

Plus bas, le long du même cours d'eau, dans l'Anjou, se trouvaient d'autres Ambrons, les *Ambiliates*, qui s'étaient cantonnés sur la rive gauche, au sud des Andes et des Namnètes. Certains auteurs anciens les placent dans les Côtes-du-Nord. Parlant de la guerre que les Vénètes firent aux Romains, César dit qu' « ils s'associèrent pour cette guerre les Osismes, « les Lexoves, les Namnètes, les *Ambiliates*, les Morins, les « Diablintres et les Ménapiens. » — « *Socios sibi ad id bellum* « *Osismios*, *Lexovios*, *Namnetes*, *Ambiliatos*, *Morinos*, *Dia-* « *blintros et Menapios* [1]. »

Ils avaient pour civitates *Ambillou*, sur le Layon, et *Amboise*, dans l'Indre et Loire.

Au nord des Ambiliates, dans l'Armorique, habitaient les *Ambibari* : — « Parmi les villes voisines de l'Océan, continue « César, et appelées armoricaines, on compte les Curiosolites, « les Rhédons, les *Ambibares*, les Calètes, les Osismes, les « Lexoves, les Vénètes et les Unelles. » — « ... *quo sunt in* « *numero Curiosolites*, *Rhedones*, *Ambibari*, *Caletes*, *Osismi*, « *Lexovii*, *Veneti et Unelli* [2]. »

On doit leur attribuer pour cités *Ambrières*, dans la Mayenne, et *Ambrye*, sur la Sienne.

M. Touflet du Mesnil dit que les *Ambibari* et les *Ambivareti* avaient pour capitale *Beverona* ou *Mbivrai*, la Beuvron de la Gaule septentrionale [3]. Ces deux peuplades seraient donc

(1) *De Bello Gall.*, lib. III, § 9.
(2) *Ibidem*, lib. VII, § 76.
(3) *Onomastique*, etc., p. 495.

des Bébryces ou Castors. Maintenant leur nom a-t-il été formé par élision, de celui des *Ambrones* et de celui des *Bibari* ou *Bivari* (les Castors)? Ou bien le B était-il alors précédé d'un M, comme dans une foule de noms africains et américains, et disait-on *Mbibari*, *Mbivari*, mots auxquels les Latins auraient ajouté un *a* pour l'euphonie ? Je laisse cette question à décider aux philologistes.

M. Touflet rapproche de ces deux tribus le *Bovery* britannique et Beeverley.

Les suivants, en cotoyant la Manche, vers l'orient, étaient les *Ambiani* ou Amiennois, qui habitaient sur les bords de la Sammara (la Somme), avec *Ambronay*, *Ambleteuse* et *Ambutix* pour cités. M. du Mesnil traduit leur nom par *Libellules*. Hum ! hum ! César dit qu'il se rendit chez ce peuple après qu'il eût reçu les otages et les armes des Morins :

— « *His traditis omnibusque armis ex oppido collatis, ab eo* « *loco in fines Ambianorum pervenit* [1]. »

Plus loin encore vers l'est, entre la Meuse et le Rhin, dans la Russe rhénane, vivaient les *Ambivarètes*, parmi les Ménapiens du territoire d'Anvers, sur les bords de la petite rivière d'Amblève. Voici ce qu'en disent les Commentaires en parlant de César :

— « Il savait, en effet, qu'une grande partie de leur cavalerie « avait été renvoyée quelques jours auparavant, pour piller et « ramasser des vivres chez les *Ambivarètes*, de l'autre côté de « la Meuse. » — « *Cognoverat enim magnam partem equitatûs* « *ab his aliquot diebus, ante prædandi frumentandique causâ, ad Ambivaritos trans Mosam missam* [2]. »

(1) *De Bello Gall.*, lib. II, § 15.
(2) *Ibidem.* lib. IV, § 9.

Peut-être doit-on leur attribuer la fondation de *Hambourg* et d'*Amsterdam*, ainsi que celle d'Anvers (*Amberix*). *Dam* signifie chaussée, digue, écluse ; *amster*, rat musqué, rat d'eau. De là *Amsterdam*, la digue des Rats d'eau. C'est un nom qui convient très bien à ces pays bas et sans cesse inondés.

Les noms des rois *Ambiorix* et *Ambigat* se rattachent aussi aux Ambrons. Enfin il y avait dans l'Aquitaine des *Ambilatri*. Il y avait aussi des Ambrons sur les bords du Danube : les *Ambisontii*, les *Ambidravi* et les *Ambilici* [1]. Il y en avait en Grèce, dans l'Acarnanie, au sud de l'Épire et de la Thessalie. On y voyait, du temps de Strabon, une ville nommée *Ambracia* qui était située sur le golfe *Ambracique*, dans une contrée peuplée de Cimériens et de colons phéniciens. Cependant elle avait été fondée par des Corinthiens [2].

Il y avait aussi une ville d'*Ambrysus* en Phocide. Elle se trouvait située non loin de l'Hélicon, du Céphise et de la ville de Médéon, et près de Delphes [3].

Devons-nous en conclure que les *Ambrons* de la Gaule étaient d'origine grecque ? Tout au contraire. On sait pertinemment qu'ils montèrent du sud au nord avec les *Bébryces*, les *Elysices*, les Médelli, les Morini, les Silures et les Ligures, pour redescendre ensuite et envahir la Province romaine et l'Italie, entre l'an 280 et l'an 101 A. D., bien qu'Amédée Thierry en ait fait les Ligures mêmes, et qu'il leur ait fait envahir l'Italie l'an 521 A. D.

Mais il y avait aussi des *Ambrones* en Orient, dans la Palestine, et c'étaient les *Kénaani* ou Chananéens. Ils ne se glori-

(1) Ptol. *Géogr.*, l. II, c. XIV, p. 27.
(2) *Géogr.*, lib. VII, ch. VII, 5.
(3) *Ibidem*, liv. IX. ch. III, 13 et 16.

fiaient pas eux-mêmes de ce titre, du moins nous n'en avons aucune preuve. C'étaient les prophètes d'Israël Osée, Joel et Sophonie qui leur avaient décoché cette épithète qui signifie Hommes infâmes et de mœurs perdues [1], 810 ans avant Jésus-Christ. Ils devaient donc la porter parmi les Israélites.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que certains peuples japhétiques, qui vivaient au milieu des Chananéens, participaient à cette ignoble réputation, chez les Juifs. Ainsi les Cariens (Καρων, *Carii*), qui pourraient bien être la souche des Escuara ou Esques, étaient appelés par les mêmes prophètes hébreux *Kéréthim*, qui a la même signification d'hommes perdus, immondes. Le nom des Tyriens signifiait oppresseurs, et celui des Philistins, incendiaires. Il est plus que problable que les Cynètes d'Espagne étaient des Cariens ; car Cariens et Tyriens émigrèrent de concert et étaient étroitement unis. Or, ce fut lors de l'apparition en Italie des Tyrrhéniens ou Tyriens, vers l'an 1300 A. D., qu'Amédée Thierry introduit les *Ambrones* en Gaule.

D'après Procope et Moïse de Khorène, les Chananéens chassés de la Palestine par Josué, l'an 1445 A. D., d'après la Chronologie d'Eusèbe, l'an 1441 d'après les Juifs, et l'an 1554 d'après les Samaritains, passèrent en Libye et se rendirent jusqu'à Tingis ou Tanger, en Maurusie, en suivant le littoral de la Méditerranée. Ils y laissèrent une stèle commémorative de leur migration forcée, et fondèrent Tripoli de Morétanie, en souvenir de la Tripoli de Syrie, ainsi nommée de ce qu'elle reconnaissait à la fois pour métropoles Tyr, Sidon et Aradus [2]. D'après Procope, l'inscription de ce monument portait :

(1) Corneille de Lapierre. *Commentarii in Joel*, cap. XVIII, 4 ; *in Sophoniá*, cap. II, 5.

(2) Strabon. *Géogr.*, liv. XVI, ch. II, 15.

— « Nous avons été chassés de notre patrie par le brigand « Jésus fils de Navé [1]. »

Ces Chananéens comprenaient, disent les historiens juifs déjà nommés, des Phéréséens, des Hévéens ou Serpents, et des Jébuséens. Or, nous avons vu qu'en arrière des Maures, sur le territoire africain, habitait le peuple des *Pharrasiens*, qui justifie le témoignage de Moïse Khorénensis. Selon Saint Augustin, évêque d'Hippone, sur le territoire carthaginois, les campagnards des environs de Carthage n'avaient pas encore oublié leur origine libyphénicienne, et se disaient encore chananéens. La citadelle de Carthage se nommait Bozra, comme la Bozra de l'Idumée. Ils disaient appartenir à la race d'Anac ou Énac, et avoir été pourchassés vers l'Afrique par Josué fils de Nun, qu'ils n'appelaient que le Brigand.

N'est-il pas probable, maintenant, que lesdits Chananéens continuèrent à se donner, en Afrique même, du moins quelques-uns d'entre eux, le nom d'*Ambrones* ou Vaillants guerriers, qui en hébreu signifiait hommes perdus, puisque nous voyons Festus attribuer la même signification au nom des *Ambrones* du nord de la Gaule ?

On sait que ce fut principalement sur les côtes habitées par les *Ambiani*, les *Ambivarites*, les *Ambibari* et les *Ambiliati*, que les irruptions de la mer du Nord commirent le plus de ravages, et, conséquemment, que ce furent ces peuples, spécialement les *Ambivarites*, auxquels Festus applique le nom d'*Ambrones*, c'est-à-dire d'hommes menant une vie honteuse un nom que M. Touflet traduit par gens des Marais.

Il me semble que l'accord de Festus avec les prophètes du IXe siècle avant Jésus-Christ, constitue un critérium de certitude

(1) *Hist. des Vandales*, l. II, ch. X.

suffisant pour identifier les *Ambrones* de la Gaule aux *Ambrones* du pays de Chanaan, étant donnée la véracité reconnue de Procope et de Moïse de Khorène, d'une part ; et la réalité des immigrations en Gaule de Numides, de Maures, d'Élysices, de Libyens, de Silures, de Medelli et autres peuples africains, d'autre part.

A cette époque, en effet, le détroit de Gadès n'existait pas encore, l'isthme qui unissait la Libye à l'Espagne, dit Strabon, n'ayant pas encore été brisé par les efforts de la mer. On appelait cet isthme *Herma*. Avienus, géographe poète du IVe siècle de notre ère, prouve que, même à cette époque, son souvenir était encore vivace.

Herma était un rempart de rochers qui reliait l'Afrique à l'Espagne, et qu'on appelait aussi le chemin d'Hercule, parce qu'on racontait qu'Hercule tyrien avait comblé la mer, pour ouvrir une voie facile au troupeau de bœufs qu'il avait ravi au géant Géryon. Aussi, Denys le Périégète dit-il que la Libye se terminait à Tartessos ou Gadès ; d'autres géographes la prolongeaient même jusqu'au Rhône :

— « *Est Herma porro cespitum munitio,*
« *Interfluum quæ altrinsecus munit lacum :*
« *Aliique rursus Herculis dicunt Viam*[1] : »

Je crois donc, et c'est la conclusion que je tire des données et des témoignages que j'ai réunis dans ce chapitre, que les *Amhra* ou *Ambrones* furent des Chananéens émigrés en Libye après le passage des Celt-Ibéro-Ligures, étroitement liés aux Tyriens et aux Cynètes ou Cariens, et qui pénétrèrent en Ibérie

(1) *Ora maritima*, v. 324.

et de là en Gaule à la même époque que les Tyrrhéniens, pou redescendre vers le sud, l'an 280, à l'occasion des envahissements de la mer du Nord. Il y eut des *Ambrones* parmi le Helvètes, les Édues, au nord des Arvernes, chez les Armoricains, les Belges et les Silures-Morins. Il est certain, d'après le témoignage de Plutarque que j'ai invoqué en commençant, qu'ils n'étaient ni Ibères, ni Ligures, ni Celtes, ni Gaulois; car, dit cet historiographe « c'était un « nombre infini de « barbares hideux à voir, dont la voix et les cris ne ressem- « blent pas à ceux des autres hommes. » Ils étaient palestins.

Ce passage indique une invasion étrangère aux peuples alors connus dans la Gaule et l'Italie, et corrobore le témoignage que Procope et Moïse de Khorène portent touchant leur origine chananéenne.

Je dois ajouter toutefois, que l'épithète d'*Ambrones* n'a pu être assumée que par des peuples chamiques, tels que les Libyens et les Silures. A titre de Métis africains, les Numides, les Maures et les Morins ont pu aussi la porter. Mais je doute fort qu'on l'ait jamais appliquée à des Scythes, à des Celtes ou à des Ibères.

Je ne saurais donc voir dans les *Ambrons*, avec l'éminent Dr G. Lagneau, « un peuple qui, du nord-est, se serait porté « vers l'ouest de la Gaule et vers diverses régions du sud-est; » mais bien un peuple qui, du sud-ouest, se répandit dans la Gaule par les voies du Rhône, de la Saône et de la Loire, pour longer ensuite les côtes de l'Océan jusqu'aux bouches du Rhin, d'où l'irruption de la mer du Nord le força à rebrousser chemin.

De plus, loin de voir, avec le savant ethnogéniste, dans l'homonymie des noms *Amhra*, *Ambra*, *Ambracia*, *Ambrisiaci*, *Ambrysus*, *Ambrones*, *Ambarri*, *Ambibares*, *Ambuareti*, *Ambivariti*, *Ambilici*, *Ambiani*, *Ambiliates*, *Ambutrix*, *Ambleteuse*,

Ambronay, *Amblève*, *Amboise*, *Ambrières*, *Ambye*, *Ambillou*, *Ambigat*, *Ambiorix*, *Ambert*, *Ambazac*, *Ambèze*, *Ambérieux*, *Ambérieu*,etc.« l'application à plusieurs peuples distincts d'une dénomination celtique commune, *Amhra*,les Vaillants [1], » j'y vois, — ce qui me semble bien plus rationnel et probable, — la dissémination chez plusieurs peuples distincts d'un petit stock chananéen mâtiné de sang libyen, auquel convenait la dénomination d'*Amhra* ou *Ambrones*, qui pouvait bien signifier les Vaillants dans la langue araméenne, mais qui, pour leurs voisins comme pour les Hébreux, n'avait d'autre sens que celui d'hommes perdus, infâmes, gens menant une vie honteuse. Cependant, en grec, *Ambrotos* signifie les divins, les immortels. Quelle dérision !

Fait singulier, on ne rencontre le nom des *Ambrons* ni en Afrique, ni dans la péninsule ibérique, ni même dans la Celtique au sud de Roanne (Loire). En Espagne, sous les Cantabres, chez les Murbogi, on trouve seulement une ville d'*Ambisna*. Mais elle avait pour voisine celle de *Sisaraca* [2], qui semble consacrer le nom de Sisara, ce général de Jabin, roi des Chananéens, que tua la prophétesse Débora, pendant qu'elle jugeait Israel :

— « Lorsque Sisara lui demanda de l'eau, elle lui donna du « lait, elle lui présenta de la crême dans un vase digne d'un « prince. Elle prit un clou de la main gauche, et de la droite « le marteau des ouvriers, et.... elle lui enfonça son clou dans « la tempe [3]. »

L'association de ce souvenir biblique au nom d'une ville

(1) *Anthrop. de la France*, pp. 648-9.
(2) *Ptol. Geogr.*, l. II, ch. VI.
(3) Juges, ch. V, v. 23-26.

ibérienne est-il un effet de ma fantaisie? Alors, que l'on m'explique pourquoi il y avait un fleuve *Sisaris*, l'Usar de Pline, dans la Maurétanie césarienne (Algérie actuelle); que l'on me donne la raison du *Sisara palus* qui se trouvait plus loin vers l'Orient, sur le territoire carthaginois d'Hippone.

Voilà qui confirme bien le témoignage de S. Augustin cité plus haut, surtout quand ces noms se trouvent alliés à ceux de *Belia*, *Libysoca*, *Julia Libyca*, *Libunea* que portaient des villes d'Espagne, ainsi qu'au fleuve *Léthé* ou d'Oubli, souvenir du royaume *Léthé* de Tunisie.

Maintenant, que mes bienveillants lecteurs veuillent bien me permettre une courte réflexion que m'a suggérée Festus, à propos des *Ambacti* qui suivaient les armées romaines :

— « *Ambactus*, dit-il, *apud Ennium linguâ gallicâ servus* « *appellatur.* » — « D'après Ennius, on appelle un esclave *Am-* « *bacte* en langue gallique[1]. »

César parlant de la classe équestre des Gaulois ou plutôt des Celtes, dit que « chacun de leurs chevaliers s'entoure d'une « troupes d'*Ambactes* et de clients, dont le nombre s'augmente « en proportion de son rang et de ses richesses. » — « *Atque* « *eorum ut quisque est genere copiisque amplissimus, ita pluri-* « *mos circum se Ambactos clientesque habent*[2]. » Sous le nom d'*Ambacti*, dit M. Valentin-Smith, on comprenait des esclaves, des gens accablés de dettes, d'impôts, ou en butte aux violences, et qui pour cette raison se donnaient à un noble. Ils en étaient les clients, les affidés, les parasites, les ombres.

« L'*Ambactus* était valet dans la maison de son maître, ou- « vrier pour les travaux, valet de labour pour la terre, valet de

(1) Festus, p. 10, édit. Panckoucke.
(2) *De Bello Gall.*, liv. VI, XV.

« guerre pour les combats ; il remplissait le rôle de l'esclave « romain. » De là les mots *ambassadeur*, qui signifie envoyé, délégué, député, légat ; et *ambascia*, ambassade, mission, légation, députation [1].

Les *Devoti* ou *Solduri*, dont nous avons fait *soldats*, gens de guerre soldés, étaient aussi des *Ambacti*.

Si nous rapprochons de ces données le texte de César que j'ai cité pages 24 et 526, et qui donne pour *clients* aux Éduens, les *Ambuareti*, auxquels ils commandaient « *imperant*, » on ne peut douter que ces derniers ne fussent les *Ambacti* ou esclaves des Kalètédues ou Celtes-éduens. Ceux-ci avaient le droit de lever des troupes chez les Ambuarètes, de s'en faire accompagner à la guerre, de s'en servir comme de valets et de serviteurs. En un mot, ils étaient leurs serfs.

Ne peut-on pas en dire autant des autres tribus d'*Ambrones* vis-à-vis des nations celtiques, galliques ou belges au milieu desquelles elles se trouvaient enclavées ? Ne furent-ils pas originairement un peuple d'esclaves et d'ilotes, depuis que, repoussés de leur patrie par les armes des Hébreux, ils s'étaient réfugiés en Libye et avaient passé de l'Afrique en Gaule par l'Ibérie ?

Voilà la réflexion par laquelle je désirais clore ce chapitre, parce qu'elle me semble renfermer une idée digne d'être poursuivie et approfondie.

(1) *De l'origine des peuples de la Gaule transalpine*, pp. 69 à 75.

Troisième Partie

Courant septentrional d'immigration gauloise

Si les Ibères-Ligures et surtout les Ligures dominèrent dans le flot d'émigration caucasienne qui prit la voie du midi pour aller peupler l'Occident, au point que Strabon a pu nommer *Ligustiké ghè*, terre ligystique, la presqu'île Ibérique, et *Liguôn pélagos*, mer des Ligyens, le bassin occidental, de la mer Intérieure, dont nous avons fait par abrévation le golfe de Lyon [1]; si les Ombres, si les Celtes Albains et Pics l'emportèrent en nombre dans la composition du courant occidental de manière à ce qu'un vaste pays, l'Italie, en reçût le nom d'*Ombria*, et une contrée encore plus vaste, celui de *Celtica ;* le troisième courant parti de l'Arménie pour déverser ses flots de population dans la Gaule, celui qui suivit la route du Nord, fut surtout remarquable par la prédominance de trois éléments ethniques principaux : le Gallique, le Cimbrique et le Belge, à n'aller que jusqu'à l'ère chrétienne ; car, dans les temps postérieurs à Jésus-Christ, ce fut surtout par cette voie que se firent les irruptions des Barbares qui assaillirent l'empire romain, entre autres celles des Germains, des Danes, des Sicambres, des Alains, des Wisigoths et des Huns.

(1) Ch. Lenthéric. *Les villes mortes du golfe de Lyon*, p. 477.

Les Galls eurent une telle influence sur les peuples qu'ils subjuguèrent ou renversèrent, aussi bien que sur leurs propres alliés, qu'ils firent perdre leur nom à plusieurs contrées de l'Europe et de l'Asie-Mineure, pour leur substituer le nom gaulois. Tour à tour, une partie de l'île de Bretagne, la Celtique tout entière, l'Ombrie, la Ligurie, l'Illyricum, une portion de l'Espagne, de l'Allemagne, de la Thrace et de la Phrygie prirent le nom de *Gallia*, et des Gaules surgirent de tous côtés.

Ce fut le principal effet de l'invasion septentrionale sortie de la Celtique caucasienne de Plutarque et de Pline.

La première Gaule qui se forma fut la *Gallia* bretonne ou cambrienne, située au sud-ouest de la terre d'Albion, la principauté de Galles ou Walles moderne.

La seconde Gaule, beaucoup plus vaste, comprit la Celtique tout entière depuis le *fretum gallicum*, au nord, jusqu'au *sinus gallicus*, au sud, et depuis les Alpes et le Jura, à l'est, jusqu'à l'Atlantique, à l'ouest. Ce fut la *Gallia* proprement dite, celle que les Romains divisèrent, sous Jules César, en *Gallia celtica*, qui s'étendait du golfe de Lyon au bassin de la Seine et de la Marne ; et en *Gallia belgica*, qui de ces deux cours d'eau se prolongeait jusqu'au *fretum gallicum* ou Pas-de-Calais.

Sous Auguste, l'an de Rome 727, et 27 ans avant Jésus-Christ, la Gaule reçut une seconde division, celle des *tres Galliæ* ou des trois subdivisions de la Gaule : au sud était la *Gallia togata* ou Gaule togée, distinguée par le port de la toge romaine, par les mœurs, la langue, les lois et la religion de Rome. Elle comprenait la Gaule cisalpine et la Province romaine (Provence).

A l'ouest se trouvait la *Gallia braccata* ou Gaule culottée, caractérisée par le port du pantalon bouffant des Phrygiens, appelé suivant les dialectes *bràcca*, *bràya*, *bràyo*, *bràgou*, *brè-*

gues et *braies*. Les braies étaient ordinairement accompagnées de la *saie* et de la *cuculle* ou petit mantelet à capuchon, tel que celui des capucins et des étudiants modernes. Elle comprenait la Narbonnaise et l'Aquitaine ou Armorique; car d'après Pline, l'Aquitaine se nommait primitivement *Armorica :*

—« *Indè ad Pyrenæi montis excursum Aquitanica, Aremorica* « *antèa dicta.... Aquitani undè nomen provinciæ*[1]. »

Enfin, au nord s'étendait la *Gallia comata* ou Gaule chevelue, qui se faisait remarquer par le port d'une chevelure longue et bouclée, comme marque de noblesse et d'indépendance. C'était la Gaule des Galls, des Cimbres, des Bretons et des Belges; celle qui va nous occuper dans cette troisième partie.

Les Trois Gaules tenaient leurs comices ou États généraux (*Concilium Galliarum*) à Lyon, au champs de Mars, et leurs réunions se nommaient *mail* ou *mallum*. On y avait érigé l'autel de Rome et d'Auguste, que portent les monnaies gauloises de cette époque. Il se trouvait sur la presqu'île formée par le Rhône et la Saône, à l'endroit nommé *ad Confluentes Araris et Rhodani*. C'était le culte blasphématoire de Rome, la Grande Babylone, et de l'empereur, la Bête qui y régnait : *Romæ et Augusto*.

Un second autel monumental, semblable à celui-ci, se trouvait érigé à Narbonne[2]; parce que c'était dans cette capitale des Volces Arékomiques que s'était faite cette division territoriale de la Gaule.

Bientôt, les Gaulois ayant envahi et occupé une partie de l'Italie ou Ligurie, la partie septentrionale de cette péninsule prit elle-même le nom de *Gallia*, auquel elle ajouta l'épithète

(1) *Hist. natur.*, liv. IV, chap. XXXI et XXXIII.
(2) Camille Jullian. *Gallia*, pp. 62 et suivantes, *passim*.

de *cisalpina* ou en decà des Alpes, par rapport à Rome, afin de la distinguer de la grande Gaule ou *Gallia transalpina*, c'est-à-dire d'au-delà des Alpes.

Puis, les Gaulois avançant toujours et ayant fini par s'emparer de Rome même, qu'ils occupèrent pendant sept mois, la Cisalpine fut encore subdivisée en *Gallia cispadàna* ou en-deçà du Padus (le Pô), et en *Gallia transpadàna* ou au-delà de ce fleuve ; tandis que la portion de l'Illyricum qui bordait l'Adriatique prenait le nom de *Gallia maritima* ou Gaule maritime.

La presqu'île Ibérique n'ayant reçu qu'un élément gallique infime, les Gallèques ou *Gallaïci*, ils ne purent y fonder qu'un tout petit royaume, au nord-ouest de cette grande presqu'île : la *Gallicia* (Petite Gaule) ou Galice, ainsi que le Valence (*Wallentia*).

Mais la Lusitania ou royaume des *Lysii* eut un caractère gallo-cimbrique bien tranché. C'est le Portugal moderne.

Au nord des monts Karpathes, les Gaulois Scordisques fondèrent une autre petite Gaule ou *Gallatia*, la Galicie, qui, de nos jours, est devenue une province autrichienne ; tandis que sur la rive gauche du Bas-Ister, d'autres Galls, joints aux Bastarnes ou gens des chariots, et à des Volsques, établirent le royaume de *Wallacia* (pour Gallatia), qui est la Valachie moderne.

De leur côté, les Bolgs ou Volgari peuplaient la Bolgarie, comme ils avaient peuplé la Belgique ; et les Gallo-Boïes fondaient le royaume de Bohême ou Séjour des Boïes.

Puis Galls, Volsques, Bolgs, Boïes et Cimbres, ivres de gloire et de conquêtes, saturés de carnage et de déprédations, soûls de sang humain et de massacres, se jetaient sur la Grèce sous le nom de *Galatès*, la saccageaient, la pillaient et brûlaient

Delphes, pour aller ensuite se reposer sur leurs sanglants lauriers, au bord méridional du Pont-Euxin, dans l'antique Phrygie, où ils fondèrent le royaume gallo-grec de *Galatia*, la Galatie, dont l'apôtre saint Paul devait convertir les habitants.

Déjà la Palestine possédait la *Galilea*, lorsque des tribus *Gallas* ou *Gallanes* remontèrent le Nil, l'an 669 A. D., pour aller peupler l'Abyssinie et la Nubie, puis ensuite Madagascar.

Quel poète chantera jamais les faits et gestes des *Galls* ? Qui composera l'épopée martiale d'une *Galliade* ? Ce serait un grand et vaste sujet pour un poème, et nul versificateur n'y a encore pensé.

Est-il cependant une nation sous le soleil qui ait joué dans l'Histoire un rôle aussi remarquable, à une époque où l'univers ignorait encore la civilisation, 620 ans avant l'ère chrétienne, et seulement 133 ans après la fondation de Rome ; où les royaumes de l'Orient et de la Grèce commençaient à peine à naître ; où les arts et les sciences semblaient encore concentrés chez quatre peuples de l'Orient : les Chaldéens, les Égyptiens, les Hébreux et les Phéniciens ; où un seul d'entre ces peuples civilisés possédait des archives qui ne fussent pas des fables ; des annales historiques qui ne fussent pas des fictions ; une religion nationale qui ne fût pas un tissu de déceptions, de turpitudes et de folies ; des lois, enfin, qui ne fissent pas de l'homme faible le jouet du puissant, et qui ne livrassent pas la société au bon plaisir du plus fort ?

Cependant, pas plus que les Ibères, les Ligures, ni les Môres ; pas plus que les Tyriens, les Scythes, ni les Ambrons, les Gaulois n'étaient des Celtes ou Gomériens. Ils en étaient, si l'on veut, les cousins au second ou troisième degré ; parenté qui ne les empêcha nullement de leur faire autant de mal qu'ils le

purent, en effectuant leurs conquêtes sur ces différentes nations, dans les contrées lointaines de l'Occident.

Ce qu'étaient les Galls ou Gaulois proprement dits, les chapitres qui vont suivre nous l'apprendront.

Dans cette troisième partie de mon ouvrage, je me suis proposé de traiter des peuples qui ont concouru au peuplement ou à la colonisation des Gaules, en y arrivant par la voie du Septentrion.

Ces peuples caucasiques étaient les Galls, des Celtes, les Cambriens ou Cimbres, et les Bolgs ou Belges. Je leur adjoins comme complément les Danes ou Scandinaves, et les Sicambres ou Francs, afin de conduire le lecteur jusqu'à l'avènement de ces derniers et à la fondation de la France.

CHAPITRE PREMIER

DES GALLS OU GAULOIS PROPREMENT DITS

(1500-620 A. D.)

Il est dit dans la première des Triades galloises que l'île de Bretagne reçut pour premiers habitants les gens de la horde *Gâl* ; à propos de quoi Amédée Thierry ajoute « que *Gâl*, qui « fait au pluriel *Geli*, est appliqué, dans un autre endroit des « Triades (la 14me), aux peuples du littoral de la Gaule, *Geli Llydaw* [1]. »

Mais Thierry n'indique pas s'il a puisé ce renseignement philologique à une autre source que ce document ; s'il s'était douté que le nom des *Geli* se trouve dans Strabon et dans Avienus, aurait-il omis de le faire remarquer ?

Or, Strabon nous enseigne que les ancêtres des Gaulois proprement dits vivaient dans les montagnes du Caucase, en Arménie :

— « Théophane, qui fait autorité comme témoin oculaire, « dit le Géographe, place entre les Amazones (au nord) et les « Albains (au sud), dans les montagnes du Caucase, deux na- « tions d'origine scythique, les *Geli* et les *Lèges* [2]. »

« Quand on entre dans la mer Caspienne, continue Strabon,

(1) *Hist. des Gaulois*, t. I, pp. 102 et 103.
(2) *Géogr.*, liv. XI, ch. V, 1.

« les peuples que l'on a à sa droite sont des peuples scythes ; « les peuples que l'on a à sa gauche sont des Scythes orientaux « qui... s'étendent jusqu'aux frontières de l'Inde. Les historiens « grecs ont dès longtemps compris tous ces peuples du nord « sous la dénomination générale de Scythes et de Celto- « Scythes.

« On trouve là, échelonnés depuis la mer Hyrcanienne ou « Caspienne et en remontant jusqu'aux montagnes de l'Armé- « nie, les *Geli*, les Cadusii, les Amardes, les Cyrtii, les Ana- « riakes et mainte autre tribu [1]. »

Festus Avienus n'est pas moins explicite :

— « Si l'on quitte, dit-il, les rochers élevés de l'Arménie, « pour s'avancer vers les contrées de l'Aurore, on rencontrera « le royaume des Mèdes,... Là sont les Atropatènes, les *Gèles* « et les Mardes. »

« ..... *sunt illic Atropateni*,
« *sunt Geli et Mardi* [2]. »

De ces divers témoignages on peut tirer les conclusions suivantes :

1° Les Gaulois proprement dits et primitifs se nommaient *Gèles*, en latin *Geli*, dans le Caucase. Le Dr Latham les appelle *Gœel*, d'ou l'on fit *Goèle*, nom primitif de la Gaule [3].

2° Les mots *Gâl* et *Gall* étaient le nominatif singulier de *Geli*, et c'est pourtant ce singulier qui a prévalu en Occident sur le nom pluriel [4].

(1) *Géogr.*, liv. XI, ch. VII, 1.
(2) *Descriptio orbis terræ*, v. 1214.
(3) *Ethnology of the British Islands*, p. 73.
(4) *Hist. des Gaulois*, t. I. p. 103.

3° Les *Galls* ou Gèles n'étaient pas des descendants de Gomer, comme les Celtes albains et les autres Ascaniens, les Hénètes, les Paphlagoniens, les Élysices, les Bébryces et les Riphatéens, les Ombres, les Cimbres, les Brigantes, les Phrygiens et les autres enfants de Thogorma, Ils étaient de race scythique et descendaient de Magog.

— « Magog, dit l'historien Flavius Josèphe, établit la colonie « des Magogiens, que les Grecs nomment Scythes [1]. »

4° Enfin les Galls ou Gèles étaient les cousins des Lèges, Ligyes ou Ligures, des Gètes ou Goths, des Germains, des Burgondes, des Vandales et autres peuples de race scythique ; mais ils n'étaient pas plus apparentés aux Celtes et aux Cimbres qu'aux autres peuples de la race japhétique.

Par les peuples septentrionaux dont parle Strabon dans le passage ci-dessus, sous le nom de Scythes et de Celto-Scythes, il ne faut pas entendre les peuples du nord de l'Europe, comme l'ont faussement interprété certains écrivains ; mais bien ceux qui étaient situés au nord du Caucase, ainsi que le contexte le prouve. Et les Celto-Scythes n'étaient pas le résultat du métissage des Celtes avec les Scythes, comme on pourrait le croire de prime-abord ; c'étaient les Scythes qui avoisinaient les Celtes de plus près.

Le savant J. Pinkerton en fait foi après Strabon lui-même : — « Aucun Ancien, dit-il, n'a identifié les Scythes avec les « Celtes. Les Celto-Scythes de Strabon étaient les Scythes « qui confinaient aux Celtes, de même que les Indo-Scythes « étaient les Scythes qui confinaient aux Hindous [2]. »

La Tour d'Auvergne-Corret devait avoir étudié Strabon ; car

(1) *Antiq. judaïc.*, liv. I, ch. VI.
(2) *Recherches sur les origines des Scythes*, p. 25.

il admet également comme un fait incontestable l'origine scythique des *Galls* ou Gaulois. Seulement il a erré, comme tous les autres ethnogénistes de son temps, en enseignant que « les Celtes eux-mêmes étaient des Scythes ou des Celto-Scythes [1].» Cette conclusion est opposée à Strabon aussi bien qu'à Josèphe, dont le guerrier-écrivain se faisait pourtant gloire d'épouser les théories.

Les peuples scythiques qui confinaient aux Celtes, dans le Caucase et l'Arménie, étaient les *Galls* ou *Gèles*, les Lèges ou Ligyens, les Nomades, les Daes ou futurs Daces, et d'autres peuples encore. Les *Galls* étaient donc des Celto-Scythes et des amis des Celtes et des Ligures dès leur berceau.

M. d'Arbois de Jubainville reconnaît virtuellement l'origine scythique des *Galls*.Plus de 1500 ans avant Jésus-Christ,dit-il, une peuplade scythique, les Scolotes ou Scots, habitait la rive gauche de l'Araxe ou Arar, au sud-est du Caucase et à l'ouest de la Caspienne, « le plus ancien domicile connu de la race « indo-européenne [2]. » A la même époque, une autre peuplade scythique, les Massagètes, habitait sur la rive droite du même fleuve, et déclara la guerre aux Scolotes, contraignant ceux-ci à gagner les bords du Pont-Euxin, pour passer de là dans la vallée du Borysthène et de l'Ister. Ces Scolotes ou Scots n'étaient autres que les *Galls*, et leurs établissements en Europe ne remontent pas au-delà de l'an 1500 A.D.. Aussi Hérodote dit-il que « les Scythes s'intitulaient la plus jeune de toutes les nations [3]. »

Malheureusement pour l'écrivain, tout en étant correct rela-

(1) *Orig. gaul.*, *Introduction*, p. V.
(2) *Les prem. hab. de l'Europe*, t. I, p. 231-2.
(3) *Histoire*, liv. IV, § V.

tivement à l'origine scythique des Galls, il fait ici complètement fausse route, en dépit de sa science reconnue, parce qu'il applique erronément aux Scolotes ou Galls un passage d'Hérodote qui ne convient qu'aux Cimériens ou Gomérites, prédécesseurs des Scythes dans le Caucase [1].

Enfin M. de Jubainville confond l'Araxus, principal affluent du Kyrus ou Koura, qui arrose l'Arménie avant de se jeter dans la mer Caspienne, avec l'Oxus ou Amou-Daria, fleuve du Turkestan, qui reliait jadis la mer d'Aral avec la Caspienne, mais qui, depuis, a disparu dans les sables du désert. Seconde erreur.

Les loups ne se dévorent pas entre eux. Comment M. d'Arbois veut-il que les Scolotes, qui étaient des Scythes, aient été pourchassés de leur berceau par les Massagètes, qui étaient d'autres Scythes? Je préfère donc m'en tenir au témoignage d'Hérodote, qui donne à tous les Scythes le nom de Scolotes, et dit qu'ils descendaient de Targitaüs par trois fils : Lipoxaïs, Arpoxaïs et Kolaxaïs. C'est évidemment un souvenir oblitéré de Noé et de ses trois fils. Hérodote divise ensuite les Scolote ou Scythes en quatre nations distinctes : les Auchates, les Catiares, les Traspies et les Paralates.

Il ajoute que les Grecs donnaient le nom de Scythes à tous ces peuples [2].

Les *Galls* étaient donc des Scots ou Scolotes; mais Scolotes ou Scots n'est pas synonyme de Galls. C'est un terme plus général.

Hérodote donne ensuite une autre version de l'origine des Scythes d'après les historiens ou plutôt les fabulistes grecs.

(1) *Géogr.*, liv. IV: § XI.
(2) *Ibidem*, liv. IV, §§ V et VI.

Hercule, dit-il, emmenant les troupeaux de Géryon, — infortunés troupeaux, où ne les conduisit-il pas ! — arriva en Scythie et se réfugia dans un antre où il fit la connaissance de la femme-serpent Échidnè, qui le rendit père de trois fils : Agathyrse, *Gélon* et Scythès. De ce dernier descendraient tous les rois scythes [1].

Les *Gélons* et les Agathyrses eux-mêmes seraient le même peuple héracléen que les *Gèles* de Strabon. Nous en trouvons la preuve dans Festus Avienus. Ce poète géographe énumérant les peuples qui habitaient les rivages septentrionaux du Pont-Euxin, entre l'Ister ou Danube et le Borysthène ou Dniepr, compte parmi eux les *Gélons* et les Agathyrses aux saies bariolées :

« . . . . . *celeresque Geloni,*
« *Præcinctiquæ sagis semper pictis Agathyrsi* [2]. »

Or, on sait, d'après César et autres historiens, que les Gaulois portaient des saies ou chlamydes tissues de diverses couleurs.

Sidoine Apollinaire, qui était lyonnais, n'appelle les vrais Gaulois que *Gélons*. Mais ces Gélons sont les Gaulois du IVe siècle. Ce nom avait remplacé celui de *Geli* ; il est préféré par l'évêque-poète à celui de *Galli*. Donc tous les trois étaient synonymes :

— « ... *subito cum ruptâ tumultu*
« *Barbaries totas in te transfuderat arctos,*
« *Gallia ; pugnacem Rugum comitante Geloni.* »

(1) *Géogr.*, liv. IV, §§ IX et X.
(2) *Descriptio orbis terræ*, v. 446.

— « Soudain les Barbares débordent sur la Gaule en tu-
« multe, le *Gélon* accompagnant le Rugien belliqueux[1]. »

C'était une invasion tardive des Galls demeurés jusque-là dans la Scythie, leur berceau. Ailleurs le poète dit que ce peuple excellait à combattre armé de faux :

« ... *Salius pede, falce Gelonus.* »[2]

Pline, qui parle aussi des *Gèles* (*Gelæ*) du Caucase, range parmi eux les *Cadusii*, que j'assimile aux *Cadurci* de la Gaule ; puis il place en Sicile des *Gelani* et des *Galatini*, avec les villes de *Gaulos* et de *Galata*[3]. Ces Gaulois-là n'y étaient certainement pas venus du nord. Ils avaient dû y immigrer par le courant occidental, puisque le fils de Diomède, roi des Calydons grecs, s'appelait *Gélon* (*Gelo*). Ce fut lui qui délivra la Sicile du joug des Carthaginois, après treize années de règne. Silius Italicus fait aussi mention d'un fleuve *Galæsus* en Calabre[4].

Enfin, on trouvait en Sicile la ville de *Gela*.

M. P. L. Lemière, qui reconnaît aussi l'origine scolote ou scythique des *Galls*, confond également les Scythes avec les Cimériens ou Gomérites, et identifie ces deux peuples, sur ce prétexte futile et par trop spécieux « qu'il y avait des Trères « avec les Cimériens et chez les Cimériens, et que lesdits « Trères étaient des Scythes. Puis il s'oublie à des considérations si entortillées et si sophistiques, que ce serait perdre son temps que de l'y suivre[5].

(1) *Sidon. Apoll.*, t. III, p. 134.
(2) *Ibidem*, p. 126.
(3) *Hist. nat.*, l. III, ch. VIII, éd. 1771.
(4) *Les Puniques*, l. III.
(5) *Étude sur les Celtes*, etc., p. 411.

Mais rien n'est moins prouvé que l'origine scythique des Trères. Ni Hérodote ni Avienus ne les mentionnent parmi les peuples scythiques. Strabon en fait un peuple de la Thrace qui aurait été antérieurement chassé de la Lydie par Madys le Scythe. Il est donc peu probable qu'ils fussent scythes eux-mêmes. Enfin ce géographe enseigne positivement qu'ils étaient cimériens [1], c'est-à-dire gomérites.

Strabon fait le mot *Trerus* synonyme de *Tolerus*, qui est le nom d'un fleuve du Latium [2]. On pourrait donc, ce semble, rapprocher les Trères ou Tolères des Tolisto-boïes, peuple teuton, que les *Galli* ramassèrent en s'en retournant en Orient, et qui suivit les Tectosages jusques dans la Galatie de Phrygie, avec les Trocmes, les Volturi et les Ambiani.

Peut-être même que Trocmes, Trères et Tolistoboïs étaient trois noms du même peuple ; mais ils n'ont laissé aucun souvenir en Gaule, à moins qu'il ne faille considérer les *Trévises* comme le même peuple que les *Trères*, ce qui expliquerait pourquoi S. Jérôme entendit parler, dans la Galatie de Phrygie, la même langue qui avait résonné à son oreille quand il habitait à Trèves, en Germanie.

M. Félix Robion n'hésite pas plus que moi à faire des Trères une nation cimérienne.

Mais cette question n'est pas à sa place ici. Revenant aux *Geli* de Strabon et d'Avienus, dont le singulier est *Gall*, et aux *Gélons* d'Hérodote, je constate que ni M. Lemière ni M. de Jubainville n'ont voulu saluer les Gaulois primitifs dans ce peuple arménien. Alors sur quelles autorités s'ap-

(1) *Géogr.*, liv. I, ch. III, 21.
(2) *Ibidem*, liv. V, ch. III, 9.

puient-ils pour enseigner que les *Galls* étaient des Scythes ?

Que s'ils ont eu connaissance des témoignages de ces trois auteurs, pourquoi n'ont-ils pas eu le courage de le confesser? Cela n'aurait point été déroger. On sait bien que la science des origines s'appuie nécessairement sur l'autorité des Anciens et qu'elle n'est point une science infuse.

Mais peut-être s'en sont-ils rapportés, sur ce point, au témoignage de Corret de La Tour d'Auvergne, qui n'a pas hésité à reconnaître les *Caëls* d'Écosse pour des Scolotes ou Scythes, appelés en grande Bretagne *Scutes* et *Scots* [1], c'est-à-dire vagabonds, errants, nomades. Dans l'anglo-saxon moderne, *scout* a même le sens d'espion aussi bien que de guide.

M. de Belloguet est du même sentiment que le premier Grenadier de France.

On ne doit pas confondre les *Geli* ou *Galli* à leur sortie de l'Arménie et prêts à se répandre dans l'Europe occidentale et septentrionale, 1500 ans avant Jésus-Christ, avec les *Galates* qui fondèrent le royaume de Galatie à leur retour d'Occident, 240 ans seulement avant J.-C.. Ceux-ci, en effet, ne se composaient plus seulement de Scythes, mais d'une foule d'éléments ethniques sortis de la Gaule, de la Bretagne, de la Germanie, de l'Helvétie, de la Ligurie et même de la Grèce, et combinés en un tout hétérogène où dominait cependant l'élément cimérien. Voilà pourquoi Josèphe fait des Galates les synonymes des Cimériens ou Gomérites ; mais c'est improprement et seulement en vertu de ce principe que *pars major trahit ad se minorem.*

Cependant M. Alexandre Bertrand enseigne que les peuples

(1) *Orig. gaul.*, p. 188 et suiv.

gaulois qui se fixèrent sur les bords de l'Ister, depuis le Pont-Euxin jusqu'à la forteresse de Carnuntum, s'appelaient déjà *Galates*, aussi bien que ceux qui s'en retournèrent en Asie-Mineure longtemps après ; tandis que les Gaulois qui émigrèrent en Italie et en Gaule par les sources du Danube, y reçurent le nom de *Galli*. Denys le Périégète semble le prouver, quand il dit que « les Galates de l'Asie sont des colons déta-« chés de ceux de l'Europe [1]. »

M. Bertrand en conclut que ce furent les Grecs qui imposèrent à ces peuples le nom de *Galatas* [2]. Ils comprenaient les Scordisci de la Galicie, et les Agones, qui étaient des Galls ; les Tauri et les Carnes de la Norique et de la Carinthie, qui étaient des Ligures et des Cimbres ; les Ambisonti, Ambidravi et Ambilici, qui étaient des Ambrons ; et mêmes des Celtes et des Dardanii. Tous portaient le nom collectif de *Galatas*.

L'itinéraire de la première migration des *Geli* ou *Galls* est simple. Les Scythes s'établirent au nord du Pont-Euxin entre le Borysthène et l'Ister au commencement de la XXe dynastie égyptienne ou à la fin de la XIXe, c'est-à-dire vers l'an 1500 A. D., et ils y demeurèrent en grande partie, dit M. de Jubainville, jusqu'à l'expédition de Darius, l'an 508. Darius fut défait et laissa sur le champ de bataille la majeure partie de son armée [3].

Vers l'an 1000, il y avait des Scolotes *Galls* le long du Danube, d'après Homère, et ce fut sur les bords de ce fleuve qu'ils battirent le roi de Perse. Ils n'avaient pas attendu cet

(1) Anonyme. *Scholies sur Denm. Perieg.* V. 74. *Extr. des aut. grecs*, t. I, p. 16-17.

(2) *Archéologie celtique et gauloise*, p. 396.

(3) Lenglet du Fresnoy. *Tablettes chronologiques*, t. I, p. 322.

événement pour se répandre jusqu'à la source de ce fleuve, passer de là sur celles du Rhin qui l'avoisinent, et redescendre le Rhin lui-même jusqu'à la mer.

D'après Polybe, dix peuples de race gauloise c'est-à-dire scythique passèrent immédiatement du Haut-Danube dans la Celtique : les Boïes, les Ananes, les Agones, les Lingons, les Senons, les Cénomans, les Lébéciens ou Cirbésiens, les Insubres et les Taures ou Taurisques[1]. Mais sur ce nombre, les Lébéciens étaient des Lybiens ; les Taurisques et les Lingons étaient des Ligures ; et les Senons sont, de nos jours encore, réputés Belges ; les Insubres étaient des Ombres, et les Cénomans des Celtes, ou bien des Volsques, si nous en croyons Caton. Il ne reste donc plus que les trois premiers peuples qui fussent des Gaulois propres. Cependant, les Taures et les Lingons étaient des Scythes comme les Galls. Ils devaient sympathiser.

Quant aux Senons ou Sennones, bien que Pline et Appien les appellent Celtes alpins et *Kelton Zenonon*, Festus en fait des Gaulois :

— « *Senonas Gallos apud Verius dicuntur, quia novi vene-* « *rint ex transalpinâ regione, ac primum appellatos* ξένους, *posteà* « ξένοι, Senonas (Étrangers)[2]. Tenons-les donc pour Gaulois.

M. Alexandre Bertrand dit que les *Galls* pallièrent et éclipsèrent tellement l'influence celtique en Gaule, jusqu'à l'an 500 de Jésus-Christ, qu'il n'a pu « parvenir à trouver un seul « groupe ethnique bien défini qui méritât, en Gaule, le nom « de *Celtæ*[3]. »

Combien n'est-il pas regrettable que l'illustre archéologue

(1) *Hist. génér.*, l. II, 17.
(2) *De signif. verb.*, t. II, p. 605 ; et *Gallicon.* t. IV. p. 7.
(3) *Arch. celt. et gaul.*, pp. 385 et 390.

n'ait pas su découvrir cet élément vraiment celtique dans le nombreux peuple des *Albani*, qui cependant s'est affirmé constamment le même au Caucase, en Épire, en Ascanie, en Ausonie ou Ascalanie, en Provence, en Helvétie, en Espagne et enfin en Écosse, où les *Galls* pénétrèrent avec eux sous le nom de *Caëls* ou Scots, l'an 620 avant J.-C., d'après M. Charles Bigarne et le général de Vaudoncourt [1].

L'éminent anthropologiste de la France, M. le Dr G. Lagneau, a très bien distingué entre *Galls* et Celtes. Il les a reconnus comme deux peuples distincts. Il a classé les premiers parmi les peuples scythiques, tels que Suèves, Germains, Goths ou Scandinaves, Burgondes, Saxons, Vandales, Wisigoths, Ostrogoths, Flamands, Lorrains, etc. Mais pourquoi a-t-il appelé cette race de Magog *germanique*, au lieu de lui laisser la dénomination ethnique beaucoup plus générale de *scythique*? Avant d'aller se perdre dans les sombres profondeurs de la forêt Hercynienne, qui pendant plusieurs siècles les abrita tous, Gètes, Daes, Saces, Gèles et Nomades avaient habité l'Arménie, le Caucase, la Scythie asiatique; tous étaient des Scythes ou descendants de Magog, et un seul de ces peuples devait devenir les Germains. Les *Galls* n'ont jamais été des Germains, ni les Burgondes non plus ; mais les uns et les autres étaient des Scythes. Le terme *germanique*, trop particulier, trop restreint, n'est donc pas ici à sa place.

Jusqu'ici, cependant, il ne s'agit que du choix d'une dénomination impropre quoique correcte sous un certain rapport ; mais ensuite M. Lagneau commet une erreur ethnique manifeste en comprenant dans la race germanique les Cimériens, les Cimbres ou Kymris, leurs successeurs, les Bolgs ou Bel-

(1) *Étude sur l'origine des Kalétédues*, p. 11.

ges, et même les Francs ou Sicambres, tous peuples issus de Gomer et, par conséquent, congénères des Celtes.

C'est donc dans la race celtique que l'éminent ethnogéniste aurait dû classer ces quatre peuples, et non dans la race scythique, qu'il appelle germanique improprement.

Cette confusion prouve que la distinction à apporter entre *Galls* et Celtes est délicate et difficile, et qu'elle l'était bien davantage à l'époque peu reculée cependant où M. le Dr Lagneau écrivit son remarquable ouvrage. Josèphe lui-même appelle les Cimériens ou Gomérites *Galates* ; et Strabon, après avoir enseigné que les *Geli* étaient de race scythique, donne des *Galles* pour prêtres aux Gomérites phrygiens, établis sur le fleuve *Gallus* [1].

Ces prêtres eunuques et orgiastes de Cybèle auraient-ils été réellement des *Galls ?* Auraient-ils, par leur influence et leur science, civilisé les Phrygiens et imposé leur doctrine à tous les peuples gomérites congénères des Phrygiens ?

J'ai d'autant plus de peine à l'admettre, que le mythe de Cybèle-Rhea était un des plus monstrueux et des plus pervers qui existât dans l'antiquité païenne. On ne civilise pas les hommes avec un culte tel que celui des *Galles*, qui admettait les sacrifices humains, l'anthropophagie, les mutilations, les fureurs nymphomanes et autres aberrations indignes de la raison humaine, et subversives d'une société bien entendue.

A la vérité, les *Galls*, nos ancêtres, n'étaient ni meilleurs ni plus humains que ces prêtres fanatiques, et cependant ils parvinrent à supplanter en influence non seulement les Celtes, leurs meilleurs amis, mais encore tous les peuples qui les entouraient.

(1) *Géogr.*, liv. XIII, ch. IV, 14.

La raison que Festus donne du nom des Galles, ne me satisfait guère, parce qu'il en tire l'étymologie du nom de la rivière *Gallus*, sur les bords de laquelle les *Galles* habitaient, et parce qu'il attribue à ses eaux la propriété de mettre ces prêtres en fureur et de les porter à se mutiler :

— « *Galli, qui vocantur Matris Magnæ comites, dicti sunt « à flumine cui nomen est Gallo ; quia qui ex eo biberint in hoc « furore incipiant ut se privent virilitatis parte*[1]. »

D'après Diodore de Sicile, les *Galls*, qu'il appelle Celtes du septentrion et du voisinage de la Scythie, étaient extrêmement sauvages et se nourrissaient de chair humaine, ainsi que les Bretons d'Irlande, principalement dans les sacrifices qu'ils offraient à leurs dieux. Ils empalaient, égorgeaient ou brûlaient vifs les prisonniers et les criminels. Ils étaient extrêmement adonnés aux amours contre nature, négligeant leurs femmes, qui étaient parfaitement belles, pour se vautrer sur des peaux de bêtes avec de jeunes garçons. Les pères ne respectaient pas la pudeur de leurs filles, ni les frères celle de leurs sœurs [2].

Tacite, César en disent autant [3] ; et Eusèbe de Césarée en Palestine, qui vivait entre l'an 264 et l'an 340 après J.-C., rap-« porte que, chez les *Galls*, les jeunes gens se prenaient pour « maris en toute liberté, et ne voyaient à cela aucun blâme, « parce qu'il y avait chez eux une loi qui autorisait la sodo-« mie ! L'heure natale, ajoute l'évêque, ne force cependant « pas les *Galls* à se marier entre hommes [4]. »

La fortune d'un peuple dépend donc bien souvent d'autre

(1) *De signif. verb.*, t. I, p. 162-3.
(2) *Hist. univers.*, liv. V, XXI.
(3) *Annales*, liv. XIV, 30 ; *De Bell. Gall.*, lib.VII, cap. 77.
(4) *Chroniques*, liv. VI, 27 et 35 ; *Extraits des auteurs grecs*, t. V, p. 203.

chose que de sa moralité et de ses vertus. De même que bien souvent la force prime le droit, ici on peut dire que le nombre et la violence ont primé la vertu. D'ailleurs, *Galls* et Cimbres furent alliés et unis si étroitement depuis leur berceau, que leurs deux noms se trouvent toujours associés sinon confondus, au point que presque tous les historiens s'y sont mépris, Polybe, Diodore et Tacite, aussi bien qu'Amédée Thierry, La Tour d'Auvergne, M. de Belloguet et autres. De sorte que, tout bien considéré et en dernière analyse, il se rencontre que les Gaulois proprement dits, de Diodore, sont des Cimbres, aussi bien que les Bretons de l'Irlande ; que les Gaulois anthropophages de César, étaient les Cimbres et les Teutons ; et ceux de Tacite, des Bretons et, par conséquent encore, des Cimbres ou Néo-Celtes. Rien de semblable n'est reproché aux Scolotes Galls, les seuls et véritables Gaulois. Par le fait, pour en venir là, il faudrait qu'ils eussent bien dégénéré de la sagesse traditionnelle de leur nation, que les Anciens appelèrent « les plus sages de tous les hommes, » parce qu'ils se nourrissaient de lait et de fromage, se contentant de leurs bastarnes ou roulottes et de leurs troupeaux, pour toutes richesses.

Ce que César et autres écrivains anciens reprochent aux vrais Gaulois, c'est une ardeur trop bouillante au milieu des combats, une impétuosité téméraire, suivie du découragement le plus profond, dans l'insuccès et les revers ; une légèreté et une folie de caractère qui passaient de la joie la plus désordonnée à la tristesse la plus noire ; une surexcitabilité qui les portait à se laisser influencer par les rapports du premier venu, et à s'abandonner aveuglément à des excès qu'ils regrettaient l'instant d'après, quand la raison avait repris le dessus sur leur imagination et leur pétulance naturelles[1].

(1) *De Bell, Gall.* III, 8, 10 et 19 ; IV, 5 et 13.

Quant aux déréglements contre nature, les écrivains latins ne devraient pas trop en parler. Il suffit d'ouvrir Suétone pour se convaincre que, en dépit des lois romaines, les empereurs de Rome, eux-mêmes, ne furent que trop souvent des monstres d'infamie, bien qu'ils ne fussent pas des Barbares.

L'union intime qui existait entre *Galls* et Cimbres a causé, entre leurs tribus respectives, la même confusion que nous avons constatée à propos des Celtes. Les historiens de la Gaule n'ont pu encore opérer la distinction des tribus qui appartenaient à chacun de ces deux peuples, de manière à satisfaire la critique.

Ainsi, pour ne citer qu'un seul exemple entre vingt autres, M. le Dr Lagneau, qui avait énuméré les Lémovices, les Rugies, les Gallèques, les Boïes, les Éburons, les Ambivarètes et les Ambarri parmi les Celtes, place ensuite ces mêmes tribus au nombre des *Galli* ou Gaulois. Cependant les Ambarri et les Ambivarètes étaient des Ambrons ; les Lémovices ou Limici (Ptolémée) sont réputés celtes, bien qu'ils me paraissent être des Libyci ou Libyens ; les Éburones étaient des Ibères ; et il n'y avait de *Galls* dans cette énumération que les *Gallèques*, les Boïes *Galicz* ou Halicz, et les Rugies, si ces derniers n'étaient pas des Ligures ou même des Ombres de Reggio. C'est bien peu.

D'après César, les Rémois, les Suessiones, les Sennones, les Carnutes et les Lingons étaient des Gaulois ; et cependant nous voyons les Rémois se réclamer du titre de Belges qu'ils refusaient aux Éburons. On les compte généralement parmi les Belges ainsi que leurs frères, les Suessiones, avec lesquels ils avaient le même chef ou roi, Divitiac. Les Carnutes sont rangés par M. Lagneau parmi les Cimbres ; et les Lingons étaient évidemment des Ligures, comme nous l'avons vu en son lieu.

Cependant je professe que les peuples de l'Armorique étaient des Gaulois vrais et non des Celtes. C'étaient eux, en effet, que les Bretons appelaient *Gelt Llydaw* ou *Galls* du littoral de la terre ferme, la Gaule ; et aussitôt que lesdits Bretons eurent passé de l'île d'Albion dans l'Armorique, entre l'en 306 et l'an 473 de l'ère moderne, ils n'appelèrent plus les Armoricains gaulois que *Gallos* ; ce qui, dans leur bouche, était un terme de mépris qu'ils donnaient aussi aux Saxons, leurs ennemis et leurs supplantateurs dans leur patrie britannique, comme dans celle du Caucase, où les Scythes avaient vaincu et pourchassé les Cimmériens.

Cette inimitié s'est maintenue jusqu'à nos jours, entre les Bretons bretonnants ou vrais Bretons cimbriques et les Bretons gallos ou scythiques, qui sont les Armoricains, alors même que leurs caractères physiognomoniques ne les distingueraient pas facilement. Les vrais Bretons sont noirâtres, assez laids, aux faciès maigre et anguleux, à l'air triste et morose, à la chevelure noire et dure. Les Bretons gallos ou armoricains, au contraire, sont blonds avec des yeux bleus, une figure ronde, potelée et toute germanique ; ils ont le teint fleuri, le caractère gai et jovial, la physionomie ouverte et toujours franche des vrais Gaulois.

Voici la nomenclature des *Galls* ou Gaulois de l'Armorique, d'après César, Strabon et Thierry : les *Abrincati*, d'Avranches, les *Baïocassi*, de Bayeux ; les *Curiosolites*, de Saint-Malo ; les *Lexovii*, de Lisieux ; les *Osismi* ou Osisini, de Tréguier ; les *Rhedoni*, de Rennes ; et les *Unelli*, de Cherbourg. En tout, une confédération de sept nations ou tribus galliques.

A ce nombre, les mêmes auteurs ajoutent deux tribus celtiques qui devaient avoir occupé l'Armorique avant les Galls.

Elles devaient dater de l'époque dont parle Pline, où l'Armorique commençait au pied des Pyrénées, dans l'Aquitaine, et comprenait tout le littoral [1], puisque le mot *Armorica* signifie pays maritime. Ces deux tribus celtiques étaient les *Namnètes* ou *Amnites*, qui étaient des Samnites issus d'Ascanaz, et les *Vénètes*, qui étaient des Hénètes paphlagoniens, sortis de Riphat; deux peuples gomérites. C'est une distinction à ne pas oublier.

Mais à ces tribus énumérées par César, ne se bornait pas la population proprement gallique de la Gaule. On peut y joindre, sans crainte d'errer, toutes les tribus dont le nom est terminé en *cassi*, et qui devaient être de même race que les *Cassi* de l'île d'Albion ou gens de l'Étain (*cassiteros*). Ces derniers peuplaient le Cambridge et l'Essex, au sud de la Grande-Bretagne. Ils durent y immigrer de la Gaule. Quant aux *Cassii* gaulois, c'étaient les *Vellocassi* ou *Bellocassi* de Rouen, les *Viducassi* de Caen, les *Vadicassi* de Nemours et de Vez en Valois, les *Radiocassi* de l'Oise, les *Tricassi* de Troyes [2], les *Succassi*, de la Gironde. Peut-être faut-il y ajouter les *Esuvii* d'Alençon et les *Aulerques*. Mais rien ne nous indique que ces derniers ne fussent pas des Celtes, eu égard surtout à leur union avec des Cénomans et des Eburons.

Voilà, je crois, les plus anciens et véritables *Geli Llydaw*. Les *Boïes*, sur lesquels je me suis assez étendu, page 296, ne firent leur apparition que plus tard et par les Alpes; mais ils ont joué dans l'Histoire un bien plus grand rôle.

Après la conquête romaine et les contre-émigrations bellové-

(1) *Hist. nat.*, liv. IV, 31 et 32.

(2) Ptolém. *Géogr.*, l. II, ch. VIII, *tab. IIIa Eur.*, p. 17. — Voyez aussi ce que j'en ai dit, page 362.

sienne, cimbrico-teutone, et ambronne, qui l'avaient précédée, il s'opéra dans la Gaule une telle fusion entre Celtes, Galls, Cimbres, Ligures et autres éléments ethniques de population, qu'il n'y eut plus désormais qu'une seule nation dès le quatrième siècle de notre ère : les Gallo-Romains, sauf dans les provinces éloignées où quelques confédérations s'étaient maintenues dans un isolement jaloux : l'Armorique, à l'ouest ; la Morinie et la Belgique, à l'est : l'Aquitanie, au sud-ouest, et la Province romaine, au sud-est.

L'histoire des *Geli* ou *Galls* est beaucoup plus obscure et embrouillée en Gaule qu'en Italie et surtout en Écosse. Nous savons seulement qu'ils y arrivèrent l'an 620 A. D. ; qu'entre 620 et 587, la première apparition des Cimbres poussa les Gaulois vers l'Italie sous la conduite de Bellovèse (sans combats), tandis que d'autres Gaulois, guidés par Sigovèse (sans victoires), se dirigeaient vers le nord-est. Et toutefois Tite-Live, qui donne pour roi de la Gaule, à cette époque, *Ambigat*, un guerrier au nom ambron, assigne pour auteur de ce double mouvement d'émigration deux chefs bituriges, c'est-à-dire d'origine phrygienne et partant gomérite, mais non pas gallique.

Si donc, ce récit n'est pas un apologue semblable à ceux que j'ai cités dans les Prolégomènes de cet ouvrage, il s'agit encore ici d'une alliance très étroite entre Celtes et Galls.

Aussi je n'admets pas que l'invasion bellovésienne en Italie fût une contre-émigration pour les peuples qui en faisaient partie. Ils se composaient de *Galls*, de Celtes, de Ligures et d'Ambrons ; ils n'étaient, à mon point de vue, que l'avant-garde de la horde *gâl* continuant sa marche déprédatrice vers le sud, sous la poussée des Cimbres et des Belges qui la suivaient de près.

Quant à la horde sigovésienne, de la composition de laquelle

Livius ne fait aucune mention, il m'est évident que sa marche vers le nord-est, point de l'espace d'où étaient arrivés les *Galls*, constituait un mouvement rétrograde de contre-émigration, déterminé par une pression en sens contraire.

Elle remonta le Rhin, retraversa la forêt Hercynienne et établit des colonies entre le Danube et les Alpes illyriennes. Les Volsques Tectosages, accourus de Tolosa l'an 581 A. D., les y rejoignirent avec le dessein d'aller reconquérir cet Orient d'où ils étaient arrivés avec tant de fougue, 1100 ans auparavant, par la voie de l'Italie, et vers lequel ils s'en retournaient avec la même inconstance et la même légèreté.

Les guerriers de Sigovèse étaient donc bien des *Galls*. C'est ce dont Pline nous assure quand il donne pour habitants à la Gallatie de Phrygie, fondée l'an 241 par ces peuples, les *Galls* Tolistoboïes, Volturi et Amienois :

— « *Galatiam Phrygiæ insedere Gallorum Tolistoboï,*
« *Volturi et Ambiani* [1]. »

Cependant ici encore nous trouvons un peuple qui n'est pas purement gaulois : les Ambrons *Ambiani* ou Amienois, peuple réputé belge par César lors de la conquête de la Gaule. Nous n'y voyons aucune mention des Volsques Tectosages.

De son côté, Tite-Live ne parle pas des Volturi ou Vulturi (les Vautours), nommés par Pline, et force nous est de les identifier aux *Volsci* du Latium, aux *Volcenses* de la Lucanie, aux *Voslciniani* de l'Étrurie, aux *Volsciani* d'Espagne, et aux *Volscæ* de l'Aquitaine ou Volsques Tectosages [2], qui sont évidemment

(1) *Hist. nat.*, liv. IV, 32.

(2) Tite-Live, liv. XXVII, 15 ; V, 53 ; II, 9 à 65 ; III, 7 à 22 ; IV, à 59 ; V, 16 ; VI, 2 à 32 ; VII, 27 ; VIII, 1 ; X, 1 ; XXI, 19 ; V, 21 ; VII. 3 ; IX, 41 ; X, 37 ; XXI, 26.

le même peuple ombrique immigrédans le principe d'Orient en Italie, puis d'Italie en Aquitaine et en Espagne. Pour ceux-ci, encore, leur transmigration vers l'Orient était bien une contre-émigration.

Les Volturi ou Veturi étaient donc le même peuple que les *Volces* Tectosages. Il y avait des *Vetulonienses* chez les Etrusques.

D'après Amédée Thierry, leur chef s'appelait *Bolg* (le Carquois), et c'était le nom national des Belges. Il est donc probable que c'était un Belge amienois qui commandait et aux Tectosages et aux ambiani eux-mêmes.

D'un autre côté, le chef ou roi des Tolistoboïes ou des Teutono-Boïes, se nommait *Brenn* (le chef), ce qui est un mot celtique. Prichard le nomme *Prausus*, (le Prussien), ce qui en ferait un Germain. Que de quiproquos !

Quoi qu'il en soit, ces deux noms, *Bolg* et *Brenn*, latinisés par les Romains, revêtirent dès lors l'acception générale de chef, roi, ou général d'armée. Même le chef des Ambrons que défit Marius en Provence, sur les bords du Cœnus, ne porte, en ce pays, que le nom vague de *Brenn*, qu'il a laissé dans celui d'un petit village des environs de l'étang de Berre, *Venta-Brenn*, l'arrivée du chef.

Les Bellovésiens envahirent le Tésin, se réfugièrent chez les Insubres et y fondèrent, dit-on, la ville de Mediolanum, fait d'autant plus inexplicable que, dans la Gaule transalpine, la fondation de toutes les Mediolanum est attribuée aux Santones, et qu'il ne se trouvait pas de Santones parmi les Bellovésiens.

Cette invasion de l'Italie, qui eut lieu l'an 587 A. D., d'après Amédée Thierry, se cantonna le long de l'Adriatique et peupla la Gaule transpadane. Puis arrivèrent les Gaulois Cénomans d'Elitovix, qui se fixèrent chez les Libyens de Brixia et de Vé-

rone ; ensuite les Galls Boïes, les Lingons, les Sénons, et enfin les Salluvii, qui étaient des Ligures provençaux de même famille que les Salyes, que ce mouvement de peuples gaulois avait déplacés. Tite-Live n'indique cependant pas leur nationalité [1].

Tous ces Gaulois, si valeureux et d'un caractère si indépendant, n'envahirent le nord et l'est de l'Italie que pour y périr sous les coups des Romains. Les autres, en petit nombre, se virent contraints de sortir de la péninsule, entr'autres les Boïes propres, qui se retirèrent, l'an 170 A. D., sur les bords de l'Ister par lequel ils s'étaient rendus en Gaule, et où ils se mêlèrent aux Tolistoboïes pour fonder le royaume de Bohême ou demeure des Boïes, *Boïes-hem*.

A propos des Gaulois d'Italie, M. Lemière est encore tombé dans une erreur.

Après avoir soutenu qu'il n'y eut jamais de royaume gaulois en Italie [2], ce que personne ne nie ; que l'on ne peut y rencontrer « les plus légères traces des Gaulois [3], » ce qui est faux ; que le nom de Gaulois y fut donné à des Libyens, aux Ligures-Salasses, aux Rheti, aux Euganéens et aux Vénètes, dont il avait fait précédemment des Tyrrhènes, des Ombriens et des Ligures [4], ce qui est vrai ; il avoue tout à coup avec une simplicité charmante « que Tite-Live parle de l'occupation par « les Gaulois, en l'an 218, du pays situé entre le Padus et « la Trébie [5] ; » et que Pline signale une autre colonie gauloise par ces mots : « le territoire gaulois autour d'Arimi-

(1) Liv. V, 35.
(2) *Étude sur les Celtes et les Gaulois*, p. 209.
(3) *Ibidem*, pp. 219-220.
(4) *Ibidem*, p. 213.
(5) *Ibidem*, p. 239.

« num [1] : » Ce disant M. Lemière oublie que, quelques pages auparavant il avait dénié à M. de Belloguet l'origine gauloise de l'as libral trouvé à Ariminum et qui porte en relief une tête de Gaulois, sous prétexte qu'il n'y avait jamais eu de Gaulois à Ariminum [2].

Vingt pages plus bas, il reconnaît avec Virgile, que « *Ligu-* « *ria post Thusciam est circa Galleos* [3] ; » et il cite à l'appui ce passage de Plutarque, que « les Liguriens d'Italie sont « mêlés avec les Gaulois et les Ibères maritimes [4]. » Enfin il conclut, en citant Bocchus Cornelius, « que les Omb « étaient une vieille branche du tronc gaulois [5]. »

Or, personne n'ignore qu'il a existé, en Italie, un royaume d'Ombrie, et Pline fait une mention expresse de « la cam- « pagne gallique qui est autour d'Ariminum. » — « *Umbria* « *complexa agrumque Gallicum circa Ariminum* [6]. »

D'ailleurs toute cette portion de l'Italie n'était-elle pas connue alors sous le nom de *Gallia togata* ? Plus infime était en ce pays le nombre des Galls proprement dits, plus grande en ressort leur influence.

Tant de contradictions déconcertent, dans l'ouvrage de M. Lemière, et je ne les relève pas toutes cependant. Est-il nécessaire de dire qu'elles déparent un livre si érudit ?

Pour en revenir aux Gaulois, je dois observer que Strabon ne parle nullement des tribus gèles du Caucase. En Gaule, on a toutes les peines du monde pour en discerner quelques-unes,

(1) *Étude sur les Celtes*, etc., liv. III, 14.
(2) *Ibidem*, p. 220.
(3) Éneide X, v. 185.
(4) *Paul-Emile*, § 6.
(5) Solin, cap. II. Marc-Anton. *Apud Servium ad Æneid.*, liv. XII, 753.
(6) *Hist. nat.*, l. III, ch. XIV, p. 172, éd. 1771.

au milieu de la cohue des peuplades celtiques qui, au Caucase, n'étaient qu'au nombre de vingt-six. Il a donc fallu que l'influence et la valeur des *Galls* fussent bien considérables, pour parvenir à neutraliser d'abord et à éclipser ensuite le nom des Celtes, et pour y substituer le leur sur tant de points de l'Europe.

Les Celtes ont donc été sinonvaincus et humiliés, du moins assimilés et englobés dans la nationalité gauloise. Alors, puisque ce fait est si évident et si manifeste, pourquoi les celtomanes le méconnaissent-ils en s'efforçant de remettre en relief des Celtes que l'Histoire leur apprend avoir été effacés et éclipsés ?

Il y a cependant un fait capital que l'on oublie ou que l'on affecte de méconnaître : c'est le droit qu'avaient les Romains de revendiquer le nom et l'origine des Celtes ; c'est ce fait que les peuples latins étaient surtout composés d'éléments cimériens ou gomérites que les Grecs appelaient Celtes ; enfin que ce sont ces Celtes-là, les soldats romains, qui seuls purent vaincre, soumettre et subjuguer les Gaulois, aussi bien que tous les autres peuples du monde alors connu.

C'est pourtant faire une grave injure à l'Histoire que de méconnaître cette vérité : que la race latine est une race foncièrement celtique, quoique mâtinée de sang grec et tyrien ; et que celle des Francs, qui domina au ve siècle les Gaulois devenus latins, était également d'origine cimérienne ou gomérite, et non pas purement scythique comme celle des Germains, du pays desquels elle sortait.

*
* *

Il me reste à étudier les *Galls* dans la Grande-Bretagne.

Fait étrange ! leur histoire est bien mieux connue que celle

des Gaulois nos ancêtres. Peut-être est-ce parce qu'elle se partagea entre deux pays : l'Écosse et l'Irlande.

Il est probable que les *Galls*, parvenus à la mer du Nord par les bouches du Rhin, l'an 620 A. D., longèrent les côtes du *Llydaw* où ils conservèrent encore leur nom primitif de *Geli*, et que de là ils pénétrèrent dans la Grande-Bretagne, alors appelée Fel-Ynis, sous le nom de horde *gâl*. Ils y prirent le nom collectif de *Caèls*, les Roux, se portèrent au nord-ouest de l'île bretonne, sur les bords du Canal du Nord et de l'Atlantique, et peuplèrent la chaîne montagneuse du Morven, pendant qu'ils laissaient aux Celtes Albains qui les avaient devancés le centre et l'est de ce même pays, l'*Albaïnn* ou *Albanach*.

Mais cet élément celtique s'incorpora tellement aux *Galls*, ainsi que cela eut lieu aussi en Gaule, que les Galls n'y portèrent plus que le nom de *Caëls-Alwani* ou Galls d'Albanie.

Les lieux-dits de Galava, Galacum, Dol-gèly, Caërmarth, Caërmarten, Caërnavon et autres, attestent cet itinéraire des Galls.

Peu de temps après, probablement entre 620 et 587 A. D., c'est-à-dire à l'époque de la première invasion cimbrique, une fraction des *Caëls* passa dans l'île des Faluns, Ynis-Fail, appelée aussi Eirin ou île Verte, Ierne ou île Sacrée, et Hibernia ou la Dernière île, l'île de l'Ouest, pour y fonder, tout au nord, le royaume d'Ullin, Ulster ou Ultonia.

En font foi la baie de Donegal, celle de Galway ou route des Galls, la ville de Gallway, le mont Érigal, le mont Galtymore, la ville de Yougall, l'île d'Arran, qui rappelle une première île d'Arran située sur les côtes de l'Écosse, le col d'Arran dans les Pyrénées, la province d'Arran, dans le Caucase, les deux rivières Arar de la Gaule, et le fleuve Arar ou Araxus, en Arménie.

Dès cette époque, les deux royaumes gaëliques d'*Albania* et

d'*Ultonia* demeurèrent toujours unis et alliés. Ce fait historique est confirmé par un apologue, forme populaire de récit que paraissent avoir prisée nos ancêtres gaulois. Ils supposèrent donc, en Écosse, que Caël, Gayel ou Gaodhel était le fils d'Alb ou Alban, le frère de Brithus ou Britannus et le petit-fils de Neimheidh ou Nemetus, et qu'il passa d'Albaïnn dans l'île d'Eirin, pour s'y établir plus à l'aise.

Cette fable naïve reconnaît donc suffisamment que les *Geli* ou *Galls* appartenaient à la race nomade des Scythes ; car ils portèrent simultanément, du moins en Irlande, le nom de Scuits ou Scots, c'est-à-dire de Scythes.

Lors de l'invasion des Celtes Kalètédous, Calydons ou Pictes, soit de Calais et du pays de Caux, comme je l'ai défendu en traitant des Pictes ou Peucétiens ; soit de la Prusse par la Scandinavie et les Orcades, comme le revendiquent les traditions de l'Écosse, les Caëls-Alvaïnn épouvantés implorèrent le secours de leurs frères de l'Ultonia, qui s'empressèrent d'accourir à leur aide.

Mais plus tard, les Picti ou Fichti ayant eux-mêmes envoyé une colonie en Irlande, que suivirent bientôt les Fir-Bolges (gens de Trait) ou Belges ; et ceux-ci opprimant les Gaëls ou Scots irlandais, les Caëls du Morven volèrent par trois fois au secours de leurs frères de l'ouest, et rétablirent sur le trône de l'Ulster l'un des membres de la famille de Conar, frère de Trathal, roi du Morven.

Plus tard encore, lorsque les Tuatha-da-Danaïm ou Danois envahirent l'Irlande, ce furent encore les Caëls-Alvaïnn qui secoururent l'île sœur, sous le règne de Cormac Mac-Artho.

Les Gaëls d'Irlande étaient donc originaires d'Écosse, mais ce fut en Irlande qu'ils prirent leurs autres noms d'*Erses*, de *Scots* et d'*Irish*, qui ne furent transmis aux Caëls écossais qu'au IIIe siècle de l'ère chrétienne. A cette der-

nière époque, les deux peuples frères les portèrent en commun ; puis ceux d'Irlande ne retinrent plus en propre que le nom d'*Irish*, tandis que les Caëls d'Écosse conservèrent ceux d'*Erses* et de *Scots* dont nous avons fait le mot *Écossais*, et les Anglais, celui de *Scotchmen*, qui signifie hommes scythes.

Lors donc que les Cumbri Brythons passèrent de la Morinie dans Albion, l'an 521 A. D., les *Caëls-Alwani* ou Galls, mêlés aux Albanach ou Albanians, peuplaient tout le nord de l'île jusque à la chaîne transversale des monts Grampians. Le versant méridional des mêmes montagnes était occupé par les Calédonians, Calydhons, Fichti ou Pictes, qui étaient des Celtes pics ou peucétiens du courant septentrional.

Enfin le Galloway ou Basses-Terres (*Low-Land*) était peuplé par les Maïates ou Méates, peuple formé de plusieurs éléments hétérogènes, dont aucun écrivain moderne n'a fait mention, dont on semble ignorer encore l'origine, et que je retrouve facilement pourtant à son berceau, dans la Celtique orientale de Plutarque et de Pline.

Qu'étaient-ce donc que les Méates ?

Strabon nous apprend que les Méates, qu'il appelle *Mœotes*, étaient les habitants riverains du Palus-Mœotides ou mer d'Azow. Ils n'étaient ni galls ni celtes, c'est-à-dire ni scythes ni cimériens. C'était une agglomération de Sindes, de Sarrasins, de Tyrrhéniens, de Saxons, de Scythes ou Scots, de Danes et autres peuples, véritables cosaques du Don de ces temps primitifs. Voici ce qu'en dit ce géographe :

— « Sous le nom de *Mœotes* on comprend avec les Sindi, les « Dandarii, les Torètes ou Torètaï, les Agri (Agrytaï de Ptolémée), « les Arrêchi, voire les Tarpètes, les Obidiacènes (Orbidoï ou « Saxenoï, des Saxons), les Sittacènes (Sirakenoï de Ptolémée, « des Sarrasins), les Doskes (Tousköï de Ptolémée, des Tusci

« ou Tyriens), et d'autres peuples encore. Ils avaient pour « emporium ou marché général la ville de Tanaïs fondée par « des Grecs du Bosphore, et qui était baignée à la fois par le « Don ou Tanaïs et par le lac Mœotis[1]. »

Quoiqu'ils fussent une population agricole et sédentaire, les *Mæotes* étaient aussi belliqueux que les Scythes nomades, leurs voisins de l'est, et d'autant plus sauvages qu'ils s'éloignaient d'avantage du Bosphore cimérien. Peuple mixte, ils confinaient à la fois aux Albains, aux Cimériens, aux Geli ou Scots, aux Nomades et aux Ibères, dans le Caucase. Est-il étonnant qu'ils aient suivi ces peuples dans leur émigration vers le septentrion et qu'ils aient partagé leur fortune même dans l'exil ?

Il faut avouer pourtant qu'ils n'avaient pas gagné au change.

L'histoire ne parlant pas des *Mœotes*, on ne peut savoir s'ils émigrèrent avec les Galls, avec les Celtes-Albains ou avec les Cumbriens. Lingard et Sadler énumérent les *Mœates* parmi les tribus bretonnes ; mais ils n'y distinguent ni tribus, ni peuples divers.

Prichard et Latham n'en parlent pas plus que s'ils n'eussent jamais existé.

Nous ne connaissons pas davantage, en France, les noms des tribus galliques d'Écosse et d'Irlande, les ouvrages d'ethnogénie britannique étant rares dans notre pays et très chers en Angleterre. Strabon et Pline n'en font aucune mention. Ptolémée seul les énumère, mais sans établir aucune distinction de races entre elles. En Irlande étaient, du nord au sud, les tribus suivantes : Vennicnii, Robogdii, Erdini, Nagnatæ, Auteri ou Auteni, Gangani, Vellabori, Uterni, Vodiæ, Brigantes, Darini, Voluntii ou Usluntii, Manapii, Chauci et Coriondi.

(1) *Géogr.*, liv. XI, ch. II, 3-11.

Sur ce nombre, nous connaissons déjà les Brigantes pour des Briges partis du lac Brigantium et ayant passé par l'Anjou. Les Manapii étaient une fraction des Menapii belges sortis du Belgium. Les *Vellabori* me paraissent avoir été une colonie des Celtes *Vellabri* ou *Vellaves* (Tardieu) de l'Aquitaine, que Pline nomme *Vellates*, Ptolémée *Velauni*, Pline[1] encore *Velleïatés*, Strabon *'Ouellaioï* ; ce que M. E. Cougny traduit par *Vellaïes*. C'était une tribu arverne ou aroerne, qui s'était détachée de cette nation pour se gouverner elle-même. Dans l'Aquitaine, elle habitait entre la Garonne et le Liger.

De même, les *Voluntii* durent être des Celtes *Vocontii*[2] ; et les *Vennicnii*, appelés plus bas *Vennicones* et *Venicontes*, des *Veneti* de l'Armorique, les congénères des *Venami* de l'Aquitaine, des *Vennones* des Alpes, et des *Veneni* de la Ligurie, c'est-à-dire des Vénètes.

Mais ces peuples à l'exception des Chauci, étaient des Celtes et non des Galls. Je n'aurai plus à en parler au chapitre suivant. En somme, les tribus galliques de la Grande-Bretagne sont difficiles à préciser dès que nous sortons des *Cassii* ou gens de l'Étain.

Les peuples de l'île d'Albion étaient les suivants, d'après le même Ptolémée : Novantæ, Selgovæ, Damnii, Gadini, Otadeni, Epidii, Cerones, Cornabii, Caledonii, Meatæ ou Mertæ, Vennicones ou Venicontes, Taxali, Brigantes, Parisii, Orduices ou Ordovices, Coritani, Catti-euchlani, Simeni ou Iceni, Trinobantes, Metæ ou Dimetæ, Sylires ou Siluræ, Dobuni ou Dolbuni, Atrebatii, Cantii, Belgæ, Durotriges et Domnonii ou Dunmonii.

(1) Strabon, liv. IV, ch. II, 2 ; Pline, l. III, ch. V et XIX ; Ptol., l. II, ch. VII.

(2) Pline, l. III, ch. VII et V ; Strabon, l. IV, ch. II.

A ces peuples et je ne sais sur quelle autorité, Lingard et Sadler ajoutent les tribus suivantes : Creones, Carnonacæ, Carini, Cantæ, Logi, Vacomagi, Elgovii, Cassii, Catti-vellauni, Regni et Bibroci.

Maintenant, je me permettrai d'observer que les Creones me paraissent être le même peuple que les Cerones ; les Cantæ, le doublet des Cantii ; les Elgovi, la même tribu que les Selgovæ ; les Metæ, assimilables aux Mertæ ou Meatæ, qui seraient alors la même nation que les Némètes des traditions irlandaises, des Scythes Nomades. Les Belgæ me paraissent aussi être le même peuple que les *Atrebati*, qui avaient immigré de l'Artois. Nous y reviendrons.

Je crois aussi que les *Carnonacæ* étaient des Cambriens comme les *Carnutes* de Chartres et les *Carnes* des Alpes tyroliennes. Nous avons vu que *Damnii* et *Domnonii* avaient leurs analogues en Espagne ; dans les *Damnanitans ;* que les *Coretani* rappelaient les *Cerœtani* de la Tyrrhénie, peuple ombrique, et les *Cæretani* de la presqu'île Ibérique ; que les *Gadeni* devaient être un essaim des *Gaditans* de Gadès ou Cadix ; que les *Cantii* ou Cantæ étaient des *Cantabri* ; que les *Parisii* ou Parisiens étaient une fraction du peuple de Lutèce, en Gaule ; que les *Siluræ* étaient des Morins Gessorienses ou Bolognenses venus de la Libye par l'Espagne ; que les *Cassii* étaient des Galls venus des côtes septentrionales de la Gaule, mais peut-être aussi des *Cossitans ;* enfin les *Iceni* peuvent bien avoir été des *Uceni* ou *Uzeni* des Alpes, que Strabon appelle Iconi, des Ligures.

Nous retrouvons, dans Albion, les Brigantes et les Bibroci, qui nous sont déjà connus, et nous découvrirons plus loin, en Franconie, la souche des Catti-euchlani et des Catti-vellauni.

Au rebours de ce qui se passa en Gaule, ce fut l'élément cel-

tique qui l'emporta, dans les îles Britanniques, sur l'élément gaulois. Sitôt après l'invasion picte ou calédonienne, l'Écosse prit le nom de Calédonia et ne porta jamais celui de *Gallia.*

La *Gallia* du sud-ouest d'Albion, province actuelle de Galles ou Walles, n'était, elle-même, occupée que par des Cambriens et des Silures, c'est-à-dire par des Néo-Celtes et des Libyens. Plus tard, toutefois, par suite de l'union plus étroite qui s'opéra entre les Scots ou Galls, les Picto-Calédoniens-Albains et les Méates, le nom gallique des Scots surnagea, et la Calédonia finit par s'appeler *Scotia* ou Écosse, c'est-à-dire Scythie.

Ce fut la troisième Scythie, la Scythie occidentale; la seconde, la *Scythia minor*, étant la *Scania* ou Suède.

Les Gaulois avaient repris leur ascendant sur l'élément celtique; mais cette transformation ne s'opéra pas sans lutte ni très promptement. Les *Caëls* durent se donner pour des descendants d'Albanus; ce qui était mensonger. Ils avaient dû appeler leur nouvelle et triste patrie Albania, et se donner à eux-mêmes le nom de *Caëls-Alwani.* C'étaient autant de concessions et d'abdications de leur propre nationalité. Un ancien nom d'Albion était *Albin*, terre élevée et blanche; un des rois gaëls du Morven, que les Pictes assassinèrent au IIIe siècle de notre ère, portait le nom d'*Albin* ou *Alpin*, comme aussi l'un des principaux bardes de Fingal. Son fils, Keneth Mac-Alpin, se distingua par ses exploits contre les Brigantes.

Les noms de Fingal et celui de Gaul, fils de Morny, qui lui disputa la souveraineté de l'Écosse, prouvent cependant leur origine gaëlique. Les Galls d'Ecosse non-seulement ne furent jamais soumis, mais ils parvinrent même à régner en Angleterre avec la famille des Stuarts. C'est ainsi que l'Écosse est devenue anglaise.

Les *Geli* d'Écosse prirent ou reçurent des Albains le nom

de *Caëls* à cause de la couleur ardente de leur chevelure :

— « *Promissæ et rutilæ comæ* » dit Tite-Live. Et il ajoute : « Ils ont conservé en Asie ce qu'ils étaient auparavant, plus leur « rouge chevelure [1]. Ils se rougissaient les cheveux à l'aide « de savon et de cendre [2]. »

On veut rapprocher la leçon *Caël*, qui dégénéra en *Caër*, du nom que Silius Italicus donne aux Gallèques ou Galls d'Espagne : *Callaïci* :

« *Callaïci conjux obiit irrequieta mariti* [3]. »

Mais ce nom, les Gallèques le tenaient, dit-on, du bourg de *Calatta* ou *Calacte*, situé en Sicile, sur la plage occidentale de cette île, ainsi que du bourg de *Calès* ou *Calenum*, aujourd'hui Calvi, dans la Campanie, et que construisit *Calaïs* fils de Borée.

— « *non parvus conditor urbi.*
« *Ut fama est, Calaïs* [4] ..... »

On voit donc qu'il serait bien plus simple d'avouer que les *Callaïci* portaient le nom de ce *Calaïs* ; car ce sont les hommes qui imposent leur nom aux villes et aux contrées, et non pas les villes et les pays qui donnent un nom aux hommes ; et qu'il n'y eut aucune espèce de rapport nominal entre les Gallèques d'Espagne et les Caëls d'Écosse.

Avienus mentionne toutefois une ville de Callipolis en Espagne :

« — *In quæis et olim Callipolis fuit* [5]. »

(1) Liv. XXVIII, ch. XVII.
(2) Lib. XXII, cap. XII.
(3) *Seconde guerre punique*, liv. VIII, v. 511.
(4) *Seconde guerre punique*, liv. VIII, v 511.
(5) *Ora maritima*, v. 514.

J'ai fourni à la page 3 du présent ouvrage un grand nombre d'étymologies du mot *Gall*. J'y renvoie mon bienveillant lecteur, en suppléant toutefois ici à ce que je n'ai pas dit.

On sait que les personnes à chevelure rousse ont la peau et le teint d'une extrême blancheur. Ces deux qualités ou plutôt ces deux défauts, selon la manière de considérer ce phénomène, sont corrélatifs et avaient été remarqués de toute antiquité.

Il est généralement admis, en effet, que les *Galataï*, *Galatæ*, *Galatès*, *Galli* ou *Galls* durent ces dénominations grecques ou latines au mot grec *gala*, qui signifie *lait*, non pas tant que les *Galls* fussent les seuls Scythes qui aient été *galactophages* ou mangeurs de laitage, — une qualité qui leur était commune avec tous les peuples pasteurs et nomades, — qu'à cause de l'extrême blancheur de leur peau :

— « *Reliquis enim populis candidiores existunt* [1], » écrivait Jules César : ce sont les peuples les plus blancs qui existent.

— « . . . . . *tùm lactea colla*
« *auro innectuntur*. . . . . »

« Leurs cous blancs comme le lait sont entourés de colliers d'or [2], » chantait Virgile.

— « *Galli sic dicti à lacteo candore,* » ajoute S. Isidore de Séville : « Les Galls sont ainsi nommés à cause de la blan-« cheur laiteuse de leur peau [3]. »

Le mot gallique *gall* et le latin *gallus* dérivent donc du grec

(1) *De Bello Gallico.*
(2) *Énéide.*
(3) *Origines.*

gala, lait, ou bien lui sont congénères et dialectiques. *Galls*, *Galli* et *Galataï* signifieraient les Blancs, tout aussi bien que les mots Albani et Hénètes.

Mais d'où vient le mot *Geli*, et quelle est son étymologie, puisque *gall* n'en est que le singulier ? D'où vient le mot *Gélon* qu'Hérodote donne au même peuple ? Ont-ils la même signification ? Nescio.

D'après Homère, la nation des Scythes, qu'il appelle *Galactophages*, serait le type de la justice et de la vertu parmi les hommes de son temps.

Eschyle disait aussi d'eux :

— « Ils vivent d'*hippacé* ou fromage de lait de jument, mais « ils possèdent des lois sages [1]. »

Je crois cependant qu'il faut beaucoup rabattre de cette sagesse au fromage, tant prônée par les anciens Grecs, qui admettaient et approuvaient tant d'abus criminels. L'étalon de la justice et de la vertu n'était pas très élevé aux yeux de ces païens. Les Scythes se nourrissaient de laitages ; ils étaient étrangers à toutes les jouissances de la vie ; ils ne possédaient rien et vivaient de fromage, dans des basternes ou chariots ; donc, pensaient-ils, on pouvait bien les appeler les plus justes des hommes [2]. « Pour ce qui est de l'anthropo- « phagie, on dit que c'est une coutume scythique [3]. »

Pas la peine d'en parler.

Dans ce cas, nous pourrions en dire autant de tous les bohémiens et saltimbanques qui passent leur vie dans des roulottes ou martingottes, vivant dans une promiscuité qui n'est

(1) *Géogr.*, liv. I, ch. I, 6 ; liv, VII, ch. III, 3, 7 et 9.
(2) *Ibidem*, liv. VII, ch. I, 3.
(3) *Ibidem*, l. IV, ch. IV.

pas dans nos mœurs, et se nourrissant de pain bis, d'oignons et de fromage ; car eux, du moins, ne dévorent pas leurs semblables.

M. Tieule tire l'étymologie du mot *gall* de la langue des Chalybes ou Chaldéens primitifs, voisins des *Geli*, au Caucase, et dans laquelle ce mot est un adjectif qui signifie *grands*, les Grands, faisant allusion à la haute taille des *Geli*.

César dit, en effet, des Gaulois, qu'ils étaient d'une taille merveilleusement grande :

— « *Corpora nempe mirifica specie* [1].... »

Ossian chantant Fingal et les héros galliques d'Ultonia, dans son dernier hymne, s'écrie :

— « Nos faibles descendants me verront et ils admireront la « haute stature des héros du temps passé [2]. »

Ces faibles descendants des *Caëls*, Ossian les traite ailleurs de race dégénérée : « Une race dégénérée, les fils des Petits- « hommes, nous remplace dans nos palais, et de tous ces hé- « ros il ne reste plus qu'Ossian [3]. »

Que se passa-t-il dans le royaume gaëlique d'Ultonia après la mort de Fingal et des autres héros gaëls ? L'histoire n'en dit rien. Mais il n'est pas probable que les fils des Petits-hommes fussent les descendants des Galls à la taille mirifique. La mutation dont il est question ici a trait probablement à l'invasion ibéro-ligure d'Irlande, ou à celle des Méates des Basses-Terres, en Écosse, lesquels étaient des peuples de pe-

(1) *De Bell. Gall.*, liv. VI, ch. XVIII.
(2) *Poëmes galliques. Berrathon*, p. 292.
(3) *Berrathon*, p. 282.

tite taille. Les Écossais du Lowland sont demeurés tels jusqu'à nos jours ; tandis que les Highlanders ou gens du haut pays sont des hommes de grande taille.

Au moyen âge, le mot *Caël* s'adoucit en celui de *Gaël* qui revêtit bientôt différentes orthographes et devint successivement, dit Thierry, Gaedhel, Gayel, Gayodheal, Gathelus, Gadelius, Gwyddil, Goedelus et même *Gæthulus*.

Eu égard à sa ressemblance euphonique avec le nom des Gétules ou *Gechtula* d'Afrique, ce dernier mot a porté plusieurs écrivains à rapprocher les *Galls* des Gétules, et à enseigner que les Gaulois étaient de descendance chamique, qu'ils avaient les yeux et les cheveux noirs, le teint basané, et qu'ils étaient arrivés du continent africain. M. de Belloguet lui-même a donné dans ce panneau. Mais rien n'est plus absurde et facile à réfuter. Je ne m'y arrête même pas.

En basse latinité, *gallus* se changea en *guallus*, qui devint *gallois* puis *gaulois*, comme le mot latin *Gallia* se changea en *Goele* et en *Gaulle*, pour devenir la *Gaule*.

De même, le mot *gall* germanisé devint *wallon*, *welsh*, *valach* ou valaque ; comme *Gallia* se métamorphosa en *Walles*, *Vallentia* et *Vallachia*.

Mais les Gallois ou Welches n'ont jamais admis ces locutions, parce qu'ils ne sont pas des Gaulois scythes, mais des Cimbres ou Néo-Celtes.

La langue des *Caëls* ou Scots s'est conservée jusqu'à nous. Elle s'appelle *erse* ou *gallique* en Écosse ; *irish*, *eironach* ou *gaëlique* encore, en Irlande ; et *manx* dans l'île de Mann. C'est donc la langue gauloise proprement dite, et elle ressemble beaucoup au français.

Il ne faut pas confondre cette langue scythique avec le *welsh* ou *gallois* de la principauté de Galles, qui est un dialecte cel-

tique, comme le *cornish* ou langue de la Cornouaille et le *breizonec* ou bas-breton.

Voilà tout ce qui reste des langues parlées dans les Gaules, si nous en exceptons encore l'*escualdunac*, *escuara* ou basque, le *roman* ou provençal, et le *latin*, principal dialecte celtique, auquel on peut ramener tous les autres. Prichard et Latham l'ont prouvé il y a déjà longtemps.

Des langues des anciens Celtes, des Galls, des Cimbres et des Sicambres, il ne reste plus, en France, que d'informes lambeaux dans nos patois. Nul écrivain gallo-romain ne s'en est occupé, nul ne les a recueillies, bien qu'au IVe siècle il existât encore en Gaule, d'après Sulpice Sévère, deux langues vivantes bien distinctes, indépendamment du latin : le *celtique* et le *gallique*, comme dans la Grande-Bretagne.

Cet écrivain met, en effet, dans la bouche d'un de ses personnages, qui entendait un voyageur étranger lui raconter les actes de la vie de S. Martin de Tours, l'apostrophe suivante :

— « Parle, mais parle-nous celtique, ou bien gaulois, si tu « l'aimes mieux »— « *Vel celticè, aut si mavis, gallicè loquere !* »

On pourrait, il me semble, reconstituer notre ancienne langue gauloise en comparant les trois dialectes galliques de l'Écosse, de l'Irlande et de Mann avec le français ou les patois français. Tous les termes identiques ou fortement ressemblants seraient mis de côté et classés en vocabulaire sous le titre de langue *gauloise*. Tels sont, par exemple, les mots galliques *ram*, une *rame* ; *trogne*, le nez ; *muir*, la mer ; *soin*, son ; *tir*, terre ; *laith*, lait ; *loch*, lac ; *ceir*, cire ; *meile*, meule ; *or*, or ; *choroin*, couronne ; *fin*, vin ; etc., etc.

Quant au *celtique*, on pourrait également le reconstituer en prenant le bas-breton comme type du dialecte cambrien, l'auvergnat et le provençal comme types des anciens dialectes ar-

verne et albique, et enfin le latin comme étalon de la langue des Albains et des Ombres. On pourrait mieux faire encore. Puisque nous savons que la langue celtique ne comptait pas moins de 26 dialectes, dans le Caucase, on pourrait classer tous les termes analogues et dialectiques appartenant aux peuples des langues latine et celtique, et le dictionnaire polyglotte qui en résulterait serait certainement celui de la langue celtique. Effectivement, rien ne se perd, en ce monde, les langues elles-mêmes peuvent bien se transformer en traversant les âges, mais leurs divers éléments se conservent dans les patois ou constituent des dialectes nouveaux.

En voici quelques exemples pris au hasard :

Celte-Cambrien	Latin	Provençal	Français
—	—	—	—
môr	mare	mar	mer
fynnon	fons	foun	fontaine
nochd	nox	nué ; nuéch	nuit
di, dia	dies	di, dui (en composit.)	jour, d'hui
lhûg	lux ; lumen	lumè	lumière
lhwch	lacus	lac	lac
pysg	piscis	peys	poisson
pysgwyr	piscator	pescadou	pêcheur
colommen	columba	couloumbo	colombe
tarw	taurus	tourew (touréoû)	taureau
buw (buôu)	bos	buw (buoû)	bœuf
asyn	asinus	âsé ; ay	âne
gavar	capra	cabrè ; cabro	chèvre
ran ; kranag	rana	rana-nué	rainette ; grenouille
win	vinum	vin	vin (vain)
wyr, gwyr	vir, viri	homè	homme

Je n'hésite pas à croire que c'est la corrélation étroite que présente le latin et surtout le sabin et l'ombrien avec les langues celtiques de la Gaule, qui fit le principal succès des Romains. Quand on peut comprendre les peuples sauvages ou seulement barbares et en être compris, on a bientôt fait de s'en faire des amis. Or, les Celtes et les Bretons purent juger, par la langue des Romains, qu'ils étaient de même race qu'eux. Aussi, leur décernèrent-ils à l'unanimité le titre de *Rois du monde,* que leur donnent les poésies d'Ossian.

Les peuples celtiques saluèrent donc, dans les Romains, la nation la plus policée, la plus savante, en même temps que la plus forte de la race celtique ou gomérienne ; car il n'est nullement naturel aux peuples vaincus et soumis de célébrer leurs vainqueurs et leurs maîtres. Ils les bafouent plutôt.

Maintenant, il faut savoir reconnaître que les Gaulois n'ont commencé à prendre rang parmi les nations que dans la Gaule, et que ce fut dans notre patrie seulement qu'ils englobèrent tout d'abord dans leur corps et adoptèrent sous la protection de leur nom une foule d'étrangers. Mais oserait-on affirmer que les Romains furent étrangers à la renommée des Gaulois, et qu'ils ne contribuèrent pas eux-mêmes à exagérer la puissance de cette nation, en donnant le nom de *Galli* à tous les peuples qui affluèrent en Gaule, alors même qu'ils se contentaient de la traverser ?

Ils avaient d'autant plus intérêt à grandir les Gaulois, qu'ils en avaient été vaincus ; que Rome avait été à leur mercie pendant sept mois ; et que, sans quelques oies affamées, le nom du peuple romain eût été effacé de la terre par les sauvages Senons. D'ailleurs, en dépit de toute la légèreté que César leur prête, il ne fallut pas moins de neuf ans à ce grand capitaine pour triompher des Gaulois et faire de leur patrie adoptive

une portion de l'empire romain. Mais il les vainquit beaucoup plus en les divisant entre eux, en fomentant leurs dissensions, en piquant leur jalousie naturelle les uns envers les autres, par la ruse et l'intrigue, que par sa science militaire. Et si la Gaule périt alors, malgré une bravoure sans exemple et une valeur héroïque, ce fut par l'envie mutuelle des peuples qui la composaient, par leurs rivalités intestines et leur haine réciproque.

Hélas ! les Gaulois de la fin du XIXe siècle en sont au même point où en étaient leurs ancêtres au Ier siècle avant Jésus Christ, et cependant combien de fois ne leur a-t-on pas répété depuis lors cette parole si judicieuse du Maître : « Tout « royaume divisé contre lui-même sera désolé [1]. »

*
* *

En finissant ce chapitre, je tiens à bien définir les phases ou les étapes du peuple gaulois, depuis sa sortie des montagnes de l'Arménie jusqu'à son retour partiel vers les rivages méridionaux de la mer Noire.

Dans le Caucase, les Gaulois, à leur berceau, sont les *Geli* ou *Gélons*, au singulier, *gâl*, deux mille ans avant notre ère ; peuple scot, scolothe ou scythe, qui ne se fait remarquer que par sa vie pastorale, sa sobriété de *galactophages*, l'extrême blancheur de sa peau, sa chevelure blonde, son courage indomptable et l'extrême versatilité de son caractère.

On les appelait aussi *Galles* ou plutôt *Walles*, (pour *Galles*), d'après Pline l'Ancien, et ils exploitaient des mines d'or avec succès ; ce qui explique comment à leur apparition dans la

(1) Luc., ch. XI.

Gaule ce peuple était couvert de bracelets et de colliers ou *torques* en or.

— « *A portis Caucasiis per montes Gordyæos,* dit Pline, « *Galli et Suarni, indomitæ gentes, auri tamen metalla fo-* « *diunt* [1]. » — « Depuis les portes Caucasiennes on rencontre à « travers les monts Gordiens, les *Walles* et les Souarnes, peu- « ples indomptables, qui cependant exploitent des mines d'or. »

Émigrés vers le septentrion et le nord-ouest de l'Europe vers l'an 1500, ils demeurent les *Geli* jusqu'à leur arrivée dans l'Occident et à leur établissement au nord du Llydaw ou Gaule, vers l'an 620 A. D.. Alors ils sont la horde *Gâl* en Bretagne, les *Caëls* ou les Roux dans l'Albanie écossaise, les *Gaëls* en Irlande et les *Galls* en Gaule. Dans les îles Britanniques, ils joignent à ces noms celui de *Scots*, qu'ils ne porteront jamais en Gaule, où les Romains leur donneront bientôt le nom de *Galli*, c'est-à-dire les Blancs laiteux.

Dès lors, il n'est plus question des *Geli*, et tout au plus si l'on retrouve encore un souvenir des *Gélons* en Sicile. Mais ce nom reparaît chez les écrivains gallo-romains du IVe siècle pour désigner les Gaulois demeurés en Germanie. Mélangés avec les Celtes, les Ligures les Ombres, les Tyrrhènes, les Ibères et autres peuples, *Galli* et Celtes ne se distinguent déjà plus des Romains. César lui-même, qui les a pratiqués pendant neuf ans, les confond les uns avec les autres, et ne recule pas à écrire que ce peuple, que les Romains appelaient *Galli*, se donnait à lui-même le nom de Celtes.

En Espagne, ils portent le nom d'un obscur chef d'émigration italienne, *Calaïs*.

(1) *Hist. nat.*. VI, c. XII, p. 27.

Puis les *Galli* vaincus, repoussés et asservis par les Romains, envahis au nord par les Cimbres, les Ambrons et les Belges, au sud par le flot toujours montant des Ibères, des Ligures, des Volsques, des Albains, des Tyrrhènes et des Phocéens, se retournent en masse vers cet Orient d'où ils étaient sortis, et sous le nom de *Galataï* ou *Galatès*, ils rentrent dans la Phrygie qu'ils bouleversent, après avoir ravagé la Grèce, et revoient les bords de ce fleuve *Gallus*, sur les bords duquel ils avaient jadis envoyé une colonie de corybantes ou prêtres de Cybèle, les *Galles*.

Ainsi donc, le nom primitif des *Geli* ou *Walli* ne fut porté que par les premiers occupants du nord de la Gaule, les *Geli-Llydaw* et ceux d'Albion. Ni les *Caëls* et *Gaëls* britanniques, ni les *Callaïci* ou Galèques d'Espagne, ne portèrent jamais le nom latin de *Galli* ou Gaulois. Ils demeurèrent ce qu'ils avaient été au départ du Caucase ; des Scots ou Scythes.

Ainsi encore, les *Galli* de la Gaule ne s'appelèrent jamais eux-mêmes *Galataï*, pas plus que ceux qui envahirent l'Italie et qui s'y établirent ; mais ils devinrent les *Gallo-romains*, après la conquête césarienne, et les *Celtes-Gaulois*, du moyen-âge à nos jours.

Cependant, sitôt qu'une notable portion des *Galli* eut pris son envolée vers l'Orient pour le reconquérir et y habiter, l'Histoire ne leur donne plus que le nom de *Galates* ; et après leur passage à travers l'Europe et la Grèce, ils deviennent les *Gallo-grecs* en Asie-Mineure, l'an 241 A. D..

Ainsi dans cette grande épopée, et quel que soit le nom qu'il ait porté, on ne voit dominer qu'un peuple, dans la nationalité duquel sombrent toutes les nationalités qui le hantent ou qui le frolent au passage : le peuple *gaulois*. Et ce peuple descendait de Magog, ancêtre des peuples scythes.

Il nous reste pourtant bien peu de dénominations topographiques attestant l'existence ou seulement le passage des *Galli* en Gaule. Je ne crois pas que l'on trouverait un seul bourg, un seul village qui portât le nom des *Galli*, si j'en excepte *Galan* dans les Hautes-Pyrénées, *Gaillac* dans le Tarn, *Gallo* en Belgique, et *Gelduba*, Gellep, en Prusse ; encore, l'étymologie gallique des deux premiers noms peut-elle être révoquée en doute à juste titre.

D'après M. Charles Bigarne, les seuls indices gaulois qui nous restent sont composés avec des noms de divinités gauloises ; *Bel*, *Bélis* ou *Belen*, le soleil, *Bélisama*, *Bélisna*, *Belna* ou *Béalna*, la lune ou Diane au triple visage, que les Romains confondirent par erreur avec Minerve ; ensuite *Thor* ou *Tor*, Neith, Tellus, Athys, *Anna*, Néanne ou Néhalennia, Osiris, Isis, Horus et autres divinités qui leur furent communes avec les Celtes, les Égyptiens et les Scandinaves.

C'est ainsi que nous trouvons un *Torigni* dans la Manche, et deux *Thorigny* dans l'Aube et la Seine-et-Marne ; nous avons *Annevron*, *Annecis*, *Annet* ; nous possédons *Bellencombre* dans la Seine-Inférieure, *Bellen* en Belgique, *Bélem* en Portugal, *Belzinensis* ou Lauzanne en Suisse, le golfe de *Belisama* dans le Lancaster, *Bellinzona* en Suisse, *Bilzingen* dans le Luxembourg, *Blesia* ou *Cereri-Belsiana* dans la Beauce, *Blezia* or. Béziers dans l'Hérault ; et une foule de noms analogues qu'il serait trop long d'énumérer, tels que *Bellomer*, *Bellomé*, *Bellenais*, *Bellenaves*, *Belzunce*, *Balzac*, *Beluze*, *Balzanne*, *Bellozanne*, *Belesme*, *Bellavesnes*, etc., etc. [1], qui sont autant d'indices d'une origine gauloise.

(1) *Étude sur l'origine des Kalétédues*, *passim*.

CHAPITRE II

DES CELTES ALBANIANS ET CALÉDONIANS

(an 620 A. D.)

Relativement à la priorité de la race qui peupla la Grande-Bretagne et l'Hibernie, les ethnogénistes anglais reconnaissent et défendent trois doctrines qui ont chacune leurs partisans : la doctrine de Humphrey Lhuyd, la doctrine hibernienne et l'hypothèse calédonienne.

La doctrine d'Humphrey Lhuyd voit dans les Galls la population originelle des îles Britanniques, sans aucun mélange de Celtes ni de Bretons ou Cumbriens. Elle en dit autant du nord de la Gaule. Les Bretons seraient une population postérieure et intruse. Les Drs Prichard et Latham se sont rangés à cette doctrine, qui, disent-ils, a la présomption en sa faveur [1].

La doctrine hibernienne fait des Bretons les aborigènes de la Grande-Bretagne ; elle fait venir les Gaëls d'Irlande en Écosse et d'Espagne en Irlande, sous la pression des Ibères-Ligures ou Milésians. C'est la moins probable des trois.

Enfin la doctrine calédonienne fait venir les Gaëls d'Ecosse en Irlande, et de la Scandinavie en Ecosse ; mais elle se trompe touchant l'origine des Calédonians qu'elle fait synonymes de Gaëls, tandis qu'ils étaient des Celtes. A mon avis, c'est la

(1) *Ethnology of the British Islands*, p. 88.

seule admissible, parce que la première hypothèse s'appuie elle-même sur cette erreur que je crois facile à réfuter.

J'embrasse donc la doctrine calédonienne après l'avoir purgée de toute d'erreur et quiproquo.

Les savants qui reconnaissent des Gaëls ou Caëls dans les *Callydons* ou Calédoniens, décomposent ce nom en *Caël-y-dunum*, Galls des montagnes. D'autres le tirent de *Caël-y-Llydaw* ou Galls du littoral de la Gaule ; car la Gaule se nommait *Llydaw* en langue cimbrique. D'aucuns enfin, et parmi ceux-là Amédée Thierry, croient que les Calédoniens étaient des Gaëls mâtinés de sang cumbrien, et ils les placent au pied et au sud des monts Grampians. Mais dans cet informé ils commettent un anachronisme, parce qu'ils parlent des Calédoniens de l'époque romaine et même de l'ère chrétienue, qui sont bien postérieurs aux véritables Gaëls ainsi qu'aux Albanians et aux *Calydons* de Diomède (1207 A. D.).

Mais voilà : il est devenu certain par les études des L. J.Jehan, desCharles Bigarne,des Valentin-Smith et autres celtisants, que les *Kallydons* d'Écosse, les Caledonii des Romains et les Calédonians des Anglo-Saxons n'étaient autres que des *Kaldonak*, *Kaldu*, *Kalèdu*, *Kalèthes* ou *Kalètédus* analogues à ceux du Calaisis, du pays de Caux, de Châteaubriand, des bords de la Saône, de la Picardie, de la Provence, du pays des Picentins ou gens du Pic et du Picenum, enfin de la *Calydonia* étolienne, en Grèce, ; c'est-à-dire des Celtes peucétiens appartenant à la famille gomérite ascanienne.

Je n'ai donc pas à répéter ici, à propos des Celtes calédonians, ce que j'ai dit des mêmes Celtes sous le nom de *Piks* ou *Picti* dans le chapitre que j'ai consacré à ces Gomériens dans la première partie de cet ouvrage, p. 130.

Mais ici je rencontre encore deux opinions en discrépance.

Faut-il croire que lesdits *Calyddons* aient passé de la Gaule en Bretagne dans les siècles qui suivirent l'immigration en Occident des Celtes conduits par Picus ou Peucétius, c'est-à-dire peu après l'an 1896 A.D., qui vit cette horde aborder au Picenum ; ou bien après l'an 1209, qui fut témoin de la dispersion des héros grecs et troyens ?

Les ethnogénistes anglais le nient. Ceux d'entre eux qui ont assigné la plus haute antiquité à l'occupation par l'homme des pays britanniques, n'ont *jamais* reculé cette époque jusqu'aux temps cependant assez voisins de l'ère chrétienne, où la Bretagne et la Gaule étaient jointes par l'isthme dont parle Diodore de Sicile. Tout au contraire, ils en parlent comme si les îles Britanniques étaient aussi bien des îles qu'à l'heure présente [1].

Reste à savoir, maintenant, si ce n'est pas un préjugé de nationalité qui empêche ces savants d'outre-Manche d'admettre ce fait, de crainte d'avoir à confesser que les îles Britanniques ont reçu leur population de la Gaule, de l'Italie et de l'Espagne.

Qu'importe, à cette heure, que les *Calédonians* n'apparaissent pas, dans l'Histoire de l'Écosse, avant l'an 78 de Jésus-Christ, c'est-à-dire sous le règne de Tibère et la conquête d'Agricola ? On sait bien qu'il n'existe pas de documents historiques et certains sur ces peuples qui soient antérieurs à César et à Tacite. Strabon n'en fait aucune mention, pas plus qu'Avienus ni Pomponius Méla ; et Solin, qui nomme la Calédonie, ne discute pas l'origine des Calédoniens. D'ailleurs, il vivait sous Auguste [2]. Vibius Sequester ne les énumère pas

(1) *Ethnology of the British Islande*, p. 20.
(2) *Polyhistor*, XXIII, *Britannia*.

parmi ses *gentes*. Plutarque, Polybe et Tite-Live les ont ignorés ; et si nous voulions juger de l'origine de ce peuple par le peu qu'en dit Tacite, nous serions entièrement fourvoyés ; car, de ce qu'ils étaient de taille élevée et avaient les cheveux roux, il en concluait que les Calédonians étaient des Germains :

— « *Namque rutilæ Caledoniam habitantium comæ, magni artus germanicam originem asseverant* [1]. »

Ce passage constitue-t-il une preuve de fait ? Nullement. Tacite parle des habitants de la Calédonie ou Écosse. Mais desquels ? Il ne les nomme pas. Or, c'étaient les Galls ou Caëls qui avaient les cheveux roux et non pas les Calètes. Et personne ne conteste aux Galls une origine scythique aussi bien qu'aux Germains et aux Scandinaves. Quant à la grandeur de la taille des Galls elle était bien connue. César en parle :

— « *Nam plerumque omnibus Gallis, præ magnitudine cor-* « *porum suorum, brevitas nostra contemptui est.* » dit-il dans ses Commentaires [2].

— « Car la plupart des Gaulois, à cause de leur stature éle- « vée, méprisaient notre petite taille. »

C'était donc des Galls de la Calédonie que parlait Tacite.

Mais les écrivains latins étaient loin d'avoir une notion bien juste de ce peuple. Ainsi, Sidonius en fait des Bretons, et il suppose même qu'il y avait déjà des Saxons dans la Grande-Bretagne, du temps de César ; ce qui est faux :

— «..... *victricia Cæsar*
« *Signa Caledonios transvexit ad usque Britannos ;*
« *Fuderit et quanquam Scotum, et cum Saxone Pictum*
« *Hostes quæsivit.* »

(1) *Vita Agricolæ*, XI.
(2) *De Bello Gall.*, liv. II, XXX.

— « César a porté mes drapeaux victorieux jusque chez les « Bretons calédoniens ; et quoique il eût défait le Scot et le « Picte avec le Saxon, il chercha de nouveaux ennemis [1]. »

Cependant, comme l'on fixe aujourd'hui à l'an 620 A. D. l'établissement des Galls dans la Gaule onze ans après les Cimbres, événement qui fut la cause de la double contre-émigration de Sigovèse et de Bellovèse, vers l'an 587 [2], n'est-il pas probable que l'apparition des Galls en Calédonie eut lieu à la même époque, c'est-à-dire 150 ans avant la rupture de l'isthme britannique, et plus de 1200 ans après l'arrivée des Celtes *Callydons* ?

Quant à moi, je considère la migration bellovésienne comme celto-gallique, c'est-à-dire mixte et non pas entièrement gallique, puisque ce fut devant la poussée des Cimbres qu'elle eut lieu, et qu'elle fut principalement composée de peuples celtobriges, tels que Éduens, Arvernes, Cénomans et Bituriges. [3]

Donc si les Galls ou Caëls pénétrèrent en Écosse en l'an 620 A.-D., les Celtes les y avaient précédés depuis des siècles, puisque Hipparque, Jules César, Tacite et Diodore de Sicile s'accordent à reconnaître pour autochthone, dans les îles Britanniques, le même peuple celtique qu'à la Gaule et à l'Italie, c'est-à-dire les Albani, qui, en Écosse, portaient le nom d'*Albanach* ou *Albanians* [4], dénominations qui signifient les Montagnards blancs, comme dans le Caucase.

(1) Sidon. Apollin., t. III, p. 116. *Carmina*.

(2) *Étude sur l'origine des Kalètèdues*, p. 11 ; et *De l'origine des peuples de la Gaule transaltique*, p. 7.

(3) *Hist. des Gaulois*. t. I, p. 146.

(4) *Hist. des Gaulois*, t. I, p. 65 ; et *Ethnog. gaul.*, t. I, p. 243.

D'après la seconde opinion, les Celtes ou *Kalètés*, *Kélydhons*, auraient émigré des bouches du Danube, où ils habitaient l'île Peucé, à celles de la Vistule, dans la Baltique. De la Vistule, ils auraient gagné les rivages de la Scania ou Suède; puis auraient transmigré partiellement en Écosse.

Cette opinion, que j'ai développée à la page 150, est probable et peut être soutenue ; mais il me semble bien plus acceptable de faire traverser à ces Celtes albains la forêt Hercynienne ou de *Callydon*, et le Rhin, ou bien de leur faire suivre la voie de l'Ister et du Rhin, puis les rivages de la mer du Nord, d'où ils auraient pénétré dans l'île à laquelle ils donnèrent leur nom, *Alvion* (Ἀλουίωνος) [1].

Ce qui semble prouver que les *Callydons* de l'Albanie britannique ont pratiqué cette route, et que même ils auraient traversé la Thrace et la Grèce, c'est qu'il y avait dans l'Étolie, d'après Strabon, non loin de l'Albanie épirote, une ville nommée *Calydon*, du nom de son fondateur, frère de Curès et d'Étolus.

Homère l'appelle « la pierreuse *Calydon* [2].

Pomponius Méla en fait mention :

— « *Inter Ætolos et Peloponesiacos..... in his est Ægion* « *et Ægira.... et notior aliquanto nomine, Calydon* [3].... »

Silius Italicus en parle également à propos de Scipion l'Africain :

— « *Ille etiam Pelopis sedes et Achaïa adire*
« *Mœnia prægaudens, tristem Calydona Dianæ* [4]. »

(1) Philostorgios. *Hist.*, V ; *Extraits des auteurs grecs*, t. V, p. 279.
(2) *Géogr.*, liv. X, cap. I, 9.
(3) *De situ orbis*, lib. II, cap. III, p. 47.
(4) *Seconde guerre punique.*

Enfin Homère parle d'une seconde *Calydon* située en Epire :

— « Leur vaisseau part et cotoie Cruni et les rochers de « Chalcis [1] » dit-il, à propos de Télémaque regagnant Ithaque après avoir quitté Nestor.

Une excellente preuve que les Celtes d'Écosse ou *Callydons* avaient suivi la voie du Rhin, se trouve dans une antique tradition, fabuleuse comme toutes celles que j'ai citées au début de cet ouvrage, et que nous ont léguée Perrotus et Girald de Cambrie. Elle fait descendre les *Albanach* ou Albains britanniques du géant *Alb* ou *Albion*, qui eut l'audace de s'opposer au progrès d'Hercule tyrien quand ce demi-dieu tenta la traversée du Rhin pour pénétrer en Gaule, à sa sortie de la forêt de *Calydon* ou d'Hercynie. Mais il succomba dans la lutte et en fut tué [2].

Il n'est cependant pas probable que les *Callydons* aient jamais lutté contre les Phéniciens en tant que Phéniciens, sur les bords du Rhin ; mais si les Finns, Fionns ou Feinni des traditions irlandaises, qui immigrèrent dans les îles Britanniques avant tous les peuples, étaient de race tyrienne, il n'est pas invraisemblable que les Celtes, premiers habitants du nord de la Gaule et de la Bretagne, ne se soient opposés à leur traversée du Rhin, quand ils sortirent de la forêt Hercynienne.

Enfin, une troisième preuve que les Celtes ont précédé les Gaëls dans la Grande-Bretagne, réside dans le nom primitif que portait cette terre: *Fel-Ynis*, terre de miel, en langue celtique. Quand les *Calydons* l'eurent peuplée, ils lui donnèrent leur nom national, *Alb-Ynis*, terre des Albains ou hommes

(1) *Odyssée*, liv. XV, v. 295. Voyez ce que j'en ai déjà dit pp. 146-7.
(2) *Orig. gaul.*, p. 24.

blancs, *Albion*. « *Propinqua rursus insula Albionum patet*[1]. » Leur royaume reçut celui d'*Albaïnn*, *Alwan* ou *Albany*, et eux portèrent le nom d'*Albionians* qu'ils avaient encore l'an 450 A. D., lors du voyage que le Carthaginois Himilcon fit dans les îles Britanniques.

Quinze cents ans plus tard, c'est-à-dire l'an 1057 de l'ère chrétienne, les Celtes du Morven s'appelaient encore *Albanians* :

— « *O ye, learned Albanians all !*
« *Ye, learned yellow-haired hosts !* »

s'écriait un barde gaëlique du roi d'Écosse Malcom III.

Je me demande quels étaient les arts et les sciences que pouvaient cultiver les Écossais à cette époque, avec assez de succès, pour qu'on pût les saluer du titre de *savants* et d'*érudits* (*learned*), alors que les annales les plus anciennes de ce peuple ne remontent pas avant l'an 1020 de notre ère, et que les Écossais ne reçurent pas d'instruction avant le XVIIe siècle !

L'épithète *yellow-haired* fait allusion ou du moins rappelle un passage de Diodore, qui dit des Celtes que « leurs enfants « à leur naissance sont très blonds ; mais qu'ils deviennent « aussi roux que leurs pères à mesure qu'ils avancent en âge[2]. »

Il n'y a aucun doute que les Kalètes ou *Callydons* écossais portaient aussi le nom de *Picti* ou *Piki*, comme ceux du pays des Picentins en Italie et comme les Pictavi de la Gaule. Ils montèrent jusque dans les Orcades ou Orkneys, archipel situé au nord de l'Écosse, et les peuplèrent, ainsi que l'Islande.

(1) *Ora marit.*, v. 112.
(2) *Hist. univers.*, liv. V, XXI.

Claudien en fait mention, au commencement du ve siècle de notre ère ; mais il les dit originaires de ces îles, ce qui est erroné :

— « *Quid rigor æternus cœli ; quid sidera prosunt*
« *Ignotumque fretum ? Maduerunt Saxone fuso*
« *Orcades ; incaluit Pictorum sanguine Thule,*
« *Scotorum cumulos flevit glacialis Ierne* [1]. »

Nennius, un des plus anciens écrivains anglais, cité par le Dr R.-G. Latham, leur fait aussi occuper les Orcades avant d'avoir pénétré en Écosse :

— « *Post intervalum multorum annorum Picti venerunt et* « *occupaverunt insulas quæ Orcades vocantur ; et postea ex* « *insulis affinitimis vastaverunt non modicas et multas regio-* « *nes, occupaveruntque eas in sinistrali plagâ Britanniæ ; et* « *manent usque in hodiernum diem. Ibi tertiam partem Britan-* « *niæ tenuerunt et tenent usque nunc* [2]. »

Mais ces deux citations ne sauraient convenir aux Kalètes ou *Callydons* qui sortirent de la Grèce et de l'Italie, vers l'an 1896 A. D.. Il ne s'agit pas même ici du courant septentrional qui, de l'île *Peukè*, dans la mer Noire, vint peupler l'île ou la presqu'île d'Albion, en suivant le Rhin jusqu'à son embouchure, après avoir traversé la forêt de *Calydon* ou d'Hercynie ; mais seulement de ce troisième rameau de la famille peucétienne qui aurait exclusivement porté le nom de *Pics* ou *Piks*, et qui, de l'île Peucé se serait transporté jusqu'à la Baltique, pour se répandre dans la Scanzia et, beaucoup plus tard, dans les îles Bri-

(1) *De quart. consul. Hon.*, 30-34 ; cité par *The eastern origin of the Celtic nations*, p. 152.

(2) Nennius, CV, *Ibidem*, p. 153.

tanniques. Je me suis assez étendu sur cette question, pages 158 et suivantes, pour n'être pas obligé d'y revenir ici. Mais il est certain que les Orcades, les Shetland et les Hébrides ne furent colonisées par lesdits *Piks* ou Pictes que vers l'an 210 de l'ère moderne, quand ces Celtes envoyèrent une colonie d'Écosse en Irlande.

On ignore même l'époque de leur arrivée dans l'île d'Albion ; mais, comme l'on sait qu'ils se joignirent aux Gaëls ou Scots, qui étaient venus par la Gaule vers l'an 620 A. D., et qu'ils leur persuadèrent, continue Nennius, d'envahir la Bretagne pour en chasser les Bretons, il devient évident qu'ils étaient postérieurs à ces deux peuples.

Ils s'acquittèrent de cette mission de concert, pourchassèrent les Bretons vers le sud, et habitèrent le nord de l'île d'Albion. Mais, comme les Pictes n'avaient point amené de femmes avec eux, ils en demandèrent aux Scots qui y mirent une condition : c'est que, dans les cas douteux, les Pictes choisiraient leurs souverains plutôt dans la ligne féminine que dans la ligne masculine, afin que l'élément scot ou gaël fût le plus favorisé. Les Celtes-Pictes consentirent à cette clause, et voilà pourquoi s'est maintenue jusqu'à nos jours, en Angleterre, la loi qui admet les femmes à la royauté [1]. C'est donc une loi écossaise et gauloise.

Les Calédonians et les Pictes habitaient en Écosse depuis Lochfernn jusqu'au Frith ou estuaire de la Tyne ou Taine. Au sud, étaient les Méates, entre les murs de Sévère et d'Antonin ; car, pillés et attaqués par les Scots et les Pictes, les Bretons avaient fini par implorer le secours des Romains, qui, accourant une seconde fois en Bretagne, ne crurent pas pouvoir mieux faire

(1) *The eastern origin*, etc., p. 154.

que d'enfermer les Barbares du nord en barrant diamétralement l'île d'Albion d'une muraille, appelée aujourd'hui *the Picts wall*, et qui traverse les comtés de Cumberland et de Northumberland.

Lorsque Agricola eut subjugué toutes les tribus bretonnes du sud, de l'est et du nord d'Albion, aussi loin que le Frith de Forth, il attaqua les *Calédonians*. Ces insulaires s'assemblèrent au nombre de trente mille combattants sur les monts Grampians, sous les ordres du chef Galgac. Ils se battirent avec vaillance, mais n'en perdirent pas moins la bataille, en laissant dix mille des leurs sur le terrain, contre quatre cents Romains seulement.

Cette énorme disproportion de morts, en dépit de la bravoure et de l'audace des Pictes, prouve éloquemment que ces Écossais en étaient encore réduits, à cette époque, à leurs seuls marteaux de silex et à leurs javelots primitifs en bois durci au feu, armes qui ne pouvaient entrer en compétition ni en parallèle avec celles des Romains qui étaient en fer et en bronze. Défaits et non subjugués, les *Calédonians* se révoltèrent encore, l'an 120 de J.-C., ce qui nécessita un nouvel envoi de troupes, sous l'empereur Hadrien. Celui-ci fit construire, en outre, une nouvelle muraille entre le pays des Bretons et celui des Calédonians, depuis le Frith de Solway jusqu'à l'embouchure de la Tyne, sur un parcours de plus de soixante milles.

L'an 180, le général romain Ulpius Marcellus repoussa de nouveau les Calédonians dans leurs montagnes, comme Lollius Urbicus l'avait fait, peu de temps auparavant, des Méates.

Depuis cette époque, tour à tour harcelant les Romains et repoussés par eux, les Calédonians-Pictes n'en furent pas plus subjugués qu'auparavant.

Puis, tout à coup, l'an 240 de J.-C., Méates et Calédonians

disparurent de la scène, et à leur place on ne trouva plus que les Scots et les Pictes, qui n'étaient évidemment que le même peuple calédonien fusionné avec les Caëls d'Albanie et ayant changé de nom. Dès lors, les Caëls-Alwani ou Albanians anciens, les Pictes ou Néo-Calédoniens, et les Scots ou Galls d'Irlande immigrés en Écosse, ne formèrent plus qu'une seule et même nation : celle des *Scotchmen* ou Écossais.

Rares sont les dénominations attribuables aux Albans et aux Calédonians, en Angleterre. Encore plus rares sont-elles dans le nord de la Gaule et de l'Europe. Cependant la Belgique offre *Aubel*, *Aubange* et le nom de l'Elbe, *Albis*.

CHAPITRE III

DES CAMBRIENS, CUMBRIENS ET CIMBRES, OU CIMÉRIENS SEPTENTRIONAUX

(1100-631, A. D.)

Nous avons vu, pages 72 et suivantes, comment une notable fraction des Cimériens passa en Occident par la voie la plus directe, celle de la Grèce et de l'Illyrie, vers l'an 1912 avant Jésus-Christ, sous le nom d'*Ombres*, parce que les Grecs, conformément à leur mauvaise habitude, avaient changé le nom de ce peuple caucasien, qui était *Kmari*, les Hommes, ou fils de *Gmr* ou *Gomer*, en celui de *Kimeroï* ou *Chéimérioï*, qui signifie les Ténébreux, les gens de la nuit et des Ombres[1].

L'immigration des Ombres ou Cimériens occidentaux se prolongea jusqu'à l'an 1400 A. D., et des colonies d'Ombres durent même gagner le nord-ouest de l'Europe depuis l'Italie ; car on trouvait des *Umbranici* au bord du Rhône, et des *Umbri* le long de l'*Humber*, dans l'île de Bretagne, dans le *North-Umberland* et dans la *North-Umbria* ou Ombrie septentrionale.

L'histoire et la légende sont également muettes à leur égard.

Ici je traite des *Cumbri* et des *Cambrians*, autres peuples

(1) Balbi. *Atlas ethnographique.*

cimériens qui peuplèrent le nord de l'Europe, et dont l'origine est identiquement la même que celle des *Umbri*, Ombres, ou Cimériens méridionaux. Prichard et Moreau de Jonnès conviennent que les *Cumbri* étaient le même peuple que les *Umbri*, et ils en font les congénères des *Cimbri*, qui n'apparurent en Gaule que longtemps après ; mais ils n'indiquent pas les divergences qui existèrent entre ces trois ou quatre fractions du peuple cimérien. C'est à quoi j'ai suppléé dans ce chapitre, en prouvant que les *Cumbri* et les *Cambri* étaient des Cimériens, qui, du Pont-Euxin, s'étaient dirigés directement vers le nord et le nord-ouest de l'Europe. Les *Cimbri* furent les derniers venus de cette horde orientale.

Voyons d'abord ce qu'en disent les Historiens et les Géographes de l'antiquité :

— « Il est probable, dit Strabon, en contredisant cette fois « son guide Posidonius, que les *Cimbri* de la Baltique sortaient « des *Cimerii* de la presqu'île cimérienne ou Crimée et de la « ville de *Kimmérikon*, dans le Pont-Euxin, et qu'ils peuplèrent « aussi la Chersonèse taurique entre le Danube et le Tanaïs, « *logeant dans des antres ou cavernes* nommés *argel ou argil ;* « car ils étaient troglodytes[1]. »

— « L'on prétend, dit Diodore de Sicile, que les *Cimériens* « qui ont ravagé tout l'Asie, et que depuis l'on a appelés *Cim-* « *bres*, par corruption, sont les mêmes que ces Gaulois dont « nous parlons. De toute ancienneté ces peuples se plaisent au « bridangage... et méprisent toutes les autres nations. Ils sont « extrêmement adonnés à l'amour criminel de l'autre sexe et « se prostituent avec une facilité incroyable[2]. »

(1) *Géogr.*, liv. XI, ch. V, 7 et 8.
(2) *Hist. génér.*, liv. V, 21.

Les Gaulois dont parle ici Diodore étaient « ceux qui habi-« taient au septentrion et dans le voisinage de la Scythie. »

Diodore écrivait 44 ans avant Jésus-Christ, 57 ans après l'apparition des *Cimbres* en Italie.

— « Les *Cimerii*, dit Plutarque, au IIe siècle de notre ère, « étaient un peuple considérable et belliqueux qui résidait au-« près de l'Orient aux extrémités de la terre, dans une région « couverte de forêts et d'ombres épaisses, et où les jours sont « si courts que l'année se partage également entre le jour et la « nuit. Il y a tout lieu de croire que c'est de ce pays qu'Homère « tira sa fable des Enfers.

« Lorsque ces Barbares vinrent en Italie, leur nom de *Cimerii* « se modifia en celui de *Cimbri*[1]. »

— « Ces Barbares, dit encore Plutarque, en parlant des Gau-« lois, étaient anciennement appelés *Cimerii*, et subséquemment « *Cimbri*, sans aucun regard à leurs coutumes[2]. »

— « Leur grande taille, leurs yeux noirs et le nom de *Cimbri* « que les Germains donnaient aux brigands, dit encore le « même historiographe, faisaient conjecturer qu'ils étaient de « ces peuples de la Germanie qui habitent sur les bords de « l'Océan septentrional.

« D'autres disent que la *Celtique*, contrée vaste et profonde, « s'étend depuis la mer Extérieure (la Caspienne) et les climats « septentrionaux (à la Grèce) situés à l'est, jusqu'aux Palus-« Mœotides, et touche à la Scythie pontique ; que ces deux na-« tions voisines (la Celtique et la Scythique) s'étant unies en-« semble, sortirent de leur pays, non en même temps et par « une seule émigration, mais que chaque année, au printemps,

(1) *Vita Marii*, XI.

(2) D'après *The eastern origin of the Celtic nations*, p. 147.

« elles se mettaient en marche et attaquaient les peuples qui se « trouvaient sur leur passage.

« Bientôt, par des conquêtes successives, elles s'étendirent « dans tout le continent; et, quoique chaque peuple eût un « nom différent, on donnait à toute leur armée celui de Celto- « Scythes.

« Voilà d'où partirent pour se rendre en Italie ces Barbares « appelés d'abord *Cimériens*, d'où leur vint ensuite, vraisembla- « blement, le nom de *Cimbres*[1]. »

D'après Plutarque, ce furent donc les Germains, peuple scythique, qui modifièrent le nom des Cimériens, *Kimerii*, en celui de Cimbres, *Kimbri*. La différence n'est pas considérable; et ce mot, en langue germanique, aurait la même signification que le nom des Briges, celle de Brigands ; car, au dire de Strabon, toutes les transmigrations des Cimériens furent déterminées par l'amour du lucre et du brigandage[2].

Après les Anciens, voyons ce que disent de ce peuple antique les écrivains modernes :

— « Diodore, Strabon et Plutarque, dit le Dr Prichard, font « des *Cimbres* le même peuple que les *Cimériens*. Strabon « parle des Soukambroï et des Kimbroï comme d'un seul et « même peuple[3]. »

— « L'origine des *Cimbres*, dit le même écrivain, comporte « celle des Welshes *Cambriens*, des *Cumbriens* du Cumber- « land, des Belges, des Danois du Jutland ou Chersonèse cim- « brique, des *Cimériens*, des Tartares de Crimée, des descen-

(1) *Vita Marii*, XI et XII.
(2) *Géogr.*, liv. II, ch. III, 6.
(3) *The eastern origin of the Celtic nations*, p. 143.

« dants de Gomer de la Bible, des Armoricains, des Brigantes, « etc [1]. »

J'ai donné mon opinion touchant les Armoricains, que Prichard confond ici avec les Bas-Bretons. Ceux-ci étaient de race cimbrique ; mais les Armoricains étaient des Geli ou Galls, mélangés de quelques tribus celtes.

— « *Cimbres*, même peuple que les *Cimériens*, écrit le « Dr J. Pinkerton. Une partie des Cimériens ou Cimbres, for- « tifiés dans un coin de la Chersonèse taurique, résistèrent « longtemps aux Scythes et n'en furent chassés qu'en l'an 640 « A. D. [2] »

— « Strabon, Posidonius, Plutarque, Diodore et Philémon, dit « Amédée Thierry, parlent des *Kimerii* ou *Kimbri* qui habitaient « au bord de la mer du Nord, dans le Jutland ; Éphore donne « aux Celtes le nom de Cimbres [3]. »

Je n'ai pas cité Posidonius, parce qu'il prend le contre-pied de la théorie que je défends avec Strabon, après tant d'illustrations. Il feint de croire, en effet, que les Cimbres étaient originaires du Jutland et, qu'ayant poussé leurs incursions jusqu'au Palus-Mœotides, les Grecs changèrent leur nom en celui de *Cimerii* [4] ; théorie absurde et insoutenable.

Je continue mes citations :

— « Diodore de Sicile, ajoute le Dr Lagneau, fait les Galataï « synonymes de *Cimbres* et de *Cimériens* [5]. »

— « Les mots *Cimbri*, *Cimerii*, *Cambri*, *Cumbri*, *Kymri*,

(1) *The eastern*, etc., p. 148.
(2) *Recherches sur l'origine des Scythes*, pp. 55, 74 et 79.
(3) *Hist. des Gaulois*, t. I, pp. 48 et 49.
(4) *Géogr.*, liv VII, ch. I, 2.
(5) *Anthrop. de la France*, p. 243.

« *Cymro, Cymraës, Camaraës et Cymrag* sont identiques [1]. » dit Castaing.

— Le nom des *Cimériens* ou *Cimbres*, écrivait le célèbre Camden, s'étendait fort loin en Germanie et dans les Gaules. « Josèphe et Zonaras écrivent que les Gaulois actuels étaient « nommés autrefois *Gomares*, *Gomériens* ou *Gomérites*, du « nom du patriarche Gomer. Il est, en outre, prouvé par le « témoignage de Cicéron et d'Appien que les Gaulois étaient « aussi nommés *Cimbres* ; car Cicéron parle de la guerre des « Cimbres en ces termes : « Caïus Marius repoussa les Gaulois « qui étaient venus fondre sur l'Italie. » Et Appien écrit en propres termes : « Les Celtes ou Gaulois appelés *Cimbres* [2]. »

— « Les Gaulois, dit Poinsinet de Sivry, avant d'être appelés « Celtes étaient appelés *Cimériens* [3]. »

M. Félix Robion reconnaît, lui aussi, la synonymie des Cimériens, des Cimbres et des Kimris [4].

— « Nous avons, écrit M. Lemière, un second point d'attache « de la famille gauloise aux *Cimériens* ; car l'identité de ces « derniers et des *Cimbres* est parfaitement justifiée; elle n'a été « contestée par aucun écrivain de l'antiquité [5]. »

Toutefois, M. Lemière n'a pas pu comprendre comment les Gaulois, qu'il reconnaissait pour des Scythes ou descendants de Magog, ont pu être appelés *Cimériens* par F. Josèphe, c'est-à-dire descendants de Gomer. C'est pourquoi il identifie erronément les Scythes avec les Cimériens. Que n'a-t-il lu Plutarque plus attentivement ?

(1) *Ethnog. de l'Aquitaine*, p. 268.
(2) *The eastern origin*, etc.
(3) *Orig. des prem. sociétés*, p. 104.
(4) *Hist. des Gaul. d'Orient*, 1866, p. 19.
(5) *Étude sur les Celtes*, etc., p. 411.

M. d'Arbois de Jubainville admet tout ce qu'ont dit ses prédécesseurs sur cette même question, et il le confirme en ajoutant :

— « Posidonius, Strabon, Diodore et Plutarque ont paru « reconnaître dans les Kymbros ou *Cimbri*, Cimbres (les Bri- « gands), les successeurs des *Cimériens*. Ceux-ci ont mis à feu « et à sang l'Asie-Mineure, comme les Cimbres, le pays celte. « Josèphe et les modernes ont affirmé leur identité [1]. »

M. de Jubainville se trompe en disant que Josèphe affirme l'identité des Cimbres et des Cimériens. Il n'en dit pas un mot, par la bonne raison que depuis 640 ans avant notre ère il n'était plus question des Cimériens, en Orient. L'historien juif ne parle que de l'origine des *Gomoriens* ou fils de Gomer, que les Grecs, dit-il, appelaient alors Galates.

Mais, puisque le savant professeur du collège de France veut bien entendre par Gomériens les Cimériens et les Cimbres, je m'empresse d'enregistrer son sentiment, parce que je le partage entièrement et que, sur ce point, mon opinion se trouve confirmée par la sienne.

On voit, cependant, qu'en dernière analyse, c'est à l'autorité de Flavius Josèphe que M. de Jubainville s'en rapporte pour élucider l'origine des Cimbres. C'est cet historien juif que l'on invoque pour prouver la synonymie des Gaulois, des Cimbres et des Cimériens. Eh bien, ce témoignage, tel que rapporté par les *Antiquités judaïques*, n'est pas complétement exact et exige un commentaire que M. d'Arbois ne donne pas. Je vais y suppléer.

La synonymie dont on parle ici n'est pas absolue ni parfaite. Elle est relative et incomplète. Beaucoup de Galates étaient

(1) *Les prem. hab. de l'Europe*, t. I, p. 255.

d'origine cimérienne, c'est-à-dire gomérite ; mais non pas tous. Il y en avait encore davantage, à leur départ du Pont-Euxin, qui étaient de race scythique.

Tous les Ciméries ne prirent pas le nom de Galates ; mais seulement ceux qui passèrent en Gaule et qui, de la Gaule, s'en retournèrent en Asie-Mineure sous le nom de Galates.

Il y eut aussi des Cimbres ou Néo-Ciméries qui devinrent galates en s'alliant aux Gaulois, qui se les assimilèrent ; mais il y en eut aussi qui devinrent germains en demeurant en Germanie. D'autres devinrent italiens en passant en Italie ; tels furent les Ombriens. Certains Ciméries se transformèrent en Lusitaniens, d'autres en Bretons, en Cambriens ou Gallois, en Cumbriens ou gens du Cumberland.

En un mot, de même que tous les Ciméries ne devinrent pas des Cimbres, tous les Cimbres ne portèrent pas en Asie-Mineure, le nom de Galates.

Voyons, en attendant, ce que l'historien Josèphe dit des *Ciméries*, puisque le nom de ce peuple est synonyme de *Gomoriens* :

— « *Gomor*, dit l'historien-sacrificateur, établit la colonie « des *Gomores*, que les Grecs nomment maintenant Galates.... « Gomor, qui était l'aîné des fils de Japhet, eut trois fils : As- « chanaz, qui donna son nom aux Aschanasiens, que les Grecs « nomment Théginiens ; Riphat, qui donna son nom aux Ri- « phatéens, que les Grecs nomment Paphlagoniens ; et Thy- « gramme, qui donna son nom aux Thygramméens, que les « Grecs nomment Phrygiens [1]. »

Disons d'abord, d'après M. de Belloguet, que le *Gomor* ou *Gomarês* de Josèphe est le *Gmr* du dixième chapitre de la Ge-

(1) *Antiq. judaïc.*, liv. I, ch. VI, 18.

nèse, le *Gomer* de la Vulgate et des Juifs modernes, le *Gamèr* des soixante-douze interprètes, le *Gomari*, *Komari* et *Keimak* des Turcs, qu'ils prétendent avoir été le père de la tribu turcomane des Koumiaks ; le *Gimiraï* des inscriptions cunéiformes ; le *Camari* du prince tatare Aboul-Ghazi, le *Gamor* de Zonaras, le *Goumr* d'Onkèlos et de Bochart, le *Ghimr* de Volney et de Michaëlis, la *Gamer* du Syncelle et des Cappadociens, le *Gamir* des Arméniens.

J'ai retrouvé les Ascanasiens de Josèphe dans les habitants des deux Ascanies asiatiques, la phrygienne et la mysienne, dans ceux de l'Ascanie européenne ou thracique, la mæsienne, dans les Albaniens du Caucase, les Albanais de l'Épire, les Albains ou Ascalani de l'Ausonie, les Albiens et Albigenses de la Celtique, les Albicenses d'Espagne, et les Albanach de l'Écosse. On ne saurait sans mauvaise foi me dénier ces identifications.

Ce sont les Celtes proprement dits ou Montagnards blancs lunaires.

J'ai retrouvé les Théginiens, que M. de Belloguet considérait comme une famille éteinte, dans les Thyni de Strabon, et les Tuîgènes, Tougénoï ou Toygêni du *Pagus Tuigenus* en Helvétie, alliés et compagnons des Chananéens ambrones, des Teutons ou Teutoboïes et des Cimbres, dans l'invasion de l'an 113 A. D.

J'ai retrouvé les Paphlagoniens Halysones dans les Hélysices, Élysices ou Lysii de la Libye, d'Espagne, de Gaule et de Souabe. Nous avons constaté que les Paphlagoniens Hénètes étaient devenus les Vénètes, les Viennois, les Vendéens, les Venones, les Vénitiens et les Vendes; peut-être même les Vindiles ou Vandales ; que les Bithyniens se retrouvaient dans les Bébryces du Pont, de l'Espagne, de la Gaule, de la Bavière,

de la Belgique, ainsi que dans les Bibroces de la Grande-Bretagne, que Richard de Cirenceister, moine du XIIe siècle, assure être des Rémois venus de la Gaule, ce qui assimilerait les Belges rémois (de Rheims) aux Bébryces [1].

J'ai exposé comment le nom des Riphatéens désignait les habitants primitifs des monts Caucase, dont ce fut le nom le plus ancien : monts Riphées. Pline parle des Arimphéens ou Riphéens, habitants desdites montagnes : — « *Arimphæi, qui* « *ad Riphæos pertinent montes* [2]. » Il les place dans le Caucase non loin des Cimériens, leurs cousins. Les Arméniens donnent à ce massif montagneux le nom de *Khabgokh* ; les Arabes, celui de *Cabokh* ; les anciens Persans l'appelaient *Caf-Cough* ou monts *Kaf*. Aussi, le détroit de Kertch moderne, l'ancien bosphore cimérien, est-il appelé détroit de *Caffa* [3]. Après avoir porté le nom du second fils de Gomer, Riphat, la chaîne du Caucase prit celui de *Cawcas*, l'un des huit fils de Thargamos ou Thogorma, suivant le témoignage des Géorgiens [4].

Les Phrygiens nous sont également connus pour avoir donné naissance aux colonies des Briges, Brigantes, Brigands, Bryans et Briards, qui constituèrent l'émigration pélasgienne proprement dite.

— « N'est-il pas avéré, écrivait Strabon, que les noms de « Brygi, de Bryges et de Phryges ou Phrygiens ont désigné « successivement le même peuple [5] ? »

Eh bien, pour être logique il faut admettre que tous ces

(1) *Ethnology of the British Islande*, p. 71.
(2) *Hist. nat.*, l. VI, 7.
(3) Sidon. Apoll. *Carmen II*, v. 55, *note*.
(4) C. d'Ohsson. *Des peuples du Caucase*, 1828, p. 154.
(5) *Géogr.*, liv. XII, ch. VIII, III, 7 et 20.

peuples, qui descendaient de Gomer, avaient également droit au titre de Gomériens ou Cimériens. Céphalion et Eusèbe l'Arménien les appellent tous *Giméros*, qui a la même étymologie[1].

Cependant, lorsque les Anciens parlaient des *Cimériens*, ils n'entendaient certainement pas parler de tous ces peuples gomériens indistinctement et collectivement. De même que la famille albaine constitua les Celtes proprement dits, sans aucun détriment de l'application du même nom aux autres Gomériens, de même aussi il exista une famille *cimérienne* proprement dite qui retint et conserva en propre le nom patronymique de Gomer.

Quelle était-elle ?

Moïse de Khorène assure que les Arméniens de la colonie de Thogorma qui, par conséquent, étaient de la même famille que les Phrygiens, appelaient les Cappadociens *Kamir* ou *Gamirk*. Ils les reconnaissaient donc pour les Cimériens proprement dits.

Voilà ce qui explique pourquoi le célèbre Görres a placé sa *Cimeria prima* au sud du Caucase, dans la plaine riche et plantureuse qui s'étend entre le Cyrus ou Koura et l'Araxe ou Arrar, que MM. Robiou et de Jubainville ont confondu : le premier, avec le Volga, le second, avec l'Oxus ou Amou-Daria (ancien).

Sa capitale était *Gomer*, près d'Érivan.

Les *Cimeriens* proprement dits étaient donc des Cappadociens issus de Thogorma, qui habitaient la portion de l'Arménie située au pied du Caucase, et non pas des Ascaniens ou des Riphatéens. François Lenormant parle, effectivement,

(1) *Ethnog. gaul.*, t. IV, p. 19.

d'une victoire remportée par le roi d'Assyrie Assar-haddon sur les *Ghimiraï*, et des incursions fréquentes que lesdits *Ghimiraï* firent en Lydie, sous le roi Assour-banipal [1].

Görres se trouve, sur ce point, d'accord avec Hérodote, qui place également la *Cimérie* au nord de l'Araxe :

— « Les Scythes nomades qui habitaient en Asie, dit-il, ac-« cablés par les Massagètes avec qui ils étaient en guerre, pas-« sèrent l'Araxe et vinrent en *Cimérie* [2].

Y a-t-il rien d'improbable, maintenant, à supposer que, de ce point de la Celtique orientale, une colonie de *Gomores* ou *Cimériens* soit descendue en Palestine, pour se fixer dans la vallée des Bois que fécondaient le fleuve du Jourdain et le lac de Sirbon, et qu'elle y ait construit la ville de *Gomorrhe*, chez les Chananéens ou Ambrons de Sodome ?

Je ne vois pas en quoi cette hypothèse serait invraisemblable alors que toutes les apparences semblent la confirmer.

Il est certain que de la *Cimeria prima* les fils de Gomer traversèrent les monts Riphées ou Caucase, pour s'établir depuis la Mingrélie et l'Imérétie modernes, l'ancienne Colchide [3], jusqu'au fleuve Kouban, au nord-est du Pont-Euxin, ainsi que sur les rivages de cette mer. Et ce fut la *Cimeria secunda* de Görres [4], dont la capitale était *Khumara*, dans le district *Kimérouk*, aux sources du Kouban. Puis il est question d'une *Cimérie européenne* où Hécatée place sa ville de *Kimmèris* [5], Strabon, son « bourg de *Kimméricon*, embarcadère habituel de « ceux qui voulaient traverser le Palus-Mœotis..., laquelle avait

(1) *Manuel d'Hist. ancienne.* t. II, pp. 110-117.
(2) *Histoire,* liv. IV, § XI.
(3) Alex. Dumas. *Le Caucase,* 1859, t. III, p. 100.
(4) *Die Japhetiden*, p. 136 et suiv. ; *Ethnog. gaul.*, t. IV, p. 32.
(5) *Géogr.*, liv. VII, ch. III, 6.

« anciennement le rang de ville et s'élevait dans une presqu'île, « la *Crimée*, dont l'isthme avait été fermé par les habitants au « moyen d'un fossé et d'une levée de terre. Ceux-ci avaient « fondé un puissant empire sur tout le Bosphore, et c'est d'eux « que le Bosphore a pris le nom de *cimérien* [1]. »

C'était la *Cimérie* proprement dite, telle que connue des Anciens.

Hérodote en fait également mention :

— « On trouve encore aujourd'hui dans la Scythie, dit-il, la « ville de *Cimmerium* et de *Porthmies cimériennes*. On y voit « aussi un pays qui retient le nom de *Cimérie* et un bosphore « appelé *cimérien*.... ; car le pays que possèdent aujourd'hui « les Scythes appartenait autrefois, à ce qu'on dit, aux *Cimé-* « *riens* [2]. »

D'après Görres, cette *Cimérie* du Bosphore et de la Crimée était une troisième Cimérie, fille ou colonie de la seconde, qui était caucasienne et voisine du mont *Cimérien* de la chaîne du Taurus [3]. Elle aurait été fondée par Persée ou Persès, qu'il appelle Gomer II, fils de Thogorma [4]. Mais je ne sais sur quelles étranges autorités le savant Allemand établit cette dernière assertion.

Quoi qu'il en soit, nous voilà édifiés sur l'origine des *Cimeriens*. Le baron Roget de Belloguet, qui a traité à fond cette intéressante question, a réuni une foule de témoignages des moins équivoques dont je transcris ici les plus solides : Pomponius Méla parle des *Chomari* et des *Cimerii*, qu'il place, les premiers au-dessus de la Caspienne, les seconds au-dessus

(1) *Géogr.*, lib. XI, ch. I, 4 et 5.
(2) *Histoire*, liv. IV, § XI et XII.
(3) *Géogr.*, lib. VII, ch. IV, 3.
(4) *Die Japhetiden*, p. 136.

des Amazones [1], et il les appelle *Crimenses*. Il fait mention de la *Cimerica oppida* de la Crimée, et du *Cimerium oppidum* situé à l'entrée du bosphore cimérien [2].

Ptolémée nomme les *Komaroï*, qui habitaient sur les bords du Jaxarte. Les Cappadociens se donnaient à eux-mêmes le nom de *Gamiri*, et il y avait dans la Bactriane un peuple de *Comaræ* ou *Chomaroï* dont l'emporium s'appelait *Chamara*. L'ancien nom de l'Indoustan était *Koumari*, que les Grecs orthographiaient *Komar* et *Komaria*. On connaît les îles *Comores*. Il y avait en Afrique un peuple de *Comores* ou *Gomères* ; dans l'Inde, les *Coumara* ou guerriers. Enfin il y avait en Géorgie un peuple de *Kmari* dont le nom signifiait simplement les Hommes [3].

Les Grecs appelaient les Cimériens *Kimérioï* et *Cheimérioï*, *Kiméros*, c'est-à-dire les Ténébreux, les Ombres. Plus tard, ceux-ci modifièrent leur nom propre de *Gimeros* en celui de *Kimrire* ou *Kymri*, qui signifie Incendiaires, et dont les Romains firent *Kimbri*, et nous, *Cimbres*.

D'après M. de Courson, le mot *Kymri* ne se retrouve chez les Bretons qu'au XIIe siècle de l'ère chrétienne. Avant cette époque ils employaient le mot Kimmar, qui a le sens de confédérés [4].

D'après Plutarque, *Kymbrioï*, *Kimbroï* ou *Kimbri* signifiaient brigands, en langue scythique ou germanique. Mais Festus interprète ces mêmes noms propres par voleurs et déprédateurs, ce qui revient à peu près au même :

— « *Cimbri, linguâ gallicâ, latrones dicuntur* [5], » dit-il.

(1) *De situ orbis*, cap. II, p. 7.
(2) *Ibidem*, pp. 32 et 35.
(3) *Ethnog. gaul.*, t. IV, *passim*.
(4) Salverte. *Essai sur les noms*, t. II, p. 115 ; cité par *Ethnog. gaul.*, t. IV, p. 52.
(5) *De Signif. verb.*, t. I, p. 72.

Il est juste d'ajouter que ce grammairien entend par le mot *latrones*, que nous rendons par voleurs, brigands, des hommes qui s'engageaient dans une armée étrangère pour une solde, des volontaires gagés, des *soldats*, en un mot ; un terme qui jadis était vrai, mais qui a cessé de l'être dans tous les pays où le service militaire est obligatoire et sans rétribution pécuniaire.

Cependant, M. de Belloguet enseigne que le véritable nom allemand des Cimbres furent les formes *Kemper*, *Kiemper*, *Kæmpfer*, *Kœmpe*, et probablement aussi *Kempis*, qui sont les équivalents du bas-breton *Camper* et du cimbrique gallois *Cambrian*, *Cumbrian*, c'est-à-dire les *Champions*, les Héros, les Braves, mais nullement les Brigands [1].

Effectivement, les mots *Kemper* et *Kember* se trouvent employés, dans les langues du nord, dit Sabbathier, pour désigner l'homme qui s'engage dans le service militaire pour une solde ou par l'espoir du pillage. Voilà pourquoi Sidonius Apollinaris appelle les Cimbres *Populatores*. Originairement, *Kember* signifiait Hommes robustes.

Toutes ces étymologies différentes n'empêchent pas que les Cimbres n'aient pu s'appeler dans leur propre langue *Kimerii*, c'est-à-dire fils de Gimhr ; ni que l'étymologie de ce nom ne soit la phrase : Gens aux yeux noirs, *Kem-iri*, comme le veut M. Munk [2] copié par M. Moreau de Jonnès ; ni que *Kymri* n'ait le sens de compagnons, compatriotes, comme le voudraient Balbi et La Tour d'Auvergne ; ni même que *Kmari* ne signifiât tout bonnement les Hommes, comme le disent les Géorgiens ; car si le nom de Gomor, Gomer ou Gamir avait le

(1) *Ethnog. gaul.*, t. IV, p. 108.
(2) *La Palestine ;* Genèse, ch. X, v. 13.

sens d'Yeux-noirs, comme tant de noms d'hommes qui, chez les peuples primitifs, expriment une qualité physique ou une manière d'être, le nom de ses descendants, les Gomériens ou Gomores, devait nécessairement signifier aussi les Yeux-noirs.

Cela importe assez peu, sauf comme donnée ethnique. Après cela on ne pourra plus dire des Cimbres qu'ils avaient les yeux bleus, qu'ils étaient blonds et même roux. Plutarque dit positivement qu'ils avaient les yeux noirs et étaient de grande taille. Ils devaient avoir les cheveux de la même couleur que leurs yeux, quoiqu'ils eussent le teint blanc et appartinssent à la race dite caucasienne, la plus belle de toutes.

Ce que l'on ne saurait admettre, c'est que le nom de ce peuple eût un sens diffamatoire dans sa propre langue ; parce qu'aucune nation n'a jamais consenti à s'avilir à ses propres yeux. Le nom propre des Brigands, des Assassins, des Ogres ou Ougors, des Bougres ou Bulgares, des Vandales, des Sodomites, des Ostrogoths, etc. de l'antiquité, je le répète, ne furent pas plus des épithètes flétrissantes que celui des Cannibales, des Micmacs, des Canaques, des Chinois et des Kroumirs de l'époque moderne.

Ce qu'il est vrai de dire, c'est que certains peuples se firent ou se sont fait une telle réputation de scélératesse, d'infamie, de rapine, de cruauté, de sauvagerie, ou même de sottise, que leurs noms mêmes sont devenus comme la personnification de leurs crimes ou de leurs défauts, et en ont gardé à tout jamais la même acception. Ces noms sont passés dans nos langues modernes comme des adjectifs d'une qualification infamante ou ridicule.

Mais j'espère qu'en voilà assez sur la question étymologique. Fixons maintenant quelques dates.

Loève-Veimars place des Cimériens dans la Chersonèse tau-

rique ou Crimée, l'an 2180 A. D., c'est-à-dire seulement 168 ans après le déluge et 283 ans avant la conflagration de la Pentapole judéenne [1].

Je trouve cette date trop reculée, parce qu'elle ne donne pas assez de temps aux deux stations que les Gomériens ou Cimériens firent au préalable en Arménie d'abord, entre le Cyrus et l'Araxe, puis au nord du Caucase, sur les rivages orientaux du Pont-Euxin, conformément au savant Görres.

Aussi cet historien ne place-t-il les Cimériens dans sa *Cimeria prima* que 1600 ans avant notre ère [2].

Cependant nous avons vu précédemment que les *Umbri* vinrent s'établir en Italie, l'an 1912, A. D., d'après les calculs de l'abbé Lenglet du Fresnoy [3].

En 1904, Joupater ou Jupiter fut élevé au mont Ida, en Phrygie, patrie de ses ancêtres, par les Curètes ou prêtres de Rhéa; puis il alla régner en Thessalie pendant 60 ans à partir de l'âge de 62 ans.

En 1831, Ogygès, fils de Poséïdon, commença à régner en Béotie sur les Ectènes du lac Kopaïs, et régna 35 ans. Les Ectènes étaient des Cimériens, d'après Loève-Veimars. Le déluge d'Ogygès eut lieu en 1796 A. D.

En 1823, le Cappadocien Inachus alla fonder le royaume d'Argos, en Grèce, et y régna 50 ans; et enfin en 1710 A. D., eut lieu la colonisation de l'Italie par Œnotrus, fils de Lycaon [4].

Comme il n'est plus question des Cimériens dans les chronologies, de l'an 1823 à l'an 1000 ou 950 A. D., époque où Homère chantait, on peut croire que c'est entre ces deux dates

(1) *Chronol. univers.*
(2) *Die Japhetiden*, p. 126.
(3) *Tablettes chronol.*, t. I, p. 277.
(4) *Ibidem*, t. I pp. 277-281.

que les Cimériens passèrent de l'Arménie au nord du Caucase, et du Caucase au nord-est du Pont-Euxin, d'une part, et de l'autre, de la Grèce en Campanie, en Celtique et même dans les îles Britanniques, sous le nom d'*Umbri*.

J'en ai parlé ailleurs. Je n'ai donc pas à revenir sur cette première phase de l'histoire des Cimériens.

Voyons la seconde :

D'après M. d'Arbois de Jubainville, vers l'an 950 A. D., c'est-à-dire du temps d'Homère, « les Scythes venant du nord-« est avaient déjà étendu leur domination jusqu'auprès du Da-« nube. Les *Cimériens* avaient alors perdu la partie septentrio-« nale de leurs États, et la Crimée était la seule de leurs an-« ciennes possessions qu'ils conservassent [1]. »

C'est à peu près la théorie de Posidonius et de Strabon, de l'expulsion des Cimériens par les Scythes du nord au sud, mais modifiée.

D'après le géographe grec, vers l'an 950 ou l'an 1000 A. D., c'est-à-dire du temps d'Homère ou peu avant lui, eut lieu une grande invasion des Cimériens en Asie. Du Don ou Tanaïs ils se répandirent dans la Colchide, dans le Caucase, où une montagne élevée conserva leur nom. Ils passèrent ensuite dans le Pont, se dispersèrent sur tout le littoral méridional du Pont-Euxin, et poussèrent leurs incursions jusque dans l'Ionie ; mais pour se voir, à leur tour, chassés de leurs conquêtes par les Scythes. Il ajoute qu'il y avait aussi des Cimériens dans la chaîne du Taurus [2].

Strabon place donc les incursions que les Cimériens firent en Asie-Mineure du temps d'Homère avant leur expulsion par les Scythes.

(1) *Les Prem. hab. de l'Europe*, t. I, p. 252.
(2) *Géogr.*, liv. I, ch. I, 10 ; liv. XI, ch. II, 5.

Plus correct, M. d'Arbois fait de ces incursions la conséquence de l'expulsion des Cimériens par lesdits Scythes ; mais il enseigne, contrairement à Hérodote, à Aristée de Proconèse et à Strabon lui-même, que cette expulsion se fit du nord au sud.

Il est donc dans l'erreur. Et si nous voulons voir de la suite et un ordre chronologique dans les transmigrations des Cimériens, c'est à Hérodote qu'il faut nous en rapporter.

— « Les Scythes nomades qui habitaient en Asie, dit cet « historien, étant accablés par les Massagètes avec lesquels ils « étaient en guerre, passèrent l'Araxe et vinrent en *Cimérie;* « car le pays que possèdent aujourd'hui les Scythes apparte- « nait autrefois, à ce qu'on dit, aux Cimériens. » Nous avons vu, à propos des Galls, que M. de Jubainville place cet événement en l'an 1500 A. D.. Cela concorde avec Görres.

« Au lieu de s'unir ensemble pour combattre leurs assail- « lants, les *Cimériens* s'abandonnèrent à la discorde et à une « guerre civile fratricide. Ils se révoltèrent contre leurs chefs, « les tuèrent, les ensevelirent, puis abandonnèrent leur pays « aux Scythes.

« Tous ceux qui périrent dans cette occasion, continue Hé- « rodote, furent enterrés près du fleuve Tyras (le Dniestr), où « l'on voit encore aujourd'hui leurs tombeaux. Les autres Ci- « mériens sortirent du pays, et les Scythes, le trouvant désert « et abandonné, s'en emparèrent.

« On trouve encore aujourd'hui, dans la Scythie, la ville de « *Cimmerium* et de *Porthmies cimmériennes*. On y voit aussi « un pays qui retient le nom de *Kimérie,* et un bosphore « appelé *cimérien* [1]. »

(1) *Histoire,* liv. IV, §§ 11 et 12.

On voit, par cette longue citation, que l'expulsion des *Cimériens* par les Scythes eut lieu du sud au nord, puisque l'Araxe coule transversalement en Arménie, au sud du Caucase, et que le Tyras, où les Cimériens enterrèrent leurs morts, débouche au nord de la mer Noire et à l'ouest du Borysthène et du Palus-Mœotide.

Aristée de Proconèse, plus brief, confirme cependant Hérodote :

— « Les *Cimériens* habitaient les côtes de la mer au midi, « dit-il, et ils ont été chassés de leur pays par les Scythes [1]. »

D'après Hérodote encore, dans leur fuite, les Cimériens auraient accompli le périple du Pont-Euxin. Ils habitaient au sud-est de cette mer quand les Scythes les refoulèrent vers le nord. Ils longèrent alors l'est de la mer Noire et de la mer d'Azow, traversèrent le Tanaïs, puis, se repliant vers l'ouest, ils contournèrent la mer d'Azow, pénétrèrent dans la Chersonèse taurique qu'ils peuplèrent, traversèrent le Borysthène, le Tyras et l'Ister, et ayant passé le Bosphore de Thrace, ils entrèrent dans l'Asie-Mineure, en revenant vers l'orient, et se retirèrent dans la Paphlagonie, après avoir parcouru la Chalcédoine et la Bithynie.

— « Les *Cimériens*, dit Hérodote, dans leur fuite cotoyèrent « toujours la mer...,ils se retirèrent en Asie et s'établirent dans « la presqu'île où l'on voit aujourd'hui une ville grecque ap- « pelée Sinope [2]. » Il s'agit ici de la Paphlagonie.

En Paphlagonie, ils n'allèrent pas plus loin que l'embouchure de l'Halys, où ils furent reçus comme des frères par les

(1) *Les Arimaspies;* cité par Hérodote, liv. IV, 13.
(2) *Histoire*, liv. IV, §§ 11 et 12.

Halysones, les Bébryces et les Hénètes, tous gomériens comme eux.

Naturellement, ce long périple et tous les événements qui se succédèrent en Asie-Mineure jusque vers l'an 600 A. D., époque à laquelle les Cimériens disparurent tout à fait de la scène du monde sous ce nom, ne s'effectuèrent pas d'une seule haleine. Neuf cents ans s'écoulèrent entre l'époque où les Scythes les délogèrent des rives de l'Araxe en Arménie, l'an 1500 A. D., et celle qui les vit revenir en Asie-Mineure.

Amédée Thierry dit que ce fut en l'an 1100 A. D. que les Cimériens quittèrent les rivages septentrionaux de la mer Noire et les bouches du Tyras ; et Strabon enseigne que « l'une de leurs « transmigrations en Asie-Mineure coïncida avec l'époque où « Midas, roi de Phrygie, mit fin à ses jours en buvant du sang « de taureau [1] ; » ceci nous reporte au temps où Numitor régnait sur les Albains, en Italie, et Osias, sur Juda ; c'est-à-dire à l'an 810 A. D.

Les Cimériens avaient donc employé 290 ans pour se rendre du Dniestr en Phrygie, en compagnie des Trères, des Trérons et des Bryges. Depuis cette époque jusqu'en l'an 600 A. D., ils parcoururent, pillèrent et saccagèrent toute l'Asie-Mineure.

L'an 700, la Crimée fut enlevée à ceux des Cimériens qui y étaient demeurés, et ils durent rejoindre leurs frères en Asie, vivant de brigandages et de rapines.

En 633, ils prirent Sardes, capitale de la Lydie, sous la conduite de Lygdamis, bien que cette attaque eût été dirigée contre les Ésioniens, Asioniens ou Asiens.

L'an 625, ils furent expulsés de Sardes par les Lydiens et les Scythes coalisés. Mais en l'an 600, les Cimériens reprirent

(1) *Géogr.*, liv. I, ch. III, 21.

Sardes de nouveau, sous le règne de Crésus et de Cyrus, et ce fut leur dernier exploit en cette contrée; car ils en furent expulsés définitivement, entraînant les Hénètes dans leur fuite, comme le raconte Strabon, pour aller se réfugier au fond de l'Adriatique :

— « .... il s'agit, dit ce géographe, du peuple même des Hé-« nètes, qui, des confins de la Cappadoce où il habitait, se « serait laissé entraîner à la suite des *Cimériens*, et aurait fini « par se voir refoulé jusqu'au fond de l'Adriatique [1]. »

En Italie, les Cimériens se mêlèrent aux Ombres, leurs congénères, comme les Hénètes qui les accompagnaient se mélangèrent à ceux de l'an 1207. Mais nous avons vu, en traitant de ce dernier peuple, que tous les Cimériens et tous les Hénètes ne prirent pas la route de l'Adriatique, et que tous ceux qui s'y rendirent ne demeurèrent pas au bord de cette mer, puisqu'il y eut des Venedi jusque sur les bords de la Baltique ainsi qu'en Irlande.

*
* *

Pour en revenir à la grande migration septentrionale des *Cimériens* qui nous occupe dans ce chapitre, Amédée Thierry enseigne également qu'elle eut lieu en l'an 1100 avant notre ère, d'une manière continue et périodique, mais mêlée à des Scythes. Plutarque nous dit qu'elle se renouvela pendant longtemps à chaque retour du printemps, époque à laquelle, dit la Bible, « les rois ont coutume de se mettre en campagne « pour faire la guerre à leurs voisins. »

— « *Factum est autem, vertente anno, eo tempore quo solent « reges ad bella procedere, misit David Joab et servos suos cum*

(1) *Géogr.*, liv. XII, ch. III, 8.

« *eo, et vastaverunt filios Ammon et obsederunt Rabba.* » — « Au « retour de l'année suivante (mars), au temps où les rois ont « coutume d'aller à la guerre, David envoya Joab et ses trou- « pes, et ils dévastèrent les Ammonites et assiégèrent Rabba [1]. »

Cela se faisait sans provocation de la part des voisins, sans excuse ni raison. C'était la coutume printanière. On voit qu'elle n'était pas le fait des seuls *Cimériens*, puisque les Livres Saints la constatent dès les premiers âges du monde.

Elle était assez générale pour que tout mouvement de transmigration et d'envahissement cessât pendant l'automne et l'hiver, pour recommencer au printemps suivant avec les migrations des volatiles et des quadrupèdes nomades. C'était donc, à cette époque où les nations n'étaient ni encore formées ni définitivement assises, une loi de nature que ces peuples primitifs subissaient comme à leur insu et par contagion.

Aux yeux des Anciens, la résurrection de la nature pendant le renouveau (*Ver*) revêtait un tel caractère sacré, que les enfants qui naissaient dans cette saison heureuse, dit Paul Diacre, recevaient les noms de *Verenati*, *Vernas*, *Vernales*, *Verniles*, et qu'on les envoyait, à leur majorité, fonder au loin de nouvelles colonies de leur propre nation [2]. De là, sans doute, les noms français *Verneau*, *Vernet*, *Vernier*, *Vernon*, *Verna*, *Duvernet*, etc.

Cette coutume nous donne aussi l'explication de ces terreurs incontrolables qui envahissent les peuples sauvages de notre époque, au retour du printemps, alors qu'ils passent l'automne et l'hiver dans une quiétude et une confiance inaltérables.

Donc, les Cimériens qui vivaient au nord et à l'ouest de la

(1) *II Reg.*, c. XI, 1.
(2) Pomp. Festus. *De Signif. verb.*, t. III, p. 737, *note*.

mer Noire avec les Scythes, l'an 1100 A. D., après avoir eu ce peuple pour ennemi acharné, remontèrent le Dniestr et le Danube, vivant dans des basternes, répandant l'effroi, et toujours en guerre avec les Sarmates et les Illyriens.

Parvenus à la mer Baltique, qui reçut d'eux le nom de leur divinité, Bel ou Baltis, ils en longèrent les côtes jusqu'à la chersonèse qui porta depuis le nom de *Cimbrique*, parce que les *Cimerii* ou *Cimbri* la peuplèrent.

Ils donnèrent aussi à la Baltique un second nom plus vague, mais qui leur rappelait la patrie absente : celui de mer Morte, *Môri Marusa.*

— « Ils sortirent de leur pays, dit Plutarque, non en même « temps et par une seule migration, mais chaque année, au « printemps, ils se mettaient en marche et attaquaient les « peuples qui se trouvaient sur leur passage. Bientôt par des « conquêtes successives ils s'étendirent dans tout le continent. »

Puis il ajoute : «... formant la partie la plus nombreuse et la « plus belliqueuse de la nation (cimérienne), ils habitèrent « aux extrémités de la Terre, près de l'Océan hyperboréen [1]...»

Ainsi, Plutarque croyait que c'était bien des *Cimériens* de la Baltique, qui y résidaient déjà du temps d'Homère, vers l'an 950 A. D., que ce poète avait dit :

— « Jamais le soleil brillant ne les éclaire; mais une nuit « pernicieuse étend ses ombres sur ces hommes infortunés [2]. »

Mais deux siècles avant Plutarque, Strabon entendait ce même passage des *Cimériens* du Palus-Méotide, de même qu'Ovide, qui mourut exilé en Mœsie, et Martial ainsi que

(1) *Vita Marii*, XI.
(2) *Odyssée*, liv. XI, 14-19.

Virgile, sans croire faire tort à Homère, l'interprètaient des Cimériens de Cumes, en Campanie. Enfin Plutarque en disait autant des Petits-Tartares de son temps, qui habitaient les steppes du Don.

Donc, partout où les Cimériens allèrent et résidèrent, ils furent salués et reconnus comme le peuple des ombres et de la nuit infernale. Ils portaient leur fabuleuse origine inscrite dans leur nom, *Kimérioï*, les Ombres, et avaient pour chef et guide un prince nommé *Hou-Khan* ou *Hou-Kadarn*, le soleil-génie, le soleil-puissant, mais surnommé *Koupaï*, c'est-à-dire l'Ombre.

Voici maintenant les lieuxdits qui attestent l'habitat ou le passage des *Cimériens* dans la Celtique caucasienne de Plutarque, ainsi qu'au nord de la mer Noire, et même dans le lointain Orient : la ville de *Kimara* au-delà du Gange, le cap *Comorin* et les îles *Comores*; le port de *Komara* dans la mer Rouge; la ville de *Gomara* près d'Arbèle en Assyrie; la ville de *Gomorrhe* sur les bords du lac de Sirbon ou *mer Morte*; la ville de *Gomer* près d'Érivan en Arménie; celle de *Goumri* au nord de l'Ararat et le fort de même nom, au sud-ouest de Tarkou; le bourg de *Khumara* près des sources du Kouban; le district de *Kémérouk* sur la rive méridionale du même fleuve; *Ou-Chimérion* de Procope, château des Colches près d'Æétés; la ville de *Chimœrium* au sud du Palus-Mœotide ; le nom de la Crimée, qui était *Krim*, *Kyrim* ou *Kruim*; le nom de la grande déesse des Phrygiens, *Kimmeris Thea*, d'après Hesychius; le mont *Kymé*, et la ville de *Cymé* dans le pays des Amazones; une autre ville de *Cymé*, *Cimbarionis* ou *Cumes*, en Campanie, d'après Aurelius Victor; la rivière *Comara* dans l'Abruzze intérieure, aujourd'hui le Vomane ; le cap *Cumerium* sous les murs d'Ancône; le fort *Chimera* au-delà de l'Adria-

tique; le mont *Chimerion* en Thessalie; le port et le cap *Chimerion* en Thesprotie; enfin le port *Komaros*, le Cocyte, l'Aorne ou Averne et l'oracle des morts en Chaonie et à Cumes, d'après Thucydide et Pausanias.

J'ai emprunté cette riche nomenclature à M. de Belloguet [1].

*
* *

Quoi qu'il en soit, ce fut l'an 631 A. D. que les premiers Cimériens atteignirent le nord-est de la Gaule, où ils se cantonnèrent après avoir traversé le *Rênon* ou Rhène, le Rhin, vingt-et-un ans seulement après l'arrivée des Galls et sous la conduite d'*Hésus*. Ils y peuplèrent un pays plat couvert de forêts et de marécages (brythans), ce qui leur valut le nom de *Brythons* ou gens des marais. Ils y séjournèrent pendant 110 ans, faisant partie de la première confédération des Morins, qui les avaient adoptés.

Nous les retrouverons plus loin.

Mais les Cimériens de la Baltique n'avaient pas attendu l'an 631 pour pénétrer dans la Grande-Bretagne. On ignore l'époque à laquelle ils y parvinrent sur leurs chevaux-marins ou *hippes*, à l'instar des Tyriens; mais ce dut être entre la date précitée et l'année 950 où ils s'étaient déjà campés sur la Baltique.

J'ai dit que leur chef et leur conducteur était *Hu-Kadarn* appelé aussi *Hu-Kan* et *Koupaï*. On le nommait plus simplement encore *Huan*, *Huon* et *Héol* ou le Soleil. M. Davies, le célèbre celtisant et mythologue, ne reconnaît aucune entité réelle à ce personnage qui fut divinisé et adoré par les Cim-

(1) *Ethnog. gaul.*, t. IV; et Strabon, *Géogr.* l. VII. ch. VII, 5 et 6; V, ch. IV, 5 et 6.

bres et les Bretons. Il l'assimile toutefois à Bel, Béli ou Nemrod, principale divinité solaire des Gaulois, et enseigne que ce chef de horde fut divinisé par ses descendants [1].

Il y a des contradictions dans cet énoncé.

Dans la Grande-Bretagne, les Cimériens se donnèrent le nom de *Cymry* au singulier et de *Kymri* au pluriel. Ils appliquèrent au pays qu'ils venaient de conquérir le nom de *Kymru* (*Cimeria*). Ce nom est resté dans le *Cumber-land* ou terre des Kymri, ainsi que dans la *Cambria* ou principauté de Galles, dont le nom est l'équivalent de *Cimeria* ou Cimbria [2].

Le monde posséda donc alors cinq Ciméries, dont deux en Angleterre, comme il comptait trois Celtiques, deux Ibéries, quatre ou cinq Liguries, quatre Ascanies, deux Ombries et plusieurs Gaules.

Il paraît pourtant que, dans certaines localités de la Grande-Bretagne, les Cimériens portèrent les noms dialectiques de *Gumbri*, *Cumbri* ou *Kumeri*. La Tour d'Auvergne qui l'enseigne ajoute que ces dénominations témoignent de la parfaite connaissance qu'avaient ces peuples de leur descendance cimérienne c'est-à-dire gomérite : « *Undè Cambria, rectiùs* « *Cimbria*, ajoute-t-il, *hodie Wallia. Undè etiam Cumberlandia* « *in Angliâ, id est Cumbrorum sivè Cimbrorum terra, olim* « *pars Brigantium* [3]. »

On voit ici que La Tour d'Auvergne et avant lui Cambden admettaient que les Cimbres et les Brigands étaient deux immigrations différentes du même peuple ; et que les *Cumbri* étaient venus s'établir dans l'ancien partage des Brigands, auxquels ils se mêlèrent. Par le fait, la Cumbrie du nord, qui

(1) *Mythology of the Britton Druids*, p. 116.
(2) Sadler. *History of England.*
(3) *Orig. gaul.*, p. 194.

comprend le Cumberland, le Westmoreland, le Durham et une partie du Northumberland, est située dans l'ancien pays des *Brigantes* ou Briges, ces Pélasges phrygiens de l'an 1762 A. D., qui y avaient suivi les *Umbri* ou Ombres de l'an 1912.

C'est à cette dernière théorie que je m'arrête, et je considère les Cumbri de la Grande-Bretagne comme formant la sixième couche ethnique qu'ait reçue ce pays, celles qui les avaient précédés étant les Ombres, les Brigantes, les Celtes albains, les Ligures et Milésiens, et les Galls.

A leur tour, les Cumbri furent suivis par les Bretons, les Silures-Morins, les Belges, les Danois et enfin par les Saxons.

Dans la Grande-Bretagne appelée alors *Cambria*, les Cimériens furent troglodytes ou *habitants des cavernes*, comme ils l'avaient été dans les montagnes du Caucase, en Crimée, en Campanie et ailleurs. Le nom du duché d'*Argyle*, en Écosse, l'atteste suffisamment.

Les *Cumbri*, *Cambriens* ou *Kymri* se disaient sortis de la terre du soleil levant, en cimbrique *Gwylad y Hâff* (ou *Gâfis*), et du pays de l'été ou *Deffrobani*, qu'ils auraient quitté en dernier lieu. A l'encontre des Celtes albains, qui se croyaient et se disaient de race lunaire, les Kymri se prétendaient de race solaire. D'après ce que j'ai dit à la page 607 des noms du Caucase, dans les langues orientales, on ne saurait douter que la la terre de Hâff ou Gâfis n'est autre que la Celtique caucasienne ou *Câf-Couch* des anciens Perses [1].

Leurs traditions rapportaient qu'ils avaient habité autour du grand lac *Llyon*, dont les eaux menaçaient la terre. *Avank*, le Castor noir, fils de leur dieu *Hou*, perfora la digue qui en re-

(1) D'Ohsson. *Des peuples du Caucase*, p. 155 ; de Valroger. *Des Celtes*, p. 257 ; *Ethnog. caucas.*, p. 405 ; *L'Océan des Anciens*, 2e partie, ch. II.

tenait les eaux, et ces eaux se répandant en avalanche occasionnèrent une inondation qui submergea le genre humain.

C'est le doublet du déluge d'Ogygès en Béotie, causé par le débordement du grand lac Kopaïs. Et je crois que les deux traditions ne sont que des versions affaiblies du déluge de Noé, recueillies de la bouche de Japhet, père de Gomer, et transmises par la tradition orale.

J'en vois la preuve dans la manière dont les *Kymri* racontaient le salut du genre humain : *Dwyhan* et *Dwybach* avec six autres personnes se refugièrent, disaient-ils, dans le navire *Nevydd-nav-neivion*, qui n'est qu'un superlatif emphatique du mot *navire* en celto-latin, *navis*, comme si l'on disait le navire des navires ; et pendant ce temps, *Hou*, ayant attelé un bœuf à la tête d'Avank, retira la terre du fond des eaux. C'est pourquoi la vache devint l'emblème de Hou. Ainsi finit ce déluge, *hou-ar-brass* [1].

On croit que *Déffrobani*, le Pays de l'été, représente Constantinople ou le Bosphore de Thrace ; parce que ce fut de ces parages que les Cimériens de l'an 1100 A. D. se divisèrent, pour se disperser les uns au nord, d'autres au nord-ouest, d'autres enfin vers le sud.

Voici les lieux-dits qui attestent, dans la Grande-Bretagne, la présence des Cimériens, indépendamment de ceux que j'ai déjà cités : *Camboritum* ou Cambridge, dans le Cambridge, *Combretonium* dans le Suffolk, *Cambodunum* dans le Lancastre, un autre *Cambodunum* (Slack), dans le Yorkshire, *Camulodunum* (Colchester) dans l'Essex, les monts *Cambrians*

(1) J. Michelet. *Hist. de France*, t. I, p. 121 ; *Ethnog. caucas.*, p. 303 ; *La Bretagne*, p. 276.

dans la principauté de Galles, et les monts *Grampians* en Écosse.

Fait singulier, en Gaule, les dénominations topographiques qui attestent une origine cambrienne sont bien plus nombreuses qu'en Angleterre. Faut-il les attribuer aux Sicambres, ou bien à la grande invasion cimbrique de l'an 113 A. D.? Il est difficile de le préciser.

On sait que les Cimériens, après avoir gagné les rivages de la Baltique ou mer Morte du nord, la Fionie (*Fyen*) ou terre des Fienni, et le Jutland ou Chersonèse cimbrique, se répandirent également dans tout le pays compris entre l'Elbe et le Rhin, et qu'une de leurs principales nations, les Bretons, demeurèrent longtemps dans les montagnes du Hartz à l'orient de ce dernier fleuve, le long du Weser, un peu à l'ouest de Magdebourg, dans le Brunswick, avant de venir habiter sur le littoral de la mer du Nord, entre la Canche et la Somme, en Morinie[1].

Amédée Thierry, qui fait arriver les Cambriens ou Cimériens bretons en Gaule l'an 631 A. D., ne les fait passer en l'île d'Albion que cent dix ans après, c'est-à-dire l'an 521 A. D., sous la conduite de Prydain, fils d'Aëdd-le-Grand, le Britannus ou Brittus des Romains. Il en fit la conquête et lui imposa le nom de *Brytain* dont les Romains firent *Britannia*.

Les Galls d'Albanie nommèrent ces Cumbriens *Brythons*, et les Irlandais leur donnèrent celui de *Breathnach*. Thierry se trompe étrangement lorsqu'il fait émigrer les Bretons de l'Armorique en Angleterre. Je répète que ce fut de la Morinie qu'ils passèrent dans l'île d'Albion pour en faire la conquête. Cent vingt ans plus tard, c'est-à-dire en l'an 400 A. D., un

(1) *De Morinis*, p. 12 ; *Recherches sur la configuration des côtes de la Morinie*, pp. 58-59.

nouveau flot breton envahit encore Albion sous le chef Dwynfal Moëlmud ; de sorte qu'il ne demeura plus du tout de Cimériens à cette époque sur les rivages marécageux de la Gaule belgique [1], à l'exception peut-être des Nerviens.

Quoi qu'il en soit, les Cimériens ou Cambriens bretons ayant traversé l'immense contrée comprise entre le Holstein et l'Amienois, il n'est pas étonnant qu'ils y aient laissé des traces de leur passage. Ainsi nous trouvons une *Campine* entre la Meuse et l'Escaut ; et le *Cambresis*, dans l'Artois, fut une véritable Cambrie ou Cimérie gauloise avec ses villes ou bourgs de *Cambrai* (*Cameracum*), *Cambres*, *Cambrin* et *Cateau-Cambresis*. *Cambète* ou *Kembs* dans les Ardennes ; *Combeau-Fontaine* dans la Haute-Saône ; *Chambre-Fontaine* et *Chambry* (*Cambriacum*) dans la Seine-et-Marne ; *Chambley* dans la Meurthe-et-Moselle, sont autant de dénominations cambriennes. Mais il est vrai qu'on peut attribuer ces lieuxdits aux Sicambres aussi bien qu'aux Cimbres et aux Bretons.

D'autres dénominations ne datent que du retour des Bretons sur le sol gaulois, en Armorique, au ve siècle de notre ère. Telles paraissent être *Cambremer*, *Caen* et *Cabourg* dans le Calvados ; *Bellen-Combre* dans la Seine-Inférieure ; *Combourg* dans l'Ille-et-Vilaine ; *Compiègne* dans la Seine-et-Oise ; *Chambord* (*Camboritum*) dans le Loir-et-Cher ; *Chambertin* dans la Côte-d'or ; *Chambon-Feugeolles* dans la Loire ; *Camarès* dans l'Aveyron. Cependant ce dernier lieudit peut être attribué aux Ombres ainsi que *Camerino*, dans l'Ombrie. Mais *Coïmbre* en Lusitanie est d'origine cimbrique, ainsi que *Cambodunum* (Kempten), en Allemagne.

Nous n'avons absolument aucune donnée sur les premiers

(1) *Ethnog. gaul.*, t. III, pp. 114, 125 et 150.

habitants cimériens du nord de la Gaule et de la Grande-Bretagne. Mais Strabon, Diodore, Plutarque, César, Tacite et autres écrivains de l'antiquité nous ont laissé le portrait des Bretons, qui étaient aussi des Cimériens.

Celui qu'en trace Strabon est assez conforme à l'esquisse qu'en fait Plutarque, à cette différence près qu'il ajoute cette particularité que, par leur mélange avec les blonds Saxons, les blonds Celtes et les Galls roux, les Bretons n'avaient déjà plus la chevelure et les yeux noirs de leurs ancêtres du Pont-Euxin. Ils étaient devenus châtains.

— « Les Bretons, dit ce géographe, sont plus grands que « les Celtes et moins blonds qu'eux, mais plus mous de tem- « pérament. Veut-on se faire une idée de leur haute taille ? « Nous en avons vu de nos yeux, à Rome, qui, à peine sortis « de l'enfance, dépassaient d'un demi-pied les hommes les « plus grands qu'il y eût dans la ville. Il faut dire qu'avec « cela ils avaient les jambes cagneuses et le corps généralement mal proportionné.

« A la guerre, ils se servent surtout de chars, comme quel- « ques-uns des peuples de la Gaule. Pour villes, ils ont leurs « forêts. Ils s'y retranchent dans de vastes clairières circulaires « au moyen de grands abâtis d'arbres, et élèvent là de simples « cahutes pour eux-mêmes, à côté des étables de leurs trou- « peaux [1]. »

Strabon n'énumère aucune tribu bretonne. Pour les connaître, il faut consulter les historiens anglais. Ils en comptent seize, sans être absolument certains qu'elles fussent réellement bretonnes ou que plusieurs d'entr'elles n'appartinssent pas aux Cambriens ou Cumbriens de l'an 631. En voici les noms :

(1) *Géogr.*, t. IV, ch. V, 2.

les Cornabii et Cornavii dont ils font deux tribus différentes; les Damnii et les Dumnoni dont ils font aussi deux tribus; les Dolbuni, les Epidii, les Gadeni, les Iceni ou Simeni, les Selgovæ, les Novantes, les Ordovices, les Otadeni, les Regni, les Taxali, les Trinobantes, les Vacomagi et les Venicontes [1].

César considérait les populations de l'intérieur de la Bretagne comme beaucoup plus anciennes que celles du littoral qui faisait face à la Belgique, et il avait raison. Elles ne cultivaient point la terre comme celles-ci, les dernières immigrées en Albion. Elles vivaient de laitage et de viande, se vêtaient de peaux avec poil, et se frottaient le visage avec une couleur bleue qu'ils obtenaient du pastel, ce qui les rendait hideux. Ils portaient la chevelure longue et une grande moustache, mais se rasaient le reste du corps. La polyandrie dominait chez eux. Les mêmes femmes y étaient communes à dix ou douze hommes à la fois, de même qu'entre pères et fils. Ils avaient beaucoup de troupeaux, connaissaient l'usage des métaux, se servaient de morceaux de cuivre, de plaques de fer et de monnaies d'or, tout en ayant des armes de pierre. Leur île leur procurait du fer et de l'étain ; le cuivre leur était apporté du dehors [2].

Diodore de Sicile raconte que les Bretons qui habitaient l'île d'Iris ou l'Irlande étaient extrêmement sauvages et, qui plus est, antropophages [3].

Strabon, parlant des Bretons de cette même île (*Ierne*), dit la même chose :

— « Les Bretons qui habitent l'île de Ierne sont des sauvages

(1) Sadler. *History of England.*
(2) *De Bell. Gall.*, liv. V, §§ XII et XIV.
(3) *Hist. générale*, liv. V, 21.

« mangeurs d'hommes et mangeurs d'herbe. Ils mangent « même leurs parents morts, et s'accouplent au grand jour « avec les femmes des autres, voire avec leurs mères [1]. »

La première immigration cimérienne en Gaule et dans la Grande-Bretagne n'ayant trouvé devant elle que des pays déserts ou récemment traversés et maigrement peuplés par les Galls et les Albains, et les peuples qui la composaient étant encore troglodytes, on conçoit que cette immigration ait laissé peu de traces de son passage et se soit fondue avec l'immigration bretonne, qui était plus civilisée. Cependant cette immigration n'est pas un mythe. Le reliquat de population cimbrique qu'elle avait laissé derrière elle dans « cette partie « de la Germanie qui touche à l'Océan » et dont parle Tacite, en est la preuve. L'historien romain appelle ces Cimériens *Cimbres*, et il dit d'eux qu'ils étaient « une peuplade aujour- « d'hui déjà peu nombreuse, mais grande par la gloire. Les mo- « numents de leur ancienne renommée, ajoute-t-il, subsistent « au loin sur les deux rives du Rhin. Ce sont des camps et de « vastes stations [2]. »

Tacite fournit donc la preuve que ces mêmes Cimériens avaient habité sur les deux rives du Rhin, c'est-à-dire aux abords de la Gaule belgique, à une époque antérieure, et qu'ils y avaient été infiniment plus nombreux ; car de vastes stations ne sauraient convenir à une peuplade devenue peu nombreuse et alors reléguée à la portion de la Germanie qui touchait à la mer du Nord. Elles suffisent pour justifier la théorie de l'immigration de ces Cimériens ou anciens Cimbres en Morinie et en Bretagne à une époque reculée, quand bien même on n'en

(1) *Géogr.*, liv. IV, ch. IV ; *Extraits des auteurs grecs*, t. I, p. 393.
(2) *Mœurs des Germains*, XXXVII.

aurait pas la preuve dans les noms du *Cambresis*, des Sicambres, des deux *Cambries* anglaises, et autres lieuxdits que j'ai cités plus haut.

Que l'on ne m'objecte pas que Plutarque dit des Cimbres qui inondèrent la Province et la Cispadane, l'an 102 et 101 A. D., qu'ils étaient *un peuple de Germanie*. Cet historiographe s'exprime correctement puisque les Cimbres arrivèrent par cette contrée de l'Europe. Il ne dit pas qu'ils fussent des Germains, et cependant ils étaient mélangés de Scythes. Lorsque Diodore de Sicile écrivait que « la plus courageuse nation des « Cimbres était celle des Lusitaniens » devenus les Portugais, il confessait que les Cimbres étaient parvenus, en l'an 104 A. D., jusqu'aux limites occidentales de la presqu'île Ibérique, ce qui ne prouve nullement que les Cimbres fussent des Ibères.

Je ne comprends donc pas que M. de Belloguet ait osé traiter l'immigration des Cimériens *Cambri* et *Cumbri* en Gaule et en Bretagne de « roman cimbro-cimérien de M. Amé- « dée Thierry [1]; » Comment M. de Valroger, qui a suivi les brisées du noble baron, ait osé avancer que « le lien imaginé « entre les Gallois (*Cambri*) et les Cimériens est sans réalité, « et que l'invasion de la Bretagne et de la Gaule par les « Cimbres n'est qu'un roman [2]; » comment le savant Frèret ait pu faire des Cimériens les ancêtres des Germains, en repoussant toute identité entre Cimériens, Cimbres et Kymris.

M. d'Arbois de Jubainville, qui n'a pas un mot à dire sur les Cimériens septentrionaux, enseigne que « les *Cimbres* de « Germanie et les Cimériens furent deux fractions du même « peuple coupé en deux par l'invasion scythe [3]. »

(1) *Ethnog. gaul.*, t. IV, p. 44.
(2) *Les Celtes*, p. 394.
(3) *Les prem. hab. de l'Europe*, t. I, p. 256.

Cette théorie n'est pas contraire à la mienne, puisqu'elle place l'arrivée des Galls et des Méates, qui étaient un peuple mélangé, entre l'invasion cimérienne de 631 et la grande invasion cimbrique de l'an 280 dont j'ai traité précédemment en parlant des Ambrons ; tandis que je fais arriver les Galls et les Albanians en Bretagne l'an 620, onze ans seulement après les Cimériens *Cumbri* et *Cambri*.

On conçoit cependant que les Romains, ne s'étant encore jamais rencontrés en Gaule ni en Italie avec des Cimériens autres que les Ombres et les Briges, M. de Belloguet ait pu dire que « le nom des Cimbres était encore tout nouveau pour les Ro- « mains quand ils apparurent au sud du Danube, l'an 113 A. D., « ces Barbares n'ayant encore eu de rapports avec aucune au- « tre nation. » C'est Plutarque qui est l'auteur de cette dernière assertion ; mais par *nations* il entend évidemment celles qui avoisinaient les Romains, même y compris les Galls, les Ligures, les Tyrrhènes, les Ibères et les Celtes ; et dans ce sens il avait raison.

Voici, d'après Tacite, l'énumération des Cimbro-Scythes qui étaient demeurés sur la rive droite du Rhin à cette époque. MM. Amédée Thierry et G. Lagneau se sont montrés embarrassés pour discerner les tribus cimbriques d'avec les tribus gauloises. Puis-je espérer faire mieux qu'eux ? On voudra donc bien me pardonner s'il se glisse quelque erreur dans mon classement.

Les Cimbres co-Germains ou Cimbro-Scythes étaient les Vangiones, les Triboci, les Reudigni, les Avioni, les Varini, les Semnones, les Quades, les Carpathi, les Arii, les Helvecomi, les Monimi, les Naharvales, les Suevi, les Eudosi, les Suardani, les Nuithones ou Jutones, les Nogbardi ou Lombardi, les Angli, les Hermonduri, les Hermiones, Hermani ou Germani, les Norisci,

les Burii, les Marcomans, les Sudètes, les Lygii et les Helysii [1]

Dans cette nomenclature on s'aperçoit aussitôt qu'il se trouvait, outre des Cimbres, de purs Saxons, tels que les Jutones, les Angli, les Suevi, les Germani et les Marcomans ou gens des chevaux ; des Gètes ou Goths, tels que les Sudètes ou Suédois, les Lombards et les Eudosi ou Vandales; des Ligyens ou Ligures, tels que les Lygii et les Norisci ou Taurisques ; des Ibères tels que les Suardani ou Sardes ; des Celtes, tels que les Helysii et les Helvecomi, sans doute une fraction des Helvètes. Enfin, il est probable que les Semnones étaient des Sénons, celtes selon les uns, gaulois selon d'autres. Je les tiens pour Gaulois.

Quand les Cimbro-Scythes, se rapprochant de la Gaule, se furent cantonnés entre le Rhin et la Meuse, on vit, dit M. le Dr Lagneau, apparaître d'autres noms de peuples : les Segni, les Tungri, les Condrusi ou gens du confluent, les Cæresii, les Pœmani, les Treveri ou gens de Trèves, peut-être des Trèrons ; les Geidumni, les Pleumoxii, les Levaci, les Grudii et les Centrones ; tandis que les Vangiones et les Triboci y conservaient leurs anciens noms.

Les Sicambri ou Scytho-Cambriens étaient demeurés sur les bords de la Baltique et n'étaient nullement disposés à les quitter de sitôt.

Quels furent ceux de tous ces peuples qui prirent part à la grande invasion des Gaules de l'an 280 à 113 ? Probablement la plupart ou bien une partie de chaque tribu, puisque presque tous ces noms cimbro-scythes sont demeurés parmi les populations de la Germanie, de la Hollande, de la Prusse rhénane, de la Bavière rhénane, de la Belgique, de la Hesse et du

(1) *Mœurs des Germains*, XXXVII ; *Anthrop. de la France*, pp. 717-719.

Luxembourg. A l'exception des Bretons, des Carnutes, des Triboci, peut-être des Cambolectri, et plus tard des Sicambres ou Francs, aucune peuplade cimbrique ne s'établit dans la Gaule celtique, au point de laisser son nom dans notre pays. Les Cimbres la traversèrent comme un torrent dévastateur, ne rencontrant aucune sympathie, hostiles à tous, et ne trouvant que des ennemis, jusqu'à ce qu'ils eussent été taillés en pièces par les Romains en Provence et dans l'Ombrie. Mais ils peuplèrent la rive gauche du Rhin, dans cette partie de la Gaule belgique appelée aujourd'hui Prusse rhénane, et Palatinat.

Cependant le courant d'émigration qui était parti du Pont-Euxin en se dirigeant vers la Baltique, amena de la Fionie (*Fyen*) dans les îles Britanniques les *Fions*, *Fienni* ou Rois de la mer. Ils y arrivèrent, disent les Traditions irlandaises, de la mer Brumeuse, c'est-à-dire de la mer du Nord ou Glaciale ; parce qu'ici le mot brumeux doit être pris dans son acception grecque et primitive, *bruma*, qui a le sens de glacé, hivernal.

Les *Fienni* avaient suivi les Cimériens à la Baltique. Ils avaient colonisé la *Fionie*, la *Finlande* (terre des Finns) et le *Finmark* (limite des Finns) en Norwège ; et comme les Finnois modernes sont classés par certains ethnologistes, quoique bien à tort, parmi les Slaves, le Dr Prichard est allé jusqu'à dire que les Cimbres étaient des Slaves, au lieu de se contenter d'observer qu'il y avait des Cimbres en Esclavonie, comme il y en avait dans le Jutland (ou terre des Jutes), en Germanie, en Belgique, en Gaule et en Bretagne.

D'après Görres, les Slaves sont issus de Riphat, second fils de Gomer, et faisaient nombre parmi les peuplades cimériennes ; cependant il n'en fournit aucune preuve. Mais j'en trouve

une fort curieuse et qui n'a pas encore été remarquée, en ce que Slaves et Cimériens ou Cimbres adoraient la même divinité solaire, qui était en même temps dieu de la foudre et des tempêtes. C'était *Hou-ra-Gall* ou Hu-le-Grand, appelé aussi *Koupâlo* ou l'Ombre. Il est facile de constater que cette divinité n'était autre que le conducteur et chef des Cimbres, *Hou-Khan* ou *Hou-Khadarn*, appelé aussi *Koupaï*.

Je ne crois pas que le Dr Prichard se soit aperçu de cette identité, que, le premier, j'ai constatée au Congrès des Sociétés pour l'avancement des sciences, de l'année 1883 [1].

Je crois donc que l'on doit placer les *Fionns* de l'Irlande, comme ceux de la Fionie, du Finmark et de la Finlande, parmi les Cimériens ou Cumbri de la première invasion cimérienne. Strabon affirme, en effet, que, longtemps avant la grande invasion des Cimbres en Gaule, il y avait encore, « au bord de « l'Océan septentrional, dans la Péninsule cimbrique *et sur la « côte voisine* (c'est-à-dire en Fionie), la plus forte des divisions « cimbriques restées au delà du Rhin.

« Il est constant, ajoute le grand géographe, que l'ambassade « qu'ils ont envoyée à Auguste... venait de cette chersonèse « et y est retournée après avoir obtenu ce qu'elle demandait [2]. »

Je suis également l'auteur d'autres identifications, qui m'ont porté à admettre que les Cumbri ou Cimériens de la première invasion allèrent beaucoup plus loin dans le nord-ouest que les bornes de l'Europe. Je considère comme très probable que, si ces immenses hordes cimériennes n'ont laissé d'autres traces de leur passage à travers le nord de l'Europe que quelques ra-

(1) Rouen. *Bulletin de la Société*, p. 695, séance du 23 août.
(2) *Géogr*, liv. VII, ch. II, 1.

res tribus et quelques lieuxdits, c'est parce qu'elles durent traverser l'Atlantique et passer en Amérique.

Strabon ne s'explique pas catégoriquement à cet égard ; mais on sent que telle était son opinion.

— « Nous approuvons, dit le géographe grec, que Posido-
« nius ait cité, à l'appui de sa thèse des soulèvements du sol,
« ce que dit Platon de l'Atlantide, à savoir : que la tradition re-
« lative à cette île pourrait bien ne pas être une pure fiction,
« les prêtres égyptiens qu'interrogeait Solon lui ayant certifié
« qu'il existait anciennement une île de ce nom, mais que cette
« île avait disparu, bien qu'elle eût *l'étendue d'un continent*....
« Une autre conjecture plausible c'est que la migration des
« Cimbres et des peuples de même race qu'ils avaient entraînés
« à leur suite avait été provoquée uniquement par leur ardeur
« pour la piraterie et non par un débordement subit de la
« mer.....

« Cratès avec son idée *d'une seconde terre habitée*, à laquelle
« Homère évidemment n'a jamais pu songer, Cratès n'est, aux
« yeux de Posidonius, que l'esclave aveugle de l'hypothèse, et
« le vrai changement à faire à ce texte du poète :

— « Ceux du soleil couchant, ceux du soleil levant ; » était
« celui-ci :

— « Et ceux que le soleil visite quand il s'éloigne, autrement
« dit quand il opère sa déclinaison par rapport au méridien [1]. »

Il est bon de savoir en passant que Solon, l'un des sept sages de la Grèce, vivait sous la 46e olympiade, l'an 595 A. D., c'est-à-dire au VIe siècle avant l'ère chrétienne ; que Platon, poète et philosophe, vivait sous la 81e olympiade, l'an 463 A. D. ; et en-

(1) *Géogr.*, liv. II, ch. III. 4.

fin que Cratès, poète comique dont parle Aristote dans sa Poètique, vivait dans la 82e et l'an 459 avant Jésus-Christ [1].

Mes identifications de 1883 portent toutes sur le nom du conducteur et dieu des Cambri, des Bretons et des Cimbres : *Hou-Khan* ou *Koupaï*, dont le doublet chez les Slaves était *Hou-ra-Gall* ou *Koupàlo*, dieu de l'ouragan et de la foudre en même temps que dieu solaire. Son nom signifiait le Cœur-Grand.

Effectivement, les Maya-Qquichès de l'Amérique centrale adoraient une divinité qui présidait au ciel, au tonnerre et à l'orage, et qu'ils appelaient *Hou-ra-Khan*, le Cœur du ciel. Les colons espagnols formèrent de ce nom indien leur mot *huracan*, qui signifie un cyclone, un vent soudain et impétueux, dont les Anglo-Saxons firent *hurricane*, qui a le même sens, et nous-mêmes, le mot *ouragan*, qui a passé sans encombre dans la langue française ;

Les Qquichoas ou Incas adoraient également le dieu soleil *Hou-a-Kouvou*, appelé aussi *Koupaï*, l'Ombre ;

La nation des Araucans, dans la République Argentine, redoute une sorte de Pluton auquel elle donne le nom de *Hou-é-Koub*. Il est le créateur des serpents, des vers, des rats, taupes et autres bêtes malfaisantes et amies des ténèbres et des ombres de la nuit;

A leur tour, les Yucatèques adoraient *Hou-nab-Kou*, le seul Seigneur, et se glorifiaient d'avoir été visités jadis par un étranger au teint blanc venu de l'Orient pour les instruire. Il se nommait *Cuculkan*, un nom qui rappelle à mon souvenir le navigateur irlandais *Cuculain*, chef d'une migration cambrienne dont je vais avoir à parler bientôt.

(1) Lenglet du Fresnoy. *Tablettes chronologiques. Grands hommes*, t. I, pp. 472 et 478.

Manco-Kapac, dieu soleil des Incas et qui me semble très proche parent de *Mana-Kopa*, dieu soleil de la nation siouse, rentre dans la même catégorie que les divinités cimériennes de race solaire, appelées de ci de là dans les deux hémisphères *Koupaï*, *Koupàlo*, *Kouvou*, *Koub* et *Kou*, dans lesquelles les linguistes et les mythologues ne verront certainement avec moi qu'un seul et même personnage mythique : le *Hou-Khan* ou *Koupaï* des Cimériens septentrionaux.

Si tous ces rapprochements sont fortuits et un simple jeu du hasard, alors c'est qu'il n'y a plus rien de réel sur la terre et que les analogies et les ressemblances sont des fantômes de notre imagination. Nous devenons les dupes de nos sens, les jouets imbéciles de notre fantaisie, des délirants ou des hallucinés.

Cette supposition étant absurde, je soutiens hardiment l'identité des huit divinités précitées au Pont-Euxin, en Slavonie, en Fionie, dans l'île de Bretagne, dans l'Armorique, en Campanie et dans les deux Amériques.

Il est impossible de ne pas rapprocher ces dieux solaires, en même temps méchants et infernaux, dieux des bouleversements, des cataclysmes et des tempêtes, dieux d'une race mauvaise, violente et cruelle, de ne pas les rapprocher, dis-je, de l'*Hour-Kham* des Chabyles caucasiens ou Chaldéens cushites primitifs; de l'*Hor-Khouvou* ou Grand-Cœur, des Mesraïtes ou Égyptiens primitifs, que l'on appelait aussi *Har* ; et enfin du dieu des Hindous dravidiens et cushites *Hara* ou *Koumba-Karna*, dieu soleil infernal et même divinité que Siva.

Comme on le voit, c'est le même nom à très peu de variantes près : *Kham*, *Khadarn*, *Kapac*, *Kopa*, *Koupâlo*, *Koupaï*, *Koumba*, *Koub*, *Khouvou*, *Khouwou* et *Kou;* ou bien *Hu*, *Hou*, *Hué*, *Houa*, *Hor*, *Hour*, *Har*, *Hara ;* et toutes ces divinités présentent

les mêmes caractères de dieu-solaire ou Cœur, dans le ciel, et de dieu-infernal ou Ombre, dans la terre.

J'admets absolument que ce dieu à la fois céleste et chthonien, soleil infernal des Ombres et Ombre lui-même, n'était autre que *Cham*, *Kham* ou *Khem*, second fils de Noé, divinisé par ses descendants, dieu patronymique de la race chamique, et accepté comme tel par certains peuples collatéraux des deux autres races.

Que l'on ne proteste pas trop vivement. Il y a encore des mystères dans l'humanité, et nous sommes loin de les avoir tous percés. La fameuse et problématique civilisation des *Khmers* du *Cambodge* n'est peut-être que la sœur de celle des *Kymris* de *Cambridge* et du reste des Cambries occidentales.

Mais revenons à cette transmigration cambrienne probable, de l'île de Bretagne dans le continent américain, qui serait la Grande-Atlantide de Platon, de Cratès et de Strabon.

On me dira, sans doute, qu'une telle expédition d'outre-mer convenait beaucoup moins à des Cimbres qu'à des Phéniciens, tels que ceux dont l'explorateur grec Eudoxe de Cyzique découvrit une épave sur la côte d'Abyssinie, — à savoir un éperon de navire portant une figure de cheval sculptée, et qui fut reconnu à Alexandrie pour un débris d'*hippe* ou cheval-marin, ayant appartenu à une expédition gadéïte partie vers l'Occident, et qui n'avait plus reparue [1].

Elle leur convenait encore moins qu'aux explorateurs qu'envoya Darius Nécos et dont Hérodote et Héraclius du Pont racontent le périple. Moins encore qu'à la troisième expédition qu'Eudoxe lui-même tenta depuis Gadès (Cadix) avec deux navires seulement : un strongyle et un pentécontore' ; car ces expéditions

(1) *Géogr.*, liv. II, ch. III, 4.

faites à l'occident de l'Espagne expliquent du moins parfaitement la présence d'*Aruaci*, Aruaques ou Arvaques, au Portugal, comme dans les Florides et au Brésil, en Amérique ; un peuple que les féroces *Caribes* étaient en train de faire disparaître quand Colomb fit apparition dans le Nouveau-Monde, et qui s'est éteint tout à fait dans l'Amérique du Nord. Elles expliquent aussi la quantité de mots phéniciens ou carthaginois découverts dans les dénominations caribes de ces mêmes contrées, ainsi que le nom de ce peuple lui-même, la pratique de la couvade, celle de la colobie ou incision du prépuce, les empires civilisés d'Amérique, les inscriptions phéniciennes et hébraïques découvertes en maint endroit des côtes, etc., etc.

Mais ma thèse n'est nullement infirmée pas ces *attendu que*. Ils appartiennent à d'autres émigrations occidentales tout aussi probables, mettons mêmes indéniables, des Phéniciens, des Grecs, des Carthaginois, des Massaliotes ou des Gadites. Mais, je vous le demande, puisque les souvenirs populaires des îles Britanniques affirment qu'une bonne partie des colonisateurs primitifs de ces îles, Cumbri et Fionns, y arrivèrent par mer et sur des *chevaux marins*, n'est-il pas indubitable que les Cimériens connaissaient les *hippes* ? Que les *Pyens*, qui probablement étaient de la même race que les *Phénikè* ou Phéniciens, durent en construire sur les bords de la Baltique, pour aller peupler la Fionie, le Jutland, la Finlande et le Finmark ? Et que lesdits *Fienni* devaient faire partie des expéditions cimbriques qui découvrirent et colonisèrent l'Amérique à l'époque éloignée dont je parle ?

D'ailleurs, pour que mes bienveillants lecteurs ne croient pas que je m'abandonne en ceci à l'ardeur de mon imagination, je dois ajouter que l'on trouve, dans les *Triades galloises*, des enseignements, moins précis peut-être que ceux de Strabon

touchant le périple du Grec Eudoxe, mais beaucoup moins anciens que cette expédition, qui eut lieu du temps d'Évergète II et de Cléopâtre. Je crois que ces indications sont de nature à expliquer les analogies de cultes, l'identité de certaines divinités, et les similitudes de noms dont les deux hémisphères nous offrent des exemples curieux à l'époque néolithique ou des Néo-Celtes.

Effectivement, après que le roi breton Wortigern, épouvanté par les invasions continuelles des Galls ou Scots et des Pictes ou Calédoniens, eut appelé à son secours les Saxons, et que ces Scythes se furent rendus maîtres de la Grande-Bretagne qu'ils se partagèrent avec les Angles, les Jutes et les Merciens confédérés, beaucoup de Cambriens bretons, désespérés de jamais pouvoir vivre en paix dans leur île, au milieu de tant d'étrangers résolus, se décidèrent à la quitter.

S. Gildas, écrivain et témoin contemporain de ces contre-émigrations, dit de ces exilés volontaires :

— « *Alii transmarinas petebant regiones* ; » Les uns gagnèrent « des contrées situées au-delà des mers. »

Ce serait donc à l'époque des victoires que les Saxons remportèrent sur les Bretons, c'est-à-dire entre les années 463 et 473 de l'ère chrétienne, au ve siècle, qu'il faudrait placer les disparitions inconnues et mystérieuses qui allèrent peupler l'Amérique de divinités cimériennes, finnoises ou phéniciennes.

Mais les *Triades galloises* en relatent de plus anciennes encore. Je cite :

— « Voici les trois disparitions de l'île de Bretagne : La pre-« mière est celle de Gavran et de ses hommes, qui allèrent à « la recherche des îles Vertes de l'inondation. On n'entendit « jamais parler d'eux. »

Quelles étaient ces îles Vertes Était-ce le Groenland, dont

le nom signifie Verte-Terre ? Était-ce l'Irlande ou Verte Eirin ? Étaient-ce les îles normandes de Jersey, Guernesey et Aurigny, que forma la rupture de l'isthme britannique par l'inondation de la mer du Nord ? Étaient-ce les Açores ou les Antilles ? Nous l'ignorons absolument.

Je continue :

— « La seconde disparition fut celle de Myrddin, le barde « d'Émys, et de ses neuf compagnons bardes, qui allèrent en « mer dans une maison de verre. La place où ils allèrent est « inconnue. »

L'épisode fabuleux de la barque de verre est de nature à nous faire considérer comme également fabuleuse l'expédition de ces félibres cambriens. Mais la troisième est beaucoup plus sérieuse et a fort préoccupé l'esprit suggestif des ethnologistes. La voici :

— « La troisième disparition fut celle de Madog fils d'Owain, « roi des Walles du Nord, qui alla en mer avec trois cents « personnes dans dix vaisseaux. La place où ils allèrent est in- « connue[1]. »

Vient ensuite le récit succinct de trois autres expéditions maritimes dont le résultat fut connu. Celle du racoleur irlandais Ur ou Hur, qui alla se fixer en Galatie avec les troupes qu'il avait levées durant l'expédition des Tectosages, au IVe siècle avant Jésus-Christ. J'en ai parlé plus en détail au chapitre des Volsques.

En second lieu, l'expédition du Silure boulonnais Caswallawn, qui s'en retourna au golfe de Gascogne d'où ses ancêtres étaient partis, avec soixante et un mille Morins-Silures. Nous la connaissons déjà.

(1) J. Michelet. *Hist. de France*, t. I, *Triades*.

Troisièmement enfin, l'expédition des Bretons Ellen et Kynan de Mériadec, qui passèrent de la principauté de Walles ou Cambrie du sud dans l'Armorique, où ils s'établirent, l'an du Seigneur 306, du temps de l'empereur Maxime.

Ils y furent suivis, l'an 388, par le roi irlandais du Munster, O' Neill, et une forte troupe d'émigrants qui envahirent le Léon et l'occupèrent. Aussi, les Léonards, qui sont de race belge et non bretonne, sont-ils très grands et de complexion blonde.

Ces deux migrations des îles Britanniques devinrent le noyau du futur duché de Bretagne, c'est-à-dire de la Bretagne française ou Basse-Bretagne.

C'est donc aux trois expéditions cumbriennes antérieures à notre ère et dont le résultat est demeuré inconnu que j'attribue l'importation en Amérique de la civilisation et des divinités solaires et cruelles des Cimériens, avec leur hideux cortège de sacrifices humains, d'actes de cannibalisme et de pratiques immondes que les écrivains grecs et latins ont reprochés à ce peuple.

Je sais que cette idée n'est pas neuve, que d'autres l'ont émise avant moi ; mais non, que je sache, avec les identifications que j'ai exposées dans les pages précédentes, ni sous le même point de vue.

Généralement on s'était arrêté à l'expédition de Madog et de ses compagnons cambriens, comme à l'émigration celtique qui présentait le plus de présomptions en faveur d'un mode de population oriental de l'Amérique. A ce propos, on connaît la rumeur qui courut au siècle dernier : que les Séminoles et les Cricks des Florides comprenaient et parlaient le welshe ou gallois. D'autres voyageurs crurent voir dans les Sioux Mandanes du Haut-Missouri les descendants de Madog.

On cherchait la preuve de ces faits dans les yeux bleus et la

chevelure châtain de ces Peaux-Rouges, et l'on oubliait que les Cimbres avaient les yeux et les cheveux noirs. A la vérité, on aurait pu invoquer les Finnois, qui sont blonds. Mais on ne pensait pas seulement à eux. Or, s'il est un peuple de l'antiquité appartenant à la race phénicienne qui ait jamais navigué vers l'Occident, du nord de l'Europe, ce sont bien les *Fienni*, *Finns*, *Fians*, *Fions*, *Fénians*, ou *Finnois*.

Je crois donc que la science ethnogénique n'a pas donné tout ce qu'elle a pu de ce côté, et que c'est vers ce point de l'espace qu'elle doit désormais orienter sa voile. Déjà MM. E. Beauvois et Paul Gaffarel, le savant professeur du lycée de Dijon, mes illustres confrères en Américanisme, ont brillamment travaillé à élucider cette question ténébreuse.

Encore quelques efforts et nous saurons probablement ce qu'il est advenu de l'immense horde de Cimbro-Scythes dont notre Occident gaulois vit passer les cohortes et dont il a gardé si peu de vestiges.

En attendant, j'emprunte à M. le Dr Daniel-G. Brinton, de Médéah, en Pennsylvanie, l'énumération des peuples maya-qquichés, qquichoas-incas et araucans-puelches, dans la mythologie desquels j'ai découvert une divinité analogue au *Hou-Khan* ou *Koupaï* des Cimbres, afin de chercher dans leurs rangs, s'il se peut, d'autres traces d'une origine cimérienne probable.

TRIBUS MAYA-QQUICHÉS :

Qquichés ou Utlatècas, Cakchiquels, Achis, Aguatècas, Chancabals, Chinantècos, Choles, Chortis, Huastècas, Ixils, Lacandones, Mams, Mopans, Mayas, Quekchis, Pokomans, Pokonchis, Tzendals, Tzotzils, Tzutuhils, Uspantècas [1].

(1) *The American race*, 1891, pp. 153 et 158.

TRIBUS QQUICHOAS-INCAS :

Aymaras, Canas, Canchis, Carancas, Charcas, Collas ou Collaguas, Lupacas, Pacasas, Quillaguas [1]:

Qquichoas, Incas, Canas, Caras, Casamarcas, Chachapuyas, Chancas, Ayahucas, Chichasuyus, Conchusus, Huacrachuens, Huamachuens, Huancas, Huancapempas, Huancavillcas, Huanucus, Iquichanos, Lamanos ou Lamistas, Malabas, Mantas, Morochucos, Omapachas, Quitus, Rucanas, Yauyos, Yambos. Cette dernière tribu constitue une confédération formée des Napas, des Canelos, des Intags, des Nanégalas et des Gualéas [2].

Yuncas, Catacaos, Chancas, Chimus, Chinchas, Mochicas, Colanes, Estenes, Morropes et Séchuras [3].

TRIBUS ARAUCANES-PUELCHES :

Araucans, Araucanos, Aucas ou Aucanos, Chauques, Chonos, Chunos ou Cuncones, Cuncos, Divié-chès, Guarpès, Huilli-chès ou gens du Sud, Molu-chès ou gens de l'Ouest, Péhuen-chès ou gens des Pins, Picun-chès ou gens du Nord, Puel-chès ou gens de l'Est, Guerandiès, Ranquelès, Borroas (Chili), Matacos (Grand-Chaco [4]).

Je transcris cette nomenclature sous la réserve d'erreurs ou omissions. Il est impossible, en effet, qu'il ne se soit pas gl ssé de doubles emplois dans ces dénominations ethniques, comme

(1) *The American race*, p. 216.
(2) *Ibidem*, p. 215.
(3) *Ibidem*, p. 225.
(4) *Ibidem*, pp. 321-325,

j'en ai constaté parmi les dénominations qui appartiennent à la grande famille Dènè citées par le même écrivain, et qui sont entièrement de ma compétence et de mon ressort.

Je dois aussi faire remarquer que, dans ces listes, se trouvent compris non seulement les noms propres, souvent multiples, de chaque tribu, mais encore ceux de leurs fractions ou peuplades.

Il faut également tenir compte de l'orthographe et des désinences espagnoles.

Enfin, il est difficile de croire que les Canas se rencontrent et parmi les Aymaras et parmi les Qquichoas ; que les Chancas qquichoas diffèrent des Chancos yuncas et des Charcas aymaras ; que les Araucanos soient une autre tribu que les Araucans, puisque les Aucanos sont le même peuple que les Aucans ; enfin, que les Incas se distinguent foncièrement des Qquichoas.

Ces restrictions faites, je suis heureux de trouver, dans ces dénominations américaines, des motifs de comparaison avec celles des peuplades sauvages de l'Europe protohistorique ; et cette comparaison me fournit des dénominations ethniques identiques. Les voici :

1° Les *Chauques*, de l'archipel de Chiloë, à l'ouest du Chili, portent le même nom que les *Chauques* de l'Irlande et les *Chauques* sicambres qui s'étendaient de l'Elms à l'Elbe, en Germanie, sur les bords de la mer du Nord, avant l'ère chrétienne.

2° Les *Chonos* ou *Chunos*, de l'archipel de même nom, qui habitent au sud des Chauques chiliens, ont leurs relatifs dans les *Chânes* de l'État de Chiappa, au Mexique ; les *Chochones* ou Serpents, des sources du fleuve Colombie ; les *Chônes* de la Campanie, les *Chônes* de l'Ombrie et de l'Illyricum, les *Chônes* ou *Chaônes* de l'Épire et du Péloponèse,

qui y avaient immigré de la Phrygie ; car le fleuve *Châhès* était un affluent du Kyrus, en Arménie.

De plus, « on lit dans le lexique de Favorinus (*in* Χῶνες) que « l'Hercule égyptien, nommé *Chona*, alla en Italie et donna « son nom aux *Chonides*. » Si je ne me trompe, cet Hercule devait être le même que l'Hercule tyrien, emblème des Phéniciens, car Étienne de Byzance assure que la Phénicie porta le nom de *Chna* (Χνα), et les Phéniciens, celui de *Chnaous* (Χνάουίς). C'est le nom que se donnaient les Souanètes du Caucase. Enfin, le continuateur de Sanchoniathon, Philon de Byblos, dit que le premier nom de la Phénicie fut *Chna*. Or « *Chna*, ajoute le savant Huet, est le même nom que *Cha-* « *nongan* ou *Chanaan*[1]. »

3° Les *Cuncones* ou *Cuncos*, du Chili, qui habitent au sud du rio Valdivia, sur la côte du Pacifique, rappellent les *Cocosates* de l'Aquitaine, qui vivaient au bord de l'Atlantique dans le département actuel des Landes, au sud du bassin d'Arcachon, les *Cuncanes* celtibères de la Lusitanie (Portugal moderne), qui étaient une fraction des Arouaques ; les *Caucones*, qui émigrèrent en Italie avec les Hénètes, les *Caucones* de l'Élide, et ceux de la Triphylie, en Grèce, dont parle Strabon ; les *Caucones*, les *Cauconiates* et les *Cauconites* qu'Homère place sur les rives méridionales du Pont-Euxin à la suite des Mariandyniens ; enfin les *Caulques* ou Kaoulkoï, Kaloukoni, de la Franconie, immigrés du Caucase.

4. Les *Gualéas*, du Chili, pourraient être rapprochés des *Gualas*, *Uallas* ou *Wallas* du Yucatan ou du Honduras, qui parlaient un dialecte caribe, en même temps que des *Walla-wallas* de la Colombie britannique, des *Wallas* ou Cambriens de

(1) Huet. *Démonstr. évang.* p. 297. éd. J. P. Migne, 1843.

Walles, et enfin des *Wallas* gaulois que Pline place dans le Caucase.

Les remarques de M. le Dr Brinton, lui-même, touchant quelques-uns de ces Indiens, corroborent mes propres observations.

Ainsi, en parlant des *Cuncones*, il dit qu'ils ont les cheveux d'un roux ardent, le teint olivâtre clair, et des manières douces et aimables. Il en dit autant des Matacas du Grand-Chaco, et rapproche tous ces Indiens, en dépit de la disparité de leurs noms, des *Chauques* cimbro-scythes, qui, dit-il, habitaient au nord des Frisons [1]. Que n'a-t-il pensé aux *Cuncanes* d'Espagne?

Enfin, il semble que ces rapprochements, que je me permets de faire sans aucun partis pris ni sans y attacher une importance absolue, avaient déjà été faits en Amérique même par les parties intéressées ; car le poète métis-araucan Don Alonzo de Ercilla (1533-1596), que le Dr, D. G. Brinton appelle l'Homère de la conquête araucanienne, a soutenu que les Araucans descendaient des Frisons. Voici les paroles qu'il place dans la bouche d'une de ses héroïnes nommée Glaura :

— « Mi nombre es Glaura, en fuerta hora nacida,
« Hija del buen cacique Qnilacura,
« *De la sangre de Frisio esclarecido* [2]. »

A ceux qui trouveraient invraisemblable qu'on pût retrouver si loin de l'Europe et au-delà de l'Atlantique les descendants de peuples anciens depuis longtemps disparus ou assimilés aux nations européennes, je rappellerai que les migrations des mêmes peuples, depuis le massif de l'Arménie et les bords de

(1) *The American race*, p. 326.
(2) *La Araucana*, canto XXVIII ; citée par *The American race*, p. 327.

la Caspienne ou du Pont-Euxin, jusqu'aux extrémités occidentales de l'Espagne, de la Gaule et des îles Britanniques, ne sont pas moins extraordinaires ni moins invraisemblables.

Celles-ci étant prouvées et reconnues, pourquoi celles-là ne le seraient-elles pas ? Elles ne sortent pas du domaine du possible.

Les *Cossæi* des montagnes de la Médie et de *Cossæa* en Perside sont bien devenus les *Cossetani* d'Espagne, et peut être aussi les *Cassii* de la Grande-Bretagne. Il n'y a rien de plus extraordinaire dans la question des transmigrations cimbriques d'Europe en Amérique.

Rien de nouveau sous le soleil.

*
* *

La grande et dernière invasion cimbrique, des années 280 et 113 avant l'ère chrétienne, ayant eu lieu conjointement avec les Teutons, les Théginiens et les Ambrons, je renvois mes lecteurs au chapitre que j'a consacré à ce dernier peuple.

CHAPITRE IV

DES BELGES

(350-280 A. D.)

Plus nous approchons de l'ère moderne, moins les anciens écrivains nous fournissent de données historiques sur les peuples de la Gaule. Tous les modernes qui ont traité des Belges (ils ne sont pas nombreux) s'accordent à dire que César est le premier qui ait prononcé leur nom à l'occasion de son expédition de l'an 57 A. D., et les événements auxquels il fait allusion ne remontent qu'à la dernière invasion cimbrique de l'an 113.

Voici, en effet, ce que dirent à César Iccius et Antebroge, que lui avaient députés « les Rémois, qui sont de tous les « Belges les plus rapprochés de la Gaule, *qui proximi Galliæ « ex Belgis sunt :*

— « La plupart des Belges sont issus des Germains. Ils ont « jadis passé le Rhin, se sont fixés dans la Belgique, à cause « de la fertilité du sol, et en ont chassé les Gaulois. Seuls, « du temps de nos pères, ils ont empêché les Cimbres et les « Teutons, qui avaient ravagé la Gaule entière, de mettre le « pied sur leur territoire ; et le souvenir de cet exploit leur ins- « pire une grande confiance en eux-mêmes et des sentiments « belliqueux [1]. »

(1) *De Bell. Gall.*, liv. II, § IV.

Les *Remi* (les rameurs, navigateurs) firent ensuite à César l'énumération des peuples belges que voici : 1° les *Bellovaci*, peuple du Beauvaisis, qui « tenaient le premier rang par leur « courage, leur influence et leur nombre. Ils pouvaient armer « 100.000 hommes, avaient promis soixante mille combattants « d'élite (à la ligue contre les Romains), et demandaient à « conduire toutes les opérations de la guerre. »

2° Les *Suessiones*, peuple du Soissonnais, avec Noyon, Compiègne et Senlis, qui « avaient eu pour roi Divitiac, le plus « puissant des Gaulois, lequel avait dominé sur une grande « partie de la Gaule et de la Grande-Bretagne elle-même. Ils « avaient douze places fortes, et promettaient 50.000 com- « battants » à la ligue anti-césarienne.

3° « Les *Nervi*, peuple du Cambraisis, qui étaient regardés « par les Belges eux-mêmes comme les plus barbares d'entre « eux et qui habitaient à l'extrémité de la Belgique. » Ils avaient également promis 50.000 mille guerriers, et avaient une population de 250 mille âmes. Appien les fait descendre des Cimbres et des Teutons, et assure qu'ils mirent César en déroute en tombant sur lui à l'improviste pendant qu'il dressait son camp [1]. Strabon dit que les Nerviens « sont d'origine « germanique [2], » comme les Trévires, les Ubiens et les Triboci ; ce qui ne signifie nullement qu'ils fussent germains, d'autant plus que Pline place des Cimbres et parmi les Germains Istevones, et parmi les Germains Ingevones [3].

D'ailleurs Strabon ne dit pas que les Nervi fussent ou non des Belges. Dans l'énumération des Gaulois du N.-E., il ne parle pas de la Belgique.

(1) *Hist. rom.*, l. IV, *Celtique*. IV. *Gallicon.*, t. IV, p. 17.
(2) *Géogr.*, l. IV, ch. III, 4.
(3) *Hist. nat.*, l. IV, ch. XXVIII, 14.

4° Les *Atrebates*, peuple de l'Artois, qui « devaient armer « quinze mille guerriers, et nombraient 7.500 âmes.

5° Les *Ambiani*, peuple de l'Amienois, dix mille ; 6° Les *Morini* ou Morins, peuple du Boulonnais, du Calaisis et des Flandres, 25.000 guerriers ; 7° les *Menapii* (Gueldres), sept mille ; 8° les *Calètes* du pays de Caux, dix mille ; 9° les *Velocasses* du Vexin et 10° les *Veromandui* du Vermandois, ensemble neuf mille hommes d'armes ; 11° les *Aduatici* du Hainaut, dix-neuf mille ; enfin « on évaluait à 40.000 hommes « le contingent (12°) des *Condrusi*, (13°) des *Eburones*, (14°) des « *Cæresi* (Luxembourg) et (15°) des *Pæmani* (Ardennes) qu'on « désignait sous le nom collectif (*uno nomine*) de Germains[1]. »

César, qui étend la Belgique depuis la Seine jusqu'au Rhin, et qui dit des Belges « qu'ils formaient le tiers de la Gaule[2], » avoue néanmoins ailleurs que le *Belgium* proprement dit ne comprenait que le territoire des Bellovaques, des Atrébates et des Ambianais ; car, étant contraint de faire hiverner ses troupes, il dit qu'il envoya une légion chez les Morins, une autre chez les Nerves, une troisième chez les Essui, que je crois avoir été le même peuple que les Suessi, Suessiones ou Vessones (Ptolémée) ; il plaça une quatrième légion chez les Rémois, cinq cohortes chez les Éburons, et mit trois légions en Belgique : « *tres in Belgio collocavit*[3]. »

Donc, il faut conclure que, à proprement parler, les autres peuples ci-dessus mentionnés, à l'exception des Bellovaci, des Atrebati et des Ambiani, n'étaient pas des Belges propres.

Il faut également remarquer que les Rémois, *Remi*, ne se

(1) *De Bello Gall.*, liv. II, § IV.
(2) *Ibedem*, § I.
(3) *Ibidem*, liv. V, § XXIV.

comptèrent pas au nombre des Belges, et, par le fait, c'étaient des Bébryces, comme je l'ai déjà dit et comme nous allons nous en convaincre bientôt.

Strabon étend la Gaule Belgique entre le Rhin et la Loire. Après avoir fait l'éloge des Gaulois qui « sont tous par nature, « dit-il, d'excellents soldats, supérieurs seulement comme ca- « valiers à ce qu'ils sont comme fantassins », et après avoir assuré que, de son temps, c'était « de chez eux que les Ro- « mains tiraient leur meilleure cavalerie, » il ajoute : « On « remarque qu'ils sont plus belliqueux à proportion qu'ils sont « plus avancés vers le Nord et plus voisins de l'Océan. A ce « titre, le premier rang appartient aux *Belges*, confédération « de quinze peuples répandus entre le Rhin et la Loire..... « Parmi les Belges mêmes, les Bellovaques (gens de Beauvais) « sont réputés les plus braves, et après les Bellovaques, les « Suessiones[1]. » Il estime leur effectif à 300.000 hommes, mais il n'énumère pas leurs tribus. Toutefois, dans le chapitre précédent il avait nommé les Rèmes, les Luxovi, les Meldes, les Parisii, les Eburons, les Ménapes, les Atrébatiens, les Morins, les Calètes, les Suessions, les Ambianiens, les Bellovaques, les Sénons, les Nerviens et les Trévires, ce qui fait bien quinze peuples[2] quoique un peu différents de la nomenclature fournie par César.

Nous avons vu que César assigne aux Belges la même origine qu'aux Gaulois et aux Germains. Il en fait donc virtuellement des Scythes, quoique sans s'en douter ; mais il ajoute que les Suessiones étaient les frères et les alliés des Rémois, qu'ils avaient « les mêmes coutumes, les mêmes lois, le même gou-

(1) *Géogr.*, l. IV, ch. IV, 2-3.
(2) *Géogr.*, l. IV, ch. III, 5.

« vernement, le même magistrat, qui avait été Divitiacus, et « qui alors était Galba [1]. »

Strabon ne nous apprend rien touchant le berceau des Belges, leur nom véritable, leur origine, ni l'époque de leur arrivée en Gaule. « Ils sont, dit-il, voisins des Germains. » C'est tout.

Tacite en dit encore moins, sauf que « les Belges étaient « l'élite des Gaules » — « *et tamen, quod roboris sit, Belgas* [2]. »

Pline l'Ancien est l'écrivain qui, après César, s'étend le plus longuement sur les Belges, dont il fait un peuple de la Gaule chevelue, étendant la Belgique de la Seine à l'Escaut. Il y place 25 peuples, puis il y comprend encore sept peuples qui habitaient entre l'Escaut et le Rhin. Plus que César, Pline a donc confondu volontairement ou de bonne foi tous les peuples compris entre la Seine et Rhin.

Les premiers étaient les Catustuges, les Atrebates, les Nervi, les Veromandui, les Suecones, les Suessiones, les Ulmanetes, les Tongri, les Sunuci, les Frisiavones, les Betasi, les Leuci, les Treveri, les Lingones, les Remi, les Mediomatrici, les Sequani, les Raurici, et les Helvetes.

En dehors de l'Escaut étaient les Menapii, les Morini, les Oromansaces de Gessoriac, les Britanni, les Ambiani, et les Bellovaci. Il place même des *Belgites* en Pannonie.

Les sept peuples germains de la rive gauche du Rhin étaient les Nemetes, les Triboci, les Vangiones, les Ubii, les Gugernes, les Batavi, et les peuples francs des îles du Rhin [3].

Pour Ptolémée, la Belgique s'étendait du Rhin à la Gaule lyonnaise et comprenait 15 peuples dont voici la liste : Mo-

(1) *De Bell. Gall.*, l. II, § III et IV.
(2) *Histoire*, l. IV, § 76.
(3) *Hist. nat.* liv. III, ch. XXV, éd. 1771 ; et liv. IV, ch. XXXI, 17.

rins, Bataves, Atrébates, Bellovaces, Ambianais, Tongres (Brabant), Ménapiens, Nerviens, Subanecti ou Aulerci (Rouen), Romandues ou Veromandi (Vermandois), Vessones ou Suessiones (Champagne), Remi, Treveri, Mediomatrices (Lorraine, Metz, Maestricht), Leuci (Lotharingie); puis encore les suivants qui paraissent avoir été l'élément germain d'entre les Belges, mais qui étaient aussi mêlés que ceux de la première catégorie : Nemetes (Spire), Vangiones (Worms), Triboci (Schlestadt), Raurici (Hte-Alsace), Longones (Bourgogne, Langres), Elvetii (Suisse) et Sequani (Bourgogne, Besançon) [1].

Pas un mot des Belges chez Corret de La Tour d'Auvergne ni dans MM. d'Arbois de Jubainville et de Valroger; pas mal d'erreurs dans Amédée Thierry; mais une bonne, longue et savante dissertation de la part de M. P. L. Lemière.

Maintenant, je le demande aux ethnologistes de bonne foi, est-il permis, sur des données aussi confuses, aussi générales et aussi vagues, de considérer les *Belges* de César, de Pline, de Strabon et de Ptolémée comme une nation autonome, régulièrement constituée, ou même seulement comme un peuple homogène mais divisé en une foule de tribus ? Non, certainement non. Il en était de la Belgique, comme de la Celtique, de la Province romaine, de l'Italie, de l'Ibérie espagnole : les peuples qui en faisaient partie offraient un mélange ethnique dans lequel les Anciens n'ont pu discerner les divers éléments constitutifs. Quand bien même tous ces peuples eussent porté collectivement le nom de *Bolgs* ou *Bélgs*, gens au carquois, gens de trait, archers, — ce dont je doute fort, puisque César n'en mentionne que trois principaux : les Bellovaques, les Atrébates et les Ambianais, — ils ne formaient ensemble qu'une im-

(1) *Géogr.*, l. II, ch. IX, *tab.* 3a *Eur.*

mense confédération des peuples les plus divers, et, — fait remarquable et qui, cependant, n'a pas encore été remarqué, — presque tous venus de l'Italie et de l'Ibérie par le sud de la Gaule. Seuls, les Belges réputés germains, venaient de la Germanie, encore étaient-ils presque tous des Cimbres et des Teutons des invasions de l'an 113 ou même de l'an 280 A. D.

Nous avons déjà vu la nomenclature de plusieurs de ces peuples en parlant des Cimbres.

Il nous faut donc encore ici, procéder à un triage laborieux mais qui rendra patente aux yeux des lecteurs les plus prévenus, s'il en est, contre mes théories, la confusion et la promiscuité qui régnaient parmi les Belges.

Tout d'abord, voici un fait qui prouve et contre Strabon et contre César que les Belges n'étaient pas des Scythes, comme les Galls, les Goths, les Burgondes, les Ligures et les Germains, c'est que la plupart de ces Belges issus des Germains « *ortos ab Germanis* » chassèrent les Galls de leur pays, pour s'y fixer à leur place, à cause de sa fertilité « *Gallosque, qui ea* « *loca incolerent, expulisse*[1]. » Puisqu'ils avaient chassé les Galls du Llydaw, c'est qu'ils n'étaient pas Galls ; et puisque les Cimbres et avant eux les Cambriens bretons étaient accourus de la Germanie, où ils avaient laissé de nombreuses peuplades, c'est que ces prétendus Belges germains pouvaient bien être, eux-mêmes, d'origine et de sang cimbrique ou cimérien, gomérien.

Or, telle est l'opinion du savant Niebuhr[2], telle est aussi celle d'Amédée Thierry[3], du général de Vaudoncourt[4], de

(1) *De Bello Gall.*, l. II, § IV.
(2) Trad. Golbéry, t. IV, p. 288, cité par Valentin-Smith.
(3) *Hist. des Gaulois*, t. I, pp. 47 et suiv. de l'Introd.
(4) Conf. Tite-Live, V, 34.

Le Deist de Botidoux [1], et de M. P. L. Lemière [2]. C'est donc celle que j'adopte et à laquelle je me range.

Voici maintenant une seconde preuve contre César, Strabon et les partisans de l'origine scythique des Belges. C'est cette déclaration que fit Divitiac à César : — « Les Bellovaques ont « été, de tout temps, les alliés fidèles et les amis des Éduens. » — « *Bellovacos, omni tempore, in fide atque amicitiâ civitatis « Æduos fuisse* [3]. »

L'expression *in fide fuisse* suppose, effectivement, une subjection véritable de clientèle, peut-être même d'affinités matrimoniales entre Bellovaques et Éduens ; car je ne puis m'imaginer bénévolement que ces Beauvaisiens si fiers, si courageux, si influents et si populeux, qui demandaient à conduire toutes les opérations de la guerre des Belges contre les Romains, pussent se considérer comme les subordonnés des Celtes Éduens, dont le territoire (la Basse-Bourgogne) était si éloigné de la Belgique, si lesdits Bellovaques fussent arrivés de Germanie, s'ils avaient été des Germains, et qu'ils fussent demeurés stationnaires sur le territoire qu'ils avaient ravi aux *Geli* du littoral.

Comment expliquer, surtout, qu'ils eussent été de tout temps, *omni tempore*, les clients des Éduens ou Kalètédous, peuple foncièrement celtique et qui avaient immigré en Gaule de l'Italie, après l'arrivée des Peucétiens ou Picentins dans la Péninsule ? *De tout temps* nous reporte en arrière à un passé indéterminé, à une époque très reculée, qui ne se conçoit plus si les Belges ne sont arrivés en Gaule qu'entre l'an 350 et

(1) *Des Celtes antér. aux temps hist.*, pp. 17 et suiv.
(2) *Étude sur lee Celtes*, pp. 494 et suiv.
(3) *De Bello Gall.*, l. II, § XIV.

280 A. D., comme le veut Amédée Thierry [1], ou même dès l'an 600, ainsi que le fixe M. de Vaudoncourt, et si cette alliance ne date que de cette époque.

Pour qu'une aussi vieille amitié et dépendance soient compréhensibles, il faut, ou bien que les Kalètes aient immigré en Gaule en même temps que les Belges, par le nord-est, c'est-à-dire par la Germanie, et que de là ils aient gagné le centre et le midi de la France, comme le veut Thierry pour les Volces Tectosages et Arékomices ; ou bien que les uns et les autres de ces peuples y soient arrivés par le sud-est, c'est-à-dire de l'Italie par les Alpes et la Provence, comme je prétends le défendre ici.

Examinons, en effet, la plupart des peuples que César, Strabon, Pline et Ptolémée donnent pour Belges.

Les *Morins*, étaient un mélange de Ligures, de Maures, de Médulles et de Silures-Boulonnais ; les *Calètes*, étaient des Celtes peucétiens de la même famille que les Éduens, les Pictons et les Picentins ; les *Ambiani* ou Amiennois, très probablement, devaient être des Ambrons.

Les *Suessiones* ou Vessones étaient sans doute des Volsques, sortis de *Suessa*, leur capitale [2], et de *Suessula*, en Campanie. La première fut prise par les Tyrrhènes. Comment auraient-ils pu être considérés par les Rémois comme leurs frères et alliés s'ils n'eussent appartenu, comme ceux-ci, à la famille gomérienne ?

Aussi, avons-nous vu que Richard de Cirenceister assurait que les *Bibroci* d'Albion étaient issus des Rémois [3], qui de-

(1) *Hist. des Gaulois*, t. I, p. 37, 5e éd., 1859.
(2) Strabon. *Géogr.*, l. V, ch. III, 4.
(3) Dr Latham. *Ethnol. of the Brit. Islands*, p. 71.

viennent ainsi leurs congénères, des *Bébryces*, peuple gomérite paphlagonien. Effectivement, César dit qu' « une place forte « des Rémois nommée *Bibracte* (la Castorière) était située à « huit milles de son camp, et qu'elle fut attaquée par les « Belges, ses ennemis. » — « *Ab his castris oppidum Remo-* « *rum nomine Bibrax aberat millia passuum octo. Id ex itinere* « *magno impetu Belgæ oppugnare cœperunt*[1]. »

Quatre villes se disputent l'honneur d'avoir été cette antique Bibracte rémoise : Fismes, d'après Sanson, *Bièvre* (Castor), d'après d'Anville et Lebœuf, *Braisne* et Laon, selon d'autres.

Et, fait à remarquer, sitôt après la prise de cette ville par César, les Belges qui la défendaient et qui avaient poussé leurs frères de Gaule à résister aux Romains, « se sauvèrent dans la « Grande-Bretagne » — « *qui ejus consilii principes fuissent...*, « *in Britanniam profugisse*[2]. » Ils étaient donc *bibroci*, c'est-à-dire castors comme les Rémois, et étaient venus de la Narbonnaise après l'invasion des Volces Tectosages, entre l'an 350 et l'an 280 A. D.[3].

Continuons notre examen des peuples belges. Les *Éburones* de la Campine, en Belgique, sur le territoire desquels se trouvait la place forte d'*Aduatuca* (Maestrich), et qui, par conséquent, devaient être la même tribu que les *Aduatici*, étaient des Ibères comme leurs congénères d'Embrun et les *Éburovices* d'Évreux. Les *Leuci* et les *Levaci*, petits peuples qui disparurent après César, étaient des Libyens ; les Lingons ou *Lungones*, des Ligures venus d'Espagne ; les *Sequani*, des Sicanes de la même péninsule ; les Helvètes, des Celtes albains ; les Né-

(1) *De Bello Gall.*, l. II, § VI.
(2) *Ibidem*, § XIV.
(3) *Hist. des Gaulois*, t. I, p. 37.

mètes, des Numides ; les *Meldi*, des Petits-Mèdes ; et les Centrones avaient leurs congénères dans les Alpes tridentines.

Les Senons, les Velocassi, les Aulerques ou Subanecti (Ptolémée) et les Raurices étaient des Galls propres. Voyez, maintenant, ce qu'il reste comme Belges vrais. Guères plus que les trois nations du *Belgium :* Bellovaques, Atrébates et Ambianais, si toutefois ces derniers ne furent pas des Ambrons, défalcation faite des tribus germaniques venues de l'est.

Mais ces *Belges* proprement dits vinrent-ils en Gaule, eux-mêmes, de la Germanie ?

— « Ausone, nous dit Amédée Thierry, poète né dans le « midi de la Gaule,.. nous informe que le nom primitif des « Tectosages avait été *Bolgæ :*

« *Usque in Tectosages primævo nomine Bolgas,*
« *Totum Narbo fuit* [1]. »

Et il ajoute que Cicéron n'appelle lesdits Volces Tectosages que *Belgæ*, au génitif pluriel *Belgarum* et même *Vulgarum ;* de même que « les Traditions irlandaises nomment *Bolg* et « *Volg* les peuplades belges venues du continent gaulois dans « cette île [2]. »

On sait que cet historien concluait, de ces trois chefs, à l'origine belge des Volces ou Volkes narbonnais et toulousains, les *Volgæ* de César. Mais, puisque tous les peuples qui composaient la confédération belge du nord de la Gaule y avaient immigré du sud, nous devons conclure que c'étaient, au contraire, les Belges propres qui étaient des Volces ou Volsques, ou plutôt, que Belgs, Bolgs, Volgs, Volgæ, Volces,

(1) *Hist. des Gaulois*, t. I, p. 39 ; Auson. *Narb.*, v. 9.
(2) *Ibidem*, t. I, pp. 39-40.

et Vulgari étaient le même peuple que les Volsques et Æques du Latium et du pays environnant, peuples qui existaient déjà, dit Strabon, à l'époque où Rome fut fondée [1], et qui étaient congénères des Osques de la Campanie, des Vulgîentes, des Ausci, Auscitani et Osquidates de l'Aquitaine, des Osques et des Vesques, Auscitans et Vescitans de la presqu'île ibérique, émigrés ensuite, en 350, dans le nord-est de la Gaule et jusque dans l'île d'Albion.

Les Belges étaient donc un peuple ombrique appartenant à la première migration cimérienne, celle qui eut lieu directement vers l'Occident l'an 1912 A. D., mais qui ne se révéla au monde qu'en l'an 57 A. D. en paraissant n'accuser en Gaule qu'une existence ne remontant pas au-delà de l'an 350 à 280 A. D., qui vit l'apparition des Tectosages et des Arékomices.

Je pense que ma thèse est suffisamment prouvée, sans que je m'y arrête davantage. En étudiant les Belges d'Angleterre, je lui donnerai une nouvelle confirmation. D'ailleurs, cette nation, que l'on a représentée à tort comme scythique, les Arabes la disent issue de Boulg ou Boulgar (le Carquois), neuvième fils de Thorgoma et petit-fils de Gomer [2]. Elle se donnait à elle-même les noms de *Bolgs* et de *Belgiaid*.

Les *Belges* étaient donc les cousins germains des Phrygiens, des Arméniens, des Brigands ou Briards, des Cumbri, des Bretons et des Cimbres, mais non pas des Germains comme l'a écrit Jules César sur la foi des Rémois.

En avouant que ce peuple avait chassé les Galls pour prendre leur place, César nous enseigne que, jusqu'à l'arrivée des Belges, c'étaient bien les *Geli Llydaw* des Triades qui occupaient

(1) *Géogr.*, l. V, ch. III, 2.

(2) Aboul-Hassan-Hali. *Prairies d'or et mines de pierreries*, pp. 943-947.

nord de la Gaule de chaque côté de l'isthme qui lui rattachait la Grande-Bretagne, c'est-à-dire des Gaulois proprement dits.

En ajoutant qu'à eux seuls les Belges empêchèrent les Cimbres et les Teutons de pénétrer sur leur territoire, César nous enseigne encore que les Cimbres n'avaient pas encore pénétré en Gaule par le nord-est, en l'an 113 A. D., qui vit leur plus grande invasion, et que ce fut seulement par les Alpes qu'ils y entrèrent. Mais les Cambriens de l'an 631 l'avaient pu, puisque les Bretons avaient fait partie de cette invasion cimérienne.

Enfin, César nous apprend également que « des races venues « de la Belgique pour piller et combattre, et qui presque tou- « tes avaient gardé le nom des cités dont elles étaient issues, « transmigrèrent en l'île de Bretagne, et qu'après y avoir porté « la guerre elles s'y fixèrent et se mirent à cultiver[1]. »

On ignore l'époque précise qui vit la transmigration d'une portion des Belges dans les îles Britanniques ; mais elle ne dut pas être de beaucoup postérieure à l'an 350 A. D. qui vit leur arrivée en Gaule. Ptolémée, le premier, parle des *Atrebati* de la Grande-Bretagne. Ils habitaient dans le Berkshire actuel, entre les *Cantii* du littoral et les *Dolbuni*, à l'ouest de Londres. Leur civitas était Nalkua.

Au sud des Dolbuni, le même géographe grec place les *Bulgari* avec leurs villes de *Venta-Bulgarum* (arrivée des Belges), aujourd'hui Winchester, *Aquæ-calidæ* (Eaux chaudes), aujourd'hui Bath, et Ischalis. Ils remplissaient les comtés actuels de Wilt et de Somerset, ainsi qu'une partie du Hampshire.

(1) *De Bello gallico*, liv. V, § XII.

Enfin Tacite, qui ne nous a rien appris touchant les Belges de la Gaule excepté des erreurs, place à son tour des *Bulgi* au sud de l'Écosse, dans le comté de Dumfries, et leur donne pour cité *Blatum Bulgium* [1]. Nous obtenons ici une double évidence de la synonymie des dénominations *Bolgæ*, *Belgæ*, *Bulgi* et *Bulgari*, qui devient synonyme de *Vulgari*, d'après Cicéron ; par métathèse, les Vulgaires, encore un nom propre de peuple qui est devenu un adjectif expressif du pullulement et de l'extrême fécondité des femmes belges. Strabon en fait foi [2]. On sait, en effet, que les départements belges sont les plus populeux de la France.

De ce qui précède il résulte que les Belges furent connus dans l'île de Bretagne sous les dénominations de *Bibroci*, d'*Atrebati*, de *Bulgi* et de *Bulgari* ; et dans l'île sœur, sous celles de *Menapii* et de *Fer-Bolgs* ou gens au carquois.

César dit même que les *Bellovaci* et les *Suessiones* dominèrent longtemps en Bretagne :

— « .... *totius Galliæ, potentissimum, qui quum magnæ partis « harum regionum, tum etiam Britanniæ imperium obtinuerit* [3]. »

C'est de Divitiac que le général romain parle en ces termes. Mais où ces Belges dominèrent-ils ? Dans quelle partie de la Grande-Bretagne, si ce n'est chez les *Bibroci* ? Et quels Belges étaient les *Bulgi* et les *Bulgari*, si tant est que ce soient eux que Ptolémée ait voulu désigner sous ces noms génériques, sinon les Bellovaci et les Suessiones de César ?

Il y a pourtant un écrivain gaulois qui a parlé d'un royaume belge dans la Grande-Bretagne. C'est Ossian dans ses *Poésies*.

(1) *The eastern origin*, etc., pp. 114-115.
(2) *Géogr.* l. IV, ch. IV. 2.
(3) *De Bell. Gall.*, liv. II, § IV.

Il le nomme *Ynis-huna* et le place à l'ouest, en face de la côte d'Irlande, soit que ce fût dans la Cambrie, soit que ce fût au sud-ouest de l'Écosse, dans le duché d'Ayre actuel; soit enfin dans l'île de Man. Il est de fait que *Ynis* signifie île en cymbrique.

En tout cas, c'est dudit royaume belge que seraient partis les *Fer-Bolgs* qui passèrent en Irlande sous la conduite de Larthom, pour aller s'établir tout à l'ouest de cette île, dans le Connaugh actuel [1].

Les Belges y vécurent d'abord en bonne harmonie avec les Gaëls de l'Ultonia ; mais l'enlèvement de Collama, fille de Cathmin, roi des Gaëls, par leur prince, leur suscita une guerre de la part de ces derniers. Les *Bolgs* eurent le dessus. Les Gaëls, réduits à l'extrémité, implorèrent le secours de leurs frères du Morven, en Écosse, et Trathal, roi d'Alvaïnn ou Albania, leur envoya Conar, son frère, qui défit les Bolgs et se fit proclamer roi de l'Ulster. Deux fois encore les Bolgs revinrent à la rescousse, et par deux fois encore eurent le dessous, d'après Ossian .

Après leur défaite par les Scots d'Irlande et les Caëls d'Écosse réunis, les Belges d'Irlande furent contraints, disent les traditions irlandaises, d'aller chercher un refuge dans l'île *Monapia*, actuellement l'île de Man, ainsi que dans les Hébrudes, à la plus grande desquelles ils donnèrent le nom de Thogorma, leur aïeul, nouvelle preuve de leur origine cimérienne ou gomérite. Qu'importe, maintenant, que ce nom signifiât en cymbrique l'île aux vagues bleues ?

Ce refuge cherché par les Belges dans l'île Monapia, m'a

(1) *Poësies d'Ossian*, Mc Pherson, t. II, p. 152.
(2) *Poésies*, p. 63 et suiv.

donné à croire que c'était la même île que l'Inis-huna d'où ils étaient venus.

Ceci est la version gallique des événements qui se passèrent dans la verte Eirin, du temps de Fingal, entre Gaëls ou Scots et Belges. Mais, si nous en croyons les historiens modernes, tout autres auraient été les faits. Ni les Gaëls, ni les Néhémeidhs, ni les Tuatha-da-Danaïm ne purent jamais entrer en compétition d'influence ni de puissance avec les valeureux *Fer-Bolgs*. Tout puissant fut leur roi Beath, Bâth ou Baoth, qui, — fait singulier, — porte le même nom que Bouddha à Ceylan ! Aussi fut-il lui-même adoré en Irlande.

Ir ou *Eir*, sa femme, donna son nom à cette île, qui depuis s'appela *Irland*, terre d'Ir, ou encore *Eirin*, abréviation de *Eir-Ynis*, île d'Eir. Les Gaëls lui avaient donné le nom d'*Ynis-Fal*, terre des Faluns [1] ; les Ibèro-Ligures de l'an 1372, l'appelèrent *Hibernia* ou la dernière île. Les Grecs l'avaient surnommée *Ierne*, l'île sacrée.

Fénian-Forsa, fils de Beath, fut le prototype du patriotisme en Irlande ; il créa le parti de l'indépendance religieuse et civique, parti qui se perpétua si bien à travers les siècles que, de nos jours encore, l'opposition ou *Fénianisme* a joué un certain rôle dans cette île. Mais alors c'était le parti des *Fians*, *Fions* ou *Fienni*.

Cette particularité prouve qu'il y avait des Finnois avec les Belges réputés germains, comme il y en avait eu avec les Cambriens ; que ces prétendus Belges germains faisaient réellement partie de la première émigration cimérienne vers le septentrion ; qu'ils avaient résidé en Fionie avec ce peuple, puis ensuite avaient habité dans les profondeurs de la forêt

(1) Dépôts de déchets de cuisines préhistoriques.

Hercynienne jusqu'à l'an 350, qui les joignit aux vrais Belges ou *Bolgs*, *Volgs*, venus de l'Italie.

D'après les mêmes historiens, les *Belges* auraient donc été les véritables créateurs du royaume d'Irlande, qui fut toujours l'ennemi acharné du royaume cambro-breton de Bretagne, surtout après que le roi Gworteyrn ou Wortigern, impuissant à se défendre contre les Scots et les Pictes, eut commis la faute de convoquer à son aide les Anglo-Saxons de Germanie, l'an 446 de l'ère chrétienne ; car, ces auxiliaires et ces défenseurs de mauvaise foi tournèrent leurs armes contre les Bretons qui les avaient appelés, et se rendirent maîtres du royaume de Bretagne.

Les Belges parlaient le *cymraëg* ou *cymbrique*. Ils étaient parfaitement compris des Bretons. Les Irlandais, eux, parlaient l'*eironach* ou *irish*, qui est un mélange de cimbrique et de gaélique. Il diffère du cambrien de Galles et du *breizonec* de l'Armorique. L'ancien *erse* est devenu le gaélique d'Écosse.

Du temps de Ptolémée, il y avait des Belges *Menapii* sur la côte orientale de l'Irlande. Je crois que ce devaient être les Belges dont Cairbar était le roi, quand ceux de Ynishuna implorèrent son secours contre les Bretons ou les Pictes.

Cairbar, roi d'Atha, leur envoya son frère Cathmor, qui libéra les Belges de Bretagne, d'après Ossian [1].

Il me reste à parler des *Parisii* ou Parisiens, quoique pour la seconde fois.

En Gaule, ce petit peuple réputé belge, mais qui faisait partie des Sénons et était la plus exigue de ses tribus, ne peupla d'abord que le Barrois, où il fut connu sous le nom de *Barrisienses*. Il s'étendit ensuite dans l'Aisne, où il construisit *Barri-*

(1) *Poësies d'Ossian*, t. II, p. 152.

sis, et enfin se sépara d'avec les Sennonais ou Gaulois de Sens, maîtres des bords de la Sequana. Ils leur demandèrent comme une faveur la possession d'une île de ce fleuve appelée l'île au Bois, *Leukotékia*, *Leukétia* ou *Loutoukézi*. Après l'avoir obtenue, les *Parisii* y construisirent la ville de *Parisis*, dont les Romains firent *Lutæcia Parisiorum* par la corruption du mot *Leukotékia*.

Telle fut l'origine du Paris moderne et de l'Ile de France, d'après les données généralement admises de nos jours.

Il ne faut pas s'étonner si César ne compte pas les *Parisii* au nombre des peuples belges de la Gaule ; car ce ne fut que cinquante ans avant sa venue dans notre pays que ce petit peuple demanda cet asile aux Sennonais. Le fait était donc si récent que César a pu l'ignorer.

Il y eut aussi des *Parisii* dans l'île de Bretagne. Ils y étaient bien plus nombreux que dans la Gaule, et, fait étrange, ils habitaient du côté de *Londinum*, aujourd'hui London ou Londres ; de sorte que Paris et Londres ont été peuplés primitivement par le même peuple : les Parisiens. Les *Parisii* s'étaient également cantonnés dans le Yorkshire, près de l'embouchure du fleuve Humber, où ils fondèrent la ville de *Pétuaria*, aujourd'hui Peterborough [1].

C'est peut-être à cette population originelle que les Yorkais doivent leur esprit naturel et leur inaltérable jovialité, mais aussi leur blague toute parisienne et la manière étrange dont ils estropient l'anglais, prononçant *hôsse* pour *horse*, et *wôss* pour *worse*.

Ainsi donc voilà trois théories à l'égard de l'origine des Parisiens. On peut en faire des Troyens avec Saint Grégoire de Tours, d'après l'historien Ammien Marcellin, comme je l'ai

(1) *Anthrop. de la France*, pp. 709-710.

exposé à la page 230 et suivantes. On peut voir en eux une branche des Celtes albains, les *Paricani* et *Parrhasii*, qui peuplèrent de bonne heure l'Arcadie, l'île de Paros et la rivière *Parisou*, affluent du Danube, ainsi que je l'ai dit, page 244. Enfin on peut en faire, avec les ethnogénistes modernes, une peuplade sennonaise qui passe pour belge.

Du reste, mon opinion est que ces trois théories se réduisent à une seule. C'est que les *Parisii* étaient des Celtes ascaniens, issus des *Paricani* et *Parrhasii* du Caucase, comme les *Parisades* de la Dardanie, les *Parii* de Paros, les *Parrhasii* de Pharès en Arcadie, les *Parisii* de la Gaule scordisque, et que ce fut ce même peuple qui pénétra en Gaule et en Bretagne avec l'invasion belge de l'an 350.

CHAPITRE V

DES DANES

(1207-A D. ? et 407 de J.-C.)

D'après les traditions irlandaises, pendant que le royaume des Fer-Bolgs florissait en Hibernie, une cinquième immigration se produisit dans cette île sous le nom de *Tuatha-da-Danaïm*. Lesdites traditions donnent ce peuple comme appartenant à la race sémite ; rien n'indique cependant que les *Danaïm*, malgré leur nom hébraïque, descendissent de Dadan, petit-fils d'Abraham et de Kéturah par leur fils Jacsan, ou de Dan, fils de Jacob [1].

L'historien J. Gordon traduit *Tuatha-da Danaïm* par les seigneurs Danes [2].

D'où venaient les *Danaïm* et à quelle race appartenaient-ils ?

On pourrait bien voir en eux les descendants des Grecs *Danaoï* (les Divins), qui firent le siège de Troie. Ces *Danéens* ou *Tana*, qui se disaient les fils de *Danaüs*, lequel, de l'Égypte, alla, dit-on, fonder le royaume d'Argos, l'an 1511, A. D, au temps de Moïse, avaient succédé aux Pélasges. C'est une dénomination qui désigne l'ensemble des peuples de la Grèce.

(1) Genèse, XXV, v. 1-3.
(2) *Hist. de l'Irlande*, t. I, p. 26.

Si les *Danes* furent des Argiens de *Danaüs*, dispersés après la prise de Troie, c'est à l'an 1207 A. D. qu'il faut placer leur transmigration vers l'Europe septentrionale. Il y avait, en effet, des *Danaens* ou *Dauniens* aux sources du Padus, sur le versant oriental des Alpes, après cette époque, et leur nom signifiait, d'après Métrodore, gens des forêts de sapin. Il y avait surtout des *Danaens* dans la *Daunie*, qui était une partie de l'Apulie ou Pouille et qui était traversée par la route de Brentesium (Brindisi) à Rome [1]. Les *Dauniens* firent leur apparition dans la Basse Italie vers l'an 1209, abordèrent au détroit de Messine, combattirent les Messapiens, puis disparurent aussi mystérieusement qu'ils étaient venus.

Cette date est de 172 ans postérieure à l'émigration ibéro-ligure dans les îles Britanniques. A ce titre, les *Tuathua-da-Danaïm*, appelés aussi quelquefois Tuatha-Dadans, appartiennent donc à cette étude.

Maintenant, si nous consultons les Traditions scandinaves, nous apprendrons que les *Danes* étaient des Scythes ; qu'ils habitaient au sud de la mer Noire ou Pont-Euxin sous le nom d'Ases ou gens du pays humide ; qu'ils appartenaient à la famille gète ou gothique, qui descendait de Magog comme tous les Scythes, mais qui était différente des Saxons, des Germains, des Gaulois et des Ligyens, tous peuples scythes. La famille gète se divisait en un grand nombre de tribus qui donnèrent naissance à autant de peuples : Goths (les Anciens), Ostrogoths, Istrigoths, ou Goths orientaux, Goths de l'Ister ; Wisigoths ou Goths occidentaux ; Suèves ou Souabes ; Vandales ou Vindiles ; Burgondes, Burgundions ou Bourguignons ; Gépides ; Nogbardes, Longobardi ou Lombards ; Alains ;

(1) Strabon. *Géogr.*, liv. V, ch. IV, 3 ; liv. VI, ch. III, 8, 1-4.

Hérules ; enfin Danes, Danois, Norses, Northmen ou Normands.

Les Gètes *danes* étaient issus des Scythes royaux, dont Hérodote place le berceau dans la Celtique caucasienne, d'où ils avaient chassé les Cimériens pour prendre leur place. Dans leur transmigration vers le nord de l'Europe ils firent plus d'une étape,et eurent à traverser la vaste forêt Hercynienne qui exigeait soixante journées de marche.

Il est permis de croire que les villes ou bourgs de *Danaë*, *Dana*, *Danat* et *Dandacena*, en Cappadoce, de *Danala* ou château des Galates et forteresse des Trocmes, où Lucullus remit son commandement à Pompée, peuvent être attribués aux Danes [1].

On peut présumer également que les *Danubii* de l'Ister, auxquels ce fleuve dut plus tard ses noms de Danube ou *Danubius*, *Danow*, *Donau*, *Don* et *Dunay* [2]; que les *Danastes* du Borysthènes ou Dniestr, les *Danthæleti* des Balkans ou Hœmus, les *Danacrigi*, peuple voisin des Daes, les *Dandaridæ* ou *Dandarii* du Palus-Meotis,qui dénommèrent le *Don* ou *Tanaïs*, le *Donecz* ou petit Tanaïs, le *Thermodon* et la *Dwina*, ainsi que le *Don*, en Livonie [3]; enfin que les *Dandutes* ou *Dandoï* de la Germanie, qui faisaient partie de la confédération des Sicambres, furent autant de colonies danites éparpillées sur la route de l'émigration.

Ils partirent du Pont-Euxin sous la conduite d'un guide ou prince nommé Odin ou Woden, qui en fut ensuite divinisé ou adoré sous le même nom, et montèrent vers la Baltique. On a

(1) *Géogr.*, liv. XII, ch.
(2) *Orig. gaul.*, p. 279.
(3) *Ibidem.*

supposé qu'il avait passé en Amérique sous le nom de Wotan, ou, du moins, qu'il y avait envoyé la colonie des Votanides.

Robert Wace, dans le roman de Rou, dit M. le Dr Lagneau, nomme les Danes *Dèni* et *Danetz* [1]. Danois, dit Corret de la Tour d'Auvergne, se dit *Danus* en latin, *Dane* en belge, *Denn* en allemand, *Den* en breton, et ce nom signifie *homme*. « On « trouve encore les mots *Den*, *Daen*, employés dans la langue « allemande, pour signifier un homme de corps, un vassal, « *onder daen, id est subjectus* [2]. » J'avoue que c'est une nouvelle conformité de nom entre les Danes scandinaves et les *Danè* que j'ai pratiqués et évangélisés pendant vingt ans dans l'Amérique arctique.

Les *Tuatha-da-Danaïm* peuplèrent d'abord la Scanzia ou Suède et le *Danemark* ou Limite des Danes ; puis ils envahirent les côtes orientales de la Grande-Bretagne et passèrent de là en Irlande. La *Chronologie universelle* rapporte que, l'an 877 A. D., un roi de Scanie, nommé Attila Ier, épousa la mère de Rool, roi de Danemark. En l'an 748, un autre roi de Scanie, Roderic, défit les Russiens, les Finnois, les Vandes et les Saclabes ou Slaves réunis contre lui.

Voici quelques-unes des dénominations géographiques qui attestent le passage des *Danes* à travers l'Europe. La Hongrie possède Oldenburg ; l'Allemagne, Dantzig, Dannewitz, Postdam, Minden, Verden, Baden, Wiesbaden, Emden, Leeuwarden et Grandenz ; la Suisse a Iverdon, Moudon, Reinfelden, Weinfelden et Wedenberg ; la Hollande possède Rotterdam et Amsterdam ; et la Belgique Damme, Landen, Neerwinden, Denderleeuw, Denderhautem, Denze et Andemes.

(1) *Anthrop. de la France*, p. 762.
(2) *Orig. gaul.*, p. 205

Mais le *Danemark* n'offre absolument que son nom seul pour toute dénomination danite, et en cela il ressemble à la Gaule relativement aux lieuxdits gaulois.

J'ai dit que les *Danes* s'établirent à l'est de l'île d'Albion et au sud de l'Ecosse sur toute l'étendue des monts Cheviot. Peut-être doit-on considérer la tribu des *Gadeni*, qui habitait les côtes comprises entre la Tyne et le Forth, ainsi que celle des *Otadeni*, de Tiriotdale et du Northumberland, comme étant d'origine danite mixte. D'ailleurs, les lieuxdits de toute cette région proclament l'habitat des Danois. On y remarque le cap Dunnet, les cités de Dunbar, Dundee, Dunferline, Dunbarton, Dunverness, Duncansby, Aberdeen, Culloden, Edimburgh, la rivière *Don*, etc. La Grande-Bretagne possède encore comme désignations danites : *Dunum æstuarium*, Duncaster l'ancienne *Danum*, Dungeness, Lundinum (Londres), Denbigh, Huntingdon ; elle a produit Duncan, Dun Scot Érigène et S. Dunstan.

Les *Danes* firent beaucoup plus de bruit en Irlande qu'en Bretagne. Ils y supplantèrent pendant quelque temps l'autorité des Ibères et des Fer-Bolgs, pour tenter le rétablissement de l'ancien royaume gaël-némède de l'Ultonia, qui, étant de souche scythique, avait naturellement obtenu leurs suffrages.

Mais les *Danes* ne furent jamais populaires dans l'île Sacrée. Ils n'y furent jamais considérés comme des colons, mais seulement comme des pirates en tournée de razzia ; et les Belges eurent toujours la faveur de l'opinion. Rares sont les lieuxdits danites en Irlande. Nous y trouvons Dundalk, Dunpatrick, la baie de Donegal et Bandon. C'est tout.

Nous ne possédons aucune donnée historique ou seulement traditionnelle d'une immigration dane en Gaule, antérieure à l'ère chrétienne. Toutefois, la topographie actuelle de la France révèle une occupation ou tout au moins de nombreuses incur-

sions danoises en notre patrie. Faut-il attribuer tous ces lieux-dits au VIe et au IXe siècle de notre ère ? Est-ce également à cette époque relativement moderne qu'il faut faire remonter les haches, les marteaux, les couteaux et les grattoirs de formes essentiellement danoises qui ont été découverts dans une foule de stations néolithiques, que les archéologues disent être antérieures de plusieurs siècles à l'ère actuelle ?

Pour ce qui me concerne, je crois que les dénominations géographiques appartiennent à l'ère chrétienne et ne datent que des invasions des Danes germains et des Danes goths sur le sol de notre patrie.

Quant aux trouvailles de formes danoises qui ont été faites dans des sépultures néolithiques, elles ont pu être l'objet d'un commerce d'échange dès les temps les plus reculés de l'occupation danoise en Bretagne et en Danemark.

Les premières invasions des *Danes* en Gaule eurent lieu entre l'an 411 et l'an 507 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire au commencement du VIe siècle et à la fin du Ve. C'était sous le nom de Wisigoths ou Goths occidentaux que ces Gètes ravagèrent la Gaule. Ils descendirent jusqu'en Espagne dont ils se rendirent maîtres, et y fondèrent le royaume des Wisigoths et celui de Vandalousie. De là, ils passèrent en Libye et allèrent établir, sur les ruines de Carthage, le royaume éphémère des Vandales ; une preuve que leur armée comprenait plusieurs peuples frères.

Comme ils parlaient la même langue que les Danois proprement dits, on pourrait attribuer aux Wisigoths les dénominations danites de la France. Toutefois il est à remarquer qu'elles sont confinées dans le nord-est, qu'il n'y en a aucune dans l'ouest, et qu'elles ne se montrent plus, au sud de la Vienne. Elles sont donc purement danoises et postérieures au passage des Danes germains.

La seconde invasion, celle des Danes goths, eut lieu entre l'an 793 et l'an 813 de notre ère. Ils sortirent, dit André Duchesne, de l'ancienne *Scanzia*, qui est appelée Northwège, dans laquelle habitent les Goths [1]. Ils portèrent les noms de *Nord-men* ou *North-men*, c'est-à-dire hommes du Nord, dont nous avons fait *Normands* et les Anglais, *Norses*, ainsi que ceux de *Wi-kings* ou rois de la mer, et de *Berserkers*.

Grâce à la faiblesse de Louis-le-Débonnaire et de Charles-le-Simple, cette invasion eut plus de succès en Gaule que la première. Néanmoins, les *Danes* ne purent se fixer qu'à grand'peine sur les côtes de notre patrie, qu'ils appelaient *Walland* ou terre des Walles, des Wallons (Gaulois), et seulement dans la Neustrie ou *Neoster rike* (royaume d'Occident) [2], que leur abandonna Charles-le-Simple, en 912. Mais les Normands avaient déjà fait, à cette époque, de nombreuses incursions le long des rivages de la Manche, ainsi que dans les vallées de plusieurs grands cours d'eau, tels que la Seine, la Loire, la Marne, la Garonne, etc., où ils laissèrent de nombreux rejetons de leur belle race. On les reconnaît encore à leur taille élevée, à leur visage fleuri et oblong, à leurs yeux bleus et à leur chevelure blonde et bouclée.

Je relève, en France, un assez grand nombre de dénominations topographiques que l'on ne peut attribuer qu'aux Danes ou Normands. Telles sont Dunkerque, les Ardennes, Dangy, Dangus, Damville, Dourdain, plusieurs Dammartin, Donnemarie, Donges, Hourdan, Dangeau, Domalé, Montlandon, Issoudun, Dun-le-Poêlier, Dun-le-Roi, Sedan, plusieurs Dampierre, Danzé, Randan, Dun-le-Palleteau, La Celle-Dunoise, Dangé,

(1) *Gesta Norman.*, 1619, p. 1, cité par le Dr Lagneau.
(2) Dr Lagneau.

Donzy, Danblain, Domrémy, Dompaïre, Dandanne, Dandonneau, Dandilly, Dancourt, Dampmart, Randon, Neuilly-sur-Dun, Verdun, Vesdun, Dun-sur-Meuse, Dourdan, etc.

Sir John Lubbock assigne aux *Danes* une importance beaucoup plus grande, au point de vue de l'archéologie préhistorique, qu'on n'en reconnaît à ce peuple au point de vue de l'Histoire, de la Géographie et de la Politique. Naturellement, la nation gète ou gothique des *Danes* fut la dernière venue dans notre Europe occidentale, et n'y eut pas une grande influence. Elle ne posséda jamais d'âge paléolithique. Elle appartenait à l'âge de la pierre polie, dans le nord, et à l'époque moderne, en Gaule. Mais, si l'on veut bien grouper ensemble tous les peuples gètes ou goths, ainsi que nous le faisons des Celtes, des Galls et autres peuples,nous trouverons que cette famille ethnique ne le cède à aucune autre,en Gaule ou ailleurs, en importance, même à ces trois points de vue.

A la nation gète appartiennent, en effet, non seulement les Danois, les Suédois du Gotland et les Norwégiens de la *Scanzia* ou *Scythia minor*, mais encore les Islandais, les habitants des Feroë, ceux du Norfolk, en Angleterre, et de la Normandie, en France, les Bourguignons de l'ancien royaume de Burgondie, les Ostrogoths et les Lombards, en Italie, les Alains de l'Aunis en France, les Suèves de la Souabe, en Allemagne, les Wisigoths d'Espagne et les Vandales d'Espagne, d'Andalousie et d'Afrique, appelés aujourd'hui Kabyles.

Certes, voilà un champ assez vaste et assez bien occupé par une seule nation, la gothique, N'eût-elle inventé que la splendide architecture qui porte son nom, elle serait suffisammen illustre.

M. de Brotonne, le savant archéologue danois, avait cru

retrouver au Mexique un peuple danois dans les Indiens Nahuatlaques, qui se donnaient à eux-mêmes le nom de *Dan*, et se disaient issus d'un chef ou roi venu de l'Orient, c'est-à-dire de l'Europe, avec des compagnons, et qu'ils nommaient *Tanub* ou *Danub*.

De leur côté, les Anglais qui exploitèrent, au siècle dernier, les vastes forêts situées autour de la baie d'Hudson, au nord du Canada, avaient appelé *Danish-river* ou rivière Danite, Danoise, un large fleuve sur les bords duquel ils avaient commercé avec des individus d'une nation de l'intérieur qui se donnait les noms de *Danè* et de *Dènè*.

J'ai eu l'honneur d'évangéliser plusieurs tribus de ladite nation pendant vingt ans de mon existence, et je puis en parler sciemment.

Ladite nation danite s'étend depuis les abords de la mer de Béring, dans l'Alaska, jusqu'au fleuve du Cuivre ou Copper-mine, de Hearne, à l'est ; et depuis les bouches des fleuves Mackenzie, Colville et Anderson, au nord, jusqu'aux rives du rio Grande del Norte, entre le Texas et le Mexique.

Elle a noms *Dana*, *Danè*, *Dœna*, *Dènè*, *Dinè*, *Dunié*, *Dindjié*, *Dindjich*, *Tana* et *Tènè*, suivant les dialectes, et possède des traditions nationales et des observances qui ont beaucoup de rapport avec celles des Hébreux. Mais, en général, les tribus de la nation *Danite* arctique prétendent être venues de l'ouest par le détroit de Béring et les Aléoutiennes, et je n'ai trouvé chez elles aucune légende qui les fasse sortir de l'Orient et surtout du Danemark.

En voici pourtant les principales tribus, du nord au sud : Ingaliks, Atnans, Kenaïdzes, Dindjiés, Bâtards-Loucheux, Peaux-de-Lièvre, Esclaves, Nahannès, Sécanais, Porteurs, Babines, Mauvais-monde, Sarcis, Couteaux-jaunes, Flancs-de-

chien, Tchippewayans, Montagnais, Mangeurs-de-Caribous, Castors, Umpkwas, Koutanais ou Toutouténas, Chouchouaps, Hupas, Jicarillas, Apaches, Navajos, Lipans, Janos, Mescaléros, Aréquipas, Chiricahuas et Coyoteros.

CHAPITRE VI

DES FRANCS

(9-406 de J.-C.)

Du temps de Strabon, sous Tibère, les Francs formaient déjà une confédération de 25 peuples dont Strabon donne la nomenclature de treize, et Tacite celle de neuf autres. Ils habitaient alors les forêts de la Germanie entre la mer du Nord, le Rhin, le Mein et le Wéser. Cette confédération fut connue dès que les peuples qui en faisaient partie se furent déclarés ennemis acharnés des Romains, ne cédant ou paraissant céder un moment, par astuce et politique, que pour s'armer de nouveau et émigrer en masse, en tendant toujours à forcer le passage de la Gaule.

Cet événement eut lieu l'an 9 de l'ère chrétienne, sous le règne d'Auguste, et c'est pourquoi je fais dater de cette année le début de l'histoire des Francs. J'y reviendrai dans le brief historique que je tracerai plus loin de cette nation.

Le nom de *Francs*, *Franks* ou *Franken*, en grec, *Phraggoï*, signifie féroces, fiers. Procope les appelle *Frangs* (Φράγγων), et dit qu'ils étaient anciennement appelés Germains (Γερμανοὶ)[1]. La Tour d'Auvergne les nomme *Franxen* et *Franken*, et interprète ces mots par hommes libres, francs et généreux : « *Franci*

(1) *Histoires*. Tétrade II, l. I, maltr., p, 339.

« *sic dicti quod liberi, sive quod sinceritate et virtute cæteras* « *nationes superabant*[1]. »

Il ne cite pas l'autorité à laquelle il a emprunté ce texte ; mais à ces louanges on reconnaît facilement Grégoire de Tours.

Ces Cimbro-Scythes portaient déjà le nom de Francs quand ils vivaient entre le Haut-Danube et la Saâle, affluent de l'Elbe, dans la contrée boisée et marécageuse qui a pris depuis lors les noms de *Franconie* et de Saxe ducale. Une de leurs tribus, les *Salii* ou Saliens, qui étaient peut-être de la race ligyenne des *Salii* ou Salyes de la Provence, imposa même son nom à la Saâle et à l'Yssel, en même temps qu'au *Salland* ou terre des Saliens. C'étaient des Sicambres.

Anquetil-Duperron est donc dans l'erreur quand il ne fait dater la ligue ou confédération des Francs que d'une vingtaine d'années avant le règne de l'empereur Gallien, c'est-à-dire de l'an 240 de Jésus-Christ, sous celui de Gordien.

Relativement à l'origine des Francs, les Anciens sont très divisés. — « La Germanie septentrionale, dit Strabon, borde « l'Océan et nous est parfaitement connue depuis les bouches « du Rhin où elle commence, jusqu'à l'embouchure de l'Elbe : « ses principaux peuples sont les *Sugambres* et les Cimbres[2]. »

Et indépendamment des Cimbres qui habitaient dans le voisinage desdits Sugambres, Strabon énumère treize nations, que nous apprendrons plus tard être franques. En voici les noms : Bructères, Campsianes, Caulques, Chattes, Chattuariens, Chaubes, Chauques, Chérusques, Dandutes, Gamabrives, Sugambres, Tubantes, et Usipes[3].

(1) *Orig. gaul* p. 218.
(2) [illegible], l. VII, ch. II, 4.
(3) *Idem*, liv. VII, ch. I, 3-5.

Tacite énumére dix autres nations congénères aux Chattes et différentes des Suèves : Bataves, Angrivariens, Chamaves, Chassaures, Dulgibins, Foses, Frisons, Mattiaques, Tenctères, Canninefates et Ubiens [1]. Mais il ignore aussi le nom des Francs, et pour cause, puisque Fréret enseigne que ce nom ne prit naissance qu'au IIIe siècle de notre ère [2].

Enfin deux autres peuples francs sont indiqués par la *Notitia dignitatum* des Gaules : Ampsivariens et Saliens [3].

Pline fait des Chauques avec les Cimbres et les Teutons les Germains Ingévones. Les Germains Istévones du Rhin sont, pour lui, d'autres Cimbres. Puis, dans le centre de la Germanie, il place les Cattes (*Catti*) ou Chattes et les Chérusques, parmi les Germains propres ou Hermiones [4].

On aurait donc grandement tort de considérer comme Scythes tous les peuples sortis de la Germanie.

Ptolémée dit que les Istévones de Pline sont les *Busactores*, les Bructères de Strabon et de Tacite. Il appelle les Usipii ou Usipètes, *Vispi ;* les Frisons, *Phrisii* et Bremenses ; les Caulques, *Cauchi*, qu'il divise en petits et en grands Cauches. Les Dulgibins de Tacite sont pour lui des *Dulgumnii ;* les Chauques, des *Kalucones ;* les Chamaves, des *Chæmæ* ou *Camani*, qui rappellent les Chémé-Huévis d'Amérique. Il donne le nom d'*Angriarii* aux Angrivariens ; celui de *Chætuori* aux Chattuariens ; et de *Chattæ* aux Catti de Pline [5].

Pour Dion Cassius, les peuples francs étaient des Celtes purement et simplement. Il ne les appelle que Keltoïs :

(1) *De More German.*, XXVIII à XXXVII ; et *Hist.*, l. IV, 15.
(2) *Anthrop. de la France*, p. 740.
(3) Pline, liv. IV, § 28,
(4) *Hist. nat.*, l, IV, ch. XXVIII, 14.
(5) *Géogr.*, l. II, ch. XI, tab. 4e Eur.

— « Quant aux Chattes et aux autres Celtes qui avaient passé « du côté des Sygambres et quitté le pays qu'ils avaient reçu « des Romains, Drusus les malmena rudement et les soumit. »

Et ailleurs : — «... D'autres menèrent des armées contre les « Celtes (les Francs). Tiberius en conduisit une aussi et « s'avança d'abord jusqu'au Wisurge (Ouisoupgou, le Wéser), « et après cela jusqu'à l'Albis (Albiou, l'Elbe)[1]. »

J'omets beaucoup d'autres citations du même auteur.

La confédération des Francs était donc d'origine gomérienne, mais elle était mélangée de vrais Celtes ou Ascaniens, de Néo-Celtes ou Cimbres, de Saxons et de Chamiques. C'est par erreur que Sidonius Apollinaris en fait des Scythes. Il les traite également comme des espèces de monstres. Parlant de Majorianus qui avait soumis les Francs, le bon évêque gallo-romain dit : « C'est lui qui a dompté les monstres. »

— « *Hic quoque monstra domat !* »

Il trouve tout simplement hideux ces géants blancs et blonds à la longue chevelure, et il s'écrie : « Qui pourrait « supporter cette vue ? » — *Quisnam ferat ?* »

On voit que les Gaulois du IVe siècle avaient promptement oublié leur barbarie d'antan.

Je vais maintenant passer brièvement en revue toutes ces tribus, en renvoyant mes lecteurs à la belle et savante monographie qu'a faite des peuples francs M. le Dr Gustave Lagneau[2], auquel j'ai emprunté plusieurs considérations, en les joignant à celles que m'ont fournies Strabon, Tacite, César et quelques modernes.

(1) *Hist. rom.*, l. LV, ch. XXXVI et XXVIII.
(2) *Anthrop. de la France*, pp. 738 à 752.

1° *Bructères*, Bructeri, Βρουκτέροϊ. Strabon les divise en Grands-Bructères et en Petits-Bructères. Les premiers habitaient au nord des Tenctères et à l'est des bouches du Rhin, près de la mer du Nord. Les Petits-Bructères étaient cantonnés sur les bords de la Loupia ou Lippe.

Tacite enseigne que les Chamaves et les Angrivariens avaient expulsé et anéanti ce peuple avec l'aide des nations voisines; de quoi il se réjouit fort, ainsi que de la dissension qui régnait entre ces différents peuples [1]. Mais M. Lagneau a prouvé d'après Sulpice Alexandre, Grégoire de Tours et Sidoine Apollinaire, que des Bructères servaient dans les troupes romaines des Gaules et qu'il y en avait encore près du Rhin [2].

2° *Campsianes*, Ampsiani, Ampsanôns, Kampsianoï. Leur nom me rappelle celui des *Cempses* ou *Kempses*, qui habitaient dans les campagnes de la Guadiana, en Espagne, au nord des Cynètes :

— « *Cempsi atque Sæfes arduæ colles habent*
« *Ophiusæ in agro* [3]. »

On sait que, du sud de l'Espagne, ils étaient montés jusqu'au pied des Pyrénées. Ils durent émigrer en Gaule avec les autres peuples de la presqu'île Ibérique.

Ce sont évidemment les *Ampsivariens* de M. Lagneau, qui étaient des Francs Ripuaires ou riverains du Rhin [4]. Pourtant M. le Dr Virchow dit qu'ils étaient bruns et il les distingue complètement des Francs, des Battaves et des Chattuaires. Nouvelle preuve que c'étaient bien des Ibériens.

(1) *Mœurs des Germains*, XXXIII.
(2) *Anthrop. de la France*, p. 743.
(3) Avienus. *Ora maritim.*, v. 195.
(4) *Anthrop. de la Gaule*, p. 746.

3° *Caülques*, Caülci, Kaôulkoï, Kathulkoï, les Kaloukones de Ptolémée. M. Lagneau ne les nomme pas, parce qu'il ne suit pas, comme moi, les brisées de Strabon, mais celles de Tacite.

A en juger par leur nom, les *Caulci* devaient être des Colches (*Kaulkoï*) ou anciens habitants de la Colchide, à l'occident de la chaîne du Caucase et au sud de ces montagnes, contre le Pont-Euxin[1]. Nous avons vu qu'ils appartenaient à la race de Cham ou plutôt à celle de Cush, un de ses descendants.

En Angleterre, dans l'Essex, on trouve une ville de *Colchester*, comme qui dirait des Colches occidentaux, autre indice de colonisation colchique. Leur nom se rapproche de celui des *Caucones*.

4° *Chattes*, Cattes, Catti, Kattoï. C'étaient aussi des Ripuaires et ils habitaient au commencement de la forêt Hercynienne, à l'est du Rhin, au-delà du mont Taunus, dans le Nassau actuel et la Hesse. D'après Leibnitz, la signification de leur nom est celle de *Chats* ; aussi en Flandre habitaient-ils le Katsberg ou montagne des Chats, et le scholiaste de Ptolémée les appelle-t-il *Catzenele-bogii*. Hesse-Cassel était leur capitale. On retrouve encore le nom des *Chats* dans *Cat-wick*, lieu où le Rhin se perd dans les sables.

La peinture que Tacite fait des Chattes est celle de la plus barbare des nations franques. Ils n'avaient ni maisons, ni terres, ni souci d'aucune autre chose que de la guerre. Dans les combats, ils formaient toujours la première ligne. Leur visage était menaçant et farouche. Par vœu, ils laissaient croître

(1) Pline. *Hist. nat.*, l. VI, ch. IV, 4.

leur barbe et leur chevelure, ne les coupant que lorsqu'ils avaient tué un ennemi [1].

Les plus braves parmi les Chattes étaient les *Bataves*, « *gens* « *Cattorum* », de Tacite, qui habitaient le delta du Rhin. Ils y passèrent dans le dessein de s'incorporer aux Romains, à cause des dissensions qu'ils avaient eues avec les Chattes.

Tacite en dit autant des *Mattiaques* sans entrer dans plus de détails à leur égard [2].

Eu égard à leur position sur le Rhin et à son embouchure, je considère les *Catti* comme la souche des *Catti-euchlani* et des *Catti-velauni* de l'île de Bretagne, qui habitaient la contrée occupée actuellement par l'Hertford, le Bedford et le Buckingham shires. Ces Chattes et les Colches de Colchester seraient, à mon avis, un reliquat des Francs qui composaient l'armée du tyran Alectus, en l'an 293 de notre ère.

D'après M. Lagneau, la même île du Rhin nourrissait aussi les *Canninefates*. Les *Ubiens* formaient la colonie romaine d'Agrippine à Cologne (*colonia Agrippina*) d'après Tacite [3]. Ils furent fidèles aux Romains.

5° *Chattuariens*, Kattouaρioï, le même peuple que le Dr G. Lagneau assimile aux *Chassuarii* de Tacite, Chassaures [4], et aux *Attuarii* ou Attuaires d'Ammien Marcellin, qui habitaient à l'est du Rhin près de Clèves. Ils faisaient aussi partie des Ripuaires.

6° *Chaubes*. M. Lagneau n'en parle pas. M. Müller pense que ce sont les *Chamaves* de Tacite et les *Camanes* ou Kamanoï de Ptolémée. Leur pays, dit l'historien d'Agricola, s'étend le

(1) *Mœurs des Germains*, XXX et XXXI.
(2) *Ibidem*, XXIX.
(3) *Ibidem*, XXVIII.
(4) *Ibidem*, XXXIV.

long du Rhin jusqu'à la mer, et embrasse des lacs immenses, sur lesquels les flottes de Rome ont aussi navigué. Ils s'y trouvaient avec les *Angrivariens*, et étaient enfermés par derrière par les *Dulgibins* et les Chassaures [1].

Il y avait aussi des Chamaves entre la Mozelle et le Rhin, ainsi que sur les bords du Haut-Véser et du Haut-Ems. Leur territoire s'appelait *Hamaland*, terre de Cham, et il n'est pas mprobable qu'ils fussent des descendants de Cham, comme les Caulques. Ils pouvaient parfaitement bien être sortis de la *Chamanène*, l'une des dix stratégies ou préfectures de la Cappadoce du temps d'Archélaüs [2] ; de même que de la *Morinène*, autre stratégie du même pays, avaient pu provenir les *Morini*. Aussi, sur le versant septentrional du Caucase, dit Strabon, voyait-on des peuples kuchites appelés *Chamaecètes* ou Kamaïkoïtaï, et *Chaméunes* [3].

On attribue aux *Chamaves* les dénominations géographiques suivantes : Chamu, Chamru, Chamron, Chamont, Chamonix, Chamousset, Chamissot, Chamigny, Chamarande, Chambord, Chamoral, Chamillard, Chamilly, et autres encore [4], ainsi que l'épithète malsonnante de *chameau*, le verbe se *chamailler*, les expressions *chamaillis* et *chamarrer*.

Poinsinet de Sivry a émis une théorie singulière sur la faute de Cham qui attira la malédiction de Noé sur son jeune fils, Chanaan. C'est que l'action d'avoir dévoilé la nudité de son père, que lui reproche la Genèse, n'aurait été qu'emblématique, et cette énigme proposée par le saint Livre serait celle-ci : Cham et ses enfants se seraient rendus coupables d'avoir dénudé la

(1) *Mœurs des Germains*, XXXIV.
(2) Strabon. *Géogr.*, liv. XII, ch. I, 4.
(3) *Ibidem*, liv. XI, ch. V, 7.
(4) *Origines des premières sociétés*, p. 54.

Terre en allumant un incendie immense qui la dépouilla de ses plus riches ornements : la végétation des forêts [1].

Ce serait le même crime que la Mythologie reproche à Prométhée, la *découverte du feu* et le mauvais usage qu'en auraient fait les Chamites pour le malheur de leurs descendants.

Cette idée est bien trouvée. Elle est ingénieuse et explique la signification du nom de *Cham* : le Brûlé ou le Brûleur.

7° *Chauques*, Chauci, Kaûkoï. Quant au nom, ils ne me paraissent pas présenter beaucoup de différence avec les Caülques ou Kaûlkoï. Aussi, Tacite omet-il ces derniers. J'en ferais donc volontiers des Colches comme de ceux-ci, puisqu'on sait pertinemment que Scythes et Cimbres avaient passé par le Caucase et la Colchide.

Tacite dit des Chauques que c'était le plus noble peuple de la Germanie. Il était sans passions, sans ambition, tranquille, retiré, ami de la paix, ne provoquant jamais la guerre, ne commettant ni vols ni brigandages. Les Chauques avaient pourtant des armes, des chevaux, et au besoin des armées. Très nombreux, ils remplissaient tout le pays, depuis la Frise et une partie des côtes de la mer du Nord jusqu'aux frontières des Chattes [2]. Dion Cassius appelle leur pays Χαυκίδα (Chaukide)[3].

Ptolémée les divise en Grands et en Petits Chauques. Les Grands allaient du Véser à l'Elbe ; les Petits, de l'Ems au Véser.

Les Chauques envoyèrent une colonie en Irlande ; car Ptolémée y signale des Kaûkoi, entre les Blani et les Menapii [4].

(1) *Origines des premières sociétés*, p. 64.
(2) *Mœurs des Germains*, XXXV.
(3) *Hist. rom.*, liv. LV, 32.
(4) *Géogr.*, l. II, ch. II, tab. Ia Eur.

8. *Chérusques*, Cherusci, Képouskoï. Ils habitaient, dit Tacite, à côté des Chauques et des Cattes. M. Lagneau les place « à l'est « des Bructères non loin de la Haute-Lippe, sur le Haut-Véser, « dans une région marécageuse couverte de forêts. »

Dans la même région vivaient les *Dulgibiens*, Dulgibini ou Doulgoumnioï, de Tacite et de Ptolémée, dont Strabon ne parle pas. C'est la Χερουκιδα (Chérouskide) de Dion [1].

Si les Chauques étaient doux et paisibles, les Chérusques étaient énervés par leur excessive douceur. Autrefois considérés comme justes et bons, on les traitait alors de lâches et de sots. Leur ruine entraîna celle des *Foses* (*Fosi*), leurs voisins, qui partagèrent leur malheur sans avoir partagé leur bonne fortune [2].

La mansuétude de Tacite pour les Chérusques m'étonne d'autant plus, que cet historien ne pouvait pas ignorer la trahison dont les Chérusques d'Arminius s'étaient rendus coupables envers les Romains, contre la foi-jurée, en attirant dans une embuscade et en y massacrant les trois légions que commandait Quintilius Varus.

Ce fut en punition de cette perfidie que s'exerça contre les Chérusques la colère de Drusus Germanicus.

9° *Dandutes*, Danduti, Dandoutoï, Dandoï. Ils me paraissent avoir appartenu au stock des *Dandarii*, dont Strabon fait l'une des principales tribus des Mœotes, à l'orient du Pont-Euxin [3], pays d'où étaient sortis les Scythes après avoir chassé les Cimériens. Ils avaient donc dû émigrer avec les Méates qui avaient passé en Écosse, et devaient être de sang *dane* ou scandinave.

(1) *Hist. rom.*, l. LV, 33.
(2) *Ibidem*, XXXVI.
(3) *Géogr.*, lix. VII, ch. V, 12.

10. *Gamabrives*. Omis comme les précédents par Tacite et M. Lagneau, ils me semblent avoir appartenu à la famille des Brigantes ou Briges, à en juger par la désinence de leur nom : *brives*, synonyme de *briges*. Ils durent s'ajouter aux Cimbro-Scythes à leur traversée de la Thrace. Qui sait même s'ils ne furent pas tout simplement les habitants d'Amiens (*Samarobriva*) ou ceux qui la conquirent l'an 438.

11° *Sugambres*, Sygambri, Sicambri, Sugambroï. C'était la principale nation de la confédération des Francs et la plus influente. C'est d'elle et de la tribu des *Saliens* que sortirent les rois mérovingiens.

Excepté dans ses *Annales*, Tacite n'a pas un mot pour les Sicambres, en traitant des Francs de Germanie.

Ils habitaient sur la rive orientale du Rhin, près de la *Sieg*, un de ses affluents. Si ce sont les Sicambres qui dénommèrent ce cours d'eau d'après leur nom, au lieu d'être des Scytho-Cambri, ainsi que le veut La Tour d'Auvergne :« *Sicambri, sic dicti quasi Scythæ-Cambri*[1], » ce peuple pourrait bien avoir été un mélange de *Sics* ou Sicules et de Cambriens : *Sic-Cambri*. Cette conjecture serait confirmée par le nom de leur tribu, les *Salii* ou Saliens, qui portaient le même nom que les *Salii* ou Salyens des environs de Marseille, d'Aix et de Salon, qui étaient des Ligures comme les Sicules.

Mais voilà : Strabon plaçant ce peuple au-delà des bouches du Rhin, vers l'est, sur les bords de la mer du Nord, dans les Pays-Bas actuels, il est clair que ce fut à une époque postérieure qu'ils descendirent vers le sud et se cantonnèrent près de la Sieg, qui pouvait déjà avoir reçu ce nom des Saxons ou des Suèves. En ce cas, *Sigambri* serait mis pour *Sieg-Cam-*

(1) *Orig. gaul.*, p. 194.

bri ou Cambriens de la Sieg. C'est l'étymologie la plus probable.

Dion Cassius appelle leur pays Sygambride (Συγαμβρίδα), et Sidonius le dépeint comme une contrée marécageuse :

— « *Francorum et penitissimas paludes*
« *Intrares, venerantibus Sicambris* [1]. »

Sous le règne d'Auguste, les Sicambres avaient été défaits par Drusus Germanicus et son frère Tibère César ; puis quarante mille d'entre eux avaient été transportés auprès du Rhin, en Gaule. Mais M. Lagneau pense que cette victoire avait été remportée par les Romains non pas dans le nord-ouest de la Germanie, mais bien en Pannonie, sur les bords de l'Ister, où aurait existé alors une cité de *Sicambria* devenue aujourd'hui Bude [2].

De la Pannonie, les Sicambres et les Saliens seraient donc venus habiter la Franconie, vaste contrée qui s'étend entre l'Ister ou Danube, à Ratisbonne, et le cours de la Saâle ; puis ils se seraient transportés à l'est des bouches du Rhin et dans la Westphalie ; et enfin, en dernier lieu, le long de ce fleuve près de la Sieg.

12° *Tubantes*, Toubattioï. Ils occupaient, à l'est du Rhin, la région au sud de la Haute-Lippe, dans la Wesphalie moderne et le Twenthe, partie orientale de la province d'Over-Yssel.

Sur les bords de la Lippe habitaient aussi les *Tenchtères*, Tenctères, Tencteri ou Togkteroï, que le Rhin seul séparait des Ubiens.

(1) Carmen XXIII, v. 245.
(2) *Mœurs des Germains*, XXXII.

130 Enfin les *Usipes*, Usipii, Usipètes, Usipiens ou Ousipétaï, étaient cantonnés auprès des Tenctères entre le Rhin et le pays des Chattes, dans le duché moderne de Clèves.

—« Vaillants soldats comme tous les Germains, dit Tacite des « Tenctères, ils excellent en outre dans l'art de combattre à « cheval, et la réputation de leur cavalerie ne le cède en rien à « l'infanterie des Cattes. L'équitation est un jeu pour leurs en- « fants [1]. » Nous avons vu précédemment, à propos des Gélons, que les Saliens excellaient dans la marche, et les Francs dans la natation.

Quant aux *Frisons*, divisés en Grands et Petits, ils s'étendaient le long du Rhin jusqu'à la mer du Nord, en avant des Chamaves et des Angrivariens [2].

Parlons maintenant des mouvements et des agissements des *Francs*, depuis le premier instant où il en fut question dans l'Histoire, jusqu'au commencement de la monarchie française.

Auguste, qui avait passé en Gaule dans la huitième année avant Jésus-Christ, pendant la 193e Olympiade, ne permit jamais à ses généraux de poursuivre au-delà de l'Elbe les tribus émigrantes des *Francs*. Celles de ces peuplades cimbro-scythes qui habitaient sur la rive droite de ce fleuve, l'*Albis*, y vivant dans la paix et la tranquillité, les Romains n'avaient nul intérêt à les harceler inutilement, pour s'en faire des ennemis.

Mais le signal de la guerre partit des bords du Rhin, l'an 9 de l'ère chrétienne. Là vivaient les Sicambres, commandés par le chef Melon, et les Chérusques, que gouvernait le chef Arminius ou Hermann. Ils commencèrent par menacer les Romains et les pousser à bout. Attaqués, ils feignirent de se soumettre

(1) *Mœurs des Germains*, XXXIV.
(2) *Orig. gaul.*, p. 193.

et conclurent un traité de paix avec l'ennemi ; puis, dressant une embuscade aux Romains, ils y attirèrent trois légions que commandait le tribun militaire Quintilius Varus, et les égorgèrent inhumainement, au mépris de la foi jurée.

De désespoir, Varus se donna la mort.

Tel fut le début de l'histoire des *Francs*.

Cette trahison, par laquelle les *Francs* chérusques démentirent la signification toute moderne de leur nom, en se célébrant d'une manière si peu conforme aux lois de l'honneur et de la droiture, fut chèrement expiée par la victoire éclatante que remporta sur eux Drusus Britannicus (deuxième du nom); car, dans son triomphe, il traîna autour de son char Arminius, sa femme Thusnelda, Ségimund et Sésithac, chefs chérusques, Ucromer, roi des Chattes, le grand-prêtre Libès, Deudorix, frère de Melon, chef des Sicambres, et nombre d'autres prisonniers de distinction [1].

A dater de cette défaite, les *Francs*, retenus dans l'impuissance par des divisions intestines continuelles, demeurèrent la proie des Romains pendant deux siècles. En l'an 241 de l'ère chrétienne, ils se réveillèrent cependant et entrèrent en Gaule pour la ravager. Mais Aurélien, alors tribun militaire, en défit une partie et repoussa les autres dans la Basse-Germanie.

Ce fut dans cette circonstance que, pour la première fois, les *Francs*, en latin *Franci*, furent nommés dans l'Histoire [2].

En l'an 260, des Francs descendirent jusqu'à la Méditerranée, toujours pillant les villes, jusqu'à Ravenne. De là ils passèrent en Espagne et y commirent les mêmes ravages. Ce fut un Gaulois, chef de la cavalerie gauloise dans l'armée romaine, Pos-

(1) Strabon *Géogr.*, liv. VII, ch. I, 4.

(2) Sozime et Eumène, cités par Anquetil. *Hist. de France*, t. I, p. 72.

thume, qui tenta de réprimer ces bandits, et il y réussit. Ce brillant fait d'armes lui acquit même tant de considération et de gloire aux yeux de ses soldats, qu'ils le proclamèrent empereur du vivant même de l'indifférent et apathique Galien.

Néanmoins, en l'an 274, les Francs s'introduisirent de nouveau dans la Gaule, en compagnie des Bourguignons, des Vandales et des Logions, et y formèrent un établissement dans soixante et dix villes dont ils s'étaient emparés. Malheureusement, il y n'avait pas d'accord entre les Francs. Probus profita de leurs rivalités, de leurs dissensions et de leurs discordes, pour les attaquer et les diviser. Avec des concessions, il se débarrassa des Francs, triompha facilement des trois autres peuples, les rejeta hors de la Gaule et les poursuivit jusqu'au-delà de l'*Albis*, après avoir fixé le prix de chaque tête à un écu d'or. C'était à bon marché.

A cette époque eut lieu la plus étonnante expédition maritime, exécutée par une poignée de Francs, qu'on eût ouïe depuis celle des Argonautes, qu'elle sembla prendre à tâche de renouveler et même d'éclipser.

Ces Francs avaient été relégués par les Romains sur les bords du Pont-Euxin, pour cause de révolte. Ils se saisirent de quelques navires, quittèrent la mer Noire, ravagèrent les côtes de l'Asie, traversèrent la mer Égée, pillèrent les côtes de la Grèce, attaquèrent et saccagèrent Syracuse, et fondirent sur Carthage ; puis, franchissant le détroit de Gadès, ils remontèrent le long des côtes de l'Espagne et de la Gaule, et, après avoir accompli ainsi le périple de la Méditerranée et de ces deux contrées, ils franchirent le Pas-de-Calais ou *fretum gallicum*, et regagnèrent leur pays natal par le Rhin.

Cet exploit nautique suppose chez les Francs, dès cette épo-

que reculée, une instruction et des connaissances géographiques peu communes, jointes à une audace merveilleuse.

En 287 de J.-C., les Francs-Saliens passèrent à l'ouest du Rhin et s'établirent dans la Toxandrie ou Brabant septentrional, au sud de ce fleuve, et qui s'appelle encore *Vran-ruch*, la ruche ou royaume des Francs. *Tessender-loo* près de Hasselt, dans le Limbourg, rappelle encore le nom de la Toxandrie, dit M. le Dr Lagneau [1].

Comme ce fut desdits Saliens et de la famille des *Mérowigs* que sortirent les *könings* ou rois de la première dynastie, Fréret est d'opinion qu'il faut placer, cette année-là, l'établissement des Francs en Gaule, au lieu de ne faire dater cet événement que de l'an 420.

En 291, les Francs obtinrent de Maximilien la permission de cultiver les terres incultes des Nerviens et des Trévires. En 293, un grand nombre de Francs habitaient dans les îles du Rhin. D'autres avaient passé en grand nombre dans l'île de Bretagne, où ils composaient l'armée du tyran saxon Alectus. Constance Chlore, alors césar, chassa les premiers et tailla en pièces l'armée d'Alectus; mais il ne put empêcher que ceux des Francs qui échappèrent au fer des Romains ne rentrassent en Gaule et n'allassent peupler les villes d'Amiens, de Beauvais, de Langres et d'Autun.

Évidemment, l'immense multitude des Francs leur fournissait des ressources inépuisables, qui devaient bientôt parvenir à lasser Rome.

En 305, deux petits rois francs nommés Ascaric et Radagaise, malgré l'engagement formel qu'ils avaient contracté de ne plus commettre de dégâts dans la Gaule, y entrèrent encore

(1) *Anthrop. de la France*, p. 741.

pour piller et massacrer. Mais ils furent vaincus par Constantin-le-Grand, qui les livra aux bêtes dans l'amphitéâtre de Trèves, ainsi qu'un grand nombre de prisonniers francs.

L'an 341, l'empereur Constant, frère de Constantin-le-Jeune, combattit aussi les Francs en Gaule, mais avec des succès variés. Douze ans après, en 353, l'empereur Constance passant l'hiver à Arles, avait à sa cour plusieurs officiers de son armée qui étaient francs. Sylvain, l'un d'entre eux, qui avait été envoyé en mission dans la Gaule, fut même déclaré auguste par ses propres troupes ; mais il fut assassiné à Cologne avec d'autres officiers francs, par un émissaire de Constance, parce que l'empereur les soupçonnait de trahison.

Pour venger ce crime, les Francs investirent Cologne (*Colonia Agrippina*), en firent le siège pendant dix mois, la prirent, et devinrent possesseurs d'une lisière de territoire de vingt lieues de largeur le long du Rhin. Ils s'emparèrent aussi d'une quarantaine de villes rhénanes, qu'ils détruisirent, faisant partout un butin immense.

Ces événements portèrent l'empereur à créer césar Julianus, fils de Julius Constantius frère de Chlorus, et il l'envoya aussitôt à Cologne avec des légions, pour vaincre la sédition. Les forces imposantes de Julianus en imposèrent aux Francs, il entra dans Cologne sans coup férir, l'an 355, fit la paix avec les chefs francs et alla passer l'hiver de l'année suivante à Sens.

En 358, nouvelle révolte des Francs du Brabant septentrional et du Bas-Rhin, Julien s'avance contre les Saliens de la Toxandrie et les reçoit à composition. Il bat les Chamaves, leur fait des prisonniers et accorde la paix aux autres. Ailleurs, il capture mille Francs qu'il envoie à l'empereur Constance, lequel les enrôla dans ses troupes et les considéra comme ses plus braves soldats.

En l'an 363, le Franc Malaric est créé généralissime des armées des Gaules par l'empereur Jovianus, qui était chrétien. Cependant, en 368, les Francs unis aux Saxons ravagèrent différents cantons de la Gaule sous l'empereur Valens ; ce qui n'empêcha pas Gratianus de confier de nouveau ses armées à deux généraux francs, en 381, Baudon et Arbogast, grands amis et admirateurs enthousiastes des Romains.

Mais le fonds du caractère des Francs, à cette époque, était la duplicité, la mauvaise foi et la perfidie. En 388, trois rois francs, Sunnon, Génébaud et Marcomir, passent le Rhin, ravagent la Gaule et s'en retournent chargés de dépouilles, après avoir battu Quintinus, commandant des armées romaines, qui avait accouru pour les châtier.

En 392, Arbogast lui-même, ministre et favori du jeune empereur Valentinianus, se révolta contre son maître, refusa de se démettre de sa charge, l'humilia cruellement en public, et finit par le confiner à Vienne, où on le trouva étranglé dans son lit. Puis Arbogast lève des troupes chez les Francs et les Gaulois, proclame Eugenius empereur, et se rend avec ce simulacre de souverain en Italie, au devant de l'empereur Théodose, pour le vaincre et le tuer ou le détrôner. Mais ce fut à Théodose que le Dieu des chrétiens accorda la victoire, et Arbogast se tua de deux coups d'épée, dans la honte de sa défaite.

Cependant Arcadius, fils de Théodose et qui lui succéda sur le trône de Constantinople où il fut le premier roi d'Orient, épousa une princesse franque, la fameuse Eudoxie, qui persécuta S. Athanase et S. Jean Chrysostôme. Elle était la fille du comte Baudon. C'était en l'an 395, la même année qui vit S. Augustin élevé sur le siège épiscopal d'Hippone, en Afrique.

En 397, nouvelle bataille entre le roi franc Marcomir et les Romains. Il en fut vaincu et exilé en Étrurie, tandis que son frère, Sunnon, fut tué dans le combat.

L'an 406, pour la première fois, les Francs se font les gardiens de la Gaule, que probablement ils considéraient déjà comme leur partage, et en défendent opiniâtrement l'entrée aux hordes vandales qui arrivaient du Pont-Euxin. Ils battirent ces nouveaux Barbares, mais ne purent s'opposer au progrès d'une multitude immense d'autres Vandales, de Bourguignons, d'Alains et de Suèves. Ils pénétrèrent en Gaule, le premier de l'an 407, et la ravagèrent en tous sens jusqu'à l'année 416.

Les Bourguignons y demeurèrent et y fondèrent un royaume qui dura jusqu'en l'an 534, pour ne conserver plus ensuite que le titre de duché, sous la suzeraineté des rois de France.

Les Vandales, les Alains et les Suèves passèrent en Espagne, où Wallia, roi des Wisigoths, les soumit au joug des Romains, en 417. Il avait établi son siège à Tolosa. Puis les Vandales passèrent en Afrique pour y fonder leur royaume éphémère.

A cette époque, les Francs avaient acquis en Gaule un établissement stable entre le Rhin, la Meuse et la Moselle, et ce fut de cet habitat le long de ces cours d'eau que plusieurs de leurs tribus prirent le nom collectif de Francs *Ripuaires*, c'est-à-dire riverains.

Telle était la situation des Francs, lorsque, en 420, ils convinrent d'élire un *köning* ou chef unique, que, suivant leur usage, ils élevèrent sur le pavoi. C'était un Salien de la nation des Sicambres, nommé Faramond (Belle bouche). Cependant le nom de ce roi ne figure pas dans l'*Histoire des Francs* de S. Grégoire de Tours, et nous n'avons aucune preuve qu'il

ait réellement régné en Gaule. On suppose même qu'il demeura tranquille dans les anciennes limites de sa nation, à l'orient du Rhin, s'il exista jamais.

Mais en l'an 438, à la suite de l'expédition que fit le köning Chlodion-le-chevelu contre Aetius, général romain, les Francs obtinrent certainement une résidence fixe en Gaule; car, après en avoir été repoussés deux fois avec perte, Chlodion parvint à passer dans la Seconde Belgique, s'empara du Cambresis et de l'Amienois, et fit de la ville d'Amiens (*Samarobriva*), la capitale de ses États.

En 448, Chlodion mourut et fut remplacé par Mérowig, qui régna pendant vingt ans et étendit considérablement ses possessions. C'est de ce prince que les rois de France de la première race prirent le nom de *Mérowingiens*, parce que, à partir de Mérowig, leur filiation ne fut plus interrompue jusqu'au changement de dynastie qui eut lieu l'an 752, par l'accession au trône de France de Pépin-le-Bref, fils de Karl-le-Martel, qui donna son nom à la dynastie des *Karolingiens*. Jusque-là on avait ignoré s'il y avait eu descendance entre les trois premiers rois de France. Mérowig appartenait cependant, comme ses prédécesseurs, à la nation des Sicambres et à la tribu des Saliens.

Avec la fondation de cette dynastie, qui, dans une durée de 332 ans, donna vingt-et-un rois à la France, si l'on borne ce nombre à ceux qui résidèrent à Paris, et trente-sept, si l'on compte ceux qui ont porté le même titre à Orléans, à Metz, à Soissons, à Toulouse et ailleurs, finissent les migrations des peuples qui concoururent à la formation du peuple gaulois, devenu les Français modernes.

Les Barbares qui envahirent la France après l'avènement des Francs n'appartiennent plus à cette étude.

FIN

ÉCRIVAINS CITÉS OU CONSULTÉS

Aboul-Ghazi, 606.
Aboul-Hassan-Ali, 169, 211, 333, 334, 662.
Accius, de Rome, (IIe siècle A. D.) 447.
Alexandre l'Étolien, 98, 114.
Alonzo de Ercilla, poète, (1533-1596), 649,
Ammien Marcellin, hist. grec d'Antioche (370 de J,-C.), 11, 17, 139, 140, 230, 231, 253, 513, 668.
Annius de Viterbe (Jean Nanni, 1490 de J.-C.), 115, 232, 455, 535.
Anquetil-Duperron (chan.) hist. (1723-1806), 681, 693.
Anticlide, 164.
Antiochus de Syracuse (Ve siècle), 58, 101, 102, 124.
Antiochus Xénophane, 104.
Antonius Liberalis, 234.
Anville (d') géogr. (1697-1782), 660.
Apollodore d'Athènes, (180-145, A. D.) 97, 183, 205, 207, 289, 327, 335.
Apollonius de Rhodes, (276-186, A. D.) 196, 292, 402, 411, 416, 480.
Appien, d'Alexandrie, (IIe siècle), 3, 12, 13, 179, 264, 454, 553, 603.
Apulée, (162 apr. J.-C.), 176.
Arbois de Jubainville (d'), ethnog. 29, 43-52, 57-59, 61, 64, 65, 69, 71, 80, 82, 83, 101, 103, 106, 164-167, 179, 181-185, 187, 189, 198, 209, 248, 254, 261, 268, 270, 277, 278, 322, 328, 330, 351, 359, 380, 383, 401-405, 411, 419, 420, 426, 428-430, 474, 483, 485, 496, 514, 546, 547, 550, 552, 604, 608, 615, 616, 632, 656.
Aristée de Proconèse, (VIe siècle A.-D), 616, 617.
Aristote, philos. de Stagyre (384-322 A. D.), 83, 110, 306, 318, 384, 431, 638.
Arndt, poète all. (1812 de J.-C.), 276.
Artémidore, d'Éphèse, géogr. (148 apr. J.-C.), 318, 335.

Athénée, de Naucratis, (193 apr. J.-C.), 292, 306.
Augustin (St) (354-430 ap. J.-C.) 531, 535.
Aurelius Victor (Sextus), hist. (378 apr. J.-C.), 268, 272, 622.
Ausone (Decius-Magnus), poète, 309-394 apr. J.-C.), 105, 294, 443, 444, 661.
Avienus (Rufus Festus, fin du IVe siècle), 49, 70, 87, 179, 288, 305, 318, 329, 330, 333, 335, 338, 345-351, 358, 359, 365, 369, 374, 379-381, 392, 393, 404-409, 413, 416, 424, 425, 428-431, 433, 435, 480, 481, 494-497, 532, 544, 548, 550, 574, 593.

Balbi (Adrien, géogr. 1782-1848), 29, 598, 612.
Béda le Vénérable, hist. (673-735), 155, 158, 160.
Bergmann, (1734-1784), 4.
Bertrand (Alexandre), ethnog. 16, 17, 20, 21, 189, 254, 313, 551-553.
Bigarne (Charles), ethnog. 132, 554, 585, 587, 590.
Bocchus (Cornelius), affranchi de Sylla, (136-78 A. D.), 54, 565.
Bochart (Révérend), géogr. (1599-1667), 77, 170, 502, 606.
Boëce, philos. (478-524), 159.
Bory de Saint-Vincent, géogr. (1780-1847), 329.
Bouillet (A), 14, 101.
Boulanger, (1722-1759), 4.
Boyd Dawkins, 361.
Brasseur de Bourbourg (abbé), ethnog. 173.
Bray (Baron Joseph de), archéol. 232.
Bréviaire romain, 246.
Brinton (Dr Daniel-G.), ethnog. 645, 649.
Brotonne (Baron de) ethnog. 677, 678.
Bruce, voyag. 41.
Brugsch-Pacha, égyptiol. 329.

Cambden, Camden, archéol. (1551-1623) 4, 5, 138, 154, 156, 203, 603, 624.
Carro (A), archéol. (1845-1875).
Cartailhac (Émile) archéol. 232.
Castaing, ethnog. (1885) 361, 363, 393, 443, 445, 480, 603.
Caton d'Utique, philos. (60-45 A. D.) 59, 267, 287, 296, 398.
Céphalion, (115 apr. J.-C.) 608.
César (Jules) hist. (52-44 A. D.). 2, 5, 7, 12, 16, 23-25, 54, 113, 153, 157, 181, 186, 189, 283, 284, 288, 290, 293, 371, 438, 439, 462, 474, 476, 487-490, 501, 516, 518, 520, 521, 526-528, 535, 538, 548, 556-560, 575, 577, 589, 590, 629, 630, 651-664.
Chabas, égyptiol., 313.

Chaho (Augustin), 357.
Champollion, égyptiol., 513.
Chronicon Pictorum, 161.
Chronologie (voyez. Eusèbe de Césarée, Lenglet du Fresnoy et Loève-Veimars.)
Cicéron, orat. (106-43 A. D.) 114, 120, 171, 283, 294, 380, 603, 661, 664.
Claudien d'Alexandrie (Claudius Claudianus), poète (402 apr. J.-C.) 138, 176, 523, 524, 594.
Cluvier (Philippe) de Dantzig. géogr. (1609), 203.
Constantin Porphyrogénète, emp. d'Or. (911-959), 296.
Cornelius Nepos, histor. (60 A. D.), 214.
Corret de La Tour d'Auvergne, ethnog. (1743-1800), 4. 20, 21, 29, 55, 67, 68, 86, 87, 133, 137, 138, 147, 149, 155-157, 192, 203, 210, 211, 214, 218, 219, 235, 253, 254, 326, 337, 360, 545, 551, 557, 592, 612, 624, 656, 672, 673, 680, 690, 692.
Cougny (Edmond), (1886), 83, 103, 335, 336, 350, 356, 571, 631, 652.
Courson (de), 611.
Cratès, philos. (IIIe siècle A. D.), 637, 638.

D'Arcy Mac-Gee, histor. 449, 452.
Davies, ethnog. 623, 624.
De la Cour, ethnog. 5.
Desjardins (Émile) géogr. 61.
Denys d'Halicarnasse, histor. (30 A. D.), 14, 45, 47, 49, 55-58, 65-69, 101-105, 110-114, 143-146, 162-167, 182, 208, 209, 234, 254, 270, 335, 351, 352.
Denys le Périégète, géogr. et poète, (14 apr. J.-C.), 259, 327, 335, 358, 373, 532, 552.
Diefenbach, ethnog. 404, 483.
Diodore de Sicile, histor. (45 A. D.), 9, 12, 13, 19, 28, 29, 72, 74, 83, 91, 101, 148, 166, 179, 182, 210, 265-269, 302, 335, 363, 379, 385, 464, 466, 556, 557, 590, 599-604, 629-632.
Diogène Laërce, ou de Laërte, histor. (183 apr. J.-C.), 8.
Dion Cassius, hist. (155-228), 6, 264, 397, 410, 411, 682, 683, 688, 691.
Dion Cocceïanus, histor. 410, 411.
Diophante, 482.
Duchesne (André), hist. (1584-1640), 676.
Dulaure (A.) histor. (1755-1835), 231, 232.
Dumas (Alexandre) père, littér. et voyag. (1803-1870), 79, 239, 609.
Duncker, 82.
Dupinet, théolog., 496, 499.

Durandi (Jacoppo). ethnog. (1780), 69, 71.
Duruy (Victor) histor., 167.

Eckstein (baron d'), 404.
Ennius (Quintus) poète, (240-169 A. D.), 115, 232, 455, 535.
Éphore, de Cumes en Éolie, histor. (363-300 A. D.), 16, 21, 30, 35, 77, 81, 163, 183, 184, 335.
Ératosthène de Cyrène, géogr. (270 A. D.), 238, 331, 335, 427.
Érichthon, 166.
Eschyle (Αἰσχύλος), poète, (525-456 A. D.), 10, 14, 77, 101, 163, 245, 318, 363, 378, 576.
Étienne de Byzance, grammair. (505 apr. J.-C.), 83, 397, 481, 648.
Eumenius, d'Autun, rhét. grec. (310 apr. J.-C.), 139, 693.
Eusèbe de Césarée, théolog. chronolog. (330 apr. J.-C.), 91, 182, 210, 300, 327, 530, 556.
Eusèbe l'Arménien, 29, 75, 608.
Eustathe, savant grec, (1170 apr. J.-C.), 240, 321, 322, 336, 482.
Ezéchiel, proph. juif (VIe siècle A. D.), 74, 90, 168.

Fabius Pictor, histor. (216 A. D.), 267.
Favorinus, philol. (XVIe siècle), 648.
Festus (Sextus Pompeïus), grammair, (72 apr. J.-C.), 44, 54, 56, 73, 78, 102, 105, 114-116, 118, 120, 121, 123, 124-127, 227, 233, 257, 258, 362, 448, 456, 500, 501, 512-514, 531, 535, 553, 556, 611.
Florus (Julius Annœus), histor. (102 apr. J.-C.), 55, 69, 127, 148, 208, 229, 230, 234, 251, 476, 514, 523.
Fortunat, poète, (530-609), 460.
Fréret (Nicolas), savant (1738), 48, 70, 632.

Garigou (Adolphe), ethnog., 127, 129, 337, 478.
Genèse, 90, 178, 180, 245, 477, 670.
Geoffroy de Monmouth, hist. 158.
Gildas Albanius (St), hist. 158, 642.
Girald de Cambrie, hist. 158, 403, 491, 504.
Gnipho (Marcus Antonius) précept. de César. (54 A. D.), 54.
Gordon (John), histor. (1808), 449, 452, 670.
Görres, ethnog. 100, 104, 211, 609, 610, 614, 616, 635.
Graslin, (L. F.), ethnog. (1838), 16, 39, 50, 111, 313-316, 348, 352, 356, 363, 368, 387.
Grégoire de Tours (St), hist. (539-593), 668, 681, 684, 698.
Grimm (Jacob), litter. (1723-1808), 277.

Hardouin (le Père), savant jésuite, (1646-1729), 497.
Hécatée de Millet, histor. (580-550 A. D.), 79, 380, 426, 429, 434, 609.
Helgrand, histor. 218.
Hellanicus de Lesbos, géogr. 162.
Héraclide du Pont, philos. (355 A. D.), 427.
Héraclius du Pont, 640.
Herodianus, histor. (170-240 apr. J.-C.), 171.
Hérodote d'Halicarnasse, histor. (484-406 A. D.), 16, 21, 29, 69, 73-75, 77, 112, 171, 179, 246, 260, 268, 271, 335, 378, 381, 382, 402, 426, 429, 432, 435, 441, 454, 464, 466, 468, 469, 482, 483, 546, 547, 550, 576, 609, 610, 616, 617, 640, 672.
Hérodote d'Héraclée, histor. (505 A. D.), 318.
Hésiode, poète (900 A. D.), 163, 172, 382, 384, 427.
Hésychius, philologue d'Alexandrie, (IIIe siècle apr. J.-C.), 622.
Heynes, savant (1812), 258, 270.
Hipparque, astron. de Nicée, (160-124 A. D.), 215, 590.
Homère, poète, (900 A. D.), 4, 30, 72-77, 80, 83, 97-100, 114, 116, 147, 163, 206, 213, 225, 227, 245, 258, 263, 268, 303, 327, 383, 417, 419, 421, 426, 430, 431, 502, 552, 576, 591, 592, 615, 621, 622, 637, 648.
Hoëfler, littér. (1852), 465.
Hostilius, (251 apr. J.-C.), 113.
Hugo (Victor), poète, (1802-1885), 315.
Humboldt (Guillaume de), philologue, (1767-1835), 457.
Humphrey Lhuyd, ethnog., 351, 586.
Hyginus (Julius), littér. (2 A. D.), 172.

Isidore de Séville (St), étymologiste, (610 apr. J.-C.), 48, 58, 62, 72, 104, 328, 496, 575.
Italicus (Silius), hist.-poète (25-100 apr. J.-C.), 50, 72, 73, 81, 116-124, 131, 132, 140, 141, 147, 213, 247, 258, 259, 266, 272, 297, 328, 341, 343, 344, 348, 357, 375, 387, 410-412, 456, 465, 478, 479, 549, 574, 591.

Jehan (L. F.), ethnog. (1863), 3, 5, 626.
Jérémie, proph. juif. (629-586 A. D.), 96-100.
Jérôme (St), Père de l'Eglise, (331-420 apr. J.-C.), 168, 293, 294, 326, 550.
Joel, proph. juif, (797 A. D.), 401, 530.
Jornandès (Jordanus), histor. goth. (552 apr. J.-C.), 104, 278, 279.
Josèphe (Flavius), histor. juif (37-95 apr. J.-C.), 10, 28, 29, 33, 34, 73, 74, 96, 97, 125, 168, 177-180, 205, 211, 245, 249, 255, 268, 271, 277, 317, 324, 442, 459, 477, 478, 524, 545, 546, 551, 603-606.

Josué fils de Nun, chef des Hébreux et histor. (1451-1424 A. D.), 15.
Juges, 534.
Julius (Adrien), 203.
Jullian (Camille), profess. d'hist. (1892), 539.
Justinus (M. Junianus Frontinus), histor. (250 apr. J.-C.), 207, 294, 304, 307, 308, 379.
uvénal, poète satir. (41-123 apr. J.-C.), 85, 175, 203, 422.

Kemble, 107.

Lagneau (Dr Gustave), anthropolog. (1879), 20, 43, 61, 254, 313, 314, 355 357, 361, 410, 411, 421, 445, 464, 533, 534, 554, 555, 558, 602, 633, 634, 668, 673, 683-691, 695.
Landon, 232.
Laouënan (Mgr de), évêque de Pondichéry, ethnog , 40.
Lapierre (Corneille de), savant jésuite, (XVIIe siècle), 530.
Larcher, savant, (1726-1812), 95, 101, 142, 261.
Lartet, savant, 13.
Latham (Dr R.-G.), ethnogén. (1852), 62, 106, 107, 110, 156, 159, 201, 313, 351, 415, 544, 570, 579, 586, 588, 607, 659.
Lebœuf (l'abbé), hist. 660.
Le Brigant, de Pontrieux, celtisant, (1720-1804), 16, 21, 29, 191, 203, 420.
Le Deist de Botidoux, celtisant, (1817), 18, 29, 69-71, 103, 105, 112, 116, 117, 120, 130, 162, 165, 193, 200, 203, 218, 341, 342, 350, 365, 386, 411, 413, 420, 442, 658.
Lefebvre de Villebrune, littér. (1781), 116, 272, 350, 412, 479.
Lefils (Florentin), ethnog. (1860), 447, 512, 627.
Legrand, 232.
Le Huérou, ethnog. 5.
Leibnitz (Guillaume Godefroy de), philos. et littér. (1646-1716), 3, 5, 319, 685.
Lemière (P.-L.), ethnog. (1881) 14, 16, 45, 92, 93, 102, 103, 164, 165, 189, 216, 217, 222, 229, 239, 248, 253-255, 261, 269, 270, 289, 317-322, 336, 352, 384, 392, 400, 402, 410-418, 482, 504-507, 549, 550, 564, 565, 603, 656, 658.
Lenglet du Fresnoy (abbé Nicolas), chronolog. (1755), 70, 85, 91, 101, 102, 141, 167, 188, 210, 214, 224, 260, 287, 305, 309, 552, 614, 638.
Lenormant (François), archéol. et histor. (1802-1860), 79, 170, 210, 259, 260, 270, 325, 478, 482, 608, 609.
Le Nort (Guillaume de), hist. poète (1633), 133.
Lenthéric (Charles), archéol. et histor., (1876), 265, 269, 281, 282, 301, 305, 306, 309, 428, 429, 537.

Le Pelletier (Dom), celtisant, 4.
Lepsius, savant allemand, 262, 460.
Le Syncelle (Georges), moine grec apologiste, (785 apr. J.-C.), 210.
Le Touzé de Longuemar, archéol. (1863), 150, 544.
Lévêque (Dr Georges), ethnog. (1869), 84, 191.
Lingard, histor. (1769-1851), 203, 570, 572.
Loève-Veimars, chronolog. (1825), 45, 48, 66, 91, 101, 142, 162, 165-167, 182, 214, 224, 260, 326, 332, 400, 489, 613, 614, 673.
Louandre (Charles), philolog., 516-518.
Lubbock (sir John), ethnog. 677.
Lucain (Marcus Annœus Lucanus), poète, (39-65 apr. J.-C.), 311.
Lycophron, poète de Chalcis (IIe siècle A. D.), 107, 240, 321, 322, 382, 410, 482.

Mac-Pherson, littér. (1738-1796), 155.
Macrobe (Aurélius Théodosius Macrobius), gramm. (Ve siècle apr. J.-C.), 86, 88, 113, 114.
Malbrancq (Jérôme de), histor. jésuite (1639), 356, 436, 439, 447, 486-489, 506, 627.
Marcien d'Héraclée, géogr. (183 apr. J.-C.), 318, 336.
Martial, poète, (40-103 apr. J.-C.), 203, 621.
Martin (Henri), histor., 13, 261.
Maspero (Gustave), égyptiol., 173, 270, 313.
Mégasthènes, 335.
Méla (Pomponius), géogr. (40 apr. J.-C.). 14, 140, 252, 268, 269, 271, 285, 288, 289, 306, 360, 425, 443, 464, 467, 523, 524, 591, 610, 611, 616.
Mélanose, poète, 114.
Ménécrate d'Élée, 163.
Métrodore, 671.
Mézeray, histor. (1610-1683), 4.
Meyer (Dr), ethnogèn., 313.
Michaélis, orientaliste, (1717-1794), 606.
Michelet (J.) histor. 298, 490, 495, 502, 503, 625, 643.
Mignot (abbé), 466, 468.
Moïse, historien sacré. (1700 A. D.), 233, 245.
Moïse de Khorène, histor. 168, 169, 530-533, 608.
Moreau de Jonnès, ethnogèn. (1861), 74, 78, 79, 92, 100, 237, 245, 259, 329, 481, 591, 612, 625, 626.
Müller (Ottfried), archéol. et philol. (1797-1840), 467, 468, 686.
Munk (S.), histor. et philol. (1845), 612.

Nadaillac (marquis de), archéol., 232.
Nennius, poète, 594.
Nicéphore le Blemmide, moine grec (XIIIe siècle), 259.
Niebuhr, histor. (1776-1831.), 104, 657.
Nisard, de l'Acad. franç. 232.
Noël (F), mythol. (1755-1841.), 172.

Odolant-Desnos, (Dr) mythol. (1836), 114, 172, 174, 450, 453.
Ohsson (C. d'), ethnog. (1828), 333, 334, 607, 625.
Olaff-le-Grand, roi de Danem., 154.
O'Mahoney, hist. 276.
Onkèlos, 606.
Orose, histor. (420 apr. J.-C.), 105.
Osée, proph. juif, (809 A. D.), 401, 530.
Ossian, poète histor. (IIIe siècle apr. J.-C.), 451, 577, 664, 665, 667.
Ovide (Publius Ovidius Naso), poète mythol. (2 A. D.), 75, 118, 480, 485, 621.

Paul Diacre, secrét. de Didier, roi des Lombards, hist. (790 apr. J.-C), 105, 620.
Pausanias, de Césarée, géogr. histor., (174 apr. J.-C), 2, 50, 103, 166, 172, 203, 328, 623.
Pelloutier (Rév. Simon), histor. (1694-1757), 69, 192.
Perse, poète satir. (62 apr. J.-C.), 380.
Petitot (l'auteur, abbé Émile), précédents ouvrages, 113, 136, 150, 173, 232, 352, 403, 405, 436, 447, 455, 485, 486, 495, 498, 502, 503, 636, 678.
Petit-Journal, 351.
Philémon, 86, 88, 602.
Philiste de Syracuse, 58.
Philon de Biblos, 648.
Philostorgios, hist. ecclés. (439 apr. J.-C.), 591.
Philostrate de Lemnos, hist. (193-211), 6, 9.
Picard (l'abbé Jean), astron. (1604-1683), 149.
Picot (Jean), histor. (1804), 5, 69.
Piétrement, savant, 457.
Pinkerton (John), histor. (1804), 16, 95, 138-140, 151-155, 211, 219, 220, 545, 602.
Platon, philos. (387 A. D.), 321, 637.
Plaute, poète comique (183 A. D.), 68, 139, 283, 287.
Plinus Secundus, ethnog. natural. (mort en 76 apr. J.-C.), 26, 27, 62, 65, 69,

86, 102, 120, 139, 147, 152, 154, 163, 208, 213, 214, 233, 239-243, 246-249, 255, 258, 259, 273-275, 282, 285-287, 295-297, 317-319, 322, 334, 337-344, 349, 353-357, 361-370, 374, 375, 390, 394, 396-400, 409, 414, 425, 436, 443, 444, 467, 471-475, 480, 487, 488, 493, 496-499, 504, 519, 523-525, 539, 549, 553, 560, 562, 565, 570, 571, 582, 583, 607, 649, 652, 655-659, 682, 685.

Plutarque, de Chéronée, histor. philos. (101-140 apr. J.-C.), 19, 21, 29, 32, 33, 39, 61, 62, 72, 75, 76, 83, 87, 131, 144, 185, 235, 246, 256, 268, 285, 301, 302, 363, 379, 386, 400, 510, 511, 516, 523, 538, 565, 589, 600-604, 611, 613, 621, 622, 629, 632, 633.

Poinsinet de Sivry, ethnog. celtis. (1770), 29, 37, 55-57, 72, 100, 101, 170, 197, 203, 266, 279, 292, 603, 687.

Polybe, de Mégalopolis, hist. (152 A. D.), 11, 12, 21, 111, 268, 286, 335, 373, 377, 397, 402, 472, 476, 553, 557, 589.

Pompœdius, 119.

Posidonius, géogr. (52 A. D.), 15, 179, 292, 335, 599, 602, 604, 615, 637.

Prichard (Dr J. C.), ethnog. (1857), 19, 49, 60, 62, 63, 92, 106-108, 110, 156, 159, 248, 249, 280, 313, 404, 563, 570, 579, 586, 595, 599, 601, 602, 635, 636, 664.

Priscianus, gramm. (vie siècle apr. J.-C), 335.

Procope, hist. de Césarée, (555 apr. J.-C.), 211, 230, 278, 314, 530-533, 680.

Properce, (Sextus Aurelius) poète (52-14 A. D.), 118.

Protarchus de Tralles, 113.

Psaumes de David, 316.

Ptolémée (Claudius), géogr. d'Alexandrie (147 apr. J.-C.), 56, 140, 150, 151, 179, 200-204, 227, 243-245, 248, 273, 283, 286, 288, 331, 334, 337-341, 345, 355, 359-361, 374, 391, 396, 399, 400, 414, 424, 436, 445, 463, 471-477, 491-493, 498, 499, 502, 504, 507, 519, 529, 534, 560, 569, 571, 611, 656, 659, 661, 663, 667, 682, 685, 688, 689.

Raoul-Rochette, 104, 261.

Raske, 276.

Remusat (Abel), orientaliste, (1788-1832), 319.

Richard de Cirenceister, moine, hist. 415, 652.

Ring (Maximilien de), ethnogén. (1859), 67, 110, 111, 117, 238, 260.

Robert (Jean Bte), ethnogén. (1864), 193.

Robiou (Félix), histor. (1866), 21, 27, 99, 174, 550, 603, 608.

Roget de Belloguet (baron), ethnogén. (1858-1873), 18, 19, 25, 59, 61, 63, 64, 74, 75, 86, 100, 125, 156, 159, 193, 211, 235, 250, 254, 255, 276, 277, 313, 360, 383, 392, 404, 450, 454, 458, 459, 483, 503, 504, 525, 551, 557, 565, 578, 605, 606, 610-612, 623, 628, 632, 633.

Rois (II livre des), 619, 620.
Rosseeuw Saint-Hilaire, histor. (1846), 18, 337, 342, 364.
Rostrenen (Père de), celtisant, 4.
Rougé (comte de), égyptiol., 173.
Rouillard (Sébastian), histor., 231, 232.
Rozois (du), profess. d'hist. 263.
Rudbeck, 259.

Sabbathier, 612.
Sadler (Peter), histor. (1836), 84, 189, 491, 495, 570, 572, 624, 630.
Sagesse, 91.
Salluste, histor. (85-35 A. D.), 50, 221, 328, 356, 378, 417, 438, 441, 455-458, 466-469, 478, 482.
Salverte, écriv. (1771-1839), 611.
Sanson, 660.
Scaliger (Julius), philol. (1609), 118, 149.
Scepsis, 259.
Schliemann (Dr), archéol., 232.
Schœpflin, 5.
Scylax de Carianda, navig. et géogr. (583 à 485 A. D.), 46, 181, 318, 320, 335, 376, 377.
Scymnus de Chio, poète géogr. (90 A. D.), 269, 318, 410.
Sénèque, philos. (mort en 65 apr. J.-C.), 202.
Sertorius, génér. rom. (73 A. D.), 129.
Servius, gramm. (342 apr. J.-C.), 105, 112, 136, 216, 417.
Sidonius Apollinaris, évêque poète, (460 apr. J.-C.), 38, 104, 147, 179, 225, 444, 548, 549, 589, 590, 607, 612, 683, 684.
Simplius, 229.
Socrate le scholiaste, hist. (430 apr. J.-C.), 335.
Solin (Caïus Julius Solinus), gramm. (194 apr. J.-C.), 26, 27, 54, 55, 62, 228, 268-273, 295, 328, 430, 494, 588.
Solon, philos. (640-550 A. D.), 117, 637.
Sophonie, proph. juif, (629 A. D.), 401, 530.
Sozomène, histor. (439 apr. J.-C.), 7.
Strabon, d'Amasée, géogr. (14 apr. J.-C.), 1-5, 8, 14-17, 20, 21, 30, 32, 37, 39, 50, 56, 58, 66, 67, 71, 74, 78, 80, 82, 84, 88-90, 97-100, 102, 104, 108, 109, 115, 117, 120-129, 133-139, 142-151, 163-165, 177-180, 190, 194, 196, 205-207, 209, 212-216, 220, 224-226, 232, 235-243, 245, 248-250, 255-258, 262, 268, 273, 274, 283, 290, 293-298, 300-303, 306, 310, 318, 323-327, 332, 335-337, 342, 344, 352, 354, 360, 368, 370, 376-378, 382-385, 390, 394-400, 414, 417, 418, 421, 424

427, 430-436, 441, 444, 445, 454, 457-468, 474, 485, 495, 498, 500, 510-518, 522-524. 530, 532-537, 543-550, 555, 559, 565, 569-571, 576, 591, 599, 601-610, 615-620, 629-631, 636, 637, 640, 641, 648, 652, 654-659, 662, 671, 672, 680, 681, 684, 686, 687, 693.
Straton de Lampsaque, philos. (280 A. D.), 332.
Suétone (C. Suetonius Tranquillus), histor. (104 apr. J.-C.), 558.
Sulpice-Alexandre, 684.
Sulpice-Sévère, histor. ecclés. (410 apr. J.-C.), 579.

Tacite (Cornelius), histor.)54-130 apr. J.-C.), 138, 153, 154, 157, 202, 219, 221, 227, 233, 241, 277-280, 362, 380, 385, 426, 435, 451, 490, 492, 495, 500, 556, 557, 589, 590, 629, 631-634, 655, 664, 680-692.
Tardieu (A.), 1.
Théophane, écriv. ecclés. (785 apr. J.-C.), 237, 382, 543.
Théopompe de Chio, hist. (367. A. D.), 317, 325.
Thierry (Amédée), hist. (1859), 15, 16, 18, 20, 38, 43-39, 57, 60, 63, 68-71, 95, 126-129, 183-189, 199, 261, 265, 284, 293, 294, 313, 351, 365, 366, 370, 371, 387, 391, 393, 400-404, 429, 435, 453, 462, 516, 522, 525, 526, 530, 543, 544, 557, 559, 563, 578, 587, 602, 618, 619, 627, 632, 633, 657-661.
Thucydide, histor. (481-395 A. D.), 44-49, 57, 268, 272, 273, 308, 350, 352, 391, 623.
Tieule (Rév. C. P.), hist. relig. (1882), 577.
Timagène, histor. (30 A. D.), 11, 17, 252.
Timée de Locres, histor. (290 A. D.), 50, 402.
Tite-Live, histor. (59 A. D., 19 après), 49, 186, 189, 214, 226-229, 261, 285, 287, 301, 304, 308, 372, 373, 378, 470-475, 523, 561-564, 574, 589.
Titinius, hist. 116, 127.
Touflet du Mesnil, philol. (1892) 354, 386, 396, 397, 423, 444, 488, 501, 517, 518, 527, 528, 531.
Traditions irlandaises, 451, 455, 458, 463, 635, 670.
Triades galloises, 641-644.
Trogue Pompée, hist. (40 A. D.) 207, 297, 303, 335.
Tzetzes, hist. de Constantinople, (1120-1183), 410.

Valentin-Smith, hist. (1866), 5, 10, 24, 25, 59, 370, 517, 535, 536, 587.
Vallancey (Colonel), ethnogén., 277.
Valroger (L. de), hist. (1879), 138, 158, 159, 463, 491, 625, 632, 656.
Varron, hist. (118-28 A. D.), 105, 113, 114, 211, 229, 334, 337, 438, 466.
Vaudoncourt (général de), ethnog., 554, 590, 657, 659.
Verrius, gramm. (27 A. D.), 115.

Vibius Sequester, (ve siècle apr. J.-C.), 421, 425, 465.
Vibert (Théodore), 267.
Vindix (G.-J.), 6.
Virgile (Virgilius Publius Maro), poète (70 A. D.), 81, 82, 113-115, 212, 216, 227, 266, 267, 380, 417, 419, 565, 575, 622.
Volney, (C. F.), littérat. (1757-1820), 606.
Vulgate, 168, 442, 606.

Wirchow (D^r). anthrop., 684.
Wace (Robert), romanc. 673.

Xanthos de Lydie, 97, 171, 176, 178, 180, 181, 247, 271.
Xiphilin (J), écriv. ecclés. (1106 apr. J.-C.), 5, 6.

Zenodius, 56.
Zonaras, hist. (XI et XIIe siècle apr. J. C.), 411, 603, 606.
Zosime, hist. (474 apr. J.-C.), 6, 8, 693.

ERRATA ET OMISSA

Page :	Ligne :	Au lieu de :	Lisez :
12	12	Senonnes	Sennones
18	27	Boidoux	Botidoux
45	13	étaient des Aborigènes	étaient les alliés des Aborigènes.
46	13	anotrienne	œnotrienne
55	13	Pline le Jeune	Pline l'Ancien
55	30	*Lettres*	*Histoire naturelle*
82	14	les Opiques ou Latins.	les Opiques latins.
85	note 1	satyre	satire
106	17	les unes et les autres	les uns et les autres
116	4	ils ne savent par le latin.	ils ne savent pas le latin.
124	8	messager.	messagers.
135	25	le père de Peucetius.	le frère de Peucetius.
140	note 5	Arman.	Ammien
141	13	géographique	géographiques
147	17	la preune	la preuve
148	12	laquelle unissait	lequel unissait
149	29	ou Bastules.	et les Bastules.
168	10	échappa	échappât
175	note	satyre	satire
233	11	*Deim*	*Dein*
243	21	mille	milles
276	1	*omettez le verbe* est *au bout de la ligne.*	
306	9	déclaré	ordonné
309	24	Sextus	Sextius
360	6	Arçores	Açores
365	15	Des *Iléates*	Les *Iléates*
372	16	Aluerques	Aulerques

Page :	Ligne :	Au lieu de :	Lisez :
433	6	2	1
433	14	ou Bétique	en Bétique
433	19	3	2
480	21	au de là	au delà
534	20	que tua la prophétesse Débora	que tua Jahel, sous la prophétesse Débora
540	12	*Gallaïci*	*Callaïci*
559	17	aux faciès	au facies
563	11	ambiani	Ambiani
580	15	(3e col.) fons	foun
603	17	Robion	Robiou
606	7	la *Gamer*	le *Gamer*
641	31	enseignements	renseignements
675	10	patente	patentes

TABLE DES CHAPITRES

—

Page

INTRODUCTION 1

PROLÉGOMÈNES

CHAPITRE PREMIER. — Des Peuples de la Gaule en général . . . .
— II. — Migrations des Peuples gaulois 26

PREMIÈRE PARTIE

Courant occidental d'immigration gauloise. 43

CHAPITRE PREMIER. — Des Ombres ou Cimériens occidentaux (1912 A.D) 54
— II. — Des Ascaniens-œnotriens (1896) 95
— III. — Des Ascaniens peucétiens (1896) 130
— IV. — Des Pélasges phrygiens (1762). 162
— V. — Des Hénètes et des Illyres (1207) 205
— VI. — Des Troyens et des Albains (1207) 223
— VII. — Des Tyrrhéniens (1300) 257
— VIII. — Des Volsques ou Volsci (350) 283
— IX. — Des Phocéens (599) 300

DEUXIÈME PARTIE

Courant méridional d'immigration gauloise. 31

CHAPITRE PREMIER. — Des Ibères (2200 A. D.) 323
— II. — Des Celtiques et des Gallèques (1600) 364
— III. — Des Ligures (2200). 376
— IV. — Des Bébryces (1600) 410
— V. — Des Élysices (1600) 424
— VI. — Des Médulles ou Meldes (1600) 438
— VII. — Des Némèdes et des Numides (1600) 449
— VIII. — Des Libyens ou Libuens (1600). 470
— IX. — Des Morins ou Maures (1372) 486
— X. — Des Silures (1372) 489
— XI. — Des Ambrons (1554, 280-113) 510

TROISIÈME PARTIE

Courant septentrional d'immigration gauloise. 537

CHAPITRE PREMIER. — Des Galls ou Gaulois (1500-620 A. D.) . . . 543
— II. — Des Celtes Albanians et Calédonians (620) . . 587
— III. — Des Cambriens, Cumbriens et Cimbres (1100-631) 598
— IV. — Des Belges (350-280) 651
— V. — Des Danes (1207 A. D. — 407 de J.-C.) . . . 670
— VI. — Des Francs (9-406 de J.-C.) 680

Auteurs cités ou consultés. 701

FIN

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie de DESTENAY, BUSSIÈRE Frères.